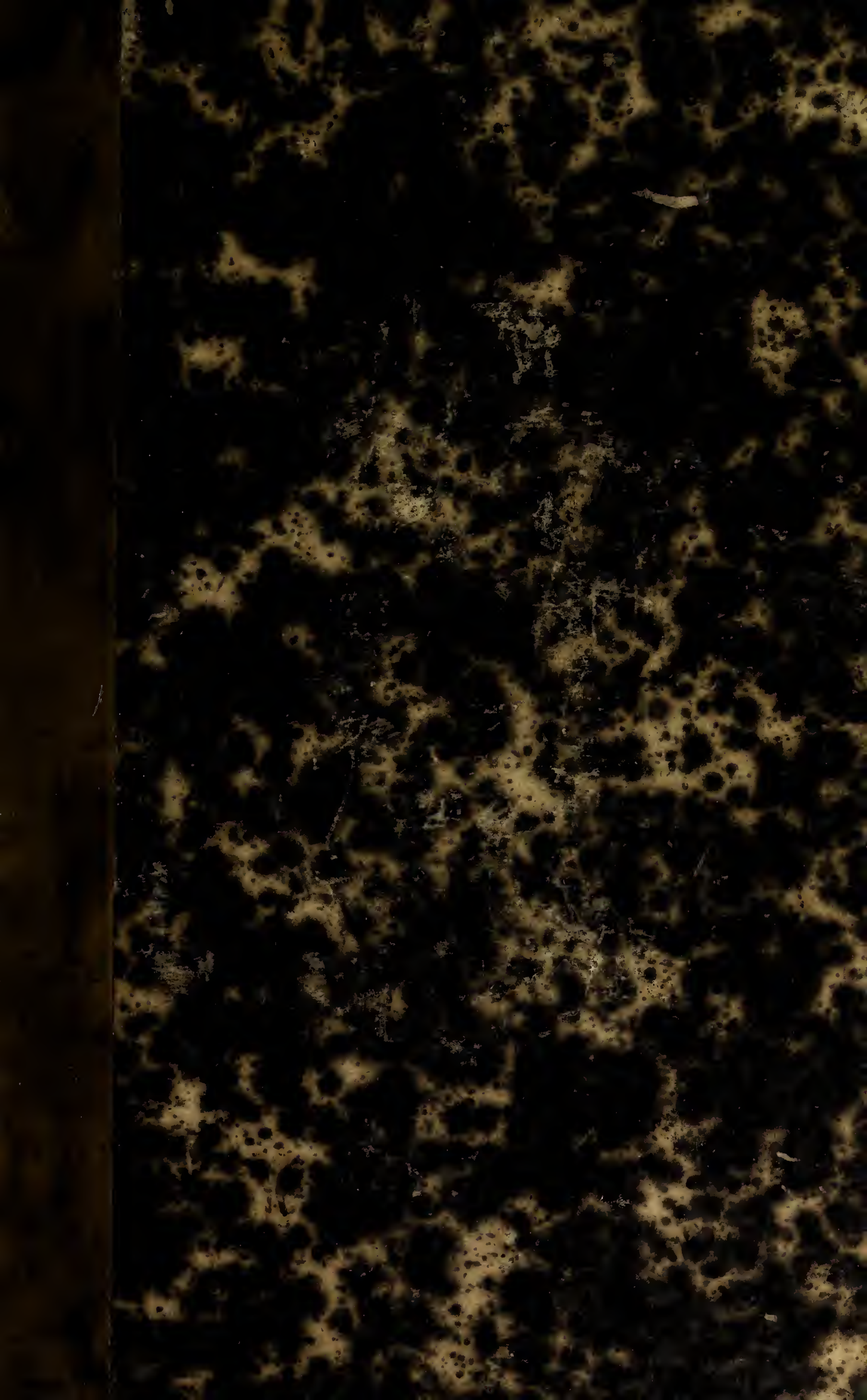






HISTOIRE

DES

BERBÈRES



PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA GUERRE.

HISTOIRE

DES

BERBÈRES

ET DES

DYNASTIES MUSULMANES

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Par IBN-KHALDOUN

TRADUITE DE L'ARABE PAR

M. LE BARON DE SLANE

Interprète principal de l'armée d'Afrique

TOME DEUXIÈME

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1854

HISTOIRE

DES

DYNASTIES MUSULMANES

ET DES TRIBUS ARABES ET BERBÈRES.

TRIBUS ET DYNASTIES BERBÈRES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOTICE DES SANHADJA, TRIBU DESCENDUE DE BERNÈS. — HISTOIRE DE LEURS CONQUÊTES ET DES ROYAUMES QU'ILS FONDÈRENT EN AFRIQUE ET EN ESPAGNE.

Les Sanhadja, une des tribus berbères les plus considérables par leur nombre, ont continué, jusqu'à nos jours, à former la majeure partie de la population du Maghreb. Chaque montagne, chaque plaine de cette région renferme une peuplade sanhadjienne : c'en est au point que bien des personnes les regardent comme formant le tiers de toute la race berbère. Lors de l'apostasie des Berbères et de leurs révoltes contre les émirs de l'Ifrîkïa, événements dont on a déjà lu le récit[1], les Sanhadja se firent remarquer par leur insubordination. Pour faciliter l'intelligence de la notice que nous allons donner ici, nous reproduirons une partie de ces renseignements[2].

---

[1] *Voy.* tome I, pag. 221 *et suiv.*

[2] Ce paragraphe fut probablement ajouté par l'auteur après avoir donné au public la première édition de son ouvrage. On voit qu'il avait eu l'intention de raconter l'histoire des Sanhadja sous les émirs arabes, projet qu'il n'a pas exécuté.

Les Sanhadja sont les enfants de Sanhadj, nom dont la première lettre doit recevoir dans la prononciation un léger mélange du son du *z*, et dont la dernière lettre [le *dj*] est un *k* se rapprochant du *g* [1]. Entre l'*n* et l'*a* du même mot, les Arabes ont inséré un *h*, afin de l'adapter au génie de leur langue. Par suite de ces changements, *Zanag* est devenu *Sanhadj* [2].

Les généalogistes berbères disent que la tribu de Sanhadj a pour aïeul Bernès, fils de Berr; mais Et-Taberi et Ibn-el-Kelbi regardent les Sanhadja et les Ketama comme descendant de Himyer. Nous avons déjà mentionné cette opinion dans notre chapitre sur les Ketama [3]. Parmi les traditions que l'historien Et-Taberi rapporte à ce sujet, on lit que Sanhadj était fils d'Isougan [4], fils de Meiçour, fils d'El-Fend, fils d'Ifrîcos, fils de Caïs. Quelques généalogistes prétendent qu'il était fils d'El-Mothenna, fils d'El-Mansour, fils d'Es-Sabah, fils de Yahsob, fils de Malek, fils d'Amer, fils de Himyer le jeune, fils de Seba. Telle est aussi la généalogie rapportée par Ibn-en-Nahoui [5], historien de la dynastie sanhadjienne; il le fait descendre de Yahsob, personnage dont nous avons fait mention dans la généalogie des tribus himyerides [6]; mais la chose n'est pas comme il le dit. Les généalogistes berbères les plus exacts disent que Sanhadj était fils d'Asîl [7], fils de Zéazâ, fils de Tîmta, fils de Sedder, fils de Mou-

---

[1] L'auteur essaie ici de peindre la prononciation du mot *Zanag* ou *Sanague* : il est impossible de la représenter exactement à l'aide des lettres arabes.

[2] Les philologues arabes prétendent qu'il faut prononcer *Sinhadj* ou *Sonhadj*. Ils paraissent ne s'être pas doutés que ce mot est une altération de *Zanag*.

[3] *Voy*. vol. I, p. 291.

[4] Variante : *Nasrgan*.

[5] Jusqu'à présent le traducteur n'a pu recueillir aucun renseignement au sujet de cet historien.

[6] Pour la généalogie des Himyerides, voyez l'*Essai* de M. C. de Perceval, tableau I.

[7] Variante : *Amîl*.

lan, fils de Mesleten[1], fils de Serr, fils de Mekcîla, fils de Dîcous, fils de Halhal, fils de Cherou, fils de Misraïm, fils de Cham. Ils ajoutent que Guezoul, Lamt, Heskoura et Sanhadj naquirent tous de la même mère, laquelle était fille de Zahhîk-Ibn-Madghis et se nommait Tiski-el-Ardja. Ces quatre frères furent appelés les *Enfants de Tiski*. De ceci il faudrait conclure que les quatre tribus berbères dont nous venons d'indiquer les noms descendent de quatre frères, enfants d'une même mère; mais Dieu sait si cela est vrai.

« Les Sanhadja forment plusieurs branches, savoir : les » Telkata [ou Tolokkata], les Andjefa, les Cherta, les Lem- » touna, les Messoufa, les Guedala, les Mendaça, les Beni- » Ouareth et les Itîcen. Les Andjefa se composent des Beni- » Mez-Ouaret[2], des Beni-Celît, des Fechtala et des Melouana[3].» Voilà ce que rapportent quelques généalogistes berbères dans leurs livres; mais certains historiens de la même nation déclarent que le nombre des branches dans lesquelles la tribu de Sanhadja se partage est de soixante-dix.

Selon Et-Taberi et Ibn-el-Kelbi, la partie du Désert occupée par les Sanhadja s'étendait à une distance de six mois de marche. Les Telkata, une des plus grandes divisions de la tribu, fondèrent la première dynastie sanhadjite. Ils étaient établis à demeure fixe, dans le territoire qui sépare le Maghreb central de l'Ifrîkïa; mais les Messoufa, les Lemtouna, les Guedala et les Cherta vivaient sous la tente et habitaient le Désert. Les Andjefa, la branche la plus considérable de la tribu de Sanhadja, formait plusieurs ramifications dont chacune occupait un territoire différent.

Les Sanhadja étaient clients de la famille d'Ali-Ibn-Abi-Taleb [gendre de Mahomet], de même que les Maghraoua l'étaient du khalife Othman; mais j'ignore de quelle manière cette relation

---

[1] Variante : *Islîn*.

[2] *Mez-Ouaret* paraît être la traduction berbère du surnom arabe *Ibn-Ouareth (fils de Ouareth)*.

[3] Dans les manuscrits, plusieurs de ces noms offrent des variantes; nous en avons signalé les principales dans l'édition du texte arabe.

vint à s'établir. Parmi les Sanhadjiens qui se distinguèrent sous la domination musulmane, on remarqua Thabet-Ibn-Ourzîdan[1], qui se révolta en Ifrîkïa sous le règne d'Es-Saffah, lors de la chute des Oméïades de l'Orient. On cite aussi Abd-Allah-Ibn-Sekerdîd[2]; Abbad-Ibn-Sadec, général au service de Hammad-Ibn-Bologguîn; Soleiman-Ibn-Bateinan-Ibn-Alîan, imam de Badis, fils de Bologguîn; la famille Hamdoun, vizirs des princes hammadites, et dont l'un, appelé Meimoun-Ibn-Djemîl, eut pour oncle maternel.......[3], directeur de l'approvisionnement de l'Espagne. Mais il serait trop long de les énumérer tous. Hamdoun, chef de la famille dont nous venons de faire mention, était fils de Soleiman, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Alîm.

Deux races sanhadjiennes fondèrent chacune un empire : les Telkata en Ifrîkïa et en Espagne; puis, les Messoufa et les Lemtouna en Maghreb. Ces deux dernières tribus faisaient partie de la population qui porte toujours le voile (*litham*), et on les distinguait par le surnom d'Almoravides. Nous traiterons de chacune de ces dynasties.

NOTICE DES SANHADJA DE LA PREMIÈRE RACE. — HISTOIRE DE LEUR EMPIRE.

Les Sanhadja de la première race descendaient de Telkat, fils de Kert, fils de Sanhadj. Leur pays renfermait les villes d'El-Mecîla, Hamza, Alger, Lemdïa [Médéa], Milîana et les régions occupées de nos jours par les Beni-Yezîd, les Hosein, les Attaf, tribus zoghbiennes, et par les Thâleba. Au milieu des Sanhadja vivaient plusieurs peuplades ayant la même origine qu'eux et dont la postérité habite encore les territoires où leurs ancêtres avaient demeuré. Ces peuplades sont les Metennan, les Ouannougha, les

---

[1] Les noms de plusieurs anciennes tribus berbères commencent par la syllabe *our*. Il paraît certain que ce mot est l'ancienne forme d'*ou* (*fils*). *Ourzîdan* doit alors signifier *fils de Zîdan*.

[2] Dans le texte arabe, il faut probablement lire : *Sekerdîd kedalik*. Telle est la leçon que nous avons adoptée dans la traduction.

[3] Dans les manuscrits, le nom a été laissé en blanc.

Beni-Othman, les Beni-Mezghanna, les Beni-Djâd, les Telkata, les Botouïa, les Beni-Aïfaoun et les Beni-Khalîl. On rencontre les descendants des Telkata dans les provinces de Bougie et de Tunis.

Les Telkata avaient la prééminence sur toutes ces tribus. « Du temps des Aghlebides, ils eurent pour chef Menad, fils de » Mencous, fils de Sanhadj le jeune, c'est-à-dire de Zanag, fils » de Ouasfan, fils de Djebrîl, fils de Zeid, fils de Ouasli, fils de » Semlîl, fils de Djâfer, fils d'El-Yas, fils d'Othman, fils de » Segad, fils de Telkat, fils de Kert, fils de Sanhadj l'ancien. » Voilà comment Ibn-en-Nahoui, l'historien espagnol, expose leur généalogie [1].

Quelques historiens de Maghreb racontent que Menad, fils de Mencous, gouverna une partie de l'Ifrikïa et du Maghreb central au nom des Abbacides, et qu'il tint son autorité des Aghlebides. Il eut pour successeur son fils Zîri-Ibn-Menad, qui devint un des plus puissants des princes berbères et qui eut à soutenir une longue guerre contre ses voisins, les Maghraoua, peuple de race zenatienne qui habitait le Maghreb central. Nous parlerons plus tard de cette guerre. Quand les Fatemides furent parvenus à établir leur domination en Ifrîkïa, Zîri passa de leur côté à cause des liens de clientelle qui attachaient sa famille à celle d'Ali-Ibn-Abi-Taleb, et, dès lors, il se montra un de leurs partisans les plus dévoués. S'étant fait appuyer par eux, il obtint l'ascendant sur ses adversaires, les Maghraoua : aussi, cette grande tribu et tous les autres peuples d'origine zenatienne s'éloignèrent à jamais des Fatemides pour embrasser le parti des Oméïades espagnols, dont ils firent reconnaître la souveraineté dans le Maghreb central et dans le Maghreb-el-Acsa.

A l'époque où Abou-Yezîd eut presque anéanti la puissance des Fatemides à Cairouan et à El-Mehdïa, Zîri attaqua les Kharedjites, partisans du chef rebelle, et, tout en les harcelant, il fit passer des secours aux Fatemides enfermés dans El-Mehdïa.

---

[1] On trouvera une autre généalogie de cette famille dans l'Appendice, n° I.

Il rendit ainsi à cette dynastie un service qu'elle n'oublia pas. Voulant toutefois s'assurer un lieu de retraite en cas de revers, il bâtit la ville d'Achîr sur le flanc d'une montagne située dans le pays des Hosein et appelée encore aujourd'hui la montagne de Tîteri[1]. Ayant fortifié cette résidence avec l'autorisation d'El-Mansour [le fatemide], il se vit bientôt seigneur d'une des plus grandes villes du Maghreb. L'étendue et la population d'Achîr s'accrurent rapidement, et les pays les plus éloignés y envoyèrent leurs savants et leurs négociants. Quand Ismaîl-el-Mansour assiégea Abou-Yezîd dans le château de Kîana, Zîri lui amena une armée composée de Sanhadja et d'autres peuples berbères. Jusqu'à la prise de cette forteresse, il ne cessa de harceler l'ennemi, et s'étant ainsi acquis l'amitié d'El-Mansour, il rentra en Maghreb, comblé d'honneurs et de riches présents. Outre un diplôme qui le constituait chef des Sanhadja, il obtint de ce prince la permission d'élever des palais, des caravansérails et des bains dans Achîr. Il reçut aussi le commandement de la ville et de la province de Tèhert. Quelque temps après, il autorisa son fils Bologguîn à fonder trois villes, l'une sur le bord de la mer et appelée Djézaïr-Beni-Mezghanna *(les îles des enfants de Mezghanna)* [2], et l'autre sur la rive orientale du Chélif et appelée Milîana ; la troisième porta le nom des Lemdïa[3], tribu sanhadjienne. Bologguîn fut investi par son père du gouvernement de ces trois places, qui sont encore aujourd'hui les villes les plus importantes du Maghreb central. Zîri ne suspendit jamais ses hostilités contre les Maghraoua, et il montra toujours une fidélité inaltérable à la cause des Fatemides. Djouher-el-Kateb ayant fait une expédition dans le Maghreb-el-Acsa, par l'ordre d'El-Moëzz-li-Dîn-Illah-Mâdd, amena Zîri avec lui, d'après la recommandation de son souve-

---

[1] *Voy.* l'Appendice, n° I.

[2] Maintenant *Alger.* — Les Beni-Mezghanna habitent, de nos jours, l'aghalic des Beni-Djâd, à onze lieues S. E. d'Alger. — *Voy.* la carte dressée par MM. Carette et Warnier.

[3] Maintenant *Médéa,* en arabe *El-Medïa.* — Le mot *lemdani* s'emploie encore avec la signification de *natif de Médéa.*

rain, et eut souvent occasion de louer les grands services rendus par ce chef. Quand Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifréni perdit la vie, le Zenata soupçonnèrent Zîri d'y avoir contribué. Pendant le siége de Fez, où Ahmed-Ibn-Bekr-el-Djodami résista très-longtemps au général Djouher, Zîri déploya une grande bravoure, et dans une attaque nocturne, emporta la ville par escalade.

La guerre entre Zîri et les Maghraoua devint enfin si acharnée que ceux-ci formèrent une alliance avec El-Hakem-el-Mostancer [souverain oméïade de l'Espagne] et firent proclamer l'autorité de ce prince dans le Maghreb central. Mohammed, fils d'El-Kheir et petit-fils de Mohammed-Ibn-Khazer, prit une part si active à cette démonstration qu'El-Moëzz jugea nécessaire de lui opposer les troupes sanhadjiennes. Il donna en même temps à leur commandant, Zîri, le gouvernement du Maghreb et l'autorisation de s'approprier tous les pays qu'il parviendrait à soumettre. Zîri réunit aussitôt les forces de son territoire et se mit en marche. Son avant-garde poussa en avant, sous la conduite de Bologguîn, afin d'attaquer à l'improviste les troupes zenatiennes qu'Ibn-el-Kheir était en train de rassembler. Le chef maghraouien n'avait pas encore complété ses dispositions, quand les Sanhadja fondirent sur lui. Il s'ensuivit un des conflits les plus acharnés qu'on eût jamais vus ; la ligne de l'armée zénato-maghraouienne fut enfoncée, et Mohammed-Ibn-el-Kheir, se trouvant dans l'impossibilité d'échapper et jugeant la mort inévitable, passa dans un endroit écarté et mit fin à ses jours en se jetant sur son épée. Les Zenata prirent la fuite, et pendant le reste de la journée, les Sanhadja continuèrent à les poursuivre et les tailler en pièces. Plusieurs siècles après, on voyait encore les ossements des morts répandus sur le champ de bataille. L'on rapporte que plus d'une dixaine de leurs principaux émirs y perdirent la vie. El-Moëzz reçut les têtes de ces chefs et ressentit la joie la plus vive à l'aspect de ce cadeau que Zîri lui avait envoyé. Quant à El-Hakem-el-Mostancer, il éprouva un chagrin profond du coup terrible qui avait ainsi ébranlé son autorité.

Zîri et les Sanhadja parvinrent alors à dompter les peuples nomades du Maghreb ; il s'acquit ainsi une grande supériorité

sur Djâfer-Ibn-Ali [1], seigneur d'El-Mecîla et du Zab, et son rival en rang à la cour du khalife. El-Moëzz ayant alors pris la résolution de transporter au Caire le siége de son gouvernement, invita Djâfer à quitter El-Mecîla et à venir prendre le commandement de l'Ifrîkïa. Cet émir, redoutant les intrigues qui s'ourdissaient contre lui depuis quelque temps, hésita d'obéir, et ayant appris qu'un des affranchis d'El-Moëzz était en route pour le chercher, il céda à la crainte et s'enfuit d'El-Mecîla. Arrivé au milieu des Maghraoua, il les rallia autour de lui, et profitant des bonnes dispositions que ces peuples lui témoignèrent ainsi que de leur ancien attachement pour les Oméïades, il proclama de nouveau la souveraineté d'El-Hakem-el-Mostancer. Zîri sentit la nécessité de comprimer cette révolte avant que les insurgés eussent le temps de raffermir leur puissance. Il se hâta donc de marcher contre eux et de leur livrer bataille. A la suite d'un combat sanglant, l'armée sanhadjienne fut mise en déroute; le cheval de Zîri s'abattit sous lui, et la retraite des vaincus laissa voir les corps de leur chef et de ses gardes étendus au milieu d'un champ de carnage. La tête de Zîri fut portée à Cordoue par une députation d'émirs maghraouiens, qui avaient pour mission de renouveler à El-Hakem-el-Mostancer le serment de fidélité et de lui demander l'appui de ses armes. Yahya-Ibn-Ali, le frère de Djâfer, conduisit cette députation. Zîri perdit la vie en l'an 360 [2], après avoir gouverné pendant vingt-six ans.

Quand la nouvelle de ce désastre parvint à Achîr, Bologguîn se mit aussitôt en campagne et remporta sur les Zenata une victoire éclatante. Par cet exploit il vengea non-seulement la mort de son père et de ses parents, mais il mérita les éloges d'El-Moëzz et obtint sa nomination au gouvernement d'Achîr, de Tèhert et de toutes les provinces du Maghreb qui avaient composé les états de son prédécesseur. Il reçut, de plus, le gouvernement d'El-Mecîla, du Zab et des autres provinces qui avaient appartenu à Djâfer-Ibn-Ali. L'accroissement de sa puissance et l'éten-

---

[1] *Voy.* l'histoire de ce chef dans l'Appendice, n° III.

[2] En-Noweiri ajoute : *dans le mois de Ramadan* (juillet 971).

due que ses états venaient de prendre, lui permirent d'écraser les Mezata, les Hoouara, les Nefza et les autres Berbères qui habitaient des maisons construites de broussailles. Il pénétra au fond du Maghreb pour châtier les Zenata, et, cette entreprise accomplie, il revint, l'an 361, à la cour du sultan, qui l'avait invité à venir se charger du gouvernement de l'Ifrîkïa. Les honneurs dont El-Moëzz le combla en cette occasion, excitèrent au plus haut degré la jalousie des Ketama. Ce monarque partit alors pour le Caire, après avoir constitué Bologguîn son lieutenant en Ifrîkïa. Tel fut le commencement de la dynastie zîride.

HISTOIRE DES ZÎRIDES, LIEUTENANTS DES FATEMIDES EN IFRÎKÏA. — ORIGINE ET VICISSITUDES DE LEUR AUTORITÉ.

Quand El-Moëzz se disposa à partir pour l'Orient, il tourna son attention vers les états qu'il allait quitter, et chercha parmi les grands officiers de l'empire, un homme fidèle et capable, partisan dévoué de la secte chîite, auquel il pourrait confier le gouvernement du Maghreb et de l'Ifrîkïa. Son choix tomba sur Bologguîn, fils de Zîri-Ibn-Menad. Ce chef, dont la famille s'était attaché, depuis longtemps, au service des Fatemides, venait de châtier les Zenata, ennemis déclarés de cette dynastie, et tout en vengeant la mort de son père, il avait défendu la cause des Chîites et soutenu leur empire [1].

Règne de Bologguîn, fils de Zîri. — El-Moëzz ayant rappelé Bologguîn qui était alors dans le fond du Maghreb, lui confia l'administration de ce pays ainsi que de l'Ifrîkïa. Il laissa toutefois le gouvernement de la Sicile entre les mains de la famille Abou-'l-Hacen-el-Kelbi, et maintint Abd-Allah-Ibn-Yakhlof-el-Ketami dans celui de Tripoli. A cette occasion, il changea le nom de Bologguîn en celui de Youçof, et, lui ayant accordé le surnom

---

[1] Pour l'histoire d'El-Moëzz et de ses prédécesseurs, *voy.* l'Appendice n° II. On doit aussi consulter la vie d'El-Moëzz par M. Quatremère.

d'Abou-'l-Fotouh *(le père des Victoires)* et le titre de Seif-ed-Dola (*l'épée de l'empire*), il lui présenta la robe de lieutenance, le revêtit d'un habillement magnifique et lui donna les plus beaux de ses propres chevaux richement harnachés. Lui ayant alors conféré le droit de commander les troupes, de percevoir l'impôt et d'administrer les provinces, il lui recommanda de bien observer trois choses, savoir : de tenir le glaive toujours suspendu sur la tête des Berbères, de ne jamais affranchir les nomades du poids de leurs impôts, et de ne jamais confier un commandement à aucun membre de la famille de Zîri. Il le chargea aussi de signaler le commencement de son administration par une expédition dans le Maghreb, afin d'en arracher toutes les semences de révolte et de briser les liens qui attachaient encore ce pays au gouvernement des Oméïades.

En l'an 362 (973), El-Moëzz[1] partit pour le Caire, et Bologguîn, qui l'avait accompagné jusqu'aux environs de Sfax, rentra à Cairouan et s'installa dans le palais de son maître. Aussitôt qu'il eut pris le pouvoir en main, il se mit en marche pour le Maghreb, à la tête d'une armée composée de Sanhadjiens et d'un corps de troupes ketamiennes qu'El-Moëzz avait laissé en Ifrîkïa. Ibn-Khazer, seigneur du Maghreb central, s'enfuit à Sidjilmessa pour éviter son ennemi héréditaire; les habitants de Tèhert, qui avaient chassé leur gouverneur, virent détruire leur ville par Bologguîn en punition de leur révolte, et les Zenata, qui s'étaient rassemblés à Tlemcen, s'en éloignèrent précipitamment quand ils surent que cet émir venait les attaquer. Tlemcen se rendit à discrétion, et les habitants furent transportés à Achîr. Bologguîn reprit alors la route de Cairouan, en conséquence d'une dépêche par laquelle El-Moëzz lui défendit de pénétrer plus avant dans le Maghreb.

En l'an 367 (977-8), il obtint du khalife Nizar, fils d'El-Moëzz, que Tripoli, Adjedabia et Sort fussent incorporés dans ses états, et aussitôt qu'Abd-Allah-Ibn-Yakhlof, le gouverneur actuel de

---

[1] Ibn-Khaldoun désigne ce prince tantôt par son titre *El-Moëzz*, et tantôt par son vrai nom *Mâdd*.

ces localités s'en fut éloigné, il le remplaça par un de ses propres officiers.

Dans une nouvelle expédition contre les Zenata du Maghreb, [en 369:979-80] il les mit en fuite, s'empara de Fez, de Sidjilmessa et de la province d'El-Hebet. Ayant expulsé de ces contrées les fonctionnaires du gouvernement oméïade, il tourna ses armes contre les Zenata qui s'etaient rassemblés à Sidjilmessa et leur infligea un rude châtiment. [El-Kheir-] Ibn-Khazer, émir des Maghraoua, fut fait prisonnier et mis à mort. Dès ce moment tout céda devant le vainqueur ; aussi les familles de Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifréni, d'Atïa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Khazer et de Felfoul-Ibn-Khazer prirent la fuite avec Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, seigneur d'El-Basra, et allèrent camper sous la protection des remparts de Ceuta. Le vizir [espagnol], El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, auquel ils envoyèrent demander secours, partit sur le champ à la tête d'une armée et vint prendre position à Algésiras. Avec lui arrivèrent tous les princes et chefs zenatiens qui s'étaient rendus à la cour de Cordoue pour faire acte de dévouement au sultan et pour acquérir les mérites spirituels attachés au service militaire dans les garnisons de la frontière musulmane.

El-Mansour annonça à ces chefs et à leurs nombreux dépendants qu'ils devaient se placer sous les ordres de Djâfer, fils d'Ali-Ibn-Hamdoun, [ancien] seigneur d'El-Mecîla, et les fit alors passer le détroit. Ils emportèrent avec eux cent charges d'or que le vizir leur avait ordonné de remettre à leur général, nommé maintenant commandant en chef de l'armée destinée à combattre Bologguîn. Tous ces corps dressèrent leurs tentes sous les murs de Ceuta et y attendirent l'ennemi. Les autres troupes qu'El-Mansour recevait au camp d'Algésiras et qu'il continuait à expédier des divers ports du détroit, montrèrent un tel empressement pour secourir leurs amis, les Zenata, qu'à défaut de navires pour les transporter, elles auraient presque essayé de traverser la mer à la nage. Quand Bologguîn fut parvenu au sommet de la colline de Tîtaouîn *(Tétouan)*, il y fit couper des routes à travers les broussailles, afin de faciliter la

marche de son armée. Parvenu enfin au haut d'un mamelon d'où il put découvrir le camp ennemi dressé au pied des remparts de Ceuta, son courage en fut ébranlé, car il reconnut qu'une telle position était inexpugnable. L'on raconte qu'en regardant cette ville où des convois de troupes arrivaient sans cesse des ports espagnols, il s'écria : « Voilà un aspic qui nous menace de sa » gueule ! » et qu'il donna aussitôt l'ordre de rebrousser chemin. Le fait est qu'il n'avança pas plus loin.

S'étant alors retourné en arrière, il alla détruire El-Basra, ville très-florissante et siége du gouvernement de [Djâfer-Ibn-Ali-] Ibn-el-Andelosi. Trouvant ensuite une bonne occasion de faire la guerre sainte, il tourna ses armes contre les Berghouata et tua leur roi Eïça-Ibn-Abi-'l-Ansar. Nous parlerons ailleurs de cette campagne. Ayant réussi à faire disparaître du Maghreb la domination des Oméïades et à refouler les Zenata dans le Désert, il envoya ses prisonniers à Cairouan et ne sortit plus des pays qu'il venait de conquérir. Il mourut, [le 21 de Dou-'l-Hiddja] 373 (mai 984), à Ouarekcen [1], localité située entre Sidjilmessa et Tlemcen, pendant qu'il rentrait de cette longue expédition.

Règne d'El-Mansour, fils de Bologguîn. — Aussitôt que Bologguîn eut rendu le dernier soupir, son affranchi, Abou-Zoghbel, en fit porter la nouvelle à El-Mansour, fils et successeur désigné du prince décédé. El-Mansour se chargea à l'instant même du commandement des Sanhadja, et ayant quitté Achîr, ville dont il exerçait le gouvernement à cette époque, il se rendit à Sabra [près de Cairouan]. Ce fut là qu'il reçut de la part d'El-Azîz-Nizar, fils d'El-Moëzz-Mâdd, sa nomination au gouvernement de l'Ifrîkïa et du Maghreb, sous les mêmes conditions qui avaient été imposées à son père. Il confia aussitôt le gouvernement de

---

[1] Dans En-Noweiri, ce nom est écrit *Ouarokiîn*; dans le *Baïan*, on lit *Ouargenfou*. C'est du *Baïan* que nous avons pris la date précise de la mort de Bologguîn.

Tèhert à son oncle paternel [1], Abou-'l-Behar, et celui d'Achîr à son frère Itouweft.

En l'an 374 (984-5), il envoya Itouweft dans le Maghreb-el-Acsa à la tête d'une armée afin d'enlever ce pays aux Zenata qui, d'après les dernières nouvelles, s'étaient emparés de Sidjilmessa et de Fez. Ce prince eut une rencontre avec l'émir de Fez, Zîri-Ibn-Atïa, surnommé El-Cartas, et ayant essuyé une défaite, il revint à Achîr. Dès lors El-Mansour renonça aux expéditions contre les Zenata du Maghreb et permit ainsi à Ibn-Atïa, à Ibn-Khazroun et à Yeddou-Ibn-Yala d'y établir leur autorité. Il [2] se rendit ensuite à Raccada, et comme Abd-Allah-Ibn[-Mohammed-] el-Kateb, officier nommé par Bologguîn au gouvernement de Cairouan et qui y commandait encore, lui avait donné des sujets de mécontentement [3], il accueillit les dénonciations qu'on lui adressa relativement à la conduite de ce fonctionnaire et l'accabla du poids de sa colère. Abd-Allah-Ibn-el-Kateb fut mis à mort en l'an 377 (987-8, et Youçof-Ibn-Abi-Mohammed lui succéda.

---

[1] Le texte arabe porte *à son frère*; mais d'autres indications, fournies par Ibn-Khaldoun, démontrent qu'Abou-'l-Behar était frère de Bologguîn.

[2] Ici les manuscrits et le texte imprimé portent *Bologguîn*. Il faut remplacer ce nom par celui d'*El-Mansour*.

[3] Abd-Allah-Ibn-Mohammed, surnommé *El-Kateb (l'écrivain)*, était fils d'un prince aghlebide qui s'était réfugié dans le pays des Nefzaoua, à l'époque où les Fatemides enlevèrent à sa famille le trône de l'Ifrîkïa. Ayant montré de grands talents comme écrivain épistolaire et une connaissance parfaite des langues arabe et berbère, il fut admis au service de Zîri en qualité de secrétaire, et il remplit ensuite le même emploi sous Bologguîn. Nommé gouverneur de Cairouan dans le mois de Rebiâ premier 364 (décembre 974), il y amassa tant de richesses que, dix années plus tard, il put dépenser huit cent mille pièces d'or *(huit millions de francs)* dans la construction d'un palais entouré de plantations d'arbres. En Moharrem 377, El-Mansur reçut une lettre d'El-Azîz-Nizar, sultan de l'Egypte, dans laquelle il lui fut enjoint d'insérer le nom d'Abd-Allah-el-Kateb dans la prière publique. C'était le désigner comme héritier du trône; aussi la jalousie d'El-Mansour et de toute sa famille ne tarda pas d'éclater. Six mois après l'arrivée de cette dépêche, El-Mansour alla faire une promenade à cheval, accompagné de plusieurs officiers de sa maison, et il emmena Abd-Allah avec lui. Adressant alors

Plusieurs soulèvements ayant eu lieu parmi les Ketama, El-Mansour en fit mourir les auteurs et châtia les révoltés avec une grande sévérité[1]. Quand il eut réduit cette tribu à la soumission, il la plaça sous l'administration de fonctionnaires [sanhadjiens].

---

la parole à celui-ci, il entama une conversation qu'il interrompit subitement par un coup de lance. Abd-Allah, frère d'El-Mansour, lui porta un autre coup qui lui traversa le dos et la poitrine. Le malheureux *Kateb* tomba en proférant ces paroles : « Je meurs dans la religion de Dieu ; « dans la religion de son Prophète ! « Son fils Youçof ayant essayé de le sauver, fut massacré en même temps que lui. *(En-Noweiri)*. — On voit par le *Baïan* que cet homme était très-redouté d'El-Mansour et, qu'à l'époque où Bologguîn mourut, il tenait les clefs du trésor public et du dépôt d'armes. Il parvint ensuite à exercer un tel pouvoir qu'il disposait de tous les emplois. Ses ennemis, et il en avait beaucoup parmi les courtisans, le dénoncèrent enfin à El-Mansour comme l'auteur caché de la révolte d'Abou-'l-Fehm et des Ketama. (Voyez la note suivante). El-Mansour lui ordonna alors de se démettre du gouvernement de l'Ifrîkïa' et de se contenter de la place de secrétaire d'état. Abd-Allah répondit qu'il aimerait mieux être tué que destitué. Quelques jours après, il mourut de la main de ce prince et de la manière que nous raconte En-Noweiri. Les troupes profitèrent de la confusion amenée par la mort de ce fonctionnaire pour piller son palais et commettre toutes sortes de brigandages aux environs de Cairouan.

[1] La première révolte des Ketama eut pour auteur un missionnaire, ou agent politique des Fatemides, nommé Abou-'l-Fehm-Hacen-Ibn-Nasrouïah, natif de Khoraçan. Cet homme arriva à Cairouan, l'an 376, chargé par le khalife El-Azîz-Nizar d'une mission auprès des tribus ketamiennes. *Youçof-Ibn*-Abd-Allah, gouverneur de Cairouan, le reçut avec un empressement marqué, le combla de dons et de prévenances et lui fournit les moyens de se rendre à sa destination. Parvenu dans le pays des Ketama, Abou-'l-Fehm commença à y lever des troupes et à battre monnaie. L'année suivante, El-Mansour reçut la visite de deux officiers envoyés par la cour du Caire qui lui remirent des dépêches, en lui intimant l'ordre de ne rien entreprendre contre Abou-'l-Fehm. On dit même que ces messagers déclarèrent qu'en cas de désobéissance aux ordres du khalife, les Ketama le mèneraient en Egypte la corde au cou. Provoqué par cette insolente communication, El-Mansour leur répondit très-vertement et, s'étant mis en campagne, il les força à l'accompagner. Entré dans le pays des Ketama, il saccagea la ville de Mîla et détruisit tous les villages ketamiens qui se trouvaient sur son passage. Ayant défait les insurgés à Setîf, il poursuivit Abou-'l-Fehm et parvint à l'atteindre dans une montagne où il s'était réfugié. Le prisonnier fut conduit en présence d'El-Mansour qui le frappa au

Vers cette époque, il donna le gouvernement d'Achîr à son frère Hammad.

En l'an 379 (989-90), pendant que la guerre avec les Zenata durait encore, Saîd-Ibn-Khazroun abandonna ceux-ci et passa du côté d'El-Mansour. Ce prince accueillit le transfuge de la manière la plus honorable, le combla de présents, lui donna le gouvernement de Tobna et [au fils de Saîd il accorda] la main de sa fille. Par cette conduite généreuse, il décida plusieurs tribus zenatiennes à lui envoyer des députations [chargées de lui présenter leur soumission]. Saîd conserva le gouvernement de Tobna jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 381 (991-2). Son fils Felfoul lui succéda dans cette charge.

En l'an 379, Abou-'l-Behar, fils de Zîri, leva l'étendard de la révolte, mais, à l'approche d'El-Mansour, il prit la fuite et se dirigea vers le Maghreb. El-Mansour continua la poursuite, après avoir amnistié les habitants de Tèhert, et ne consentit à rebrousser chemin qu'au moment où les vivres commençaient à lui manquer[1]. Abou-'l-Behar invoqua alors l'appui d'[El-Mansour-] Ibn-Abi-Amer, régent de l'Espagne, et lui envoya, en même temps, son fils comme ôtage. En conséquence de cette demande, Ibn-Abi-Amer écrivit à Zîri-Ibn-Atïa de la tribu de Zenata, chef

---

point de lui laisser à peine un souffle de vie. On lui fendit ensuite le ventre pour en arracher le foie, et les esclaves nègres dépecèrent son corps, en firent rôtir les chairs et dévorèrent tout jusqu'aux os. Ceci eut lieu vers le commencement de l'an 378 (mai 998). Les ambassadeurs reçurent alors leur congé avec l'ordre d'informer leur maître de ce qu'ils venaient de voir. Arrivés au Caire, ils dirent au khalife : « Nous venons d'un pays de démons, mangeurs d'hommes, qui n'appartiennent pas à l'espéce humaine. »

La seconde révolte des Ketama éclata dans le même pays, l'an 379. Elle avait été suscitée par un nommé Abou-'l-Ferdj, juif, à ce que l'on rapporte, qui se donnait pour un petit-fils d'El-Caïm, khalife fatemide. Les partisans qu'il trouva parmi les Ketama succombèrent presque tous sur le champ de bataille, et El-Mansour profita de la victoire pour accabler cette tribu de contributions et d'impôts. Abou-'l-Feredj fut livré par les siens et périt dans les tortures.—(*En-Noweiri.*)

[1] Selon l'auteur du *Baïan*, El-Mansour donna alors le commandement de Tèhert à son frére Itouweft.

du parti oméïade à Fez, lui ordonnant de seconder franchement les efforts du prince sanhadjien. Zîri fournit des secours au fugitif, et déjà, pendant quelque temps, ils avaient agi de concert, quand Yeddou-Ibn-Yala leur déclara la guerre. La défaite de Yeddou les rendit maîtres de Fez et de la contrée voisine; mais, en l'an 382 (992-3), une mésintelligence éclata entre les deux alliés, et Abou-'l-Behar s'en retourna auprès des siens. Il rentra à Cairouan la même année, et trouva, auprès d'El-Mansour, l'accueil le plus empressé. Comblé d'honneurs et de cadeaux par son neveu, il en reçut de plus sa nomination au gouvernement de Tèhert. El-Mansour mourut en 385 (995)[1].

Règne de Badîs, fils d'El-Mansour. — Badîs[2], fils et successeur d'El-Mansour, chargea Itouweft du gouvernement de Tèhert, le plaça, avec son autre oncle Hammad, à la tête des troupes de l'empire, et les envoya contre les Zenata. Cette armée fut mise en déroute et repoussée jusqu'à Achîr. En l'an 389 (999), Badîs lui-même se mit en marche afin d'attaquer Zîri-Ibn-Atïa, qui opérait sa retraite vers le Maghreb. Il confia alors à son oncle[3] Itouweft les gouvernements réunis de Tèhert et d'Achîr. Cette nomination décida les frères Makcen, Zaoui, Halal, Maghnîn et Arem[4] à se révolter contre leur neveu Itouweft et à piller son camp. Itouweft parvint à s'échapper, et Abou-'l-Behar accourut auprès de Badîs pour se disculper de toute participation à cet attentat[5]. Comme le sultan était alors occupé à combattre

---

[1] L'auteur du *Baïan* place la mort d'El-Mansour en l'an 386, 3 du premier Rebiâ (fin de mars 996). C'est aussi l'année donnée par En-Noweiri.

[2] Badîs eut pour surnoms *Abou-Menad-Nasîr-ed-Dola. — (Baïan.)*

[3] Dans le texte arabe, on lit : *son frère*. Cette leçon est mauvaise : Itouweft était fils de Bologguîn et oncle de Badîs.

[4] Variante : *Azem.*

[5] Dans un des chapitres suivants, l'auteur rend compte des mêmes événements en y ajoutant quelques détails. On remarquera dans ces deux récits quelques variantes d'orthographe dans les noms propres et quelques contradictions.

Felfoul-Ibn-Saîd, ainsi que nous le raconterons dans le chapitre sur les Beni-Khazroun, il envoya son oncle Hammad contre les rebelles [1]. Ceux-ci, ayant réuni leurs forces à celles de Felfoul, marchèrent à la rencontre de Hammad et essuyèrent une défaite. Makcen, l'un des princes insurgés, tomba entre les mains du vainqueur qui le fit dévorer par des chiens. Mohcen et Badîs, les fils de Makcen, furent également mis à mort; c'est, du moins, ce que nous raconte Ibn-Hazm. Les fuyards se réfugièrent dans le mont Chennoua; mais, s'y trouvant cernés par Hammad, ils se rendirent au bout de quelques jours, à la condition d'être transportés en Espagne. Ce fut en l'an 391 (1000-1) qu'ils se présentèrent à la cour d'Ibn-Abi-Amer.

Neuf jours après la mort de Makcen, eut lieu celle de Zîri-Ibn-Atïa, le maghraouien. Badîs rappela alors son oncle Hammad à la capitale afin de s'en faire un appui dans sa guerre avec Felfoul.

Aussitôt après le départ de Hammad, une grande agitation se manifesta dans le Maghreb : les Zenata commencèrent à ravager les provinces et à intercepter les caravanes, puis ils allèrent bloquer El-Mecîla et Achîr. Badîs envoya contre eux son oncle Hammad, et, en l'an 395 (1004-5), il le suivit lui-même. Parvenu jusqu'à Tîdjist, il s'y arrêta, et pendant son séjour, Hammad soumit le Maghreb, châtia les Zenata et fonda la Calâ [-Beni-Hammad]. Voulant alors mettre à l'épreuve la fidélité de son oncle, Badîs l'invita à se dessaisir des gouvernements de Tîdjîs

---

[1] Le texte porte *contre les fils de Zîri, ses frères*. Ils étaient frères de Bologguîn, père de Hammad et grand-père de Badîs. Ibn-Khaldoun aurait dû écrire : *ses oncles*. — Tout le chapitre des Zîrides est rédigé avec une négligence extrême. L'auteur a bien rassemblé les principaux faits de leur histoire, mais il les a trop condensés; souvent même il se trompe sur les degrés de parenté qui existaient entre les personnages dont il parle, et, quelquefois, il met un nom à la place d'un autre. Les renseignements qu'il nous fournit dans les chapitres sur les Hammadites, les Beni-Khazroun, etc., ont servi pour faire reconnaître et corriger ces erreurs. Nos modifications avaient été faites avant la publication du texte arabe de l'histoire de l'Afrique et de l'Andalousie intitulée le *Baïan*, etc.; et elles sont pleinement justifiées par les leçons et indications de cet important ouvrage.

et Constantine. Hammad refusa son consentement et se mit en révolte ouverte. Son frère Ibrahîm, que Badîs envoya contre lui, embrassa son parti. Alors Badîs lui-même se mit en marche, et, parvenu jusqu'au Chelif, il réussit à attirer sous ses drapeaux une partie de leurs troupes. Ayant obtenu, dans cette expédition, la soumission et l'appui des Toudjîn, il combla de présents leurs émirs Atïa, fils de Dafleten, dont Hammad avait tué le père, et Yedder-Ibn-Locman-Ibn-el-Motezz, qui étaient venus se joindre à lui. Après avoir campé successivement sur le bord du Ouacel, dans le Seressou, et sur le mont Guezoul, il força Hammad à prendre la fuite et à rentrer dans la Calâ. Il avait déja commencé le siége de cette forteresse, quand la mort vint le surprendre, pendant qu'il dormait dans sa tente, au milieu de ses compagnons. Cet événement eut lieu en [Dou-'l-Câda de] l'an 406 (avril 1016). Les assiégeants reprirent alors la route de la capitale, emportant avec eux le corps de leur souverain.

Règne d'El-Moëzz, fils de Badîs. — Quand la nouvelle de la mort de Badîs parvint à Cairouan, l'on prêta le serment de fidélité à son fils, El-Moëzz, jeune prince qui n'avait alors que huit ans. Aussitôt après la rentrée de l'armée [à El-Mehdïa], on procéda à l'inauguration publique du nouveau souverain, et tout le peuple prit l'engagement de le servir avec dévouement.

Hammad, qui venait d'occuper El-Mecîla et Achîr, et qui s'était préparé à soutenir la guerre, avait investi Baghaïa, quand il apprit qu'El-Moëzz marchait contre lui. Il leva aussitôt le siége de cette ville afin de livrer bataille au nouveau souverain; mais il essuya une telle défaite qu'il dût laisser son camp et son frère Ibrahîm au pouvoir de l'ennemi. S'étant alors réfugié dans la Calâ, il obtint la cessation des hostilités, après avoir consenti à envoyer son fils auprès d'El-Moëzz qui avait exigé cet acte de soumission. Le vainqueur se porta alors jusqu'à Setîf et Casr-et-Tîn, d'où il rentra dans sa capitale. Ce fut en l'an 408 (1017-8) qu'El-Caïd, fils de Hammad, se présenta devant El-Moëzz et le pria de mettre un terme à cette guerre désastreuse. Un traité fut alors conclu par lequel Hammad fut reconnu maître d'El-Mecîla,

de Tobna, du Zab, d'Achìr, de Tèhert et de toutes les parties du Maghreb dont il pourrait effectuer la conquête. El-Caïd obtint pour lui-même le gouvernement de Tobna, d'El-Mecîla, de Maggara, de Mersa-'d-Deddjaj, de Souc-Hamza et du pays des Zouaoua; puis, ayant reçu des cadeaux d'une valeur égale à ceux qu'il avait apportés, il s'en retourna [auprès de son père]. Dès ce moment les deux rivaux déposèrent les armes, et ils s'allièrent par des mariages après s'être partagé l'empire. De cette manière, la dynastie des Sanhadja se divisa en deux branches : la famille d'El-Mansour, fils de Bologguîn, souverains de Cairouan, et la famille de Hammad, fils de Bologguîn, souverains d'El-Calâ.

En l'an 432 (1040-1), El-Moëzz investit la Calâ et y assiégea [El-Caïd, fils de] Hammad pendant deux années. Ayant alors renoncé à son entreprise, il rentra chez lui, et depuis lors, il vécut en paix avec son rival.

Zaoui, fils de Zîri, étant revenu d'Espagne en l'an 410 (1019-20), comme nous le dirons ailleurs, reçut d'El-Moëzz l'accueil le plus honorable. Ce monarque alla à pied au devant de lui, le conduisit dans un grand palais que l'on avait meublé pour sa réception, et le combla des dons les plus précieux et les plus rares.

La puissance qu'El-Moëzz exerçait en Ifrîkïa et à Cairouan devint enfin si grande que jamais on avait vu chez les Berbères de ce pays un royaume plus vaste, plus riche et plus florissant que le sien. On en voit la preuve dans l'ouvrage d'Ibn-er-Rakîk, historien qui nous a transmis la description de leurs fêtes de noces, présents, pompes funèbres et largesses. Ainsi, pour en citer quelques exemples : le présent que Sandal, gouverneur de Baghaïa, envoya au souverain, consistait en cent charges d'argent; les cercueils de plusieurs de leurs grands personnages étaient en bois de l'Inde et à cloux d'or. Badîs fit cadeau à Felfoul-Ibn-Saïd-ez-Zenati de trente charges d'argent et de quatre-vingts ballots de riches étoffes. La dîme fournie par quelques cantons maritimes situés dans le voisinage de Sfax, se composait de quatre-vingt mille boisseaux de grains [1].

---

[1] En l'an 410, El-Moëzz célébra le mariage de sa sœur et dépensa

El-Moëzz eut souvent à combattre les Zenata, et dans chaque rencontre, il remporta la victoire [1]. Comme il ne goûtait que médiocrement les hérésies de la secte chîïte, il adopta la croyance orthodoxe des Sonnites, et vers le commmencement de son règne il en fit ouvertement profession [2]. Ayant alors chargé d'imprécations tous ceux qui suivaient la doctrine des Rafedites [3], il céda au zèle qui l'animait et donna l'ordre d'ôter la vie à ces sectaires partout où on les trouvait [4]. Un certain jour, étant allé à la promenade, il invoqua à haute voix le secours d'Abou-Bekr et Omer [les deux premiers khalifes], dans un moment où son cheval était sur le point de s'abattre. La populace ayant entendu cette exclamation [digne d'un vrai Sonnite], se jetta sur les Chîïtes et en fit un massacre affreux [5]. Tous les missionnaires rafedites éprouvèrent le même sort. Le khalife fatemide qui régnait au Caire en fut tellement courroucé qu'il adressa à El-Moëzz une remontrance sévère, pendant que son vizir, Abou-'l-Cacem-el-Djerdjeraï, travaillait à ramener le souverain zîride par des menaces et des avertissements. El-Moëzz y répondit par des attaques contre le caractère et l'origine des khalifes fatemides. La querelle s'envenima tellement qu'en l'an 440 (1048-9), El-Moëzz ordonna la suppression de là prière qui se faisait dans les mosquées pour la prospérité de Mâdd-el-Mostancer, fit brûler les drapeaux donnés par le gouvernement fatemide, et

pour le trousseau et fêtes de noce, un million de pièces d'or. En 412, il enterra sa mère, et les frais des funérailles montèrent à cent mille pièces d'or. — (*Baïan.*)

[1] Les Zenata de l'ouest marchèrent contre l'Ifrîkïa en 420 et en 427. — (*Baïan.*)

[2] Son précepteur l'avait élevé secrètement dans les principes du rit orthodoxe malékite.

[3] *Voy.* sur les *Rafedites* l'appendice n° II de ce vol.

[4] On commença à massacrer les Chîites en l'an 407.

[5] Trois mille en furent tués. Il paraît que les Chîites de l'armée, ayant entendu El-Moëzz invoquer Abou-Bekr et Omar, voulaient le tuer, ce qui amena un conflit dont ils furent les victimes.

abolit l'usage d'inscrire le nom de ces khalifes sur la bordure du manteau impérial [sur les drapeaux] et sur les monnaies. Pour compléter cette révolution, il prononça lui-même [l'an 443] la prière publique au nom d'El-Caïm-Ibn-el-Cader, khalife de Baghdad [1]. Abou-'l-Fadl-Ibn-Abd-el-Ouahed-et-Temîmi, agent politique de la cour de Baghdad, apporta en retour, à El-Moëzz, un diplôme par lequel El-Caïm le confirmait dans le gouvernement de l'Ifrîkïa. Le khalife fatemide, El-Mostancer, chercha le moyen de se venger, et, d'après l'avis de son ministre, Abou-Mohammed-el-Yazouri, il lâcha sur l'Ifrîkïa les Rîah, le Zoghba et les Athbedj, tribus hilaliennes qui avaient pris part à la révolte des Carmats. Nous avons déjà parlé de ceci dans le chapitre qui traite de l'entrée des Arabes en Ifrîkïa [2].

Ces peuples pénétrèrent dans le pays en dévalisant les voyageurs et en dévastant les lieux habités. El-Moëzz envoya une armée contre les envahisseurs, et comme elle essuya une défaite, il alla lui-même se mesurer avec eux. A la suite d'une bataille qu'il leur livra près du mont Haideran, et qui amena la déroute de ses troupes, il courut s'enfermer dans Cairouan où il fut bientôt bloqué par l'ennemi. Pendant toute la durée de ce siége, les Arabes continuèrent à ravager les campagnes et à opprimer les cultivateurs, jusqu'à qu'ils eurent entièrement ruiné l'Ifrîkïa.

En l'an 449 (1057-8), El-Moëzz se rendit de Cairouan à El-Mehdïa sous la protection de Mounès-Ibn-Yahya-es-Sinberi, émir rîahide, dont il venait d'épouser la fille [3]. Arrivé à El-Mehdïa,

---

[1] La formule de malédiction prononcée solennellement en cette occasion contre les Fatemides, se trouve dans le *Baïan*, page 289 du texte arabe.

[2] Voyez, sur ces événements, le tome I. p. 30 *et suiv.*

[3] Ici le texte arabe est équivoque et peut aussi signifier : *auquel il venait de marier sa fille.* Le passage analogue qui se trouve dans le tome I, p. 34, répond à une expression arabe tout aussi vague que celle que nous signalons ici. Aussi pourrait-on très-bien le remplacer par les mots : *et il lui donna sa fille en mariage.* Cette dernière manière d'entendre l'expression *asher léhou fi bintih* où le sujet du verbe et la personne à laquelle le pronom affixe se rapporte sont également in-

il s'arrêta chez son fils Temîm, qu'il y avait envoyé quelque temps auparavant. Les Arabes pénétrèrent alors dans la ville de Cairouan et la mirent au pillage.

Pendant le séjour d'El-Moëzz à El-Mehdïa, des insurrections éclatèrent dans les autres villes de son empire : en l'an 451 (1059), Hammou-Ibn-Melîl-el-Berghouati se rendit maître de Sfax; les habitants de Souça se constituèrent en république; Tunis subit la domination d'En-Nacer-Ibn-Alennas-Ibn-Hammad, seigneur de la Calâ, et Abd-el-Hack-Ibn-Khoraçan, le gouverneur qu'il y établit, se déclara indépendant et transmit à ses enfants l'autorité usurpée. El-Moëzz-Ibn-Mohammed-es-Sanhadji, gouverneur de Cabes, reconnut la souveraineté de Mounès-Ibn-Yahya, et Ibrahîm, son frère et successeur, suivit son exemple, ainsi qu'on le verra ci-après. Le royaume de la famille de Badîs s'étant ainsi démembré, plusieurs révoltés s'en partagèrent les débris. Dans une autre partie de cet ouvrage nous raconterons leur histoire.

El-Moëzz mourut [le 5 Châban] 454 (août, 1062).

Règne de Temîm fils d'El-Moëzz. — La mort d'El-Moëzz plaça son fils Temîm à la tête d'un empire dont il ne resta que les villes fermées de murailles; tout le pays ouvert étant tombé au pouvoir des Arabes. Ce prince employa la seule ressource qui lui restait : il suscita des guerres entre eux, et il aida très-adroitement les uns contre les autres.

En l'an 455 (1063), il marcha à la rencontre de Hammou-Ibn-Melîl, seigneur de Sfax, qui s'était mis en campagne pour l'attaquer, et il l'obligea à prendre la fuite. Dans cette guerre, une partie des Arabes seconda Hammam et le reste combattit pour Temîm. S'étant alors emparé de Souça, ce prince envoya son armée contre Tunis et en contraignit le seigneur, Ibn-Khoraçan, à faire sa soumission. [En l'an 460], à la suite de ces

---

certains, paraît justifiée, dans le cas actuel, par un passage d'un ancien historien que l'auteur du *Baïan* cite à propos du même événement. On y lit : *El-Moëzz donna une de ses filles en mariage à un de ces chefs arabes et contracta ainsi une parenté avec eux.*

succès, il dirigea ses troupes contre Cairouan. Cette ville avait été placée par El-Moëzz sous le commandement de Caïd-Ibn-Meimoun-es-Sanhadji, lequel se la laissa enlever, trois [années] plus tard, par les Hoouara, et alla se réfugier dans El-Mehdïa. Ayant été ensuite rétabli dans le siége de son commandement par Temîm, il se révolta contre lui au bout de six [ans] et ouvrit des négociations avec En-Nacer-Ibn-Alennas, seigneur de la Calâ. Par cette conduite perfide il obligea Temîm à expédier une armée contre lui, et se trouvant dans l'impossibilité de résister, il abandonna la ville et se rendit auprès d'En-Nacer. Après avoir laissé écouler encore six [années], Caïd alla trouver Hammou-Ibn-Melîl-el-Berghouati, seigneur de Sfax, auquel il décida Yabki-Ibn-Ali, émir des Zoghba, à vendre Cairouan; et, en récompense de ce service, il reçut [de Hammou] le commandement de cette ville [1]. Ce fut en l'an 470 (1077-8), qu'il y rentra et qu'il s'y fortifia.

Pendant ces événements la guerre continua entre Temîm et En-Nacer, seigneur de la Calâ. Les Arabes, ces fauteurs de troubles, entraînaient En-Nacer à faire des incursions dans l'Ifrîkïa et même à prendre des villes; puis ils l'obligeaient à revenir sur ses pas et rentrer à la Calâ. Les hostilités durèrent jusqu'à l'an 470, quand En-Nacer fit la paix avec son adversaire et lui donna sa fille en mariage [2].

---

[1] Voici la traduction littérale de ce passage: « Ensuite, après six, il revint auprès de Hammou-Ibn-Melîl, et il *(qui ?)* acheta pour lui *(qui ?)* Cairouan de Yabki-Ibn-Ali, émir des Zoghba, et, en conséquence, il *(qui ?)* lui en donna le commandement et il s'y fortifia en l'an 70. » — Dans le *Baïan*, la vente de Cairouan est racontée différemment, on y lit: « En l'an 466, ou 467, les Zoghba furent expulsés de l'Ifrîkïa par les Rîah et ils *(qui ?)* vendirent Cairouan à En-Nacer-Ibn-Alennas, le sanhadjien, seigneur de la Calâ. »

[2] Pendant la guerre entre ces deux princes, les Arabes prêtèrent leur appui à Temîm. En l'an 457, En-Nacer, soutenu par les Zenata, essuya une défaite qui lui coûta vingt-quatre mille hommes. Les dépouilles des vaincus servirent à enrichir les Arabes qui, jusqu'alors, avaient vécu misérablement, et Temîm eut le regret d'avoir contribué à fortifier la puissance de ce peuple en affaiblissant celle d'un membre de sa propre famille.

En 474 (1081-2), Temîm marcha sur Cabes et y assiégea Cadi-Ibn-Mohammed-es-Sanhadji, qui avait succédé au gouvernement de la ville à la mort de son frère Ibrahîm. Ne pouvant réussir dans cette tentative, il décampa, et deux années plus tard, il se vit lui-même bloqué dans El-Mehdïa par les Arabes. Ayant forcé ces bandits à lever le siége, il les poursuivit jusqu'à Cairouan et les en expulsa au moment où ils venaient d'y entrer.

Ce fut sous le règne de Temîm, en l'an 480 (1087-8), que les chrétiens de Gènes envoyèrent trois cents navires et trente mille soldats contre El-Mehdïa. Ces troupes étant débarquées, occupèrent la ville ainsi que [le faubourg de] Zouîla. Après y avoir tout saccagé, elles la remirent à Temîm moyennant la somme de cent mille pièces d'or.

En l'an 489 (1096), Temîm enleva Cabes à son frère Omar-Ibn-el-Moëzz auquel les habitants avaient déféré le commandement après la mort de Cadi-Ibn-Ibrahîm [1]. Quatre années plus tard, il se rendit maître de Sfax. Hammou-Ibn-Melîl se rendit alors à Cabes, où il passa le reste de ses jours sous la protection de Megguen-Ibn-Kamel-ed-Dehmani [2].

Depuis l'année 467 (1074-5), les Arabes rîahides avaient chassé de l'Ifrîkïa les Arabes zoghbiens et s'y étaient installés à leur place.

Vers la fin de ce siècle, les Akhder, tribu rîahide, s'emparèrent de la ville de Bèdja.

Temîm mourut dans [le mois de Redjeb] 501 (février-mars 1108).

Règne de Yahya, fils de Temîm. — Yahya, fils et successeur de Temîm-Ibn-el-Moëzz, signala son avénement par la réduction d'Iclîbïa, forteresse dont le commandant, Ibn-el-Mahfouz, s'était

[1] On a vu plus haut que ce personnage n'était pas le fils mais le frère d'Ibrahîm.

[2] A cette époque, Megguen avait obtenu possession de Cabes. *Voy.* ci-après dans la notice des Beni-Djamê. — En-Noweiri nous apprend qu'en l'an 491, Temîm s'empara de l'île de Djerba, de celle de Kerkinna et de la ville de Tunis.

déclaré indépendant. Ayant ensuite appris que les habitants de Sfax avaient déposé son fils Abou-'l-Fotouh [Ali], il parvint à semer la division parmi eux [et les ramena ainsi à l'obéissance]. Il reconnut la souveraineté des Fatemides et reçut de leur khalife des lettres de félicitation et un riche cadeau.

Depuis quelque temps il s'était occupé de la construction d'une flotte afin de pouvoir attaquer les chrétiens ; et ayant enfin réuni un grand nombre de navires, il envoya plusieurs expéditions contre les pays de l'ennemi et força les Français, les Génois, et les Sardes, populations chrétiennes d'outre-mer, à lui payer tribut. Par ses courses maritimes Yahya s'acquit une grande renommée. Il mourut subitement [1] dans son palais, l'an 509 [dans le mois de Dou-'l-Hiddja ; avril, 1116].

Règne d'Ali, fils de Yahya. — A la mort de Yahya on rappela de Sfax son fils Ali pour lui succéder. Ce prince partit pour la capitale sous l'escorte d'Abou-Bekr-Ibn-Djaber-Ibn-Asker et d'autres émirs arabes. Arrivé à El-Edjem, il rallia autour de lui la plus grande partie de l'armée sanhadjite qui faisait le siége de cette forteresse. Son inauguration accomplie, il alla [l'an 510] investir la ville de Tunis et contraignit ainsi le gouverneur, Ahmed-Ibn-Khoraçan, à rentrer dans l'obéissance. Un corps de troupes qu'il plaça sous les ordres de l'émir arabe, Meimoun-Ibn-Zîad-es-Sakhri-el-Moadi, pénétra dans le mont Oucelat, et massacra les habitants de cette région qui jusqu'alors avaient toujours résisté à l'autorité de l'empire.

En l'an 511 (1117-8), après avoir reçu l'envoyé du gouvernement égyptien qui lui apporta, de la part du khalife fatemide, les lettres de compliment et les cadeaux d'usage, il prépara une expédition contre Rafê-Ibn-Megguen [-Ibn-Kamel] qui se tenait

[1] L'auteur du *Baïan* raconte que Yahya fut assassiné par deux ou trois de ses frères qu'il avait bannis et qui s'étaient ensuite présentés chez lui déguisés en alchimistes. Comme il désirait beaucoup voir faire la *projection* et apprendre le *mystère du grand-œuvre*, il entra avec son vizir dans le cabinet où ces hommes travaillaient et leur donna ainsi l'occasion de le tuer à coups de poignard.

dans la ville de Cabes. Il avait déjà enrôlé pour cet objet les Beni-Fadegh, fraction des Beni-Ali, tribu rïahide, quand une mésintelligence éclata entre lui et Roger, seigneur de la Sicile. Celui-ci avait encouragé Rafê dans sa révolte et lui avait même fourni des navires afin d'opérer des descentes sur le territoire d'Ali-Ibn-Yahya et de lui enlever ses vaisseaux. Ali fut donc obligé à en louer d'autres, et il se préparait activement à soutenir la guerre quand la mort vint le surprendre. Il mourut [dans le mois de Rebiâ second de] l'an 515 (juillet 1121)[1].

Règne d'El-Hacen, fils d'Ali. — El-Hacen, fils et successeur d'Ali, n'avait que douze ans quand il perdit son père. Sandal l'[eunuque et] affranchi, se chargea du poids des affaires, et transmit, en mourant, la régence à l'affranchi Mouwaffac.

Ali, le père d'El-Hacen, s'était engagé dans une correspondance avec Roger, et, à l'époque de leur mésintelligence, il l'avait menacé de la colère des Almoravides, souverains du Maghreb, avec lesquels il entretenait aussi une correspondance régulière. Il arriva ensuite qu'en l'an 516, une escadre almoravide, commandée par l'amiral Mohammed-Ibn-Meimoun, opéra une descente sur la côte de la Sicile, et pilla un village dont elle massacra une partie des habitants et emmena le reste en esclavage. Roger fut tellement persuadé que cet acte d'hostilité avait été commis à l'instigation d'El-Hacen qu'il fit partir une flotte pour El-Mehdïa sous les ordres d'Abd-er-Rahman-Ibn-Abd-el-Azîz et de George d'Antioche, fils de Michel. George était un chrétien de l'Orient qui avait émigré [en Afrique] après avoir fait de bonnes etudes et acquis, à Antioche et dans quelques autres villes de la Syrie, une connaissance parfaite de l'arithmétique et de la langue arabe. Accueilli avec une grande bienveillance par Temîm, il gagna toute sa confiance ; mais, à la mort de ce prince, il trouva un prétexte

[1] En-Noweiri rapporte qu'Ali-Ibn-Yahya fut surpris par la mort au moment où il venait équiper une flotte pour combattre le roi Roger. Cet armement se composa de dix vaisseaux de guerre *(merakeb harbïa)* et trente galères *(ghorab)* abondamment pourvus d'hommes, de vivres et de naphte *(feu grégeois)*.

pour se rendre à la cour de Roger et éviter ainsi les suites de la haine que Yahya [fils de Temîm] lui avait toujours témoignée. Roger lui fit l'accueil le plus cordial et le nomma commandant de la flotte sicilienne. Ayant alors formé le projet d'attaquer El-Mehdïa, il l'envoya contre cette ville avec une flotte de trois cents bâtiments chargés de troupes chrétiennes, dont mille cavaliers.

El-Hacen avait tout disposé pour la résistance quand George vint débarquer près d'El-Mehdïa après avoir occupé l'île de Cossura. L'ennemi ayant assis son camp, s'empara du château d'Ed-Dîmas et de l'île d'El-Ahas ; mais, à la suite de plusieurs combats qui lui coutèrent beaucoup de monde, il se rembarqua pour la Sicile. Mohammed-Ibn-Meimoun, l'amiral almoravide, se jeta alors sur les côtes de cette île et y répandit la dévastation. Roger prit aussitôt la résolution d'envoyer une nouvelle expédition contre El-Mehdïa. La flotte de Yahya-Ibn-el-Azîz, souverain de Bougie, étant alors venue menacer cette capitale, pendant que son armée de terre, commandée par le légiste Motarref-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, avançait pour l'attaquer du côté de la campagne, El-Hacen s'empressa de conclure une paix avec le seigneur de la Sicile, et ayant obtenu le secours de sa flotte, il obligea Motarref à rebrousser chemin et à rentrer à Bougie. Resté maître d'El-Mehdïa, il résista aux attaques que Roger, après avoir rompu le traité de paix, continuait à diriger contre lui ; mais, à la fin, en l'an 543 (1148-9), il se vit enlever sa capitale par George, fils de Michel, amiral de la flotte sicilienne.

Cet officier parut devant El-Mehdïa avec une flotte de trois cents voiles [1] et donna pour motif de son arrivée l'intention qu'il avait de soutenir El-Hacen contre ses ennemis. Ce monarque, qui avait envoyé son armée au secours de Mohrez-Ibn-Zîad-el-Fadeghi, seigneur d'El-Moallaca, auquel Ibn-Khoraçan, seigneur de Tunis, faisait la guerre, se trouva sans moyens de résistance au moment de reconnaître que George avait des intentions hostiles.

[1] Au rapport d'En-Noweiri, cette flotte se composa d'environ cent cinquante galères. La famine terrible qui sévit en Ifrîkïa cette année avait forcé beaucoup de monde à quitter le pays, et Roger profita de cette circonstance pour faire son expédition.

Il se décida donc à quitter la ville, et comme la plupart des habitants l'accompagna, l'ennemi put y entrer sans coup férir. George trouva le palais dans son état ordinaire, El-Hacen n'en ayant enlevé que les objets les plus faciles à emporter ; aussi, les trésors que tant de rois y avaient amassés étaient demeurés intacts. Le premier soin de l'amiral chrétien fut de rassurer les habitants et de les prendre sous sa protection spéciale. Par cette conduite habile il ramena les fuyards, et les ayant réinstallés dans leurs maisons, il envoya une escadre contre Sfax. Cette ville, ainsi que Souça, tomba au pouvoir des chrétiens, et Tripoli subit ensuite le même sort. Roger ayant établi son autorité dans toutes les provinces maritimes de l'Ifrîkïa, en soumit les habitants à la capitation [1] et les retint sous sa domination jusqu'à l'époque où Abd-el-Moumen, chef des Almohades et khalife [successeur] de l'imam El-Mehdi, vint les tirer de la servitude.

Quand les chrétiens se furent emparés d'El-Mehdïa, le prince détrôné, El-Hacen-Ibn-Ali, passa chez Mohrez-Ibn-Zîad-el-Fadeghi,, seigneur de la Moallaca et chef des Arabes rîahides; mais, ne pouvant obtenir de lui aucun secours, il forma le projet d'aller en Egypte et d'implorer l'appui d'El-Hafed-Abd-el-Hamîd [le khalife fatemide]. Averti ensuite que George avait pris des mesures pour l'arrêter en route, il se tourna vers l'Occident et courut à Bône, ville qui obéissait alors à El-Hareth-Ibn-el-Mansour, frère d'El-Azîz [le souverain hammadite]. De là il se dirigea vers Constantine où se tenait Sebâ-Ibn-el-Azîz, frère de Yahya, prince de Bougie. Ayant obtenu de ce dernier l'envoi d'une escorte, il se rendit à Alger où [El-Caïd] fils d'El-Azîz lui fit un accueil plein de bienveillance. Il continua à vivre sous la protection de ce chef jusqu'à l'an 547 (1152-3), quand les Almohades occupèrent Alger après avoir soumis le Maghreb et l'Espagne. Étant allé au-devant d'Abd-el-Moumen, il fut reçu avec de grandes marques d'honneur, et il accompagna ce monarque dans sa première expédition en Ifrîkïa. En l'an 554 (1159) Abd-el-Moumen

[1] Le même impôt que les musulmans imposaient sur les chrétiens, habitants des pays conquis.

entreprit une seconde expédition contre ce pays et y amena El-Hacen-Ibn-Ali. Arrivé à El-Mehdïa, il emporta cette ville d'assaut, l'an [555:1160 de J.-C.], à la suite d'un siége qui dura plusieurs mois. Ayant alors établi El-Hacen dans son ancienne capitale, il lui donna en apanage le territoire de Rohhîch[1]. El-Hacen passa encore huit ans à El-Mehdïa, mais, ayant été appelé à Maroc par Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, il se mit en route avec sa famille pour cette destination, et mourut à Abar-Zellou, dans la province de Temsna, en l'an 563 (1167-8)[2].

HISTOIRE DES BENI-KHORAÇAN, FAMILLE SANHADJIENNE QUI ENLEVA TUNIS AUX DESCENDANTS DE BADÎS, LORS DU BOULEVERSEMENT DE L'IFRÎKÏA PAR LES ARABES.

La retraite d'El-Moëzz, qui alla s'enfermer dans El-Mehdïa après avoir abandonné Cairouan aux Arabes, alluma un incendie qui embrasa toute l'Ifrîkïa. Les vainqueurs se partagèrent les villes de ce pays en y établissant des gouverneurs de leur choix, et ils en distribuèrent les campagnes à leurs nomades pour en faire des lieux de parcours. Pendant ce bouleversement, plusieurs autres villes, telles que Souça, Sfax et Cabes, répudièrent l'autorité de la maison de Badîs, et, comme les peuples de l'Ifrîkïa avaient un grand penchant pour la dynastie hammadite [branche collatérale de la même famille] qui régnait à El-Calâ, les habitants de Tunis abandonnérent le parti d'El-Moëzz et envoyèrent leurs principaux cheikhs en députation auprès d'En-Nacer-Ibn-Alennas. Ce prince leur donna pour gouverneur un nommé Abd-el-Hack-Ibn-Abd-el-Azîz-Ibn-Khoraçan, personnage que l'on a représenté comme un natif de Tunis, mais qui appartenait, en toute probabilité, à une tribu sanhadjienne. Cet officier, ayant pris la direction des affaires, s'associa les habitants de la ville dans l'exercice du pouvoir et réussit à gagner

[1] La position de cette localité nous est inconnue.

[2] Les manuscrits et le texte imprimé portent en toutes lettres *trente-six*, c'est-à-dire 536, date d'une fausseté évidente.

leur amour par la bonté de son administration. Pour mettre un terme aux brigandages des Arabes qui occupaient tout le pays ouvert, il consentit à leur payer un tribut annuel.

En l'an 458 (1065-6), Temîm, fils d'El-Moëzz, quitta El-Mehdïa à la tête de ses troupes et s'étant fait accompagner par Yabki-Ibn-Ali, émir de la tribu de Zoghba, il alla faire le siége de Tunis. Ibn-Khoraçan résista à ses efforts pendant quatre mois et le décida enfin à s'éloigner en le reconnaissant pour souverain. Il continua à gouverner cette ville jusqu'à sa mort. Son fils Abd-el-Azîz, homme d'un esprit très-faible, lui succéda dans le commandement, en l'an 488 (1095), et mourut vers la fin du cinquième siècle. Ahmed, son fils et successeur, ôta la vie à son oncle, Ismaïl-Ibn-Abd-el-Hack, dont il craignait l'influence politique. Abou-Bekr, fils d'Ismaïl, s'enfuit à Benzert pour éviter un sort semblable. Ahmed s'affranchit alors du contrôle que lui imposait le corps des cheikhs et prit les allures d'un souverain absolu. Il accomplit cette usurpation vers le commencement du sixième siècle, et ayant écrasé toute résistance, il se montra le chef le plus remarquable que la famille d'Ibn-Khoraçan eût produit. Devenu seul maître de Tunis, il l'entoura de murs et obtint des Arabes l'engagement de veiller à la sûreté des voyageurs. Il construisit les palais des Beni-Khoraçan et sut gagner le cœur des savants docteurs par l'empressement qu'il mettait à rechercher leur société. En l'an 510 (1116-7), il fut assiégé par Ali-Ibn-Yahya-Ibn-Temîm, et ne put obtenir la paix qu'en cédant à toutes les exigences de son adversaire. En 514, il reconnut la souveraineté d'El-Azîz, fils d'El-Mansour et seigneur de Bougie, dont l'armée était venue l'investir. Il conserva le gouvernement de Tunis jusqu'à l'an 522 (1128), quand il fut emmené prisonnier à Bougie avec toute sa famille par Motarref-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, général au service de Yahya, fils d'El-Azîz. En quittant Bougie, à la tête des troupes hammadites, Motarref s'était dirigé vers l'Ifrîkïa, et il en avait déjà occupé presque toutes les villes, quand il s'empara de Tunis.

Keramat, fils d'El-Mansour et oncle de Yahya, fils d'Azîz, reçut de Motarref le commandement de la ville conquise et le

conserva jusqu'à sa mort. Son frère Abou-'l-Fotouh-Ibn-Mansour lui succéda et eut pour successeur, en mourant, son fils Mohammed. Celui-ci gouverna d'une manière si tyrannique qu'il se fit déposer. Son oncle Mâdd, fils d'El-Mansour, le remplaça et garda le pouvoir jusqu'à l'an 543 (1148-9), quand les chrétiens occupèrent El-Mehdïa et tout le littoral, à partir de Tripoli jusqu'à Sfax, et de là à Souça. Les habitants de Tunis ayant alors appris comment l'ennemi avait chassé El-Hacen-Ibn-Ali de la ville d'El-Mehdïa, prirent l'alarme, coururent aux armes et tournèrent leur colère contre celui qui les gouvernait : les lâches mêmes se comportèrent en braves, les milans devinrent faucons, et le corps de nègres qui formaient la garde de Mâdd fut massacré dans le conflit. Ces malheureux succombèrent sous les yeux de leur maître dont les insurgés épargnèrent, toutefois, les jours et respectèrent la famille. Qnand Yahya [-Ibn-el-Azîz] apprit cette nouvelle, il expédia une flotte afin de dégager son oncle [1] et de le ramener à Bougie. Au moment de s'embarquer, Mâdd laissa à Tunis, en qualité de lieutenant, un personnage marquant de la tribu des Sanhadja, appelé El-Azîz-Ibn-Dafal. Cet officier resta dans la ville sans pouvoir y faire respecter son autorité.

Quelque temps auparavant, Mohrez-Ibn-Zîad, émir des Beni-Ali, tribu rîahide, s'était établi dans le voisinage de Tunis en s'emparant de la Moallaca, et, par cette conquête, il avait mécontenté les Tunisiens à un tel point qu'ils lui déclarèrent la guerre. Il s'ensuivit une série de combats où les succès alternaient avec les revers. Pendant la durée de ces hostilités, et jusqu'à la prise d'El-Mehdïa par les chrétiens, Mohrez se faisait appuyer par les troupes du souverain de cette ville. Une guerre civile éclata ensuite dans la ville de Tunis : les habitants du quartier de Bab-es-Soueica (*porte du petit marché*) ayant tourné leurs armes contre ceux du quartier de Bab-el-Djezîra (*porte de l'île*). A cette époque, ils avaient pris pour gouverneur le cadi Abd-el-Monêm, fils de l'imam Abou-'l-Hacen.

Abd-el-Moumen étant rentré à Maroc après avoir soumis la

---

[1] Le texte arabe porte *son frère*. Cette erreur provient de l'auteur.

ville de Bougie, occupé celle de Constantine et défait les Arabes à Setîf, écouta les plaintes des populations de l'Ifrîkïa auxquels ces nomades continuèrent à faire subir milles vexations, et envoya à leurs secours une armée almohade sous la conduite de son fils Abd-Allah. Cette expédition partit de Bougie et arriva sous les murs de Tunis[1] en l'an 552 (1157). Les habitants firent une vigoureuse résistance, et ayant admis dans leur ville un corps d'Arabes commandé par Mohrez-Ibn-Zîad, ils opérèrent, de concert avec lui, une sortie contre les assiégeants et les forcèrent à la retraite. Pendant ces derniers événements, Abd-Allah-Ibn-Khoraçan, l'émir qu'ils s'étaient donné[2], avait cessé de vivre et [son neveu] Ali, fils d'Ahmed venait de prendre le commandement. Le nouveau gouverneur n'avait exercé les fonctions de son office que cinq mois quand Abd-el-Moumen lui-même parut devant Tunis et l'obligea à faire sa soumission. Ali se mit alors en route pour Maroc, emmenant avec lui ses enfants et le reste de sa famille, mais il mourut, en 554, avant d'être parvenu au terme de son voyage.

Mohrez-Ibn-Zîad évacua la Moallaca vers la même époque et s'étant entouré des guerriers de sa tribu, il alla joindre les autres Arabes afin de repousser les Almohades. Abd-el-Moumen était déjà de retour de son expédition et rentré en Maghreb quand on lui apprit que les Arabes concentraient leurs forces à Cairouan. D'après ses ordres, une armée almohade marcha contre eux, et dans une bataille qui se livra près de cette ville, elle fit éprouver à l'ennemi des pertes énormes, tant en tués qu'en prisonniers. L'émir Mohrez-Ibn-Zîad étant tombé entre les mains des vainqueurs, fut mis à mort, et son cadavre, attaché à une potence, fut planté sur le mur de Cairouan.

---

[1] Le texte arabe porte *nezel*, à la première forme, mais il faut lire *nazel* à la troisième. Dans les manuscrits africains, et surtout dans ceux de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, les copistes confondent très-souvent ces deux formes du verbe, ce qui pourrait donner lieu à de graves contresens, si le traducteur n'apportait pas dans son travail une attention soutenue.

[2] Voici la généalogie de ce chef : Abd-Allah, fils d'Abd-el-Azîz, fils d'Abd-el-Hack, fils d'Abd-el-Azîz, fils de Khoraçan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES REND, FAMILLE QUI ÉTABLIT SON INDÉPENDANCE A CAFSA, LORS DU BOULEVERSEMENT DE L'EMPIRE D'EL-MOEZZ.

Quand El-Moëzz abandonna Cairouan et se rendit à El-Mehdïa, après avoir vu désorganiser son empire par l'invasion des Arabes, la ville de Cafsa avait pour gouverneur un officier sanhadjien nommé par le gouvernement [zîride] et appelé Abd-Allah-Ibn-Mohammed-Ibn-er-Rend. Cet homme était originaire de Djerba, et sa famille, les Beni-Sadghïan, habitait El-Djoucîn, dans le pays des Nefzaoua. Selon Ibn-Nakhîl [1], il appartenait aux Beni-Izmerten [2], famille maghraouienne. Abd-Allah, ayant maintenu son autorité dans Cafsa, pourvut à la tranquillité du pays et à la sûreté des voyageurs au moyen d'un tribut payé aux Arabes. En l'an 445 (1053-4), il se déclara indépendant et reçut la soumission de Touzer, Nefta, Takïous, El-Hamma et d'autres localités de la province de Castîlïa. Parvenu ainsi à un haut degré de puissance, il attira à sa cour les poètes et les hommes de lettres, tous empressés à célébrer ses louanges. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de témoigner un profond respect pour les personnes qui s'adonnaient à la dévotion. Il mourut en 465 (1072-3).

Abou-Omar-el-Motezz, son fils et successeur, s'étant assuré l'exercice du pouvoir et l'obéissance du peuple, recueillit de fortes sommes d'argent provenant des impôts, et gagna, par ses libéralités, tant de partisans qu'il se mit en état de soumettre Camouda, le Djebel-Hoouara, les autres villes de Castîlïa et toutes les dépendances de cette province. Après une longue et heureuse administration, il perdit la vue, et, comme son fils Temîm venait de mourir, il désigna pour successeur au trône son petit-fils, Yahya-Ibn-Temîm. Ce jeune homme parvint bientôt à tenir son aïeul en tutelle, mais leurs états continuèrent néanmoins

[1] Il sera question d'Ibn-Nakhîl ci-après, dans les premiers chapitres de l'histoire des Hafsides.

[2] Variante : *Merîn*.

à jouir de la plus haute prospérité. En l'an 554 (1159), Abd-el-Moumen assiégea Cafsa, renversa la famille régnante et en envoya tous les membres à Bougie. El-Motezz mourut dans cette ville en l'an 557, à l'âge de cent quatorze ans, ou de quatre-vingt-dix, selon un autre récit. Son petit-fils Yahya mourut peu de temps après.

Abd-el-Moumen confia le gouvernement de Cafsa à Nôman-Ibn-Abd-el-Hack, membre de la tribu des Hintata ; et, trois années plus tard, il le remplaça par Meimoun-Ibn-Addjana, de la tribu des Guenfîça. Meimoun eut pour successeur Emran-Ibn-Mouça le sanhadjien. Le nouveau gouverneur se conduisit d'une manière si tyrannique que les habitants résolurent de lui enlever l'autorité. Ayant appris qu'un petit-fils d'El-Motezz, nommé Ali-Ibn-el-Ezz, se trouvait à Bougie dans un état voisin de l'indigence, et exerçant le métier de tailleur, ils le firent venir à Cafsa, massacrèrent Emran-Ibn-Mouça, et chargèrent leur protégé de régir l'état et protéger le peuple. En l'an 563 (1167-8) le cîd Abou-Zékérïa, fils d'Abd-el-Moumen, mit le siége devant Cafsa, d'après les ordres de son frère Youçof ; mais, bien qu'il serrât la ville de fort près et qu'il abattît les dattiers dont elle était entourée, il fut obligé d'opérer sa retraite. En l'an 576 (1180-1), Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, vint en personne pour assiéger Cafsa, et ayant contraint Ibn-el-Ezz à se rendre, il l'envoya à Maroc avec sa famille et lui permit d'emporter ses trésors. Le prince détrôné reçut du conquérant la place d'administrateur des impôts à Salé, et remplit les fonctions de cet office jusqu'à sa mort. Avec lui finit la dynastie des Rend.

HISTOIRE DES BENI-DJAMÊ, FAMILLE HILALIENNE QUI, AYANT OBTENU DU GOUVERNEMENT SANHADJIEN LE COMMANDEMENT DE CABES, PROFITA DES TROUBLES SUSCITÉS PAR LES ARABES, POUR Y FONDER UN ÉTAT INDÉPENDANT.

Quand El-Moëzz se trouva bloqué dans Cairouan par les Arabes, qui venaient d'envahir l'Ifrîkïa et de conquérir tout le pays

ouvert, il avait dans son armée deux caïds, frères d'El-Moëzz-Ibn-Mohammed-Ibn-Oulmouïa le sanhadjien, gouverneur de Cabes. Ces officiers, dont l'un se nommait Ibrahîm et l'autre Cadi, ayant été destitués par leur souverain, cédèrent à leur mécontentement et passèrent dans le camp de Mounès-Ibn-Yahya-es-Sinberi, émir de la tribu des Rîah. Accueillis avec distinction par ce chef et envoyés à Cabes, auprès de leur frère, ils se concertèrent ensemble et reconnurent pour souverain l'homme qui les avait si bien traités. Ce fut là la première conquête réelle que les Arabes effectuèrent en Ifrîkïa. Plus tard, Ibrahîm prit le commandement de Cabes, et son frère, Moëzz-Ibn-Mohammed, alla trouver Mounès et resta avec lui. Quand Ibrahîm mourut, Cadi, le troisième frère, lui succéda. Celui-ci gouverna d'une manière si tyrannique que, sous le règne de Temîm, fils d'El-Moëzz-Ibn-Badîs, les habitants le firent mourir et donnèrent le commandement de la ville à Omar [fils d'El-Moëzz], qui venait de se révolter contre son frère, le sultan Temîm. La nomination d'Omar eut lieu en 489 (1096). Quelque temps après, Temîm vint à la tête d'une armée et lui enleva la ville. Le peuple de Cabes, s'étant ensuite révolté contre ce prince, reconnut de nouveau la souveraineté des Arabes et reçut pour chef Megguen-Ibn-Kamel-Ibn-Djamê, émir des Menakcha. Cette tribu faisait partie des Dehman, branche des Beni-Ali, une des grandes ramifications de la tribu de Rîah. Megguen étant parvenu à y établir son autorité malgré les efforts du gouvernement sanhadjien, accueillit avec empressement Mothenna, fils de Temîm-Ibn-el-Moëzz, qui venait d'abandonner le parti de son père. Il mit alors le siége devant El-Mehdïa, mais la résistance que cette place lui opposa et la découverte de plusieurs traits scandaleux dans la conduite de son protégé, le portèrent à décamper. Il conserva jusqu'à sa mort le gouvernement de Cabes et le commandement des Dehman. Rafê, son fils et successeur, exerça une grande autorité à Cabes. Le Casr-el-Aroucïîn, château royal de cette ville, fut bâti par Rafê, et l'on voit encore sur la muraille de cet édifice une inscription qui porte son nom. Lors de l'avènement d'Ali, fils de Yahya-Ibn-Temîm, une mésintelligence éclata entre lui et Rafê, lequel

embrassa alors le parti de Roger, seigneur de la Sicile. Ali ayant ensuite défait les chrétiens dans un combat naval, prit à sa solde plusieurs tribus arabes, organisa une nouvelle flotte et, en l'an 511 [1] (1117-8), il se dirigea contre Cabes. Ibn-Abi-'s-Salt [2] assure qu'il enrôla les trois cinquièmes de la population arabe ; ayant acheté les services des Saîd, des Mohammed et des Nahba [3], auxquels il ajouta une portion du quatrième cinquième, savoir : les principaux chefs des Beni-Mocaddem. Les Arabes de la plaine de Cairouan vinrent aussi se ranger sous les drapeaux du prince zîride. Rafê chercha à se réfugier dans cette ville, mais il en fut repoussé par les habitants. A la suite de ces événements, les cheikhs de la tribu de Dehman tinrent une assemblée et, s'étant distribué les villes du pays, ils assignèrent à Rafê celle où il avait essayé de trouver un asile. Ali, fils de Yahya, averti que son adversaire avait obtenu des Dehman la possession de Cairouan, ordonna à ses troupes et à ses mercenaires arabes d'aller y mettre le siége. Il marcha lui-même plusieurs fois contre les partisans de Rafê et, dans une de ces expéditions, il mourut de maladie. Rafê écouta alors les conseils de Meimoun-Ibn-Zîad-es-Sakhri, et grâce à la médiation de ce chef, il conclut un traité de paix avec le [nouveau] sultan.

Plus tard, Rechîd-Ibn-Kamel exerça l'autorité à Cabes. « Ce » fut lui, dit Ibn-Nakhîl, qui fonda le Casr-el-Aroucïîn et fit » battre les monnaies que l'on appelle *rechîdiennes.* » Son fils et successeur, Mohammed, avait un affranchi nommé Youçof. Etant sorti une fois pour conduire une expédition, il laissa son fils avec ce serviteur, auquel il accordait une confiance entière. L'affranchi profita de cette occasion pour usurper le commandement de la ville et, ayant expulsé le fils de son patron, il reconnut la souveraineté de Roger, prince de la Sicile ; mais il en fut

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent 411.

[2] Ibn-Abi-'s-Salt, appelé Abou-'s-Salt par l'auteur du *Baïan*, écrivit une histoire d'El-Mehdïa et de l'émir El-Hacen-Ibn-Ali, le zîride. Cet ouvrage s'arrête à l'an 517. L'auteur mourut en 537 (1142-3).

[3] Peut-être faut-il modifier la ponctuation de ce nom et lire *Bohtha*.

bientôt chassé à son tour par les habitants indignés. Pendant que Mohammed-Ibn-Rechîd se rendait dans sa tribu, son frère Eïça alla trouver Roger et l'instruisit de ce qui venait de se passer. Roger fit alors assiéger la ville et la tint bloquée pendant un temps considérable.

Le dernier des Beni-Djamê qui régna à Cabes fut Modafê, fils de Rechîd-Ibn-Kamel et frère de Mohammed. Il quitta cette ville précipitamment quand Abd-el-Moumen, après avoir pris El-Mehdïa, Sfax et Tripoli, eut envoyé contre elle son fils Abd-Allah. Ayant ainsi abandonné Cabes aux Almohades, Modafê passa chez les Arabes de la tribu d'Auf qui se tenaient dans la province de Tripoli, et vécut sous leur protection pendant quelques années. S'étant ensuite rendu à Fez, il obtint sa grâce d'Abd-el-Moumen et trouva auprès de ce prince un accueil fort distingué. Telle fut la fin de la dynastie que les Beni-Djamê avaient fondée à Cabes.

IBN-MATROUH ÉTABLIT SON AUTORITÉ A TRIPOLI D'OU IL CHASSE LES CHRÉTIENS. — EL-FERYANI EN FAIT AUTANT A SFAX.

En l'an 540 (1145-6), Roger, seigneur de la Sicile (que Dieu le maudisse !) s'empara de Tripoli par l'entremise de son amiral George d'Antioche, fils de Michel. Il permit aux musulmans de rester dans la ville et désigna un officier pour les gouverner. Pendant quelque temps, les vrais croyants eurent à subir la domination des chrétiens ; mais, enfin, Abou-Yahya-Ibn-Matrouh, un des notables de la ville, se concerta avec les principaux habitants et ayant soulevé le peuple contre les infidèles, il les fit périr par le feu.

Quand Abd-el-Moumen vint prendre El-Mehdïa, conquête qu'il effectua en 555 (1160), Ibn-Matrouh se rendit auprès de lui avec les notables de Tripoli, et reçut l'accueil le plus bienveillant et le plus honorable, ainsi que sa nomination au gouvernement de la ville. Revenu à Tripoli avec ses compagnons, il y établit son autorité et la conserva jusqu'à un âge fort avancé. Sous le règne de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, ses forces com-

mençaient à lui manquer, et il obtint du gouverneur de Tunis, le cîd Abou-Zeid, fils d'Abou-Hafs-Omar et petit-fils d'Abd-el-Moumen, l'autorisation de se démettre du pouvoir et de faire le pèlerinage de la Mecque. Il s'embarqua l'an 586 (1190) et alla se fixer à Alexandrie.

Quant à la ville de Sfax, elle obéissait, du temps des premiers Zîrides, à des officiers choisis parmi les Sanhadja, tribu dont la famille régnante faisait partie; mais El-Moëzz-Ibn-Badîs y établit comme gouverneur une de ses créatures, Mansour-el-Berghouati. Ce fonctionnaire, brave cavalier du reste, profita de l'irruption des Arabes et de la retraite d'El-Moëzz à El-Mehdïa pour se révolter contre le sultan ziride. Son cousin Hammou-Ibn-Melîl-el-Berghouati le fit mourir dans un bain et s'attira par cet assassinat l'inimitié des Arabes faisant partie de la confédération à laquelle appartenait sa victime. Assiégé par eux dans Sfax, il leur acheta la paix et demeura maître de la ville. Lors de la mort d'El-Moëzz, il crut pouvoir s'emparer d'El-Mehdïa, mais Temîm alla à sa rencontre et mit ses troupes en pleine déroute. Ceci se passa en 455 (1063).

Quelque temps venait de s'écouler quand Temîm plaça son fils Yahya à la tête d'un corps d'Arabes et l'envoya contre Sfax. Cette tentative demeura sans résultat, Yahya ayant été obligé de lever le siége. En l'an 493 (1099-1100), Temîm s'empara de Sfax et força Hammou à chercher un asile auprès de Megguen-Ibn-Kamel, émir de Cabes. Depuis lors, la ville conquise eut pour gouverneurs des princes de la famille de Badîs, jusqu'à ce qu'elle tomba au pouvoir des chrétiens. Ce fut Georges, fils de Michel et amiral de Roger, qui en fit la conquête; le même qui avait pris El-Mehdïa en l'an 543 (1148-9). Il permit aux habitants de rester dans la ville, et, voyant la haute considération qu'ils témoignaient pour Omar-Ibn-Abi-'l-Hacen-el-Feryani, il le revêtit des fonctions de gouverneur. Nous devons toutefois faire observer qu'en repartant pour la Sicile, il emmena avec lui le père de cet homme en qualité d'otage. Tel fut le système suivi par Roger à l'égard de ses conquêtes africaines; il autorisait les vaincus à y rester; il leur donnait des concitoyens pour chefs, et,

dans ses rapports avec eux, il se conduisit toujours selon les règles de la justice. Les chrétiens domiciliés dans Sfax ayant commencé à opprimer les musulmans, la nouvelle en vint à la connaissance du père d'Omar, qui était encore détenu en Sicile. Il écrivit sur-le-champ à son fils, lui ordonnant de se révolter à la première occasion et de laisser à Dieu le soin des vrais croyants. Omar lui obéit et, en l'an 551 (1156), il massacra les infidèles. Les chrétiens se vengèrent de ce revers en faisant mourir le père d'Omar, et, par cet acte de sévérité, ils soulevèrent contre eux les autres villes maritimes de l'Ifrîkïa.

Quand Abd-el-Moumen eut enlevé El-Mehdïa à Roger, il reçut la visite d'Omar qui était venu faire sa soumission, et il lui accorda le gouvernement de Sfax. Omar conserva l'autorité pendant le reste de ses jours, mais son fils et successeur, Abd-er-Rahman, s'en laissa dépouiller par Yahya-Ibn-Ghanîa et obtint de lui la permission de faire le pèlerinage de la Mecque, d'où il ne revint plus.

HISTOIRE DES AUTRES CHEFS QUI SE RÉVOLTÈRENT CONTRE LES SANHADJA DANS L'INTERVALLE QUI SÉPARA L'INVASION ARABE DE LA CONQUÊTE ALMOHADE.

A l'époque où El-Moëzz quitta Cairouan pour se réfugier dans El-Mehdïa, tout le pays fut embrasé par la guerre que les Arabes avaient allumée. Un membre de la tribu de Lakhm, appelé El-Ouerd, se tenait alors dans Carîcha, château situé sur le Mont-Chaîb. Cet aventurier rassembla [1] une troupe de gens sans aveu et força les habitants des villages aux environs de Benzert à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions. Pendant un temps considérable, on eut à subir sa domination; on avait même perdu tout espoir de délivrance quand les habitants de Benzert, qui s'étaient partagés en deux factions dont l'une se composait de Lakhmides, membres de la même tribu qu'El-Ouerd, résolurent de mettre fin à leurs dissentions. Ils prirent donc le

[1] Le texte de l'auteur porte *ilaiha;* il faut sans doute lire *ilaihi.*

parti de confier le commandement à ce chef, l'admirent dans la ville et le reconnurent pour souverain. El-Ouerd les protégea, eux et leur territoire, contre les Arabes et, comme les Mocaddem, branche des Athbedj, et les Dehman, fraction de la tribu rîahide des Beni-Ali, s'étaient emparés des plaines qui avoisinaient la ville, il fit la paix avec eux moyennant tribut et mit ainsi un terme à leurs brigandages. Ayant raffermi sa puissance dans Benzert, il prit le titre d'émir et s'occupa, jusqu'à sa mort, à élever des bâtiments d'utilité publique et à faire croître la prospérité de la ville.

La bravoure de son fils et successeur, Terad, entretint les Arabes dans une crainte salutaire. Il eut pour successeur son fils Mohammed, lequel fut tué par son frère Mocreb, un mois après son avènement au pouvoir. Mocreb prit alors le haut commandement dans Benzert et se donna le titre d'émir. Toujours attentif à se faire des partisans et à garantir son territoire contre les Arabes, il parvint à une grande puissance et récompensa généreusement les poètes qui visitaient sa cour. A sa mort, son fils Abd-el-Azîz se chargea du poids des affaires. Ce prince régna dix ans et suivit les traces de son père et de son aïeul. Mouça, frère et successeur d'Abd-el-Azîz, agit de même et régna quatre ans. Eïça, un troisième frère, le remplaça et imita le bon exemple de ses devanciers. Quand Abd-Allah, fils d'Abd-el-Moumen, passa auprès de Benzert après avoir levé le siége de Tunis, il y trouva une généreuse hospitalité : le chef de la ville ayant déployé tous ses efforts afin de pouvoir lui faire une bonne réception. A cette occasion, Eïça lui offrit sa soumission et obtint qu'un officier almohade fût laissé dans la ville à titre de commissaire. La personne choisie pour remplir cet office fut Abou-'l-Hacen-el-Herghi. Abd-el-Moumen s'étant rendu en Ifrîkïa l'an 554 (1159), témoigna à Eïça sa haute satisfaction, et l'inscrivit, avec le don d'un apanage, au nombre des fonctionnaires de l'empire.

Dans la forteresse de Zerâ il y avait un gouverneur nommé Berougcen [1] -ben-bou-Ali-es-Sanhadji, ancien officier d'El-Azîz-

---

[1] Variante : *Iroukcen.*

Ibn-el-Mansour, seigneur de Bougie et de la Calâ. Il s'y était fortifié après avoir répudié l'autorité de son souverain, ainsi que nous allons le raconter. A la suite d'une victoire qu'El-Azîz et lui avaient remportée sur les Arabes, il s'en attribua tout le mérite et prétendit que le sultan s'était conduit en lâche. Craignant alors les conséquences d'une forfanterie qui avait profondément blessé son maître, il se réfugia dans Bédja, où Mahmoud-Ibn-Yezal-er-Robaï, cheikh de l'endroit, lui fit un honorable accueil. La population de Zerâ, ville située dans les dépendances de Bédja, faisait partie de la tribu berbère de Zatîma, et était alors partagée en deux factions ennemies, les Aulad-Medîni et les Aulad-Lahec. Fatiguées enfin de leurs querelles, ils invitèrent Mahmoud, seigneur de Bédja, à venir rétablir l'ordre chez eux. En réponse à cette prière, il leur envoya Berougcen pour juger leurs différends et veiller à leurs intérêts. Ce chef commença par soudoyer et faire entrer dans la forteresse un tas de gens sans aveu qui fréquentaient les campagnes voisines. Ensuite, il s'allia par un mariage aux Aulad-Medîni et les aida à expulser les Aulad-Lahec. Devenu ainsi maître de Zerâ, il ramassa des hommes de tous côtés, et parvint à former un corps de cinq cents cavaliers, avec lequel il porta la dévastation dans les pays environnants. Les Beni-'l-Oueird de Benzert et Ibn-Allal[1] de Tebourba eurent à soutenir ses attaques, et Mohammed-Ibn-Sebâ, émir des Beni-Saîd, tribu rîahide, en fut la victime. La forteresse ayant commencé à regorger d'habitants, il y fit construire un faubourg pour les loger. El-Azîz expédia enfin de Bougie un corps d'armée pour soumettre le rebelle, et Ghîlas, le général auquel fut confié cette expédition, réussit à s'emparer de lui par une trahison. Le prisonnier ne mourut que beaucoup plus tard. Meniâ, son fils et successeur, eut à soutenir un siége contre les Beni-Sebâ et les Beni-Saîd qui voulaient venger la mort de leur chef Mohammed. Ces Arabes réduisirent la forteresse à la dernière extrêmité par un long blocus, et l'emportèrent enfin d'assaut. Meniâ y perdit la vie, et les membres de sa

---

[1] Variante : *Ghalal.*

famille subirent, les uns, la mort, et les autres, l'esclavage.

Lors du bouleversement général qu'avait causé l'irruption des Arabes en Ifrîkïa, un nommé Modafê-Ibn-Allal-el-Caïci, un des cheikhs de Tebourba, se rendit maître de cette ville avec l'aide de ses fils, ses parents et ses dépendants. S'y étant retranché, il y maintint son autorité jusqu'à ce qu'Ibn-Bîzoun-el-Lakhmi l'attaqua dans le voisinage d'El-Bahrein (*les deux lacs*), localité située sur le Medjerda [1], en face d'Er-Rìahîn. La guerre entre ces deux chefs dura fort longtemps.

Un autre aventurier, Cahroun-Ibn-Ghannouch, s'établit à Menzil-Dahmoun, et y bâtit un château où il installa un corps de troupes composé de gens de diverses tribus. Nommé auparavant gouverneur de Tunis par la populace, il s'en était fait chasser à cause de sa mauvaise conduite. Ce fut alors qu'il convertit les arcades [de l'aqueduc], à Dahmoun, en une forteresse où il fixa son séjour. Comme il ne cessait d'insulter les environs de Tunis, les habitants parvinrent à s'en débarrasser avec l'aide de Mohrez-Ibn-Zîad. Ibn-Allal, seigneur de Tebourba, ayant appris sa mésaventure, le logea dans un château de ce canton et en épousa la fille. Cet édifice s'appelle encore Calâ-Ghannouch. Les deux chefs s'entraidèrent pour commettre des brigandages ; après eux, leurs fils tinrent une conduite semblable ; mais, en l'an 554 (1159), Abd-el-Moumen arriva en Ifrîkïa et mit fin aux désordres qui affligeaient ce pays.

Hammad-Ibn-Khalîfa-el-Lakhmi s'établit à Menzil-Ractoun, dans le canton de Zaghouan, et s'y conduisit à l'instar d'Ibn-Allal, d'Ibn-Ghannouch et d'Ibn-Bîzoun. Son fils suivit le même exemple, jusqu'à ce qu'Abd-el-Moumen en fit cesser les brigandages.

Eïad [2]-Ibn-Nasr-Allah-el-Kelaï réunit une foule de gens sans aveu et de vagabonds appartenant à diverses tribus, et parvint, avec leur appui, à protéger Sicca Venerea contre les Arabes. Sur l'invitation d'Ibn-Fetata, cheikh de Laribus, qui l'avait prié de

---

[1] Voy. le mot *El-Bahrein* dans l'index géographique qui accompagne le premier volume.

[2] Variante : *Abbad*.

venir le délivrer de la tyrannie des Arabes, il marcha contre eux et les expulsa de cette ville. Alors il imposa aux habitants un tribut annuel, qu'il continua à percevoir jusqu'à sa mort. Son fils lui succéda et marcha sur ses traces, mais en l'an 554, il fit sa soumission à Abd-el-Moumen.

HISTOIRE DES BENI-HAMMAD, DYNASTIE SANHADJIENNE ÉTABLIE A LA CALA ET RECONNAISSANT LA SOUVERAINETÉ DES FATEMIDES.

La dynastie hammadite était une branche de celle des Zîrides. Le fondateur, Hammad, fils de Bologguîn, avait commencé sa carrière par recevoir de son frère, El-Mansour, le gouvernement d'Achîr et d'El-Mecîla. Pendant un temps, il remplit ce haut commandement alternativement avec son frère Itouweft et son oncle Abou-'l-Behar. En l'an 387 (997), sous le règne de son neveu Badîs, fils d'El-Mansour, il se vit encore revêtir de cette charge importante. En 395(1004-5), Badîs l'envoya dans le Maghreb central pour faire la guerre aux Maghraoua et aux Beni-Ifren, branches de la grande tribu de Zenata, et il prit avec lui l'engagement de ne jamais lui signifier son rappel, mais de le laisser en possession d'Achîr, du Maghreb central et de toutes les villes qu'il parviendrait à soumettre. Hammad remplit sa mission avec une grande habileté et réussit à dompter les Zenata.

En l'an 398 (1007-8), Hammad fonda la ville d'El-Calâ (*le Château*), dans le voisinage du Kîana, montagne qui s'appelle aussi Adjîça et qui est maintenant occupée par les Eïad, tribu d'Arabes hilaliens. Il transporta dans la Calâ les habitants d'El-Mecîla et de Hamza, villes qu'il détruisit de fond en comble, et il y fit venir aussi les Djeraoua, peuplade du Maghreb. Vers la fin du quatrième siècle il acheva de bâtir et de peupler sa ville, qu'il entoura de murs, après y avoir construit plusieurs mosquées, caravansérails et autres édifices publics. La Calâ atteignit bientôt une haute prospérité ; sa population accrut rapidement, et les artisans, ainsi que les étudiants, s'y rendirent en foule des pays les plus éloignés et des extrémités de l'empire. Cette affluence de

voyageurs eut pour cause les grandes ressources que la nouvelle capitale offrait à ceux qui cultivaient les sciences, le commerce et les arts.

Pendant le règne de Badîs, Hammad gouverna le Zab et le Maghreb central, tout en faisant la guerre aux Zenata. Il se tenait tantôt à Achîr, et tantôt à la Câla, afin d'être toujours à la portée du territoire occupé par les princes zenatiens et des régions, aux environs de Tlemcen et de Tèhert, que fréquentaient les tribus nomades du même peuple.

Vers l'an 390, Zaoui, Makcen et les autres fils de Zîri se révoltèrent contre Badìs et firent la guerre à Hammad. Dans cette entreprise Makcen et ses deux fils perdirent la vie, pendant que Zaoui et les autres frères se réfugièrent dans le Mont-Chennouan, d'où ils passèrent en Espagne avec la permission d'Hammad. Les courtisans de Badîs, ses oncles et autres parents conçurent alors une vive jalousie contre Hammad à cause de la haute position qu'il avait atteinte, et ils réussirent, par leurs calomnies, à semer la mésintelligence entre les deux princes.

Quand El-Hakem [le khalife fatemide] eut désigné El-Moëzz, fils de Badîs, pour succéder au commandement des Sanhadja, Badîs invita Hammad à remettre au jeune prince les gouvernement de Tîdjist et de Constantine. Hammad y répondit par un refus, et ayant méconnu l'autorité de Badìs et des Fatemides, il proclama la souveraineté des khalifes abbacides, massacra les Rafedites, rétablit dans ses états la doctrine orthodoxe des Sonnites et invoqua ouvertement la bénédiction divine sur les *deux cheikhs* [les khalifes Abou-Bekr et Omar]. Ceci eut lieu en l'an 405 (1014-5). Il emporta ensuite d'assaut la ville de Bédja et poussa les Tunisiens à exterminer les orientaux [1] et les Rafedites.

Badîs lui déclara alors la guerre et marcha à sa rencontre avec les troupes qu'il avait rassemblées à Cairouan. Cette démonstration suffit pour disperser les Beni-Abi-Oualîl, famille zenatienne qui possédait la ville de Maggara, ainsi que les Beni-Hacen, puissante tribu sanhadjienne. Abandonné aussi par les Beni-

---

[1] Le mot *orientaux* désigne ici les partisans des Fatemides.

Itouweft et les Beni-Ghomert, tribus zenatiennes, et par presque tous ses autres partisans, Hammad dut s'enfuir jusqu'au Chelif-Beni-Ouatîl. Badîs occupa alors la ville d'Achîr et poursuivit son oncle jusqu'au plateau du Seressou, dans le territoire des Zenata. S'étant arrêté au Ouadi-'t-Tîn [1], il rallia sous ses drapeaux les Beni-Toudjîn et leur chef Atïa-Ibn-Dafliten [2], lequel avait à venger la mort de son père, tué par Hammad. Yedder, fils de Locman-Ibn-el-Motezz, suivit l'exemple de son cousin Atïa, et Badîs, se voyant alors en état de combattre son adversaire avec l'avantage du nombre, récompensa largement les deux chefs. Traversant alors le Chelif, il rangea son armée en ordre de bataille, et, aussitôt, la plus grande partie des troupes de Hammad passa de son côté. Hammad se jeta dans la Calâ où il fut investi par Badîs, qui l'avait suivi de près et qui venait maintenant de camper dans la plaine d'El-Mecîla. Pendant qu'on pressait le siége, Badîs mourut subitement, dans sa tente, où il était à dormir, au milieu de ses compagnons. Cet événement eut lieu vers la fin de l'an 406 (juin 1016). Alors les Sanhadja reconnurent pour souverain El-Moëzz, fils de Badîs, qui n'avait alors que huit ans, et voulant mettre Achîr à l'abri d'insulte, ils y envoyèrent Kerama, fils d'El-Mansour, pour y tenir garnison. Ce général ne put cependant empêcher Hammad de lui enlever la ville. Le corps de Badîs fut placé dans un cercueil et transporté à Cairouan, où on l'enterra dans le cimetière de la famille Zîri. Ensuite on procéda à l'inauguration publique d'El-Moëzz. Ce jeune prince marcha, peu de temps après, contre Hammad, l'atteignit à Baghaïa et mit son armée en déroute. Réduit alors à une position qui lui inspira de vives inquiétudes, Hammad permit à son fils, El-Caïd, d'aller à Cairouan et de solliciter une suspension d'hostilités. En l'an 408 (1017-8), El-Caïd y arriva, porteur d'un riche présent pour El-Moëzz, et après avoir négocié un traité de paix, il alla rejoindre son père. La mort de Hammad eut lieu en 419 (1028).

---

[1] Variante : *Oualtîn*.

[2] Variante : *Daflîn*.

Règne d'El-Caïd, fils de Hammad. — El-Caïd monta sur le trône aussitôt après la mort de son père, et se fit redouter à cause de son caractère altier. Youçof, un de ses frères, fut nommé, par lui, gouverneur du Maghreb, et Ouîghlan [un autre de ses frères] reçut le commandement de Hamza, ville fondée par Hamza-Ibn-Idrîs. En l'an 430 (1038-9), Hammama, fils de Zîri-Ibn-Atïa, prince maghraouien qui régnait à Fez, marcha contre El-Caïd, qui, de son côté, se porta au-devant de l'ennemi et fit passer secrètement de fortes sommes d'argent aux troupes zenatiennes. Hammama, s'en étant aperçu, demanda la paix, fit sa soumission et rentra à Fez. En 434, El-Caïd conclut une paix avec El-Moëzz, qui était sorti de Cairouan pour lui faire la guerre et qui l'avait tenu assiégé pendant un temps considérable. Il repartit alors [de la Calâ] pour faire le siége d'Achîr. Quand El-Moëzz-Ibn-Badîs répudia l'autorité des Fatemides, El-Caïd reconnut de nouveau la souveraineté de cette dynastie et en obtint, comme récompense, le titre de Chéref-ed-Dola *(noblesse de l'empire)*. Il mourut en 446 (1054-5).

Règne de Mohcen, fils d'El-Caïd. — Mohcen, successeur d'El-Caïd, fut, comme lui, un prince hautain et sévère. Ayant appris que son oncle Youçof s'était jeté dans le Maghreb pour y lever l'étendard de la révolte, il fit mourir tous les autres fils de Hammad et ordonna à son cousin Bologguîn, fils de Mohammed-Ibn-Hammad, d'aller étouffer cette insurrection. Il lui adjoignit deux chefs arabes, Khalîfa-Ibn-Megguen et Atïa-t-es-Cherîf, auxquels il avait recommandé secrètement de faire mourir leur général quand ils seraient en marche. Au lieu de se conformer à cet ordre, ils en instruisirent Bologguîn et prirent avec lui l'engagement de tuer le tyran. Averti de leur dessein, Mohcen s'enfuit vers la Calâ, mais il tomba entre les mains de Bologguîn qui lui ôta la vie. Le règne de Mohcen avait duré neuf mois.

Règne de Bologguîn, fils de Mohammed. — Ce fut en l'an 447 (1055-6) que Bologguîn s'empara du pouvoir suprême. A un esprit vif il réunissait beaucoup de courage et de fermeté ; mais

il aimait à répandre le sang. Le vizir de son prédécesseur mourut par son ordre, et le même sort frappa Djâfer-Ibn-Abi-Romman, commandant de Biskera, dont il soupçonnait la fidélité. A la suite de cette exécution, le peuple de Biskera se révolta, comme nous le raconterons ailleurs. Plus tard, il fit mourir sa cousine Tanmîrt, fille d'Alennas-Ibn-Hammad, qu'il soupçonnait d'avoir causé la mort de son mari Mocatel, fils de Mohammed et frère de Bologguîn. En-Nacer, le frère de Tanmîrt, apprit cet événement avec indignation, mais il dissimula son ressentiment. Bologguîn entreprit plusieurs expéditions contre le Maghreb. Ayant su que les Almoravides, commandés par Youçof-Ibn-Tachefîn, avaient dompté les populations masmoudiennes, il marcha contre eux, l'an 454 (1062), et les rejeta dans le Désert. Il pénétra alors jusqu'au fond du Maghreb, et ayant passé quelque temps à Fez, il en emmena les principaux habitants comme otages et prit la route d'El-Calâ. Son cousin En-Nacer trouva alors une occasion favorable pour venger la mort de sa sœur, après avoir gagné l'appui des Sanhadja que tant d'expéditions dans des pays lointains et hostiles avaient indisposés, il tua Bologguîn à Teçala, en l'an 454.

Règne d'En-Nacer, fils d'Alennas.— En-Nacer, successeur de Bologguîn, prit pour vizir Abou-Bekr-Ibn-el-Fotouh, et donna le gouvernement du Maghreb à son frère Kebab-Ibn-Alennas, qu'il établit dans Milîana. Il confia à son frère Romman le gouvernement du Hamza, et à Khazer, un autre de ses frères, celui de Nigaous. El-Moëzz avait détruit les murs de cette dernière ville, mais En-Nacer les releva. Son frère Belbar reçut de lui le gouvernement de Constantine; son fils Youçof, celui d'Achîr, et son autre fils, Abd-Allah, celui d'Alger et de Mersa-'d-Deddjadj. Hammou-Ibn-Melîl-el-Berghouati lui écrivit de Sfax une lettre de soumission, qu'il fit accompagner d'un riche présent. Les habitants de Castîlïa reconnurent alors l'autorité du souverain hammadite ; aussi, leur envoyé, Yahya-Ibn-Ouatas, et les membres de la députation dont il faisait partie, rentrèrent chez eux comblés de dons. En les congédiant, En-Nacer leur assigna un gouverneur sanhadjite nommé Youçof-Ibn-Khalouf. Le peuple de Cai-

rouan et celui de Tunis firent aussi leur soumission. Comme les habitants de Biskera s'étaient déclarés indépendants à l'époque où Bologguîn avait mis à mort leur chef Djâfer-Ibn-Abi-Romman, et qu'on ne reconnaissait plus aucune autre autorité dans cette ville que celle des fils de Djâfer, En-Nacer fit marcher contre eux Khalef-Ibn-Abi-Haidera, l'ancien vizir de Bologguîn et maintenant le sien. Cet officier enleva Biskera d'assaut et ramena à la Calâ les fils de Djâfer et plusieurs notables de la ville. Tous ces prisonniers furent exécutés et mis en croix par l'ordre d'En-Nacer, qui, plus tard, fit mourir Khalef lui-même. D'après la déclaration de plusieurs chefs sanhadjiens, Khalef avait eu l'intention, lors de la mort de Bologguîn, de mettre sur le trône Mâmer, frère de Bologguîn, et il s'était adressé à eux pour avoir leur avis à ce sujet. Cette accusation lui coûta la vie. Ahmed, fils de Djâfer-Ibn-Afleh, succéda au vizirat. En-Nacer s'étant ensuite mis en campagne pour parcourir le Maghreb, laissa Tacarboust[1], le siége de son empire, tellement exposé qu'Ali-Ibn-Regan s'en empara dans une attaque de nuit. Lors de la mort de Bologguîn, ce chef s'était réfugié auprès des Adjîça, ses oncles maternels. En-Nacer revint en toute hâte à El-Mecîla[2] et prit les insurgés tellement au dépourvu qu'ils s'abandonnèrent au désespoir et laissèrent enlever la forteresse d'assaut. A la suite de cette échauffourée, Ali-Ibn-Regan se donna la mort.

Une guerre ayant ensuite éclaté entre les Arabes hilaliens, une députation de cheikhs athbedjites vint demander le secours d'En-Nacer contre les Rîah. Ce prince se rendit à leur prière, partit pour les soutenir avec ses troupes sanhadjiennes et zenatiennes, occupa Laribus et livra bataille à l'ennemi aux environs de Sebîba. Aussitôt que le combat fut engagé, les Zenata, séduits par les menées d'El-Moëzz-Ibn-Zîri-Ibn-Atïa et de Temîm-Ibn-el-Moëzz, reculèrent en désordre et amenèrent, par leur défection, la défaite des Sanhadja. En-Nacer courut se réfu-

---

[1] Voy. *Taferboust* dans l'index géographique, t. I.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *ila-'l-Mecîla,* bien que cette correction ne soit pas autorisée par les manuscrits.

gier avec ses partisans dans Constantine, d'où il ramena à la Calâ environ deux cents hommes, les débris de son armée[1]. Son frère, El-Cacem, et son secrétaire perdirent la vie dans cette bataille ; ses tentes et ses trésors restèrent au pouvoir des vainqueurs. Il chargea aussitôt son vizir Ibn-Abi-'l-Fotouh d'aller négocier un traité de paix, et il ne tarda pas à le ratifier.

Après avoir essuyé ce revers, il ôta la vie à Ibn-Abi-'l-Fotouh, par suite des perfides insinuations d'un agent envoyé par Temîm, fils d'El-Moëzz, qui lui avait donné à entendre que ce vizir travaillait pour les intérêts du prince badicide.

A l'époque des conflits qui eurent lieu au Caire entre les [troupes nègres et les] turcs [soutenus par] les Maghrebins[2], El-Montacer-Ibn-Khazroun, chef zenatien, se rendit à Tripoli, il trouva dans cette province les Beni-Adi, population que les Athbedj et les Zoghba avaient expulsée de l'Ifrîkïa, et les entraîna à entreprendre la conquête du Maghreb. S'étant mis en marche avec eux, il occupa El-Mecîla et Achîr ; ensuite, il se jeta dans le Désert pour éviter la poursuite d'En-Nacer et, quelque temps après, il reprit sa carrière de brigandage. En-Nacer essaya de l'amener à un accomodement et il obtint la paix en cédant à cet aventurier les campagnes du Zâb et du Rîgha. Il avait toutefois eu la précaution d'avertir son agent Arous-Ibn-Sindi, gouverneur de Biskera, qu'il fallait tendre un piége au chef maghraouien. Quand El-Montacer approcha, avec sa suite, Arous alla au devant de lui et le conduisit dans la ville avec de grandes

---

[1] Dans le passage qui précède celui-ci et dans le passage correspondant du Tome I, p. 45, notre auteur a commis une erreur qu'il importe de relever. El-Moëzz-Ibn-Zîri-Ibn-Atïa mourut en l'an 417, et nous savons par le *Baïan* que la bataille dont il est question ici eut lieu en 457 (1065). Ce fut El-Moannecer qui commandait alors aux Maghraoua. Selon le *Cartas*, Moannecer était fils de Zîri-Ibn-Atïa.

[2] En l'an 468, le corps de Turcs mamlouks, au service d'El-Mostancer, livra plusieurs combats à la troupe de nègres appartenant au même khalife. Les Ketamiens se mirent du côté des Turcs et, dans un de ces conflits, ils tuèrent quarante mille de leurs adversaires. — (*Mémoires sur l'Egypte* de M. Quatremère, t. II, p. 356.— *Ibn-Khaldoun*, manusc. n° 2402, fol. 27.)

démonstrations de respect. Les voyageurs se mirent alors à table, et pendant qu'ils se baissaient pour manger, les domestiques d'Arous se précipitèrent sur El-Montacer, à un signal donné par leur maître, le frappèrent de leurs poignards et, dans leur empressement de l'achever, ils donnèrent aux autres convives le temps de s'échapper. La tête d'El-Montacer fut envoyée à En-Nacer qui la fit exposer à Bougie, et son corps fut mis en croix à la Calâ pour servir d'exemple.

En-Nacer fit mourir un grand nombre de chefs zenatiens, ainsi qu'un chef maghraouien, Abou-'l-Fotouh-Ibn-Habbous, émir des Beni-Sindjas et seigneur de Lemdïa (*Médéa*). Cette ville fut ainsi nommée à cause des Lemdïa, tribu sanhadjienne.

Moannecer-Ibn-Hammad s'étant trouvé dans le pays du Chelif, attaqua le gouverneur de Milîana et tua les cheikhs des Beni-Ourcîfan, tribu maghraouienne. Le sultan [En-Nacer] ne pouvant aller au secours des Ourcîfen à cause de ses démélés avec les Arabes, leur écrivit de se venger eux-mêmes. Ils marchèrent donc contre Moannecer [1] et, l'ayant tué, ils envoyèrent sa tête à En-Nacer qui la fit exposer à côté de celle d'El-Montacer.

Averti par les habitants du Zab que les Ghomert et les Maghraoua venaient de se joindre aux Arabes de la tribu d'Athbedj afin d'envahir cette province, En-Nacer envoya à leur secours un corps d'armée commandé par son fils El-Mansour. Ce prince détruisit Oughellan, ville où El-Montacer-Ibn-Khazroun devait s'établir, et ses troupes s'étant ensuite emparées de Ouergla, il y installa un nouveau gouverneur. De nombreux captifs et un riche butin attestèrent le succès de cette expédition.

Les Beni-Toudjîn, tribu zenatienne commandée par Menad-Ibn-Abd-Allah, avaient aidé les Arabes de la tribu d'Adi à dévaster le pays et à intercepter les communications. El-Mansour, fils d'En-Nacer, marcha contre eux, d'après les ordres de son père, et réussit à faire prisonniers Saken-Ibn-Abd-Allah, Hamîd-

[1] Ce Moannecer était fils de Hammad, fils de Moannecer, fils d'El-Moëzz, fils de Zîri, fils d'Atïa le maghraouien. Dans le chapitre sur les Maghraoua, Ibn-Khaldoun le confond avec Moannecer, fils de Zîri-Ibn-Atïa.

Ibn-Haral[1] et Lahec-Ibn-Djehan, tous émirs de la tribu d'Adi, ainsi que les émirs toudjînides, Menad-Ibn-Abd-Allah, Zîri, frère de Menad, et leurs oncles Aghleb et Hammama. [En-Nacer] les fit comparaître devant lui, leur reprocha le service qu'il leur avait rendu autrefois en les protégeant contre les Aulad-el-Cacem, famille puissante de la tribu des Beni-Abd-el Ouad, leur fit couper les mains et les pieds et les laissa mourir ainsi.

En l'an 460 (1067-8), il s'empara de la montagne de Bougie (*Bedjaïa*), localité habitée par une tribu berbère du même nom. Chez eux, *Bedjaïa* s'écrit *Bekaïa* et se prononce *Begaïa*. On trouve encore les débris de cette peuplade sanhadjienne éparpillés parmi les autres tribus berbères. En-Nacer ayant conquis cette montagne, y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'En-Naceria; mais tout le monde l'appelle Bougie du nom de la tribu. Il y construisit un palais d'une beauté admirable, qui porta le nom du Château de la Perle (*Casr-el-Louloua*). Ayant peuplé sa nouvelle capitale, il exempta les habitants de l'impôt (*kharadj*) et, en l'an 461 (1068-9), il alla s'y établir lui-même.

Ce fut sous le règne de ce prince que la dynastie hammadite atteignit au faîte de sa puissance et acquit la supériorité sur celle des Badicides d'El-Mehdïa. L'invasion des Arabes hilaliens avait tellement accablé ceux-ci que leur empire s'était désorganisé et que la plupart de leurs sujets et de leurs grands fonctionnaires avait répudié leur autorité. Pendant ces événements, le royaume des Hammadites n'avait fait que grandir et prospérer sous les auspices d'En-Nacer. Ce monarque éleva des bâtiments magnifiques, fonda plusieurs grandes villes et fit de nombreuses expéditions dans l'intérieur du Maghreb. Il mourut en l'an 481 (1088-9).

Règne d'El-Mansour, fils d'En-Nacer. — El-Mansour, fils et successeur d'En-Nacer, sortit de la ville d'El-Calâ en l'an 483 (1090-1), et alla faire sa résidence à Bougie avec ses troupes et sa cour. Il s'éloigna ainsi d'une région où la violence et la tyrannie des Arabes avaient tout ruiné. L'audace de ces brigands en était

[1] Variantes : *Djeral, Khazal.*

venue à un tel point qu'ils portaient la dévastation dans les environs de la Calâ et enlevaient tout ce qui se montrait en dehors de la ville. Ces entreprises leur étaient d'autant plus faciles que leurs montures pouvaient y arriver par des routes toujours praticables. Il en était bien autrement à Bougie; la difficulté des chemins mettait cette ville à l'abri de leurs attaques.

El-Mansour ayant fait de Bougie le siége et le boulevard de son empire, en restaura les palais et éleva les murs de la grande mosquée. Doué d'un esprit créateur et ordonnateur, il se plaisait à fonder des édifices d'utilité publique, à bâtir des palais, à distribuer les eaux dans des parcs et des jardins; aussi, l'on peut dire que, par ses soins, le royaume hammadite échangea son organisation nomade contre celle qui résulte de la vie à demeure fixe. Après avoir érigé à la Calâ le palais du Gouvernement, le palais du Fanal (*Casr-el-Menar*), le palais de l'Etoile (*el-Kokab*) et le palais du Salut (*es-Selam*), il construisit, à Bougie, ceux de la Perle [1] et d'Amîmoun.

A peine fut-il monté sur le trône que son oncle [2] Belbar, auquel son père En-Nacer avait confié le gouvernement de Constantine, forma le projet de se rendre indépendant. Une expédition, dirigée de ce côté, fit perdre au prince révolté sa ville et sa liberté. Abou-Yekni, fils de Mohcen, fils d'El-Caïd, [le prince hammadite] qui remporta cette victoire, reçut alors d'El-Mansour le gouvernement de Constantine et de Bône. Il se fixa dans la première de ces villes, après avoir envoyé son prisonnier Belbar à la Calâ, et il donna le commandement de Bône à son frère Ouîghlan.

En 487 (1094), Abou-Yekni lui-même se révolta à Constantine et ordonna à son frère [Ouîghlan] de se rendre à El-Mehdïa et d'offrir à Temîm-Ibn-el-Moëzz la possession de Bône. Ce monarque accepta le don, et son fils, Abou-'l-Fotouh, alla demeurer à Bône avec Ouîghlan. Les deux frères s'étaient fait de nombreux par-

---

[1] Ci-devant, p. 51, l'auteur attribue la construction du palais de la Perle à En-Nacer.

[2] Le texte et les manuscrits portent *son frère*. *Voy.* ci-devant, p. 47.

tisans parmi les Arabes et entretenaient une correspondance écrite avec les Almoravides du Maghreb quand El-Mansour expédia des troupes contre eux. Après un siége de sept mois, son armée emporta d'assaut la ville de Bône et fit prisonnier Abou-'l-Fotouh, fils de Temîm. El-Mansour, à qui on envoya ce jeune homme, l'enferma dans la Calâ, et, encouragé par le succès de ses armes, il donna l'ordre de mettre le siége devant Constantine. Abou-Yekni, voyant ses affaires prendre une très-mauvaise tournure, alla se retrancher dans un château du Mont-Auras, après avoir confié la défense de Constantine à un Arabe de la tribu d'Athbedj nommé Soleisel-Ibn-el-Ahmer. Cet homme livra la ville à El-Mansour moyennant une somme d'argent, mais Abou-Yekni conserva sa forteresse de l'Auras et envahit le territoire de Constantine à plusieurs reprises. Cette hardiesse lui devint fatale : assiégé enfin par les troupes d'El-Mansour, il perdit, à la fois, son château et la vie.

La dynastie hammadite s'était alliée par des mariages aux Beni-Ouemannou, famille unie et puissante qui exerçait alors le commandement suprême chez les Zenata, tribu dont elle faisait partie. En-Nacer avait épousé une sœur de Makhoukh, chef de cette maison, et El-Mansour en avait épousé une autre. Ces alliances ne purent empêcher la guerre d'éclater entre les Sanhadja et les Zenata : El-Mansour marcha contre son beau-frère, essuya une défaite et rentra à Bougie. La colère qu'il en éprouva fut si grande qu'il tua sa femme parce qu'elle était la sœur de son adversaire. Ce forfait confirma davantage la haine que Makhoukh lui portait ; rempli d'indignation, il embrassa le parti des Almoravides, émirs de Tlemcen, et les poussa à envahir le territoire sanhadjien. Cet événement fut un des motifs qui portèrent El-Mansour à marcher sur Tlemcen ; ces motifs nous allons les exposer.

Youçof-Ibn-Tachefîn ayant établi son autorité dans le Maghreb, convoita la possession de Tlemcen, et, en l'an 474 (1081-2), il enleva cette ville aux Aulad-Yala, ainsi que nous le raconterons ailleurs. En ayant alors fait un des boulevards de son empire, il y installa Mohammed-Ibn-Tînamer en qualité de gou-

verneur. Ce fonctionnaire ne tarda pas à insulter les villes et les forteresses du pays des Sanhadja. El-Mansour marcha contre lui et, après avoir dévasté le territoire de Makhoukh et détruit ses châteaux, il serra Ibn-Tînamer de si près que Youçof-Ibn-Tachefîn se vit dans la nécessité de faire la paix et d'empêcher ses Almoravides d'envahir les états hammadites. Quelque temps s'écoula ainsi, mais les Almoravides ayant renouvelé leurs tentatives hostiles, El-Mansour envoya contre eux son fils, l'émir Abd-Allah. Les Almoravides évacuèrent alors le territoire sanhadjien et rentrèrent à Maroc. Abd-Allah prit, dans le Maghreb central, une position d'où il put lancer des troupes sur les contrées occupées par les Beni-Ouemannou, et ayant mis le siége devant El-Djâbat, il s'en empara. A ce succès, il ajouta la prise de Merat, et, ayant fait grâce aux habitants, il alla rejoindre son père. Alors la guerre s'alluma entre Makhoukh et El-Mansour, lequel tua la sœur de son adversaire. Le fils de Makhoukh se rendit à Tlemcen pour obtenir l'appui d'Ibn-Tînamer, et marcha ensuite sur la ville d'Alger qu'il tint bloquée pendant deux jours.

A la suite de cette expédition, Mohammed-Ibn-Tînamer mourut, et son frère, Tachefîn-Ibn-Tînamer, auquel Youçof-Ibn-Tachefîn donna le gouvernement de Tlemcen, alla s'emparer d'Achîr. Cette nouvelle insulte excita l'indignation d'El-Mansour au plus haut degré; il appela sous ses drapeaux toute la population sanhadjienne, et s'étant assuré l'appui des Arabes athbedjiens, zoghbiens et rebîens, nommés aussi makiliens, ainsi que d'une foule de peuplades zenatiennes, il marcha sur Tlemcen, l'an 496 (1102-3), à la tête de vingt mille hommes. Arrivé au Ouadi-Stafcîf, il envoya l'armée en avant et la suivit de près. Tachefîn, qui venait de quitter Tlemcen pour se rendre à Teçala, rencontra ces troupes sur sa route et essuya une telle défaite qu'il courut se réfugier dans le Djebel-es-Sakhra. L'armée d'El-Mansour avait déjà commencé à saccager Tlemcen, quand Haoua, la femme de Tachefîn, sortit au-devant de lui et implora sa miséricorde, en faisant valoir les liens de parenté qui existaient entre les deux nations sanhadjiennes. Profondément touché de la démarche de cette dame, le vainqueur l'accueillit de la manière

la plus honorable, épargna la ville et reprit, la même matinée, le chemin de sa capitale, El-Calâ.

Après cette expédition, il tourna ses armes contre les Zenata et mena ce peuple si durement qu'il le força à se disperser dans le Zab et le Maghreb central. Rentré à Bougie, il attaqua les tribus qui en occupaient les environs, et leur fit éprouver tant de pertes qu'elles se jetèrent dans le Beni-Amran, le Beni-Tazrout, le Mansouria, le Sahrîdj, le Nador, le Hadjr-el-Maëz et autres montagnes presqu'inabordables. Jusqu'alors les souverains hammadites avaient attaqué ces tribus sans pouvoir les soumettre. Par des entreprises de cette nature, El-Mansour parvint à maintenir son autorité et à raffermir sa puissance.

Quand les Almoravides s'emparèrent de l'Espagne, Moëzz-ed-Dola-Ibn-Somadeh, souverain d'Almeria[1], vint chercher un asile auprès d'El-Mansour. Ce monarque lui conceda Tedellis et l'établit dans cette ville.

La mort d'El-Mansour eut lieu en 498 (1104-5).

Règne de Badîs, fils d'El-Mansour. — Badîs, fils et successeur d'El-Mansour, s'était déjà fait remarquer par la sévérité et la violence de son caractère; aussi commença-t-il son règne par confisquer les biens d'Abd-el-Kerîm-Ibn-Soleiman, vizir de son père, et par lui ôter la vie. D'El-Calâ, il se transporta à Bougie où il fit éprouver le même sort à Seham, officier qui y commandait. Il mourut dans la première année de son règne et son frère El-Azîz lui succéda.

Règne d'El-Azîz, fils d'El-Mansour. — El-Azîz se trouvait à Djîdjel, où son frère l'avait relegué après l'avoir privé du gouvernement d'Alger, quand le caïd Ali-Ibn-Hamdoun le rappela à la capitale et le fit reconnaître pour souverain. Le mariage d'El-Azîz avec une fille de Makhoukh cimenta alors la paix que

[1] Pour l'histoire de ce prince, *voy.* la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, éd. in-8°, t. II, p. 491. Dans cet ouvrage, on donne à Ibn-Somadeh le titre de *Hoçam-ed-Dola (glaive de l'empire)*.

le gouvernement hammadite s'empressa de conclure avec les Zenata. Ce monarque jouit d'un règne long et tranquille. Il se plaisait à faire venir des savants chez lui pour les entendre discuter des questions scientifiques.

L'île de Djerba, qu'il avait fait bloquer par sa flotte, se rendit à discrétion et reconnut son autorité. Tunis fut assiégé par ses troupes jusqu'à ce que le gouverneur, Ahmed-Ibn-Abd-el-Azîz, fît sa soumission.

Sous le règne d'El-Azîz, les Arabes envahirent le territoire d'El-Calâ, au moment où l'on s'y attendait le moins, et ne s'en éloignèrent qu'après avoir saccagé tous les environs et forcé la garnison à s'enfermer dans la ville. Quand cette nouvelle fut connue à Bougie, El-Azîz fit partir un corps de troupes et un convoi d'approvisionnements sous la conduite de son fils Yahya et de son général Ali-Ibn-Hamdoun. L'arrivée de cette armée à El-Calâ mit fin au désordre et obligea les émirs arabes à solliciter leur grâce. Yahya leur accorda une amnistie et ramena ses troupes à Bougie.

Ce fut sous le règne d'El-Azîz, en l'an 512 (1118-9), que le Mehdi des Almohades arriva à Bougie, en revenant de l'Orient. Il joua dans cette ville son rôle de réformateur d'abus ; mais, ayant été averti que le souverain délibérait sur la nécessité de le punir, il passa chez les Beni-Ourîagol, tribu sanhadjienne qui habitait la vallée de Bougie. Ayant obtenu la protection de ce peuple, il resta quelque temps avec lui et s'établit à Melala où il se mit à enseigner la loi divine. El-Azîz tenta de s'emparer de lui, mais les Beni-Ouriagol prirent les armes et continuèrent à défendre leur protégé jusqu'à son départ pour le Maghreb.

El-Azîz mourut en l'an 515 (1121-2).

Règne de Yahya, fils d'El-Azîz. — Yahya, fils et successeur d'El-Azîz, était d'un caractère mou et efféminé ; il jouit, pourtant, d'un long règne. Dominé par les femmes et entraîné par l'amour de la chasse, il ne songea qu'à s'amuser pendant que l'empire tombait en dissolution et que les tribus sanhadjiennes s'éteignaient successivement autour de lui. Il changea le coin de

la monnaie, chose qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait voulu faire, à cause de leur respect pour les droits des Fatemides. Ibn-Hammad rapporte que les dinars (*pièces d'or*) de Yahya portaient sur chaque face des inscriptions disposées en trois lignes et en cercle. Le cercle d'une des faces offrait ces mots : *Craignez le jour où vous serez ramenés devant Dieu ; alors chaque âme sera rétribuée selon ses œuvres, et elles ne subiront aucune injustice*[1]. Les trois lignes de la même face se composaient de ces mots : *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est l'envoyé de Dieu ; Yahya, fils d'El-Azîz-Billah, l'émir victorieux, se place sous la protection de Dieu*[2]. Dans le cercle du revers on lisait : *Au nom de Dieu, le Miséricordieux, le Clément ! ce dinar a été frappé à En-Naceria, en l'an cinq cent quarante-trois.* Les trois lignes du revers renfermaient ces mots : *L'imam est Abou-Abd-Allah-el-Moctafi-li-Amr-Illah, Emîr-el-Mouminîn, l'abbacide*[3].

En l'an 543 (1148-9), il se rendit à la Calâ pour y faire des perquisitions et en emporter tous les objets de valeur qui y restaient encore.

Son général, le jurisconsulte Motarref-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, marcha, par son ordre, contre Ibn-Forcan qui s'était révolté à Touzer, et ayant emporté cette ville de vive force, il lui envoya le chef rebelle. Ce malheureux fut enfermé dans la prison d'Alger et y passa le reste de ses jours. Selon un autre récit, Yahya lui ôta la vie.

Dans une seconde expédition, Motarref s'empara de Tunis et mit le siége devant El-Mehdïa. La vigoureuse résistance que cette place lui opposa le fit renoncer à sa tentative et reprendre le chemin de Bougie[4].

---

[1] *Coran*, sourate II, verset 281.

[2] A la lettre : *tient ferme à la corde de Dieu*, expression tirée du *Coran*, sour. III, vers. 98.

[3] On voit par ceci que Yahya, en changeant le coin de la monnaie, répudia la souveraineté des Fatemides et reconnut celle des Abbacides.

[4] Motarref prit Tunis en 522 et assiégea El-Mehdïa en 530.—(*Baïan.*) — *Voy.* aussi p.p. 27 et 30 de ce volume.

Quand les chrétiens [de la Sicile] se rendirent maîtres d'El-Mehdïa, El-Hacen, le souverain qu'ils venaient de chasser, alla trouver Yahya-Ibn-el-Azîz, lequel l'envoya à Alger chez son frère [1], El-Caïd. Quand les Almohades marchèrent sur Bougie, El-Caïd abandonna Alger, et El-Hacen, que le peuple de cette ville prit alors pour chef, se rendit au-devant d'Abd-el-Moumen et parvint à leur concilier la bienveillance de ce monarque. Yahya plaça alors son frère Sebâ à la tête d'un corps de troupes et l'envoya contre les Almohades. La défaite de cette armée entraîna la chute de Bougie, et Yahya s'embarqua pour la Sicile afin de se rendre, de là, à Baghdad. Au lieu de pousser jusqu'à cette île, il alla débarquer à Bône, chez son frère [2] El-Hareth qui lui reprocha amèrement la faute qu'il venait de commettre en abandonnant ses états. Piqué d'un aussi mauvais accueil, il alla trouver son frère, El-Hacen, à Constantine, et le décida à lui remettre le commandement de cette forteresse. Sur ces entrefaites, les Almohades prirent d'assaut El-Calâ et la détruisirent de fond en comble, après y avoir tué Djouchen, fils d'El-Azîz, et Ibn-ed-Dahhas, chef athbejite.

En l'an 547 (1152-3), Yahya prêta le serment de fidélité à Abd-el-Moumen, et lui céda la ville de Constantine moyennant certaines conditions que le souverain almohade remplit très-exactement. Conduit à Maroc par l'ordre de ce prince, il y demeura jusqu'à l'an 558 (1163), quand il alla s'établir à Salé dans le château des Beni-Achera. Il y mourut la même année.

El-Hareth, fils d'El-Azîz, et seigneur de Bône, s'enfuit en Sicile, et ayant obtenu quelques secours du seigneur de cette île, il revint prendre possession de la ville qu'il avait abandonnée. Plus tard, il tomba au pouvoir des Almohades et mourut dans les tourments. Avec lui s'éteignit la dynastie des Hammadites.

De toutes les tribus issues de Telkata [3] il n'en reste plus une

---

[1] Ci-devant, p. 28, on voit que le gouverneur d'Alger était fils d'El-Azîz.

[2] Ci-devant, p. 28, El-Hareth est désigné comme le frère d'El-Azîz, père de Yahya.

[3] Le texte arabe imprimé porte, par erreur, *Teklatta*.

seule, à moins qu'on admette les prétentions de quelques peuplades qui habitent les bords de la rivière de Bougie et qui s'attribuent cette origine. Elles font aujourd'hui partie de la milice et ont la jouissance de certaines terres aux environs de la ville, sous la condition de marcher avec les troupes du sultan, toutes les fois que lui ou ses généraux se mettent en campagne.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE SANHADJIENNE FONDÉE A GRENADE PAR HABBOUS-IBN-MAKCEN-IBN-ZÎRI [1].

Badîs, fils d'El-Mansour et petit-fils de Bologguîn-Ibn-Zîri-Ibn-Menad, proclamé souverain de l'Ifrîkïa en l'an 385 (995), confia à ses oncles et autres parents le commandement des forteresses de cet empire. A Hammad, il donna le gouvernement d'Achîr, et, à Itouweft, frère [de Hammad], celui de Tèhert. Zîri-Ibn-Atïa, seigneur de Fez et chef de la nation maghraouienne, envahit alors le territoire sanhadjien avec l'intention d'y faire reconnaître la souveraineté de Hichâm-el-Mouaïed, khalife de Cordoue, et vint, à la tête des Zenata, mettre le siége devant Tèhert. L'armée que Badîs envoya contre lui, sous la conduite de Mohammed-Ibn-Abi-'l-Arab, ayant essuyé une défaite dans le voisinage de cette ville, ce monarque marcha lui-même à la rencontre de l'ennemi; et, bien que Felfoul, fils de Saîd-Ibn-Khazroun et seigneur de Tobna, se fût révolté contre lui, il força Zîri-Ibn-Atïa à une prompte retraite. Ayant alors laissé dans Achîr ses grands oncles, Zaoui, [Makcen,] Djelal, Arem et Mâhnîn, et ses oncles Hammad et Itouweft, il repartit pour Cairouan. En l'an 389 [2], Zaoui et ses frères tramèrent une révolte contre Badîs et abandonnèrent Hammad à ses propres ressources, après lui avoir enlevé tous ses bagages. Abou-'l-Behar, fils de Zîri, qui se trouvait alors avec Badîs, craignit la colère de ce prince

---

[1] Dans la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 468, on trouvera une notice sur cette dynastie.

[2] Le texte arabe et les manuscrits portent 386. Cette date est fausse.

et alla rejoindre les rebelles. Comme Badîs ne pouvait s'occuper d'eux à cause de sa guerre avec Felfoul et avec Yanès, affranchi qu'El-Hakem [le fatemide, souverain de l'Egypte] avait nommé au gouvernement de Tripoli, les révoltés profitèrent de son embarras pour donner carrière à leur perversité : ils portèrent le ravage dans tout le pays et formèrent même une alliance avec Felfoul. Abou-'l-Behar les quitta vers cette époque et se réconcilia avec Badîs. En l'an 391 (1001), ils eurent, avec Hammad, une rencontre qui amena la défaite de leurs partisans et coûta la vie à Makcen et à ses deux fils[1]. Zaoui se jeta dans le Chennouan, montagne située dans la partie maritime du gouvernement de Milîana, et, de là, il passa en Espagne avec ses fils, ses neveux et ses gens. El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, régent de l'empire oméïade et tuteur du khalifat, accueillit les réfugiés avec empressement et les attacha à sa personne pour en faire les soutiens de son pouvoir, les instruments au moyen desquels il compta établir sa domination sur l'empire et enlever au khalife toute son autorité. A cet effet, il les enrôla dans le corps de Zenatiens et d'autres Berbères qu'il avait pris à son service et avec lequel il venait de remplacer, en Espagne, la milice du sultan ainsi que les troupes oméïades et les contingents des tribus Arabes.

La puissance de ces Sanhadjiens augmenta à un tel degré qu'ils devinrent le principal appui d'El-Mansour et de ses fils et successeurs, El-Modaffer et En-Nacer. Lors de la chute de cette famille, Zaoui prit une part très-active à la guerre qui éclata entre les musulmans espagnols et les troupes berbères[2]. Soutenu par les Sanhadja, par le corps entier des Zenata et par les autres Berbères, Zaoui s'acharna sur la ville de Cordoue jusqu'à ce qu'il parvînt à y établir l'autorité d'El-Mostaïn-Soleiman, fils d'El-Hakem et petit-fils de Soleiman-Ibn-en-Nacer. Ils avaient proclamé ce prince khalife et lui avaient juré fidélité, ainsi que

[1] Il aut lire *ouebnaïhi* dans le texte arabe. *Voy*. ci-devant, p. 17.

[2] *Voy*. la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 126 *et suiv*.

nous l'avons raconté dans notre chapitre sur les Oméïades d'Espagne[1].

Les Berbères emportèrent Cordoue d'assaut, y pénétrèrent avec leur khalife, en se livrant à tous les excès ; ils dépouillèrent les habitants de leurs biens et portèrent la violence et le déshonneur au sein des familles les plus respectables. A ce sujet, on raconte des choses épouvantables. Pendant le pillage de la ville, Zaoui alla enlever la tête de son père, Zîri-Ibn-Menad, du haut de la citadelle où on l'avait plantée[2], et il l'envoya à sa famille pour être déposée dans le tombeau qui renfermait le corps de ce prince.

Quand les Hammoudites, famille [idrîcide] descendue d'Ali [gendre de Mahomet], eurent établi leur autorité en Espagne, la désunion se mit entre les Berbères et le feu de la discorde se propagea dans toutes les parties de ce pays. Les chefs berbères et les grands officiers de l'empire oméïade se précipitèrent à l'envi sur les villes et les provinces, pendant que les Sanhadjiens, déjà maîtres de la campagne d'Elvira, allèrent s'emparer de cette ville.

Zaoui, le coryphée du parti berbère, fit de Grenade la capitale de ses états et le boulevard de son parti. Profondément affligé des excès auxquels ses compatriotes s'étaient livrés pendant la guerre civile, et convaincu que ces méfaits entraîneraient sur leurs auteurs la vengeance divine et amèneraient la ruine de l'empire qu'il venait de fonder, il prit la résolution d'abandonner l'Espagne. En l'an 410 (1019-20), il alla trouver son parent, le sultan de Cairouan, et, arrivé dans cette capitale, après une absence de vingt ans, il reçut d'El-Moëzz-Ibn-Badîs, [arrière] petit-fils de son frère Bologguîn, l'accueil le plus honorable[3]. Ce monarque, dont le royaume jouissait de la plus haute prospérité après avoir beaucoup gagné en étendue et en population, lui

[1] Ce chapitre se trouve dans la partie inédite de l'*Histoire universelle*. *Voy.* l'introduction à notre premier volume, p. VI.

[2] *Voy.* ci-devant, p. 8.

[3] *Voy.* ci-devant, p. 19.

assigna pour demeure un de ses plus beaux palais ; il lui accorda même le premier rang à la cour et la préséance sur tous les autres descendants de Zîri. A l'approche de Zaoui, il envoya au-devant de lui toutes les princesses de la famille royale, et l'on raconte qu'il se trouvait parmi elles mille individus tellement rapprochés de Zaoui par les liens du sang qu'il n'aurait pas pu en prendre une pour femme. Ce fut alors qu'il enterra la tête de son père dans le tombeau qui en renfermait le corps.

En quittant ses états espagnols, il y avait laissé son fils en qualité de lieutenant. Ce prince se rendit tellement impopulaire que les habitants de Grenade se révoltèrent contre lui, et faisant alors venir son cousin Habbous, fils de Makcen-Ibn-Zîri, qui habitait un château aux environs de la ville, ils fondèrent une nouvelle dynastie en lui prêtant le serment de fidélité. Habbous devint un des plus puissants d'entre les petits souverains qui s'étaient partagé l'Espagne. Il mourut en 429 (1037-8).

Badîs, fils et successeur de Habbous, prit, en montant sur le trône, le titre d'El-Modaffer (*le victorieux*) ; mais tant qu'il exerça l'autorité suprême, il reconnut la souveraineté des Hammoudites. Les princes de cette famille venaient d'abandonner Cordoue et de se fixer à Malaga où ils régnaient sous le titre d'émirs. L'année même de l'avènement de Badîs, le chef amerite qui gouvernait Almeria [1], marcha contre lui ; mais, dans une bataille qui se livra aux environs de Grenade, il essuya une défaite et perdit la vie. Après cette victoire, Badîs jouit d'un long règne et vit son amitié et son appui recherchés avec un extrême empressement par les autres rois des états espagnols.

En l'an 431 (1039-40), il réunit ses troupes à celles d'Ibn-Bacanna, général au service d'Idrîs-Ibn-Hammoud, seigneur de

[1] Il s'agit de Zoheir l'esclavon. Voy. *History of the Mohammedan dynasties in Spain* de M. de Gayangos, vol. II, pp. 248, 257, 506. Cet ouvrage offre une foule de renseignements sur l'histoire politique, biographique et littéraire de l'Espagne musulmane. — L'histoire des rois d'Alméria, qui se trouve dans la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, ayant été empruntée à l'ouvrage de Conde, renferme de graves erreurs.

Malaga, et marcha au secours de Mohammed-Ibn-Abd-Allah-el-Berzali qu'Ismaîl, fils d'El-Cadi-Ibn-Abbad[1], tenait assiégé [dans la ville de Carmona]. Avant d'atteindre leur destination, ils rebroussèrent chemin et encouragèrent ainsi leur adversaire à les poursuivre. Un combat eut alors lieu qui amena la défaite d'Ismaîl, et ce malheureux, abandonné par les siens, tomba sous les coups des Sanhadja. Sa tète fut envoyée à Ibn-Hammoud.

El-Cader-Ibn-Di-'n-Noun, seigneur de Tolède, reçut aussi de Badîs un appui qui le mit en état de résister avec succès aux entreprises ambitieuses et aux tentatives hostiles d'Ibn-Abbad.

Ce fut Badîs qui, le premier, érigea Grenade en ville capitale ; il en fonda la citadelle, y bâtit des palais et l'entoura de fortifications. Encore aujourd'hui, on remarque les traces de sa puissance dans les constructions et bâtiments élevés par ses soins.

En l'an 449 (1057-8), lors de la chute des Hammoudites, il occupa la ville de Malaga et l'incorpora dans ses états. Sa mort eut lieu en 467 (1074-5).

A cette époque, les Almoravides venaient d'étendre leur domination sur le Maghreb, et leur souverain, Youçof-Ibn-Tachefîn, y avait fondé un puissant empire.

Abd-Allah, fils de Bologguîn et petit-fils de Badîs, succéda à son aïeul et prit le surnom d'El-Modaffer. Il donna à son frère Temîm le gouvernement de Malaga. La puissance de cette maison se maintint jusqu'à ce que Youçof-Ibn-Tachefîn fit, en Espagne, la célèbre expédition dont nous aurons à parler dans l'histoire de ce monarque. En l'an 483 (1090), Youçof occupa Grenade, et ayant fait arrêter Abd-Allah-Ibn-Bologguîn, il lui enleva ses trésors et l'envoya prisonnier en Afrique avec Temîm, gouverneur de Malaga. Abd-Allah fut conduit à Aghmat, et son frère Temîm à Sous-el-Acsa. Ils restèrent, jusqu'à leur mort, au pouvoir de Youçof-Ibn-Tachefîn qui, du reste, leur avait assigné à

[1] On peut voir, dans la continuation de l'*Art de vérifier les dates* et dans l'ouvrage de M. de Gayangos, l'histoire des Abbadites. Consultez aussi l'article *Motamed-Ibn-Abbad* dans le troisième volume de la traduction anglaise d'Ibn-Khallikan.

chacun un apanage pour son entretien. Les Beni-'n-Namci, une des premières familles de Tanger, se donnent pour descendants de ces princes.

Voila comment disparurent les empires fondés en Ifrîkïa et en Espagne par les Sanhadja de la branche de Telkata.

NOTICE DES MOLETTHEMÎN, PEUPLE QUI FORMA LA SECONDE RACE DES SANHADJA. — HISTOIRE DE LEUR DOMINATION EN MAGHREB.

Les Moletthemîn [1], peuple de race sanhadjienne, habitaient la région stérile qui s'étend au midi du Désert sablonneux. De temps immémorial, — depuis bien des siècles avant l'islamisme, — ils avaient continué à parcourir cette région où ils trouvaient tout ce qui suffisait à leurs besoins. Se tenant ainsi éloignés du Tell et du pays cultivé, ils en remplaçaient les produits par le lait et la chair de leurs chameaux ; évitant les contrées civilisées, ils s'étaient habitués à l'isolement, et, aussi braves que farouches, ils n'avaient jamais plié sous le joug d'une domination étrangère. Ils occupèrent les lieux voisins du rîf [2] de l'Abyssinie et la région qui sépare le pays des Berbères de celui des Noirs. Ils se voilaient la figure avec le *litham*, objet d'habillement qui les distinguait des autres nations [3]. S'étant multipliés dans ces vastes plaines, ils formèrent plusieurs tribus telles que les Guedala, les Lemtouna, les Messoufa, les Outzîla [4], les Targa [5], les Zegaoua et les Lamta.

---

[1] Ce mot signifie les porteurs du *litham* ou voile. — *Voy.* ci-après, note 3.

[2] Pour la signification du mot *rîf*, *voy.* l'index géographique dans le tome I.

[3] Le *litham* ou *voile* est une espèce de bandeau qui sert à couvrir la figure au point de n'en rien laisser paraître excepté les yeux. Dans les voyages du capitaine Lyon et dans ceux du major Denham et du capitaine Clapperton, on peut en voir le dessein et la description.

[4] Ailleurs, ce nom est ponctué de manière à se faire prononcer *Outrîga.*

[5] Le pluriel du mot *Targa* est *Touareg*, nom d'un peuple qui vit encore dans le Désert et qui porte le *litham*.

Ces peuples sont tous frères des Sanhadja et demeurent entre l'Océan environnant (*l'Atlantique*), du côté de l'occident, et Ghadams, endroit situé au midi de Tripoli et Barca [du côté de l'orient].

Les Lemtouna se partageaient en un grand nombre de branches dont nous pouvons nommer les Beni-Ourtentac[1], les Beni-Nïal, les Beni-Moulan et les Beni-Nasdja. Ils habitaient tous cette partie du Désert qu'on nomme Kakdem[2] et, à l'instar des Berbères du Maghreb, ils professaient le magisme (*l'idolatrie*). Ils ne cessèrent de se tenir dans ce pays et de le parcourir avec leurs troupeaux jusqu'à ce qu'ils embrassèrent l'islamisme, quelque temps après la conquête de l'Espagne par les Arabes.

Le droit de leur commander appartenait aux Lemtouna. Déjà, à l'époque où la dynastie fondée par le prince oméïade, Abd-er-Rahman-Ibn-Moaouîa-ed-Dakhel, régnait en Espagne, ils formaient une nation puissante qui obéissait à des rois héréditaires, princes dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours. L'un de ces rois, Telagaguîn, fils d'Ourekkout ou Araken, fils d'Ourtentac, était aïeul d'Abou-Bekr-Ibn-Omar, celui qui commandait les Lemtouna lors du premier établissement de l'empire almoravide [en Maghreb].

Dans le pays habité par ce peuple, on vivait ordinairement jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Quand les Lemtouna eurent soumis les régions du Désert, ils portèrent la guerre chez les nations nègres pour les contraindre à devenir musulmans. Une grande partie des Noirs adopta alors l'islamisme, mais le reste s'en dispensa en payant la capitation.

Telagaguîn eut pour successeur Tîloutan. « Le premier des » Lemtouna, dit Ibn-Abi-Zerâ[3], qui régna dans le Désert fut

---

[1] Le nom de cette tribu se retrouve encore dans *Portendic*, localité à quarante lieues N. de l'embouchure du Sénégal.

[2] *Voy.* l'index géographique du tome I.

[3] Ibn-Abi-Zerâ est l'auteur de l'histoire de Fez et du Maghreb qui porte le titre de *Cartas*. Cet ouvrage a été traduit en portugais par le père Moura, en allemand par Dombay, et une nouvelle édition, en latin, avec le texte arabe, a été publiée par M. Toruberg, à Upsal. Le passage

» Tîloutan. Il soumit les contrées de cette région et obligea les » Noirs à payer tribut. Il marchait entouré de cent mille cava- » liers montés sur des chameaux de belle race. Sa mort eut lieu » en 222 (837). Son successeur, Ilettan, mourut en 287 (900). » Temîm, fils et successeur de celui-ci, régna jusqu'à l'an 306 » (918-9), quand il fut tué par les Sanhadja. Alors la division se » mit parmi les Lemtouna. »

Selon un autre historien, un des plus illustres de leurs rois fut Tînezwa, fils de Ouachenîc, fils de Bezar [1]. Ce personnage, nommé aussi Berouïan, fils de Oachenec, fils d'Izar, régna sur tout le Désert, et cela dans le quatrième siècle de l'hégire, à l'époque où les souverains oméïades, Abd-er-Rahman-en-Nacer et, ensuite, son fils El-Hakem-el-Mostancer, gouvernaient l'Espagne, et où les khalifes fatemides, Obeid-Allah et son fils Abou-'l-Cacem, commandaient en Ifrîkïa. Il marchait à la tête de cent mille guerriers portés sur des chameaux de race. Sa domination s'étendait sur une région longue de deux mois de marche et large d'autant. Vingt rois nègres reconnaissaient son autorité et lui payaient la capitation. Ses fils régnèrent après lui, et, ensuite, l'unité de la nation se brisa, de sorte que chaque fraction et chaque tribu eut un roi.

« Après Temîm, dit Ibn-Abi-Zerâ, la division se mit dans la » nation et cet état de choses dura cent vingt ans. Abou-Abd- » Allah, fils de Tîfaout et généralement connu sous le nom de » Narecht, monta alors sur le trône et rallia tous les partis. Ce » fut un homme plein de religion et de vertu ; il fit le pelèrinage » de la Mecque et, après un règne de trois ans, il perdit la vie » dans une expédition militaire. Son gendre, Yahya, fils d'I- » brahîm-el-Guedali, prit alors le commandement et eut pour » successeur Yahya, fils d'Omar et petit-fils de Telagaguîn. »

---

cité ici d'une manière abrégée, par Ibn-Khaldoun, se trouve à la page 76 de l'édition arabe. On peut remarquer que les deux textes ne s'accordent nullement en ce qui regarde l'orthographe des noms propres. Ces différences proviennent évidemment de l'incurie et de l'ignorance des copistes, qui, dans le *Cartas* surtout, ont commis une foule d'erreurs.

[1] Variante : *Izar*.

Cette race sanhadjienne fonda un puissant empire en Maghreb et en Espagne ; puis, elle étendit sa domination jusqu'à l'Ifrîkïa. Nous allons maintenant en raconter l'histoire par ordre chronologique.

HISTOIRE DES ALMORAVIDES LEMTOUNIENS ET DE L'EMPIRE QU'ILS FONDÈRENT EN ESPAGNE ET EN AFRIQUE.

Les Lemtouna, un des peuples qui portaient le *litham*, habitaient le Désert et professaient le magisme (*l'idolatrie, le fétichisme*); mais, dans le troisième siècle de l'hégire, ils embrassèrent la foi islamique. Ayant alors fait la guerre aux peuples nègres, leurs voisins, pour les contraindre à adopter la vraie religion, ils parvinrent à les soumettre et à fonder un puissant empire.

Plus tard, de graves dissensions éclatèrent dans le sein de cette confédération, et chaque tribu qui en faisait partie reconnut l'autorité d'un chef différent. Les Lemtouna prirent le leur dans la famille d'Ourtantac, fils de Mansour, fils de Messala, fils de Mansour, fils de Messala, fils d'Amît, fils de Ouatmal, fils de Telmît surnommé Lemtouna.

Yahya-Ibn-Ibrahîm, membre de la tribu de Guedala (*el-Guedali*), ayant ensuite obtenu le commandement de celle de Lemtouna, s'allia par un mariage à la famille d'Ourtantac, dont il releva ainsi l'influence tout en en augmentant la sienne. En l'an 440 (1048-9), il accomplit le pelèrinage de la Mecque où il s'était fait accompagner par les principaux chefs de la nation, et, en revenant dans son pays, il rencontra, à Cairouan, le savant docteur du rite maléki, Abou-Amran-el-Façi [*natif de Fez*]. Ayant écouté, lui et ses compagnons, les conseils de cet homme religieux, et recueilli de sa bouche les maximes du droit qui énoncent les devoirs de chaque musulman comme individu, ils le prièrent de leur confier un de ses élèves, afin d'avoir auprès d'eux une personne capable de les diriger dans toutes les circonstances graves qui pourraient leur arriver et dans les affaires

qui touchent à la religion. Mu par le désir de communiquer la connaissance du bien à des gens qui montraient une telle envie de s'instruire, Abou-Amran demanda à ses disciples s'il y en avait un parmi eux qui voulût accompagner ces voyageurs, et, les voyant effrayés de la perspective des privations qu'ils auraient à subir dans le Désert, il donna à ses visiteurs une lettre pour un autre jurisconsulte de ses élèves, nommé Mohammed-Ou-Aggag [1]-Ibn-Zellou, membre de la tribu de Lamta et domicilié à Sidjilmessa. Dans cet écrit, il engagea son ancien disciple à leur procurer un homme d'une piété et d'un savoir éprouvés, qui serait capable de supporter les privations inséparables d'un séjour dans le pays des Lemtouna. Abd-Allah-Ibn-Yacîn [2] -Ibn-Meggou-el-Guezouli, la personne qu'Ou-Aggag fit partir avec eux, commença aussitôt à leur enseigner le Coran et les pratiques de la religion.

A la mort de Yahya-Ibn-Ibrahîm, de nouvelles dissensions éclatèrent parmi les Lemtouna ; on se révolta même contre Ibn-Yaçîn à cause des devoirs pénibles que sa doctrine leur imposait. Repoussé par eux, il s'éloigna avec l'intention d'embrasser la vie ascétique. Ayant obtenu l'adhésion de deux frères, nommés, l'un, Abou-Bekr, et l'autre, Yahya-Ibn-Omar-Ibn-Telagaguîn, chefs lemtouniens, il les emmena loin de la société des hommes et s'établit avec eux sur une colline entourée des eaux du Nil [3]. Pendant l'été, un courant peu profond séparait cet endroit du rivage, mais, dans la saison des pluies, quand les eaux se gonflaient, le même lieu formaient plusieurs îlots [4]. Ils pénétrèrent

---

[1] *Ouaggag* en berbère paraît signifier *fils d'Aggag*.

[2] La 36e sourate du Coran commence par un mot cabalistique composé des lettres *ya* et *sîn* *(is)*, et qui, pour cette raison, s'appelle la *sourate du Yacîn*. L'emploi de ce mot comme nom propre d'homme est assez rare.

[3] L'on sait que les géographes arabes représentaient le Nîl des Noirs, ou Niger, comme se dirigeant de l'est à l'ouest pour se jeter dans l'Atlantique. Selon eux, le Sénégal était la partie inférieure du Nîl.

[4] Voici comment l'auteur du *Cartas* décrit cet endroit : « Une île » dans la mer ; lors de la basse marée, on pouvait y aller à pied, mais,

au milieu des broussailles dont cette colline était couverte, et, s'y étant installés, chacun de son côté, ils se livrèrent aux pratiques de la dévotion.

Le bruit de leur conduite se répandit au loin, et tous ceux qui portaient dans leurs cœurs les moindres semences de la vertu embrassèrent leurs croyances et s'associèrent à leurs exercices pieux. Mille individus de la tribu de Lemtouna les avaient déjà joints, quand leur cheikh, Ibn-Yacîn, leur adressa ces paroles : « Mille hommes ne se laissent pas facilement vaincre ; aussi » devons-nous maintenant travailler à maintenir la vérité et à » contraindre, s'il le faut, tout le monde à la reconnaître. Sor- » tons d'ici et remplissons la tâche qui nous est imposée. »

Ayant alors attaqué les tribus lemtouniennes, guedaliennes et messoufites qui refusaient de les écouter, ils les forcèrent à rentrer dans la bonne voie et à embrasser la vraie religion. Ibn-Yacîn autorisa ses disciples à prélever la dîme sur les biens des musulmans, et, leur ayant donné le nom d'Almoravides[1], il les plaça sous les ordres de l'émir Yahya-Ibn-Omar. Conduits par ce chef, les Almoravides traversèrent les sables du Désert et allèrent percevoir la dîme dans les territoires du Derâ et de Sidjilmessa. Après leur retour, ils reçurent d'Ou-Aggag-el-Lamti (*de la tribu de Lamta*) une lettre dans laquelle il se plaignait de l'état de misère auquel les musulmans de son pays avaient été réduits par la tyrannie des Beni-Ouanoudîn, émirs de Sidjil-

---

» au temps de la haute marée, on s'y rendait en bateau. Elle renfermait » des arbres de la même espèce que ceux du continent, du gibier de » terre et de mer, tel qu'oiseaux, quadrupèdes et poissons. » — Ibn-Khaldoun me paraît avoir raison quand il place cette île dans la rivière du Sénégal. L'on sait que ce fleuve continua, pendant longtemps, à séparer la race berbère de la race noire. En l'an 1446, quand les Portugais faisaient leurs premières explorations de la côte occidentale de l'Afrique, les tribus des *Assanhagi* (*Zanaga*, *Sanhadja*) habitaient la rive septentrionale du Sénégal, et les Yalof ou *Wolof*, c'est-à-dire les *Noirs*, en occupaient l'autre. — Nous devons faire observer que *Sénégal* est une altération du mot *Asnaguen* ou *Zenaguen*, pluriel de *Zanag*, c'est-à-dire *Sanhadja*.

[1] En arabe : *Al-Morabetîn*. Voy. pour la signification de ce mot, t. I, p. 83, n. 2.

messa[1] et membres de la tribu des Maghraoua. Il les supplia, en conséquence, de porter remède aux maux qui affligeaient ses coréligionnaires.

Pour répondre à cette invitation, un corps nombreux d'Almoravides, montés, presque tous, sur des chameaux *mehari*[2], quitta le Désert, en l'an 445 (1053-4), et se porta sur le Derâ. Leur but était d'enlever un troupeau d'environ cinquante mille chameaux qui se trouvaient dans le parc du gouvernement. Masoud-Ibn-Ouanoudîn, émir des Maghraoua et souverain de Sidjilmessa, marcha à leur rencontre afin de sauver ses chameaux et de protéger ses états. Un combat s'ensuivit dans lequel ce chef perdit la vie ; ses troupes furent taillées en pièces ; leurs richesses, leurs armes, leurs montures et les chameaux du parc devinrent la proie des Almoravides. Les vainqueurs marchèrent alors sur Sidjilmessa, y pénétrèrent de vive force et massacrèrent les débris de l'armée maghraouienne qui s'y étaient réfugiés. Ayant ensuite rétabli l'ordre dans le pays, en faisant disparaître les abus qui choquaient la religion et en supprimant les contributions illégales, telles que les *magharem* et les *mokous*[3], ils

---

[1] *Voy.* t. III, chapitre sur les Beni-Khazroun, rois de Sidjilmessa.

[2] *Mehari* est le pluriel de *mohrïa*, mot qui désigne un chameau de belle race, d'une marche très-rapide et capable de supporter les fatigues d'une longue course dans le Désert. *Mohrïa* dérive de *Mohra*, nom d'un chef arabe qui fut le premier à élever cette espèce de chameau. Selon le *Camous*, Mohra était fils de Haïdan. — Quant aux *mehari*, le nom et la chose sont bien connus en Algérie.

[3] *Mokous*, pluriel de *meks*, sont les droits de marché et de transit. *Magharem*, pluriel de *maghrem*, sont toutes les taxes et contributions qui ne sont pas autorisées par la loi divine. Les *Mokous* sont des *magharem*; aussi Ibn-Khaldoun aurait-il dû écrire : *les* mokous *et autres* magharem. Ce dernier mot, sous la forme *gharama*, est employé en Afrique pour désigner toutes les taxes imposées par le gouvernement. Dans les premiers siècles de l'islamisme, les musulmans payaient la dîme ; mais toutes les terres qui avaient appartenu aux chrétiens étaient soumises au *kharadj*. Le besoin d'argent porta ensuite les souverains de ce pays à substituer la *zouidja* à la dîme (*Voy.* t. I, p. 404, note) et à introduire de nouvelles impositions dont aucune n'était autorisée par le *Coran*. Les dévots et les contribuables crièrent au scandale, mais ils finirent par s'y habituer et par payer.

reprirent le chemin du Désert. Avant de partir, ils prélevèrent la dîme partout et confièrent le gouvernement du pays à des officiers de leur propre nation.

Yahya-Ibn-Omar mourut en 447 (1055-6), après avoir choisi pour successeur son frère, Abou-Bekr. Le nouveau chef appela les Almoravides à la conquête du Maghreb, et, en l'an 448, il envahit le pays de Sous et occupa Massa, Taroudant et toutes les autres forteresses de cette province. L'année suivante, il s'empara d'Aghmat et força Laghout-Ibn-Youçof-Ibn-Ali, le maghraouien, à se réfugier auprès des Beni-Ifren à Tedla. En 450 (1058), les Almoravides pénétrèrent dans les montagnes de Deren (*l'Atlas*), chez les Masmouda, et, après avoir visité tous les recoins de cette région, ils envahirent [la province de] Tedla et y firent de grands ravages. Les Beni-Ifren, princes de ce pays, perdirent la vie, et Laghout, seigneur d'Aghmat, mourut avec eux.

Zeinab la nefzaouienne, fille d'Ishac-en-Nefzaoui et veuve de Laghout, devint alors l'épouse d'Abou-Bekr-Ibn-Omar. Egalement distinguée par sa beauté et par son habileté politique, cette femme avait été concubine de Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Ouatas avant son mariage avec Laghout. Pendant la domination des Aimgharen[1] dans le pays des Masmouda, ce Youçof fut cheikh des Ourîka, des Hezerdja et des Hîlana. Quand les Beni-Ifren domptèrent les Ourîka et s'emparèrent d'Aghmat, Zeinab devint la femme de Laghout. Ensuite, elle épousa Abou-Bekr-Ibn-Omar.

Les Almoravides, encouragés par leur chef, entreprirent ensuite la guerre sainte contre les Berghouata, peuple qui habitait Anfa, le Temsa et le littoral occidental du pays. En l'an 450, dans une des rencontres qui eurent lieu entre les deux peuples, Abd-Allah-Ibn-Yacîn perdit la vie. Les Almoravides firent alors choix de Soleiman-Ibn-Addou pour directeur spirituel, et conservèrent à Abou-Bekr-Ibn-Omar les fonctions de commandant militaire. Cet émir continua la guerre contre les Berghouata jus-

---

[1] *Aimgharen* est le pluriel berbère de *Maghra*, en arabe *Maghraoua*.

qu'à ce qu'il eut fait disparaître du Maghreb toute trace de cette secte infidèle.

En l'an 451 (1059), douze mois après la mort d'Ibn-Yacîn, son successeur, Ibn-Addou, périt en combattant ce même peuple. L'année suivante, Abou-Bekr mit le siége devant la ville de Louata, et, l'ayant emportée d'assaut, il passa au fil de l'épée tous les Zenata qui s'y étaient enfermés.

Il n'avait pas encore terminé la conquête du Maghreb, quand il apprit que la division s'était mise entre les Lemtouna et les Messoufa, et cela, dans le Désert même, lieu de leur origine, région où ils avaient jeté leurs premières racines et dans laquelle ils s'étaient multipliés. Craignant que ces dissensions n'amenassent la rupture des liens qui tenaient ces tribus ensemble, il partit pour y porter remède. Cette démarche lui paraissait d'autant plus nécessaire qu'il désirait éviter la rencontre de Bologguîn, fils de Mohammed-Ibn-Hammad et seigneur de la Calâ, qui, en l'an 453, venait de se mettre en marche pour le Maghreb. Ayant donc confié à son cousin Youçof, fils de son oncle paternel Tachefîn, le soin de gouverner ce pays pendant son absence, il lui fit épouser Zeinab avec laquelle il divorça exprès, et se rendit au milieu de son peuple pour réparer les brèches que la discorde y avait opérées. Voulant alors donner un libre cours à leur ardeur, il les mena contre les nations infidèles du Soudan, et porta ses armes victorieuses jusqu'à la distance de quatre-vingt-dix journées au-delà du pays des Almoravides.

Pendant ce temps, Youçof-Ibn-Tachefîn se tenait sur la frontière du Maghreb, et Bologguîn, ayant assiégé Fez et obtenu des otages pour en assurer la soumission, était rentré dans le Maghreb central. Youçof passa alors dans le Maghreb et en soumit une grande partie. Abou-Bekr y arriva quelque temps après et trouva son lieutenant peu disposé à reconnaître son autorité. Zeinab avait conseillé à Youçof de faire acte d'indépendance, sous les yeux mêmes de son ancien chef, et de lui offrir en cadeau une quantité de ces objets et ustensiles dont on a le plus besoin dans le Désert. L'émir Abou-Bekr comprit la signification de ce don, et, pour éviter un conflit, il céda à Youçof-Ibn-Tachefîn le

gouvernement du Maghreb. Rentré dans son pays, il mourut en 480 (1087-8).

Ce fut en 454 (1062) que Youçof-Ibn-Tachefîn fonda la ville de Maroc. Il commença par y établir son camp qu'il entoura d'une enceinte, puis il construisit une mosquée et une petite citadelle destinée à recevoir ses trésors et ses armes. En l'an 526 (1131-2), sous le règne de son fils, la ville fut achevée et fermée de murs. Youçof avait envisagé cet établissement comme une simple position militaire d'où ses troupes pouvaient harasser les tribus masmoudiennes des alentours, habitants des montagnes de Deren. Les Masmouda étaient alors le peuple le plus puissant et le plus nombreux du Maghreb.

Tournant ensuite ses armes contre les Maghraoua, les Beni-Ifren et les autres tribus zenatiennes, Youçof brisa leur puissance et délivra de leur oppression les populations sédentaires du Maghreb. Au sujet de leur tyrannie, les auteurs qui ont retracé l'histoire de Fez sous leur domination, racontent une foule de traits épouvantables. Dans l'accomplissement de cette entreprise, il commença par assiéger Fazaz, forteresse où se tenait Mehdi-Ibn-Touala de la tribu d'Idjefech, « peuplade, dit l'auteur du *Nadm-el-Djouher* [1], qui faisait partie des Zenata. » Mehdi était devenu seigneur de cette place forte par suite de la mort de son père. Youçof serrait Fazaz de près, quand Mehdi-Ibn-Youçof-el-Gueznaï [2], seigneur de Miknaça (*Mequinez*), implora son secours contre Moannecer le maghraouien, souverain de Fez. Il se mit aussitôt en marche, dispersa les troupes de Moannecer, s'empara des forts qui entouraient la ville de Fez et pilla les maisons des alentours. Parvenu, au bout de quelques jours de siége, à en faire prisonnier le gouverneur, Bekkar-Ibn-Ibrahîm, il l'envoya à la mort.

De Fez, il se porta sur Sofrouï où il tua tous les membres de la famille Ouanoudîn qui s'y étaient enfermés; puis, en l'an 455

---

[1] Ce titre signifie *Perles enfilées*. L'ouvrage ainsi nommé et qui traitait de l'histoire du Maghreb nous est inconnu.

[2] Le texte arabe porte *Gueznabi*.

(1063), il entra à Fez, sans coup férir. De là, il marcha contre les Ghomara, enleva plusieurs de leurs villes et prit position sur la colline qui domine Tanger. Averti que cette forteresse était gardée par le chambellan Soggout[1] -el-Berghouati, gouverneur de Ceuta, et par plusieurs autres officiers et partisans de la dynastie hammoudite [princes de Malaga], il revint à Fazaz pour en reprendre le siége. Moannecer profita de cette occasion pour surprendre la ville de Fez et tuer le gouverneur que Youçof y avait installé. Afin de recouvrer cette ville, Youçof invita Mehdi-Ibn-Youçof, seigneur de Miknaça, à lui amener des renforts; mais ce chef n'avait pas encore effectué sa jonction avec l'armée almoravide, quand il eut une rencontre avec les troupes de Moannecer et perdit la bataille et la vie. Le vainqueur envoya la tête de son adversaire à Soggout-el-Berghouati, officier aussi hardi et aussi intrépide que lui-même.

Youçof-Ibn-Tachefîn vint alors au secours des Miknaciens en expédiant une armée lemtounienne contre Fez. Moannecer, voyant sa ville étroitement bloquée et vigoureusement attaquée, pendant que les habitants commençaient à sentir les atteintes de la disette, fit une sortie contre les assiégeants, bien résolu de vaincre ou de mourir[2]. Dans cet effort suprême, la fortune le trahit et il resta sur le champ de bataille. Les Zenata, s'étant alors ralliés autour d'El-Cacem-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-er-Rahman, membre de la famille de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, princes de Tèza et de Teçoul, marchèrent contre les Almoravides et les battirent auprès de la rivière Safîr.

Youçof-Ibn-Tachefîn assiégeait encore le Calât-Mehdi, dans la province de Fazaz, quand il apprit la nouvelle de ce revers qui lui avait coûté beaucoup de monde. Ayant laissé un corps d'Almoravides sous les murs de cette forteresse pour en maintenir le blocus, il se mit à parcourir le territoire du Maghreb avec le reste de ses troupes. En l'an 456 (1064), il soumit [le

[1] Ceci est le nom dont les copistes du *Cartas* ont fait *Saghra* et *Sagra*. Ci-après, dans le chapitre sur les Hammoudites du Rîf, se trouve une notice de Soggout.

[2] Le texte arabe dit : *Pour (obtenir) l'une des deux délivrances.*

pays des] Beni-Meracen, et, ensuite, [le château des] Fendelaoua ; puis, en 458, il subjugua les contrées arrosées par le Ouergha. En 460, il se rendit maître du pays des Ghomara et, deux années plus tard (1069), il mit encore le siége devant Fez et l'emporta d'assaut. Plus de trois mille Maghraouiens, Ifrénides, Miknaciens et Zenatiens y trouvèrent la mort, et, à défaut de local assez vaste pour enterrer chaque cadavre séparément, on les entassa tous dans des fosses énormes creusées exprès. Ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans Tlemcen. Le vainqueur fit alors abattre le mur qui séparait le quartier des Cairouanides de celui des Andalousiens, et ayant ainsi formé de Fez une seule ville, il l'entoura d'un rempart et y fit élever plusieurs mosquées par les habitants.

En l'an 463 (1070-1), il partit pour le Molouïa, soumit les territoires que traverse ce fleuve, réduisit les bourgades d'Outat qui en sont voisines, et, deux années plus tard, il marcha contre la ville d'Ed-Demna et l'emporta d'assaut. Ensuite, il prit Aloudan, un des châteaux du pays des Ghomara, et, en l'an 467, il se rendit aux montagnes de Ghïatha et des Beni-Mekoud, dans la province de Tèza. Après avoir soumis ces localités, il partagea le Maghreb en gouvernements dont il confia le commandement à ses fils, à ses parents et aux chefs almoravides.

Quelque temps après, El-Motamed-Ibn-Abbad [roi de Séville] l'invita à l'aider contre les Chrétiens, mais il s'en excusa en lui représentant que la ville de Ceuta était occupée par le chambellan Soggout-el-Berghouati et une foule de partisans de la dynastie hammoudite. Ibn-Abbad le fit alors avertir par des ambassadeurs qu'il était disposé à le seconder dans une guerre contre les Hammoudites. Par suite de cette communication, Youçof mit en campagne une armée lemtounite sous les ordres de Saleh-Ibn-Amran. Soggout et son fils, Azìz-Diâ-ed-Dola (*lumière de l'empire*), menèrent un corps de troupes contre les Almoravides et leur livrèrent bataille aux environs de Tanger. Dans cette rencontre, Soggout perdit la vie, et son fils se réfugia dans Ceuta. Une lettre écrite par Saleh apprit à Youçof-Ibn-Tachefîn la nouvelle de cette victoire.

En l'an 472 (1079-80), Youçof expédia vers le Maghreb central un corps de Lemtouniens commandé par son parent, le général Mezdeli, fils de Tîlenkan [1]-Ibn-Mohammed-Ibn-Oureggout[2], auquel il avait donné l'ordre d'attaquer les princes de race maghraouienne qui commandaient à Tlemcen. Cette ville avait alors dans ses murs l'émir El-Abbas-Ibn-Yahya, rejeton de Yala-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Kheir-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer. Mezdeli soumit le Maghreb central et, en traversant le pays des Zenata, il fit prisonnier Yala, fils de l'émir El-Abbas, et lui ôta la vie.

L'année suivante, lorsque ces troupes furent de retour, Youçof pénétra dans le Rîf et occupa Guercîf, Melîla et les autres villes de cette province. La ville de Nokour, qu'il détruisit pendant cette expédition, ne se releva plus de ses ruines.

A la suite de ces conquêtes, Youçof mena ses Almoravides dans le Maghreb central et soumit la ville d'Oudjda ainsi que le pays des Beni-Iznacen. Il prit ensuite la ville de Tlemcen dont il tua le gouverneur, El-Abbas-Ibn-Yahya, et toute la garnison maghraouienne. Voulant faire de cette place un des boulevards de son empire et un lieu de station pour ses troupes, il y installa un corps almoravide sous les ordres de Mohammed-Ibn-Tînamer le messoufien. A l'endroit où il avait dressé son camp, il fonda la ville de Tagraret. Ce mot signifie *station* en langue berbère. Ayant ensuite effectué la conquête de Ténès[3], d'Oran, du Ouancherîch et de tout le pays jusqu'à Alger, il reprit le chemin de l'occident et rentra à Maroc en 475 (1082-3). Mohammed-Ibn-Tînamer conserva le gouvernement de Tlemcen jusqu'à sa mort et eut pour successeur son frère Tachefîn.

Le roi chrétien [Alphonse VI, roi de Léon et de Castille] s'étant

---

[1] Variantes : *Melenkan*, *Temlenkan*.

[2] Comme *Oureggout* signifie *fils de Reggout*, le mot arabe *Ibn (fils)* qui précède ce nom doit être supprimé. On remarquera que, dans les noms berbères, Ibn-Khaldoun commet très-sonvent la faute que nous indiquons ici.

[3] Les copistes du *Cartas* ont écrit *Tounis*, c'est-à-dire *Tunis*. Cette bévue leur est échappée plus d'une fois.

acharné sur les pays musulmans d'outre-mer, profita des divisions qui régnaient entre les souverains de ces contrées pour mettre le siége devant Tolède. El-Cader-Yahya-Ibn-Di-'n-Noun, le prince qui s'y était enfermé, capitula, en l'an 478, après que la famine et la misère en eussent décimé la population. Comme il s'était rendu à la condition que le roi lui fournirait les moyens de s'emparer de Valence, il obtint de ce monarque un corps d'armée composé de chrétiens, et, avec leur aide, il accomplit son projet. Cette conquête lui avait été d'autant plus facile que le gouverneur, Abou-Bekr-Ibn-Abd-el-Azîz, était mort peu de temps avant le siége de Tolède. Le roi chrétien pénétra ensuite dans l'Andalousie et ne s'arrêta qu'à Tarifa, port où l'on s'embarque pour traverser le Détroit. Ayant soumis à la capitation [1] les musulmans de l'Espagne, peuple qui n'avait plus aucun moyen de lui résister, il partit pour assiéger Ibn-Houd, dans Saragosse. Cette ville allait succomber à la suite d'un long blocus, quand El-Motamed-Ibn-Abbad invita l'émir des musulmans, Youçof-Ibn-Tachefîn, à remplir sa promesse en venant au secours de l'islamisme. Les docteurs de la loi et tous les personnages éminents de l'Espagne [musulmane] lui envoyèrent aussi une adresse dans laquelle ils le prièrent de les protéger contre le roi chrétien.

Avant de commencer une guerre aussi sainte et aussi conforme à ses vœux, Youçof s'occupa de réduire la ville de Ceuta. Pendant qu'une armée, sous les ordres de son fils El-Moëzz, attaquait cette place du côté de la campagne, la flotte d'Ibn-Abbad la tenait bloquée du côté de la mer. Dans le mois de Rebiâ second de l'an 476 (août-sept. 1083), les assiégeants emportèrent Ceuta d'assaut et en firent prisonnier le gouverneur, Diâ-ed-Dola. El-Moëzz, auquel on présenta cet officier, le fit mourir dans les tourments et écrivit à son père Youçof pour lui annoncer ce nouveau triomphe.

A la suite de cette conquête, Ibn-Abbad lui-même traversa le Détroit afin d'implorer l'assistance de Youçof-Ibn-Tachefîn et

[1] On a déjà vu (page 28 de ce volume) que le roi Roger II soumit les musulmans de l'Ifrîkïa à la capitation, taxe imposée par ce peuple sur les chrétiens et les juifs.

des Almoravides. Il trouva ce prince à Fez où il s'occupait à lever des troupes pour la guerre sainte, et, voulant lui fournir un point d'appui pour les opérations militaires qui devaient avoir lieu en Espagne, il ôta à son propre fils, Er-Radi, le commandement d'Algeciras et remit cette forteresse au chef africain. En l'an 479 (1086) Youçof y débarqua avec ses troupes almoravides et les contingents fournis par les tribus du Maghreb. El-Motamed-Ibn-Abbad, accompagné d'Ibn-el-Aftas, souverain de Badajos, allèrent le recevoir, pendant que le fils d'Alphonse, roi des Galiciens [1], rassemblait en Castille les populations de la chrétienté.

En l'an 479 (1086) [2], les musulmans rencontrèrent l'armée d'Alphonse à Ez-Zellaca, près de Badajos, et remportèrent sur elle une victoire à jamais célèbre. Youçof s'en retourna à Maroc après avoir laissé une garnison dans Séville sous les ordres de Mohammed-Ou-Meddjoun, fils de Semouïn-Ibn-Mohammed-Ibn-Oureggout. Cet officier, appelé aussi Ibn-el-Haddj, parce que son père avait porté le titre d'El-Haddj (*le pèlerin*), était parent de Youçof-Ibn-Tachefîn et un de ses généraux les plus distingués.

Le roi chrétien se jeta alors sur l'Espagne orientale sans éprou-

---

[1] Ibn-Khaldoun avait assez de renseignements sur l'Espagne chrétienne pour savoir que ce prince s'appelait *Alphonse*; qu'il était fils, non pas d'Alphonse mais de Ferdinand et roi, non-seulement de Galice, mais de Léon et de Castille. Ici il a suivi l'usage des historiens arabes qui désignent presque toujours les rois de Castille par le titre de *fils d'Alphonse*.— Nous prendrons cette occasion pour faire observer qu'en arabe le nom d'Alphonse s'écrit *Adefouns* ou *Adfounch*, avec un *d* ponctué, lettre qui représente le *th* doux des Anglais. Cette orthographe peut se justifier : dans le trésor de l'église de Saint-Jacques, à Compostelle, se voit encore un crucifix portant l'inscription suivante: *Hoc opus perfectum est in era* IXOO *et duodecima. Hoc signo vincitur inimicus, hoc signo tuetur pius, hoc offerunt famuli Dei* Adefonzus, *princeps et coniux*. L'an 912 de l'ère d'Espagne répond à l'an 874 de J.-C. et à l'an 261-2 de l'hégire. Alphonse III, le grand, était alors roi des Asturies et de Léon.

[2] Le texte imprimé et les manuscrits portent la date de 481. Plus loin, ils offrent 486 à la place de 481.

ver aucune résistance de la part des émirs indépendants qui s'étaient partagé ce pays. Ibn-el-Haddj marcha contre lui, la même année, à la tête des troupes almoravides, et mit les chrétiens dans une déroute vraiment honteuse. Ayant alors déposé Ibn-Rechîc, seigneur de Murcie, il se dirigea sur Denia, et en força le seigneur, Ali-Ibn-Modjahed, à partir pour Bougie. En-Nacer-Ibn-Alennas, souverain de cette ville, accueillit le fugitif avec une haute distinction.

Le même général almoravide plaça alors un corps de troupes à la disposition d'Ibn-Hadjaf, cadi de Valence, qui était venu le pousser à faire une expédition contre El-Cader-Ibn-di-'n-Noun. Ce détachement occupa Valence, en l'an 485 (1092), et Ibn-di-'n-Noun y perdit la vie. A la réception de cette nouvelle, le roi chrétien alla camper sous les murs de la ville conquise et s'en empara, l'an 487. Plus tard, les Almoravides s'en rendirent maîtres, et Youçof-Ibn-Tachefîn en donna le commandement à l'émir Mezdeli.

En 481 (1088) Youçof passa en Espagne pour la seconde fois et remarqua que les émirs indépendants mirent très-peu d'empressement à venir le recevoir. Ces chefs s'étaient souvenus du mécontentement qu'il avait déjà éprouvé en les voyant accabler leurs sujets d'impôts, de corvées et de vexations de toute espèce. Sommés par lui, à cette époque, de faire cesser ces abus et de rentrer dans la légalité, ils évitèrent de se rencontrer avec lui. Ibn-Abbad fut le seul qui alla le rejoindre, et il profita même du peu d'empressement que montraient ses voisins pour tourner contre eux la colère du monarque africain. Il se fit même livrer Ibn-Rechîc contre lequel il nourrissait une haine violente. Youçof envoya alors un corps d'armée contre Almeria, et il en mit le seigneur, Ibn-Somadeh, dans la nécessité de se réfugier auprès d'El-Mansour-Ibn-en-Nacer, souverain de Bougie.

Comme les chefs indépendants qui régnaient en Espagne s'étaient engagés, d'un accord unanime, à ne fournir ni troupes ni approvisionnements aux Almoravides, Youçof conçut d'eux une opinion très-défavorable, et soumit leur conduite au jugement des légistes et des hommes d'Espagne et de Maghreb les plus ca-

pables. Tous furent d'avis qu'il avait le droit de déposer les chefs réfractaires ; opinion que les docteurs les plus distingués de l'Irac, tels qu'El-Ghazzali et Tortouchi [1] confirmèrent par la leur. Fort d'une décision aussi favorable, Youçof se rendit à Grenade et en détrôna le souverain, Abd-Allah-Ibn-Bologguîn-Ibn-Badîs (483 : 1090-1) Il traita de la même manière Temîm, frère du précédent et souverain de Malaga ; puis, ayant découvert que ces princes avaient été en négociation avec le roi chrétien dans un but hostile aux Almoravides, il les déporta tous les deux en Maghreb. Ce procédé inspira une telle frayeur à Ibn-Abbad qu'il évita de se rendre auprès de Youçof ; aussi leur mésintelligence ne tarda pas à éclater.

Youçof s'étant alors transporté à Ceuta, où il avait l'intention de rester quelque temps, confia le gouvernement de l'Espagne à l'émir Sîr-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Mohammed-Ibn-Oureggout, et lui ordonna de partir pour ce pays. Ibn-Abbad s'étant abstenu d'aller au-devant de ce chef pour lui faire sa cour, reçut bientôt de lui la sommation formelle de reconnaître l'autorité de l'émir Youçof-Ibn-Tachefîn et d'abdiquer le trône. Il en résulta une guerre dans laquelle le général almoravide occupa les états de son adversaire, enleva Cordoue à El-Mamoun, fils d'Ibn-Abbad, et força Yezîd-er-Radi, autre fils du même, à abandonner le commandement de Ronda et de Carmona. Après avoir mis à mort tous ces princes, il assiégea El-Motamed-Ibn-Abbad dans Séville et le mit dans la nécessité d'invoquer le secours du roi chrétien. Ce monarque accourut pour le dégager et pour empêcher la chute de la ville ; mais les Lemtouna le repoussèrent de manière à lui ôter tout espoir du succès, et en l'an 484 (1091), ils emportèrent Séville d'assaut. El-Motamed fut fait prisonnier et conduit à Maroc.

---

[1] Abou-Hamed-el-Ghazzali, célèbre philosophe et légiste chafite, était professeur de jurisprudence à Baghdad et mourut en 503 (1109). — Abou-Bekr-et-Tortouchi, docteur du rite malekite, controversiste et ascète, naquit à Tortosa, en Espagne, voyagea en Orient et mourut à Alexandrie en l'an 520 (1126). Dans le second volume de la traduction du dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan se trouvent deux notices consacrées à ces docteurs.

Il passa le reste de ses jours dans une captivité étroite et mourut à Aghmat en l'an 494 (1100-1), dans la prison où Youçof l'avait fait enfermer [1].

Sîr marcha ensuite sur Badajos, mit aux arrêts Omar-Ibn-el-Aftas, souverain de cette ville; puis, s'étant acquis la certitude que son prisonnier et ses fils avaient négocié secrètement avec le roi chrétien dans le but de lui livrer Badajos, il les fit tous mettre à mort. Cette exécution eut lieu le 10 de Dou-'l-Hiddja, 489 (décembre 1096) [2].

L'année suivante Youçof passa en Espagne pour la troisième fois, et sachant que le roi chrétien venait à sa rencontre, il le fit attaquer par une armée almoravide sous les ordres de Mohammed-Ibn-el-Haddj. Dans cette bataille les musulmans rémportèrent la victoire et mirent l'ennemi en pleine déroute.

En l'an 493 (1099-1100), Yahya-Ibn-Abi-Bekr, petit-fils de Youçof-Ibn-Tachefîn, arriva en Espagne et opéra sa jonction avec Mohammed-Ibn-el-Haddj et Sîr-Ibn-Abi-Bekr. Il enleva alors aux roitelets musulmans toutes leurs places fortes, à l'exception de Saragosse, ville où El-Mostaïn-Ibn-Houd se tenait sous la protection des chrétiens. L'émir Mezdeli, gouverneur de Valence, envahit le territoire de Barcelone, y répandit la dévastation, et, après avoir pénétré plus loin dans cette contrée qu'aucun de ses devanciers, il rebroussa chemin. L'Espagne [musulmane] passa ainsi sous la domination de Youçof-Ibn-Tachefîn, et l'autorité des rois provinciaux disparut comme si elle n'avait jamais existé.

Devenu maître de l'Espagne et du Maghreb, Youçof-Ibn-Tachefîn défit les chrétiens à plusieurs reprises, et ayant adopté

---

[1] Pour l'histoire d'El-Motamed, on peut consulter l'*Historia Abbadidarum* de M. Dozy, *Lugd. Bat.* 1846, et le troisième volume de la traduction d'Ibn-Khallikan.

[2] En 1839, feu M. Hoogvliet publia, à Leyde, une histoire très-détaillée de la famille Aftas, sous le titre de *Prolegomena ad edit. Ibni-Abduni poematis*, dans laquelle il a réuni de nombreux extraits des auteurs arabes. — M. Dozy vient de publier le texte arabe du poème d'Ibn-Abdoun avec le commentaire d'Ibn-Bedroun.

le titre de *Commandant des musulmans* (*Emîr el-Moslemîn*), il fit proclamer la suprématie d'El-Mostadher, khalife de Baghdad, et lui expédia deux ambassadeurs. L'un de ces envoyés fut Abd-Allah-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Arebi-el-Mâaferi, natif de Séville, et l'autre fut le cadi Abou-Bekr, fils de celui-ci[1]. Ces agens prirent un ton si insinuant et remplirent leur mission avec tant d'adresse, que le khalife déclara leur maître souverain de l'Espagne et du Maghreb et expédia des lettres patentes à cet effet, afin d'en donner connaissance au public. Ils rapportèrent aussi à Youçof un acte d'investiture par lequel le khalife lui accordait la souveraineté de toutes les contrées sur lesquelles il avait déjà étendu sa domination. L'imam El-Ghazzali et le cadi Abou-Bekr-et-Tortouchi lui adressèrent aussi des lettres de conseils et l'engagèrent de la manière la plus pressante à gouverner avec justice et à ne jamais s'écarter de la bonne voie; ils lui envoyèrent, en même temps, leur décision relative aux roitelets musulmans de l'Espagne, décision qui l'autorisait à exécuter sur eux la sentence de Dieu.

En l'an 497 (1103-4), Youçof passa en Espagne pour la quatrième fois, à la suite de l'expédition que le souverain hammadite, El-Mansour-Ibn-en-Nacer, avait entreprise, la même année, contre Tlemcen. Nous avons déjà parlé de cette démonstration hostile dans notre notice sur les Beni-Hammad[2] et mentionné qu'Ibn-Tînamer avait enlevé à El-Mansour la ville d'Achîr. Pour donner satisfaction au prince hammadite, Youçof ôta le commandement de Tlemcen à Ibn-Tînamer et ordonna à Mezdeli de quitter le gouvernement de Valence et d'aller remplir la place vacante. Abou-Mohammed-Ibn-Fatema fut nommé gouverneur de Valence.

Après avoir fait de nombreuses expéditions dans le pays des chrétiens, Youçof-Ibn-Tachefîn mourut à la fin du cinquième siècle (*dans le mois de Moharrem* 500. — *Septembre* 1106).

Ali-Ibn-Youçof, fils d'Ibn-Tachefîn et prince d'un excellent

---

[1] *Voy*. vol. I, p. 138.

[2] *Voy*. p. 54 de ce volume.

caractère, monta alors sur le trône. Son règne commença par des jours prospères et par une suite de victoires sur les infidèles. Ayant passé le Détroit, il mit à feu et à sang le pays des chrétiens, ramena une foule de prisonniers et confia à [son frère] Temîm le gouvernement de l'Espagne. Le roi chrétien rassembla alors des troupes pour combattre les musulmans, mais son armée fut mise en déroute par celle de Temîm.

En l'an 503 (1109-10), Ali-Ibn-Youçof traversa le Détroit, assiégea Tolède et porta le ravage dans le territoire chrétien. Après sa rentrée de cette expédition, le fils de Radmîr [Alphonse I, fils de Don Sanche Ramirez] marcha contre Saragosse et défit les musulmans [de Tudèle] qui étaient sortis à sa rencontre. Leur chef, [El-Mostaïn-]Ibn-Houd, mourut sur le champ de bataille, martyr de la foi, et le fils de Radmîr assiégea la ville [de Tudèle] jusqu'à ce qu'elle se rendît à discrétion [1].

Quelque temps après, c'est-à-dire en 509 (1115-6), les Génois s'emparèrent de Maïorque. Cette île dut sa délivrance et le retour de sa prospérité à Ibn-Tafertast, général almoravide dont nous avons déjà parlé dans notre notice sur les roitelets d'Espagne [2].

Ali-Ibn-Youçof continua à jouir d'un règne prospère et à augmenter sa puissance. En l'an 526 (1131-2), il nomma son fils Tachefîn gouverneur de l'Espagne occidentale, lui désigna Cordoue et Séville comme résidences, et le fit accompagner à sa destination par Ez-Zobeir-Ibn-Omar, chef almoravide de haut rang. Il accorda en même temps le gouvernement de l'Espagne orientale à Abou-Bekr-Ibn-Ibrahîm-el-Messoufi auquel il assigna Valence pour lieu de séjour. Cet Abou-Bekr est le même émir que le poète Ibn-Khafadja [3] a célébré dans ses vers

---

[1] Nous avons corrigé l'erreur d'Ibn-Khaldoun. — Saragosse fut assiégé en 1114 par le roi d'Aragon. Ce prince s'empara alors de Tudèle, leva le siége de Saragosse, l'assiégea de nouveau en 1118 et s'en empara.

[2] La notice des souverains espagnols se trouve dans la partie inédite de l'ouvrage.

[3] La vie de ce poète se trouve dans le premier volume de la traduction d'Ibn-Khallikan, p. 36.

et qui eut à son service [comme ministre] le philosophe Abou-Bekr-Ibn-Badja [Avenpacé], mieux connu sous le nom d'Ibn-es-Saïgh [1]. Ali-Ibn-Youçof donna à Ibn-Ghanîa-el-Messoufi le gouvernement de Dénia et des îles baléares.

Pendant les quatorze premières années de son administration, Ali-Ibn-Youçof avait constamment joui des faveurs de la fortune, mais enfin, la prospérité de son règne fut interrompue par l'apparition du Mehdi, fondateur de la secte des Almohades. Cet imam s'était d'abord occupé de l'étude et de l'enseignement; ensuite il se chargea gratuitement des fonctions de mufti (*légiste consultant*) et travailla avec un zèle extraordinaire à la réformation des mœurs. Dans l'accomplissement de cette tâche, il eut à subir bien des désagréments, surtout à Bougie, à Tlemcen et à Miknaça où il reçut toutes sortes de mauvais traitements des méchants et des gens pervers. Cité à comparaître devant l'émir Ali-Ibn-Youçof, il maintint une controverse avec les docteurs almoravides, les réduisit au silence et partit pour rejoindre sa tribu, les Hergha. Il était déjà arrivé au milieu de ce peuple quand Ali-Ibn-Youçof changea d'avis à son sujet et fit courir après lui. Les Hergha, sommés de livrer leur compatriote et se voyant menacés par un corps de troupes almoravides, formèrent une alliance avec les Hintata et les Tînmelel, et prirent tous l'engagement de protéger le Mehdi, de maintenir la vraie religion et de la propager, selon la promesse qu'ils lui avaient faite. Nous parlerons en détail de ces événements dans l'histoire des Almohades. En l'an 524 (1130), [deux ans] après la mort du Mehdi, son principal disciple, Abd-el-Moumen-el-Koumi, prit le commandement en vertu du testament de cet imam.

Les tribus masmoudites, animées alors d'un seul et même sentiment, attaquèrent, à plusieurs reprises, la ville de Maroc, et, pendant que la puissance des Lemtouna s'affaiblissait en Espagne, elles travaillèrent à faire triompher la cause almohade en Maghreb et à y rallier les autres populations berbères.

---

[1] Dans ma traduction d'Ibn-Khallikan, vol. III, p. 133, se trouve une notice d'Avenpacé.

Après la mort d'Ali-Ibn-Youçof, événement qui eut lieu en l'an 537 (1142-3), l'autorité suprême passa à Tachefîn-Ibn-Ali, son fils et successeur désigné. Des deux côtés du détroit l'on s'empressa de reconnaître le nouveau souverain, et cela au moment où les Almohades, devenus formidables, s'acharnaient à lui faire la guerre. Quand Abd-el-Moumen entreprit sa grande expédition dans les montagnes du Maghreb, Tachefîn le suivit de près, mais en se tenant dans les plaines, et il arriva ainsi à Tlemcen. Abd-el-Moumen et ses Almohades prirent alors position pour l'assiéger et campèrent auprès de la gorge qui s'ouvre [1] entre les Deux-Rochers *(Es-Sakhratein)* du Tîrni, montagne qui domine la ville. Un corps de troupes sanhadjiennes commandé par Taher-Ibn-Kebab et envoyé au secours de Tachefîn par Yahya-Ibn-el-Azîz, seigneur de Bougie, se laissa alors entraîner par son ardeur et chargea les Almohades, mais il fut taillé en pièces et perdit son chef. A la suite de ce combat, Tachefîn s'enfuit à Oran, où il avait donné rendez-vous à son amiral [2], Lob-Ibn-Meimoun, et à la flotte almoravide. Les Almohades se mirent à sa poursuite et pénétrèrent de vive force dans la ville. Oran succomba en l'an 541 (1146-7). Tachefîn y perdit la vie, ou, selon un autre récit, il disparut et on ne le vit plus [3]. Les

---

[1] Le texte porte : *la caverne qui rit.*

[2] *Amiral*, en arabe *caid* ou *caid-el-istol* (*conducteur de la stolé* ou *flotte*). Les historiens arabes n'ont point d'autre terme pour désigner le chef d'un armement maritime. Le mot *almilend* qu'ils emploient en parlant des commandants de flotte chrétienne, est une altération du mot espagnol *almirante.*

[3] Plus loin, dans l'histoire du règne d'Abd-el-Moumen, on trouvera quelques détails sur la mort de ce prince. L'auteur du *Cartas* raconte cet événement de la manière suivante : « Etroitement bloqué dans Oran » par les Almohades, Tachefîn-Ibn-Ali sortit, de nuit, avec sa *mohalla* » (ou corps d'armée) pour surprendre l'ennemi; mais, ayant été accablé par la nombreuse cavalerie et infanterie des assiégeants, il prit » la fuite. A ce moment, il se trouvait sur une colline élevée qui dominait la mer, et, croyant courir sur un terrain uni, il alla se jeter » dans un précipice vis-à-vis du *ribat (citadelle)* d'Oran. Le lendemain, » on découvrit son corps sur le bord de la mer et on en détacha la tête » pour l'envoyer à Tînmelel. »

Almohades, devenus maîtres du Maghreb central, y massacrèrent les Lemtouniens.

A la mort de Tachefîn, son fils Ibrahîm fut proclamé souverain à Maroc, mais la faiblesse et l'incapacité de ce prince amenèrent sa déposition. On lui substitua son oncle Ishac, fils d'Ali et petit-fils de Youçof-Ibn-Tachefîn [1]. Ce fut alors que les Almohades arrivèrent sous les murs de la ville après avoir conquis tout le Maghreb. Le nouveau souverain, accompagné de ses favoris et de sa famille, alla se présenter devant Abd-el-Moumen, mais les Almohades les tuèrent tous sous les yeux du vainqueur [2].

En l'an 551 (1156), Abd-el-Moumen passa en Espagne avec les Almohades et se rendit maître de ce pays. De tous côtés la mort enveloppa les Lemtouna, et, avec eux, succombèrent leurs émirs; mais une bande de fuyards réussit à se jeter dans les îles orientales : Maïorque, Minorque et Ivîça. Plus tard, ces réfugiés quittèrent lenr asile et allèrent fonder un nouvel empire dans la province de l'Ifrîkïa.

HISTOIRE DE L'EMPIRE FONDÉ A CABES ET A TRIPOLI PAR IBN-GHANÎA, DERNIER REPRÉSENTANT DE LA MONARCHIE ALMORAVIDE. — RÉCIT DES EXPÉDITIONS QU'IL ENTREPRIT, DE CONCERT AVEC CARACOCH-EL-GHOZZI, CONTRE LES ALMOHADES [3].

Les Almoravides reconnaissaient, d'abord, aux Guedala, une des tribus à *litham*, le droit de leur commander ; mais, après la mort de Yahya-Ibn-Ibrahîm, ils rejetèrent l'autorité de leur chef spirituel, Abd-Allah-Ibn-Yacîn [et brisèrent ainsi la confédéra-

---

[1] Dans le tableau des souverains almoravides, t. I, p. XXXI, l. 13, il faut lire : *Ibrahîm-Ibn-Tachefîn, et, ensuite, Ishac, fils d'Ali, etc.*

[2] Pour d'autres détails sur la dynastie des Almoravides, on peut consulter le *Cartas*.

[3] Plus loin, dans l'histoire des Almohades, règne du sultan Yacoub-el-Mansour, l'auteur donne une seconde version des aventures d'Ibn-Ghanîa. Il aborde encore le même sujet dans sa notice sur les Hafsides.

tion qui les avait réunis en seul corps]. Ce docteur passa chez les Lemtouna, renonçant à la mission qu'il avait essayé de remplir, et embrassa la vie ascétique, ainsi que nous l'avons déjà dit[1]. Yahya-Ibn-Omar et son frère Abou-Bekr, descendants d'Ourtantac et membres de la famille qui gouvernait les Lemtouna, répondirent à l'appel qu'Ibn-Yacîn leur adressa et entrainèrent dans le chemin de la dévotion une grande partie de leur tribu. Sous la conduite de ce chef, les néophites firent la guerre aux autres peuples à *litham*, après avoir rallié à la cause almoravide une grande partie des Messoufa.

La conversion de cette tribu lui ouvrit le chemin à la prééminence qu'elle atteignit plus tard sous la dynastie almoravide. Ali-Ibn-Youçof-el-Messoufi, un de leurs chefs les plus braves et les plus influents, occupa, pour cette raison, une haute position à la cour de Youçof-Ibn-Tachefîn; mais, ayant tué un chef lemtounide à la suite d'une dispute, il fut obligé de s'enfuir dans le Désert, après avoir allumé, par cet acte de violence, une guerre entre les Messoufa et les Lemtouna. Quelques années plus tard, il lui fut permis de rentrer au sein de sa tribu, Youçof-Ibn-Tachefîn l'ayant délivré de tout danger en acquittant le prix du sang répandu.

Ce monarque donna alors en mariage à son protégé une de ses parentes nommée Ghanîa, et remplit ainsi un engagement qu'il avait pris envers le père de cette femme.

Mohammed et Yahya, les fruits de cette alliance, furent élevés sous les yeux de Youçof-Ibn-Tachefîn. Ali, fils et successeur de Youçof, leur tenant compte des liens qui les attachaient à sa famille, établit Yahya à Cordoue en qualité de gouverneur de l'Espagne occidentale, et donna à Mohammed le gouvernement des îles baléares. Ces nominations eurent lieu en 520 (1126). Peu de temps après, l'empire almoravide s'écroula, et l'Espagne envoya ses députations et ses hommages à Abd-el-Moumen. Ce monarque fit reconduire les agens espagnols par Abou-Ishac-Berran-Ibn-Mohammed le masmoudien, puissant chef almohade

[1] *Voy.* page 68 de ce volume.

auquel il avait confié la tâche de faire la guerre aux Lemtouna. Berran ayant pris possession de Séville, somma Yahya, fils d'Ali et de Ghanîa, à faire sa soumission et l'obligea à échanger Cordoue contre Jaen et El-Calâ [*Alcala de Guadeira*, près de Séville]. Il marcha ensuite sur Grenade afin d'en éloigner les Lemtouna et de les contraindre à reconnaître la souveraineté des Almohades. Il mourut dans cette ville, l'an 543 (1148-9) et fut enterré dans le château bâti par Badîs (*Casr-Badîs*) [1].

Quant à Mohammed, l'autre fils d'Ali [et de Ghanîa], il garda le commandement des Baléares jusqu'à sa mort. Son fils Abd-Allah lui succéda, et Ishac, un autre de ses fils, recueillit l'autorité après la mort de son frère. Selon un autre récit, Ishac, jaloux de la préférence que son père témoignait pour Abd-Allah, les fit assassiner tous les deux et s'empara du pouvoir. Il mourut sur le trône en 580 (1184-5), et laissa huit fils, savoir : Mohammed, Ali, Yahya, Abd-Allah, El-Ghazi, Sîr, El-Mansour et Djobara.

Mohammed succéda à son père, et ayant appris, l'année même de son avénement, que Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, était débarqué en Espagne, il jugea prudent de reconnaître l'autorité de ce monarque et de lui envoyer sa soumission. L'arrivée d'Ali-Ibn-ez-Zoborteir [2] à Maïorque, chargé par Youçof de mettre à l'épreuve la sincérité du chef almoravide, remplit d'indignation les frères de Mohammed ; ils enlevèrent sur-le-champ le pouvoir à leur aîné et lui donnèrent pour successeur leur frère Ali. Comme Ibn-ez-Zoborteir voulut alors s'embarquer pour aller rejoindre son maître, ils y mirent obstacle ; puis, ayant reçu la nouvelle de la mort du khalife, Youçof-el-Achéri [3], tué à la bataille d'Arcos, et de l'avènement de son fils Yacoub, ils jetèrent l'agent almohade dans le fond d'une prison.

Ali-Ibn-Ishac, le nouveau gouverneur, confia l'administration

---

[1] *Voy.* ci-dessus, p. 63.

[2] Variantes : *Er-Robertîn, Er-Robortîr, Ez-Zebertîn.*

[3] *Ei-Acheri* signifie *le decemviral.* Ce titre appartenait exclusivement aux enfants des *dix* principaux disciples du Mehdi.

de Maïorque à son oncle, Abou-'z-Zobeir, et ayant équipé une escadre de trente-deux navires, il mit à la voile et emmena ses frères Yahya, Abd-Allah et El-Ghazi. Arrivés devant Bougie dans le mois de Safer 581 (mai 1185), ils s'emparèrent de la ville sans coup férir, les habitants ne s'étant nullement attendus à leur arrivée. Le cîd[1] Abou-'r-Rebiâ, fils d'Abd-Allah et petit-fils d'Abd-el-Moumen, qui commandait alors à Bougie, était absent au moment de l'invasion, ayant fait une excursion à Aïmîloul. Aussitôt débarqués, les fils de Ghanîa arrêtèrent le cîd Abou-Mouça, fils d'Abd-el-Moumen, qui se rendait de l'Ifrîkïa en Maghreb, et ils enlevèrent toutes les richesses qui se trouvaient dans les maisons appartenant aux cîds et aux Almohades. Le [cîd,] gouverneur de la Calâ [-Beni-Hammad], qui se rendait en ce moment à Maroc, apprit à Metîdja, ce qui venait de se passer à Bougie et revint sur ses pas afin de porter secours au cîd Abou-'r-Rebiâ. Ali [-Ibn-Ishac]-Ibn-Ghanîa marcha contre eux, mit leur armée en déroute et s'empara de leur camp et de leurs trésors. Les deux chefs almohades parvinrent à atteindre Tlemcen où ils s'arrêtèrent chez le cîd Abou-'l-Hacen, fils d'Abou-Hafs et petit-fils d'Abd-el-Moumen. Ce prince travailla sur-le-champ à restaurer les fortifications de sa ville, pendant que les deux cîds [Abou-'r-Rebiâ et le gouverneur de la Calâ] y attendaient la revanche qu'ils espéraient prendre avec son secours.

Ibn-Ghaniâ se mit alors à butiner, et ayant distribué les fruits de ses rapines à une foule d'Arabes et d'autres bandits, il marcha avec eux sur Alger. S'étant emparé de cette ville, il y laissa Yahya-Ibn-Akhi-Talha en qualité de gouverneur, et ayant ensuite pris Mouzaïa[2], il poussa en avant jusqu'à Milîana. Après avoir placé cette ville sous le commandement de Yedder-Ibn-Aïcha, il se dirigea contre El-Calâ [Calâ-Beni-Hammad] et l'em-

[1] *Cîd* est la prononciation vulgaire du mot *séïyîd* (*chef*, *seigneur*). Sous les Almohades, on donnait ce titre aux princes de la famille royale, descendants d'Abd-el-Moumen.

[2] Le texte arabe porte *Mazouna*, leçon que la position géographique des lieux rend inadmissible.

porta d'assaut au bout de trois jours de siége. Dans toutes ces entreprises, les Arabes le secondèrent avec un zèle vraiment infernal. Il se présenta ensuite devant Constantine, et, pendant qu'il faisait le siége de cette place forte, il prit à son service les bandes d'Arabes qui lui arrivaient de tous côtés avec leurs tentes, leurs troupeaux et leurs familles.

El-Mansour [le souverain almohade] eut connaissance de ces événements en débarquant à Ceuta après son expédition en Espagne. Il désigna aussitôt le cîd Abou-Zeid, fils d'Abou-Hafs et petit-fils d'Abd-el-Moumen, comme gouverneur du Maghreb central et le fit partir pour cette destination à la tête d'une forte armée. Il ordonna aussi à son amiral, Ahmed le sicilien, de prendre la mer avec la flotte, et il confia le commandement de cette expédition maritime à Abou-Mohammed-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Djamê. Les habitants d'Alger, avertis de l'approche des secours, tant par mer que par terre, se soulevèrent contre Yahya-Ibn-Akhi-Talha et le livrèrent, lui et ses compagnons, au cîd Abou-Zeid. Les prisonniers furent mis à mort sur le bord du Chelif; mais Abou-Zeid épargna Yahya, parce que Talha, l'oncle de ce chef, avait passé [du côté des Almohades]. Yedder Ibn-Aïcha quitta Milîana de nuit, mais les troupes [almohades] se mirent à sa poursuite et l'atteignirent à Omm-el-Alou [1]. Les Berbères voulant le faire passer [la rivière], livrèrent un combat aux Almohades, mais ils ne purent empêcher leur protégé d'être fait prisonnier, conduit devant le cîd Abou-Zeid et d'être exécuté à mort.

A peine la flotte almohade fut-elle arrivée au port de Bougie, que Yahya-Ibn-Ghaniâ en fut expulsé par les habitants et alla rejoindre son frère Ali, sous les murs de Constantine. Cette forteresse était déjà réduite à la dernière extrêmité quand le cîd Abou-Zeid, ayant délivré le cîd Abou-Mouça, quitta Tîklat, lieu des environs de Bougie où il s'était campé, et marcha au secours des assiégés. Ibn-Ghanîa se jeta alors dans le Désert, et

[1] Cette localité, dont l'exacte position nous est inconnue, devait être située sur le Chelif. Il ne faut pas la confondre avec un endroit du même nom, aux environs de Tlemcen.

les Almohades l'ayant poursuivi inutilement jusqu'à Maggara et Nîgaouṣ, reprirent le chemin de Bougie. Pendant que le cîd Abou-Zeid s'installait dans cette ville, Ibn-Ghanîa s'empara de Cafsa et entreprit le siége de Touzer et de Castîlïa [1]. Découragé, enfin, par la résistance qu'il y rencontra, il partit pour Tripoli.

Caracoch-el-Ghozzi [2] -el-Modafferi se trouvait alors dans cette ville. Voici l'histoire de ce chef d'après les renseignements consignés par Abou-Mohammed-et-Tidjani dans son ouvrage intitulé *Er-Rihla* [3]. Salah-ed-Dîn (*Saladin*), souverain de l'Egypte, avait envoyé son neveu Taki-ed-Dîn, fils de Chahanchah, vers le pays de l'Occident avec la mission d'y prendre autant de villes qu'il le pourrait, afin d'avoir des lieux de retraite en cas d'une guerre avec-Nour-ed-Dîn-Mahmoud, fils de Zingui et souverain de la Syrie. Salah-ed-Dîn était alors vizir de Nour-ed-Dîn, et comme il avait réussi à établir son indépendance en Egypte, il s'attendait à y être attaqué par son ancien maître. Un événement imprévu ayant forcé Taki-ed-Dîn à rebrousser chemin, Caracoch l'arménien l'abandonna avec une partie des troupes. Son exemple fut imité par Ibrahîm-Ibn-Caratikîn, le silahdar (*porte-glaive*), surnommé El-Moaddemi, parce qu'il avait été attaché au service d'El-Mélek-el-Moaddem-Chems-ed-Dola, fils d'Aïoub et frère de Saladin. Caracoch atteignit Santerïa dont il s'empara en l'an 586 (1190), et le vendredi suivant, il y fit célébrer la prière au nom de Salah-ed-Dîn et de Taki-ed-Dîn.

Après leur avoir envoyé des dépêches renfermant l'annonce de cette conquête, il alla se rendre maître de Zella, d'Audjela et du Fezzan, province qu'il enleva aux Beni-Khattab, famille appar-

---

[1] Ibn-Khaldoun s'exprime ici d'une manière incorrecte. Voyez l'index géographique, au mot *Castîlïa*.

[2] Le mot *Caracoch* ou *Caracouch* appartient à la langue turque et signifie, à la lettre : *oiseau noir*. *El-Ghozzi* signifie *membre de la tribu des Ghozz*. Caracoch était client de la famille de Saladin, laquelle appartenait à la race turcomane ainsi que la grande famille des Ghozz. — Pour l'origine de ce peuple, voy. l'*Histoire des Huns*, t. III, p. 206.

[3] On trouvera dans le *Journal asiatique* d'août-septembre 1852 la traduction de ce *rihla* (*récit de voyage*), par M. A. Rousseau. — Dans notre premier volume, p. 136, nous avons parlé d'Et-Tidjani.

tenant à la tribu des Hoouara. Le roi qu'il détrôna se nommait Mohammed, fils de Khattab, fils d'Isliten, fils d'Abd-Allah, fils de Sanfel, fils de Khattab. Avec lui finit cette dynastie, mais Zouîla, l'ancienne capitale de son empire, porte encore le nom de *Zouîla des fils de Khattab*. Caracoch l'ayant fait prisonnier, le laissa mourir dans les tourments, en essayant de lui faire déclarer le lieu où il avait caché ses trésors. Il passa ensuite auprès de Tripoli, rallia sous ses drapeaux les Arabes soleimides de la branche de Debbab, pénétra dans la montagne de Nefouça et y fit un grand butin qu'il abandonna à ses nouveaux alliés. Masoud-Ibn-Zemam, cheikh des Douaouida étant alors arrivé dans cette province, après avoir effectué son évasion du territoire du Maghreb [1], réunit ses bandes à celles de Caracoch et l'aida à réduire la ville de Tripoli. Caracoch, qui avait pris à son service une foule de brigands arabes appartenant aux tribus de Hilal et de Soleim, établit sa domination dans cette forteresse et les pays voisins. Arménien de naissance, on lui avait donné les surnoms d'*El-Modafferi* et d'*En-Naceri*, parce qu'il était mamlouk d'El-Modaffer [2] et qu'il avait prononcé la prière du vendredi au nom d'El-Mélek-en-Nacer (*le prince victorieux*) Salah-ed-Dîn. Dans ses manifestes, il s'intitulait *Ouéli amr il-Moumenîn* (*chargé d'affaires des vrais croyants* [3]). L'*alama* (*paraphe*) qu'il inscrivit de sa main au bas de ces documents renfermait les mots suivants : *Ouathecto billahi ouahdahou (j'ai placé ma confiance en Dieu seul)*.

Son camarade, Ibrahîm-Ibn-Caratikîn, se dirigea sur Cafsa à la tête d'une troupe d'Arabes, et, en ayant occupé tous les alentours, il somma les Beni-'r-Rend qui y commandaient de faire leur

---

[1] *Voy.* t. I, page 71.

[2] El-Mélek-el-Modaffer (*le prince victorieux*), tel fut le titre honorifique de Taki-ed-Dîn, fils de Chahanchah.

[3] Dans le texte arabe, les mots *bi-sokoun il-mîm* (*avec un* m *quiescent*) se rapportent au mot *amr*. L'intention de l'auteur était d'empêcher le lecteur de regarder *amr* comme une faute de copiste et *amîr* comme la bonne leçon. En ce dernier cas, le titre porté par Caracoch aurait signifié *ami du commandant des Croyants*.

soumission. Cette famille portait une telle haine à la dynastie d'Abd-el-Moumen qu'elle ouvrit les portes de la ville et permit à Ibn-Caratikîn d'y faire célébrer la prière publique aux noms du khalife abbacide et de Salah-ed-Dîn. Officier dévoué, il maintint la suprématie de ces princes à Cafsa jusqu'à ce qu'il fut tué par El-Mansour [le souverain almohade] lors de la prise de cette ville.

Revenons maintenant à Ibn-Ghanîa. Quand Ali-Ibn-Ghanîa arriva à Tripoli, il y trouva Caracoch et prit avec lui l'engagement de se soutenir mutuellement contre les Almohades. Il rallia sous ses drapeaux tous les Arabes soleimides qui s'étaient cantonnés avec leurs troupeaux dans le territoire de Barca, et il eut toujours à se louer du dévouement que cette tribu lui témoigna. Plusieurs fractions de la tribu de Hilal, telles que les Djochem, les Rîah et les Athbedj, embrassèrent aussi sa cause, tant elles détestaient la domination des Almohades ; mais les Zoghba se rangèrent du parti de cette dynastie et lui restèrent invariablement fidèles. Les débris des Lemtouna et des Messoufa accoururent de tous les côtés pour soutenir Ibn-Ghanîa et l'aider à consolider son autorité. Ayant établi dans ces contrées la domination de son peuple, il réorganisa l'empire almoravide dont il ressuscita tous les usages. Après avoir pris plusieurs villes du Djerîd et y avoir fait proclamer la suprématie des Abbacides, il envoya son fils auprès du khalife En-Nacer, fils d'El-Mostadi, en le faisant accompagner par son secrétaire, Abd-el-Berr-Ibn-Ferçan, natif d'Espagne. L'objet de cette mission était de solliciter l'appui du khalife et de renouveler à la cour de Baghdad les assurances de fidélité et d'obéissance que les Almoravides du Maghreb n'avaient jamais cessé de lui donner. Le divan répondit à cette communication en accordant à Ibn-Ghanîa tous les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui et en adressant une lettre à Salah-ed-Dîn-Youçof, fils d'Aïoub-el-Ghozzi, souverain de l'Egypte et de la Syrie, qui lui ordonnait de porter secours au prince almoravide. Conformément à cette injonction, Salah-ed-Dîn transmit à Caracoch la recommandation de travailler de concert avec Ibn-Ghanîa, afin de relever en Afrique la suprématie des

Abbacides. Secondé par son allié, Caracoch mit le siége devant Cabes, l'enleva à Saîd-Ibn-Abi-'l-Hacen et en confia le commandement à un de ses affranchis, après y avoir déposé ses trésors. Ayant ensuite appris que Cafsa s'était révolté contre Ibn-Ghanîa, il l'aida à emporter cette place d'assaut. De là, ils allèrent réduire la ville de Touzer.

Quand El-Mansour reçut la nouvelle de ces événements et de l'invasion du Djerîd, il quitta Maroc, l'an 583 (1187-8), afin d'y porter remède et de reprendre les villes que ces chefs avaient conquises. Arrivé à Tunis, où il établit son quartier-général, il envoya l'avant-garde de son armée contre Ibn-Ghanîa. Ce corps, qui était commandé par deux chefs, le cîd Abou-Youçof-Yacoub, (fils d'Abou-Hafs-Omer, fils d'Abd-el-Moumen) et Omar-Ibn-Abi-Zeid, personnage de haut rang parmi les Almohades, atteignit Ghomert et livra bataille aux troupes d'Ibn-Ghanîa qui s'étaient portées de ce côté. Dans cette rencontre, les Almohades essuyèrent une défaite, Ibn-Abi-Zeid y perdit la vie avec beaucoup des siens, et Ali-Ibn-ez-Zoborteir tomba entre les mains de l'ennemi. Les vainqueurs firent un butin immense.

Déjà les avant-coureurs d'Ibn-Ghanîa se montraient aux environs de Tunis quand El-Mansour marcha contre les insurgés et, dans le mois de Châban 583 (oct.-nov. 1187), il les mit en déroute sous les murs d'El-Hamma. Ibn-Ghanîa et Caracoch échappèrent à grand'peine aux dangers qui les entouraient, et les habitants de Cabes, ville où Caracoch avait jusqu'alors commandé à l'exclusion d'Ibn-Ghanîa, s'empressèrent de faire leur soumission au vainqueur et de lui livrer tous les amis de leur ancien maître. El-Mansour envoya ces prisonniers à Maroc et marcha contre Touzer dont les habitants, voyant la déroute des partisans d'Ibn-Ghanîa, reconnurent sans difficulté l'autorité des Almohades. Il tourna ensuite ses armes contre Cafsa, et, l'ayant assiégé jusqu'à ce que la garnison se rendît à discrétion, il passa au fil de l'épée tous les contingents des tribus arabes qui s'y étaient enfermés. Il fit mourir aussi Ibrahîm-Ibn-Caratikîn, mais il pardonna aux autres Ghozz et les renvoya libres. Ayant autorisé les habitants à se gouverner eux-mêmes, il les laissa en

possession de leurs terres, mais à la condition de lui fournir une portion des récoltes Il attaqua ensuite les Arabes, livra au pillage leurs camps et leurs lieux de station, et les contraignit ainsi à faire leur soumission ; mais telle fut sa colère contre les Djochem, les Rîah et les Acem, tribus qui avaient figuré en première ligne pendant cette révolte, qui les déporta en Maghreb.

En l'an 584 (1188-9), El-Mansour reprit le chemin du Maghreb et Ibn-Ghanîa profita de son départ pour recommencer, avec Caracoch, ses courses dans le Djerîd. Il perdit la vie, cette même année, dans une rencontre avec les habitants de Nefzaoua, ayant été atteint par une flèche lancée au hasard. On l'enterra de ce côté-là, tout en cachant l'emplacement de son tombeau. Selon un autre récit, son corps fut transporté à Maïorque pour y être enterré.

Yahya, fils d'Ishac-Ibn-Mohammed-Ibn-Ghanîa, prit alors le commandement du parti almoravide et maintint avec Caracoch l'alliance offensive et défensive qui avait subsisté entre son frère Ali et ce chef.

En 586 (1190), Caracoch passa aux Almohades et reçut, à Tunis, un très-bon accueil du cîd Abou-Zeid. Quelques jours plus tard, il s'évada furtivement et réussit, par de fausses représentations, à se faire ouvrir les portes de Cabes. A peine maître de cette ville, il en massacra une partie des habitants et, ayant alors invité les chefs des tribus soleimides, les Debbab et les Kaoub, à venir le voir dans le château d'El-Aroucïîn, il les fit mourir au nombre de soixante-dix individus. Parmi ses victimes se trouvèrent Abou-'l-Mehamed-Mahmoud-Ibn-Tauc et Abou-'l-Djouari-Hamîd-Ibn-Djaria. Il alla ensuite s'emparer de la ville de Tripoli, et s'étant tourné de là vers le Djerîd, il en soumit la plus grande partie. Une mésintelligence ayant éclaté entre lui et Ibn-Ghanîa, celui-ci marcha à sa rencontre, mit ses troupes en déroute et le força à se réfugier dans les montagnes. De là, Caracoch s'enfuit vers le Désert et fixa son séjour dans Oueddan ; mais, peu de temps après, Ibn-Ghanîa, secondé par un corps d'Arabes debbabiens qui brûlaient de venger la mort de leurs chefs, emporta cette place d'assaut et lui ôta la vie. Le fils de

Caracoch passa aux Almohades et, jusqu'au règne de [Youçof-] el-Mostancer, il continua à habiter la capitale de leur empire. Il s'enfuit alors à Oueddan d'où il fit des courses dans les pays voisins, jusqu'à ce qu'en 656 (1258), il fut assassiné par des émissaires du roi de Kanem.

Revenons encore à Ibn-Ghanîa et citons les renseignements fournis par Et-Tidjani dans son *Rihla*. Devenu maître du Djerîd, il força Yacout, affranchi de Caracoch, à lui livrer la forteresse de Torra. De là, Yacout se rendit à Tripoli et, pendant un temps considérable, il y fit une vigoureuse résistance. Ibn-Ghanîa eut alors recours à son frère Abd-Allah [souverain des Baléares], et ayant obtenu l'envoi de deux navires faisant partie de la flotte de Maïorque, il parvint à s'emparer de la ville. Yacout fut fait prisonnier et envoyé à Maïorque où il resta en détention jusqu'à la prise de cette île par les Almohades.

Nous allons maintenant reprendre l'histoire de Maïorque. Quand Ali-Ibn-Ghanîa partit pour s'emparer de Bougie, il laissa son frère Mohammed et Ali-Ibn-ez-Zoborteir prisonniers dans cette île. Ibn-ez-Zoborteir, sachant que les fils de Ghanîa avaient emmené la majeure partie de la garnison, se mit, du fond de sa prison, à entretenir une correspondance avec quelques habitants de l'île et réussit à les soulever en faveur de Mohammed. Les insurgés envahirent la citadelle et ne renoncèrent aux hostilités qu'après avoir fait mettre en liberté leur ancien émir ainsi qu'Ibn-ez-Zoborteir. Mohammed reprit alors le commandement de l'île et, comme il avait embrassé le parti des Almohades, il se rendit auprès de Yacoub-el-Mansour et emmena Ibn-ez-Zoborteir avec lui. Abd-Allah-Ibn-Ishac [-Ibn-Ghanîa] quitta alors l'Ifrîkïa et obtint, en Sicile, l'appui d'une flotte qui le rendit maître de Maïorque. Il y régnait encore quand son frère Ali lui fit demander des secours afin de pouvoir réduire la ville de Tripoli.

Quant à Yacout, il resta en captivité chez Abd-Allah-Ibn-Ishac jusqu'à la défaite de cet émir par les Almohades en 599 (1202-3). Abd-Allah y perdit la vie et Yacout alla passer le reste de ses jours à Maroc.

Yahya-Ibn-Ghanîa s'étant emparé de Tripoli y laissa son cou-

sin, Tachefîn-Ibn-Ghazi, en qualité de gouverneur et marcha contre Cabes. Les habitants de cette ville venaient d'obtenir pour commandant un officier almohade nommé Omar-Ibn-Tafraguîn. Ce fut à l'époque où Tripoli succomba qu'ils s'adressèrent au cheikh Abou-Saîd le hafside pour avoir un gouverneur; car ils se voyaient abandonnés par le lieutenant que Caracoch avait établi chez eux. Ibn-Ghanîa mit donc le siége devant Cabes et força les habitants à capituler. Par un des articles du traité, Ibn-Tafraguîn eut l'autorisation de s'en aller librement. Ceci se passa en 591 (1195). Le vainqueur imposa sur les habitants une contribution forcée de soixante mille pièces d'or. En l'an 597 (1200-1), il prit El-Mehdïa et y fit mourir Mohammed-er-Regragui qui s'y était rendu indépendant.

Mohammed-Ibn-Abd-el-Kerîm-er-Regragui, de la tribu de Koumïa, naquit à El-Mehdïa et s'enrôla dans la milice, corps de troupes soldées que l'on y entretenait. Doué d'une grande bravoure, il parvint facilement à former une bande de cavaliers et de fantassins avec laquelle il combattait les Arabes nomades qui dévastaient la province. La crainte qu'il leur inspira ajouta encore à sa réputation, pendant que sa conduite lui attirait les bénédictions du peuple. A cette époque, Abou-Saîd le hafside administrait l'Ifrîkïa, charge qu'il occupait depuis l'avènement d'El-Mansour, et il venait de donner à son frère Abou-Ali-Younos le gouvernement d'El-Mehdïa. Celui-ci ayant demandé à Ibn-Abd-el-Kerîm-er-Regragui la moitié du butin enlevé aux Arabes, essuya un refus dont il se vengea en persécutant et en emprisonnant ce brave soldat. En l'an 595 (1198-9), Ibn-Abd-el-Kerîm se concerta avec ses affidés, s'empara de Younos et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'Abou-Saîd le rachetât moyennant cinq cents dinars en or monnayé. Devenu ainsi maître d'El-Mehdïa, il y proclama son indépendance et prit le titre d'El-Motéwakkel-ala-'llah (*qui met sa confiance en Dieu*). Le cîd Abou-Zeid, fils d'Abou-Hafs-Omar et petit-fils d'Abd-el-Moumen, vint alors prendre le gouvernement de l'Ifrîkïa, et, en l'an 596, il se vit assiéger dans Tunis par Ibn-Abd-el-Kerîm qui, ayant dressé son camp à la Goulette (*Halk-el-ouadi*), repoussa avec

avantage les sorties tentées par les Almohades. Le siége avait traîné en longueur, quand Ibn-Abd-el-Kerîm exauça les prières des habitants et s'éloigna. Arrivé sous les murs de Cabes, il y assiégea Yahya-Ibn-Ghanîa pendant quelque temps et, ensuite, il prit la route de Cafsa. Vivement poursuivi par Ibn-Ghanîa, il rentra dans El-Mehdïa où il eut bientôt à soutenir un siége. Ce fut en 597 (1200-1) qu'Ibn-Ghanîa prit position devant la ville et, avec l'aide de deux navires de guerre obtenus du cîd Abou-Zeid, il força son adversaire à se rendre et l'envoya mourir au fond d'une prison.

Maître de Tripoli, de Cabes, de Sfax et du Djerîd, Ibn-Ghanîa ajouta alors à ses états la ville d'El-Mehdïa. Ayant ensuite entrepris une expédition dans la partie occidentale de l'Ifrîkïa, il dressa ses catapultes contre la ville de Bèdja, la prit d'assaut et la ruina de fond en comble. Le gouverneur, Omar-Ibn-Ghaleb, y perdit la vie, et les habitants se réfugièrent dans Laribus et Sicca Veneria. Après le départ du chef almoravide, ils rentrèrent chez eux par l'ordre du cîd Abou-Zeid, mais Ibn-Ghanîa vint encore les y attaquer. La nouvelle de l'approche d'une armée almohade commandée par le cîd Abou-'l-Hacen, frère d'Abou-Zeid, l'obligea à lever le siége et à marcher à la rencontre de l'ennemi. Il s'en-suivit une bataille près de Constantine qui entraîna la défaite des Almohades et la prise de leur camp. Biskera étant tombé au pouvoir d'Ibn-Ghanîa, il fit couper les mains aux habitants et emmena prisonnier Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-Yala, officier qui y commandait. Après cette conquête, il occupa Tebessa et Cairouan; puis, ayant reçu les hommages des habitants de Bône, il rentra à El-Mehdîa.

Parvenu ainsi à un haut degré de puissance, il partit, l'an 599 (1202-3), pour assiéger Tunis, après avoir confié le gouvernement d'El-Mehdïa à son cousin Ali-el-Kafi, fils de Ghazi, fils d'Abd-Allah, fils de Mohammed, fils d'Ali et de Ghanîa. Il campa sur le Djebel-el-Ahmer (*le Mont-Rouge*), près de Tunis, fit occuper la Goulette par son frère, de manière à investir la ville, puis, il en fit combler les fossés et jouer ses catapultes et autres machines de guerre. Au bout de quatre mois, et dans la dernière

année du sixième siècle (1203), il emporta Tunis d'assaut. Parmi les prisonniers se trouvèrent le cîd Abou-Zeid et ses deux fils. Une contribution de cent mille pièces d'or fut imposée sur les habitants, et Ibn-Asfour, secrétaire d'Ibn-Ghanïa, entreprit de percevoir cette somme en se faisant seconder par Abou-Bekr-Ibn-Abd-el-Azîz-Ibn-es-Sekak. Ces commissaires mirent tant de rigueur dans l'exécution de leur tâche, que la plupart de ceux qui passèrent par leurs mains auraient préféré la mort au traitement cruel qu'ils avaient dû subir. L'on rapporte même qu'Ismaïl-Ibn-Abd-er-Refiâ, membre d'une des premières familles de la ville, céda au désespoir et mit fin à ses jours en se précipitant dans un puits. Ce triste événement fit renoncer au recouvrement des sommes qui restaient encore à payer. Ibn-Ghanîa emmena prisonnier le cîd Abou-Zeid et, parvenu à Nefouça, il imposa sur les habitants de cette localité une contribution de deux millions de dinars (*pièces d'or*). Se livrant, dès lors, à toute espèce de violence, il opprima le peuple et se lança insolemment dans les excès de la tyrannie.

Le khalife En-Nacer éprouva l'indignation la plus vive en apprenant l'étendue des malheurs dont Ibn-Abd-el-Kerîm et Ibn-Ghanîa avaient accablé le peuple de l'Ifrîkïa ; aussi, en l'an 601 (1204-5), il quitta Maroc et se mit en marche pour ce pays. A cette nouvelle, Ibn-Ghanîa sortit de Tunis, traversa Cairouan et, arrivé à Cafsa, il rassembla ses partisans arabes et s'en fit remettre des otages pour assurer leur fidélité. Quand il eut assiégé et ruiné Torra, forteresse située dans le pays de Nefzaoua, il se porta sur le Hamma des Matmata.

En-Nacer, étant arrivé à Tunis, se rendit à Cafsa et, de là, à Cabes où il apprit que son adversaire s'était retranché dans la montagne de Demmer. Ne voulant pas l'attaquer dans une position aussi forte, il alla camper sous les murs d'El-Mehdïa dont il se proposa d'entreprendre le siége. En l'an 602, pendant qu'il faisait construire des machines pour battre la place en brèche, il expédia contre Ibn-Ghanîa un corps de quatre mille Almohades commandés par Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed le hafside. Un engagement eut lieu entre les deux partis à Mont-Tadjera, aux

environs de Cabes, et Djobara-Ibn-Ishac, frère d'Ibn-Ghanîa, y perdit la vie en même temps que le cîd Abou-Zeid recouvra la liberté.

En-Nacer obtint alors la possession d'El-Mehdïa, et comme le gouverneur, Ali-Ibn-Ghazi, avait embrassé sa cause, il l'accueillit avec une haute distinction et lui fit présent d'un riche cadeau que son affranchi Naseh venait de lui apporter de Ceuta. Parmi les objets de prix dont cette offrande se composait, on remarqua surtout deux robes ornées de pierreries. Ibn-Ghazi resta au service d'En-Nacer et trouva la mort en combattant les infidèles (*les Chrétiens de l'Espagne*).

Rentré à Tunis, après avoir donné le commandement d'El-Mehdïa à un chef almohade nommé Mohammed-Ibn-Yaghmor, En-Nacer s'occupa à trouver un homme capable de gouverner l'Ifrîkïa et de protéger ce pays contre les bandes d'Ibn-Ghanîa. Son choix se fixa sur Abou-Mohammed le hafside, auquel il confia ce poste éminent en l'an 603 (1206-7). Aussitôt qu'il eut repris la route du Maghreb, son adversaire infatigable rassembla des troupes afin d'attaquer les Almohades dans Tunis. Les Douaouida, sous la conduite de leur émir Mohammed, fils de Masoud Ibn-Soltan, accoururent sous les drapeaux d'Ibn-Ghanîa, ainsi qu'une foule d'autres brigands arabes ; mais la tribu d'Auf, branche de celle de Soleim, se rangea du côté des Almohades. Après une rencontre qui eut lieu à Chebrou, près de Tebessa, et dans laquelle les Almoravides furent mis en déroute, Ibn-Ghanîa s'enfuit du côté de Tripoli ; mais, quelque temps après, il envahit le Maghreb avec ses Arabes et ses Almoravides qu'il était parvenu à rassembler de nouveau. Arrivé à Sidjilmessa, il reprit le chemin du Maghreb central, après avoir tout dévasté sur son passage et gorgé de butin les guerriers qui marchaient sous son drapeau. Cédant alors à l'invitation de quelques Zenatiens, amis du désordre, il se dirigea vers Tèhert pour livrer bataille aux troupes du cîd Abou-Amran-Mouça, fils de Youçof-Ibn-Abd-el-Moumen et gouverneur de Tlemcen. Les Almohades y essuyèrent une défaite ; Abou-Amran perdit la vie et son fils fut fait prisonnier. Le vainqueur reprit alors le chemin de l'Ifrîkïa, mais,

ayant rencontré une armée almohade commandée par le cheikh Abou-Mohammed, gouverneur de cette province, il perdit tout le butin qu'il avait ramassé et se vit repousser dans les montagnes de Tripoli. Son frère, Sîr-Ibn-Ishac, l'abandonna vers cette époque et se rendit à Maroc où En-Nacer lui fit un accueil fort honorable.

Malgré ce revers, Ibn-Ghanîa parvint encore à rassembler plusieurs bandes d'Arabes appartenant, les unes à la tribu de Rîah, et les autres aux tribus d'Auf et de Nefath. Un certain nombre de tribus berbères, alliées de ces nomades, vinrent aussi se joindre à lui. Il prit alors la résolution d'envahir l'Ifrîkïa, sans prévoir le rude échec auquel il allait s'exposer. En l'an 606 (1209-10), son armée fut totalement dispersée à Mont-Nefouça par les Almohades sous les ordres du cheikh Abou-Mohammed; tous ses émirs périrent sur le champ de bataille; ses chevaux, ses équipages et ses armes tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Dans cette journée, Mohammed-Ibn-el-Ghazi perdit la vie ainsi que Djerrar-Ibn-Ouîghern le maghraouien, et Abd-Allah, fils de Mohammed-Ibn-Masoud-Ibn-Soltan le douaouidien, dont le père était alors émir des Rìah. Avec Abd-Allah succombèrent son cousin Harakat, fils d'Abou-'s-Cheikh-Ibn-Açaker-Ibn-Soltan et l'émir des Corra, branche de la tribu de Hilal. Ibn-Nakhîl, qui mentionne la mort de ce dernier, rapporte qu'en ce jour les Almohades enlevèrent aux Almoravides dix-huit mille bêtes de somme.

Ce revers contribua beaucoup à ruiner l'influence d'Ibn-Ghanîa et à réprimer son audace. Les tribus nefouciennes se soulevèrent contre son scribe Ibn-Asfour, qui avait été chargé de prélever sur elles une contribution forcée, et elles mirent à mort ses deux fils.

Abou-Mohammed parcourut alors l'Ifrîkïa et, étant tombé sur les Arabes soleimides, il fit prisonniers leurs cheikhs et les envoya à Tunis avec leurs familles. Par de semblables moyens, il réprima l'esprit de brigandage qui animait les Arabes et rendit [graduellement] la paix à l'Ifrîkïa. Cette province continua à jouir d'une grande prospérité jusqu'à la mort d'Abou-Mohammed, événement qui eut lieu en 618 (1221).

Le gouvernement de l'Ifrîkïa passa alors au cîd Abou-'l-Ola-Idrîs, fils de Youçof et petit-fils d'Abd-el-Moumen ; mais quelques auteurs déclarent qu'Idrîs parvint à ce poste un peu avant la mort d'Abou-Mohammed. Quoi qu'il en soit, ce changement ralluma l'amour d'Ibn-Ghanîa pour le désordre et le porta à commencer une nouvelle carrière de révolte et de dévastation, quand Abou-'l-Ola se mit en campagne pour la combattre.

Arrivé à Cabes, le cîd Abou-'l-Ola s'installa dans le Casr-el-Aroucïîn d'où il envoya du côté de Derdj et de Ghadams un corps almohade sous les ordres de son fils, le cîd Abou-Zeid. Un autre corps partit, en même temps, pour Oueddan afin d'y bloquer le chef almoravide. Pendant que le cîd Abou-'l-Ola songeait au moyen de châtier les Arabes qui s'étaient révoltés, Abou-Zeid chassa Ibn-Ghanîa depuis Oueddan jusqu'au Zab et le força à se réfugier dans Biskera. Il emporta même cette ville d'assaut, mais son adversaire parvint à lui échapper et à réunir un nouveau corps d'armée composé d'Arabes et de Berbères. Il continua, toutefois, la poursuite et, en l'an 621 (1224), les Almohades et les Hoouara, ses alliés, atteignirent les troupes d'Ibn-Ghanîa aux environs de Tunis. Des deux côtés, l'on se mit en ordre de bataille, et le combat s'engagea vigoureusement ; mais les Almohades mirent encore les partisans d'Ibn-Ghanîa en déroute, tuèrent un grand nombre d'Almoravides et firent un énorme butin. Dans cette bataille, les Hoouara, sous la conduite de leur chef Hannach-Ibn-Bâra-Ibn-Ounîfen, se couvrirent de gloire.

Le cîd Abou-Zeid ayant appris, à la suite de cette victoire, que son père venait de mourir à Tunis, reprit le chemin de cette ville, et, [quelque temps après,] les Hafsides obtinrent encore le gouvernement de l'Ifrîkïa. L'émir Abou-Zékérïa enleva ensuite l'autorité à son frère Abou-Mohammed-Abd-Allah et finit par détacher cette province de l'empire régi par les descendants d'Abd-el-Moumen. Ce chef fut l'ancêtre des khalifes hafsides et le fondateur de leur puissance en Ifrîkïa. Il défendit ce pays avec succès contre Ibn-Ghanîa, le poursuivant partout où il osa se présenter et délivrant, peu à peu, les habitants et les cultivateurs de l'oppression qui les accablait.

Quant à Ibn-Ghanîa, il s'enfonça dans le Désert avec ses Arabes et continua à y mener une vie vagabonde : tantôt il se dirigea vers l'occident, jusqu'aux environs de Sidjilmessa, et, tantôt, il poussa jusqu'à la grande Acaba [1], sur la frontière de l'Egypte. Dans une de ces courses, il enleva Soueica, lieu des environs de Barca, à Ibn-Metkoud [2], et, dans une autre, il attaqua les Maghraoua à Ouédjer, entre Metîdja et Milîana, tua leur émir Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman, et mit son cadavre en croix sur les murs d'Alger. Il avait l'habitude de prendre des troupes à sa solde et de les laisser partir sans obstacle quand elles étaient fatiguées du service. Il mourut en 631 (1233-4) ou en 633, après avoir régné cinquante ans. On cacha le lieu de son tombeau que les uns disent être à Redjouan, vallée au midi de Laribus, et que les autres placent sur le bord du Chelif, dans le voisinage de Milîana. D'autres encore assurent qu'il fut enterré dans le Sahra de Badîs et Tennouma, désert de la province du Zab. Avec lui succomba l'empire que les Messoufa et les Lemtouna, tribus almoravides, avaient fondé en Ifrîkïa, en Maghreb et en Espagne, et, avec la chute de sa puissance, la domination de la race sanhadjienne disparut de la terre.

Il mourut sans postérité masculine, et telle fut sa confiance dans la générosité de l'émir Abou-Zékérïa, qu'il recommanda, dit-on, ses filles aux soins de ce prince. Saber, son esclave européen, les conduisit auprès d'Abou-Zékérïa qui, en effet, leur accorda sa protection et bâtit, dans la capitale de son empire, un palais pour les loger. Cet édifice porte encore le nom de Casr-el-Benat *(château des filles)*. Elles passèrent le reste de leurs jours dans le célibat, pour se conformer à la dernière volonté de leur père, et elles jouirent d'une forte pension qu'Abou-Zékérïa leur avait accordée. L'on raconte qu'un de leurs cousins ayant exprimé le désir d'en avoir une pour femme, Abou-Zékérïa en

---

[1] *Voy.* t. I, p. 8, note.

[2] Le texte arabe imprimé et les manuscrits portent ici *Medkour*. Soueica est situé près du cap Mesrata, tout-à-fait en dehors du territoire de Barca.

fit part à la jeune personne, en déclarant qu'il regardait une telle alliance comme fort convenable, puisqu'un cousin a plus de droits à la main de sa cousine que tout autre, et qu'elle lui répondit : « S'il était réellement notre cousin, nous ne serions pas » réduites à vivre au dépens d'autrui. » Elles moururent à un âge fort avancé, sans avoir jamais voulu se marier. Mon père m'a raconté que, dans sa jeunesse, vers l'an 710 (1310-11), il avait vu une de ces dames qui était alors dans sa quatre-vingt-dixième année. « De toutes les femmes du monde, me dit-il, » c'était la plus noble de caractère, la plus généreuse de cœur, » la plus vertueuse de conduite. »

Les tribus porteurs du *litham* existent encore de nos jours dans les contrées où elles s'adonnaient autrefois à la vie nomade. Leur territoire avoisine le pays des Noirs et le sépare de la région sabloneuse qui touche aux deux Maghrebs et à l'Ifrîkïa, pays qu'habitent les Berbères. On rencontre les peuples à *litham* depuis l'Ocean atlantique jusqu'au bord du Nîl de l'Orient. La fraction de cette race qui fonda un empire en Espagne et en Afrique et qui se composa d'une faible portion des Messoufa et des Lemtouna, a péri de la manière que nous avons décrite : épuisée à force de dominer, consumée dans de lointaines expéditions et ruinée par le luxe, elle disparut, enfin, exterminée par les Almohades.

Quant à ceux qui restèrent dans le Désert, rien ne se changea dans leur manière d'être et, jusqu'à ce jour, ils restent divisés et désunis à cause de la diversité de leurs sentiments et de leurs intérêts. Soumis à l'autorité du roi des Noirs (*Mélek-es-Soudan*). ils lui paient l'impôt (*kharadj*) et fournissent des contingents à ses armées.

Ils forment une espèce de cordon sur la frontière du pays des Noirs ; cordon qui s'étend vers l'Orient parallèlement à celui que forment les Arabes sur la frontière des deux Maghrebs et de l'Ifrîkïa. Les Guedala, une de leurs tribus, se trouvent en face des Doui-Hassan, branche de la tribu arabe des Makil qui habite le Sous-el-Acsa ; les Lemtouna et les Ounzîga [ou Outrîga] ont devant eux les Doui-Mansour et les Doui-Obeid-Allah, Makiliens

du Maghreb-el-Acsa; les Messoufa sont vis-à-vis des Zoghba, tribu arabe du Maghreb central; les Lamta se trouvent en face des Rîah, tribu arabe qui occupe le Zab et [les campagnes de] Bougie et de Constantine, et, enfin, les Targa (*Touareg*) se tiennent vis-à-vis des Soleim, tribu arabe de l'Ifrîkïa.

L'éducation des chameaux forme leur principale occupation; ces animaux fournissant à leur subsistance et servant aussi à les porter, eux et leurs bagages. On ne trouve que très-peu de chevaux chez eux, mais ils ont pour monture une espèce de chameau très-actif qu'ils appellent *nodjob*[1]. Quand une guerre éclate entre ces peuples, ils combattent montés sur des chameaux. L'allure des *nodjob* est un amble qui approche du galop.

Les Arabes du Désert, et surtout les Beni-Saîd, peuplade nomade qui fait partie de la tribu des Rîah, envahissent, de temps à autre, les contrées appartenant aux porteurs du *litham* et s'en retournent au plus vite, après avoir pillé tout ce qui se trouve sur leur passage. Alors, l'alarme se répand dans les campements, l'on monte ses chameaux, l'on court occuper les endroits où les ravisseurs doivent s'arrêter pour prendre de l'eau, et, presque toujours, on les atteint avant qu'ils puissent rentrer chez eux. Il s'ensuit un combat acharné, et les Arabes n'emportent leur butin qu'à grand'peine et après avoir perdu plusieurs de leurs camarades.

Puisque nous avons fait mention des rois des Noirs, nous parlerons maintenant de ceux dont les états touchent, de nos jours, au royaume du Maghreb.

HISTOIRE DES ROIS DES PEUPLES NÈGRES [SOUDAN].

Cette portion de l'espèce humaine qui se compose des peuples nègres a pour demeure les contrées du deuxième climat et du premier, ainsi que les régions qui s'étendent au-delà du premier

---

[1] *Nodjob* est le pluriel de *nedjîb*. Ce mot signifie *un chameau de belle race, un chameau mehari.*— *Voy.* ci-devant, p. 70, n. 2.

climat jusqu'à l'extrémité de la partie habitable du globe. Ils occupent ces territoires dans toute leur longueur, depuis l'Occident jusqu'à l'Orient, de sorte que leur pays avoisine successivement le Maghreb des Berbères, l'Ifrîkïa, le Yémen, le Hidjaz (province qui marque le milieu de cette ligne), Basra et les régions de l'Inde [1].

L'espèce nègre se partage en plusieurs races, tribus et ramifications dont les mieux connues, en Orient, sont les Zendj [natifs de Zanguebar], les Abyssins (*El-Habacha*) et les Nubiens (*Nouba*). Quant à celles qui habitent l'Occident, nous en parlerons plus loin. On fait remonter leur origine à Cham, fils de Noé, en donnant pour aïeul aux Abyssins un nommé Habach, fils de Kouch (*Chus*), fils de Ham (*Cham*), et aux Nubiens un nommé Nouba, fils de Couch, fils de Canaan, fils de Ham. Telle est leur généalogie selon El-Masoudi, mais Ibn-Abd-el-Berr [2] dit que les Nubiens descendent de Nouba, fils de Cout, fils de Yansor, fils de Ham. Quant aux Zendj, ils seraient les enfants de Zendji, fils de Couch. « Tous les autres noirs, dit Ibn-Abd-el-Berr, ont pour ancêtre » Cout, fils de Ham. » Ce Cout est le même que d'autres généalogistes appellent Copte (*Coft*), fils de Ham.

Ibn-Saîd fait l'énumération de dix-neuf peuples ou tribus dont se compose la race noire ; ainsi, du côté de l'Orient, sur la mer indienne, on trouve les Zendj, nation qui possède la ville de Monbeça (*Mombaça*) et pratique l'idolatrie. Ce furent des esclaves tirés de cette contrée qui, sous la conduite d'un prétendant, vainquirent leurs maîtres à Basra, pendant qu'El-Motamed occupait le trône du khalifat [3]. A côté des Zendj, dit Ibn-

[1] Les anciens géographes grecs et arabes s'imaginaient que le continent de l'Afrique se prolongeait vers l'est pour former la limite méridionale de la mer indienne et de la mer de la Chine.

[2] *Voy.* t. I, p. 174.

[3] La révolte des Zendj éclata en 252 (866), quatre ans avant l'avènement d'El-Motamed ; mais ce fut sous son règne qu'eut lieu la prise de Basra. Ces Zendj étaient établis dans le territoire des *sibkha* ou marais salés, vis-à-vis de Basra. Ils eurent pour but ostensible, en prenant les armes, de mettre sur le trône du khalifat un soi-disant descendant d'Ali,

Saïd[1], on trouve les Berbera, peuple dont Emro-'l-Caïs fait mention dans ses vers[2]. De nos jours, l'islamisme est très-répandu chez eux. Ils possèdent Macdichou, ville située sur l'Océan indien et habitée par des commerçants musulmans. Au sud-ouest [des Berbera] se trouvent les Demdem, peuple sauvage qui va sans chaussures et sans habits. Ceux-ci, ajoute Ibn-Saïd, envahirent l'Abyssinie et la Nubie à l'époque où les Tartars pénétrèrent en Irac[3], et, après avoir dévasté ces contrées, ils rentrèrent dans leur pays. A côté d'eux, se tiennent les Abyssins, la plus puissante des nations nègres; ils habitent le bord occidental de la mer [Rouge], dans le voisinage du Yémen. Ce fut de leur pays que partit l'expédition qui, du temps de Dou-Nouas[4], traversa la mer pour s'emparer du Yémen. Kâber était autrefois la capitale de leur royaume. Ils professaient alors le christianisme, mais le *Sahîh*[5] nous apprend qu'à l'époque même de l'hégire, un de leurs [rois] embrassa l'islamisme. Ils sont retournés depuis à leur ancienne croyance et s'attendent à obtenir possession du Yémen lors de la consommation des siècles. Celui d'entre eux qui, du temps du Prophète, se fit musulman et qui, un peu avant l'hégire, accorda sa protection aux réfugiés qui profes-

---

fils d'Abou-Taleb et gendre de Mahomet. L'histoire de cette insurrection occupe une place marquante dans les annales de l'islamisme. Ibn-el-Athîr en parle très-longuement, ainsi que les autres historiens du khalifat.

[1] Les extraits d'Ibn-Saïd qui se trouvent dans ce chapitre, ont été revus et vérifiés sur le manuscrit de la géographie de cet auteur, volume appartenant à la Bibliothèque impériale.

[2] Ce poète n'en parle qu'une seule fois; il dit, dans un de ses poèmes: « Des chevaux aux queues écourtées, habitués aux marches de nuit, « chevaux des Berbera. » — Voy. le *Diwan d'Amr'olkais*, texte arabe, p. 27, l. 13.

[3] L'invasion dont il s'agit fut celle de Gengiskan (*Tchinguiz-Khan*), en l'an 617 (1220).

[4] Consultez sur cette expédition, l'*Essai* de M. C. de Perceval.

[5] Le recueil dans lequel El-Bokhari a réuni les traditions relatives à Mahomet porte le titre de *Sahîh* (*authentique*).

saient la vraie religion, fut le même sur lequel le Prophète, ayant appris sa mort, invoqua la bénédiction divine. Il s'appelait *Nedjachi*, nom qui, dans leur langue, se prononce *Angach* et que les Arabes ont altéré selon leur habitude quand ils adoptent un mot étranger. Ce terme ne sert pas à désigner le souverain régnant, quoi qu'en dise certaines gens nullement familiarisées avec la matière; si la chose en était ainsi, l'usage en serait maintenu jusqu'à nos jours, puisque l'Abyssinie a toujours formé un royaume indépendant[1]. L'on désigne le roi qui le gouverne actuellement par le titre d'*El-Hatti*, mais j'ignore si c'est là son véritable nom ou celui de la famille royale[2].

A l'occident des états de ce roi est située la ville de Damout. Un grand chef y régnait autrefois et possédait un puissant empire. Au nord des mêmes [états] se trouvait un autre roi appartenant à la même race et appelé Hack-ed-Dîn-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Oulasmâ. Il habitait la ville d'Oufat[3] et tirait son origine d'une famille qui avait embrassé l'islamisme à une époque que nous ne saurions désigner. Comme son aïeul Oulasmâ avait reconnu l'autorité du roi de Damout, El-Hatti en fut offensé et lui enleva son royaume. La guerre ayant traîné en longueur, la puissance d'El-Hatti s'affaiblit, et les fils d'Oulasmâ parvinrent à recouvrer leurs états. Ils s'emparèrent aussi d'Oufat et ruinèrent cette ville de fond en comble. Nous avons entendu dire qu'à la mort de Hack-ed-Dîn, son frère, Sâd-ed-Dîn, lui succéda. Cette famille professe la religion musulmane; tantôt elle reconnaît l'autorité d'El-Hatti et tantôt elle la repousse.

---

[1] En langue éthiopienne *nigouça* signifie *roi*. *Nigouça angast*, l'un des titres des rois abyssins, signifie *roi des rois*.

[2] D'après la petite histoire des rois chrétiens de l'Abyssinie, composée par El-Makrizi et dont M. Noël des Vergers a donné plusieurs extraits dans sa notice sur l'Abyssinie *(Univers pittoresque)*, le titre d'*El-Hatti* fut porté par les rois de ce pays. Ce mot signifie *le souverain*.

[3] Ou *Wefat*. — *Voy*. la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I, p. 457, et la Géographie d'Abou-'-Feda, traduite par M. Reinaud, t. I, p. 229.

Après eux, dit Ibn-Saîd, viennent les Bédja, peuple partie chrétien, partie musulman, qui possède l'île de Souaken dans la mer de Suez.

Ensuite on trouve les Nubiens, peuple frère des Zendj et des Abyssins. Ils possèdent, sur la rive gauche du Nîl, une ville appelée Dongola. La plupart des Nubiens professent le christianisme. Ils sont voisins de l'Egypte, et c'est de chez eux que ce royaume tire ses esclaves.

« A côté d'eux sont les Zaghaoua [les Darfour], peuple musulman dont une des tribus se nomme Tadjera [1]. Ensuite viennent les Kanem, population fort nombreuse chez qui l'islamisme prédomine. Leur ville principale s'appelle Djîmi [2] et leur domination s'étend sur les contrées du Désert jusqu'au Fezzan. Depuis l'établissement de la dynastie hafside, ils ont entretenu avec elle des relations amicales.

Immédiatement à l'occident des Kanem se trouvent les Kaokao; ensuite viennent les Nacara, les Tekrour, les Lemi, les Nemnem, les Djabi [3], les Kouri [ou Koura] et les Ankerar [4]. Ces derniers sont tout-à-fait à l'Occident et habitent le pays situé entre l'Atlantique et Ghana [5].— Terminons ici nos extraits d'Ibn-Saîd.

Lors de la conquête de l'Afrique septentrionale [par les musulmans] [6], quelques marchands pénétrèrent dans la partie occidentale du pays des Noirs et ne trouvèrent chez eux aucun roi plus puissant que celui de Ghana. Ses états se prolongeaient vers l'Occident jusqu'au bord de l'Atlantique. Ghana, la capitale de

---

[1] Ou *Tadjoua.* — *Voy.* l'ouvrage de M. Reynaud cité dans la note précédente, t. I, p. 224, note.

[2] Variantes : *Khebmi, Hîmi, Djebmi.*

[3] Variante : *Hani.*

[4] Variante : *Aiguezar.*

[5] Ghana paraît avoir occupé l'emplacement de Kabra, près de Tenboktou.

[6] Dans le *Negroland of the Arabs* de M. Cooley se trouve une traduction anglaise de la suite de ce chapitre.

cette nation forte et nombreuse , se composait de deux villes séparées par le Nîl [le Niger] et formait une des plus grandes cités du monde et des mieux peuplées. L'auteur du *Livre de Roger* [1] en fait une mention spéciale ainsi que l'auteur des *Routes et Royaumes* [2]. L'on rapporte que, du côté de l'Orient, les Ghana avaient pour voisins les Sousou, ou Ceuceu.

Après eux, on trouve successivement les Melli, les Kaokao, ou Kaghou, et les Tekrour. En l'an 796 (1393-4), le cheikh Othman, mufti des habitants de Ghana et leur personnage le plus distingué par le savoir, la piété et la haute renommée, vint en Egypte avec sa famille dans l'intention de faire le pèlerinage. Ce savant docteur m'apprit alors qu'on donnait aux Tekour le nom de Zeghaï et aux Melli le nom d'Ankarïa.

Le royaume de Ghana était tombé dans le dernier affaiblissement vers l'époque où l'empire des porteurs du *litham* [les Almoravides] commençait à devenir puissant ; aussi, ce dernier peuple, qui habitait immédiatement au nord des Ghana, du côté du pays des Berbères, étendit sa domination sur les Noirs, dévasta leur territoire et pilla leurs propriétés. Les ayant alors soumis à la capitation, il leur imposa un tribut et porta un grand nombre d'entre eux à embrasser l'islamisme. L'autorité des souverains de Ghana s'étant anéantie, leurs voisins, les Sousou, subjuguèrent ce pays et réduisirent les habitants en esclavage.

Plus tard, la population de Melli prit un tel accroissement qu'elle se rendit maîtresse de toute cette région et subjugua les Noirs des contrées voisines. Ayant vaincu les Sousou, elle occupa tous les états qui formaient cet ancien royaume et étendit sa domination sur le royaume de Ghana jusqu'à l'Océan atlantique, du côté de l'Occident. Ils professaient l'islamisme, et l'on dit que le premier d'entre eux qui embrassa cette religion fut un roi appelé Bermendana. C'est ainsi que le cheikh Othman pro-

---

[1] *Voy*. vol. 1, page 186, note.

[2] En Arabe, *El-Meçalek ou el-Memalek*. C'est la géographie d'Abou-Obeid-el-Bekri.

nonçait son nom. Bermendana fit le pèlerinage de la Mecque, et les rois, ses successeurs, imitèrent son exemple. Le plus puissant de ces monarques fut celui qui soumit les Sousou, occupa leurs villes et leur enleva l'autorité souveraine. Il se nommait Mari-Djata. Chez eux, le mot *mari* veut dire *émir descendu d'un sultan; Djata* signifie *lion*, et *Teguen, petit-fils*[1]. Ce roi, dont nous n'avons pas appris la généalogie, régna vingt-cinq ans, à ce qu'on nous a rapporté. Son fils Mença-Ouéli lui succéda. *Mença,* dans leur langage, veut dire *sultan* et *Ouéli* est l'équivalent d'*Ali.* Mença-Ouéli était un de leurs plus grands rois. Il fit le pèlerinage pendant le règne d'Ed-Daher-Bîbers [le sultan mamlouk]. De son frère et successeur Ouati, l'autorité passa à un troisième frère nommé Khalîfa, lequel était faible d'esprit et ne s'occupait qu'à tirer de l'arc. Comme il avait l'habitude de lancer des flèches sur les passants et de les tuer de gaité de cœur, le peuple se souleva contre lui et le mit à mort. Abou-Bekr, fils de la fille de Mari-Djata, succéda à l'empire. On le choisit pour roi d'après le principe des nations barbares qui mettent la sœur [du monarque décédé] ou le fils de sa sœur en possession [du trône]. Nous n'avons pas appris la généalogie paternelle de ce prince.

A sa mort, un affranchi de la famille royale, nommé Sakoura, s'empara du pouvoir. Le cheikh Othman nous apprit que, dans leur langue, ce nom se prononce *Sebkera.* L'usurpateur fit le pèlerinage sous le règne d'El-Mélek-en-Nacer et fut tué à Tadjora pendant qu'il était en route pour rentrer dans ses états. Le royaume de Melli prit un grand accroissement sous l'administration de ce souverain, et les peuples voisins furent subjugués par ses armées. Il s'empara aussi de la ville de Kaokao. Ses possessions s'étendaient depuis l'Atlantique et Ghana, du côté de l'Occident, jusqu'au pays de Tekrour, du côté de l'Orient. Le royaume de Melli devint alors redoutable aux autres peuples nègres et acquit une telle importance que les marchands du Maghreb et de l'Ifrîkïa allèrent y faire le commerce. El-Haddj-Younos, inter-

[1] « Ces mots appartiennent à la langue mandingue. » — (*Cooley.*)

prète tekrourien, rapporte que Kaokao fut pris par Saghmendja, un des généraux de Mença-Mouça.

Sakoura eut pour successeur un fils du sultan Mari-Djata, nommé Gao, lequel transmit le pouvoir à son fils Mohammed-Ibn-Gao. L'autorité passa des enfants de Mari-Djata à un fils de sa sœur, nommé Abou-Bekr.

Mença-Mouça, fils et successeur d'Abou-Bekr, se distinguait par sa puissance et par la sainteté de sa vie. Telle fut la justice de son administration que le souvenir en est encore vivant. Il fit le pèlerinage en l'an 724 (1324), et, ayant rencontré à la Mecque le poète espagnol, Abou-Ishac-Ibrahîm-es-Saheli, mieux connu sous le nom de Toueidjen[1], il l'emmena avec lui dans le pays des Noirs. Dès lors, Abou-Ishac jouit de la faveur toute particulière du sultan et la transmit comme un héritage à ses fils, lesquels la conservent encore. Ils établirent leur séjour à Oualaten, lieu situé sur cette partie de la frontière mellienne qui regarde le Maghreb.

Abou-Abd-Allah-el-Mâmer-Ibn-Khadîdja-el-Koumi, descendant d'Abd-el-Moumen et un de nos amis, rencontra Mença-Mouça qui revenait de la Mecque. El-Mâmer s'était montré dans le Zab où il avait travaillé à former un parti en faveur du *Fatemide attendu*[2]; il avait même recruté une bande d'Arabes avec laquelle il faisait des courses dans les pays voisins. Le seigneur de Ouargla, s'étant emparé de lui par une ruse, le mit en prison d'où il le relâcha plus tard. El-Mâmer s'enfonça dans le Désert et alla demander au sultan Mença-Mouça un corps de troupes afin de se venger. Ayant alors appris que ce monarque était parti pour le pèlerinage[3], il se fixa à Ghadams pour y attendre son retour. Comme Mença-Mouça était un puissant souverain dont l'autorité s'étendait jusqu'au Désert qui avoisine Ouargla, El-Mâmer espérait obtenir de lui assez de secours pour vaincre ses

---

[1] *Voy.* le *Voyage d'Ibn-Batouta en Soudan*, journal asiatique de 1843.

[2] *Voy*, l'appendice, n° II.

[3] Dans le texte arabe, il faut sans doute lire : *balarahou* khoroudjohou *lil-haddj*.

ennemis et réussir dans ses projets. Le sultan l'accueillit avec bonté et l'emmena dans son pays, lui promettant de le soutenir par un corps de troupes et de l'aider à vaincre ses ennemis. El-Mâmer, dont la véracité était parfaitement reconnue, me fit à ce sujet le récit suivant : « Abou-Ishac-et-Toueidjen et moi, nous » fîmes partie du cortége royal et nous prîmes même le pas sur » les vizirs et les chefs de la nation. Sa majesté écouta avec » plaisir [1] les historiettes que nous lui racontâmes, et, à chaque » station, elle nous fit cadeau de quelques plats de vivres et de » sucreries. Douze mille jeunes esclaves, revêtues de tuniques de » brocart et de soie de Yemen, portaient ses effets. »

Le Haddj-Younos, interprète de cette nation au Caire, raconte ce qui suit : « Le roi Mença-Mouça arriva de son pays avec » quatre-vingts charges de poudre d'or, pesant chacune trois » quintaux (*kintar*) [2] ; son peuple est dans l'usage de transporter » ses bagages à dos d'esclaves ou d'hommes [libres]; mais, » dans de longs voyages, tels que celui de la Mecque, il se sert » de chameaux pour cet objet. »

Reprenons le récit d'[El-Mâmer-] Ibn-Khadîdja : « Nous l'ac- » compagnâmes jusqu'à la capitale de son royaume, et, comme il » voulait construire une salle d'audience, il décida qu'elle serait » solidement bâtie et revêtue de plâtre ; car, de tels édifices » étaient encore inconnus dans son pays. Abou-Ishac-et-Toueid- » jen, homme très-habile en plusieurs métiers, se chargea de » remplir la volonté du roi et bâtit une salle carrée, surmontée » d'une coupole. Dans cette construction, il déploya toutes les » ressources de son génie ; et, l'ayant enduite de plâtre et ornée » d'arabesques en couleurs éclatantes, il en fit un admirable » monument. Comme l'architecture était inconnue dans ce pays, » le sultan en fut charmé, et donna à Toueidjen douze mille » *mithcals* [3] de poudre d'or comme témoignage de sa satisfac-

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire : *fé-yetemetta.*

[2] *Voy.* t. I, p. 210, note.

[3] Le *mithcal* pèse une drachme et demie ou la huitième partie d'une once.

» tion. Ajoutez à cela la haute faveur du prince, une place » éminente à la cour et de beaux cadeaux de temps à autre. »

Le sultan Mença-Mouça entretenait des relations amicales avec le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen [1], et les deux monarques s'envoyaient des présents par l'entremise de leurs grands officiers. Le sultan maghrebin fit même apprêter un choix des plus beaux produits de son royaume et confia à Ali-Ibn-Ghanem, émir des Mâkil, le soin de porter ce cadeau vraiment royal au sultan des Noirs. Une députation, composée des premiers personnages de l'empire, accompagna Ibn-Ghanem. La magnificence de cette offrande fut le sujet de toutes les conversations, ainsi que nous le dirons ailleurs. Les successeurs de ces deux monarques héritèrent des mêmes sentiments de bienveillance mutuelle.

Mença-Mouça régna vingt-cinq ans. A sa mort, le gouvernement de Melli passa à son fils Mença-Magha. Le mot *Magha* est l'équivalent de *Mohammed*. Il mourut après un règne de quatre ans et eut pour successeur Mença-Soleiman, fils d'Abou-Bekr et frère de Mença-Mouça. Après la mort de Mença-Soleiman, qui régna vingt-quatre ans, l'autorité fut transmise à son fils Cassa [2], lequel mourut au bout de neuf mois et laissa le trône à Mari-Djata, fils de Mença-Magha et petit-fils de Mença-Mouça. Ce monarque jouit d'un règne de quatorze ans pendant lesquels il accabla le peuple du poids de sa tyrannie, ne respectant pas même l'honneur des femmes.

En l'an 762 (1360-1), il envoya un présent à Abou-Salem, fils d'Abou-'l-Hacen et sultan du Maghreb. On y remarqua surtout une giraffe *(zérafa)*, animal d'une taille colossale et presque inconnu en Maghreb. Pendant longtemps ce quadrupède fit le sujet de toutes les conversations, à cause de sa forme extraordinaire dans laquelle on vit réunis les caractères et qualités de plusieurs animaux de différentes espèces.

En l'an 776 (1374-5), je rencontrai à Honein Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Ouaçoul, natif de Sidjilmessa et homme d'une

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *li-ahdihi*.

[2] Variantes : *Fenba*, *Canba*.

véracité éprouvée qui, pendant quelque temps, avait habité le pays des Kaokao, chez les Noirs, où il s'était chargé des fonctions de cadi. Ce fut de lui que je tins la plupart des renseignements que je viens de rapporter. Parlant du sultan Djata, il me dit qu'il avait ruiné l'empire, épuisé le trésor royal et mit l'état à deux doigts de sa perte. « Il porta si loin, ajouta-t-il, sa manie de » dépenser, qu'il vendit la célèbre pierre d'or, regardée comme » un de leurs trésors les plus rares. Cette masse de métal » pesait vingt *kintars*; elle était telle qu'on l'avait retirée » de la mine, n'ayant jamais été travaillée ni soumise à l'action » du feu. Ce prince dissipateur la vendit à vil prix à des mar- » chands égyptiens qui avaient l'habitude de visiter son pays. Il » dépensa aussi en débauches et en folies de tous genres les ri- » chesses amassées par les rois, ses prédécesseurs. Il fut enfin » atteint de léthargie, maladie très-commune dans ce pays et » qui attaque surtout les gens haut placés. Cette indisposition » commence par des accès périodiques et réduit, enfin, le ma- » lade à un tel état, qu'à peine peut-on le tenir un instant éveillé. » Alors elle se déclare d'une manière permanente et fait mourir » sa victime [1]. Pendant deux années, Djata eut à en subir les » attaques, et il y succomba l'an 775 (1373-4). L'on déféra » l'autorité à son fils Mouça. Ce prince évita de suivre les erre- » ments de son père et travailla à procurer au peuple les avan- » tages de la justice et d'une bonne administration. Il est » renommé pour sa générosité, mais son vizir, Mari-Djata, s'est » emparé de la direction des affaires. » Le mot *Mari* veut dire *vizir;* quant à *Djata,* nous en avons déjà marqué la signification. Ce ministre tient maintenant le sultan Mouça en chartre privée et dispose de toute l'autorité. Il a levé des troupes, mis des armées en campagne et subjugué les parties orientales du pays des Noirs jusqu'au delà de Kaokao. Au commencement du règne de son maître, il envoya un corps d'armée contre Takedda, ville située dans la contrée des porteurs du *litham*, et il la fit bloquer si

---

[1] Dans toutes les circonstances, cette maladie se termine fatalement, dit Winterbottom dans son *Account of Sierra Leone.*

étroitement qu'elle faillit succomber. Takedda est à soixante-dix stations au sud-ouest de Ouargla, sur la route suivie par les pèlerins nègres ; elle est gouvernée par un chef *lithamien* qui prend le titre de sultan et entretient une correspondance amicale avec les émirs du Zab et de Ouargla. « La capitale du royaume de » Melli, dit ce même Ibn-Ouaçoul, s'appelle Beled-Beni........ [1]; » elle est très-étendue, très-populeuse et très-commerçante. De » nombreuses sources arrosent les terres cultivées qui l'envi- » ronnent. C'est maintenant un lieu de halte pour les cara- » vanes de commerce provenant du Maghreb, de l'Ifrîkïa et » de l'Egypte. De tous côtés on y envoie des marchandises. »

Nous venons d'apprendre que Mença-Mouça mourut en 789 (1387) et que son frère et successeur, Mença-Magha, fut tué environ une année plus tard. Le commandement passa alors à Sandaki, mari de la mère de Mouça. *Sandaki* veut dire *vizir*[2]. Quelques mois après son élévation au trône, un homme de la famille de Mari-Djata se jeta sur lui et le tua. Alors un nommé Mahmoud, qui se disait descendre de Mença-Gao, fils de Mença-Ouéli, fils de Mari-Djata l'ancien, arriva du pays des infidèles, région située derrière Melli, et s'empara du royaume. Devenu sultan en 792 (1390), il prit le surnom de Mença-Magha.

HISTOIRE DES LAMTA, DES GUEZOULA ET DES HESKOURA, TRIBUS DESCENDUES DE TÎSKI ET SOEURS DE CELLES DE SANHADJA ET DE HOOUARA.

Nous avons dit[3] que ces tribus sont sœurs de celles de Sanhadja [et de Hoouara], toutes les cinq ayant eu pour mère Tîski-el-Ardja, fille de Zahhîk-Ibn-Madghis. Les Sanhadja descendent d'Amîl, fils de Zéazâ ; les Hoouara d'Aurîgh, fils d'El-

[1] Le nom de la tribu est resté en blanc dans tous les manuscrits.

[2] Selon M. Cooley, ce titre se compose des mots mandingues *san* ou *sanon*, haut, et *adéyué*, conseiller.

[3] *Voy.* p. 3 de ce volume et p. 273 du tome I.

Ardja et de Bernès; mais la généalogie des trois autres n'offre rien de certain. Même celle des Sanhadja a paru obscure à Ibn-Hazm, car il déclare qu'on ignore également le père des Lamta et celui des Sanhadja.

Les Lamta, les Guezoula et les Heskoura habitent le Sous et les régions du Désert qui avoisinent ce pays. Leurs populations remplissent aussi les montagnes et les vallées de l'Atlas.

La majeure partie de la tribu des Lamta demeure dans le voisinage des Sanhadja porteurs du *litham*. Elle se partage en un grand nombre de branches dont la plupart sont nomades et vivent sous la tente. Dans le Sous, il s'en trouve deux fractions, les Zegguen [ou Zogguen] et les Lakhs [ou Lakhès], peuplades qui se sont incorporées dans la tribu des Doui-Hassan, Arabes makiliens. Le reste des Lamta habite le Désert avec les peuples porteurs du *litham*, et ils se tiennent, presque tous, au midi de Tlemcen et de l'Ifrîkïa.

C'est à la tribu des Lamta qu'appartenait le jurisconsulte Ou-Aggag-Ibn-Zîri[1], disciple d'Abou-Amran-el-Faci. Il habita Sidjilmessa et eut pour disciple Abd-Allah-Ibn-Yacîn, fondateur de l'empire lemtounien.

Les Guezoula forment un grand nombre de branches dont la plupart se tiennent dans le Sous, auprès des Lamta, avec lesquels elles sont tantôt en paix, tantôt en guerre. On y trouve aussi quelques peuplades nomades appartenant à la tribu des Guezoula qui, avant de pénétrer dans cette province, avaient eu des conflits avec les Makil. Ayant effectué leur entrée dans le Sous, elles se laissèrent dompter par leurs anciens adversaires dont elles sont maintenant, soit les sujets, soit les confédérés.

Quant aux Heskoura, on les compte, de nos jours, au nombre des tribus masmoudiennes et on les regarde comme partisans de la doctrine almohade. Ils se partagent en plusieurs branches formant des tribus considérables par le nombre et occupant cette partie des montagnes de Deren qui a Tedla au [nord-]est et le

---

[1] Ci-devant, p. 68, Ibn-Khaldoun écrit *Zellou*. Dans un des manuscrits de la géographie d'El-Bekri, on lit *Zeloui*.

Derâ au sud. Une partie de ce peuple embrassa la cause du Mehdi quelque temps avant la prise de Maroc, mais le reste ne s'y rallia que plus tard. C'est pour cette raison qu'ils ne passent pas pour Almohades aux yeux de beaucoup de monde, et ceux mêmes qui leur reconnaissent cette qualité leur refusent le titre de *devanciers*[1]. En effet, ils s'étaient d'abord montrés hostiles au Mehdi et avaient livré plusieurs batailles à ses affidés et partisans. A cette époque, ils professaient ouvertement leur haine pour cet imam et le maudissaient publiquement; leurs prédicateurs avaient même l'habitude de dire, dans les réunions où ils célébraient la prière : « Que la malédiction de Dieu soit sur les » Hintata, les Tînmelel et leur cheikh, guide aveugle qui les » égare. » Plus tard, ils firent leur soumission, mais comme ils n'avaient pris ce parti qu'après la conquête de Maroc par les Almohades, ils ne purent obtenir aucun des priviléges dont les Hintata, les Tînmelel, les Hergha et les Hezerdja jouissaient en leur qualité de *devanciers*.

Les Heskoura forment un grand nombre de tribus telles que les Mastaoua, les Ghodjdama, les Fatouaka, les Zemraoua, les Aïntîft, les Aînoultal, les Beni-Sekour et plusieurs autres dont je n'ai pas les noms présents à la mémoire. Vers la fin de l'empire almohade, ils reconnaissaient pour chef Omar-Ibn-Oucarît, intrigant[2] dont il sera souvent question dans l'histoire des khalifes almohades, El-Mamoun et Er-Rechîd. Omar eut pour successeur Masoud-Ibn-Gueldacen, soutien principal d'Abou-Debbous, et aïeul, je le présume, des Beni-Masoud-Ibn-Gueldacen, chefs actuels de la tribu. Cette famille appartient à la tribu de Fatouaka et s'appelle ordinairement les Beni-Khattab. Comme l'autorité n'est jamais sortie de leurs mains, l'opinion que je viens d'émettre me semble bien fondée. Lors de la chute des Almohades, les Heskoura opposèrent quelque résistance aux Mérinides, et, depuis lors, ils ont continué à leur montrer alter-

---

[1] Ci-après, dans le commencement de l'histoire des Almohades, on trouvera l'explication de ce terme.

[2] Je lis *el-motecebbeb*.

nativement des dispositions bienveillantes et des sentiments hostiles. Leur territoire avait longtemps servi d'asile aux Arabes de la tribu de Djochem qui voulaient se soustraire à la domination mérinide et offrait un refuge assuré aux princes de la famille royale qui se jetaient dans la révolte. A la fin, cependant, ils consentirent à payer l'impôt et les contributions exigés par ce gouvernement, mais ce furent toujours eux-mêmes qui en prélevèrent le montant. A l'instar des populations masmoudiennes, ils allaient se ranger sous les drapeaux du sultan quand il leur adressait une sommation à cet effet.

Les Aïntîft prennent leurs chefs dans la maison des Hennou. Youçof-Ibn-Meknoul [1], membre de cette famille, s'établit dans Tafîyout [2], forteresse qu'il s'était fait construire et que ses fils, Ali et Makhlouf, continuèrent à fortifier après sa mort. Il eut pour successeur son fils Makhlouf. En l'an 702 (1302-3), ce chef se mit en révolte, mais, quelque temps après, il fit sa soumission. Ce fut lui qui arrêta Youçof-Ibn-Abi-Eïad, [prince mérinide] qui s'était révolté à Maroc, en l'an 707, sous le règne d'Abou-Thabet, et dont nous raconterons ailleurs l'histoire. Se voyant reduit aux abois, Youçof courut se réfugier auprès de Makhlouf et fut livré par lui au sultan. Un service aussi important procura à ce chef sa rentrée en grâce. Le commandement passa de Makhlouf à son fils Hilal; et, jusqu'à nos jours, l'autorité s'est constamment maintenue dans cette famille.

Les Aînoultal reconnaissent pour chefs les Aulad-Teroumît. Sous le règne du sultan Abou-Saîd et sous celui de son fils Abou-'l-Hacen, ce peuple eut pour chef Ali-Ibn-Mohammed, personnage qui se distingua par son insubordination jusqu'à ce que le sultan Abou-'l-Hacen, étant monté sur le trône, le bloqua dans la montagne où il s'était retiré et le contraignit à faire sa soumission. Ali entra alors au service de l'état et, pendant le reste de ses jours, il continua à toucher un fort traitement et à jouir d'une grande considération. Il mourut de la peste à Tunis, quelque

---

[1] Variantes : *Meknoun*, *Menkoun*.

[2] Variante : *Tagîyout*.

temps après la déroute de Cairouan [1]. Ses fils exercèrent l'autorité après lui, mais leur mort et l'extinction de cette branche de la famille ont fait passer le commandement à la branche collatérale.

Les Fatouaka forment la section la plus grande et la plus puissante des Heskoura, celle qui est la plus favorisée par le souverain mérinide et qui est employée le plus souvent à son service. Lors de la chute des Almohades, la famille des Beni-Khattab avaient pris le parti des fils d'Abd-el-Hack, [aïeul des princes mérinides]; aussi le gouvernement mérinide la choisit pour commander aux Heskoura. Sous le règne de Youçof-Ibn-Yacoub, cette tribu eut pour chef Mohammed-Ibn-Masoud[-Ibn-Khattab] et, ensuite, Omar, fils du précédent. Omar mourut à sa résidence, dans la montagne, l'an 704 (1304-5), et fut remplacé par Mouça-Ibn-Masoud, son oncle paternel. Le nouveau chef ayant montré des dispositions hostiles au gouvernement mérinide, se fit emprisonner par le sultan; mais, en l'an 706, il recouvra la liberté. Après lui, le commandement des Heskoura passa à Mohammed-Ibn-Omar-Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud.

Lors de l'affermissement de l'empire mérinide par la destruction de la puissance masmoudienne [ou almohade], la nouvelle dynastie confia aux chefs de ces tribus le soin de percevoir l'impôt chez elles; mesure dictée par la considération que ces personnages étaient de la même race que leurs contribuables [et éprouveraient, par conséquent, moins de difficultés dans l'exécution de leur tâche]. Parmi les plus puissants chefs de cette époque, on distinguait surtout les Aulad-Younos, émirs des Hintata, et les Beni-Khattab, émirs des Heskoura. Ces deux familles se chargeaient, tantôt l'une, tantôt l'autre, de faire rentrer les impôts des provinces qui dépendaient de la ville de Maroc. Mohammed-Ibn-Omar, celui dont nous venons de parler, remplit les fonctions de percepteur en remplacement de Mouça-Ibn-Ali, cheikh des Hintata, et de Mohammed, frère de Mouça. Il conserva cette charge toute sa vie et mourut peu de temps avant

[1] *Voy.* t. III, hist. des Hafsides, et, t. IV, hist. des Mérinides.

le désastre de Cairouan. Son fils, Ibrahîm, partit alors pour rejoindre le sultan Abou-'l-Hacen ; mais, arrivé à Tlemcen, il apprit qu'Abou-Einan s'était fait proclamer sultan. Cette nouvelle le décida à rentrer dans sa montagne, et, comme il s'y montra serviteur dévoué d'Abou-'l-Hacen, il encourut l'inimitié d'Abou-Einan et fut attaqué par son oncle Abd-el-Hack qui venait d'obtenir de ce prince l'administration des provinces marocaines. Il persévéra, néanmoins, dans sa résistance et, jusqu'à l'occupation de Maroc par Abou-'l-Hacen, il se distingua comme le partisan le plus brave, le plus fidèle de cet infortuné monarque. Lors de la mort d'Abou-'l-Hacen, Abou-Einan le fit emprisonner, et, en l'an 757 (1356), avant de partir pour Tlemsen, il lui ôta la vie. Mansour-Ibn-Mohammed, frère d'Ibrahîm, lui succéda et garda le commandement de la tribu jusqu'à l'an 776 (1374-5), quand l'émir Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen, prit possession de la ville de Maroc. Ce prince l'ayant alors cité devant lui, le mit aux arrêts dans la maison de Beddjou-Ibn-el-Alam-Ibn-Mesri-Ibn-Masoud-Ibn-Khattab, un de ses officiers et cousin du prisonnier. Ce Beddjou était allé avec son père se ranger du côté des Mérinides, afin d'échapper à l'inimitié de la famille de Mohammed-Ibn-Omer qui voyait en lui un compétiteur pour le commandement de la tribu. Beddjou n'eut pas plus tôt reçu son parent chez lui, qu'il le fit assassiner avec ses fils. Par cet acte de vengeance, il encourut la colère du sultan [Abd-er-Rahman] et se fit mettre en prison. Peu de temps après, il recouvra la liberté et, ayant obtenu le commandement des Heskoura, il continue encore à l'exercer.

NOTICE DES SANHADJA DE LA TROISIÈME RACE.

Cette race sanhadjienne n'a jamais possédé d'empire, bien qu'elle soit, de nos jours, une des tribus les plus nombreuses du Maghreb. Une de ses fractions habite la partie orientale de l'Atlas, entre Tèza, Tedla et Mâden-Beni-Fazaz. Là, du côté de l'ouest, leur territoire est séparé du pays des Masmouda, dans l'Atlas, par le défilé qui mène à Akircilouîn, dans la région dac-

tylifère. Les Sanhadja occupent les cîmes de cette chaîne de montagnes et la région qui s'étend, vers le sud-est, depuis le défilé dont nous venons de parler, jusqu'à Akircilouîn et qui se dirige, de là, vers l'occident, en traversant le Derâ et le Sous-el-Acsa, province dont ils possèdent les campagnes et plusieurs villes telles que Taroudant et Ifrî-an-Founan.

Toute cette population porte le nom de *Zanaga*, mot que l'on peut retrouver dans *Sanhadja*, si l'on y supprime l'*h* et que l'on donne à l'*s* une nuance du son du *z* et au *dj* le son du *k* guttural, ou, plutôt, de la lettre qui tient le milieu entre le *k* et le *dj*, lettre dont la prononciation est bien connue [1].

Les Zanaga se distinguent des autres peuples du Maghreb par leur nombre, leur bravoure et leur esprit d'indépendance. Leur tribu la plus puissante habite la montagne qui domine Tedla et prend ses chefs dans la famille d'Amran-az-Zanagui. Assez forte pour résister à l'autorité du sultan, elle sait se défendre contre l'oppression et éviter l'humiliation de payer l'impôt. A côté d'elle se trouvent quelques peuplades djanatiennes [*zenatiennes*] dont les unes s'adonnent à la vie nomade et habitent des chaumières construites de broussailles. Ces nomades fréquentent avec leurs troupeaux les endroits qui ont été arrosés par les pluies, et, dans ce but, ils parcourent la région qui s'étend depuis Tîghanîmîn, au sud de Miknaça [Mequinez], jusqu'à l'Omm-Rebiâ, fleuve qui coule dans la province de Temsna, au nord de l'Atlas. Ils choisissent leurs chefs parmi les Aulad-Hîri, une de leurs principales familles; et, étant obligés à payer l'impôt, ils ont à subir bien des humiliations.

Auprès d'eux, et dans la plaine située entre l'Omm-Rebiâ et la ville de Maroc, se trouvent les tribus dokkaliennes; puis, du côté de l'occident, sur le bord de l'Océan et auprès d'Azemmor, on rencontre une tribu remarquable par son nombre, que l'on compte parmi les peuples masmoudiens à cause de la localité qu'elle occupe, des habitudes qui la distinguent, de la manière dont elle s'administre et de l'impôt qu'elle doit payer. Cette tribu

---

[1] Cette lettre c'est le *g* dur, comme dans *garant*, *garde*.

obéit aux descendants d'Azîz-Ibn-Ibourk, chef qui la gouvernait dans les premiers temps de la dynastie mérinide et duquel nous parlerons ailleurs. Sa postérité est connue sous le nom de Beni-Battan.

On trouve dans les montagnes de Tèza et dans la contrée qui se prolonge de là jusqu'aux montagnes de Lokaï, quelques autres tribus sanhadjiennes, telles que les Botouïa, les Madjaça [1], les Beni-Ouartîn [2] et les Lokaï, peuple dont ces montagnes ont pris le nom. Ils paient tous l'impôt, mais c'est plutôt par condescendance que par nécessité.

Les Botouïa se partagent en trois branches, savoir : les Bacouïa de Tèza, les Beni-Ourîagol d'El-Mezemma, et les Aulad-Mahalli de Tafercît. Ceux-ci se sont alliés par un mariage à la famille royale mérinide. La mère de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack leur appartenait par la naissance et, pour cette raison, plusieurs de ses parents furent admis au service de l'état. On verra, dans l'histoire des Mérinides, que Talha et Omar, fils de Mohalli, remplirent les fonctions de vizir auprès de ce monarque.

Dans la partie du Maghreb qui sépare la chaîne de l'Atlas de celle du Rîf, pays qui borde la Méditerranée et qui est habité par les Ghomara, on trouve quelques tribus sanhadjiennes établies sur les collines, dans les vallées et dans les plaines. Elles habitent des maisons bâties avec des pierres et de la terre. Parmi elles, on remarque les Fichtala, les Mechta, les Beni-Ourîagol, les Beni-Hamîd, les Beni-Mezguelda, les Beni-Amran, les Beni-Derkoul, les Beni-Ourtezzer, les Melouana et les Beni-ou-Amoud. Toutes ces peuplades habitent les territoires de Ouergha et d'Amergou. Elles s'appliquent à l'agriculture et à confectionner des habits, circonstance qui leur a mérité le nom des Sanhadja-t-el-Bezz *(les Sanhadja drapiers)*. On les compte au nombre des tribus soumises à l'impôt. Elles se tiennent dans le voisinage des montagnes occupées par les Ghomara, et, de nos jours, elles se servent généralement de la langue arabe.

---

[1] Il faut peut-être lire *Medjekeça*.

[2] Variante : *Ouaztin*.

A côté d'elles et tout près des mêmes montagnes, s'élève le Djebel-Cerîf, demeure des Beni-Mân et des Beni-ou-Zeroual, autres populations sanhadjiennes. Ces deux tribus n'exercent aucun métier pour vivre, et, à cause des montagnes inaccessibles qu'elles occupent, on les appelle Sanhadja-t-el-Ezz *(Sanhadja hautains)*. Quant à ceux que nous avons dit habiter près d'Azemmor, on leur a donné le sobriquet de Sanhadja-t-ez-Zezz *(Sanhadja aux soufflets)*, à cause des humiliations et des avanies qu'ils ont à subir.

Parmi les prétentions émises par les Berbères, on peut remarquer celle des Beni-Ournîd qui se donnent pour des Sanhadjiens.

Les Beni-Iznacen sont frères des Botouïa. *Iznacen* est une altération d'*Adjenacen*, mot qui signifie *assieds-toi par terre*[1].

HISTOIRE DES MASMOUDA, PEUPLE BERBÈRE. — ORIGINE ET VICISSITUDES DE LEUR PUISSANCE EN MAGHREB.

Les Masmouda, enfants de Masmoud, fils de Bernès, fils de Berr[2], forment la plus nombreuse des tribus berbères. Parmi les branches de cette grande famille, on remarque les Berghouata, les Ghomara et les peuples de l'Atlas. Pendant une longue série de siècles, les Masmouda ont habité le Maghreb-el-Acsa. Lors de l'introduction de l'islamisme et même un peu auparavant, les Berghouata tenaient le premier rang parmi ces tribus; mais, ensuite, la prééminence passa aux Masmouda de l'Atlas, lesquels la conservent encore. Les Berghouata fondèrent un empire lors de leur puissance, et les populations de l'Atlas en fondèrent un autre, ou, pour mieux dire, plusieurs empires, ainsi que cela se verra plus loin.

Maintenant nous allons indiquer les diverses branches dont se composent les Masmouda et traiter des dynasties qui s'élevèrent

---

[1] Cette dérivation ne vaut rien. En Berbère, *assieds-toi* se dit *ghim*.

[2] *Voy.* t. I, pp. 168, 169.

parmi eux. Dans ce récit, nous reproduirons les divers renseignements que nous sommes parvenu à rassembler.

HISTOIRE DES BERGHOUATA ET DE LEUR EMPIRE.

Les Berghouata [ou Béreghwata] [1], la plus ancienne nation de la race masmoudienne, se firent remarquer, dans les premiers temps de l'islamisme, par leur nombre et leur puissance. Ils étaient partagés en plusieurs fractions qui se distinguaient des autres tribus masmoudiennes par la localité oú ils avaient pris leur séjour. En effet, ils habitaient les plaines du Temsna et cette partie du littoral qui s'étend depuis Salé et Azemmor jusqu'à Anfa et Asfi. Vers le commencement du second siècle de l'hégire, ils avaient pour chef un nommé Tarîf-Abou-Saleh qui, de même que Mâzouz-Ibn-Talout, avait occupé un haut commandement dans l'armée de Meicera-el-Hakîr [2] le matgharien, célèbre partisan des doctrines sofrites. Lors de la chute de Meicera et la ruine de son parti, Tarîf resta dans le Temsna et y soutint encore la cause de ces sectaires. L'on rapporte même qu'il se donna pour prophète et qu'il promulgua un code de lois à l'usage de son peuple.

Après sa mort, le commandement passa à son fils Saleh lequel l'avait accompagné dans les expéditions de Meicera. Saleh s'était d'abord fait remarquer par son savoir et sa vertu ; mais, ensuite, il rejeta le Coran, s'arrogea le caractère de prophète et enseigna à son peuple ce système religieux auquel, après sa mort, ils montrèrent tant d'attachement.

On connaît, par les écrits des historiens, la nature des doctrines qu'il essaya de propager. Ayant assuré ses compatriotes

---

[1] Peut-être devons-nous regarder les Berghouata comme le même peuple qu'une inscription publiée par Orelli et une autre découverte à Ténès nomment *Baqvates*. — *Voy.* p. 176 de la *Description de l'Afrique ancienne* par d'Avezac, dans l'*Univers pittoresque.*

[2] *Voy.* t. I, pp. 216, 237, 360.

qu'il avait reçu un *coran*, il leur en récita quelques *sourates (chapitres)*. Tel chapitre de ce livre s'appelait *sourate du coq*; tel autre, *sourate du chameau;* il y avait aussi les sourates de l'*éléphant*, d'*Adam*, de *Noé* et de plusieurs des prophètes, celle de *Harout et Marout* [1], celle d'*Iblîs* [Satan] et celle des *merveilles du monde*. Au dire de ces sectaires, leur coran renfermait la science par excellence. L'auteur y défendait certaines choses et en autorisait d'autres ; il y parlait, tantôt en législateur et tantôt en historien. Son peuple lisait des portions de ce livre aux heures de la prière et en désignait l'auteur par le nom de *Saleh-el-Moumenîn* [2].

Nous donnons ces renseignements sur l'autorité d'El-Bekri [3] qui les tenait lui-même de Zemmor-Ibn-Saleh-Ibn-Hachem-Ibn-Ouerrad. Zemmor avait été envoyé en mission auprès d'El-Hakem-el-Mostancer, khalife de Cordoue, en l'an 352 (963), par Abou-Eïça-Ibn-Abi-'l-Ansar, roi des Berghouata.

Voici [en abrégé] le récit qu'il fit de vive voix [en langue berbère] et qui fut interprété, en entier, par Daouerd [4]-Ibn-Omar-el-Mestaci. « Saleh se mit en avant pour la première » fois sous le khalifat de Hicham-Ibn-Abd-el-Melek, l'an 127 » (744-5) de l'hégire [5]. Quelques gens prétendent qu'il fit son

---

[1] Harout et Marout, anges déchus, furent enfermés dans un puits à Babel où ils sont encore et où ils enseignent la magie aux amateurs de cet art. Avant de commencer leurs leçons, ils adressent aux élèves ces paroles d'avertissement : *Nous ne sommes que des tentateurs.* — *Voy.* le *Coran*, sourate II, verset 96, et la note de la traduction anglaise.

[2] Dans le *Coran*, sourate LXVI, verset 4, nous lisons que le Seigneur est le protecteur du Prophète auquel l'ange Gabriel et le *vertueux parmi les croyants (saleh-el-moumenîn)* et les anges prêteront aussi leur appui. Les Berghouata, ne sachant l'arabe qu'imparfaitement, prirent les mots *saleh-el-moumenîn* pour le nom d'un individu.

[3] *Voy. Notices et Extraits*, t. XII, p. 578 et suiv. — Ibn-Khaldoun abrége les renseignements d'El-Bekri, mais il en ajoute d'autres.

[4] Variantes : *Dawoud*, *Dzeloud*.

[5] Il y a ici une erreur de date : le khalife Hicham-Ibn-Abd-el-Melek mourut en l'an 125 (743) Merouan-Ibn-Mohammed, dernier khalife des Oméïades de l'Orient, monta sur le trône vers l'époque indiquée dans le recit qu'Ibn-Khaldoun reproduit ici.

» apparition dans les premiers temps de l'hégire et que ce fut » par esprit d'opposition qu'il publia cette doctrine ; car il tâcha » d'imiter le Prophète dans tout ce qu'il avait entendu raconter » de lui. La première de ces deux époques est cependant la véri- » table. Ensuite, il se donna pour le Mehdi qui doit apparaître » vers la fin du monde. Il disait aussi que Jésus serait son » compagnon et prierait derrière lui [c'est-à-dire le reconnaî- » trait pour chef de la religion chrétienne]. A ces doctrines, » il ajoutait que son nom, en arabe, était *Saleh (saint);* en » Syriac, *Malek (roi);* en Persan, [*danichmend*][1] *savant;* » en Hébreu, *Robbia (mon seigneur),* et, en Berbère, *Ourya,* » mot qui signifie *celui après lequel il n'y a plus de pro-* » *phète*[2]. Après avoir régi son peuple pendant quarante-sept » ans, il partit pour l'Orient, en leur promettant de revenir au » milieu d'eux, sous le règne de son septième successeur. Il » chargea ensuite son fils El-Yas de propager cette religion et » de vivre en bonne intelligence avec le prince oméïade qui » gouvernait l'Espagne. Il lui ordonna, enfin, de faire ouverte- » ment profession de sa doctrine aussitôt que le parti des néo- » phites deviendrait puissant. El-Yas cacha dans son cœur les » principes impies que son père lui avait enseignés, et, déguisant » son infidélité sous le masque de l'islamisme, il afficha une » grande austérité de mœurs et un profond mépris pour les » biens de ce monde. Il mourut après un règne de cinquante » ans. Younos, son fils et successeur, fit ouvertement profes- » sion de la nouvelle religion, et, dans son zèle de prosély- » tisme, il ôta la vie à tous ceux qui hésitaient de se convertir.

---

[1] Dans tous les manuscrits d'Ibn-Khaldoun et d'El-Bekri que nous avons consultés, le mot persan *danichmend* ou *danichguîr*, équivalent du mot arabe *âlem (savant)*, est omis.

[2] Dans le texte arabe de ce passage, il faut lire *Ouryaora* à la place d'*Ourya* et *chaï* à la place de *nebî*. Cette dernière correction est autorisée par les manuscrits de la géographie d'El-Bekri. La leçon *Ouryaora* se retrouvera un peu plus loin avec une note qui en expliquera la signification. En faisant ces corrections, le texte d'Ibn-Khaldoun fournira le sens suivant : *celui après lequel il n'y aura plus rien.*

» Emporté par son ardeur fanatique, il dévasta la province
» de Temsna, dont trois cent quatre-vingts villes, dit-on, furent
» détruites par son ordre et les habitants passés au fil de l'épée,
» parce qu'ils avaient résisté à ses volontés. Sept mille sept
» cent soixante-dix malheureux furent égorgés à l'endroit
» qui porte le nom de Taméloukaf, haute pierre qui s'élevait
» au milieu de la route [1]. » Zemmor ajoute : « Younos fit
» le voyage de l'Orient et accomplit le pèlerinage, devoir dont
» aucun membre de sa famille ne s'acquitta, ni avant ni après
» lui. Il régna quarante-quatre ans et transmit l'autorité à Abou-
» Ghofaïr-Mohammed, fils de Moâd, fils d'Elîça, fils de Saleh,
» fils de Tarîf. Le nouveau souverain parvint à diriger les Ber-
» ghouata au gré de ses désirs ; il fit profession de la religion de
» ses pères, et atteignit à une grande puissance. Il y eut entre lui
» et les Berbères plusieurs batailles et journées célèbres. C'est à
» ces combats que Saîd-Ibn-Hicham, le masmoudien, fit allusion
» dans les vers suivants :

Femme, ne pars pas encore; reste et raconte-nous une nouvelle digne de foi.

Voilà une nation qui périt égarée! frustrée dans son espoir, puisse-t-elle ne jamais s'abreuver dans une eau limpide !

Ils disent : Abou-Ghofaïr est notre prophète ; *que Dieu couvre d'opprobre la mère des menteurs* [2] *!*

N'as-tu pas vu la journée de Beht? N'as-tu pas entendu les gémissements qui s'élevaient sur les pas de leurs chevaux?

Gémissements de femmes éplorées dont les unes avaient perdu leurs enfants, pendant que les autres hurlaient d'effroi et laissaient échapper le fruit de leur sein.

Au jour de la résurrection, quand les nations se hâteront devant leur juge, les habitants de Temsna sauront

Que Younos sera là avec les fils de son père, menant à sa suite les Berbères égarés. [*Les ministres de la vengeance divine leur diront alors :*]

---

[1] *Au milieu du marché*, selon El-Bekri.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *El-Kadibîna.*

» C'est donc là Ouryaora[1], chef des orgueilleux? Que l'enfer
» l'écrase, lui et son peuple !

» Ce jour-ci ne sera pas pour vous un jour [de triomphe],
» bien que [vous triomphez] dans les nuits [d'ignorance], étant
» partisans de Meicera[2] !

» Abou-Ghofaïr épousa quarante-quatre femmes et en eut au-
» tant d'enfants ou même davantage. Il mourut vers la fin du
» troisième siècle, après un règne de vingt-neuf ans. Son fils et
» successeur, Abou-'l-Ansar-Abd-Allah, suivit les mêmes
» usages, et, bien qu'il fût d'un caractère fort doux, il sut im-
» poser tant de respect aux princes contemporains, qu'ils culti-
» vèrent son amitié et lui envoyèrent de riches cadeaux. Il por-
» tait pour habillement un manteau et un haut-de-chausse, mais
» il se garda de rien mettre qui fût façonné avec l'aiguille[3]. Ni
» lui, ni personne dans son pays, à l'exception des étrangers,
» ne portait le turban. Il était fidèle à sa parole et prompt à se-
» courir tous ceux qui imploraient son appui. Il mourut en l'an
» 341 (952-3), après avoir régné quarante-quatre ans. On l'en-
» terra à Tameslakht où son tombeau se voit encore. Son fils
» Abou-Mansour-Eïça monta alors sur le trône, étant âgé de
» vingt-deux ans. Il suivit les pratiques de ses aïeux et se
» donna même pour prophète et devin. La haute puissance dont
» il parvint à jouir lui assura l'obéissance des autres tribus du
» Maghreb. » — Au rapport de Zammor, le père de ce prince,
étant sur son lit de mort, lui adressa ces paroles : « Mon cher

---

[1] *Ouryaora* est une altération du terme berbère *Ourillara (sans pareil, admirable)*. Cette expression, qui est encore employée, se compose d'*our (ne)*, *illa (il a été)* et *ara (pas)*, c'est-à-dire *non-existant, introuvable.*

[2] En traduisant ce dernier vers, dont, au reste, nous ne garantissons pas le sens, nous avons adopté la leçon fournie par la note du texte arabe. Dans les manuscrits d'El-Bekri, on lit, de plus, *riddetakom* à la place de *yaumakom.* M. Quatremère a rendu ainsi ce vers, en suivant les leçons rapportées par El-Bekri : *Votre apostasie ne date pas d'aujourd'hui, mais du temps où vous étiez soumis à Maïsarah.*

[3] El-Bekri dit : « il ne porta pas de chemise. » — Ibn-Khaldoun a lu, mal-à-propos, *mahît* à la place de *camîs.*

» fils, tu seras le septième de la famille qui aura régné, et j'ai » tout espoir que Saleh-Ibn-Tarîf viendra te trouver. » — « Son armée, dit Zemmor, se composait d'environ trois mille » hommes appartenant à la tribu des Berghouata, et de dix » mille fournis par les autres tribus, telles que les Djeraoua, les » Zouagha, les Beranès, les Medjekésa, les Matghera, les Demmer, » les Matmata et les Beni-Ouarzguît. Sa religion avait été adop- » tée par les Beni-Ifren, les Assada, les Regana, les Izmen, les » Resafa[1] et les Renemsezara[2]. Aucun de leurs souverains, de- » puis la fondation de la dynastie, ne prit les emblèmes de la » royauté. » — Fin du récit de Zemmor.

Les rois d'Espagne et d'Afrique, les Idrîcides, les Oméïades et les Fatemides, faisaient, pendant ces temps et plus tard, des expéditions contre les Berghouata, guerres saintes qui ont laissé de grands souvenirs.

Djàfer-Ibn-Ali[-el-Andelosi] ayant reçu d'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer le gouvernement du Maghreb, quitta l'Espagne en l'an 366 (976-7), pour aller s'établir à Basra ; mais il se laissa enlever l'autorité par son frère Yahya, lequel s'était attiré l'affection des troupes et l'amitié des émirs zenatiens. Ayant alors pris la résolution de faire la guerre sainte aux Berghouata, entreprise qui paraissait des plus méritoires, Djâfer marcha contre eux à la tête de la milice andalousienne et des troupes maghrebines. Ayant rencontré les ennemis dans le cœur même de leur pays, il essuya une telle défaite, qu'à peine put-il ramener, auprès de son frère, à Basra, quelques débris de son armée. Rappelé, ensuite, par El-Mansour, il partit pour l'Espagne, laissant son frère Yahya à la tête du gouvernement[3].

---

[1] Variante d'El-Bekri : *Resana.*

[2] Variantes : *Ournemderara*, *Ouîmserara.* A la place de ce nom, dont la véritable orthographe est inconnue, les manuscrits d'El-Bekri portent *Terarta.*

[3] On trouvera parmi les appendices de ce volume la traduction du chapitre consacré par notre auteur aux Beni-Hamdoun, famille dont Djâfer-Ibn-Ali faisait partie.

En l'an 368 (978-9)[1], les Berghouata eurent à soutenir une guerre contre les Sanhadja qui, sous les ordres de Bologguîn-Ibn-Zîri, avaient envahi le Maghreb. Déjà les Zenata s'étaient enfuis devant lui et avaient cherché un asile au pied des fortifications de Ceuta, position presqu'inabordable à cause de la difficulté des approches. Bologguîn tourna donc ses armes contre les Berghouata, et ayant rencontré leur armée qui venait au-devant de lui sous la conduite d'Abou-Mansour-Eïça, fils d'Abou-'l-Ansar, il la mit en pleine déroute. Abou-Mansour et une grande partie de ses troupes trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Le vainqueur envoya ses prisonniers à Cairouan et fit encore plusieurs expéditions contre les Berghouata, tant qu'il resta en Maghreb. Il quitta ce pays en l'an 372 (982-3) et reprit le chemin de sa capitale, mais il mourut avant d'y arriver.

Je n'ai pu découvrir qui régna sur les Berghouata après Abou-Mansour ; mais je sais que les troupes d'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer portèrent la guerre chez eux en 389, époque où son fils Abd-el-Mélek[-el-Modaffer] rentra en Espagne, après avoir dirigé une expédition contre Zîri-Ibn-Atïa et confié le gouvernement du Maghreb à son affranchi Ouadeh. La première entreprise de Ouadeh fut de marcher contre les Berghouata avec les milices [andalousiennes], les émirs de ces provinces et les populations soumises à ses ordres. Dans cette expédition, il fit subir à l'ennemi des pertes énormes tant en tués qu'en prisonniers.

Plus tard, les Berghouata eurent à combattre les Beni-Ifren. Vers le commencement du cinquième siècle, une guerre avait éclaté entre les descendants de Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifreni et ceux de Zîri-Ibn-Atïa-el-Maghraoui. Les premiers enlevèrent à leurs adversaires la ville de Salé, et Temìm-Ibn-Zîri, petit-fils de Yala, qui avait alors succédé au commandement de la tribu, s'installa dans la place conquise afin de pouvoir attaquer plus facilement ses voisins, les Berghouata, et de faire ainsi la guerre sainte. Un peu plus tard que l'an 420 (1029), il commença des

[1] Cette date est fausse : il faut sans doute lire 369 ou 370. — *Voy*. pp. 11 et 12 de ce volume.

hostilités contre eux et y déploya un zèle extraordinaire. Leur ayant tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers, il leur enleva Temsna et y établit un de ses officiers comme gouverneur.

Après la mort de Temîm, les Berghouata réparèrent leurs pertes, mais enfin les Almoravides étendirent sur eux leur domination. Ce peuple, étant sorti de ses déserts, pénétra dans le Maghreb et prit d'assaut un grand nombre de places fortes situées, les unes, dans le Sous-el-Acsa, et, les autres, dans les montagnes habitées par les Masmouda; ensuite il lui sembla bon de faire une guerre sainte aux Berghouata qui se trouvaient dans la province de Temsna et sur le littoral de l'occident. En conséquence de cette résolution, Abou-Bekr-Ibn-Omar, émir des Lemtouna, marcha contre eux à la tête de ses Almoravides et leur livra plusieurs batailles. Dans un de ces conflits, lequel eut lieu en l'an 450 (1058), Abd-Allah-Ibn-Yacîn le guezoulien trouva le martyre et mourut les armes à la main. Abou-Bekr et ses successeurs ne cessèrent de combattre les Berghouata jusqu'à ce qu'ils les eurent totalement exterminés.

Quand les Berghouata étaient sur le point de succomber, ils avaient pour chef un nommé Abou-Hafs-Abd-Allah, descendant d'Abou-Mansour-Eïça, fils d'Abou-'l-Ansar-Abd-Allah, fils d'Abou-Ghofaïr-Mohammed, fils de Moâd, fils d'Elîça, fils de Saleh, fils de Tarîf. Il mourut sur le champ de bataille, et, avec lui, succomba la puissance de sa nation. Les débris de cette secte furent exterminés par les Almoravides; louanges en soient à Dieu, seigneur de tous les êtres!

Ils se trompent, ceux qui regardent les Berghouata comme un peuple zenatien. « Quelques personnes disent que Saleh était » juif, que son père se nommait Chemaoun[Simon]-Ibn-Yacoub » et qu'il avait passé ses premières années dans Berbat [1]. Ayant » alors fait le voyage de l'Orient, il étudia sous Abd-Allah le » le motazelite [2], et, après s'être adonné à la magie et à plu-

[1] Il sera question de cet endroit quelques lignes plus loin.

[2] Les motazelites enseignaient le libre arbitre et rejetaient la doctrine des attributs divins.

» sieurs autres sciences, il repartit pour l'Occident et se fixa » dans Temsna. Là, il trouva quelques tribus berbères plongées » dans l'ignorance ; il afficha devant elles une grande austérité » de mœurs et parvint à les fasciner par son éloquence. Ayant » ainsi gagné leur appui, il commença à jouer le rôle de pro- » phète. On lui donna le surnom de *Berbati*, c'est-à-dire *natif* » *de Berbat*, vallée dans les environs de Xérès, en Espagne. » Les Arabes changèrent ce mot en *Berghouati* pour le plier au » génie de leur langue. » — Nous rapportons ici les paroles de l'auteur du *Nadm-el-Djouher* dont les opinions, à ce sujet, s'accordent avec celles de plusieurs autres généalogistes qui se sont occupés des Berbères. Tout cela n'est cependant qu'un tissu d'erreurs qui sautent aux yeux, car les Berghouata n'appartenaient pas à la race zenatienne ; on en voit la preuve dans la localité qu'ils habitaient [1] et dans les rapports de bon voisinage qu'ils entretenaient avec leurs frères, les Masmouda. Quant à Saleh-Ibn-Tarîf, c'est une chose reconnue qu'il était berghouatien de naissance ; il est d'ailleurs impossible qu'un intrus, un individu d'origine étrangère, puisse réussir à subjuguer des pays et des tribus [2]. Enfin, nous le répétons, c'est une chose avérée que la personne dont il s'agit appartenait réellement à la tribu des Berghouata, branche des Masmouda.

HISTOIRE DES GHOMARA, TRIBU MASMOUDIENNE, ET DES ROYAUMES QU'ILS ONT FONDÉS.

Cette tribu masmoudienne a pour ancêtre Ghomar, fils de Masmoud, ou, selon une autre tradition, Ghomar, fils de Mestaf

---

[1] En effet, ils avaient entre eux et les Zenata les tribus de Zanaga et de Masmouda, sans compter la chaîne de l'Atlas.

[2] Ibn-Khaldoun invoque ici un principe qu'il a développé ailleurs et qu'il regarde comme incontestable. Dans l'histoire de l'Afrique musulmane, on trouve, cependant, plusieurs faits qui contredisent ce principe : tels sont l'avènement des Beni-Saleh chez les Ghomara, des Idrîcides chez les Zenata, des Fatemides chez les Ketama et de la famille d'Abd-el-Moumen chez les Masmouda.

[ou Mesettaf], fils de Melîl, fils de Masmoud. Quelques personnes encore représentent Ghomar comme fils d'Assad et petit-fils de Masmoud, pendant que d'autres prétendent que les Ghomara sont des Arabes qui *débordèrent (ghamar)* sur ce pays de montagnes et que, de là, est venu leur nom. Cette dernière opinion n'a cours que chez le vulgaire.

Les Ghomara se partagent en une quantité innombrable de branches et de familles, parmi lesquelles on distingue, surtout, les Beni-Hamîd, les Metiona, les Beni-Nal, les Aghsaoua, les Beni-ou-Zeroual et les Medjekéça. Cette dernière tribu demeure à l'extrême limite [occidentale] du territoire ghomarien.

Les Ghomara habitent les montagnes du Rîf, région qui borde la Méditerranée; leur pays a une longueur de plus de cinq journées, depuis Ghassaça, au nord [1] des plaines du Maghreb, jusqu'à Tanger, et il renferme ces villes ainsi que Nokour, Badis, Tîkîsas, Tîttawîn *(Tétouan)*, Ceuta et El-Casr. La largeur de ce territoire est aussi de cinq journées, depuis la mer jusqu'aux plaines qui avoisinent Casr-Ketama et la rivière Ouergha. En suivant cette direction, on rencontre successivement plusieurs chaînes de hautes montagnes formant des barrières qui s'élèvent à perte de vue et aux cîmes desquelles les oiseaux — que dis-je? — l'imagination même ne saurait atteindre [2]. Entre les crêtes de ces montagnes s'ouvrent plusieurs défilés qui offrent un passage aux voyageurs et qui renferment des pâturages, des terres cultivées et des bocages semblables à des jardins.

Ce qui prouve que ce peuple appartient à la race masmoudienne est le fait que quelques-unes de ses tribus, qui habitent entre Ceuta et Tanger, portent encore le nom de *Masmouda*. C'est même d'elles que le Casr-el-Medjaz, où l'on s'embarque pour Tarifa, a tiré son appellation de *Casr-Masmouda*. Un autre fait vient à l'appui de cette opinion : de ce côté-là, le territoire

---

[1] L'auteur dit : *sur la gauche*. Il s'orientait, sans doute, sur la Mecque.

[2] Les montagnes du Rîf ne sont pas aussi élevées que notre auteur nous le donne à entendre.

ghomarien touche à cette partie du bord de l'Atlantique qui est habitée par les Berghouata, tribu masmoudienne. En effet, les Beni-Hassan, peuplade ghomarienne, se trouvent établis sur les côtes de l'Océan depuis Azghar et Asîla jusqu'à Anfa, où leur territoire touche au pays des Berghouata et des Dokkala, pays qui s'étend jusqu'aux régions occupées par les tribus masmoudiennes de l'Atlas et aux contrées méridionales qui en sont au-delà[1].

D'après les observations précédentes, on reconnaîtra que les Masmouda sont, à peu d'exceptions près[2], les seuls habitants de la partie montagneuse du Maghreb-el-Acsa, car les plaines en sont occupées par d'autres peuples. Les Ghomara sont restés dans leur territoire actuel au moins depuis les premières invasions musulmanes, et nos connaissances au sujet de leur histoire ne remontent pas au-delà de cette époque. Les musulmans leur livrèrent alors plusieurs batailles meurtrières, mais ce fut Mouça-Ibn-Noceir qui leur fit essuyer la défaite la plus rude et les porta à embrasser l'islamisme. Il retint leurs fils comme ôtages et plaça en garnison à Tanger, sous les ordres de Tarec, un corps de troupes qu'ils lui avaient fourni. A cette époque, ils eurent pour émir le même Yulîan *(Julien)* qui reçut la visite de Mouça-Ibn-Noceir et le poussa à envahir l'Espagne. Yulîan se tenait à Ceuta, comme nous le dirons tantôt. Ces événements eurent lieu avant la fondation de la ville de Nokour.

Quand les Ghomara se furent convertis à l'islamisme, ils travaillèrent à fonder des empires au profit de chefs appartenant à d'autres races. Plusieurs faux prophètes se sont montrés chez eux, et, dans tous les temps, leurs montagnes ont offert aux rebelles une retraite assurée.

HISTOIRE DE CEUTA ET DE L'EMPIRE FONDÉ DANS CETTE VILLE PAR LES BENI-EISAM.

Lors de la manifestation de l'islamisme, Ceuta, ville d'une haute antiquité, servait de résidence à Yulîan, prince des Gho-

---

[1] Cette dernière indication n'est pas exacte.
[2] L'auteur sous-entend ici les Sanhadja, ou Zanaga, de l'Atlas.

mara. Ce chef, ayant appris que Mouça-Ibn-Noceir marchait de son côté, gagna sa bienveillance en lui prodiguant des cadeaux et en payant la capitation. Mouça le confirma dans le commandement de Ceuta, après avoir retenu, comme ôtages, son fils et les fils de son peuple. Il établit aussi Tarec-Ibn-Zîad dans Tanger et y plaça en garnison un corps de troupes que les Ghomara s'étaient obligés à lui fournir. Tarec passa ensuite en Espagne et frappa les Ghomara de nouvelles réquisitions en hommes, jusqu'à ce qu'il eut effectué la conquête dont nous avons parlé ailleurs et dont on ne vit jamais la pareille.

Après la mort de Yulîan, les Arabes s'installèrent dans Ceuta, ayant obtenu du peuple de ce chef que la ville leur fût remise à l'amiable. Survint, ensuite, la révolte de Meicera-el-Hakîr, partisan célèbre des égarements kharedjites, lequel était parvenu à faire adopter ses erreurs par une grande partie des tribus ghomariennes et par d'autres peuples berbères. Les Berbères de Tanger se portèrent alors sur Ceuta et en expulsèrent les Arabes; puis, ayant réduit en esclavage les habitants de la ville, ils la dévastèrent au point qu'elle resta dépeuplée.

Plus tard, Madjekès, un de leurs chefs les plus distingués, alla s'établir dans Ceuta qui reçut, en conséquence, le nom de Medjekéça. L'ayant rebâti et repeuplé, il embrassa l'islamisme et continua, jusqu'à sa mort, à recevoir les enseignements des hommes instruits dans la loi. Son fils Eisam lui succéda et mourut après avoir régné quelque temps. L'autorité passa alors entre les mains de Modjîr, fils d'Eisam, et, à sa mort, elle fut recueillie par Er-Rida, frère ou fils du précédent.

Cette dynastie témoignait aux Idrîcides une obéissance peu franche ainsi que l'on verra ailleurs. En-Nacer [le khalife oméïade espagnol] ayant conçu le projet de se rendre maître du Maghreb, en remplacement des Idrîcides, seigneurs d'El-Hebet et de Ghomara, qui venaient d'être expulsés de Fez, leur capitale, par les Miknaça et les Zenata, décida ces princes à le reconnaître publiquement pour souverain et à lui donner l'autorisation d'enlever Ceuta aux fils d'Eisam. Il envoya alors contre cette ville un corps de troupes et une flotte, sous les ordres de son général

Nedjah-Ibn-Ghofaïr. Ceci eut lieu en l'an 319 (931), et Er-Rida l'eisamide s'empressa de faire sa soumission et d'abdiquer le trône. Telle fut la fin de cette dynastie. Ceuta resta dans la possession d'En-Nacer jusqu'à ce que les Beni-Hammoud [1] y fondèrent un nouveau royaume, ainsi que nous l'exposerons plus loin.

HISTOIRE DES BENI-SALEH-IBN-MANSOUR, ROIS DE NOKOUR, ET DU ROYAUME QU'ILS FONDÈRENT DANS LE PAYS DES GHOMARA.

Lors de la conquête musulmane, les vainqueurs se partagèrent les cantons et les provinces du Maghreb et, à plusieurs reprises, ils obtinrent des khalifes l'envoi de nouvelles troupes afin de faire la guerre aux Berbères. Dans le premier corps de ces renforts, lesquels étaient composés d'Arabes de toutes tribus, se trouva un chef himyerite appartenant à ceux du Yémen et nommé Saleh-Ibn-Mansour. Ce guerrier, qui était généralement connu par le sobriquet d'El-Abd-es-Saleh *(le bon serviteur)*, s'appropria [le territoire de] Nokour, et, vers l'an 91 de l'hégire (709-10), il obtint du khalife El-Ouélîd-Ibn-Abd-el-Mélek l'autorisation de garder ce pays comme *ictâ* [2]. Voilà ce que dit l'auteur du *Mikyas* [3].

« Du côté de l'Orient, le territoire de Nokour touche à Zoua-
» gha et au Djeraona d'Ibn-Abi-'l-Aïch [4], de sorte qu'il a cinq
» journées de longueur ; il avoisine Matmata, Kebdana, Mer-
» nîça, Ghassaça, localité dont les habitants s'appellent les *Gens*
» *du Mont-Herek* et Colouâ-Djara, endroit qui appartient aux
» Beni-Ourtendi. Du côté de l'occident, il a pour limites le pays
» des Beni-Merouan, tribu ghomarienne, le territoire des Beni-

[1] Le texte arabe et les manuscrits portent *Hammad*.

[2] *Voy*. t. I, p. 117, n° 2.

[3] L'ouvrage intitulé *El-Mikyas (l'échelle à mesurer)* nous est inconnu. On ignore même le nom de celui qui le composa.

[4] Tout ce passage entre guillemets est tiré de la géographie d'El-Bekri. — Ibn-Khaldoun, ou son copiste, y a écrit *Aïs* avec un *sad*, à la place d'*Aïch* avec un *chîn*, qui est la bonne leçon.

» Hamîd et les cantons occupés par les Mecettaça et les Sanhadja.
» Derrière ces peuplades se trouvent les Auréba et la bande de
» Ferhoun *(hizb-Ferhoun)*, les Beni-Ouélîd, les Zenata [de Ta-
» brîda], les Beni-Irnîan et les Beni-Ouacen de la bande de
» Cacem, seigneur du Za. » — Au nord de Nokour, à la distance de cinq milles, on rencontre la mer.

Saleh ayant reçu ce territoire comme *ictâ*, y fixa son séjour et eut une nombreuse postérité. Il commença [1] par rassembler autour de lui les tribus ghomarites et sanhadjiennes ; et, après les avoir converties à l'islamisme, il maintint son autorité avec leur appui. Ayant alors pris possession de Temçaman, il propagea rapidement la vraie religion parmi ces populations. Les devoirs et obligations de la loi leur étant ensuite devenus à charge, elles retombèrent dans l'infidélité, forcèrent Saleh à quitter le pays et prirent pour chef un homme de la tribu de Nefza, surnommé Er-Rondi. Peu de temps après, elles revinrent à la foi et rappelèrent Saleh au commandement. Depuis lors, ce chef régna sur elles jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu à Temçaman, en l'an 132 (749-50). Son fils et successeur, El-Motacem, prince rempli d'intelligence et de générosité, se distingua aussi par sa piété . pendant son règne, malheureusement bien court, il présida en personne à la prière publique et fit le prône (*khotba*) lui-même. Son frère Idrîs, qui lui succéda, posa les fondements de la ville de Nokour sur le bord de la rivière [ainsi nommée] ; mais il laissa son ouvrage inachevé et mourut en 143 (760-1). Son fils Saîd hérita de l'autorité souveraine et atteignit à une grande puissance. Il habita d'abord à Temçaman ; mais, bientôt après son avénement, il termina la construction de Nokour et alla s'y établir.

Nokour est la même ville qui porte, de nos jours, le nom d'El-Mezemma. Elle est située entre deux rivières dont l'une, le Nokour, descend du pays des Gueznaïa où il prend sa source dans la même montagne qui donne naissance à l'Ouergha. L'au-

---

[1] Dans le texte arabe, le mot *miftah* paraît être employé adverbialement avec le sens d'*Iftitah el amri* (*au commencement*).

tre rivière, appelée le Ghîs[1], sort du pays des Beni-Ourîagol et verse ses eaux dans le Nokour auprès d'Agdal ; plus loin, elles se séparent l'une de l'autre et vont se jeter dans la mer par des embouchures différentes. La ville d'Espagne qui se trouve vis-à-vis de Nokour se nomme Bézelyana[2].

En l'an 144 (761), les Madjous (*Normands*) arrivèrent avec une flotte et, s'étant emparés de Nokour, ils la saccagèrent pendant huit jours, mais ils en furent expulsés par les Beranès qui s'étaient ralliés autour de Saîd. Quelque temps après, les Ghomara déposèrent Saîd et mirent sur le trône un homme de leur tribu nommé Sogguen. Une guerre s'ensuivit dans laquelle Saîd tua son rival, dissipa les insurgés et remporta, par la grâce de Dieu, une victoire éclatante. Il mourut en 188 (803-4) après un règne de trente-sept ans. Son fils Saleh-Ibn-Saîd, qui lui succéda, imita ses prédécesseurs dans l'exacte observation de la loi musulmane, et, jusqu'à sa mort[3], il ne cessa de faire la guerre aux Berbères. Il régna soixante-deux ans et mourut en 250 (864).

Son fils cadet, Saîd-Ibn-Saleh, qui lui succéda, eut à livrer plusieurs batailles à son frère Obeid-Allah et à son oncle Er-Rida qui s'étaient révoltés contre lui. Les ayant enfin vaincus, il déporta le premier en Orient et pardonna au second dont il avait épousé la fille. Obeid-Allah mourut à la Mecque. Ensuite il ôta la vie à tous ceux de ses oncles et parents qui tombèrent entre ses mains ; mais, par cette politique cruelle, il inspira à Séadet-Allah-Ibn-Haroun, un autre de ses parents, la résolution de les venger. Séadet se réfugia dans la montagne d'Abou-'l-Hacen[4], chez les Beni-Islîten, et, par ses indications, il les mit à même de surprendre le camp de son neveu, d'enlever tous ses équipages et de massacrer plusieurs milliers de ses partisans. A la suite

[1] Prononcez *Rîs*. Les manuscrits portent à tort *aïs*.

[2] Variantes fournies par les manuscrits d'El-Bekri : *Touniana*, *Souniana*, *Tarïa*.

[3] Il faut lire *helek* à la place de *melek*, dans le texte arabe.

[4] Les manuscrits portent, à tort, *Abou-'l-Hoccin*.

de ce succès, les vainqueurs mirent le siége devant Nokour, mais Saîd, favorisé de nouveau par la fortune, réussit à leur tuer beaucoup de monde et força Séadet-Allah à s'enfermer dans Temçaman. Ayant fait prisonnier Meimoun, frère [de Séadet-Allah], il lui fit trancher la tête; et, étant enfin parvenu à réduire son adversaire à la nécessité d'implorer la paix, il consentit à sa prière et le logea auprès de lui dans la ville de Nokour. Quelque temps après, il se mit à la tête de ses gens de guerre et, soutenu par les Ghomara qui habitaient ses états, il attaqua les Botouïa, les Mernîça, les habitants de Colouâ-Djara et les Beni-Ourtendi. Comme il avait marié sa sœur à Ahmed, fils d'Idrîs-Ibn-Mohammed-Ibn-Soleiman, seigneur de [Djéraoua], il fit venir ce prince à Nokour pour y demeurer. Son autorité se maintint dans cette partie du Maghreb jusqu'au moment où il reçut du Mehdi, Obeid-Allah, l'invitation d'embrasser la cause des Fatemides. En bas de cette sommation se trouvaient inscrits les vers suivants :

Si vous soutenez ma cause, je soutiendrai la vôtre; si vous vous détournez de moi, je vous jugerai digne de mort.

Brandissant un glaive qui doit briser toutes vos épées, j'entrerai sans peine dans votre pays et je le remplirai de carnage.

El-Ahmas de Tolède, poète à la solde de Saîd, composa une réponse à ces vers, sur la demande de Youçof-Ibn-Saleh, frère de cet émir, et il l'envoya au Mehdi.

Nous la reproduisons ici :

Tu en as menti; j'en jure par la maison de Dieu! non, tu ne sais pas pratiquer la justice, et le Miséricordieux ne reconnaît aucun mérite à tes paroles.

Tu n'es qu'un ignorant, un imposteur; et pour ressembler aux autres sots, tu prends le plus court chemin.

Nos pensées généreuses ont pour objet la religion de Mahomet; les tiennes, Dieu les a rendues viles.

Obeid-Allah éprouva une telle indignation à la lecture de ces vers qu'il expédia une dépêche à Messala-Ibn-Habbous, gouverneur de Tèhert, lui ordonnant de marcher contre le prince

de Nokour. Ce fut en l'an 304 (916-7), après avoir régné cinquante-quatre ans, que Saïd vit éclater cet orage. Pendant quelques jours, il combattit bravement à la tête de son peuple, et il mourut enfin sur le champ de bataille avec presque tous les siens. Leurs têtes furent envoyés à Raccada et portées en triomphe à travers les rues de cette ville. Le petit nombre de guerriers qui échappèrent au massacre s'embarquèrent pour Malaga et trouvèrent auprès d'En-Nacer [le khalife oméïade] un accueil des plus honorables.

Messala resta dans Nokour pendant six mois, et en partant pour Tèhert, il y laissa en qualité de gouverneur un officier ketamien nommé Deloul. Saleh, Idrîs [et] El-Motacem, tous fils de Saïd, étaient encore à Malaga avec les débris de leur peuple, quand ils apprirent que les troupes de Deloul avaient abandonné leur général. A cette nouvelle, ils équipèrent plusieurs vaisseaux et partirent pour Nokour. Saleh y ayant devancé ses compagnons, entra au port de Temçaman, rallia les Berbères autour de lui et reçut d'eux tous le serment de fidélité. Ils lui donnèrent alors le surnom d'El-Yetîm (*l'orphelin*), à cause de sa jeunesse. Ceci se passa en 305 (917-8). Alors ils marchèrent contre Deloul, le firent prisonnier et lui ôtèrent la vie, ainsi qu'à tous ses gens. Saleh écrivit alors à En-Nacer pour lui annoncer cette victoire, et il fit proclamer la souveraineté de ce monarque dans toute l'étendue de ses états. En-Nacer lui envoya, en retour, un cadeau magnifique et les insignes de la royauté. Les frères de Saleh étant enfin arrivés, lui prétèrent le serment de fidélité. Ce prince continua, jusqu'à sa mort, à suivre la politique de ses prédecesseur. Son fils Abd-el-Bediâ lui succéda en 315 (927-8) et prit le surnom d'El-Mouwaïed (*le bien soutenu*). Deux années plus tard, Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, coryphée du parti fatemide en Maghreb, marcha contre Nokour et l'emporta d'assaut. Saleh y perdit la vie et sa ville fut livrée au pillage et ruinée de fond en comble.

Quelque temps après, les fuyards y rentrèrent et mirent à leur tête Abou-Aïoub-Ismaîl, fils d'Abd-el-Mélek, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Saïd, fils d'Idrîs, fils de Saleh, fils de Mansour.

Le nouveau chef ayant rebâti et repeuplé la ville de Nokour, y habitait depuis trois ans, quand Meiçour, affranchi d'Abou-'l-Cacem-Ibn-Obeid-Allah [le khalife fatemide] et commandant de l'armée qui faisait alors le siége de Fez, envoya contre lui un corps de troupes sous la conduite de son client Sandal. Cet officier bloqua d'abord Djeraoua, et, dirigeant ensuite ses troupes contre Nokour, contraignit Ismaîl-Ibn-Abd-el-Mélek à s'enfermer dans la forteresse d'Akeddi[1]. Brûlant alors de venger la mort de quelques parlementaires auxquels, pendant sa marche, il avait donné la commission de se rendre auprès d'Ismaîl et qui avaient été tués par l'ordre de ce prince, il poussa en avant et emporta la place d'assaut au bout de huit jours de combats. Il reprit alors la route de Fez, après avoir ôté la vie à son adversaire et installé un gouverneur, nommé Mermazou le ketamien, dans la forteresse qu'il venait d'enlever et livrer au pillage. Les habitants de Nokour profitèrent de son départ pour proclamer la souveraineté de Mouça, fils d'El-Motacem-Ibn-Mohammed-Ibn-Corra-Ibn-el-Motacem-Ibn-Saleh-Ibn-Mansour. Ce prince, qui était généralement connu par le surnom d'Ibn-Roumi, se trouvait alors dans le Djebel-Abi-'l-Hacen, chez les Beni-Islîten. L'auteur du *Mikyas* lui assigne la généalogie suivante : Mouça-Ibn-Roumi-Ibn-Abd-es-Semiâ-Ibn-Idrîs-Ibn-Saleh-Ibn-Idrîs-Ibn-Saleh-Ibn-Mansour. Le nouveau souverain ayant fait prisonniers Mermazou et tous ses gens, les fit décapiter et envoya leurs têtes à En-Nacer. En l'an 329 (940-1), il fut détrôné et chassé de Nokour par un de ses parents nommé Abd-es-Semiâ-Ibn-Djorthem-Ibn-Idrîs-Ibn-Saleh-Ibn-Mansour. Il se retira alors en Espagne avec ses serviteurs, ses enfants, son frère Haroun-Ibn-Roumi, quelques-uns de ses oncles et beaucoup d'autres membres de la famille. Ils se fixèrent, les uns dans Almeria, avec leur chef, et, les autres, dans Malaga. Plus tard, les habitants de Nokour tuèrent Abd-es-Semiâ et rappelèrent de Malaga un descendant de Saleh-Ibn-Mansour nommé Djorthem-Ibn-Ahmed-Ibn-Zîadet-Allah-Ibn-Saîd-Ibn-Idrîs-Ibn-Saleh. Ce prince passa en Afrique sans

---

[1] Variantes : *Akkeri*, *Agdal*.

perdre un instant, et ayant reçu, en 336 (947-8), le serment de fidélité que l'on s'empressa de lui prêter, il commença un règne qui devait être très-heureux. A l'instar de ses prédécesseurs, il se montra observateur fidèle du rite malékite. Il mourut vers la fin de l'an 360 (971), après avoir exercé le commandement pendant vingt-cinq ans. L'autorité se conserva dans sa famille jusqu'à la prise d'Oran par les Azdadja; alors, Yala-Ibn-Fotouh, chef de cette tribu, marcha sur Nokour et s'en rendit maître. Ceci eut lieu en 406 (1015-6), ou en 410, selon un autre récit [celui d'El-Bekri]. La ville fut détruite ainsi que le pouvoir de cette dynastie, pouvoir qui commença avec Saleh et dura trois cent quatorze ans. Nokour resta entre les mains des Azdadja et de la famille de Yala-Ibn-Fotouh jusqu'après l'an 460 (1067-8)[1].

HISTOIRE DE HAMÎM, FAUX PROPHÈTE DES GHOMARA.

Les mœurs agrestes, les habitudes rustiques des Ghomara, jointes à leur éloignement de tout lieu où le bien pouvait s'apprendre, les tenaient plongés dans une ignorance profonde et les empêchaient de connaître les vrais principes de la religion. Aussi il s'éleva, chez les Medjekéça, un prétendu prophète appelé Hamîm[2]-Abou-Mohammed, fils d'Abou-Khalef-Menn-Allah (*don de Dieu*), fils de Harîr, fils d'Amr, fils de Rahfou[3], fils d'Azeroual, fils de Medjekèça. En l'an 313 (925), Hamîm se produisit comme prophète dans la montagne près de Tîttawîn (Tétouan)

---

[3] El-Bekri, qui écrivit sa géographie historique en l'an 460 (1067-8), dit : Nokour appartient encore aujourd'hui à la famille de Yala-Ibn-Fotouh.

[2] Sept sourates du Coran commencent par les lettres *h*, *m* que l'on prononcent *ha*, *mîm*. La signification de ce groupe cabalistique n'a jamais été bien expliquée par les commentateurs. Ici on le voit employé comme nom propre ainsi qu'il en est arrivé au terme analogue *ya sîn*. — (*Voy.* p. 68 de ce volume, note 2.)

[3] Variantes fournies par les manuscrits d'El-Bekri : *Oudjefoul*, *Ouakhfoul*.

qui porte encore son nom. Ayant réuni autour de lui une foule de gens appartenant à sa tribu et qui ajoutaient foi à ses paroles, il leur prescrivit des lois et des ordonnances civiles et religieuses, et composa pour leur usage, et dans leur langue, un *coran* dont il leur donna lecture. Dans ce livre, il disait : *O toi qui permets que l'univers soit l'objet de nos regards, délivre-moi de mes péchés ! ô toi qui retiras Moïse de la mer ! Je crois en Hamîm et en son père Abou-Khalef-Menn-Allah ; ma tête y croit ainsi que mon intelligence ; ce que couvre ma poitrine y croit et ce qui est enfermé dans mon sang et dans ma chair. Je crois en Tabâît*[1], *tante de Hamîm et sœur d'Abou-Khalef-Menn-Allah, etc.* Cette femme était devineresse et magicienne. On donna aussi à Hamîm le surnom d'El-Mofteri (*le faussaire*). Il avait une sœur appelée Debou [2] qui pratiquait aussi la magie et la divination et dont on sollicitait les prières en cas de guerre et de sécheresse. Hamîm fut tué l'an 315 (927-8), sur le territoire de Tanger, dans une bataille avec les Masmouda. Après sa mort, son fils Eïça exerça une grande influence sur les Ghomara et se rendit à la cour d'En-Nacer. Leur tribu, les Beni-Rahfou, habite encore à Ouadi-Laou et à Ouadi-Ras, près de Tétouan.

A une époque plus récente, Acem-Ibn-Djemîl-el-Izdedjoumi, individu appartenant au même peuple, se donna pour prophète et fit des choses dont on conserve encore le souvenir.

Jusqu'à ce jour, les Ghomara se sont appliqués à la magie, et j'ai appris de quelques cheikhs du Maghreb que ce sont surtout les jeunes femmes qui cultivent cet art. « Elles ont le pouvoir, » m'ont-ils dit, de s'attirer l'esprit de tel astre qu'il leur plaît, » et, l'ayant dompté, elles s'incorporent avec lui ; par ce moyen, » elles agissent sur les êtres à leur fantaisie. » — Dieu sait si cela est vrai.

---

[1] Variantes : *Tanant*, *Taïfit*, *etc.*

[2] Variante : *Deddjou.*

HISTOIRE DE L'EMPIRE FONDÉ PAR LES IDRÎCIDES CHEZ LES GHOMARA.

Mohammed-Ibn-Idrîs s'étant conformé aux conseils de Kenza[1], son aïeule paternelle, partagea les provinces du Maghreb entre ses frères. Tîkîças, Tergha, Belad-Sanhadja et Ghomara devinrent ainsi le partage d'Omar-Ibn-Idrîs; Tanger, Ceuta, El-Basra et les régions ghomarites qui en sont voisines échouèrent à El-Cacem[-Ibn-Idrîs]. Quelque temps après, Omar s'empara des états d'El-Cacem, lequel avait encouru le mécontentement de son frère Mohammed; mais, plus tard, les princes descendus d'El-Cacem par son fils Mohammed recouvrèrent ce que leur aïeul avait perdu.

Mohammed, fils d'Ibrahîm, fils de Mohammed, fils d'El-Cacem, bâtit, auprès de Ceuta, le château de Hadjer-en-Nesr, afin de procurer à sa famille un lieu de refuge assuré et, à son royaume, un boulevard capable de le protéger. Tant que la famille de Mohammed-Ibn-Idrîs conserva le pouvoir, elle fit de Fez la capitale de son empire. Dans la suite, elle fut remplacée par celle d'Omar-Ibn-Idrîs. Yahya, fils d'Idrîs et petit-fils d'Omar, en fut le dernier qui régna. Il avait été déclaré souverain de Fez par Messala-Ibn-Habbous, auquel il venait de prêter le serment de fidélité en se reconnaissant le vassal d'Obeid-Allah le fatemide. En l'an 309 (921-2), Messala lui enleva le pouvoir.

Quatre années plus tard, un descendant d'El-Cacem prit les armes contre les Fatemides. Ce prince, appelé El-Hacen-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Cacem-Ibn-Idrîs et surnommé El-Haddjam (*le phlébotomiste*) parce qu'il avait l'habitude, en combattant, de frapper ses adversaires à la veine du bras, se distingua par sa bravoure et par son intrépidité. Porté au trône par les habitants de Fez, qui s'étaient soulevés contre leur gouverneur Rîhan, il

---

[1] Pour l'histoire des Idrîcides de Fez, voy. l'Appendice n° IV. L'histoire des Fatemides, dynastie dont il est souvent question dans ce chapitre, forme l'Appendice, n° II, de ce volume.

mit en déroute les troupes que Mouça-Ibn-Abi-'l-Afîa mena contre lui. Sa mort permit enfin à Mouça de s'emparer de Fez, d'occuper les provinces du Maghreb et d'en repousser les Idrîcides. Refoulés jusque dans leur forteresse de Hadjer-en-Nesr, ils passèrent, de là, dans les montagnes des Ghomara et les régions du Rîf. Les Ghomara leur demeurèrent fidèles et déployèrent une telle bravoure en soutenant leur cause qu'ils les mirent en état de fonder, dans ce pays, un nouvel empire. Les Idrîcides se partagèrent alors les contrées qu'ils avaient soumises à leur autorité : les descendants de Mohammed [Beni-Mohammed] en obtinrent la portion la plus grande, et ceux d'Omar restèrent maîtres de Tîkîçaz, de Nokour et du Rîf.

En-Nacer-Abd-er-Rahman l'oméïade ayant conçu le projet de conquérir le Maghreb et d'en expulser les Fatemides, décida les Beni-Mohammed à lui céder la ville de Ceuta, dont il prit possession en l'an 319 (931). Il se fit remettre la place par Er-Rida-Ibn-Eïçam, chef des Medjekéça, qui y exerçait le commandement au nom des Idrîcides.

Quand Abou-'l-Cacem[-el-Caïm, le fatemide] envoya une armée en Maghreb pour combattre Ibn-Abi-'l-Afïa, lequel venait de reconnaître la souveraineté des Oméïades espagnols, les Beni-Mohammed prêtèrent leur appui au général fatemide, Meiçour, et trouvèrent ainsi le moyen d'agrandir leurs états en renversant le pouvoir d'un ancien ennemi. Leur exemple fut suivi par les Beni-Omar, seigneurs de Nokour.

En l'an 325 (936-7), Ibn-Abi-'l-Afïa répara ses pertes et quitta le Désert où il s'était réfugié. Rentré alors en Maghreb, d'où Meiçour venait de s'éloigner, il tourna ses armes contre les Beni-Mohammed et les Beni-Omar.

Il mourut quelque temps après et, en l'an 333, En-Nacer envoya en Maghreb son vizir, El-Cacem-Ibn-Mohammed-Ibn-Tamlès, avec la commission d'attaquer les descendants d'Idrîs. Il écrivit, en même temps, aux princes maghraouiens, Mohammed-Ibn-Khazer et El-Kheir, fils de celui-ci, les invitant à seconder le vizir et à soutenir [Medîn, fils d']Ibn-Abi-'l-Afîa dans sa guerre contre les Idrîcides. Abou-'l-Aïch, fils d'Idrîs-Ibn-Omar,

et généralement connu sous le nom d'Ibn-Methala, s'empressa de faire sa soumission et d'expédier une ambassade à En-Nacer. Son fils Mohammed, qu'il envoya ensuite à la cour des Oméïades pour renouveler ses assurances de dévouement, reçut d'En-Nacer un accueil fort honorable et la promesse que tous les articles de l'amnistie accordée à son père seraient fidèlement observés. Les Beni-Mohammed suivirent l'exemple de leur parent et obtinrent les mêmes avantages que lui, en faisant leur soumission. Deux de ces princes se rendirent en personne à la cour d'En-Nacer : le premier, qui se nommait Mohammed, était fils d'Eïça-Ibn-Ahmed-Ibn-Mohammed; l'autre, appelé El-Hacen, avait pour père El-Cacem, fils d'Ibrahîm-Ibn-Mohammed.

Depuis le temps où El-Hacen-Ibn-Mohammed-El-Haddjam s'était emparé du commandement, à la suite de son insurrection contre Ibn-Abi-'l-Afïa, les Idrîcides avaient toujours reconnu pour chefs leurs parents de la famille Mohammed. C'est ainsi qu'après la fuite de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, ils mirent à leur tête El-Cacem-Ibn-Mohammed, surnommé Kennoun. Ce prince étendit son autorité sur tout le Maghreb, à l'exception de Fez, et se montra partisan zélé des Fatemides. Il mourut, l'an 337 (948-9), dans la forteresse de Hadjer-en-Nesr. Son fils et successeur, Abou-'l-Aïch-Ahmed [1], se distingua par sa connaissance de la loi et des traditions historiques; sa générosité et sa bravoure égalaient son savoir; aussi le désignait-on ordinairement par l'appellation d'Ahmed-el-Fadel *(Ahmed rempli de mérite)*. Emporté par sa prédilection pour la dynastie oméïade, Ahmed rompit avec les Fatemides pour embrasser le parti d'En-Nacer, et fit célébrer la prière au nom de ce souverain dans toutes les mosquées de ses états. Quand les peuples du Maghreb entier, jusqu'à Sidjilmessa, lui eurent prêté le serment de fidélité, les

---

[1] Deux princes idricides portaient le surnom d'Abou-'l-Aïch; l'un descendait d'El-Cacem-Ibn-Idrîs, et l'autre d'Omar-Ibn-Idrîs. Selon la table généalogique que l'on trouve dans les manuscrits de l'*Histoire des Berbères*, le premier se nommait Ahmed et était fils d'El-Cacem, fils de Mohammed, fils d'El-Cacem, fils d'Idrîs. Le second était fils d'Idrîs, fils d'Omar, fils d'Idrîs.

habitants de Fez suivirent leur exemple et reçurent de lui pour gouverneur le nommé Mohammed-Ibn-el-Hacen.

En l'an 338 (949-50), Mohammed, fils d'Abou-'l-Aïch-Ibn-Methala et petit-fils d'Idrîs-Ibn-Omar, se rendit en Espagne comme envoyé de son père auprès d'En-Nacer, et il se trouvait encore dans la capitale du royaume oméïade, quand il apprit la mort de l'auteur de ses jours. Nommé par En-Nacer au commandement qui venait de vaquer, il obtint de lui un escorte et partit pour le siége de son gouvernement ; mais déjà son cousin Eïça, fils d'Abou-'l-Aïch et petit-fils de Kennoun, avait profité de son absence pour s'emparer de Tîkîças et des trésors amassés par Ibn-Methala. A l'approche de leur nouveau gouverneur, les Berbères ghomarites marchèrent contre l'usurpateur et, lui ayant coupé le chemin, ils le criblèrent de blessures et massacrèrent tous ses compagnons. Cet événement eut lieu dans le pays des Ghomara.

En cette même année, En-Nacer fit passer en Maghreb quelques-uns de ses généraux. Ahmed-Ibn-Yala y arriva le premier avec un corps de troupes destiné à agir contre les Beni-Mohammed. Invités par lui à démanteler la forteresse de Tétouan, ces princes y donnèrent leur consentement avec beaucoup de répugnance, et s'excusèrent de la résistance qu'ils avaient montrée d'abord à cette sommation. Après le départ de cet officier, ils refusèrent de remplir leurs engagements ; aussi, en l'an 339, En-Nacer envoya contre eux une armée sous les ordres de Hamîd-Ibn-Yezel-el-Miknaçi. Comme les Idrîcides s'étaient avancés jusqu'à la rivière Laou pour s'opposer au progrès de l'ennemi, Hamîd leur infligea un châtiment si rude qu'il ne leur resta plus qu'à faire une prompte soumission. La ville de Tanger sortit alors des mains d'Abou-'l-Aïch, émir des Beni-Mohammed, et passa dans celles d'En-Nacer. Les vainqueurs laissèrent Abou-'l-Aïch en possession d'Asîla, sous la condition d'y faire reconnaître la suzeraineté des Oméïades. Les armées d'En-Nacer s'avancèrent alors graduellement à travers les plaines du Maghreb, en soumettant les populations qui y faisaient leur séjour. Les émirs zenato-maghraouiens se rallièrent aux Oméïades ; les Beni-Ifren

et les Miknaça en firent de même, de sorte que l'empire des Beni-Mohammed fut gravement ébranlé.

Leur émir, Abou-'l-Aïch, ayant confié le commandement à son frère, El-Hacen-Ibn-Kennoun, obtint d'En-Nacer l'autorisation de passer en Espagne, afin de prendre part à la guerre sainte, et à chacune des trente stations qui séparaient Algésiras de la frontière chrétienne, il trouva un palais disposé pour sa réception. Après avoir reçu d'En-Nacer un accueil très-gracieux et un traitement de mille pièces d'or par jour, il alla combattre les infidèles, et trouva le martyre en l'an 343 (954-5).

Djouher-el-Kateb, général d'El-Moezz le fatemide, fit alors une expédition en Maghreb, d'après les ordres de son souverain, et détrôna les princes qui régnaient dans cette contrée. El-Hacen-Ibn-Kennoun s'enferma dans le château d'En-Nesr, boulevard de la dynastie idrîcide, et, de là, envoya à Djouher une déclaration d'obéissance. Par cette démarche, il conjura le danger dont il se voyait menacé; mais, à peine eut-il appris l'évacuation du Maghreb par le général fatemide, qu'il y rétablit de nouveau l'autorité d'En-Nacer. Depuis lors, il resta toujours fidèle à ce souverain qui mourut en l'an 350 (961).

El-Hakem [successeur d'En-Nacer] prit alors la résolution de mettre les frontières du Maghreb à l'abri d'insultes, afin de consolider l'influence des Oméïades dans tout ce pays, et il trouva chez ses alliés, les princes zenatiens, le plus vif empressement à le seconder dans son projet. Il en résulta une guerre entre ces chefs et les princes sanhadjiens, Bologguîn et Zîri, guerre dont nous avons déjà parlé.

En 362 (972-3), El-Moëzz-Mâdd envoya une première expédition en Maghreb sous la conduite de Bologguîn, fils de Zîri. Cet officier défit les Zenata, et s'étant porté en avant, mit El-Hacen-Ibn-Kennoun dans la nécessité de répudier l'autorité des Oméïades et de faire sa soumission au gouvernement fatemide.

La même année, aussitôt après la retraite de Bologguîn, El-Hakem fit passer en Maghreb un corps de troupes sous la conduite de son vizir, Mohammed-Ibn-Cacem-Ibn-Tamlès, auquel il avait donné l'ordre d'attaquer El-Hacen-Ibn-Kennoun et les

Beni-Mohammed. La victoire se déclara pour le prince idrîcide, à la suite d'une bataille dans laquelle Ibn-Tamlès et la majeure partie de ses troupes, tant espagnoles qu'africaines, trouvèrent la mort. Les débris de cette armée parvinrent à regagner Ceuta d'où ils adressèrent à El-Hakem une demande de secours. Le souverain oméïade y répondit en faisant partir pour l'Afrique un de ses clients, le célèbre Ghaleb, général dont la grande habileté était universellement reconnue. Ayant mis à sa disposition autant d'argent et de troupes que les circonstances avaient rendus nécessaires, il lui ordonna de détrôner les Idrîcides et de les envoyer en Espagne. « Pars, lui dit-il ; pars, Ghaleb, comme » un homme qui ne devra revenir vivant à moins d'être victo- » rieux, et qui ne pourra se faire pardonner une défaite à moins » de mourir sur le champ de bataille[1]. »

El-Hacen, ayant entendu la nouvelle de ces préparatifs, évacua la ville de Basra et envoya son harem et ses trésors à Hadjer-en-Nesr, forteresse idrîcienne qui s'élevait auprès de Ceuta. Ghaleb l'assiégea alors dans Casr-Masmouda ; puis, à la suite de plusieurs journées de combats, il réussit à corrompre, avec de l'argent, les chefs des Berbères ghomarides et des milices qui servaient sous le drapeau de son adversaire. El-Hacen fut abandonné par ses troupes et dut se jeter dans le Hadjer-en-Nesr et y soutenir un siége. Pendant ce temps, El-Hakem organisa un corps de renforts, composé d'Arabes attachés au service du gouvernement oméïade et de troupes tirées des garnisons qui couvraient les frontières de l'empire. En 363 (973-4), cette armée passa le Détroit sous la conduite de Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Hachem-et-Todjîbi, vizir commandant de la Frontière supérieure *(Aragon)*. Ce général, accompagné de sa famille et des gens de sa maison, opéra sa jonction avec Ghaleb sous les murs de la forteresse assiégée. Ils attaquèrent alors la place si vigoureusement qu'El-Hacen consentit à la livrer pour avoir la vie sauve.

---

[1] Le texte arabe dit, avec une grande concision : « Pars, Ghaleb ! » comme un homme qui ne doit revenir que vivant et victorieux, ou » bien, mort et excusé. »

Ghaleb tourna ensuite ses armes contre les princes idrîcides établis dans le Rîf, et tout en les dépossédant de leurs châteaux, il leur fit grâce comme à leur cousin. De là, il alla prendre possession de Fez, et il donna à Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Caschouch le commandement du quartier des Cairouanides, pendant qu'Abd-el-Kerîm-Ibn-Thâleba-el-Djodami s'installait, par ses ordres, dans celui des Andalous. Ayant ainsi pacifié le Maghreb, établi des gouverneurs dans toutes les provinces et enlevé ce pays à la domination des Fatemides, il partit pour Cordoue, emmenant avec lui El-Hacen-Ibn-Kennoun et les autres princes de la famille d'Idrîs. Ces événements se passèrent en l'an 364 (974-5).

El-Hakem et tous les notables de Cordoue montèrent à cheval pour aller au-devant du vainqueur, et l'entrée triomphale de ce chef fut une des plus belles dont la capitale de la dynastie oméïade eut jamais été témoin. Ne se bornant pas à pardonner au prince idrîcide et à exécuter toutes les clauses de la capitulation, le souverain oméïade prodigua des cadeaux, des pelisses d'honneur, des bêtes de somme, des pensions et des gratifications à lui et à tous ses compagnons; il inscrivit même sept cents guerriers maghrebins de leur suite sur les contrôles de l'armée.

Trois années plus tard, El-Hakem chercha querelle à El-Hacen au sujet d'une masse d'ambre que celui-ci, étant encore sur le trône, avait reçue d'un des ports maghrebins et dont il avait fait faire un tabouret pour s'y appuyer, tantôt le coude, tantôt la tête. Il demanda la remise de ce meuble en déclarant que ses bonnes grâces seraient assurées pour toujours au prince idrîcide s'il voulait le lui livrer. El-Hacen repoussa cette proposition, et bien qu'il fût au courant des intrigues que ses cousins ourdissaient contre lui, il céda à son mauvais naturel et persista dans son refus. Une prompte disgrâce et la confiscation, non seulement du morceau d'ambre, mais aussi de toutes ses richesses, furent le résultat de son obstination.

L'autorité des Oméïades s'étant raffermie dans le Maghreb, tous les émirs nommés par El-Hakem réunirent leurs forces, afin de repousser Bologguîn. Le vizir El-Mashafi donna alors le gou-

vernement de ce pays à Djâfer-Ibn-Ali[1] et rappela en Espagne Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Hachem. Trouvant ensuite que l'entretien des princes idrîcides coûtait fort cher à l'état, il les envoya tous en Orient, sans même retenir El-Hacen ; mais, avant de les laisser partir, il leur fit prendre l'engagement de ne plus rentrer en Afrique.

En l'an 365 (975-6), les Idrîcides s'embarquèrent à Almeria, et, arrivés au Caire, ils trouvèrent, auprès d'El-Azîz, fils d'El-Moëzz-Mâdd, l'accueil le plus bienveillant et le plus honorable. Ce prince leur promit même de les aider à prendre leur revanche, et, quelque temps après, il fit partir El-Hacen pour le Maghreb avec une lettre par laquelle les descendants de Zîri-Ibn-Menad, famille qui régnait alors à Cairouan, furent invités à lui prêter secours. El-Hacen pénétra alors dans le Maghreb et appela le peuple aux armes ; mais, ayant été défait par les troupes qu'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer [le grand vizir espagnol] avait envoyé à sa rencontre, il tomba encore au pouvoir de ses ennemis. On le fit partir sous bonne escorte pour l'Espagne, mais il fut assassiné avant d'y arriver[2].

La dynastie des Idrîcides succomba, de cette manière, dans le Maghreb; mais elle se releva plus tard sous les auspices des Beni-Hammoud, famille qui étendit son autorité sur Tanger, Ceuta et le pays des Ghomara, ainsi que le lecteur le verra dans le chapitre suivant.

DOMINATION DES HAMMOUDITES ET DE LEURS PARTISANS A CEUTA ET A TANGER. — HISTOIRE DE LEURS SUCCESSEURS, LES GHOMARA.

Quand El-Hakem-el-Mostancer [le neuvième souverain

---

[1] Voy. sur ce personnage, l'Appendice, n° III.

[2] El-Hacen-Ibn-Kennoun se voyant entouré par des forces supérieures dont une partie était sous les ordres d'Abd-el-Melek, fils du grand vizir, El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, se rendit, à la condition d'être ramené en Espagne, comme auparavant. El-Mansour refusa de ratifier la capitulation et fit décapiter le prisonnier que l'on conduisait alors à Cordoue. Cela eut lieu dans le mois de Djomada premier, 375 (sept.-oct. 985). — (Le *Cartas.*)

oméïade d'Espagne,] eut renversé la puissance des Idrîcides en Maghreb et déporté en Orient les membres de cette famille, les Ghomara reconnurent l'autorité des Oméïades et s'humilièrent devant la bravoure des troupes espagnoles. Plus tard, El-Hacen-Ibn-Kennoun rentra en Maghreb, poussé par l'espoir de ressaisir le royaume de ses ancêtres, mais il fut mis à mort par [l'ordre d']El-Mansour-Ibn-Abi-Amer. Avec lui succomba la domination des Idrîcides en Afrique. Les membres de cette famille se dispersèrent de tous côtés, et allèrent se cacher dans les tribus, où ils se dépouillèrent de toutes les marques de leur origine et adoptèrent la vie nomade, afin d'échapper aux dangers qui les entouraient.

Parmi les Berbères qui passèrent en Espagne [pour servir sous les drapeaux des Oméïades] se trouvèrent deux frères, descendants d'Omar-Ibn-Idrîs. Ali et El-Cacem, c'est ainsi qu'on les nommait, étaient fils de Hammoud-Ibn-Meimoun-Ibn-Ahmed-Ibn-Ali-Ibn-Obeid-Allah-Ibn-Omar-Ibn-Idrîs. Lors de la chute de la faction ameride[1], quand les [troupes] Berbères se mirent en révolte et proclamèrent khalife, sous le titre d'El-Mostaïn-Billah (*qui demande le secours de Dieu*), un fils d'El-Hakem, nommé Soleiman, les deux fils de Hammoud, qui s'étaient acquis une haute réputation par leur bravoure, embrassèrent la cause du nouveau souverain et lui prêtèrent un appui si efficace qu'ils le rendirent maître de Cordoue, capitale de l'empire. El-Mostaïn distribua alors de hauts commandements à ses partisans maghrebins et chargea Ali-Ibn-Hammoud du gouvernement de Tanger et des provinces ghomariennes. Arrivé dans cette ville, Ali montra d'abord un grand dévouement au souverain oméïade, mais ayant ensuite levé le drapeau de la révolte, il se proclama indépendant, passa en Espagne et occupa

---

[1] Le célèbre visir El-Mansour-Ibn-Abi-Amer usurpa tout le pouvoir, sous le règne de Hicham II, dixième souverain oméïade d'Espagne. Soutenu par les troupes berbères qu'il avait pris à sa solde et par une nombreuse bande d'affranchis, il conserva l'autorité jusqu'à sa mort et la transmit à ses fils. Les partisans de cette famille formaient la partie des Amerides.

Cordoue, siége du khalifat. Nous avons déjà parlé de ces événements [dans l'histoire des dynasties espagnoles].

A la mort d'Ali, son fils Yahya, auquel il avait asssigné le gouvernement de Tanger, passa en Espagne avec l'intention de disputer le pouvoir à son oncle El-Cacem. Idrîs, frère de Yahya, prit alors le commandement de Tanger et parvint à étendre son autorité sur toutes les parties du pays des Ghomara qui avaient obéi à son père. Quand son frère Yahya mourut à Malaga, il traversa le Détroit, rallia autour de lui tous les partisans de sa famille et nomma son neveu, Hacen-Ibn-Yahya, gouverneur de Tanger et de Ceuta. Ce jeune prince partit pour sa destination, accompagné de l'eunuque Nedja, qui devait lui servir de surveillant et de directeur.

Lors de la mort d'Idrîs, [son vizir] Ibn-Bacanna tenta d'usurper le commandement à Malaga; mais Nedja se transporta en Espagne avec Hacen-Ibn-Yahya et s'établit dans cette ville. Ayant alors placé son pupille sur le trône du khalifat, il s'en retourna à Ceuta, pour prendre le gouvernement du pays des Ghomara; mais, après la mort de Hacen, il repassa en Espagne avec l'intention d'y usurper le pouvoir. Avant de partir, il confia le gouvernement de la province africaine à un affranchi esclavon d'une fidélité éprouvée.

Dès lors, les villes de Ceuta et Tanger furent gouvernées par des lieutenants esclavons jusqu'à ce qu'elles passèrent sous le commandement du chambellan Soggout-el-Berghouati, client de la famille d'Idrîs. Fait prisonnier dans sa jeunesse par un corps de troupes que les Idrîcides avaient envoyé contre les Berghouata, Soggout fut vendu au cheikh Haddad, affranchi d'un de ces princes. Etant ensuite passé sous le pouvoir d'Ali-Ibn-Hammoud, l'idrîcide, il s'éleva par ses talents à une haute position sous cette dynastie et finit par s'asseoir sur le trône de Tanger et Ceuta. Après avoir obtenu la soumission des tribus ghomarides, il commença un règne qui devait se prolonger jusqu'à l'établissement de l'empire almoravide. Alors, les Maghraoua de Fez, vaincus par Youçof-Ibn-Tachefîn, se réfugièrent dans Ed-Demna, ville située à l'extrêmité de la grande plaine du

Maghreb, sur les confins du pays des Ghomara. Youçof y mit le siége en l'an 471 (1078-9)[1] et somma Soggout de lui prêter son appui. Le premier sentiment du chambellan le portait à obéir, mais il s'en laissa détourner par les conseils de son fils El-Caïl-er-Raï[2]. Youçof écrasa ses adversaires à Ed-Demna, acheva la conquête du Maghreb par la prise d'Aloudan, forteresse du pays des Ghomara qu'il ne pouvait pas laisser derrière lui, et envoya contre Soggout un corps d'armée sous les ordres de Saleh-Ibn-Amran, général lemtounien. Déjà les sujets de Soggout se félicitaient de l'approche des Almoravides et s'apprêtaient à courir audevant d'eux, quand ce chef s'écria : « Je jure que Saleh ne » fera jamais entendre à aucun de mes sujets le roulement d'un » tambour almoravide ! » S'étant alors rendu à Tanger où son fils Dïâ-ed-Dola-el-Ezz commandait en son nom, il mit une armée sur pied et marcha contre l'ennemi. Il s'ensuivit, aux environs de Tanger, une bataille acharnée dont le résultat fut la mort de Soggout qui [âgé alors de 86 ans [3]] se jeta au-devant des lances almoravides, en voyant écraser ses partisans sous la meule de la guerre. Les Almoravides s'emparèrent de Tanger, et Dïâ-ed-Dola chercha un refuge dans Ceuta.

Comme le roi chrétien s'acharnait alors sur les provinces de l'Espagne musulmane, Ibn-Abbad [roi de Séville] fit inviter l'*Emir des Musulmans*, Youçof-Ibn-Tachefîn, à remplir ses promesses en secourant les vrais croyants contre les infidèles. Touché par cet appel et par les pétitions que lui adressèrent toutes les populations [musulmanes] de l'Espagne, Youçof fit avec un grand empressement ses préparatifs de guerre. En l'an 476 (1083), il plaça un corps de troupes almoravides sous les ordres de son fils El-Moëzz et l'envoya contre Ceuta dont le port était déjà bloqué par la flotte d'Ibn-Abbad. La ville fut emportée d'assaut et Dïâ-ed-Dola tomba entre les mains des vainqueurs.

---

[1] Cette date est fausse : Ed-Demma fut pris en 465 et Tanger en 470. Voy. le *Cartas*, pages 91 et 92 du texte arabe.

[2] Ce titre signifie : *le prince prévoyant* ou bien *le diseur d'avis.*

[3] Voy. le *Cartas*, page 92.

Conduit devant El-Moëzz et sommé de livrer ses trésors, il répondit avec tant d'insolence que ce prince le tua sur-le-champ. On découvrit, par hasard, le lieu où il avait déposé ses richesses, et l'on trouva dans ce dépôt le cachet de Yahya, fils d'Ali-Ibn-Hammoud. El-Moëzz écrivit alors à son père pour lui annoncer la victoire des Almoravides.

Ainsi succomba la dynastie des Hammoudites et, avec elle, disparurent les derniers vestiges de leur domination dans le pays des Ghomara. Depuis ce moment, le gouvernement almoravide trouva dans les Ghomara des sujets obéissants.

En l'an 537 (1142-3), la puissance des Almohades était devenue formidable, et Abd-el-Moumen, le successeur du Mehdi, faisait, dans le territoire du Maghreb, la grande expédition qui devait se terminer par la prise de Maroc. Dans notre histoire de la dynastie fondée par ce prince, nous aurons l'occasion de parler du grand événement auquel nous faisons allusion. Les Ghomara embrassèrent alors la doctrine almohade et réunirent leurs forces à celles d'Abd-el-Moumen pour faire le siége de Ceuta. Les habitants de cette ville se défendirent vigoureusement sous les yeux de leur chef et cadi, le célèbre Eïad, dont la piété, le savoir, la noble fierté et le rang éminent avaient mérité tout leur respect[1]. Malgré leur résistance, la place succomba en l'an 541 (1146-7), quelque temps après la chute de Maroc[2]. L'empressement des Ghomara à se rallier aux Almohades leur valut la faveur constante de cette dynastie.

La puissance de la famille d'Abd-el-Moumen s'affaiblit à la fin; de nombreux soulèvements eurent lieu sur les frontières de l'empire, et en l'an 625 (1228), Abou-t-Touadjen-Mohammed-

---

[1] Ce célèbre cadi laissa plusieurs ouvrages. Ils traitent principalement des habitudes et des paroles de Mahomet et ils jouissent encore d'une haute estime parmi les musulmans Eïad naquit à Ceuta en l'an 476 (1083), et mourut à Maroc en 544 (1149). Dans le second volume de la traduction d'Ibn-Khalikan, sous le mot *Iyad*, on trouvera une notice de ce docteur.

[2] Il fallait dire *avant la chute de Maroc*. Tanger fut pris en Rebïa second et Maroc en Choual, six mois plus tard.

Ibn-Mohammed-el-Ketami souleva le pays des Ghomara. Le père de cet aventurier était natif du Casr-Ketama; il y avait mené une vie retirée, s'occupant principalement de la magie naturelle, science qu'il enseigna à son fils. Celui-ci se rendit à Ceuta, et s'étant établi chez les Beni-Saîd, il professa l'alchimie et trouva beaucoup de disciples parmi les gens du peuple. Alors il se donna pour prophète, publia une nouvelle loi religieuse, et séduisit une foule de gens par ses prestiges et tours d'adresse. Malgré toute son habileté, il laissa enfin découvrir sa fourberie, et, se voyant abandonné par ses partisans, il prit la fuite devant la garnison de Ceuta qui était sortie pour le combattre, et mourut assassiné par quelques Berbères.

Vers l'an 640 (1242-3), les Mérinides avaient subjugué les campagnes et les villes du Maghreb ; en 668 (1269), ils s'emparèrent de Maroc, capitale de l'empire almohade, mais ils ne purent amener les Ghomara à faire leur soumission. Ce peuple se tint à l'écart pour éviter leur domination, et, toujours prêt à courir aux armes, il encouragea les habitants de Ceuta par son exemple et les décida à repousser les prétentions de la nouvelle dynastie. Le gouvernement de cette ville passa alors entre les mains d'une junte, et, quelque temps après, le légiste Abou-'l-Cacem-el-Azéfi, un des principaux cheikhs de la localité, s'empara du commandement. Nous raconterons ailleurs les détails de cette affaire.

Les tribus et les chefs ghomarides se laissèrent enfin entraîner dans une guerre civile par leurs querelles intestines. L'un des partis fit alors sa soumission au sultan mérinide, et l'autre se résigna, bon gré mal gré, à suivre cet exemple. Les Mérinides, devenus maîtres chez ce peuple, lui donnèrent des gouverneurs de leur choix, et ayant alors dirigé leurs efforts contre Ceuta, ville située derrière le territoire des Ghomara, ils l'enlevèrent à la famille Azefi en l'an 729 (1328-9).

De nos jours, les Ghomara sont redevenus puissants et nombreux; ils obéissent, cependant encore, au gouvernement mérinide et lui paient l'impôt tant qu'il a les moyens de se faire respecter; mais, dans les moments où il montre de la faiblesse

ou qu'il est occupé à comprimer des révoltes ailleurs, leur dévouement s'affaiblit, et il est obligé d'expédier des troupes de la capitale pour les faire rentrer dans l'obéissance. Protégés par des montagnes presqu'inabordables, ils ne craignent pas d'offrir asile aux princes de la famille royale [qui cherchent à s'emparer du trône] et à tous les révoltés qui demandent leur protection.

Une de leurs tribus, surtout, les Beni-Iguem, se distingue par son esprit d'indépendance ; occupant la montagne la plus escarpée de cette région, elle méprise les efforts de tous ses ennemis. Cette montagne est située à l'ouest de Ceuta ; elle s'élève jusqu'aux nuages et ne peut être abordée que par certains défilés où la violence des vents suffit pour arrêter le voyageur. Les habitants obéissent à un chef pris dans une de leurs familles appelée les Beni-Youçof-Ibn-Omar. Cette riche et puissante tribu y a construit des grandes maisons et formé de belles plantations[1]. Le sultan leur accorde une donation annuelle prise sur les produits de la douane de Ceuta; il leur a aussi concédé plusieurs fermes et terres labourables dans la plaine de Tanger. De cette manière, il croit s'être assuré leur amitié et s'être ménagé des alliés avec lesquels il pourra comprimer l'esprit d'insubordination qui se manifeste assez souvent dans le pays des Ghomara.

HISTOIRE DES TRIBUS MASMOUDIENNES QUI HABITENT LES MONTAGNES DU DEREN [L'ATLAS] DANS LE MAGHREB-EL-ACSA.

Parmi les plus grandes montagnes de l'univers, il faut compter celles du Deren, situées à l'extrémité [occidentale] du Maghreb. Enracinées dans les profondeurs de la terre, elles portent leurs cimes jusqu'au ciel et remplissent l'espace de leur masse énorme. Elles forment une barrière continue autour du littoral maghrebin, et, partant de l'Océan atlantique, près d'Asfi, elles se prolongent indéfiniment vers l'Orient. Quelques-uns disent, cependant, qu'elles s'arrêtent au midi de Bernic *(Berenice)*, dans le

---

[1] Je lis *ghorous*, avec un bon manuscrit, à la place d'*órous*.

pays de Barca. Dans la latitude de Maroc, elles paraissent entassées les unes sur les autres, formant ainsi des gradins successifs, depuis le Désert jusqu'au Tell. Le voyageur qui veut les traverser, afin de se rendre dans le Sous ou dans le Derâ, en partant de Temsna ou des contrées maritimes de Maroc, doit y mettre plus de huit jours, et se diriger vers le sud. Dans ces montagnes jaillissent de nombreuses sources; des arbrisseaux couvrent le sol d'un voile épais ; de nombreuses forêts répandent leur ombre sur les vallons; des terrains étendus y offrent de grandes ressources à l'agriculture et à la multiplication des troupeaux, et des vastes pâturages y nourissent une foule d'animaux domestiques et de bêtes fauves. Dans ces régions fortunées, la végétation déploie une vigueur extraordinaire, et la nature y prodigue le tribut de ses dons. Ces lieux sont habités par des peuplades masmoudiennes dont Dieu seul connaît le nombre. Elles y ont élevé des forteresses et des châteaux, des grands édifices et des citadelles, et elles préfèrent leurs pays à toutes les contrées du monde. Des divers côtés, les marchands se rendent au milieu de ces tribus ; les habitants des villes et des campagnes y font aussi de fréquentes visites.

Depuis une époque bien antérieure à l'islamisme, les Masmouda ont occupé le Deren, non pas quelques endroits seulement, mais bien des régions étendues. Ils y ont formé des royaumes et des états, et se sont partagés en grandes familles et en tribus, dont chacune est distinguée par un nom particulier. Leurs établissements dans ces montagnes commencent au Thenïat-el-Mâden *(défilé de la mine)*, endroit qui s'appelle aussi Beni-Fazaz et qui touche à la limite du pays habité par la tribu de Sanaga ; ils entourent cette localité du côté du sud et leur territoire se prolonge ensuite jusqu'au Sous.

Parmi le grand nombre de tribus masmoudiennes qui occupent cette chaîne, on remarque les Hergha, les Hintata, les Tînmélel, les Guedmïoua, les Guenfîça, les Ourîka, les Regraga, les Hezmîra, les Dokkala, les Haha, les Assaden, les Beni-Ouazguît, les Beni-Maguer et les Aîlana, appelés aussi Heilana. On dit qu'Aîlan, aïeul de cette tribu, fut fils de Berr; qu'il s'allia aux Masmouda

par un mariage, et que, pour cette raison, sa descendance a vécu en confédération avec eux.

Parmi les subdivisions de la tribu d'Assaden, on compte les Mesfaoua[1] et les Maghous. Les Mesfaoua se partagent en deux branches, les Doghagha et les Youtanan[2]. On dit, mais Dieu sait avec quel degré de certitude, que les Ghomara, les Rehoun et les Amoul descendent d'Assaden.

On représente comme branches de la tribu des Haha les Zegguen et les Lakhès, peuplades nomades du Sous et confédérées des Doui-Hassan, arabes makiliens qui ont subjugué cette province.

A la tribu des Guenfîça appartiennent les Sekcîoua, population qui habite la montagne la plus escarpée de la chaîne du Deren. Du haut de ce pic, on pourrait voir la plaine du Sous s'étendre vers le midi et les régions du littoral se déployer vers l'occident. La forte position occupée par les Sekcîoua leur a permis d'étendre leur domination sur les autres peuples de la même race, ainsi que nous l'exposerons plus tard.

Dans les premiers temps de l'islamisme, les tribus masmoudiennes de ces montagnes se distinguaient par leur nombre, leur puissance, leur attachement à la religion [musulmane] et l'hostilité qui les animait contre leurs frères infidèles, les Berghouata. Un de leurs personnages les plus éminents fut Kecîr[3], fils d'Ouslas, fils de Chemlal, descendant d'Assada et grand-père de Yahya-Ibn-Yahya, docteur qui reçut de Malek l'autorisation d'enseigner son *Mouwatta*[4]. Il accompagna Tarec à la conquête de l'Espagne, lui et plusieurs autres notables de la grande tribu masmoudienne, et il s'y établit avec eux. Leurs descendants y jouèrent un rôle sous la dynastie oméïade.

Dans les temps antéislamiques, les Masmouda avaient obéi à

---

[1] Dans le chapitre suivant ce nom est écrit *Mesfîoua*.

[2] Variante : *Boutanan*.

[3] Variante : *Kîr* ou *Guîr*.

[4] Le *Mouwata*, c'est-à-dire *le chemin battu*, renferme les traditions et sentences qui forment la base de la jurisprudence malekite.

des rois et à des émirs ; pendant toute la durée de l'empire almoravide, ils étaient en guerre avec les princes de cette dynastie; ralliés ensuite à la cause du Mehdi, ils formèrent entre eux une grande nation qui renversa la puissance des Almoravides en Afrique et en Espagne, et remplaça la dynastie des Sanhadja en Ifrîkïa. L'histoire du Mehdi formera le sujet du chapitre suivant.

HISTOIRE DU MEHDI ET DE SA PRÉDICATION. — ORIGINE ET VICISSITUDES DE L'EMPIRE FONDÉ PAR SES PARTISANS, LES ALMOHADES, EN MAGHREB, EN ESPAGNE ET EN IFRÎKÏA.

Les Masmouda du Deren se sont toujours fait remarquer par leur nombre, leur puissance et leur bravoure. Dans l'histoire de la conquête musulmane, on les voit soutenir une longue guerre contre Ocba-Ibn-Nafê et Mouça-Ibn-Noceir, avant d'adopter sincèrement l'islamisme. Menacés ensuite par la proximité de l'empire lemtouno-almoravide, ils lui opposèrent une résistance tellement opiniâtre que le souverain de cette nation prit le parti de fonder la ville de Maroc dans le voisinage de leur pays, afin de pouvoir dompter leur audace par des attaques sans cesse renouvelées.

Sous le règne d'Ali-Ibn-Youçof, pendant que l'empire almoravide était encore dans sa première vigueur, parut l'imam des Masmouda, le savant et célèbre Mohammed-Ibn-Toumert surnommé El-Mehdi, fondateur de la secte des Almohades. Cet homme appartenait à la tribu des Hergha, branche de la grande tribu des Masmouda. Son père s'appelait Abd-Allah et Toumert [1], et lui-même, dans sa jeunesse, porta le nom d'Amghar [2].

Selon Ibn-Rechîc [3], dont l'opinion est confirmée par la déclara-

[1] *Toumert* était son nom berbère et *Abd-Allah* son nom arabe.

[2] *Amghar* (prononcer *Amr'ar*) signifie *chef* ou *vieillard* en langue berbère.

[3] Ibn-Rechîc, Abou-Ali-el-Hacen, philologue, poète et historien, habita Cairouan et mourut à Mazzera, en Sicile, l'an 463 (1070). Il laissa une histoire de Cairouan.

tion de [l'historien] Ibn-el-Cattan[1], Mohammed [le Mehdi] était fils d'Abd-Allah-Ibn-Ouguellîd[2]-Ibn-Iamsal-Ibn-Hamza-Ibn-Eïça ; mais quelques historiens maghrebins le disent fils de Mohammed-Ibn-Toumert-Ibn-Tîttaouîn-Ibn-Safla-Ibn-Mecîghoun-Ibn-Aigueldîs-Ibn-Khaled.

La plupart des historiens prétendent qu'il était de la famille de Mahomet et lui donnent la généalogie suivante : Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Houd-Ibn-Khaled-Ibn Temmam-Ibn-Adnan-Ibn-Sofyan-Ibn-Safouan-Ibn-Djaber-Ibn-Ata-Ibn-Rebah-Ibn-Mohammed-Ibn-Soleiman-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Hacen-Ibn-el-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-Taleb. Le Soleiman de cette liste est le frère d'Idrîs l'aîné. « La généalogie d'une grande » partie des descendants de Soleiman rentre dans celles de cer- » taines tribus masmoudiennes et de quelques familles du Sous. » Soleiman vint en Maghreb après son *frère* et s'établit à Tlem- » cen. Sa postérité se dissémina dans le Maghreb, et tous les » descendants d'Ali-Ibn-Abi-Taleb que l'on rencontre dans le » Sous comptent ce Soleiman au nombre de leurs ancêtres. » Telles sont les paroles d'Ibn-Nakhîl[3]. D'autres historiens repoussent cette opinion et considèrent le Soleiman dont il est question comme un *parent* d'Idrîs qui était venu le rejoindre en Maghreb ; ils ajoutent que le Rebah de la généalogie précédente était fils de Yeçar, fils d'El-Abbas, fils de Mohammed, fils d'El-Hacen.

En adoptant soit l'une, soit l'autre, de ces deux opinions, l'on admet nécessairement que Mohammed-Ibn-Toumert tira son origine d'Ali-Ibn-Abi-Taleb [gendre de Mahomet] ; que sa généalogie se confondit avec celle des Hergha, tribu masmoudienne, et que sa famille se greffa sur cette souche[4]. Voilà pourquoi il

---

[1] On ne possède aucun renseignement sur cet auteur.

[2] *Ou-Aguellîd* signifie en berbère, *fils de roi.*

[3] Dans un des chapitres suivants, il sera question d'Ibn-Nakhîl.

[4] Ibn-Khaldoun aurait pu facilement démontrer la fausseté de cette généalogie ; mais il dut éviter d'examiner trop scrupuleusement l'origine et la conduite d'un aventurier que les Hafsides respectaient comme le fondateur de leur religion. Le sultan hafside, Abou-'l-Abbas, auquel notre auteur communiqua son ouvrage, aurait pu s'offenser d'une telle hardiesse.

participait au même esprit de corps qui animait les Masmouda et qu'il se donna pour membre de cette grande famille dont il avait, du reste, adopté tous les caractères distinctifs.

Né d'une famille qui brillait par sa piété, Mohammed-Ibn-Toumert se montra avide d'instruction et passa ses premières années à lire [le Coran]. Il se plaisait à fréquenter les mosquées et, dans sa jeunesse, il reçut le surnom d'*Açafou*, c'est-à-dire *clarté*, à cause du grand nombre de bougies qu'il avait l'habitude d'y allumer[1]. Vers la fin du cinquième siècle, il entreprit le voyage de l'Orient dans le but d'y continuer ses études, et, en passant par l'Espagne, il visita Cordoue, centre des lumières à cette époque. Ayant traversé la mer, il débarqua au port d'Alexandrie et, après avoir fait le pèlerinage de la Mecque, il se rendit [à Baghdad] en Irac, où il puisa un vaste fonds de connaissances, auprès des plus savants docteurs et des controversistes les plus habiles de ce pays.

Comme les devins et les augures avaient prédit l'avènement d'une nouvelle dynastie en Magheb, il se flatta que l'honneur d'y fonder la souveraineté des Masmouda lui était réservé. L'on assure qu'il consulta Abou-Hamed-el-Ghazzali[2] à ce sujet, en lui découvrant le secret de son cœur; et que ce docteur, voyant l'affaiblissement de l'empire musulman en Occident, et sachant que les colonnes du pouvoir qui devait réunir les peuples et sou-

---

[1] *Açafou* signifie *l'éclaireur* en berbère.— La coutume de brûler des bougies en l'honneur des saints est encore très-répandue dans l'Afrique septentrionale.

[2] Avide d'instruction, Abou-Abd-Allah-Ibn-Toumert entreprit, dans sa jeunesse, le voyage de l'Orient, bien qu'il fut déjà profondément versé dans la connaissance de la loi, des traditions prophétiques et de la théologie. A ces sciences, il réunissait celles de la grammaire et de la philologie arabes, et il s'était, de plus, distingué par une dévotion vive et ardente. A Baghdad, il fréquenta El-Kiya(-el-Herraci, célèbre docteur chafite dont on trouvera la notice biographique dans le deuxième volume de ma traduction d'Ibn-Khallikan). A Alexandrie, il fit la rencontre d'Et-Tortouchi. (*Voy.* ci-devant, p. 80, note.) C'est à tort que certains historiens maghrebins lui prêtent des entretiens avec El-Ghazzali. — (*Ibn-el-Athir.*)

tenir la religion y étaient profondément ébranlées, l'encouragea dans cet espoir, après l'avoir interrogé sur les amis qu'il avait dans ce pays et sur les tribus qui seraient assez puissantes pour faire triompher la bonne cause en accomplissant la volonté de Dieu. L'imam Mohammed, devenu enfin un océan de science, un flambeau de la foi, reprit la route du Maghreb.

Comme il avait étudié sous les docteurs sonnites du rit d'El-Achâri[1] pendant son séjour en Orient, il adopta le système de controverse qu'ils avaient dressé pour le soutien des doctrines primitives de l'islamisme et pour la réfutation des novateurs que l'on ne pouvait confondre sans le secours de preuves fournies par la raison. Il admit aussi leur principe d'interpréter allégoriquement certains versets du Coran dont le sens était équivoque, ainsi que certaines traditions concernant les dits et gestes du Prophète. Jusqu'alors, le peuple du Maghreb avait évité d'accueillir ce système d'interprétation et s'était tenu invariablement à l'usage des premiers musulmans, lesquels ne s'en permettaient jamais l'emploi et prenaient les versets équivoques du Coran dans leur sens littéral. Ibn-Toumert leur en fit de vifs reproches; il leur ordonna même d'employer l'interprétation allégorique pour se rendre raison de ces passages et d'admettre les doctrines théologiques enseignées par El-Achâri. Ayant alors déclaré publiquement que les chefs de la secte achârite étaient de véritables imams [docteurs de l'église] et que leur parole devait nécessairement faire autorité, il rédigea plusieurs traités religieux d'après leurs principes, et nomma un de ces écrits la *Morchida (directrice)* et un autre le *Tauhîd (profession de l'unité).* Il enseigna aussi l'impeccabilité de l'imam [chef spirituel et temporel des musulmans], opinion conforme à celle des Chîites imamiens[2]. Sur cette question, il composa le traité de l'imamat que l'on désigna plus tard par le titre d'*Aazzo ma yotlab (la chose la plus précieuse que l'on puisse rechercher)*, mots par lesquels cet écrit commence.

---

[1] *Voy.* t. I, p. 252, note.

[2] *Voy.* le premier chapitre de l'Appendice, nº II.

Arrivé à Tripoli, la ville du Maghreb la plus rapprochée de l'Egypte, il commença à donner son avis sur des points de droit, en prenant pour bases de ses décisions les principes des Achârites et en reprochant aux docteurs maghrebins leur éloignement pour les opinions de cette école. Ne se contentant pas d'enseigner la loi, il s'occupa aussi de la réformation des mœurs ; et, emporté par son zèle, il recommanda le bien et défendit le mal avec tant d'ardeur qu'il s'attira quelquefois de mauvais traitements[1]. Ces désagréments, au lieu d'abattre son courage, lui paraissaient comme autant de titres à la faveur de Dieu. Parvenu à Bougie, il en vit le souverain, El-Azîz-Ibn-el-Mansour[2], entouré de tous les délices de la vie, et ne put s'empêcher d'adresser à cet émir hammado-sanhadjien et à ses officiers les réprimandes les plus

---

[1] *Faire la police des mœurs* s'exprime en arabe par la tournure suivante : *ordonner le reconnu et défendre le méconnu*; c'est-à-dire, ce que la loi approuve et ce qu'elle condamne.— On ne pourrait entreprendre cette tâche sans l'autorisation du sultan ; aussi, Ibn-Toumert se mettait lui-même en contravention à la loi. — A la place de la formule *défendre le méconnu*, on dit aussi *changer le méconnu* (*taghaiyer el-monker*), expression qui, par suite du zèle excessif des gens dévots, a fini par signifier *ennuyer les gens*, *leur jouer un mauvais tour*. — Ibn-el-Athîr raconte de cette manière, dans ses Annales, l'arrivée d'Ibn-Toumert en Ifrîkïa : « Quand il eut accompli le devoir du pèlerinage, il s'embarqua » au port d'Alexandrie pour rentrer en Maghreb, et, pendant toute la » traversée, il travailla sans cesse à réformer les mœurs de ses com» pagnons de voyage, les obligeant à dire leurs prières et à lire le Coran. » Débarqué, l'an 505 (1111-2), à El-Mehdïa, ville qui eut alors pour » sultan Yahya-Ibn-Temîm (v. p. 24 de ce vol.), il alla se loger dans » une mosquée, n'ayant pour tout bagage qu'une outre à eau et un » bâton. Bientôt les habitants de la ville entendirent parler de lui et » vinrent, en foule, étudier plusieurs sciences sous sa direction. Le » zèle qu'il déploya pour réformer les mœurs et pour mettre un terme » aux scandales dont il était journellement témoin, porta l'émir, Yahya, » à le faire comparaître devant une assemblée de docteurs; mais, aussi» tôt que ce prince eut jeté les yeux sur lui et entendu sa justification, » il lui témoigna de grands égards et demanda sa bénédiction. D'El» Mehdïa, Ibn-Toumert alla passer quelque temps à Monestîr, au » milieu d'une communauté d'hommes religieux, et, de là, il se rendit » à Bougie. »

[2] *Voy.* p. 56 de ce volume.

sévères. Ayant un jour essayé d'empêcher certaines irrégularités dont il fut scandalisé en parcourant les rues de la ville[1], il excita une grande émeute parmi la populace. Le sultan en éprouva un tel mécontentement qu'il tint conseil avec ses ministres au sujet du réformateur. Celui-ci devina le danger et courut se réfugier à Mellala, endroit situé à un paransage de Bougie. Les Beni-Ourîagol, puissante tribu sanhadjienne qui occupait cette localité, le prirent sous leur protection et préférèrent encourir la colère du sultan que de lui livrer leur hôte. Ibn-Toumert passa quelques jours chez eux, s'occupant à leur enseigner la loi divine, et, à la fin de chaque leçon, il allait s'asseoir sur une pierre que l'on montre encore aujourd'hui et qui se trouve au bord de la route, à peu de distance du village de Mellala.

Il y était encore, quand il rencontra, pour la première fois, Abd-el-Moumen, [le même qu'il devait nommer, plus tard,] chef des Almohades. Ce jeune homme allait en pèlerinage avec son oncle; mais il plut tant à Ibn-Toumert par son savoir, que ce docteur le garda auprès de lui et en fit son élève. Dès lors Abd-el-Moumen recueillit avec empressement les enseignements que lui adressa ce savant imam[2].

Plus tard, le Mehdi [-Ibn-Toumert] prit la route du Maghreb avec son compagnon, et, entré dans le Ouancherîch, il rencontra et emmena avec lui un homme nommé Bechîr-el-Ouancherîchi, [lequel devint, dans la suite,] un de ses principaux disciples. Arrivé à Tlemcen, où sa réputation l'avait devancé, il se vit conduire devant le cadi, Ibn-Saheb-es-Selat. Ce fonctionnaire lui reprocha les doctrines dont il faisait profession et le réprimanda de s'être mis en opposition avec les gens de son pays. Il croyait le détourner ainsi de la voie où il s'était engagé; mais le réformateur ne tint aucun compte de ses paroles et poursuivit son chemin. Arrivé à Meknaça *(Mequinez)*, après avoir traversé

---

[1] Il brisa partout les amphores de vin et les instruments de musique.

[2] Dans le t. I, pp. 252 et 253, les circonstances qui amenèrent la rencontre d'Ibn-Toumert et d'Abd-el-Moumen sont racontées d'une autre manière.

Fez, il déploya tant d'ardeur dans la répression des scandales et des abus, que les gens du peuple s'émeutèrent contre lui et lui donnèrent des coups de bâton.

En quittant cette ville, il se rendit à Maroc et recommença son rôle de réformateur. Il alla même en voir le souverain, Ali-Ibn-Youçof, qui assistait, dans la mosquée, à la prière du vendredi, et lui adressa une vigoureuse remontrance. Un autre jour, il rencontra Soura, sœur de ce prince, qui allait en public la figure découverte, ainsi que faisaient toutes les femmes almoravides, et, choqué de ce spectacle, il lui fit une vive réprimande [1]. Elle rentra aussitôt chez son frère, les larmes aux yeux, et lui raconta l'insulte qu'elle venait de subir. Ali, connaissant déjà, par la renommée, les opinions d'Ibn-Toumert, les soumit à l'examen de ses jurisconsultes. Ce docteur, partisan dévoué de la secte achârite, et toujours porté à donner une interprétation allégorique aux passages obscurs du Coran, reprochait à ses adversaires leur obstination à suivre le système des premiers musulmans, lesquels avaient pris ces passages dans leur sens littéral. Il pensait que le commun des hommes, en les récitant, devait se figurer Dieu avec une forme corporelle et qu'il méritait, pour cette raison, d'être regardé comme infidèle. En cela, il suivait l'une des deux maximes [différentes] énoncées par les Achârites, savoir : qu'il faut regarder comme infidèle quiconque professe une opinion ayant une *tendance* vers une fausse doctrine. Il en résulta que les docteurs maghrebins, poussés par la haine et la jalousie, conseillèrent au souverain l'emploi de mesures sévères. Amené devant Ali-Ibn-Youçof et obligé de soutenir une discussion avec ces légistes, il ne quitta l'assemblée qu'après les avoir réduits au silence [2]. Averti, en sortant de

---

[1] Il ordonna à Soura et aux dames qui l'accompagnaient de se voiler la figure; ensuite, lui et ses compagnons se mirent à frapper la monture de la princesse au point que l'animal la jeta par terre. — (*Ibn-el-Athir.*)

[2] Dans le *Cartas*, p. 112 du texte arabe, on trouve quelques détails de cette conférence. La première question qu'Ibn-Toumert proposa à ses adversaires fut celle-ci : Les voies de la science sont-elles en nom-

la salle d'audience, que ses adversaires ne manqueraient pas de s'en venger, il se rendit à Aghmat le même jour et recommença, dans cette ville, sa tâche de réformateur. Bientôt il dut s'en éloigner avec ses disciples, à cause des mauvaises dispositions des habitants, qui venaient d'expédier à Ali-Ibn-Youçof une lettre dans laquelle ils le priaient de les délivrer d'un homme aussi turbulent. Ismaïl-Ibn-Aiguig, un des partisans de la nouvelle doctrine, fit venir deux cents guerriers de sa tribu au secours de son maître et le conduisit à Mesfîoua, dans les montagnes des Masmouda.

Ibn-Toumert passa ensuite chez les Hintata où il fut très bien reçu par un de leurs cheikhs appelé Omar, fils de Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn-Ibn-Ali, et généralement connu par le nom d'Abou-Hafs-Omar [1]. Les Hintata désignaient la famille de ce chef par appellation des Beni-Fazkat, et leurs généalogistes disent que Fazkat était le grand-père de Ouanoudîn. Ils ajoutent que l'on désignait Omar par le surnom d'*Inti*, parce que les Hintata s'appellent ainsi dans leur langue. Au reste, nous exposerons sa généalogie en traitant de la dynastie hafside.

L'imam, ayant quitté les Hintata, se dirigea vers Aîguîlîn, dans le pays des Hergha, et s'arrêta au milieu de sa tribu. Il y arriva l'an 515 (1121-2). Ayant alors bâti un *rabta* [2] pour s'y livrer à la dévotion, il attira auprès de lui une foule d'étudiants et de gens de différentes tribus, auxquels il enseigna son *Morchida* et son *Tauhîd*, rédigés en langue berbère [3]. Le nombre de

---

bre limité ou non? Il expliqua ensuite, à leur grand ébahissement, que les principes du vrai et du faux sont quatre : le savoir, l'ignorance, le doute et la supposition.

[1] Ce chef fut l'aïeul des Hafsides. Chez les Almohades, il portait le titre du *Cheikh*.

[2] Les petites chapelles renfermant des cellules pour le logement des hommes dévots et des étudiants s'appellent *zaouïa, ribat* et *rabta*. — *Voy*. t. I, p. 83, notes 1 et 2.

[3] Un très-ancien manuscrit des traités théologiques composés par Ibn-Toumert se trouve dans la Bibliothèque impériale. Il est écrit en arabe et on y reconnaît la plume d'un homme profondément versé

ses partisans s'accrut tellement que Malek-Ibn-Woheib[1], président du corps des savants qui assistaient aux réunions de l'émir Ali-Ibn-Youçof, recommença ses dénonciations. Jouissant d'une certaine réputation comme augure et astrologue, il ne manqua pas d'indisposer son patron contre le Mehdi, et, comme les devins avaient prédit qu'un roi de race berbère devait nécessairement paraître en Maghreb et changer la forme de la monnaie aussitôt qu'il y aurait une conjonction des deux planètes supérieures, ce prince s'attendait déjà à quelques malheurs. « Protège l'empire contre cet aventurier, lui disait Ibn-Woheib ; » c'est assurément l'homme de la conjonction et du dirhem carré; » celui dont il est question dans ces méchants vers en patois » qui courent maintenant de bouche en bouche :

» *Mets-lui les fers aux pieds; ou bien, un jour,*
» *Il te fera entendre un tambour!*

» J'ai la conviction que c'est lui qui est l'homme an dirhem » carré[2]. »

Frappé de ces paroles, Ali-Ibn-Youçof envoya plusieurs cavaliers à la recherche du Mehdi, qui échappa cependant à leur poursuite. Abou-Bekr-Ibn-Mohammed-el-Lemtouni, gouverneur de la province de Sous, gagna alors quelques individus de la tribu des Hergha et les chargea d'assassiner leur compatriote; mais les amis de celui-ci, ayant eu connaissance du complot, le transportèrent sur une montagne où ils avaient l'habitude de se réfugier et ôtèrent la vie aux traîtres.

---

dans la théologie dogmatique et dans la scolastique. Il est à regretter que nous n'ayons pas la traduction berbère de cet écrit; El-Marrekchi nous assure, dans son *Histoire des Almohades*, que le fondateur de cette secte s'exprimait en langue berbère avec une élégance extraordinaire.

[1] *Voy.* sur Abou-Abd-Allah-Ibn-Woheib, natif d'Espagne et vizir d'Ali-Ibn-Youçof, le t. II de ma traduction des *Vies des Hommes illustres*, d'Ibn-Khallikan, p. 265, et les auteurs qui y sont cités

[2] Les monnaies almohades, tant celles de la dynastie d'Abd-el-Moumen que celles des Hafsides, portent sur chaque face deux inscriptions dont l'une remplit un carré au centre de la pièce.

La même année, c'est-à-dire en 515, Ibn-Toumert somma les populations masmoudiennes à prendre l'engagement de soutenir la doctrine de l'unité divine, de le protéger lui-même [1] et de combattre avec les armes tous ceux qui donnent à Dieu une forme corporelle. Les personnages les plus marquants de toutes ces tribus, accompagnés des dix principaux disciples du Mehdi [2] et de plusieurs autres, vinrent lui prêter le serment demandé. Parmi eux se trouvèrent Abou-Hafs-Omar-Ibn-Yahya [aïeul des Hafsides], Abou-Yahya-Ibn-Iguît [3], Youçof-Ibn-Ouanoudîn et Ibn-Yaghmor, membres, tous les quatre, de la tribu des Hintata. Avec eux se présentèrent aussi Abou-Hafs-Omar-Ibn-Ali-Asnag, *(le sanhadjien)* Mohammed-Ibn-Soleiman, Omar-Ibn-Tafraguîn et Abd-Allah-Ibn-Melouyat, tous membres de la tribu des Tînmelel. La tribu des Hergha en entier se rallia à la cause de l'imam et entraîna, par son exemple, l'adhésion des Guedmîoua et des Guenfîça.

Quand tous ces chefs lui eurent prêté le serment de fidélité, il changea son titre d'*imam* en celui de *Mehdi* [4], et donna alors le titre de *Tolba (étudiants)* à ses compagnons et celui d'*El-Mowahhedîn (Almohades, unitaires)* à ses partisans. Quand il eut

---

[1] Ses émissaires commencèrent par préparer les esprits pour l'arrivée du Mehdi, de celui qui devait remplir toute la terre de sa justice. Ils citèrent les traditions dans lesquelles il est question de lui, et, quand ils virent le peuple parfaitement convaincu de l'excellence de ce saint personnage et disposé à le bien accueillir, ils laissèrent faire le reste à Ibn-Toumert. Dans une allocution aux Berbères, celui-ci fit remonter son origine à Mahomet et finit par déclarer qu'il était lui-même le Mehdi impeccable. — *(El-Marrekchi.)*

[2] Les historiens nous fournissent des listes, plus ou moins complètes, des dix principaux disciples. Nous avons sous les yeux cinq de ces listes, mais il n'y en a pas deux qui soient d'accord.

[3] Dans le manuscrit d'El-Marrekchi, ce nom est écrit *Yigguît.*

[4] Le mot *mehdi* est le participe passé de la première forme du verbe *heda* (*diriger*). — *Voy.*, sur le personnage que les musulmans désignent par ce nom, l'Introduction du t. I, p. XXVII, et l'Appendice n° II de ce volume.

gagné cinquante compagnons, il en forma une classe à part qu'il nomma *Aït-Khamcîn (la bande des cinquante)*[1].

Abou-Bekr-Ibn-Mohammed-el-Lemtouni, gouverneur de Sous, se mit en marche pour attaquer les novateurs dans le pays des Hergha ; mais la tribu ainsi menacée fit un appel à ses sœurs, les Hintata et les Tînmelel, et, avec leur secours, elle mit en déroute l'armée almoravide. Cette victoire, que le Mehdi leur avait prédite, fut le commencement des succès qui marquèrent la carrière des Almohades ; elle attira sur eux l'attention des autres tribus et les porta à reconnaître l'autorité de l'imam. Les troupes lemtouno-almoravides marchèrent encore contre eux à plusieurs reprises ; mais, dans chacune de ces tentatives, elles essuyèrent une nouvelle défaite.

Trois années après la prestation du serment par les peuples masmoudiens, Ibn-Toumert se transporta dans la montagne des Tînmelel[2] et fixa son séjour au milieu d'eux. Il y bâtit, à la source de la rivière Nefîs, une maison pour y passer le reste de ses jours et une mosquée dans laquelle il devait présider à la prière. Ayant résolu de porter la guerre chez les tribus masmoudiennes qui tardaient à reconnaître son autorité, il commença par les Hezerdja, les battit en plusieurs rencontres et les réduisit à l'obéissance. Ensuite il attaqua et soumit les Heskoura commandés par Abou-Derca-el-Lemtouni, et ayant été poursuivi par les Beni-Ouazguît, pendant qu'il se retirait, il les chargea à la tête de ses Almohades et leur fit éprouver de grandes pertes tant en tués qu'en prisonniers.

---

[1] Notre auteur n'a pas osé raconter la conduite d'Ibn-Toumert pendant les premiers temps de son séjour chez les Masmouda : ses lecteurs auraient vu que le fondateur de la secte almohade n'était qu'un fourbe et un scélérat. Ibn-el-Athîr n'avait pas les mêmes motifs pour se taire, et, dans ses *Annales*, il nous fournit assez de renseignements à ce sujet ; renseignements dont Ibn-Khaldoun a eu connaissance et auxquels il fait quelques fois allusion. Nous reproduirons quelques extraits d'Ibn-el-Athîr dans l'Appendice n° v de ce volume. Dans le *Cartas*, on trouve quelques détails semblables.

[2] *Tînmelel* signifie *la blanche*. Ce nom convient parfaitement à une montagne dont la cîme est toujours couverte de neige.

S'étant ensuite dirigé contre la ville de Ghodjdama dont les habitants, après s'être rendus et avoir reçu pour gouverneur le cheikh almohade, Abou-Mohammed-Atïa, venaient de se mettre en révolte et massacrer cet officier, il la prit d'assaut et la livra à la fureur du soldat. Revenu à Tînmelel, il y resta jusqu'à l'affaire d'El-Bechîr et de la séparation opérée entre les Almohades et les hypocrites [1].

Ayant alors formé le projet de porter la guerre chez les Lemtouna, peuple auquel les Almohades donnaient le nom d'El-Djichem [2], il marcha contre eux à la tête des Masmouda, les mit en déroute aux environs de Guîg et les poursuivit jusqu'à Aghmat, où il trouva tous les contingents lemtounides rassemblés sous les ordres de Beggou [3] -Ibn-Ali-Ibn-Youçof et d'Ibrahîm-Ibn-Taâbbast. Dans le combat qui s'ensuivit, celui-ci perdit la vie, et les Almohades repoussèrent leurs adversaires jusqu'à Maroc. L'armée du Mehdi, composée d'environ quarante mille fantassins et quatre cents cavaliers, prit alors position à El-Bahîra et mit Ali-Ibn-Youçof dans la nécessité de lever encore une nouvelle armée afin de pouvoir les déloger. Le quarantième jour de leur arrivée, il les attaqua auprès de la porte d'Aîlan et les força à prendre la fuite après leur avoir tué et fait prisonnier une foule de guerriers. El-Bechîr, le compagnon du Mehdi, ne reparut plus [4], et les Heilana furent presque tous exterminés. Dans cette journée, Abd-el-Moumen déploya la plus grande bravoure.

---

[1] Ibn-Khaldoun se donne bien garde de nous raconter cette affaire : il avait à ménager les Hafsides. Ibn-el-Athîr nous en fait connaître tous les détails. *Voy.* l'Appendice n° v.

[2] Dans les manuscrits, on trouve ce mot écrit, sans voyelles, ainsi : *djchm* et *hchm*, comme dans le texte arabe imprimé. La première leçon me paraît être la bonne : le mot *eddjichem* s'emploie en berbère, ainsi que le mot *tahhan* en arabe, comme un terme d'injure. Le mot analogue en français s'applique au mari dont la femme se prostitue à un autre homme. La grande liberté dont les femmes jouissaient chez les Almoravides a été sans doute la cause qui porta les premiers Almohades, gens grossiers et fanatiques, à en désigner les maris par ce sobriquet.

[3] Variante : *Meggher*.

[4] Il mourut sur le champ de bataille.

Quatre mois plus tard, le Mehdi mourut. Il avait donné à ses partisans le nom d'Almohades *(unitaires)*, afin de déconsidérer les Lemtouna [Almoravides] auxquels il reprochait un éloignement pour l'interprétation allégorique du Coran qui les avait conduits à l'anthropomorphisme. Il menait une vie très-sobre et n'approchait jamais des femmes. Il portait un vieux manteau rapiéceté, et, par la mortification des sens, comme par la pratique de la dévotion, il était parvenu à un haut degré de perfection spirituelle. La seule opinion hétérodoxe qu'on lui attribue est celle de l'impeccabilité de l'imam, doctrine dans laquelle il se rencontrait avec les Chiîtes imamiens [1].

RÈGNE D'ABD-EL-MOUMEN, LIEUTENANT ET SUCCESSEUR DU MEHDI.

En l'an 522 (1128), le Mehdi mourut après avoir légué l'autorité souveraine à son principal disciple, Abd-el-Moumen-Ibn-Ali, personnage dont nous avons déjà parlé dans la notice des Koumïa [2]. On l'enterra dans la mosquée attenant à la maison qu'il habitait à Tînmelel, et comme on craignait que la désunion ne se mît parmi les Almohades à cause de la jalousie que la nomination d'un étranger pourrait causer aux Masmouda, l'on s'abstint de publier la mort de leur chef jusqu'à ce que tous les cœurs fussent bien pénétrés de la foi unitaire. Au rapport des historiens, ce secret important fut gardé pendant trois années. Dans l'intervalle, ses disciples intimes prétendaient qu'il était malade, et ils continuèrent à célébrer la prière selon la forme qu'il avait établie, et à reciter, comme de son vivant, les offices journaliers et les sections du Coran. Ils firent aussi accroire au peuple que leur maître avait concédé à eux seuls le droit d'entrer chez lui pour le soigner. C'était là, autour de son tombeau et dans la présence de sa sœur Zeineb, que les survivants des dix

---

[1] *Voy.* l'Appendice n° II.

[2] *Voy.* p. 252 du premier volume de cet ouvrage.

principaux disciples se rassemblaient pour concerter tous leurs projets ; et quand ils virent, enfin, leur autorité assurée et les esprits complètement façonnés à la nouvelle doctrine, ils jetèrent le masque et placerent Abd-el-Moumen, l'exécuteur de toutes leurs décisions, à la tête de la nation. Le cheikh Abou-Hafs, qui avait eu la conduite de cette grave affaire, obtint alors des Hintata et des autres tribus masmoudiennes leur consentement à une nomination qui, peu de temps auparavant, les aurait vivement offensés. En annonçant au public la mort du Mehdi, on déclara qu'il avait fait choix d'Abd-el-Moumen pour lui succéder et que tous les compagnons y avaient donné leur approbation. Yahya-Ibn-Yaghmor prit alors la parole et déclara que l'imam terminait toujours sa prière par ces mots : « Dieu tout-» puissant ! je t'implore, en grâce, de verser tes faveurs sur » l'excellent disciple. » Ce témoignage ayant entraîné la conviction de toute l'assemblée, on décida que le serment de fidélité serait prêté au nouveau chef dans la ville de Tînmelel.

Abd-el-Moumen prit le commandement des Almohades en l'an 524 (1130), et entreprit aussitôt une série d'expéditions lointaines. Deux années plus tard, il soumit le Derâ, après avoir remporté de grands avantages dans la province de Tedla. Ensuite, il prit d'assaut la ville de Tachâbout[1]. Deux contingents ghomariens, les Beni-Ounam[2] et les Beni-Mezerdâ, y furent passés au fil de l'épée avec leur chef Abou-Bekr-Ibn-Mézeroual[3]. Alors, les Berbères accoururent en troupes de toutes les parties du Maghreb, afin d'embrasser la cause des Almohades et se soustraire à la domination des Lemtouna.

En l'an 533 (1138-9), Tachefîn, fils du souverain almoravide, Ali-Ibn-Youçof, reçut de son père l'ordre de marcher contre les insurgés. Précédé d'une avant-garde formée des contingents

---

[1] Variante : *Tasghîmout*. Cette localité nous est inconnue.

[2] Variantes : *Ounar*, *Ouarenti*.

[3] *Mez-Zeroual* signifie *fils de Zeroual*. Notre auteur a déjà mentionné cette tribu sous le nom de *Beni-ou-Zeroual*. Voy. p. 134 de ce volume. En berbère, les mots *ou*, *mîs* et *ammîs* signifient *fils*.

guezoulites, il traversa la province de Sous et trouva les Almohades au pied de leur montagne, d'où ils étaient descendus pour lui livrer bataille. A cet aspect, les Lemtouna prirent la fuite sans coup férir, de sorte que Tachefîn dut rebrousser chemin. Les Guezoula passèrent alors du côté d'Abd-el-Moumen.

L'année suivante, Abd-el-Moumen commença la célèbre campagne de sept ans, et ne rentra à Tînmelel qu'après avoir soumis les deux Maghrebs. En quittant Tînmelel pour faire cette expédition, il conduisit ses guerriers de montagne en montagne jusqu'à ce qu'il atteignit celles des Ghomara. Pendant toute cette marche, ses troupes trouvèrent des fruits et des bois de chauffage en abondance; leur nombre même fut augmenté par une foule de déserteurs qui abandonnaient, à chaque instant, les drapeaux de Tachefîn dont l'armée suivait tous les mouvements des Almohades, sans toutefois quitter la plaine. Les contribuables du Maghreb furent, enfin, tellement accablés par les maux de la guerre et par la disette, qu'ils ne purent plus acquitter leurs impôts; et les musulmans de l'Espagne, aussi malheureux que leurs frères de l'Afrique, eurent à subir les attaques sans cesse renouvelées du roi chrétien.

En 537 (1142), eut lieu la mort d'Ali-Ibn-Youçof, émir des Lemtouna et roi des *Adouatein* [1]. Son fils et successeur Tachefîn était alors engagé dans la longue campagne dont nous venons de parler, et, précisément à cette époque, il se trouvait cerné par l'ennemi. A la suite d'une grave mésintelligence qui éclata alors entre les Lemtouna et les Messoufa, plusieurs émirs de cette dernière tribu, tels que Berraz [2]-Ibn-Mohammed, Yahya-Ibn-Takaght et Yahya-Ibn-Ishac, surnommé Anguemar, gouverneur de Tlemcen, passèrent du côté d'Abd-el-Moumen avec les troupes sous leurs ordres.

Les Lemtouna venaient de mettre hors de loi, non-seulement

---

[1] Ce mot signifie *les deux rivages* et s'emploie pour désigner le littoral de l'Afrique septentrionale et celui de l'Espagne. — *Voy.* l'Index géographique du tome I.

[2] Variante : *Berran.*

les transfuges messoufiens, mais aussi tous les autres membres de cette tribu, quand Abd-el-Moumen, poursuivant toujours sa carrière victorieuse, alla mettre le siége devant Ceuta. Cette ville fit une vigoureuse résistance, grâce à l'énergie du gouverneur, le célèbre cadi Eïad, dont la piété, le courage et le rang comme magistrat lui avaient mérité ce haut commandement. S'étant ainsi attiré la haine implacable du gouvernement [almohade], il se vit plus tard éloigné de Ceuta pour passer le reste de ses jours dans la province de Tedla et remplir auprès des tribus nomades les fonctions de cadi.

Abd-el-Moumen soumit ensuite les Ghîatha et les Botouïa dans leurs montagnes; puis, étant descendu vers le Molouïa, il réduisit les forteresses de cette région et pénétra chez les Zenata. Ses généraux, Youçof-Ibn-Ouanoudîn et Ibn-Yermor[1], conquirent alors les tribus mediounites et mirent en déroute une armée zenato-almoravide que Mohammed-Ibn-Yahya-Ibn-Fannou, gouverneur de Tlemcen, avait menée de cette ville à leur rencontre. A la suite de cette bataille, dans laquelle Ibn-Fannou perdit la vie, les Zenata s'en retournèrent dans leur pays. Ce fut alors que Tachefîn confia le gouvernement de Tlemcen à Abou-Bekr-Ibn-Mezdeli.

Vers la même époque, Abd-el-Moumen reçut, dans le Rîf, la visite d'Abou-Bekr-Ibn-Makhoukh et de Youçof-Ibn-Yedder, émirs des Beni-Ouemannou, et mit à leur disposition la colonne almohade que commandaient Ibn-Yaghmor et Ibn-Ouanoudîn. Les Beni-Abd-el-Ouad et les Beni-Iloumi perdirent beaucoup de monde dans un conflit avec ce corps qui portait le ravage dans leur pays, mais, ayant ensuite obtenu un renfort de troupes lemtouniennes, auxquelles s'était joint Ez-Zoborteir, commandant de la milice chrétienne, ils allèrent occuper une forte position à Mindas. Ayant alors rallié les autres Zenata et Beni-Iloumi, ainsi que les Beni-Abd-el-Ouad commandés par Hammama-Ibn-Motahher, les Beni-Ingacen, les Beni-Ourcîfan et les Beni-Toud-

[1] Ce nom s'écrit ordinairement *Yaghmor*, avec un *ghain* à la place du *ra*.

jîn, ils attaquèrent encore les Beni-Ouémannou, leur enlevèrent le butin qu'ils avaient fait et tuèrent Abou-Bekr-Ibn-Makhoukh et six cents de ses guerriers. Ibn-Ouanoudîn alla se retrancher, avec les Almohades, dans les montagnes de Cîrat, pendant que son fils, Tachefîn, se rendit auprès d'Abd-el-Moumen pour lui demander des renforts. Ce monarque partit sur le champ, ramenant Tachefîn avec lui, passa auprès de Tlemcen, prit la route de Cîrat et défit les Lemtouna et les Zenata au lieu où ils avaient dressé leur camp. Revenu à Tlemcen, il alla prendre position à Es-Sakhratein, pendant que [le souverain almohade] Tachefîn[-Ibn-Ali] venait se poster à Stafcef. Celui-ci reçut alors un renfort de troupes sanhadjiennes que Yahya-Ibn-el-Azîz, seigneur de Bougie, lui avait expédié sous la conduite du général Taher-Ibn-Kebab. L'envoi de ce détachement fut motivé par l'amitié que les Sanhadja portaient aux Lemtouna à cause de leur commune origine.

Le jour même de son arrivée, Taher examina la position de l'armée almohade, et, comme il aimait à faire parade de courage et de bravoure, il témoigna hautement son mépris pour les Lemtouna et leur chef, parce qu'ils n'osaient pas hasarder une bataille. « Je suis venu ici, s'écria-t-il, pour vous livrer prisonnier cet » Abd-el-Moumen qui est maintenant votre maître; et cette » besogne terminée, je m'en retourne chez nous. » Par ces paroles, il piqua Tachefîn au vif et se fit donner la permission d'attaquer les Almohades. Pendant qu'il s'élançait en avant à la tête de ses troupes, ceux-ci montèrent à cheval et vinrent à sa rencontre. Depuis ce moment, on ne revit plus les Sanhadja et leur chef[1].

Ez-Zoborteir, commandant de la milice chrétienne, qui avait reçu de Tachefîn, quelque temps auparavant, l'ordre de se mettre en campagne avec un fort détachement, venait d'enlever un butin considérable aux Beni-Senous et aux peuplades zenatiennes de la plaine des Senous, quand il fut attaqué et tué, avec

---

[1] Une partie de ce corps fut taillée en pièces et le reste reprit le chemin de Bougie.

tous les siens, par un corps almohade faisant partie de l'armée d'Abd-el-Moumen. Son cadavre fut mis en croix.

Un autre détachement que Tachefîn expédia vers le pays des Beni-Ouémannou fut défait par un corps almohade sous les ordres de Tachefîn-Ibn-Makhoukh. Les vainqueurs se mirent ensuite à la poursuite des troupes sanhadjiennes qui opéraient leur retraite sur Bougie, et leur firent éprouver des pertes énormes.

Découragé par tant de revers, Tachefîn-Ibn-Ali se décida à gagner Oran, et, en l'an 539 (1144-5), il partit pour cette ville, après avoir renvoyé à Maroc son fils et successeur désigné, l'émir Ibrahîm. Ce jeune prince se mit en route avec une escorte de troupes lemtouniennes et accompagné par Ahmed-Ibn-Atïa, secrétaire d'état. Parvenu à Oran, Tachefîn y attendit, pendant un mois, l'arrivée de son amiral, Mohammed-Ibn-Meimoun, qui lui amena, enfin, d'Almeria, une flotte de dix navires et vint mouiller à peu de distance du camp.

Abd-el-Moumen s'éloigna alors de Tlemcen. Son avant-garde, composée de Beni-Ouémannou et commandée par le cheikh Abou-Hafs-Omar-Ibn-Yahya, envahit les territoires des Beni-Iloumi, des Beni-Abd-el-Ouad, des Beni-Ourcîfen et des Beni-Toudjîn, et ne cessa de combattre ces peuples jusqu'à ce qu'ils eurent embrassé la cause des Almohades. Abd-el-Moumen accueillit avec bonté les chefs de ces tribus et surtout Séïd-en-Nas, fils d'Amîr-en-Nas et cheikh des Beni-Iloumi. Rassemblant alors tous les corps de son armée, il marcha sur Oran et réussit à surprendre les Almoravides dans leur camp.

Tachefîn, voyant la déroute de ses troupes, s'enferma dans un *rabta* (*couvent fortifié ou redoute*) qui se trouvait près de là, et il y fut cerné par les Almohades qui allumèrent plusieurs feux à l'entour de l'édifice. Quand la nuit fut venue, il monta à cheval et sortit du fort, mais, étant tombé dans un des précipices dont la montagne est sillonnée, il y perdit la vie. Cet événement eut lieu le 27 de Ramadan, 539 (mars 1145)[1]. Sa tête fut envoyée à

[1] Ci-devant, p. 85, notre auteur place la chute d'Oran en l'an 541.

Tînmelel. Les débris de l'armée almoravide s'enfermèrent dans Oran avec les habitants de la ville ; mais, trois jonrs après, l'eau vint à leur manquer et ils se rendirent à discrétion. Une bande de fuyards, dans laquelle se trouvèrent Abou-Bekr-Ibn-Ouîhi, Sîr-Ibn-el-Haddj, Ali-Ibn-Fîlou et d'autres chefs, porta à Tlemcen la nouvelle de la mort de Tachefîn et entraîna dans sa fuite les troupes lemtouniennes que l'on avait laissées dans cette ville. Après leur départ, Abd-el-Moumen y arriva et passa au fil de l'épée la population de Tagraret. Les habitants de ce faubourg lui avaient déjà envoyé une soixantaine de leurs notables, mais toute cette députation avait été massacrée en route par Islîten, chef abd-el-ouadite. Tagraret fut livré à la fureur du soldat, parce que la plupart des habitants étaient almoravides (*Djichem*); mais Tlemcen éprouva la clémence du vainqueur. Abd-el-Moumen séjourna sept mois dans sa nouvelle conquête, et, en partant, il y installa, comme gouvernenr, Soleiman-Ibn-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn, ou, selon un autre récit, Youçof-Ibn-Ouanoudîn.

Au rapport d'un autre historien, il tint la ville de Tlemcen constamment assiégée et reçut, pendant cette opération, la nouvelle de plusieurs victoires remportées par ses troupes et les hommages des habitants de Sidjilmessa ; puis, en l'an 540 (1145-6), quand il eut pris la résolution de rentrer en Maghreb, il chargea Ibrahîm-Ibn-Djamê d'en continuer le siége.

Arrivé alors sous les murs de Fez, où Yahya-es-Sahraouï s'était refugié avec les troupes almoravides qui venaient d'évacuer Tlemcen, il y établit son camp afin d'en faire le siége, et il expédia, en même temps, un détachement contre Miknaça [*Mequinez*]. Peu de temps après, il partit lui-même pour cette dernière ville, après avoir laissé devant Fez un corps d'armée sous les ordres d'Abou-Hafs et d'Abou-Ibrahîm, deux des dix principaux disciples du Mehdi. Le siége de Fez avait duré sept mois, quand Ibn-el-Djîani, mocherref [ou prévôt] de la ville, y intro-

---

Ici, il assigne une autre date à cet événement, ayant suivi l'autorité des mêmes documents dont l'auteur du *Cartas* s'était servi. El-Merrakchi fait mourir Tachefîn en l'an 540.

duisit les Almohades pendant la nuit. Es-Sahraouï s'enfuit à Tanger et passa en Espagne pour y trouver Ibn-Ghanîa.

Abd-el-Moumen assiégeait encore la ville de Mequinez, quand on vint lui annoncer la prise de Fez. Il confia aussitôt à Yahya-Ibn-Yaghmor le soin de réduire Mequinez, et étant allé établir Ibrahîm-Ibn-Djamê dans Fez, il prit la route de Maroc.

Après la conquête de Tlemcen, Ibn-Djamê en était parti pour rejoindre Abd-el-Moumen sous les murs de Fez, mais, en passant par Guercîf, il fut dépouillé, lui et les siens, par El-Mokhaddeb-Ibn-Asker, émir des Beni-Merîn. Abd-el-Moumen écrivit aussitôt à Youçof-Ibn-Ouanoudîn, gouverneur de Tlemcen, lui ordonnant d'envoyer un corps de troupes contre ces bandits. Abd-el-Hack-Ibn-Menaghfad, commandant de cette expédition et cheikh des Beni-Abd-el-Ouad, châtia les Beni-Merîn et tua leur chef, El-Mokhaddeb.

Pendant qu'Abd-el-Moumen se rendait de Fez à Maroc, il reçut une députation des habitants de Ceuta qui était venue lui prêter le serment de fidélité, et il leur donna pour gouverneur un cheikh hintatien nommé Youçof-Ibn-Makhlouf. Parvenu jusqu'à Salé, il y pénétra après une légère escarmouche, et alla se loger dans la maison d'Ibn-el-Achera. En reprenant la route de Maroc, il chargea Abou-Hafs de porter la guerre chez les Berghouata. Ce chef accomplit sa mission avec une grande promptitude, leur infligea un châtiment sévère, et alla ensuite rejoindre son maître. Ils arrivèrent ensemble aux environs de Maroc et y trouvèrent une foule de Lamta qui étaient venus s'y réfugier. Les Almohades tuèrent un grand nombre de ces nomades, et, après leur avoir enlevé bagages, femmes et troupeaux, ils mirent le siége devant la ville. Les Almoravides avaient alors pour émir un fils d'Ali-Ibn-Youçof, nommé Ishac, auquel ils venaient de confier le commandement, en apprenant la mort de son frère[1] et

---

[1] Le texte arabe porte *son père*. — Ibn-Khaldoun nous a déjà appris qu'Ishac, fils d'Ali, remplaça sur le trône son neveu Ibrahîm, fils de Tachefîn, fils d'Ali. Ibn-el-Athir s'accorde avec notre auteur en représentant Ishac comme très-jeune. (*Voy.* son chapitre sur la prise de Maroc, dans l'Appendice nº v.)

malgré son extrême jeunesse. Fatigués, enfin, par un blocus de sept mois et réduits à la dernière extrémité par le défaut de vivres, ils tentèrent une sortie générale contre les assiégeants. Ceux-ci repoussèrent l'attaque et, les poursuivant l'épée dans les reins, ils pénétrèrent avec eux dans la ville. Maroc fut emporté d'assaut vers la fin du mois de Choual 541 (mars-avril 1147). Tous les Almoravides furent massacrés sans pitié, mais Ishac parvint à se réfugier dans la citadelle avec les gens de sa maison et les chefs de son peuple. S'étant ensuite rendu à discrétion, il fut conduit devant Abd-el-Moumen et massacré sous les yeux de ce monarque. L'auteur principal de ce forfait fut Abou-Hafs-Ibn-Ouagag. Les Almohades ayant ainsi fait disparaître les derniers restes de la puissance almoravide, étendirent leur autorité sur le Maghreb entier.

A la suite de ces événements eut lieu la révolte de Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Houd. Cet imposteur, natif de Salé et sorti de la lie du peuple, s'arrogea le titre d'El-Hadi *(le directeur)* et prit les armes dans la province de Sous. Il fit sa première apparition à Ribat-Massa où il rassembla de tous côtés une foule de mauvais sujets et s'attira les regards de tous les malfaiteurs qui habitaient les contrées voisines. Ayant converti à ses doctrines les habitants de Sidjilmessa et du Derâ, ainsi que les tribus de Dokkala, Regraga, Temsna et Hoouara, il parvint à infecter de ses erreurs le Maghreb entier. Un corps almohade qu'Abd-el-Moumen fit marcher contre lui, sous les ordres de Yahya-Anguemar, le même chef messoufite qui avait abandonné Tachefîn-Ibn-Ali, fut obligé de battre en retraite et de rentrer auprès du souverain. Le cheikh Abou-Hafs-Omar, accompagné de plusieurs autres chefs almohades, partit alors pour Massa, afin d'étouffer l'insurrection pendant qu'Abd-el-Moumen faisait les préparatifs d'une nouvelle expédition. Le rebelle marcha au-devant des Almohades à la tête de soixante mille fantassins et sept cents cavaliers, mais toute cette multitude fut culbutée et laissa son chef et beaucoup d'autres morts sur le champ de bataille. Cette rencontre eut lieu dans le mois de Dou-'l-Hiddja 541 (mai 1147). Le cheikh Abou-Hafs donna connaissance de cette bonne nou-

velle à Abd-el-Moumen par une lettre dont la rédaction avait été confiée à Abou-Djâfer-Ibn-Atïa.

Abou-Ahmed-Atïa, père de cet écrivain célèbre, avait été secrétaire d'Ali-Ibn-Youçof et de Tachefîn, fils d'Ali. Tombé entre les mains des Almohades, il dut la vie à la clémence d'Abd-el-Moumen ; mais, ayant tenté de s'évader à l'époque où ce monarque se tenait devant Fez, il fut ramené et mis à mort malgré ses supplications. Son fils Ahmed avait servi Ishac-Ibn-Ali à Maroc, en qualité de secrétaire ; mais il fut compris dans le nombre de prisonniers auxquels le vainqueur accorda une amnistie. Il accompagna Abou-Hafs dans cette expédition et, d'après le désir de ce chef, il écrivit à Abd-el-Moumen l'annonce de la victoire remportée par les Almohades. Le prince trouva cette lettre si bien tournée qu'il en prit l'auteur pour secrétaire, et, ayant ensuite reconnu tout le mérite de son protégé, il l'éleva au rang de vizir. Ahmed fit alors sentir son autorité jusqu'aux bornes de l'empire ; il commanda à des corps d'armée, il amassa des trésors qu'il répandit ensuite avec profusion, et parvint, enfin, à un degré de faveur auprès du sultan que personne, sous cette dynastie, n'atteignit jamais depuis. A la fin cependant, les scorpions de la délation glissèrent jusqu'à la couche où il s'était mollement étendu et lui donnèrent la mort : on sait que le khalife [Abd-el-Moumen] le destitua en l'an 553 (1158) et le fit mourir dans la prison où il l'avait relegué.

Le cheikh Abou-Hafs étant rentré de l'expédition de Massa, se reposa quelques jours à Maroc et marcha ensuite contre les populations du Deren qui avaient embrassé le parti de l'imposteur. Dans les montagnes de Nefîs et de Hîlana, il tua tant de monde et fit tant de prisonniers que le reste des habitants s'empressa de faire sa soumission. Dans une nouvelle expédition, il marcha de Maroc contre les Heskoura et les massacra jusque dans leurs châteaux et places fortes. Ensuite, il alla s'emparer de Sidjilmessa et, revenu à Maroc, il entreprit une troisième campagne contre les Berghouata.

Cette fois-ci, la guerre traîna en longueur et finit par la déroute des Almohades. Le feu de la révolte éclata de nouveau

dans le Maghreb ; les habitants de Ceuta massacrèrent leur gouverneur, Youçof-Ibn-Makhlouf de Tînmelel, ainsi que tous les Almohades qui se trouvaient avec lui. Le cadi Eïad passa en Espagne et ayant trouvé à Algésiras Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Ghanîa, le chef messoufite qui commandait dans ce pays, il lui demanda un gouverneur pour la ville de Ceuta. Ibn-Ghanîa le renvoya en Afrique avec Yahya-Ibn-Abi-Bekr-es-Sahraouï, le même chef qui s'était échappé de Fez lors du siége de cette ville par Abd-el-Moumen et qui s'était ensuite rendu de Tanger à Cordoue, pour y joindre le prince almoravide. Arrivé à Ceuta avec Eïad, Es-Sahraouï alla soutenir ses nouveaux alliés, les Berghouata, les Dokkala et d'autres tribus qui venaient de se révolter à la suite de la défaite des Almohades.

En l'an 542 (1147-8), Abd-el-Moumen marcha en personne contre eux, pénétra dans leur pays, brisa leur puissance, les força à la soumission et les obligea à rompre avec Es-Sahraouï et les Lemtouna. Rentré à Maroc, après une absence de six mois, il écouta les sollicitations de plusieurs chefs de tribu et expédia à Es-Sahraouï des lettres de pardon. La tranquillité se rétablit alors dans tout le Maghreb. Ceuta rentra dans l'obéissance et Salé vit pardonner ses habitants et raser ses fortifications.

INVASION DE L'ESPAGNE PAR LES ALMOHADES.

Abd-el-Moumen tourna alors ses regards vers l'Espagne[1], pays dont les Almoravides venaient d'apprendre la mort de Tachefîn-Ibn-Ali, le siége de Fez par l'armée almohade et la révolte du commandant de leur flotte, Ali-Ibn-Eïça-Ibn-Meimoun. Cet officier s'était rendu au camp d'Abd-el-Moumen, sous les murs de Fez, et rentré à Cadix, d'où il était parti et dont il s'était

[1] Dans la traduction anglaise de l'Histoire des dynasties musulmanes de l'Espagne, par El-Maccari, v. II, Appendice, pp. XLIX et suivantes, M. de Gayangos a donné une traduction des chapitres dans lesquels Ibn-Khaldoun raconte les expéditions des Almohades dans ce pays.

emparé, il avait célébré la prière, dans la grande mosquée, au nom du souverain almohade. Ce fut ainsi qu'en l'an 540 (1145-1146), on prononça, en Espagne, la première *khotba* pour la nouvelle dynastie. Déjà, pendant le siége de Tlemcen, Abd-el-Moumen avait reçu la visite d'Abou-Bekr-Ibn-Hobaïs[1] qui lui apporta une lettre de la part d'Ahmed-Ibn-Cassi, seigneur de Mertola, [le même qui devint plus tard] le coryphée du parti [almohade] en Espagne ; mais, comme l'auteur de cet écrit lui avait donné le titre de Mehdi, il en fut très-mécontent et ne lui avait pas répondu. Ibn-Cassi s'étant alors laissé enlever Mertola par Seddraï-Ibn-Ouézîr, seigneur de Badajoz, de Béja et de l'Espagne occidentale, écouta les conseils d'Ali-Ibn-Eïça, et, après la prise de Maroc par les Almohades, il traversa le Détroit pour aller trouver Abd-el-Moumen. Débarqué à Ceuta où il obtint une escorte de Youçof-Ibn-Makhlouf, il se rendit auprès du monarque almohade et lui démontra combien ce serait facile que de soumettre l'Espagne et d'y renverser la domination almoravide.

Cette démarche eut tout le succès qu'Ibn-Cassi pouvait espérer ; il repartit pour l'Espagne avec un corps de troupes commandé par Berraz-Ibn-Mohammed-el-Messoufi, le même chef qui avait abandonné Tachefîn pour se joindre aux Almohades et qui emportait maintenant la commission de faire la guerre aux Almoravides de ce pays et aux chefs qui s'y étaient déclarés indépendants. Plus tard, Abd-el-Moumen lui envoya un renfort sous les ordres de Mouça-Ibn-Saîd, et, quelque temps après, il lui en expédia un second sous la conduite d'Omar-Ibn-Saleh-es-Sanhadji.

La première opération de ces troupes fut d'assiéger Xérès, ville dans laquelle Abou-'l-Ghamr-Ibn-Azzoun, seigneur de Ronda, s'était établi comme souverain indépendant. De là, elles marchèrent sur Niebla et, en ayant reçu la soumission du seigneur, Youçof-Ibn-Ahmed-el-Batrougui[2], elles prirent la

[1] Variantes : *Habîch, Habeen.*

[2] Variante : *El-Batrouhi.*

route de Mertola où Ahmed-Ibn-Cassi avait déjà fait reconnaître la suprématie du gouvernement almohade. Ensuite, elles enlevèrent d'assaut la forteresse de Silves et, après l'avoir livrée à Ibn-Cassi, elles se portèrent du côté de Béja et de Badajos, villes dont le seigneur, Seddraï-Ibn-Ouezîr, s'empressa de faire acte d'obéissance.

Cette expédition terminée, Berraz ramena l'armée almohade à Mertola où il passa l'hiver; et, s'étant mis en marche, l'année suivante, avec l'intention de mettre le siége devant Séville, il reçut la soumission des habitants de Talyata *(Téjada)* [1] et de Hisn-el-Casr [2].

Ayant alors réuni sous ses ordres tous les chefs qui s'étaient révoltés [contre les Almoravides], il parut sous les murs de Séville dont il forma le blocus et intercepta les communications avec la mer. Dans le mois de Châban 541 (janvier 1147), il enleva cette ville de vive force, et, comme les Almoravides s'étaient enfuis pour gagner Carmona, il se mit à leur poursuite et tua tous ceux qu'il put atteindre. Dans le tumulte de l'assaut, Abd-Allah, fils du cadi Abou-Bekr-Ibn-en-Arebi, perdit la vie par un fatal malentendu. Le père de ce jeune homme partit alors pour Maroc avec une députation des habitants de Séville, afin de présenter les hommages de ses concitoyens à Abd-el-Moumen. Le monarque almohade, qui venait d'apprendre, par une dépêche de son général, la nouvelle de cette conquête, accueillit les envoyés avec de grands égards et les congédia après leur avoir

[1] Variantes : *Tolîlta*, *Toleitla*. Cette dernière leçon, qui représente le nom arabe de *Tolède*, est inadmissible. Celle du texte se reproduit plus loin, où notre auteur parle du règne d'El-Adel : il dit qu'à cette époque les chrétiens firent plusieurs incursions dans les territoires de Séville et de Murcie, et qu'ils mirent en déroute l'armée musulmane à Talyata. Or, nous savons par la chronique de Don Luc, évêque de Tuy, cité par Ferreras, t. IV, p. 93 de la traduction française, qu'en l'an 1223 (sous le règne d'El-Adel), les troupes du roi de Léon, commandées par Don Martin Sanchez, portèrent le ravage dans les environs de Séville et défirent l'armée musulmane à Téjada. Par ce passage, la synonymie me semble bien établie.

[2] *Castro Marim*, selon M. de Gayangos.

accordé des fiefs et des gratifications. Cette présentation eut lieu en 542 (1147-8). Le cadi Abou-Bekr mourut pendant son voyage de retour et fut enterré dans le cimetière de Fez.

Les troupes Almohades en garnison à Séville comptèrent parmi leurs chefs deux frères du Mehdi, dont l'un s'appelait Abd-el-Azîz et l'autre Eïça. Ces cheikhs se conduisirent d'une manière indigne à l'égard des habitants, dont ils ne respectèrent ni les biens, ni la vie ; et, ensuite, ils dressèrent un guet-apens pour Youçof-el-Batrougui. Ce chef, qui était alors seigneur de Niebla, ayant découvert leurs machinations, rentra dans sa ville d'où il expulsa la garnison almohade. Ayant alors envoyé des agents à Téjada et à Hisn-el-Casr, il renouvella son alliance avec les Almoravides qui[1] restaient encore en Espagne. Ibn-Cassi se révolta aussi à Silves ; Ali-Ibn-Eïça-Ibn-Meimoun en fit de même à Cadix, et, Mohammed, fils d'Ali et petit-fils d'El-Hadd-jam, suivit leur exemple à Badajos. Abou-'l-Ghamr-Ibn-Azzoun, seigneur de Xérès, de Ronda et des lieux voisins, resta fidèle à ses nouveaux maîtres.

Les Almohades établis dans Séville se trouvèrent alors dans une position d'autant plus critique qu'Ibn-Ghanîa[2] venait de s'emparer d'Algésiras et que le peuple de Ceuta était en insurrection; aussi, les deux frères du Mehdi s'empressèrent de quitter la ville avec leur cousin Islîten et tous leurs partisans. Arrivés à Mont Bîster[3], ils furent rejoints par Ibn-Azzoun, et allèrent avec lui pour faire le siége d'Algésiras. Après avoir emporté

---

[1] Dans le texte arabe imprimé, il faut insérer le pronom *elledîn* après le mot *bel-Moletthemîn*.

[2] Nous ferons remarquer ici que les noms des chefs musulmans qui figurèrent, à cette époque, en Espagne, sont étrangement altérés par les historiens chrétiens: d'*Ibn-Ghanîa*, ils ont fait *Aven-Gama ; Mohammed-Ibn-Sâd-Ibn-Merdenich* est devenu *Mahomet Abenzat*, et *Aben Cat*, et *Abenlop. Seif ed-Dola (l'épée de l'empire)*, titre honorifique d'Ahmed-Ibn-Houd, roi de Saragosse, est écrit *Zafadola*, etc.

[3] Variantes : *Bebester*, *Bebechter*, *Betester*, *Yebester*, *Bechter*.— M. de Gayangos place cette montagne, qu'il nomme *Bichter*, entre Malaga et Ronda.

cette ville d'assaut et passé la garnison lemtounienne au fil de l'épée, ils prirent la route de Maroc.

Abd-el-Moumen plaça alors une armée almohade sous les ordres de Youçof-Ibn-Soleiman qu'il envoya prendre le commandement de Séville, mais il conserva à Berraz-Ibn-Mohammed la place de receveur-général des impôts. Youçof soumit les états d'El-Batrougui, tant à Niebla qu'à Téjada, occupa le territoire qu'Ibn-Cassi possédait à Silves et se porta ensuite contre Tavira. Eïça-Ibn-Meimoun, seigneur de Sainte-Marie, reconnut alors, de nouveau, l'autorité des Almohades et se mit en campagne avec eux. Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-el-Haddjam, seigneur de Badajos, leur envoya de riches présents et fit ainsi accueillir sa soumission. Youçof-Ibn-Soleiman rentra alors à Séville.

Pendant ces événements, le roi chrétien [Alphonse II, de Castille] avait contraint Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Ghanîa à s'enfermer dans Cordoue, et, après avoir porté le ravage dans les états de ce prince, il le força à lui céder Baéza et Ubeda. Il s'empara aussi de Lisbonne, Tortosa, Lerida, Fraga, Sainte-Marie et plusieurs autres forteresses de l'Espagne musulmane. Il exigea ensuite d'Ibn-Ghanìa une augmentation de tribut ou bien la cession de Cordoue. Cette demande mit le chef almoravide dans la nécessité d'implorer le secours des Almohades : il écrivit à Berraz-Ibn-Mohammed, et ayant obtenu une entrevue avec lui à Ecija, il consentit à mériter l'appui du khalife par l'échange de Cordoue et de Carmona contre Jaen. Quand Abd-el-Moumen leur eut envoyé la ratification de ce traité, Ibn-Ghanîa alla prendre possession de Jaen où il s'y vit bientôt assiégé par le roi chrétien. Il parvint alors, par un stratagème, à faire prisonniers plusieurs comtes qui étaient au service du roi[1], et il les enferma dans la Calâ-t-Ibn-Saïd. Aussitôt que ce monarque eut levé le siége de la ville, Ibn-Ghanîa alla trouver Meimoun-Ibn-Yedder le lem-

---

[1] Ibn-Ghanîa invita l'empereur d'Espagne à se rendre secrètement et sans bruit à Jaen, ville qu'il s'engagea à lui remettre. L'empereur écouta les conseils de ses ministres, qui se méfiaient du chef infidèle, et y envoya le comte Don Manrique et quelques autres seigneurs. Ibn-Ghanîa les retint tous comme prisonniers. — *(Ferreras.)*

tounide, qui se tenait à Grenade avec un corps de troupes almoravides et l'invita à suivre son exemple en établissant des relations avec les Almohades. Il y mourut dans le mois de Châban 543 (décembre-janv. 1148-9), et son tombeau s'y voit encore.

Comme le roi chrétien, toujours aux aguets pour s'emparer de Cordoue, marchait encore sur cette ville, le gouvernement almohade de Séville fit partir Abou-'l-Ghamr-Ibn-Azzoun pour la défendre. Youçof-el-Batrougui y envoya de Niebla un corps de renfort, et Abd-el-Moumen y expédia une armée almohade sous la conduite de Yahya-Ibn-Yaghmor. Quelques jours après l'entrée de ces troupes à Cordoue, le roi leva le siége.

Les chefs qui s'étaient déclarés indépendants accoururent alors auprès d'Ibn-Yaghmor, le prièrent d'intercéder pour eux auprès d'Abd-el-Moumen, et se rendirent avec lui à Maroc où ils reçurent du souverain almohade le pardon de leurs offenses.

En l'an 545 (1150), Abd-el-Moumen se rendit à Salé et fit avertir les musulmans de l'Espagne qu'il y recevrait leurs hommages. De toutes parts, leurs députations arrivèrent pour lui prêter le serment de fidélité, et, avec elles, vinrent plusieurs des chefs indépendants, tels que Seddraï-Ibn-Ouézîr, seigneur de Béja et d'Evora, El-Batrougui, seigneur de Niebla, Ibn-Azzoun, seigneur de Xérès et de Ronda, Ibn-el-Haddjam, seigneur de Badajos et Amel-Ibn-Monîb, seigneur de Tavira. Tous ces chefs lui jurèrent fidélité et consentirent à lui céder leurs états. Ibn-Cassi et le peuple de Silves s'abstinrent d'une pareille démarche, circonstance qui, plus tard, coûta la vie à ce chef. Quand les députations espagnoles eurent repris la route de leur pays, Abd-el-Moumen partit pour Maroc. Il y emmena [la plupart des] chefs qui venaient de lui faire leur soumission, et, depuis lors, il les retint auprès de lui.

INVASION DE L'IFRÎKÏA.

Abd-el-Moumen ayant appris que de graves dissensions régnaient entre les émirs de l'Ifrîkïa et que les Arabes y répan-

daient la dévastation et tenaient la ville de Cairouan étroitement bloquée ; sachant aussi que Mouça-Ibn-Yahya-el-Mirdaci, le rîahide, s'était rendu maître de Bedja, prit conseil d'Abou-Hafs, d'Abou-Ibrahîm et d'autres grands cheiks almohades, et forma la résolution d'envahir ce pays.

Sorti de Maroc vers la fin de l'an 546 (mars 1152), sous prétexte d'aller combattre les chrétiens, il se rendit à Ceuta, et, quand il eut reconnu que les affaires de l'Espagne marchaient à son gré, il fit courir le bruit qu'il allait s'en retourner à Maroc. En quittant Ceuta, il prit la route de Bougie et, à la suite d'une marche très-rapide, il réussit à surprendre et occuper la ville d'Alger. De là, il emmena El-Hacen-Ibn-Ali, ex-seigneur d'El-Mehdïa, qui était sorti au-devant de lui, et, ayant ensuite mis en déroute une armée sanhadjite qui était venue le rencontrer à Omm-el-Alou [1], il pénétra, le lendemain, dans la ville de Bougie. Yahya-Ibn-el-Azîz eut à peine le temps de s'embarquer avec ses trésors dans deux navires qu'il tenait toujours prêts en cas de revers, et [alla prendre terre à Bône d'où] [2] il se rendit à Constantine, ville qu'il remit plus tard à Abd-el-Moumen. Ayant ainsi mérité la clémence du vainqueur, il obtint l'autorisation d'aller vivre à Maroc sous la protection et aux frais du

---

[1] Le texte arabe, tant imprimé que manuscrit, porte *bi-amr el-Alou (par l'ordre d'El-Alou)*, mots qui ne donnent ici aucun sens. Je considère l'*r* du mot *amr* comme n'étant autre chose que la queue de la lettre précédente et j'obtiens la leçon *bi-Omm-el-Alou*, c'est-à-dire *à l'endroit nommé Omm-el-Alou*. D'après les indications d'Ibn-Khaldoun, on voit que cet endroit était à environ une journée de Bougie, sur la route d'Alger et de Milîana. Voyez, ci-devant, p. 90, où j'avais supposé qu'il était situé sur le Chelif, surtout à cause des mots du texte, « que les Berbères voulaient le faire passer la rivière » *(idjaza)*. Mais, en supprimant le point qui, en arabe, distingue le *z* de l'*r*, on a la leçon *idjara* qui signifie *protéger*. Cette correction fait disparaître toute idée de *rivière* et me paraît être la bonne.

[2] L'auteur du *Cartas* dit qu'il se rendit, d'abord, à Gènes et, ensuite, à Constantine. Dans le *Baïan*, il est dit qu'il débarqua à Bone. Dans le texte imprimé du *Cartas*, on a mis deux fois, par erreur, *Casta* pour *Cosantîna*.

gouvernement almohade. Ce fut dans cette ville qu'il finit ses jours.

A la suite de cette conquête, Abd-el-Moumen plaça son fils Abd-Allah à la tête d'une armée almohade et l'envoya contre El-Calâ, forteresse où se trouvait un corps sanhadjien sous les ordres de Djouchen, fils d'El-Azîz [et frère de Yahya]. Cette place fut emportée d'assaut et livrée aux flammes ; Djouchen et toute la garnison furent passés au fil de l'épée, et dix-huit mille cadavres, dit-on, attestèrent la fureur des vainqueurs. Ce succès procura aux Almohades un butin énorme et une foule de prisonniers.

A cette nouvelle, les Arabes de l'Ifrîkïa, tels que les Athbedj, les Zoghba, les Rîah et les Corra [1], allèrent camper sous les murs de Bedja d'où ils partirent pour Setîf après avoir pris l'engagement de soutenir leur roi, Yahya-Ibn-el-Azîz. Abd-Allah, fils d'Abd-el-Moumen, obtint de son père un corps de renforts et marcha à leur rencontre. Ce monarque était déjà en route pour rentrer à Maroc, et il se trouvait dans la ville de Metîdja, quand on vint lui apprendre le mouvement des Arabes. Les deux partis en vinrent aux mains près de Setîf et continuèrent à se battre pendant trois jours ; mais, enfin, les Arabes reculèrent en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde, et ils laissèrent leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants au pouvoir des Almohades.

Rentré à Maroc, l'an 547 (1152-3), Abd-el-Moumen reçut une députation composée des principaux chefs arabes de l'Ifrîkïa, et, ayant accueilli leur soumission, il les chargea de dons et les renvoya chez eux. Quelque temps après, il donna le gouvernement de Fez à son fils, le cîd Abou-'l-Hacen, et plaça auprès de lui Youçof-Ibn-Soleiman en qualité de vizir ; à son fils, le cîd Abou-Hafs, il assigna le gouvernement de Tlemcen avec Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn pour vizir. Le cîd Abou-Saîd, un autre de ses fils, reçut le gouvernement de Ceuta avec Mohammed-Ibn-Soleiman pour vizir, et, un quatrième fils, le cîd

[1] Les manuscrits et le texte imprimé porte *Casra*, nom inconnu.

Abou-Mohammed-Abd-Allah, fut nommé au gouvernement de Bougie et eut pour visir Yakhlof-Ibn-el-Hocein. Enfin, leur frère, le cîd Abou-Abd-Allah[-Mohammed] fut désigné par son père comme héritier du trône [1].

Abd-el-Azîz et Eïça [2], frères du Mehdi, furent profondément blessés de ces nominations; ils se rendirent [3] à Maroc avec des pensées de trahison, gagnèrent l'appui d'une partie de la populace et pénétrèrent dans la citadelle où ils tuèrent Omar-Ibn-Tafraguîn. Presqu'au même instant, le vizir Abou-Djâfer-Ibn-Atïa s'y présenta, suivi d'Abd-el-Moumen lui-même [4], et la sédition fut éteinte dans le sang des deux frères et de leurs complices [5].

---

[1] Selon le *Cartas*, toutes ces nominations eurent lieu en l'an 549.

[2] Dans le texte arabe imprimé, nous avons mis, par inadvertence, le mot *Yahya* à la place d'*Eïça*.

[3] Ils quittèrent Fez et prirent la route d'El-Mâden pour se rendre à Maroc, dit l'auteur du *Cartas*.

[4] Abd-el-Moumen était à Salé quand il apprit l'évasion de ces deux hommes. Il envoya à leur poursuite son vizir Abou-Djâfer-Ibn-Atïa et, après le départ de cet officier, il se mit aussi en route.

[5] Dans le chapitre de l'Histoire des Hafsides qui renferme la notice de la famille Tafraguîn, notre auteur dit qu'Abd-el-Azîz et Eïça étaient fils de Ouamghar, frère du Mehdi. L'auteur du *Cartas* dit qu'ils étaient frères du Mehdi: mais la seconde opinion d'Ibn-Khaldoun est confirmée, jusqu'à un certain point, par la déclaration d'El-Marrekchi qui écrivit une histoire des Almohades en l'an 621, qui avait passé une bonne partie de sa vie en Espagne et qui était très-bien vu des princes de la famille d'Abd-el-Moumen. Il dit que certains parents d'Ibn-Toumert, appelés (en berbère) *Aït ouamghar*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, *les fils du fils du cheikh* (ce qui est vrai), voulurent s'emparer du trône de Maroc auquel ils croyaient avoir plus de droits qu'Abd-el-Moumen. Secondés par une foule de partisans appartenant à leur tribu, celle des Hergha, ils combattirent à Maroc depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, quand ils furent vaincus et faits prisonniers par le corps de troupes nègres. Abd-el-Moumen arriva après la bataille et les fit mettre à mort. — (*The History of the Almohades by Abdo-'l-Wahid-al-Marrekochi*; texte arabe, p. 166. Ouvrage important que M. Dozy a fait imprimer à Leyde en l'an 1847.)

SUITE DE L'INVASION DE L'ESPAGNE.

En l'an 549 (1154-5), Abd-el-Moumen apprit, à Maroc, que Yahya-Ibn-Yaghmor, gouverneur de Séville, venait de massacrer les habitants de Niebla en punition d'une trahison qui avait livré cette ville au rebelle El-Ouehbi. Insensible à leurs prières et à leurs protestations d'innocence, ce chef assouvit sa vengeance, sans se douter que sa cruauté l'exposerait au courroux du souverain almohade. Effectivement, les gouvernements de Séville et de Cordoue lui furent enlevés pour être confiés, le premier, à Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Abi-Hafs-Ibn-Ali de Tînmelel, et, le second, à Abou-Zeïd-Ibn-Igguit. Mis lui-même aux fers par Abd-Allah-Ibn-Soleiman qui vint l'arrêter par l'ordre d'Abd-el-Moumen, il fut conduit à la capitale et resta aux arrêts dans sa propre maison, jusqu'à ce qu'il obtint du sultan l'autorisation d'accompagner le cîd Abou-Hafs à Tlemcen.

Meimoun-Ibn-Yedder, général lemtounien, embrassa alors le parti des Almohades et leur remit la ville de Grenade. Le cîd Abou-Saîd, gouverneur de Ceuta, s'y transporta aussitôt en qualité de commissaire impérial et en envoya la garnison almoravide à Maroc. Il entreprit ensuite le siége d'Alméria et força les chrétiens, qui en formaient la garnison, à lui livrer la ville pour avoir la vie sauve. Le vizir Abou-Djâfer-Ibn-Atïa assista à cette capitulation. Bien que les chrétiens eussent reçu des secours d'Ibn-Merdenîch, seigneur de l'Espagne orientale, et du roi chrétien lui-même, ils s'étaient vus dans l'impossibilité de prolonger leur résistance.

En l'an 551 (1156), les cheikhs de Séville vinrent prier Abd-el-Moumen de leur donner pour gouverneur un de ses fils. Le cîd Abou-Yacoub, qu'il leur désigna pour remplir ce poste, commença sa carrière par soumettre El-Ouehbi, chef qui se maintenait indépendant à Tavira. Le vizir Abou-Djâfer prit part à cette expédition. Le même prince occupa ensuite les états d'Ibn-Ouézîr et d'Ibn-Cassi; puis, en l'an 552, il força Tachefîn, général lemtounien, à lui livrer Mertola, ville qu'Ibn-Cassi avait

rendue aux Almoravides. A la suite de ces conquêtes, il rentra à Séville et laissa partir Abou-Djâfer pour Maroc. Ce fut alors que celui-ci tomba en disgrâce et fut mis à mort. Il eut pour successeur dans le vizirat Abd-es-Selam-el-Koumi, qui dut sa nomination aux liens de mariage qui attachaient sa famille à celle d'Abd-el-Moumen.

SUITE DE LA CONQUÊTE DE L'IFRÎKÏA.

En l'an 553 (1158), Abd-el-Moumen se rendit à Salé avec l'intention de passer en Espagne et de combattre les chrétiens. Cette résolution lui avait été inspirée par une nouvelle bien fâcheuse : son fils, le cîd Abou-Yacoub, venait d'être défait par le roi chrétien, sous les murs de Séville, et plusieurs cheikhs et docteurs almohades, ainsi qu'un grand nombre de chefs indépendants, tels qu'Ibn-Azzoun et Ibn-el-Haddjam, avaient trouvé le martyre sur le champ de bataille [1].

Ayant alors appris que le royaume d'Ifrîkïa venait de s'écrouler et que les chrétiens avaient occupé El-Mehdïa, il rassembla à Salé les divers corps de son armée et partit pour ce pays, après avoir désigné le cheikh Abou-Hafs comme son lieutenant en Maghreb et nommé Youçof-Ibn-Soleiman au gouvernement de Fez. Arrivé en Ifrîkïa après une marche très-rapide, il assiégea les chrétiens de la Sicile dans El-Mehdïa et les obligea à capituler [2]. A la suite de cette conquête, qui eut lieu en 555, il leur enleva Sfax, Tripoli et les autres villes maritimes de cette contrée. Déjà, pendant le siége d'El-Mehdïa, il avait envoyé son fils, Abd-Allah, contre Cabes, ville qui était tombée au pouvoir des Beni-Kamel, famille dehmano-riahide. Le jeune prince s'empara de Cabes, enleva Cafsa aux Beni-'l-Ouerd, Zerâ aux Beni-Berougcen, Tebourba à Ibn-Allal, la montagne de Zaghouan aux Beni-Hammad-Ibn-Khalîfa, Sicca Veneria aux Beni-Eïad et

---

[1] Ici l'auteur se contredit. *Voy.* ci-dessus, p. 188.

[2] *Voy.* les extraits d'Ibn-el-Athîr dans l'Appendice nº V.

Laribus aux Arabes. On peut voir, au sujet de ces chefs, les détails que nous avons rapportés dans l'histoire de la dynastie sanhadjite[1].

En l'an 556 (1161), Abd-el-Moumen se mit en marche pour rentrer à Maroc, et ayant alors appris que les Arabes de l'Ifrîkïa s'étaient encore jetés dans la révolte, il renvoya contre eux un détachement de son armée. Ce corps étant parvenu à Cairouan, châtia les insurgés et tua leur chef, Mahrez-Ibn-Zîad-el-Fadeghi[2], membre de la tribu riahide des Beni-Ali.

CONDUITE D'IBN-MERDENÎCH, CHEF INDÉPENDANT DE L'ESPAGNE ORIENTALE.

Abd-el-Moumen s'occupait à soumettre l'Ifrîkïa quand il apprit que Mohammed-Ibn-Merdenîch[3], chef indépendant qui se tenait dans la partie orientale de l'Espagne, était sorti de Murcie pour mettre le siége devant Jaen, et qu'il en avait contraint le gouverneur, Mohammed-Ibn-Ali-el-Koumi, à reconnaître son autorité. Il apprit aussi que ce même chef était parvenu à surprendre la ville de Carmona, après avoir tenté le siége de Cordoue, et qu'étant ensuite revenu contre cette dernière ville, il avait défait les troupes d'Ibn-Igguît et tué ce général.

Aussitôt qu'Abd-el-Moumen eut reçu ces nouvelles, il écrivit à ses gouverneurs en Espagne pour leur annoncer le triomphe de ses armes en Ifrîkïa et son intention de se rendre au milieu d'eux. Il débarqua effectivement à Gibraltar et rassembla sous ses drapeaux les populations espagnoles et les troupes almohades qu'il avait envoyées dans ce pays. Après avoir expédié cette armée contre les infidèles, il repartit pour Maroc.

Le roi chrétien marcha à la rencontre des Almohades et es-

---

[1] *Voy.*, ci-devant pp. 39 et suivantes.

[2] Ici, le texte et les manuscrits portent Fareghi.

[3] L'*Aben Cat* et *Abenzat* des historiens espagnols. *Voy.*, ci-devant, p. 186, note 2.

suya une défaite. Ibn-Homochk, beau-père d'Ibn-Merdenîch, se laissa enlever Carmona par le cîd Abou-Yacoub, gouverneur de Séville.

A la suite de cette conquête, le cîd Abou-Yacoub partit pour Maroc avec le cîd Abou-Saîd, gouverneur de Grenade, afin de visiter le khalife [Abd-el-Moumen]. Ibn-Homochk profita de leur absence pour établir des intelligences dans Grenade, se rendre maître de cette ville par une surprise nocturne et refouler la garnison almohade dans la citadelle.

Abd-el-Moumen partit encore de Maroc afin de délivrer cette place importante, et, parvenu à Salé, il fit prendre les devants au cîd Abou-Saîd. Celui-ci traversa le Détroit, opéra sa jonction avec Abd-Allah-Ibn-Abi-Hafs-Ibn-Ali, gouverneur de Séville, et marcha sur Grenade. Repoussé par Ibn-Homochk, qui était sorti à sa rencontre, il opéra sa retraite sur Malaga et obtint d'Abd-el-Moumen un renfort de troupes almohades sous les ordres du cîd Abou-Yacoub. Les deux frères prirent alors la route de Grenade, où Ibn-Merdenîch venait d'amener un corps de troupes chrétiennes au secours d'Ibn-Homochk. Les Almohades attaquèrent l'armée ennemie dans la plaine de Grenade et lui firent éprouver une telle défaite qu'Ibn-Merdenîch rentra au plus vite dans ses états, pendant qu'Ibn-Homochk courut s'enfermer dans Jaen pour soutenir un siége. Après cette victoire, les deux cîds se rendirent à Cordoue et ils continuèrent à y faire leur séjour jusqu'en l'an 558 (1163). Le cîd Abou-Yacoub fut alors rappelé à Maroc pour se faire reconnaître comme successeur du trône à la place de son frère [Abou-Abd-Allah]-Mohammed[1]. Bientôt après, il partit de cette capitale à la suite de son père, le khalife, qui s'était proposé d'aller encore faire la guerre sainte. Ce fut la dernière expédition d'Abd-el-Moumen; arrivé à Salé, dans le mois de djomada second (mai-juin 1163), il rendit le dernier

[1] Selon l'auteur du *Cartas*, le sultan avait reconnu que ce prince était incapable de gouverner; El-Marrekchi dit qu'il fut privé de la succession à cause de son amour pour le vice, de l'extravagance de sa conduite et de sa lâcheté.

soupir. Son corps fut porté à Tînmelel et enterré auprès du tombeau du Mehdi[1].

AVÈNEMENT DU KHALIFE [ABOU-YACOUB-]YOUÇOF, FILS D'ABD-EL-MOUMEN.

Aussitôt qu'Abd-el-Moumen eut cessé de vivre, le cîd[2] Abou-Hafs fit reconnaître la souveraineté de son frère, Abou-Yacoub [Youçof], fils du monarque défunt, et administra au peuple le serment de fidélité. L'inauguration du nouveau khalife s'accomplit avec l'assentiment des Almohades et l'approbation spéciale du cheikh Abou-Hafs. Tous reprirent alors la route de Maroc. Le cîd Abou-Hafs se chargea des fonctions de vizir, office qu'il avait rempli depuis la chute d'Abd-es-Selam-el-Koumi[3]. C'était en l'an 555 (1160) qu'il avait été rappelé de l'Ifrîkïa pour servir de vizir à son père, Abd-el-Moumen, et, jusqu'à la mort de ce monarque, il avait toujours eu Abou-'l-Ola-Ibn-Djamê pour coadjuteur.

La mort d'Abd-el-Moumen fut suivie de celle de ses fils, le cîd Abou-'l-Hacen, seigneur de Fez, et le cîd Abou-Mohammed [Abd-Allah], seigneur de Bougie. Celui-ci venait de quitter le siége de son gouvernement pour se rendre à la capitale, lorsqu'il mourut en chemin.

---

[1] En l'an 557, Abd-el-Moumen fit construire une flotte considérable : le port de Mamoura fournit 120 navires ; Tanger, 60 ; Badîs et les autres ports du Rîf, 100 ; Oran et Honein, 100, et l'Espagne, 80.

La même année, il fit inviter secrètement sa tribu, les Koumïa, d'envoyer leurs guerriers à Maroc. Ils y arrivèrent au nombre de quarante mille, dit l'auteur du *Cartas* (dont les chiffres sont presque toujours exagérés), et furent placés à la suite des Tînmelel dans l'organisation politique des Almohades. Ces troupes formèrent, dès lors, la garde personnelle d'Abd-el-Moumen, qui ne se fiait plus aux Masmouda depuis qu'il venait d'échapper à une tentative d'assassinat. Ce corps d'armée arriva sous prétexte de faire une simple visite au sultan, parent de tous les membres de la tribu de Koumïa. — (*Cartas.*)

[2] *Voy.* sur l'emploi et la signification du mot *cîd*, la p. 89 de ce vol.

[3] En l'an 555, Abd-el-Moumen, se trouvant à Tlemcen, fit arrêter son vizir favori et compatriote, Abd-es-Selam-el-Koumi. Selon El-Merrakchi, on étrangla le prisonnier ; mais l'auteur du *Cartas* dit qu'on lui fit boire du lait empoisonné.

En l'an 560 (1164-5), le cîd Abou-Saîd fut rappelé de Grenade par Abou-Yacoub, et débarqua à Ceuta où il fut honorablement accueilli par le cîd Abou-Hafs. Quelque temps après son arrivée, il reçut du khalife l'ordre de repasser en Espagne avec une armée almohade et d'y mener le cîd Abou-Hafs, vu que les tentatives d'Ibn-Merdenîch contre la ville de Cordoue exigeaient une prompte repression. Ayant traversé le Détroit avec un corps de troupes arabes, fournies par les tribus de Zoghba, de Rîah et d'Athbedj, Abou-Saîd se mesura, dans la plaine de Murcie, avec le chef espagnol et les bandes chrétiennes dont celui-ci avait obtenu l'appui. La bataille se termina par la défaite d'Ibn-Merdenîch qui courut s'enfermer dans Murcie. Les Almohades investirent cette ville, en soumirent les campagnes voisines et parvinrent à éteindre le feu de la guerre qu'Ibn-Merdenîch avait entretenu jusqu'alors. En 561, les deux frères, Abou-Hafs et Abou-Saîd, reprirent la route de Maroc.

Le khalife donna ensuite le gouvernement de Bougie à son frère, le cîd Abou-Zékérïa, et celui de Séville à Abou-Abd-Allah-Ibn-Ibrahîm, cheikh qu'il remplaça plus tard par un autre de ses frères, le cîd Abou-Ibrahîm, et qu'il laissa auprès de ce prince en qualité de vizir; au cîd Abou-Ishac, il confia le gouvernement de Cordoue, et, au cîd Abou-Saîd, celui de Grenade.

Le gouvernement almohade dirigea alors son attention vers la forme qu'il fallait donner à l'*alama*, ou paraphe, que le khalife devait tracer de sa propre main sur les écrits officiels, et l'on fit choix des mots *El-hamdo lillahi ouahdahou (louange au Dieu unique)*. Cette formule, que l'imam El-Mehdi avait inscrit sur quelques proclamations émanées de lui, continua à servir d'*alama* aux Almohades jusqu'à la fin de leur empire.

RÉVOLTE DES GHOMARA.

En l'an 562 (1166-7), l'émir Abou-Yacoub-Youçof entreprit une expédition dans les montagnes des Ghomara où Sebâ-Ibn-Monaghfad, membre de cette tribu, se maintenait en pleine

révolte avec l'appui de ses voisins, les Sanhadja. Il y avait déjà envoyé le cheikh Abou-Hafs à la tête d'une armée almohade; mais, ayant reconnu que l'insurrection devenait de plus en plus menaçante, il se décida à y marcher en personne. Arrivé au milieu des insurgés, il éteignit la rébellion dans leur sang et celui de leur chef; puis, il ordonna à son frère, le cîd Abou-Ali-el-Hacen, de prendre le commandement de Ceuta et du pays des Ghomara.

L'année suivante, les Almohades se rassemblèrent pour renouveler à leur sultan le serment de fidélité, et ils le saluèrent du titre d'*Emîr-el-Moumenîn (Commandant des croyants)*. Abou-Yacoub fit alors un appel aux Arabes de l'Ifrîkïa pour les engager à combattre [les infidèles], et, à cette occasion, il leur adressa un poème et une épître qui sont encore très-admirés. On sait que ces nomades répondirent à son invitation et lui envoyèrent de nombreux contingents.

ÉVÉNEMENTS DE L'ESPAGNE.

Le khalife Abou-Yacoub ayant raffermi son autorité en Afrique, tourna ses regards vers l'Espagne dont la situation lui paraissait exiger la reprise de la guerre sainte. L'ennemi maudit avait surpris successivement les villes de Truxillo, Evora, la forteresse de Chebrîna, celle de Djelmanïa[1] située vis-à-vis de Badajoz et, ensuite, la ville de Badajoz elle-même. Cette nouvelle alarmante décida le khalife à y envoyer l'élite de l'armée almohade, sous les ordres du cheikh Abou-Hafs. En l'an 564 (1168-9), ce général marcha pour délivrer Badajoz. Arrivé à Séville, il apprit que la garnison almohade de Badajoz, ayant été secourue par [Ferdinand II,] fils d'Alphonse [VIII], venait de vaincre et faire prisonnier Ibn-er-Renk [Don Alphonse Henriquez], celui qui la tenait assiégée[2], et qu'Ibn-Djeranda [Giralde]

[1] Le château de Chebrîna est inconnu; celui de Djelmania a disparu.

[2] En l'an 1168, le roi de Portugal s'empara de Badajos et se brouilla avec Don Ferdinand, roi de Léon, qui marcha contre lui parce que cette

le galicien, s'était enfui dans sa forteresse[1]. Le cheikh Abou-Hafs se dirigea ensuite vers Cordoue et reçut la soumission d'Ibrahîm-Ibn-Homochk qui, se voyant engagé dans une guerre avec son ancien allié, Ibn-Merdenîch, et attaqué par lui dans Jaen, envoya son adhésion à la cause des Almohades.

Le khalife ayant reçu d'Abou-Hafs une dépêche renfermant cette nouvelle et l'exposé des ravages que les chrétiens avaient commis dans l'Espagne musulmane, fit partir pour ce pays une armée almohade sous la conduite de son frère et vizir [le cîd] Abou-Hafs. Ce prince quitta Maroc, l'an 565 (1169-70), accompagné de son frère, le cîd Abou-Saîd, et, arrivé à Séville, il envoya celui-ci à Badajoz. Abou-Saîd conclut alors une trève avec le roi chrétien et, à son retour, il partit pour Murcie avec son frère et Ibn-Homochk, afin d'y assiéger Ibn-Merdenîch. Le cîd Abou-Hafs occupa Lorca dont les habitants s'étaient soulevés en faveur des Almohades; il réduisit ensuite la ville de Baza et reçut la soumission d'un neveu d'Ibn-Merdenîch qui commandait dans Almeria. Cette défection porta une grave atteinte à la puissance de ce dernier[2].

---

place était située dans une région dont la conquête le regardait. Ne se croyant pas en sûreté, il voulut s'éloigner, mais il se cassa la jambe en sortant de la porte de la ville et tomba prisonnier entre les mains des Léonnais. Le roi Don Ferdinand laissa dans Badajos le gouverneur musulman, après lui avoir fait prêter foi et hommage. *(Ferreras.)*— Ibn-Khaldoun, n'ayant pas une idée nette de ces événements, les raconte de cette étrange façon : « Il apprit que les Almohades, dans Badajos, avaient mis en déroute Ibn-er-Renk qui les avaient assiégés, avec l'appui d'Ibn-Adfounch, et qu'Ibn-er-Renk était resté prisonnier entre leurs mains. »

[1] Giralde, chef d'une troupe de brigands, voulant obtenir sa grâce du roi Don Alphonse par quelque action d'éclat, réussit, en l'an 1166, à surprendre la ville d'Evora qui appartenait alors aux musulmans. Le roi pardonna à cet aventurier et à ses compagnons leurs fautes passées et les récompensa même du service qu'ils venaient de lui rendre. — *(Ferreras.)*

[2] Selon Ibn-Saheb-es-Salat, auteur cité par M. de Gayangos, le neveu d'Ibn-Merdenîch se nommait Mohammed-Ibn-Abd-Allah. Son oncle lui avait donné sa fille en mariage avec le gouvernement d'Almeria; mais, quand il apprit comment cette ville avait été livrée aux

Le jour même où ces nouvelles arrivèrent à Maroc, le khalife y passait en revue, avec une pompe extraordinaire, les divers corps de son armée et les contingents arabes que le cîd Abou-Zékérïa, seigneur de Bougie, et le cîd Abou-Emran, seigneur de Tlemcen, venaient de lui amener de l'Ifrîkïa. Ayant alors établi son frère, le cîd Abou-Emran, dans Maroc en qualité de lieutenant, il se mit en marche pour l'Espagne et, en l'an 567 (1171-2), il fit son entrée à Cordoue. De là, il se transporta à Séville où il opéra sa jonction avec le cîd Abou-Hafs qui rentrait de son expédition contre Ibn-Merdenîch. Ce dernier chef, fatigué par la longueur du siége qu'il avait à soutenir, combattit en désespéré et fit de fréquentes sorties, mais son frère, Abou-'l-Haddjadj, [seigneur de Valence,] s'empressa de faire sa soumission[1]. Ibn-Merdenîch mourut dans le mois de redjeb de cette année (mars 1172), et son fils Hilal reconnut l'autorité des Almohades. Le cîd Abou-Hafs partit alors, en toute hâte, pour Murcie où il fit son entrée, et ayant rencontré Hilal qui venait avec sa suite au-devant de lui, il l'envoya au khalife qui était arrivé à Séville.

Le monarque almohade mena alors une expédition dans le pays de l'ennemi, et, après avoir assiégé Huéte[2] pendant quel-

---

Almohades, il résolut de se venger en tuant les enfants de son neveu et leur mère (sa propre fille). On noya les premiers dans le Boheira, ou *lac*, près de Valence, mais on épargna les jours de la mère.

[1] El-Merrakchi dit que Mohammed-Ibn-Merdenîch mourut dans Murcie, pendant le siége, et que l'on cacha sa mort jusqu'à l'arrivée de son frère, Abou-'l-Haddjadj, qui prit alors le commandement.

[2] El-Merrakchi raconte qu'Huéte allait succomber, faute d'eau, quand les assiégeants entendirent, une nuit, un bruit extraordinaire dans la ville : C'étaient, dit-il, leurs prêtres et leurs moines qui venaient de sortir avec les Évangiles et qui faisaient des supplications auxquelles le peuple répondait *amen!* Aussitôt, il survint une pluie qui tomba comme si elle sortait des bouches d'outres et qui remplit toutes les citernes de la forteresse.— Herreras dit : On coupa l'eau aux assiégés et on les réduisait, par là, au point de se rendre, lorsque Dieu permit que, le 29 juillet, jour des saintes Juste et Rufine, il plut si fort et en si grande abondance que l'on remplit d'eau tous les puits et toutes les citernes de la ville, tandis qu'au contraire les retranchements des infidèles furent considérablement maltraités et endommagés.

ques jours, il se rendit à Murcie. Rentré à Séville, l'an 568, il attacha à sa personne Hilal, fils de Merdenîch et lui donna sa fille en mariage[1]. Après avoir accordé à son oncle, Youçof, le gouvernement de Valence et à son frère, le cîd Abou-Saîd, celui de Grenade, il alla à la rencontre d'El-Comès-el-Ahdeb[2], qui avaient envahi le territoire musulman, et lui tua beaucoup de monde aux environs de Calatrava. Rentré à Séville, il ordonna la construction d'une forteresse à El-Calâ [Alcala de Guadayra] afin de couvrir cette partie du pays. Ce château était resté en ruines depuis la révolte d'Ibn-Haddjadj qui s'y était établi et de Koreib-Ibn-Khaldoun qui se tenait dans Moura. Cette révolte dura pendant les règnes d'El-Monder-Ibn-Mohammed et d'Abd-Allah-Ibn-Mohammed, souverains oméïades[3].

---

[1] Ou bien : *il en épousa la fille* ; car l'expression arabe paraît comporter les deux significations. — El-Merrakchi nous apprend qne le sultan Abou-Yacoub épousa une des filles de *Mohammed*-Ibn-Merdenîch, et que son fils en épousa une autre.

[2] On ne sait quel personnage les musulmans ont désigné par le sobriquet d'*El-Comès-el-Ahdeb,* c'est-à-dire *le comte bossu.*

[3] En l'an 280 (893-4), sous le règne de l'émir Abd-Allah, septiéme souverain oméïade d'Espagne, il y avait dans la ville de Séville trois puissantes familles, les Abou-Abda, les Khaldoun, ancêtres de notre auteur, et les Haddjadj. Un membre de la première famille profita des troubles qui régnaient dans l'empire à cette époque pour s'emparer du gouvernement de la ville; mais il fut ensuite attaqué par les Khaldoun et les Haddjadj, et finit par se donner la mort. Koreib-Ibn-Khaldoun prit alors le commandement de Séville et Ibrahim-Ibn-el-Haddjadj devint son lieutenant. Quelque temps après, Ibrahîm souleva le peuple, avec l'approbation de l'émir Abd-Allah, et obtint le gouvernement de Séville. Koreib perdit la vie dans cette émeute. Ibn-Haïyan, célèbre historien andalousien, cité par notre auteur dans son autobiographie, dit, en parlant de Koreib-Ibn-Khaldoun : « Il résida alternativement à » Séville et au château de la ville de Carmona, une des meilleures for- » teresses de l'Espagne, et ce fut là qu'il tint sa cavalerie. Il enrôla des » troupes, les organisa par classes, et se concilia la faveur de l'émir » Abd-Allah par des envois d'argent et de cadeaux et par des secours » d'hommes à chaque bruit de danger. Sa cour fut un centre d'attrac- » tion, et toutes les bouches répétèrent ses louanges ; les hommes de » naissance se rendirent auprès de lui et reçurent de sa bonté des dons » magnifiques ; les poètes célébrèrent ses nobles qualités, et une géné- » reuse rétribution fut leur partage ; etc.»

Ayant ensuite appris que le fils d'Alphonse avait rompu la trève [1] et envahi le territoire musulman, le khalife rassembla des troupes et envoya le cîd Abon-Hafs contre l'ennemi. Ce prince attaqua le roi chrétien dans le cœur même de ses états, lui enleva Alcantara et battit ses armées dans toutes les rencontres.

En 571, (1175), le khalife quitta Séville et reprit la route de Maroc, après avoir passé près de cinq années en Espagne. Avant de partir, il donna à son frère [Abou-Ali-]el-Hacen, le gouvernement de Cordoue et à [Abou-'l-Hacen-]Ali, un autre de ses frères, le gouvernement de Séville.

[Vers ce temps], la peste envahit la ville de Maroc et enleva les cîds Abou-Emran, Abou-Saîd et Abou-Zékérïa. Le cheikh Abou-Hafs, qui avait quitté Cordoue pour rentrer en Afrique, mourut en route et fut enterré à Salé.

Le khalife rappela alors ses frères Abou-Ali et Abou-'l-Hacen, pour confier, au premier, le gouvernement de Sidjilmessa et, au second, celui de Cordoue. Voulant accorder des commandements à ses neveux, Abou-Zeid et Abou-Mohammed-Abd-Allah, tous les deux fils du cîd Abou-Hafs, il donna, au premier de ces princes, le gouvernement de Grenade, et, à l'autre, celui de Malaga.

En l'an 573 (1177-8), il châtia ses vizirs les Beni-Djamê et les bannit à Merîda. En l'an 575, il nomma Ghanem, fils de Mohammed-Ibn-Merdenîch, au commandement de sa flotte, et l'envoya contre Lisbonne. Ghanem revint de cette expédition après avoir enlevé un butin considérable. La même année mourut le cîd Abou-Hafs, frère et vizir du khalife ; il s'était distingué par sa bravoure dans la guerre sainte et par les maux qu'il avait causés à l'ennemi. Ses deux fils arrivèrent alors de l'Espagne pour informer le khalife que le roi chrétien venait de rompre la trève. Abou-Yacoub se disposa aussitôt à recommencer la guerre sainte et invita les Arabes de l'Ifrîkïa à venir y prendre part.

---

[1] Après sa tentative contre Huéte, le sultan almohade conclut une trève de sept ans avec le roi chrétien. — *(El-Merrakchi.)*

RÉVOLTE ET SOUMISSION DE CAFSA.

En l'an 557 (1162)[1] Ali-Ibn-el-Ezz, surnommé Et-Touîl *(le long),* membre de la famille Rend, princes de Cafsa, s'empara du commandement de cette ville, ainsi que nous l'avons déjà raconté[2]. Le khalife quitta Maroc pour marcher contre le rebelle et, arrivé à Bougie, il fit arrêter Ali, fils d'El-Motezz[3] auquel Abd-el-Moumen avait autrefois enlevé le gouvernement de Cafsa. Les dénonciations qui lui étaient parvenues au sujet de ce chef portaient sur les liaisons qu'il entretenait avec son parent, Ibn-el-Ezz, et sur des proclamations qu'il aurait adressées aux Arabes. La découverte de plusieurs de ces écrits dans la maison du prisonnier ayant confirmé la vérité de l'accusation portée contre lui, le khalife confisqua tous ses biens et continua sa route. Arrivé devant Cafsa, il accueillit avec bienveillance les cheikhs des Arabes rîahides qui étaient venus lui offrir leur soumission, il maintint le siége de cette ville jusqu'à ce qu'Ibn-el-Ezz se rendit prisonnier, partit ensuite pour Tunis et envoya en Maghreb ses troupes arabes. Quelque temps après, il reprit le chemin de sa capitale, après avoir nommé son frère, le cîd Abou-Ali, gouverneur de l'Ifrîkïa et du Zab. Il accorda aussi au cîd Abou-Mouça le gouvernement de Bougie.

REPRISE DE LA GUERRE SAINTE.

Rentré dans sa capitale, l'an 577 (1181-2), après avoir pris la ville de Cafsa, le khalife reçut la visite de son frère, le cîd

---

[1] Variantes de date : 575, 557. La première est fausse; ce fut dans cette année-là que le khalife quitta Maroc pour attaquer Ibn-el-Ezz lequel était déjà en possession de Cafsa depuis plus de douze ans. *Voyez*, ci-devant, p. 34.

[2] *Voy.* ci-devant, pp. 33 et 34.

[3] Le texte imprimé et les manuscrits portent *El-Montecer,* mauvaise leçon du copiste.

Abou-Ishac, qui arrivait de Séville, et celle du cîd Abou-Abd-er-Rahman-Yacoub qui venait de Murcie. Ces princes amenèrent dans leur suite les principaux Almohades et autres chefs qui commandaient en Espagne. Il accueillit avec bienveillance les félicitations que ces députés lui adressèrent sur son heureux retour et les renvoya très-honorablement. Il apprit alors que Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Ouanoudîn, étant parti de Séville à la tête d'un corps almohade, venait d'y rentrer après avoir envahi le territoire de l'ennemi, assiégé Evora, pillé les environs de cette ville et enlevé d'assaut plusieurs châteaux du voisinage. On vint aussi lui annoncer qu'Abd-Allah-Ibn-Ishac-Ibn-Djamê, le commandant de la flotte de Séville, avait rencontré en pleine mer la flotte de Lisbonne et pris vingt navires, un grand nombre de prisonniers et un butin considérable. Ensuite, on lui apporta la nouvelle qu'Alphonse [III], fils de Sanche [III], avait mis le siége devant Cordoue; que les troupes de ce roi faisaient des incursions jusqu'aux environs de Malaga, de Ronda et de Grenade; qu'elles avaient attaqué la ville d'Ecija, installé une garnison dans Chenghîla, forteresse dont elles venaient de faire la conquête [1], et qu'alors elles s'étaient retirées. On lui annonça aussi que le cîd Abou-Ishac avaient assiégé Chenghîla pendant quarante jours avec un corps de troupes réunies pour cet objet, et qu'il avait rebroussé chemin sur la nouvelle qu'Alphonse était parti de Tolède et marchait au secours de la forteresse. Il apprit aussi que Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Ouanoudîn avaient quitté Séville, à la tête d'une armée almohade, dans le dessein d'assiéger Talavera et qu'il en avait rapporté une masse de butin, après avoir repoussé une sortie faite par la garnison.

Toutes ces circonstances décidèrent le khalife Abou-Yacoub à recommencer la guerre sainte : il nomma ses fils à des commandements en Espagne et les y envoya avant lui pour lever des troupes. Le cîd Abou-Ishac reçut alors le gouvernement de Séville, comme auparavant; le cîd Abou-Yahya obtint le gou-

---

[1] Cette localité est inconnue. M. de Gayangos pense qu'il faut lire *Sietefila.*

vernement de Cordoue ; le cîd Abou-Zeid-el-Hardani, celui de Grenade, et, le cîd Abou-Abd-Allah, celui de Murcie.

En l'an 579 (1183-4), le khalife partit pour Salé et y rencontra Abou-Mohammed-Ibn-Abi-Ishac-Ibn Djamê qui lui amenait de l'Ifrîkïa les contingents fournis par les Arabes. S'étant ensuite rendu à Fez, il se forma une avant-garde de troupes hintatiennes, tînmeleliennes et arabes ; puis, dans le mois de Safer 580 (mai-juin 1184), il traversa le Détroit et débarqua à Gibraltar. De là, il se porta à Séville et, ayant réuni sous ses drapeaux les contingents espagnols, il relégua dans le château de Ghafec[1] Mohammed-Ibn-Ouanoudîn qui lui avait donné sujet de mécontentement, et marcha ensuite contre Santarem. Pendant plusieurs jours, il fit le siége de cette place, puis il y renonça, et, le matin même du jour où il devait décamper, il trouva que ses troupes étaient déjà parties et qu'on l'avait laissé sans moyens de défense. Les chrétiens firent alors une sortie contre lui et ses compagnons ; un combat acharné eut lieu dans lequel le monarque almohade déploya la plus grande bravoure. Ils effectuèrent alors leur retraite et le khalife mourut le même jour. L'on dit qu'il fut atteint d'une flèche au plus fort de la mêlée ; mais d'autres assurent qu'il fut emporté par une subite indisposition[2].

RÈGNE D'[ABOU-YOUÇOF-]YACOUB-EL-MANSOUR, FILS D'ABOU-YACOUB-YOUÇOF.

En l'an 580 (1184), le khalife Abou-Yacoub [-Youçof] mourut sous les murs de Santarem, et son fils Yacoub, ayant reçu de

---

[1] Le géographe Idrîci place Ghafec à 64 milles au nord de Cordoue et le décrit comme une forteresse dont les habitants s'occupaient à faire des courses sur le territoire des chrétiens.

[2] Ni les auteurs musulmans, ni les chroniqueurs chrétiens ne s'accordent sur la cause qui amena la retraite de l'armée almohade, à l'insu du souverain. Il y avait soit une trahison, soit un malentendu. Selon les meilleurs historiens arabes, ce fut d'un coup de lance ou de flèche en bas du nombril que le sultan mourut. L'auteur du *Cartas* dit que le sultan Abou-Yacoub-Youçof cessa de vivre le 2 Rebiâ second, 580 (13 juillet 1184).

l'armée le serment de fidélité, la ramena à Séville. Après la cérémonie de l'inauguration, le nouveau souverain prit pour vizir le cheikh Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hafs, et partit avec son frère, le cîd Abou-Yahya, pour envahir le pays de l'ennemi. Quand il eut porté le ravage dans le territoire des infidèles et pris quelques places fortes, il traversa le Détroit avec l'intention de se rendre à Maroc. Débarqué à Casr-Masmouda, il reçut les hommages du cîd Abou-Zékérïa, fils du cîd Abou-Hafs, qui y était venu de Tlemcen avec les cheikhs de la tribu de Zoghba. Arrivé à Maroc, il commença par remédier aux abus et présider en personne à l'administration de la justice; de sorte qu'il fit jouir tout l'empire d'une administration équitable. Parmi les graves événements qui marquèrent le commencement de son règne, on doit signaler particulièrement la révolte d'Ibn-Ghanîa.

RÉVOLTE D'IBN-GHANÎA[1].

Mobescher, affranchi de Modjahed[2] et gouverneur de Maïorque, se voyant assiégé par les chrétiens qui s'étaient emparés de l'île, avait imploré le secours du souverain almoravide, Ali, fils de Youçof-Ibn-Tachefîn. La mort de Mobescher laissa les habitants sans chef, et l'ennemi put tout brûler et dévaster chez eux avant de mettre à la voile et de s'éloigner[3]. Ali, fils de Youçof, y envoya alors comme gouverneur un personnage mar-

---

[1] Ci-devant, p. 86, se trouve un autre chapitre sur le même sujet.

[2] Abou-'l-Djoïouch-Medjahed, client de la famille d'Ibn-Abi-Amer-el-Mansour, le célèbre vizir du khalife oméïade Hicham II, gouverna le royaume de Denia et des îles Baléares depuis l'an 406 (1016) jusqu'à l'an 436 (1045). Son successeur, El-Morteda, fut remplacé par Mobescher, qui régna jusqu'à l'an 508 (1114).

[3] En l'an 1114, Don Raymond Beranger III, comte de Barcelone, Aymeri, vicomte de Narbonne, Guillaume, comte de Montpellier et d'autres seigneurs firent entre eux une ligue pour détruire les corsaires mahométans de Maïorque. Cette tentative échoua, mais deux années plus tard, ils s'emparèrent de l'île et l'évacuèrent bientôt après.— (*Ferreras*, tom. III, pp. 330, 331 et note de M. d'Hermilly.)

quant de la tribu de Lemtouna, appelé Ouannour-Ibn-Abi-Bekr, et le fit accompagner par cinq cents cavaliers de l'armée. Ouannour déploya contre les habitants une grande sévérité, et, comme ils refusèrent de bâtir une nouvelle capitale dans l'intérieur de l'île, il ôta la vie à leur prévôt. Poussés à bout par cet acte de violence, ils se soulevèrent contre leur oppresseur, le mirent en prison et envoyèrent une députation à Ali, fils de Youçof, pour lui rendre compte de leur conduite. Ali agréa leurs excuses et leur donna pour gouverneur Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Yahya-el-Messoufi, mieux connu sous le nom d'Ibn-Ghanîa. Ce Mohammed était frère de Yahya-Ibn-Ghanîa, gouverneur de l'Espagne occidentale, et tenait alors de lui le commandement de Cordoue. Ce fut à Séville, siége de son gouvernement, que Yahya reçut la dépêche par laquelle Ali-Ibn-Youçof lui ordonnait d'envoyer son frère Mohammed à Maïorque.

En quittant Cordoue pour se rendre à sa destination, Mohammed emmena avec lui ses fils Abd-Allah, Ishac, Ali, ez-Zobeir, Ibrahîm et Talha, dont les deux premiers avaient été adoptés par leur oncle et élevés sous ses yeux. Aussitôt arrivé à Maïorque, il chargea Ouannour de fers et l'envoya prisonnier à Maroc. Dix années plus tard, et, pendant qu'il gouvernait encore, ses fils Abd-Allah et Ishac obtinrent de leur oncle Yahya, qui était alors sur son lit de mort, le premier, le gouvernement de Grenade, et, le second, celui de Carmona.

Après la mort d'Ali, fils de Youçof, et la chute de la dynastie lemtounienne, Abd-Allah et Ishac reçurent de leur père l'ordre de venir le rejoindre et de lui amener la flotte almoravide. Mohammed ayant ensuite désigné comme successeur son fils Abd-Allah, excita, par ce choix, la jalousie d'Ishac qui complota la mort de son frère. Les Lemtounites, ses complices, tuèrent non-seulement Abd-Allah, mais aussi son père Mohammed. Ils se disposaient même à faire mourir celui qui les avait subornés, mais Ishac, soupçonnant leurs intentions, se concerta avec Lob-Ibn-Meimoun, amiral de la flotte, afin de se débarrasser d'eux, et réussit à les surprendre tous, de nuit, dans leurs logements et à leur ôter la vie..

Ayant ainsi raffermi son autorité dans Maïorque, l'an 546 (1151-2), il commença son règne par se faire bâtir des palais et planter des jardins ; mais, bientôt, il accabla le peuple par sa tyrannie et mit Lob-Ibn-Meimoun dans la nécessité de s'enfuir et de rejoindre les Almohades. Vers la fin de sa vie, Ishac fit des courses contre les chrétiens, et il eut soin d'envoyer au souverain almohade, Abou-Yacoub, les captifs pris dans ces expéditions. Il mourut l'an 580 (1184-5), peu de temps avant la mort de ce khalife, et laissa plusieurs fils, savoir : Mohammed, Ali, Yahya, Abd-Allah, El-Ghazi, Sîr, El-Mansour, Djobara, Tachefîn, Talha, Omar, Youçof et El-Hacen.

Son fils et successeur, Mohammed, envoya ses hommages au khalife Abou-Yacoub qui, voulant mettre à l'épreuve la sincérité de cette offre, chargea Ibn-ez-Zoborteir de se rendre auprès du chef maïorcain. L'arrivée de cet officier inspira aux frères de Mohammed des soupçons inquiétants ; ils cédèrent à leur mécontentement, emprisonnèrent Mohammed et confièrent le commandement de l'île à leur frère Ali. Apprenant alors la mort du khalife et l'avènement de son fils, El-Mansour, ils mirent Ibn-ez-Zoborteir aux arrêts et s'embarquèrent pour l'Afrique. [Avant de partir], Ali chargea son frère Talha du gouvernement de Maïorque et, en l'an 581 (1185), il réussit à surprendre la ville de Bougie. Le cîd Abou-r-Rebiâ, fils d'Abd-Allah et petit-fils d'Abd-el-Moumen, commandait alors dans cette ville, et, bien qu'il se trouvait à la campagne ce jour-là, il ne put échapper à la captivité. Le cîd Abou-Mouça-Emran, fils d'Abd-el-Moumen et gouverneur de l'Ifrîkïa, éprouva le même sort ; il ne faisait que passer auprès de Bougie quand il tomba entre les mains des Almoravides maïorcains.

Ali-Ibn-Ghanîa chargea son frère Yahya du gouvernement de Bougie et partit pour Alger. S'étant emparé de cette place [par surprise], il y laissa son neveu, Yahya-Ibn[-Akhi]-Talha, en qualité de gouverneur et alla installer Yedder-Ibn-Aïcha dans Milîana. Il se rendit ensuite à la Calâ [des Beni-Hammad], et, de là, il alla mettre le siége devant Constantine.

El-Mansour apprit cette nouvelle à Ceuta où il venait d'arri-

ver à la suite de son expédition [en Espagne], et, sur le champ, il expédia son neveu, le cîd Abou-Zeid, fils du cîd Abou-Hafs, contre [Ali-]Ibn-Ghanîa. Il donna en même temps le commandement de sa flotte à Mohammed-Ibn-Abi-Ishac-Ibn-Djamê, sous les ordres duquel il plaça Abou-Mohammed-Ibn-Attouch et Ahmed-es-Sacalli *(le sicilien)*.

Le cîd Abou-Zeid, étant arrivé à Tlemcen, dont il trouva les fortifications parfaitement restaurées, grâce aux soins de son frère, le cîd Abou-'l-Hacen, qui y exerçait le commandement, continua sa marche en faisant proclamer une amnistie générale. Les habitants de Milîana prirent aussitôt les armes et chassèrent de leur ville le membre de la famille Ghania qui en avait reçu le commandement. La flotte du khalife s'étant emparé d'Alger, vers la même époque, Yahya-Ibn-[Akhi-]Talha tomba entre les mains des Almohades et fut mis à mort, ainsi que Yedder-Ibn-Aïcha. On les exécuta ensemble dans [la ville de] Chelif où Yedder avait été amené prisonnier après son arrestation à Omm-el-Alou. Ahmed-es-Sacalli dirigea ensuite son escadre contre Bougie et s'en rendit maître, mais Yahya-Ibn-Ghanîa parvint à rejoindre son frère qui tenait encore la ville de Constantine assiégée.

Le cîd Abou-Zeid ayant occupe Tîklat, y fit la rencontre du cîd Abou-Mouça qui venait de recouvrer la liberté, et marcha ensuite contre l'ennemi. Par cette démonstration, il força Ibn-Ghanîa de lever le siége de Constantine et de se retirer vers le Désert. Il continua la poursuite des fuyards jusqu'à Nîgaous, en passant par Maggara ; mais, ensuite, il rebroussa chemin et alla s'installer dans Bougie.

Quant à Ibn-Ghanîa, il atteignit Tripoli après s'être emparé de Cafsa et avoir assiégé, sans succès, la ville de Touzer. Un de ses partisans, nommé Ghazzi le sanhadjien, se mit alors en campagne avec quelques tribus arabes et s'empara d'Achîr ; mais, ayant été attaqué par un corps de troupes que le cîd Abou-Zeid avait fait marcher de ce côté, sous la conduite de son fils Abou-Hafs et de Ghanem-Ibn-Merdenîch, il perdit la vie, et ses partisans laissèrent prendre leurs tentes et leurs bagages. On envoya sa tête à Bougie où elle fut plantée sur une lance ;

puis, on y exposa aussi la tête de son frère Abd-Allah. La famille Hamdoun, ayant été soupçonnée de favoriser Ibn-Ghanîa, fut déportée de Bougie à Salé, et, d'après l'ordre du khalife, le cîd Abou-Zeid fut rappelée à la capitale et remplacé, à Bougie, par son frère le cîd Abou-Abd-Allah.

Pendant que ces événements se passaient, on apprit qu'Ibn-ez-Zoborteir s'était rendu maître de Maïorque. [Nous avons déjà mentionné que [1]] sur la demande de Mohammed[-Ibn-Ishac]-Ibn-Ghanîa, l'émir Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, avait envoyé Ibn-ez-Zoborteir dans cette île pour inviter tous les membres de la famille Ghanîa à se rallier aux Almohades. Les frères de Mohammed virent de mauvais œil l'arrivée de cet officier ; ils l'emprisonnèrent ainsi que Mohammed, prirent pour chef leur frère Ali et s'embarquèrent pour Bougie. Ibn-ez-Zoborteir profita de leur départ pour se ménager des intelligences avec leurs esclaves chrétiens, auxquels il promit la permission de rentrer dans leur pays avec leurs femmes et leurs enfants, pourvu qu'ils l'aidassent à sortir de prison. Avec leur concours et leur appui, il surprit la citadelle, délivra Mohammed-Ibn-Ishac et partit avec lui pour la capitale de l'empire.

Ibn-Ghanîa apprit cette nouvelle à Tripoli et expédia aussitôt son frère Abd-Allah en Sicile. De là, ce chef fit voile pour Maïorque où il effectua son débarquement auprès d'un village, et réussit, par un stratagème, à s'emparer de la ville principale.

Le feu de la guerre brûla toujours en Ifrîkïa avec une grande intensité; Ali-Ibn-Ghanîa ayant assiégé et emporté d'assaut la plupart des villes situées dans le Djerîd. En l'an 582 (1186-7), lorsqu'on sut à Maroc qu'il avait pris Cafsa, le khalife El-Mansour marcha en personne pour étouffer la révolte. Arrivé à Fez, il y prit quelques jours de repos et, s'étant ensuite rendu au *ribat* de Tèza, il partit, de là, pour Tunis, à la tête d'une armée parfaitement équipée. Ibn-Ghanîa rassembla aussitôt ses Almoravides ainsi que les Arabes nomades qui avaient embrassé sa cause, et se mit en campagne avec Caracoch-el-Ghozzi, seigneur

---

[1] Ci-devant, p. 88.

de Tripoli. Arrivé à Ghomert, il rencontra un corps de troupes qu'El-Mansour avait expédié contre lui et dont le commandement fut exercé par le cîd Abou-Youçof, fils du cîd Abou-Hafs. Dans le combat qui s'ensuivit, les Almohades furent mis en déroute et Ali-Ibn-ez-Zoborteir perdit la vie ainsi qu'Abou-Ali-Ibn-Yaghmor. Le vizir Omar-Ibn-Abi-Zeid y succomba aussi, car il ne reparut plus. Une partie des fuyards fut poursuivie, l'épée dans les reins, jusqu'à Cafsa, mais le reste parvint à se réfugier dans Tunis.

El-Mansour, voulant réparer cet échec, se rendit à Cairouan d'où il se porta rapidement jusqu'à El-Hamma. Les deux armées s'attaquèrent alors avec un acharnement extrême et la bataille se termina par la défaite des partisans d'Ibn-Ghanîa, lequel, ainsi que son allié, Caracoch, ne parvint à s'échapper qu'avec beaucoup de peine. Ayant exterminé presque tous ses adversaires, El-Mansour attaqua, le lendemain, la ville de Cabes et s'en empara. Il y trouva et embarqua pour Tunis une partie du *harem* d'Ibn-Ghanîa et quelques-uns de ses enfants. Tournant ensuite ses armes contre la ville de Touzer, il la prit d'assaut, massacra tout ce qui s'y trouva et, se présentant ensuite devant Cafsa, il contraignit la garnison à se rendre à discrétion après un siége de quelques jours. Il fit grâce de la vie aux habitants et aux Ghozz qui avaient accompagné Caracoch, mais il passa au fil de l'épée tous les Almoravides et les contingents [arabes] qui s'y étaient enfermés. Il démolit les fortifications de cette ville et se rendit à Tunis d'où il partit pour le Maghreb, en l'an 584 (1188), après avoir installé le cîd Abou-Zeid dans le gouvernement de l'Ifrîkïa. La route qu'il suivit le mena auprès d'El-Mehdïa, d'où il traversa le Désert jusqu'à Tèhert, et il arriva heureusement à Tlemcen, grâce à l'habileté de l'émir toudjinite, El-Abbas-Ibn-Atïa, qui lui servit de guide. Avant de continuer sa route pour Maroc, il ôta le gouvernement de Tlemcen à son oncle, le cîd Abou-Ishac, sur le compte duquel il avait appris des choses qui ne lui plaisaient pas. Pendant qu'il se dirigeait vers sa capitale, on lui dénonça la conduite de son frère, le cîd Abou-Hafs-er-Rechîd, gouverneur de Murcie, et celle de son oncle, le

cîd Abou-'r-Rebiâ, gouverneur de Tedla, qui avaient voulu usurper le trône du khalifat, en apprenant la nouvelle de la défaite essuyée par les Almohades à Ghomert. Ces princes étant venus le complimenter sur son retour, il les fit emprisonner à Ribat-el-Feth en attendant le résultat d'une enquête, et, quelque temps après, il ordonna leur mort.

Le cîd Abou-'l-Hacen, fils du cîd Abou-Hafs, reçut du khalife le gouvernement de Bougie, marcha de cette ville contre Yahya-Ibn-Ghanïa et occupa Constantine, forteresse dont son adversaire voulait s'emparer. Ibn-Ghanîa prit la fuite et se dirigea vers Biskera qu'il emporta d'assaut, après avoir abattu les dattiers des environs. Ensuite, il revint attaquer Constantine, et, ne pouvant s'en emparer, il alla faire le siége de Bougie. Nous raconterons plus loin de quelle manière il termina sa carrière de rapine et de dévastation.

YACOUB-EL-MANSOUR ENTREPREND LA GUERRE SAINTE.

Yacoub-el-Mansour, ayant appris par une dépêche du cîd Abou-Youçof le hafside, gouverneur de Séville, que les chrétiens s'étaient emparés de la ville de Silves, et qu'après avoir battu l'armée de Séville, ils avaient fait plusieurs incursions dans le territoire de cette ville et détruit quelques châteaux des environs, fit proclamer la guerre sainte, l'an 586 (1190), et se rendit à Casr-Masmouda. Après y avoir pris quelque repos, il traversa le Détroit et se dirigea, à marches forcées, de Tarifa à Silves. Les troupes andalousiennes opérèrent leur jonction avec lui sous les murs de cette place et restèrent pour la tenir bloquée, pendant qu'il alla lui-même s'emparer du château de Torrès *(Hisn-Torrech)*.

L'année suivante, il quitta Séville pour reprendre le siége de Silves, et, quand il s'en fut rendu maître, il vit arriver la colonne d'Ibn-el-Ouézîr qui venait d'enlever plusieurs forteresses à l'ennemi. Le but de cette expédition ayant été atteint, il repartit pour la capitale de ses états, d'où il envoya à son fils,

En-Nacer, un acte par lequel il le constitua son successeur.

En l'an 588 (1192), le cîd Abou-Zeid, gouverneur de l'Ifrîkïa, arriva à la cour avec les chefs des Beni-Hilal et des Beni-Soleim, tribus arabes. El-Mansour accueillit cette députation avec bienveillance et la congédia très-honorablement. L'an 590, il apprit qu'Ibn-Ghanîa était encore devenu redoutable en Ifrîkïa et qu'il y faisait des ravages affreux. Cette nouvelle le décida à marcher en personne contre les insurgés ; mais, quand il fut parvenu à Miknaça *(Mequinez)*, il reçut des renseignements très-inquiétants sur la situation de l'Espagne. S'étant dirigé, en conséquence vers ce pays; il arriva à Cordoue, l'an 591 (1195), où il se reposa trois [jours], pendant que les troupes lui arrivaient de tous les côtés ; et, après avoir marché à la rencontre de l'ennemi, il prit position à El-Ark *(Alarcos)*, dans le district de Badajos [1]. Les forces chrétiennes s'avancèrent sous la conduite de trois chefs, Ibn-Adfounch, Ibn-er-Renk et El-Bebboudj [2]. Alors, en un tel jour de l'an 591 [3], se livra une bataille dans laquelle Abou-Mohammed, fils d'Abou-Hafs, commanda les corps des volontaires, et son frère, Abou-Yahya, les Almohades et les autres troupes. Dans cette journée célèbre, trente mille chrétiens furent taillés en pièces, le reste prit la fuite et cinq mille de leurs prin-

---

[1] La ville d'Alarcos n'existe plus, à moins qu'elle n'ait changé de nom. Il y a bien, en Espagne, quelques villes d'Arcos, mais elles sont différentes de celles dont il s'agit ici.— (Audiffret, dans la *Continuation de l'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 40, de l'édit. in-8°.)

[2] Abd-el-Ouahed-el-Merrakchi dit (p. 235 du texte arabe) que, de son temps (1224 de J.-C.), quatre rois chrétiens régnaient en Espagne : « El-Adfounch *(Alphonse)*, roi du grand royaume appelé Cachetal » *(Castille)* ; El-Bebboudj, c'est-à-dire *le baveux*, roi de Léon ; Ibn-er-» Renk *(le fils d'Henriquez)*, roi de l'Espagne occidentale, et le roi » d'Aragon. » — Le même historien nous fait observer que le mot *bebboudj* n'appartient pas à la langue arabe, mais il ne nous apprend pas pourquoi un tel terme était devenu le sobriquet du roi de Léon.— Ajoutons ici que les musulmans désignaient le roi d'Aragon par le titre de *seigneur de Barcelone*.

[3] Cette bataille fut livrée le 18 juillet 1195 (8 Châban 591). —*(Cartas ;* Ferreras.)

cipaux guerriers, qui s'étaient réfugiés dans le château d'El-Ark, se rendirent à discrétion. El-Mansour les échangea plus tard contre un nombre égal de musulmans. Abou-Yahya-[Abou-Bekr], fils d'Abou-Hafs, gagna le martyre dans cette bataille, après y avoir déployé la plus grande bravoure, et, pour cette raison, on donna à ses descendants le nom de *Beni-'s-Chehîd (les enfants du martyr).*

A la suite de cette victoire, El-Mansour rentra à Séville d'où il sortit, l'année suivante, pour faire une expédition vers les pays du nord. Il y détruisit plusieurs villes et châteaux, notamment Truxillo et Talavera; puis, ayant insulté Tolède, dont il ravagea les campagnes et enleva les troupeaux, il reprit le chemin de Séville.

L'an 593 (1196-7), quand il fut de retour dans cette ville, il fit emprisonner le cadi Abou-'l-Ouélîd-Ibn-Rochd[1] que l'on accusait d'entretenir des opinions peu orthodoxes et d'en avoir consigné une partie dans ses écrits[2]; mais, plus tard, il lui rendit la liberté et le fit venir à la capitale [Maroc] où il mourut. Voulant alors envahir les états du roi de Castille, il quitta encore Séville; mais, au moment où il avait établi son camp auprès de Tolède, on vint le prévenir que le seigneur de Barcelone avait marché pour soutenir le fils d'Alphonse et que l'armée combinée

---

[1] Il s'agit ici du célèbre médecin, philosophe et légiste appelé Averroës par les Européens. Il mourut à Maroc en 594 ou 595 (1198-9). Sa vie se trouve dans l'*Histoire des Médecins* d'Ibn-Abi-Osaïbïa et a été traduite en Anglais par M. de Gayangos. *Voy.* sa traduction d'El-Makkari, v. I, Appendice, p. XVII.

[2] El-Merrakchi, qui raconte plusieurs anecdotes d'Averroës, nous apprend, au sujet de son arrestation, que ses ennemis avaient fait voir au sultan une note écrite de la main du philosophe et renfermant les mots suivants : *Il paraît donc que Vénus était une des divinités.* Ce passage, dit notre auteur, se rapportait à la doctrine de quelque ancien philosophe. Le sultan en fut tellement scandalisé qu'il fit chasser Averroës de sa présence et défendit l'étude des sciences philosophiques. Plus tard, cependant, il changea d'idée, et, s'étant lui-même adonné à ce genre d'études, il fit venir Averroës à Maroc et le traita avec une grande bienveillance.

se trouvait dans la plaine de Madjerît *(Madrid)*. Il se porta aussitôt à leur rencontre, et, à peine se fut-il montré à l'ennemi, que les troupes du roi de Castille opérèrent leur retraite, sans vouloir entamer le combat.

Rentré à Séville, il céda aux sollicitations des rois chrétiens et leur accorda une trève; puis, en l'an 594 (1197-8), il traversa le Détroit, après avoir nommé son fils, le cîd Abou-Zeid, gouverneur de Séville. Au cîd Abou-'r-Rebiâ-Ibn-Abi-Hafs, il accorda le gouvernement de Badajos, et, au cîd Abou-Abd-Allah, frère de celui-ci, il confia le commandement d'El-Maghreb [l'Espagne occidentale]. Quand il fut revenu dans sa capitale, il éprouva les atteintes de la maladie qui devait l'emporter, et il consigna alors ses dernières volontés dans un écrit que tout le monde lit encore avec empressement. Ce testament politique eut pour témoin Eïça-Ibn-Abi-Hafs. El-Mansour mourut vers la fin du mois de rebiâ [1] de l'an 595.

IBN-MONKED ARRIVE A EL-MEHDÏA, CHARGÉ D'UNE MISSION PAR LE SOUVERAIN DE L'ÉGYPTE.

Quatre-vingt-dix ans s'étaient écoulés depuis que les Francs avaient subjugué les régions maritimes de la Syrie et pris possession de Jérusalem, conquêtes qu'ils avaient effectuées pendant le déclin de l'empire fatemide. Salah-ed-Dîn *(Saladin)*, fils d'Aïoub, ayant soumis l'Egypte et la Syrie, résolut d'entreprendre la guerre sainte et de marcher contre les infidèles. Il s'empara successivement de toutes leurs places fortes, prit, enfin, la Ville sainte en l'an 583 (septembre 1187) et abattit l'église qu'ils avaient élevée sur l'emplacement du temple. Cet événement mit en émoi toutes les populations de la chrétienté et elles opposèrent tant d'obstacles au passage des navires musulmans, qu'en l'an 585, Salah-ed-Dîn se vit obligé de demander à El-

[1] En Rebîa premier (janvier 1199), selon le *Cartas;* en Safer (décembre 1198), selon El-Merrakchi.

Mansour l'appui de sa flotte afin de pouvoir mener le siége d'Acre, de Tyr et de Tripoli. A cet effet, il lui envoya comme ambassadeur Abou-'l-Hareth-Abd-er-Rahman, dernier survivant des Beni-Monked, famille qui, pendant la décadence de l'empire fatemide, s'était rendue maîtresse de Cheizer, forteresse de la Syrie.

Lors de la conquête de l'Egypte et de la Syrie, Salah-ed-Dîn avait obtenu des Beni-Monked la remise de leur château, et, voulant maintenant leur donner un témoignage de la satisfaction que lui causa leur prompte soumission, il nomma Ibn-Monked son ambassadeur auprès d'El-Mansour.

Cet envoyé partit pour le Maghreb, emportant avec lui, comme cadeau pour le sultan almohade, deux corans écrits en caractère *mensoub* [1], cent drachmes de baume, vingt *ratls* de bois d'aloès, six cents *mithcals* [2] de musc et d'ambre gris, cinquante arcs arabes garnis de leurs cordes, vingt lances indiennes et plusieurs selles brodées en or. Arrivé à sa destination, il apprit qu'El-Mansour était en Espagne; aussi, il attendit à Fez le retour de ce monarque, afin de lui faire part de l'objet de sa mission. Comme El-Mansour s'excusa de ne pouvoir accéder à la demande de Salah-ed-Dîn, Ibn-Monked s'en retourna en Egypte. L'on dit, cependant, que, plus tard, le sultan africain envoya à Salah-ed-Dîn cent quatre-vingts navires et que cette flotte empêcha les chrétiens d'aborder en Syrie.

RÈGNE D'EN-NACER, FILS D'EL-MANSOUR.

Après la mort d'El-Mansour, son fils et successeur désigné, Mohammed, se chargea de l'autorité souveraine et prit le titre d'En-Nacer-li-Dîn-Illah (*le champion de la religion de Dieu*). Il confia le vizirat à Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan, neveu d'Abou-

---

[1] Le genre d'écriture appelé *mensoub* était très-admiré et paraît avoir été une modification du caractère coufique.

[2] Le *mithcal* pèse la huitième partie d'une once, et le *ratl* une livre.

Hafs; mais, quelque temps après, il remplaça ce fonctionnaire par Abou-Mohammed, fils du même cheikh. Au cîd Abou-'l-Hacen, fils du cîd Abou-Hafs, il confia l'administration de Bougie. Ayant appris, l'an 596 (1199-20), que l'ennemi ravageait l'Ifrîkïa, que les Arabes y répandaient la dévastation et que le cîd Abou-'l-Hacen s'était enfui de Constantine[1] devant les armes victorieuses d'Ibn-Ghanîa, il plaça le cîd Abou-Zeid, fils du [cîd] Abou-Hafs, à la tête d'un corps de troupes almohades et lui ordonna d'aller tenir garnison à Tunis. Il y envoya aussi, comme lieutenant de ce prince, Abou-Saîd, fils du cheikh Abou-Hafs[2]. Pendant qu'il faisait ces dispositions, Ibn-Ghanîa soumit la forteresse d'El-Mehdïa et, en l'an 598, un membre de la tribu de Guezoula, appelé Abou-Cafsa, suscita une révolte dans le Sous. Une armée almohade, envoyée par En-Nacer contre les insurgés de cette province les dispersa et tua leur chef.

Ce fut sous le règne d'En-Nacer que s'effectua la conquête de Maïorque, ainsi que nous allons le raconter.

CONQUÊTE DE MAÏORQUE.

Quand Ali et Yahya, fils de Ghanîa, partirent pour l'Ifrîkïa après avoir confié à leur frère, Talha[3], le gouvernement de Maïorque, un autre de leurs frères, Mohammed-Ibn-Ishac [qu'ils avaient déposé], noua des intelligences avec quelques hommes de

---

[1] On lit dans El-Merrakchi : « Abou-'l-Hacen rencontra le maïorcain » (Ibn-Ghanîa) entre Constantine et Bougie, dans le voisinage de la » première de ces villes. Ses partisans, les Almohades, furent mis en » déroute et il dut rentrer à Bougie. »

[2] Abou-Hafs-Omar, aïeul des Hafsides, portait chez les Almohades le titre honorifique de *cheikh*. Un des princes de la famille d'Abd-el-Moumen et contemporain d'Abou-Hafs-Omar, portait le même nom que lui, mais avec le titre de *cîd*. — *Voy.* ci-devant, p. 89, note.

[3] En comparant ce chapitre avec l'autre sur le même sujet, p. 86 de ce vol., on pourra y remarquer quelques différences dans les détails et quelques contradictions. Comme elles ne sont pas très-importantes, nous ne les relèverons pas.

la basse classe et parvint à se faire tirer de prison. Aussitôt qu'il eut recouvré la liberté, il fit proclamer dans l'île la souveraineté d'El-Mansour et chargea Ali-Ibn-ez-Zoborteir, qui avait été élargi en même temps que lui, de porter à ce monarque un acte d'hommage et de fidélité. El-Mansour y répondit par l'envoi d'une flotte sous les ordres d'Abou-'l-Ola-Ibn-Djamê, auquel il avait donné l'ordre de s'emparer de l'île. Indigné d'un tel procédé, Mohammed-Ibn-Ishac demanda secours au prince chrétien qui commandait à Barcelone. Il offrit même de prendre à sa solde les troupes que ce monarque lui fournirait; mais les habitants de Maïorque, craignant la vengeance d'El-Mansour, expulsèrent Mohammed de chez eux et confièrent le gouvernement de l'île à son frère Tachefîn.

Ali-Ibn-Ghanîa apprit cette nouvelle pendant qu'il faisait le siége de Constantine, et il donna à ses frères, Abd-Allah et Ghazi, l'ordre de partir pour Maïorque. Ces deux princes, ayant gagné une partie des habitants, déposèrent Tachefîn et donnèrent le commandement à Abd-Allah. El-Mansour mit alors Abou-'l-Ola-Ibn-Djamê à la tête d'une flotte et l'envoya contre l'île; d'autres expéditions s'y firent ensuite sous la conduite du même officier, et, plus tard, sous celle de Yahya, fils du cheikh Abou-Ibrahîm-el-Hezerdji; mais les habitants leur opposèrent, chaque fois, une résistance vigoureuse et leur tuèrent beaucoup de monde. Il en résulta que, vers l'année 583 (1187), Abd-Allah avait parfaitement raffermi son autorité.

Après la mort d'El-Mansour, En-Nacer fit envahir Maïorque par une flotte sous les ordres de son oncle, le cîd Abou-'l-Ola, et du cheikh Abou-Saîd, fils d'Abou-Hafs. Ces chefs, ayant assiégé Abd-Allah, qui s'était vu abandonner par le peuple et par son frère Tachefîn, emportèrent la ville d'assaut et en massacrèrent les habitants.

Après cette conquête, le cîd Abou-'l-Ola donna le commandement de l'île à Abd-Allah-Ibn-Tâ-Allah-el-Koumi et partit pour Maroc. Plus tard, En-Nacer y envoya comme gouverneur le cîd Abou-Zeid et nomma Ibn-Tâ-Allah chef de son armée de mer. Le cîd Abou-Zeid eut pour successeur le cîd Abou-Abd-Allah, fils

d'Abou-Hafs et petit-fils d'Abd-el-Moumen, qui fut lui-même remplacé par Abou-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Abi-Amran de Tînmelel. Ce fut à celui-ci que les chrétiens [d'Arragon] enlevèrent Maïorque, l'an 627 (1230).

CONQUÊTE DE L'IFRÎKÏA PAR IBN-GHANÎA. — NOMINATION D'ABOU-MOHAMMED LE HAFSIDE AU GOUVERNEMENT DE CETTE PROVINCE.

Après la mort d'El-Mansour, son successeur, En-Nacer, confia au cîd Abou-Zeid et au cheikh Abou-Saîd, fils d'Abou-Hafs, le soin de gouverner l'Ifrîkïa, province dans laquelle la puissance d'Ibn-Ghanîa avait pris un grand accroissement. Selon un autre récit, ces deux officiers tinrent leur nomination d'El-Mansour.

Pendant qu'Ibn-Ghanîa disputait aux Almohades la possession de ce pays, l'esprit de la révolte s'y manifesta partout, et Mohammed-Ibn-Abd-el-Kerîm-er-Regragui, qui s'était emparé d'El-Mehdïa, lutta contre les deux partis. Ce chef prit le titre de *Saheb-cobba-t-el-adîm (Seigneur de la tente de peau)*, et, en l'an 596 (1199-1200), il mit le siége devant Tunis et dévasta les villages des environs. Ensuite, il assiégea Ibn-Ghanîa dans Cabes; mais, ayant perdu l'appui d'un de ses principaux partisans, Mohammed-Ibn-Masoud-el-Bolt, cheikh de la tribu de Rîah, qui passa du côté d'Ibn-Ghanîa, il se laissa battre par celui-ci, sous les murs de Cafsa. Le vainqueur poursuivit les fuyards jusqu'à El-Mehdïa, et, après avoir obtenu du gouverneur de Tunis le secours d'une flotte, il resserra son adversaire si étroitement qu'il l'obligea à capituler. Ibn-Abd-el-Kerîm sortit de la ville sur la foi d'une amnistie; mais il fut arrêté à l'instant même et mis à mort[1].

Ce fut en l'an 597 (1200-1)[2] qu'El-Mehdïa tomba au pouvoir d'Ibn-Ghanîa. Quelque temps auparavant, En-Nacer y avait

[1] *Voy.* ci-devant, pp. 97 et 98.

[2] Le texte arabe des manuscrits et de l'édition imprimée porte, à tort, la date de 599.

envoyé une flotte sous les ordres de son oncle Abou-'l-Ola, et une armée almohade commandée par le cîd Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-Hafs, petit-fils d'Abd-el-Moumen. Ces deux officiers y assiégèrent Ibn-Abd-el-Kerîm; mais le cîd Abou-'l-Hacen, ayant reçu de cet aventurier l'assurance qu'il garderait la ville contre l'ennemi commun et qu'il ne la remettrait qu'à un plénipotentiaire du khalife, partit pour Bougie, siége de son gouvernement, et mit la moitié de son armée aux ordres de son frère Abou-Zeid, gouverneur de Tunis.

La paix s'était ainsi rétablie quand Ibn-Ghanîa s'empara d'El-Mehdïa, vainquit Caracoch-el-Ghozzi, seigneur de Tripoli, et soumit le Belad-el-Djerîd; puis, en l'an 599 (1202-3), il emporta d'assaut la ville de Tunis et fit prisonnier le cîd Abou-Zeid. Il exigea alors des habitants le remboursement des frais de la guerre et employa la torture pour leur arracher l'argent dont il avait besoin. Son secrétaire, Ibn-Asfour, qui s'était chargé de percevoir cette contribution forcée, y mit tant de rigueur et de cruauté que plusieurs personnes, appartenant aux premières familles de la ville, moururent entre les mains des bourreaux.

A la suite de cette victoire, Ibn-Ghaniâ rallia à sa cause les habitans de Bône, de Benzert, de Sicca-Veneria, de Laribus, de Cairouan, de Tebessa, de Sfax, de Cabes et de Tripoli. Réunissant ainsi, sous son autorité, tous les districts de l'Ifrîkïa, il y établit des gouverneurs de son choix, et fit célébrer la prière du vendredi au nom du khalife abbacide. Ayant alors confié à son frère El-Ghazi le gouvernement de Tunis, il pénétra dans les montagnes de Tripoli et y préleva deux contributions forcées d'un million de dinars chacune. Après cet exploit, il rentra à Tunis.

Quand En-Nacer apprit que l'Ifrîkïa, déchirée par l'esprit de la révolte, était tombée au pouvour d'Ibn-Ghanîa, et que ce chef venait de faire prisonnier le cîd Abou-Zeid, il consulta les principaux chefs almohades sur les mesures qu'il fallait adopter dans cette grave conjoncture. Tous lui recommandèrent de conclure une paix avec Ibn-Ghanîa, mais Abou-Mohammed, fils du cheikh Abou-Hafs, lui conseilla d'y faire une nouvelle expédi-

tion et d'en expulser le rebelle. Ce dernier avis lui paraissant le meilleur, il partit de Maroc, l'an 601 (1204-5), et fit prendre la mer à une flotte commandée par Abou-Yahya, fils d'Abou-Zékérïa-el-Hezerdji. Ibn-Ghanîa, prévoyant le danger qui le menaçait, envoya ses trésors et son *harem* à El-Mehdïa, sous l'escorte de son neveu, Ali-Ibn-Ghazi-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Ghanîa. Apprenant alors que les Tripolitains s'étaient révoltés et avaient chassé leur gouverneur, Tachefîn-Ibn-Ghazi-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Ghanîa, il marcha contre eux, pénétra dans leur ville et la détruisit de fond en comble.

La flotte d'En-Nacer étant arrivée devant Tunis, y débarqua assez de troupes almohades pour occuper la ville et massacrer les partisans d'Ibn-Ghanîa. En-Nacer lui-même marcha à la poursuite de ce chef; mais, voyant qu'il ne pouvait pas l'atteindre, il alla assiéger El-Mehdïa. Abou-Mohammed le hafside courut alors après les insurgés et, les ayant rejoints à Tadjora, il les mit en déroute, tua Djobara[1], frère d'Ibn-Ghanîa, Ibn-el-Lamti, son secrétaire, et un de ses gouverneurs de province, nommé El-Feth-Ibn-Mohammed. « Le butin, dit Ibn-Nakhîl, » que l'armée d'Ibn-Ghanîa abandonna aux Almohades formait » la charge de dix-huit mille chameaux et se composait d'or et » d'argent, d'étoffes précieuses et de meubles.» Pendant qu'Ibn-Ghanîa s'échappait avec sa famille, le cîd Abou-Zeid recouvra la liberté, bien qu'au moment de la déroute, ses gardes eussent voulu lui ôter la vie. Le gouverneur d'El-Mehdîa, Ali-Ibn-Ghazi, surnommé El-Haddj-el-Kafi[2], remit alors cette ville à En-Nacer, après avoir obtenu de lui l'autorisation d'aller rejoindre son cousin Ibn-Ghanîa. Il partit, en effet, pour le trouver; mais,

---

[1] Dans les manuscrits et le texte arabe imprimé, ce nom est presque toujours écrit *Haïara*.

[2] Ali-Ibn-Ghazi avait fait le pèlerinage de la Mecque et portait, en conséquence, le titre de *Haddj*. Comme il déploya une grande habileté dans la défense d'El-Mehdïa, les Almohades, qui assiégeaient la place, le nommèrent *le pèlerin infidèle (El-Haddj-el-Kafer)*; mais, quand il rendit la forteresse à En-Nacer, ce prince fut si content de lui qu'il changea ce sobriquet en *El-Haddj-el-Kafi (le pèlerin serviable)*.

changeant ensuite d'avis, il revint sur ses pas et embrassa la cause des Almohades. S'étant ainsi concilié la faveur d'En-Nacer, il monta graduellement au faîte des honneurs et mourut dans la journée d'El-Ocab.

En-Nacer établit Mohammed-Ibn-Yaghmor-el-Herghi dans El-Mehdïa comme gouverneur; il confia, en même temps, le gouvernement de Tripoli à Abd-Allah-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Djamê, et, rentré à Tunis, il continua à y faire son séjour jusqu'à l'an 603 (1206).

Son frère, le cîd Abou-Ishac, qu'il envoya à la poursuite de l'ennemi, soumit les contrées situées au-delà de Tripoli et passa au fil de l'épée les Beni-Demmer, les Matmata et [les populations du] Mont-Nefouça. Il poussa même jusqu'au Soueica des Beni-Metkoud [1], peuplade dont il emmena les chefs à Tunis pour les présenter à En-Nacer.

Ce monarque, voyant la campagne heureusement terminée, se disposa à rentrer en Maghreb et à donner le gouvernement de l'Ifrîkïa au grand cheikh de l'empire, Abou-Mohammed, fils d'Abou-Hafs. Il lui fallut, cependant, employer les instances les plus pressantes pour le décider à accepter cette haute position; il dut même envoyer son fils Youçof auprès de lui comme solliciteur. Profondément touché d'une telle marque de condescendance, Abou-Mohammed se conforma enfin à la volonté du khalife; mais il stipula d'avance qu'il ne serait pas obligé de rester en Ifrîkïa plus de trois ans, espace de temps, disait-il, suffisant pour rétablir la prospérité du pays. Il exigea aussi que les troupes qui resteraient en Ifrîkïa fussent entièrement à ses ordres. En-Nacer accorda ces deux conditions et partit pour sa capitale.

Rentré à Maroc, en Rebîa 604 (oct.-nov. 1207), il nomma Abd-el-Azîz-Ibn-Abi-Zeid-el-Hintati ministre des finances pour l'Espagne et pour l'Afrique; quant au vizirat, il y conserva Abou-Saîd-Ibn-Djamê, ami de ce même Abd-el-Azîz [2].

---

[1] *Voy.* ci-devant, p. 103, note 2.

[2] Le texte arabe porte : ami du fils d'Abd-el-Azîz.

Quelque temps après son retour, il apprit la mort du cîd Abou-'r-Rebiâ, fils d'Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Moumen et gouverneur de Tlemcen et de Sidjilmessa, ainsi que celle du cîd Abou-'l-Hacen, fils d'Abou-Hafs-Ibn-Abd-el-Moumen et gouverneur de Bougie. Ce fut Abou-'r-Rebiâ, prédécesseur de celui-ci, qui restaura le Refiâ et le Bediâ, jardins dont les Hammadites avaient orné la ville de Bougie et qui étaient tombés en ruine.

En l'an 605 (1208-9), En-Nacer fit choix du cîd Abou-Amran-Ibn-Youçof-Ibn-Abd-el-Moumen pour remplacer le cîd Abou-'l-Hacen, à Tlemcen. Le nouveau gouverneur se rendit à sa destination avec une armée almohade, et il s'était mis à en parcourir les campagnes, quand il fut attaqué par Ibn-Ghanîa. Dans cette rencontre, les Almohades essuyèrent un revers et Abou-Amran y perdit la vie. Les habitants de Tlemcen furent consternés de ce désastre, mais le cîd Abou-Zékérïa arriva de Fez en toute hâte et calma leurs appréhensions. Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan, auquel En-Nacer confia alors le gouvernement de cette ville, y fit son entrée à la tête d'une armée ; aussi, Ibn-Ghanîa s'enfuit jusqu'au fond de l'Ifrîkïa, son lieu de retraite ordinaire, emmenant avec lui Mohammed-Ibn-Masoud-el-Bolt, cheikh des Douaouida, et une troupe d'Arabes nomades, les uns rîahides et les autres soleimides. Un corps almohade, commandé par le cheikh Abou-Mohammed, fils d'Abou-Hafs, attendit ces bandes au passage et leur enleva tentes et bagages. Quand les fuyards eurent atteint la province de Tripoli, Sîr-Ibn-Ishac [-Ibn-Ghanîa] les quitta et passa aux Almohades.

Cette même année, En-Nacer donna le gouvernement de Maïorque à Abou-Yahya, fils d'Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-Amran, en remplacement du cîd Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Hafs, nommé gouverneur de Valence. Il remplaça aussi Abou-'l-Hacen-Ibn-Ouaggag, gouverneur de Murcie, par Abou-Amran-Ibn-Yacîn-el-Hintati, et Abou-Mouça-Ibn-Abi-Hafs, gouverneur du district de Jaen, par le cîd Abou-Zeid. Il confia, en même temps, le gouvernement de Séville au cîd Abou-Ibrahîm-Ibn-Youçof, et celui de Grenade à Abou-Abd-Allah, fils d'Abou-Yahya et petit-fils du cheikh Abou-Hafs.

EN-NACER ENTREPREND LA GUERRE SAINTE.

En-Nacer, apprenant que les chrétiens s'étaient emparés de plusieurs forteresses [aux environs] de Valence, en ressentit de vives inquiétudes et s'adressa, par écrit, au cheikh Abou-Mohammed le hafside, pour avoir son avis sur la nécessité de recommencer la guerre sainte. Bien que la réponse de ce chef fut défavorable au projet, En-Nacer quitta Maroc, l'an 607 (1210-1), et, s'étant rendu à Séville, il y établit son quartier général et fit ses préparatifs pour entrer en campagne. Après avoir envahi le territoire du fils d'Alphonse, il prit le château de Salvatierra ; mais, trouvant ensuite que la neige avait bloqué le chemin qu'il s'était proposé de suivre, il laissa au roi chrétien le temps de faire le siége de Calatrava. Youçof-Ibn-Cades, le commandant de cette place, se vit enfin réduit à une telle extrêmité, qu'il dut la remettre à l'ennemi pour obtenir une suspension des hostilités [1]. Etant ensuite allé se présenter devant En-Nacer, il fut mis à mort par l'ordre de ce monarque.

En-Nacer conduisit alors son armée à El-Ocab [2], localité où le roi chrétien, soutenu par le roi de Barcelonne, se tenait prêt à le recevoir. Dans cette rencontre, qui eut lieu vers la fin du mois

---

[1] En parlant de la prise de Calatrava, El-Merrakchi dit : « Alphonse » se vit alors abandonner par un grand nombre d'Européens *(roum)*, » parce qu'il les empêcha de tuer les musulmans qui étaient dans la » forteresse. En le quittant, ils lui dirent : Tu nous a fait venir ici pour » prendre des villes et tu nous empêches de piller et de faire mourir » les musulmans. Donc, nous n'avons pas de motifs pour rester avec » toi. » — Dans Ferreras, nous lisons que les *Ultramontains* (c'est-à-dire les Français), formant une armée de dix mille maîtres et de quarante mille fantassins, abandonnèrent les Espagnols parce qu'on n'avait pas livré Calatrava au pillage.

[2] *El-Ocab* ou *Hisn-el-Ocab (château de l'Aigle)* est appelé, dans le *Cartas*, *Hisn-el-Ocban (château des Aigles)*. El-Merrakchi écrit ce nom *El-Eicab*, mot qui signifie *punition*. — Les chrétiens désignent cette bataille par le nom de *bataille de las Navas*.

de safer 609 (juillet-août 1212)[1], les musulmans essuyèrent une défaite totale[2], après y avoir déployé la plus grande bravoure, et

---

[1] Cette bataille se livra le 15 Safer (17 juillet), selon l'auteur du *Cartas*; le lundi, 15 Safer, selon El-Merrakchi; le 16 juillet, selon les auteurs chrétiens.

[2] El-Merrakchi dit que la perte de cette bataille doit être attribuée au mécontentement des troupes almohades qui n'avaient pas touché leur solde pendant toute cette campagne, bien qu'elles y avaient droit tous les quatre mois. « Plusieurs d'entre eux m'ont assuré, dit-il, que pas un » d'eux ne tira l'épée ni mit lance en arrêt; qu'ils ne firent aucun pré- » paratif et qu'ils tournèrent tous le dos à la première charge des » Francs, et cela avec intention. »

Ibn-Abi-Zerâ, l'auteur du *Cartas*, donne de longs détails sur cette campagne. Selon lui, En-Nacer entreprit d'abord le siége de Serbetera *(Salvatierra)*, mit quarante catapultes ou mangonneaux *(mendjanec)* en batterie pour foudroyer la place, et il y resta si longtemps que des hirondelles firent leurs nids et élevèrent leurs petits dans son pavillon. L'hiver commença, le froid devint excessif, les approvisionnements du camp s'épuisèrent et le sultan ne bougea pas. Il s'était laissé diriger par son vizir Ibn-Djamê, homme de basse naissance, qui le tenait en une ignorance complète de tout ce qui se passait ailleurs et qui lui cacha surtout l'état dans lequel se trouvait la ville de Calatrava. Ibn-Cadès, l'officier maure-espagnol qui y commandait, eut beau envoyer demander des secours, le vizir supprima ses lettres et permit aux chrétiens de se rendre maîtres de la place. Ibn-Cadès capitula, après avoir épuisé ses vivres et ses flèches, et se rendit au camp d'En-Nacer qui le fit mourir d'après le conseil d'Ibn-Djamê. Les troupes maures-espagnoles qui se trouvaient avec le sultan en furent indignées, et, comme Ibn-Djamê les avaient publiquement insultées, elles prirent la résolution de se venger : au jour de la bataille d'El-Ocab, elles laissèrent tailler en pièces le corps des volontaires qui avaient donné sur les chrétiens. Voyant alors l'ennemi s'avancer, elles reculèrent en désordre et opérèrent leur retraite. Les contingents arabes et les troupes almohades suivirent leur exemple. Les Almohades, surtout, évitèrent le combat parce qu'ils n'avaient pas touché leur solde pendant toute la campagne, eux qui avaient le droit d'être régulièrement payés tous les quatre mois. D'ailleurs, ils voulaient témoigner ainsi leur haine contre Ibn-Djamê dont les manières hautaines et le ton insolent les avaient profondément offensés. Le sultan resta sur le champ de bataille, assis sur son bouclier, devant la porte de sa tente, et il ne se décida à prendre un cheval et à se retirer qu'après avoir vu tuer plus de dix mille hommes du corps nègre et de sa maison militaire qui faisaient cercle autour de lui.

En-Nacer s'en retourna à Maroc où il mourut, l'année suivante, dans le mois de châban (déc.-janv. 1213-4)[1].

Le fils d'Alphonse s'était concerté secrètement avec son cousin Bebboudj, roi de Léon, afin que celui-ci, après avoir pris le parti d'En-Nacer, l'abandonnât à l'improviste pour entraîner ainsi la déroute des musulmans[2]. A la suite de cette bataille désastreuse, les vainqueurs envahirent l'Andalousie, avec l'intention de ravager le territoire musulman; mais le cîd Abou-Zékérïa, fils d'Abou-Hafs et petit-fils d'Abd-el-Moumen, les attaqua aux environs de Séville et les força à s'éloigner. Ce succès releva, pour quelque temps, le courage des musulmans.

RÉVOLTE D'IBN-FERÈS.

Il y avait en Espagne un membre du corps des uléma, nommé Abd-er-Rahîm-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Ferès *(fils de jument)* et surnommé El-Mohr *(le poulain)*. Cet homme ayant un jour tenu des propos inconsidérés dans une assemblée présidée par El-Mansour, fut obligé de se cacher pour éviter les suites de son imprudence. Après la mort de ce monarque, il se montra dans le pays des Guezoula, où il prit le titre de *grand imam des musulmans*, en prétendant qu'il était le Cahtanide dont il est question dans cette parole du Prophète béni : *La [dernière] heure [du monde] n'arrivera pas jusqu'à ce qu'un individu sorte de Cahtan pour conduire les hommes avec son bâton et pour rem-*

---

[1] El-Merrakchi dit : « On nous a raconté la mort d'En-Nacer de » plusieurs manières, mais je tiens pour certain qu'il mourut d'une » inflammation de cerveau. » — Selon l'auteur du *Cartas*, En-Nacer étant rentré à Maroc, resta enfermé dans son palais et s'abandonna aux plaisirs. Il mourut subitement, après avoir bu une coupe de vin empoisonné qu'une de ses concubines lui présenta. Cette femme avait été subornée par quelques vizirs dont la mort venait d'être décidée par le sultan.

[2] Ce fait n'est pas indiqué par les auteurs chrétiens.

plir [la terre] de justice autant qu'elle est maintenant remplie d'iniquités, etc.

On lui attribua aussi les vers suivants :

Va dire aux enfants d'Abd-el-Moumen-Ibn-Ali de s'attendre à une grande catastrophe.

Le seigneur, l'agent [de la tribu] de Cahtan, est venu! lui qui est l'accomplissement de la prédiction, le vainqueur des dynasties.

Les hommes obéissent à son bâton, pendant que lui, cet océan de science et d'action, les pousse devant lui par le pouvoir de commandement et de prohibition.

Hâtez-vous d'embrasser sa cause; Dieu le soutient; Dieu qui renverse les projets des hommes égarés et des impies!

Un corps de troupes, envoyé par En-Nacer pour étouffer ce mouvement, dispersa les partisans du rebelle et lui ôta la vie. Sa tête fut envoyée à Maroc et exposée aux regards du public.

RÈGNE D'EL-MOSTANCER, FILS D'EN-NACER.

Au commencement de l'an 611 (1214), après la mort de Mohammed-en-Nacer, son fils Youçof fut proclamé souverain sous le titre d'El-Mostancer-Billah *(qui compte sur le secours de Dieu)*. Comme il n'avait que seize ans, le vizir Ibn-Djamê et le corps des cheikhs almohades prirent sur lui un tel ascendant qu'ils s'emparèrent de la direction des affaires publiques. Abou-Mohammed le hafside, gouverneur de l'Ifrîkïa, refusa d'envoyer ses hommages à un khalife trop jeune, selon lui, pour régner, mais il céda aux instances d'Ibn-Djamê et d'Abd-el-Azîz-Ibn-Abi-Zeid, ministre des finances, et transmit, enfin, à la cour de Maroc l'assurance de son dévouement.

Entraîné par l'ardeur de la jeunesse, El-Mostancer se livra aux plaisirs et négligea tout-à-fait l'administration de l'état. Il confia aux princes de la famille royale le commandement de ses provinces; au cîd Abou-Ibrahîm[-Ishac-] Ed-Daher *(le victorieux)*, frère d'El-Mansour et père d'El-Morteda, il donna le gouverne-

ment de Fez, et, à son oncle, le cîd Abou-Ishac-el-Ahouel *(le louche)*, celui de Séville.

Le roi Alphonse, après avoir enlevé aux Almohades les forteresses dont ils s'étaient emparés et culbuté les troupes qui gardaient la frontière musulmane, chargea Ibn-el-Fakkhar d'une mission pour la cour de Maroc. L'arrivée de cet envoyé procura à Ibn-Djamê l'occasion de négocier et de conclure avec le monarque chrétien un traité de paix.

La mort d'[Abd-el-Azîz-]Ibn-Abi-Zeid offrit à Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan le moyen de faire enlever le vizirat à Ibn-Djamê; on confia les fonctions de cet office à Abou-Yahya-el-Hezerdji, et on transféra l'administration des finances à Abou-Ali-Ibn-Achrefi. Quelque temps après, Ibn-Djamê rentra en faveur et recouvra sa place. Abou-Saîd, fils d'El-Mansour, reçut le commandement de Tlemcen en remplacement d'Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan, qui fut envoyé à Murcie pour y rester prisonnier.

Les jours d'El-Mostancer se passèrent dans la paix et la tranquillité jusqu'en l'an 613 (1216), quand les Beni-Merîn se montrèrent, aux environs de Fez, pour la première fois. Le cîd Abou-Ibrahîm, gouverneur de cette ville, marcha contre eux, à la tête d'un corps almohade, et essuya une défaite. Il tomba lui-même au pouvoir de ces nomades; mais, en ayant été reconnu, il fut remis en liberté.

On reçut ensuite la nouvelle qu'Abou-Mohammed le hafside, gouverneur de l'Ifrîkïa, avait cessé de vivre. Le cîd Abou-'l-Ola, frère d'El-Mansour, ex-gouverneur de Séville, dut alors aux efforts d'Ibn-Mothenna, favori du sultan, son rappel de l'Espagne et sa nomination au gouvernement de l'Ifrîkïa. Il se rendit à sa nouvelle destination, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire des Hafsides.

[Vers cette époque], un membre de la famille d'Obeid-Allah [le fatemide], descendant d'El-Aded [le dernier khalife de cette dynastie], prit le titre de Mehdi et se montra dans la province de Fez; mais, ayant été trahi par ses partisans, auxquels le cîd Abou-Ibrahîm, frère d'El-Mansour, avait fait passer de l'argent, il fut livré à ce prince et mis à mort.

En l'an 619 (1222), El-Mostancer transféra son oncle Abou-Mohammed-el-Adel du gouvernement de Grenade à celui de Murcie.

Nous allons maintenant faire le récit des troubles qui eurent lieu dans l'empire des Almohades, après la mort d'El-Mostancer.

RÈGNE D'ABD-EL-OUAHED-EL-MAKHLOUÊ [LE DÉPOSÉ], FRÈRE D'EL-MANSOUR.

Le 10 de dou-'l-hiddja 620 (janvier 1224) eut lieu la mort d'El-Mostancer[1]. L'assemblée des cheikhs almohades, présidée par Ibn-Djamê, annonça alors l'avènement du cîd Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, frère d'El-Mansour, et lui prêta le serment de fidélité.

Le nouveau souverain commença son règne par faire rendre gorge à Ibn-Achrefi et par adresser à son frère, Abou-'l-Ola, un brevet de confirmation dans le gouvernement de l'Ifrîkïa, charge qu'El-Mostancer avait donné l'ordre de lui enlever. Quand ce document arriva à son adresse, Abou-'l-Ola venait de mourir, et ce fut son fils, Abou-Zeid-el-Mochemmer, qui prit le commandement. Nous parlerons encore de ceci dans la notice [des Hafsides] de l'Ifrîkïa.

Le sultan expédia ensuite à Murcie l'ordre de mettre en liberté Ibn-Youwoddjan, et quand Ibn-Djamê chercha à le détourner

---

[1] Selon l'auteur du *Cartas*, El-Mostancer fut tué par une vache qui lui donna un coup de corne. Il se plaisait à élever des bœufs de race espagnole et des chevaux qu'il faisait paître dans une vaste prairie aux environs de Maroc. Ce fut en parcourant ce lieu que lui arriva l'accident dont il mourut.

Au commencement de son règne, il laissa gouverner l'état par ses parents et par les grands chefs almohades ; mais, ensuite, il les remplaça par des gens qui ne jouissaient d'aucune considération, et s'abandonna entièrement aux plaisirs. Dès lors, chaque gouverneur de ville et de province agissait à sa fantaisie, sans avoir égard aux ordres du ministre, preuve évidente que la dynastie almohade entrait dans son déclin.

de ce projet, le prisonnier était déjà élargi. Le sultan El-Mostancer, avant de mourir, avait résolu de faire déporter Ibn-Youwoddjan en Maïorque, et Ibn-Djamê venait d'envoyer son frère, Abou-Ishac, avec la flotte pour exécuter cette commission quand il eut connaissance de la fausse démarche d'Abd-el-Ouahed.

Abou-Mohammed-Abd-Allah, fils d'El-Mansour et gouverneur de Murcie, commença alors à prêter l'oreille aux suggestions d'Ibn-Youwoddjan qui le poussait à s'emparer du trône, en lui représentant que rien ne lui serait plus facile. Il lui disait aussi qu'il l'avait entendu désigner par El-Mansour comme devant succéder au khalifat après En-Nacer; que le peuple était mal disposé pour Ibn-Djamê et que les gouverneurs des provinces espagnoles étaient tous fils d'El-Mansour [et peu satisfaits, par conséquent, du nouvel ordre des choses]. Comme ce prince avait hésité, jusqu'alors, de reconnaître la souveraineté de son oncle, il écouta volontiers les conseils d'Ibn-Youwoddjan et se fit proclamer khalife sous le titre d'El-Adel (*le juste*). Déjà ses frères, Abou-'l-Ola, gouverneur de Cordoue, Abou-'l-Hacen, gouverneur de Grenade, et Abou-Mouça, gouverneur de Malaga, lui avaient prêté, en secret, le serment de fidélité. Un autre personnage éminent, qu'il rallia à son parti, fut le gouverneur de Jaen, Abou-Mohammed-el-Baïaci (*natif de Baéça*), fils d'Abou-Abd-Allah-Mohammed, petit-fils d'Abou-Hafs[1] et arrière-petit-fils d'Abd-el-Moumen. El-Baïaci s'était décidé à cette démarche, en apprenant que son oncle, Abou-'r-Rebiâ-Ibn-Abi-Hafs, avait été nommé au gouvernement de Jaen par Abd-el-Ouahed-el-Makhlouê. Après avoir effectué sa jonction avec Abou-'l-Ola, gouverneur de Cordoue, Abou-Mohammed-el-Baïaci marcha sur Séville où il gagna encore l'appui d'Abd-el-Azîz, frère d'El-Mansour et d'El-Makhlouê. Quant au cîd Abou-Zeid, fils d'Abou-Abd-Allah et frère[2] d'El-Baïaci, il refusa de coopérer

[1] Petit-fils de *Youçof*, selon le *Cartas*.

[2] Dans le texte arabe, l'auteur a écrit, par erreur, *akhi* à la place d'*akhou*.

à la révolte et garda sa fidélité envers le souverain de Maroc. El-Adel partit alors de Murcie et fit, avec Ibn-Youwoddjan, son entrée à Séville.

Aussitôt que cette nouvelle fut connue à Maroc, les Almohades répudièrent l'autorité d'Abd-el-Ouahed et reléguèrent Ibn-Djamê dans le pays des Heskoura. Abou-Zékérïa-Yahya, fils d'Abou-Yahya-es-Chehîd, prit alors le commandement du pays des Hintata, et Youçof-Ibn-Ali s'empara de l'autorité à Tînmelel.

Abd-el-Ouahed-el-Makhloué avait transmis à Abou-Ishac-Ibn-Djamê [frère du vizir] l'ordre d'occuper le Détroit avec la flotte, afin d'empêcher les révoltés de passer en Afrique. Il avait même fait prévenir secrètement [le vizir] Ibn-Djamê d'agir en sa faveur aussitôt qu'il serait arrivé chez les Heskoura; mais il fut lui-même mis à mort dans un endroit caché, avant que ses plans eussent reçu leur exécution. Il mourut dans le mois de Rebiâ 621 (mars-avril-mai 1224)[1]. Les Almohades envoyèrent alors à El-Adel l'assurance de leur dévouement.

RÈGNE D'EL-ADEL, FILS D'EL-MANSOUR.

El-Adel venait de recevoir l'adhésion des Almohades et une lettre dans laquelle Abou-Zékérïa, fils du Chehîd[2] lui racontait le sort du prince détrôné, lorsqu'il apprit qu'El-Baïaci, contre lequel on l'avait indisposé, s'était fait proclamer khalife à Baéza, sous le titre d'Ed-Dafer *(le triomphant)*. Vivement préoccupé de

---

[1] Les grands officiers almohades, séduits par les promesses d'El-Adel, menacèrent de mort le sultan Abd-el-Ouahed s'il n'abdiquait pas en faveur de son neveu, et, ne pouvant le faire plier à leur volonté, ils le déposèrent juridiquement, l'étranglèrent treize jours plus tard, s'emparèrent de ses richesses et laissèrent violer son *harem*. Ce fut ainsi, dit Ibn-Abi-Zerâ, l'auteur du *Cartas*, que le corps des Almohades commença une série de trahisons qui le rendirent aussi fatal à la dynastie d'Abd-el-Moumen que la milice turque de Baghdad l'avait été aux khalifes abbacides. — El-Makhloué mourut le 5 Ramadan (22 septembre), selon le *Cartas*.

[2] *Voy.* ci-devant p. 214.

ce contre-temps, il donna à son frère, Abou-'l-Ola, l'ordre d'aller assiéger la ville dans laquelle le prétendant s'était enfermé, et comme elle résista vigoureusement à cette attaque, il chargea Abou-Saïd le hafside du soin de mettre les révoltés à la raison. Cette nouvelle tentative eut le même sort que la première et fit prendre aux affaires de l'Espagne une tournure peu favorable à la cause d'El-Adel.

Pendant que ce monarque se tenait dans Murcie, les chrétiens envahirent, à plusieurs reprises, le territoire de cette ville ainsi que les environs de Séville, et les troupes almohades essuyèrent une défaite à Tejada[1]. Cédant alors aux conseils de ses courtisans, il renvoya Ibn-Youwoddjan à Ceuta, et, ne pouvant soumettre El-Baïaci qui avait consolidé sa puissance avec l'appui des chrétiens, il traversa le Détroit, après avoir confié à son frère, Abou-'l-Ola, le gouvernement de l'Espagne.

Débarqué au Casr-el-Medjaz, il y reçut la visite d'Obbou (*Abou-Mohammed*), fils d'Abou-Mohammed et petit-fils d'Abou-Hafs, et lui ayant demandé comment il se portait, il obtint cette réponse :

Mon état est si bon que le fils de Mansour n'a qu'à l'apprendre pour voir la fortune elle-même lui devenir favorable.

Charmé de ce vers [qui lui paraissait de bonne augure], il en nomma l'auteur gouverneur de l'Ifrîkïa.

Il écrivit alors à son cousin, le cîd Abou-Zeid, de venir le rejoindre et se rendit à Salé, d'où il envoya chercher les cheikhs de la tribu de Djochem. Comme Ibn-Youwoddjan s'était lié d'amitié avec Hilal-Ibn-Hamîdan-Ibn-Moccadem, émir des Kholt, Ibn-Djermoun, l'émir des Sofyan, s'abstint d'obeir à l'invitation, de sorte qu'un conflit eut lieu entre les deux tribus.

El-Adel se rendit à Maroc en toute hâte et prit pour vizir Abou-Zeid, fils d'Abou-Mohammed et petit-fils du cheikh Abou-Hafs. Ibn-Youwoddjan, tombé en disgrâce, médita quelque trahison, pendant qu'Ibn-es-Chehîd et Youçof-Ibn-Ali, cheikhs des Hintata et des Tînmelel, établissaient leur ascendant à la

[1] *Voy.* p. 185 de ce vol., n. 1.

cour. Aussi, quand il marcha, plus tard, contre les Heskoura et les Kholt qui étaient venus dévaster les environs de Maroc, il se garda bien de remplir son devoir et donna aux révoltés l'occasion de ravager la province de Dokkala.

Ibrahîm, fils d'Ismaïl et petit-fils du cheikh Abou-Hafs, le même qui avait essayé d'enlever le gouvernement de l'Ifrîkïa aux enfants d'Abou-Mohammed, fait dont nous parlerons ailleurs, reçut alors d'El-Adel le commandement d'une armée almohade et alla combattre les insurgés. Dans la bataille qui s'ensuivit, il perdit la journée et la vie. A la suite de cette affaire, Ibn-es-Chehîd et Youçof-Ibn-Ali se rendirent au milieu de leurs tribus respectives, afin de lever assez de troupes pour repousser les Heskoura; mais ayant alors conçut la pensée d'ôter le trône à El-Adel et d'y porter Yahya, fils d'En-Nacer, ils marchèrent sur Maroc, pénétrèrent de vive force dans le palais et le livrèrent au pillage. El-Adel y mourut étranglé, au commencement du mois de choual 624 (septembre 1227)[1].

RÈGNE D'EL-MAMOUN, FILS D'EL-MANSOUR. — SA GUERRE AVEC YAHYA, FILS D'EN-NACER.

Quand [Abou-'l-Ola-Idrîs] El-Mamoun apprit que les Almohades et les Arabes avaient répudié l'autorité de son frère [El-Adel], il se fit proclamer souverain à Séville et rallia à sa cause la grande majorité du peuple espagnol. Le cîd Abou-Zeid lui-même, gouverneur de Valence et de l'Espagne orientale, lui prêta le serment de fidélité. La révolte des Almohades contre El-Adel eut pour suites la mort de ce prince et l'inauguration de Yahya, fils d'En-Nacer et neveu d'El-Mamoun. Celui-ci écrivit alors secrètement à Ibn-Youwoddjan, l'invitant à susciter des embarras au gouvernement marocain, et ce fonctionnaire y répondit en poussant les Heskoura et les Arabes à faire des

[1] Les Almohades voulaient contraindre El-Adel à abdiquer, et, sur son refus, les uns le tinrent la tête plongée dans le bassin d'un jet-d'eau, pendant que les autres l'étranglèrent avec la toile de son propre turban. — *(Cartas.)*

courses dans les environs de la capitale. Les insurgés avaient déjà repoussé les troupes almohades, quand Ibn-es-Chehîd découvrit la trahison d'Ibn-Youwoddjan et alla le tuer chez lui.

Yahya, fils d'En-Nacer, s'étant réfugié dans [Tînmelel], l'asile qu'il s'était choisi, les Almohades prononcèrent sa déposition et firent porter leurs hommages à El-Mamoun. Les meneurs de ce mouvement furent El-Hacen-Abou-Abd-Allah-el-Ghoreigher et le cîd Abou-Hafs, fils d'Abou-Hafs. A cette nouvelle, Yahya, fils d'En-Nacer, et Ibn-es-Chehîd descendirent jusqu'à Maroc et tuèrent les révoltés. Cela eut lieu en l'an 626 (1228-9).

El-Mamoun reçut alors l'adhésion du gouverneur de Fez ainsi que celles de Mohammed, fils d'Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan et gouverneur de Tlemcen, d'Abou-Mouça, fils d'El-Mansour et gouverneur de Ceuta, et de son neveu Ibn-Attas, gouverneur de Bougie. Le gouverneur de l'Ifrîkïa s'abstint de faire acte de soumission, et cette circonstance fut une des causes qui amenèrent l'établissement de la dynastie hafside, ainsi que nous le raconterons plus tard. De toutes les provinces de l'empire, l'Ifrîkïa et Sidjilmessa furent les seules qui restèrent fidèles à Yahya, fils d'En-Nacer.

La ville de Cordoue tomba au pouvoir d'El-Baïaci, qui partit ensuite avec le roi chrétien, (auquel il avait cédé Quesada et d'autres forteresses musulmanes) afin d'assiéger El-Mamoun dans Séville. Défait aux environs de cette ville par El-Mamoun, il se jeta dans Cordoue; mais, voyant que les habitants avaient pris les armes pour l'expulser de chez eux, il courut se réfugier dans le château d'Almodovar. Son vizir, Abou-Ibourk, profita de cette occasion pour l'assassiner et partit ensuite pour Séville, afin de présenter la tête de sa victime à El-Mamoun.

Ensuite survint la révolte de Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Houd qui s'empara de Murcie et d'une grande partie de l'Espagne orientale, ainsi que nous l'avons raconté dans l'histoire de ce prince[1]. El-Mamoun alla l'assiéger; mais, ne pouvant le sou-

---

[1] C'est dans la partie inédite de son histoire universelle que notre auteur esquisse l'histoire d'Ibn-Houd.

mettre, il rentra à Séville d'où il partit pour Maroc l'an 626 (1228-9). Appelé en Maghreb par les vœux des habitants qui, déjà, lui avaient transmis l'assurance de leur fidélité, et, encouragé par un message que lui envoya Hilal-Ibn-Hamîdan, émir des Kholt, il traversa le Détroit, emmenant avec lui un corps de troupes chrétiennes que leur roi avait mises à sa disposition, moyennant certaines conditions[1].

Aussitôt qu'il quitta l'Espagne, le peuple de Séville reconnut l'autorité d'Ibn-Houd; et, débarqué en Afrique, il eut à combattre Yahya-Ibn-Nacer qui était venu à sa rencontre. Après avoir taillé en pièces les Almohades et Arabes qui formaient l'armée de son adversaire, il marcha sur la capitale pendant que Yahya courut se réfugier dans la montagne des Hintata.

Arrivé à Maroc, il convoqua les cheikhs almohades, et leur récapitulant les méfaits dont ils s'étaient rendus coupables, il en fit arrêter une centaine des principaux et les envoya à la mort[2].

---

[1] Le roi chrétien mit à la disposition d'El-Mamoun un corps de douze mille cavaliers, et, en retour de ce service, il obtint la remise de dix forteresses musulmanes situées sur la frontière de son empire et qu'il désigna lui-même. Il lui imposa aussi l'obligation de bâtir, dans la ville de Maroc, pour ces troupes chrétiennes, une église où il leur serait permis de sonner des cloches aux heures de la prière. D'après une autre condition, si l'un de ces soldats voulait embrasser l'islamisme, le sultan devait repousser une telle demande et en renvoyer l'auteur au corps dont il faisait partie pour subir un jugement; et si un musulman se faisait chrétien, on ne devait le punir en aucune façon.

[2] L'auteur du *Cartas*, qui souvent exagère quand il rapporte des nombres, déclare que quatre mille six cents Almohades furent exécutés en cette occasion. Leurs têtes furent plantées sur des lances autour du palais; et, quand un des courtisans se plaignait de la mauvaise odeur qu'elles répandaient, le sultan lui disait : « L'odeur d'un traître » mort ne déplaît qu'aux traîtres; les sujets fidèles la trouvent bonne.» Il était verseur de sang, dit l'auteur du *Cartas*, et, dans cette occupation, il ne s'arrêtait pas même pendant le temps d'un clind'œil. Très-instruit, du reste, il savait parfaitement le coran, les traditions, l'histoire des anciens arabes, la philologie et les belles-lettres. Il écrivait en arabe avec une rare élégance et se plaisait à lire le Bokhari, le *Mowatta*, traité de droit de Malek, les traditions d'Abou-Dawoud, et était tout aussi instruit dans les sciences profanes que dans les sciences religieuses.

Ensuite, il adressa un édit à toutes les villes de l'empire, ordonnant, 1° la suppression du nom du Mehdi dans les inscriptions monétaires et dans la prière du vendredi ; 2° la suppression de cette partie de l'*adan (appel à la prière)* qui était conçu en langue berbère et renfermait un pieux souvenir de ce réformateur; 3° la suppression des mots *lève-toi et louange à Dieu !* que l'on avait insérés dans l'*adan* du point du jour. Il défendit plusieurs autres usages introduits par le Mehdi ou par Abd-el-Moumen, et suivis par les descendants de celui-ci. Il déclara exécrable la coutume d'appeler le Mehdi l'*imam impeccable*, et, chaque fois qu'il renouvela ces prohibitions, il en ajouta de nouvelles[1]. D'après l'engagement pris envers ses auxiliaires chrétiens, il leur permit de bâtir une église dans la ville de Maroc et d'y sonner leurs cloches.

Ibn-Houd profita de son éloignement pour s'emparer de l'Espagne [musulmane] et en expulser les Almohades. Dans toutes les parties de ce pays, la populace massacra les membres de ce corps, sans même épargner les jours du cîd Abou-'r-Rebiâ, neveu d'El-Mansour, qu'El-Mamoun avait laissé dans Cordoue comme gouverneur.

En l'an 627 (1229-30), l'émir de l'Ifrîkïa, Abou-Zékérïa, fils d'Abou-Mohammed et petit-fils du cheikh Abou-Hafs, se déclara indépendant.

[A cette occasion], El-Mamoun nomma son cousin, le cîd Abou-Amran, fils de Mohammed-el-Hardani, au gouvernement de Bougie et lui associa Abou-Abd-Allah-el-Lihyani, frère de l'émir Abou-Zékérïa; puis, ayant été attaqué par Yahya, fils d'En-Nacer, il le défit à deux reprises, massacra ses partisans et fit planter leurs têtes sur les murs de la capitale. Yahya passa alors dans les provinces de Derâ et de Sidjilmessa.

Quelque temps après ces événements, un frère d'El-Mamoun,

---

[1] Dans un de ses discours, prononcé en chaire à la mosquée, il dit à l'assemblée : « Hommes qui m'entendez ! n'appelez pas Ibn-Toumert » *l'imam impeccable (masoum);* dites plutôt qu'il est le misérable égaré » et *coupable (madmoum)*. Il n'y a point d'autre Mehdi que Jésus.»

appelé Abou-Mouça, se proclama souverain à Ceuta et prit le titre d'El-Mouwéïed (*soutenu par Dieu*). El-Mamoun sortit alors de Maroc, et, ayant appris, pendant sa marche, que les Beni-Fazaz et les Meklata bloquaient Miknaça (*Mequinez*) et en dévastaient les environs, il se porta de ce côté et mit un terme à leurs brigandages. Arrivé sous les murs de Ceuta, il l'assiégea pendant trois mois, sans pouvoir s'en emparer, car son frère Abou-Mouça venait d'obtenir d'Ibn-Houd, souverain de l'Espagne, le secours d'une flotte et les moyens de faire une vigoureuse résistance.

Yahya, fils d'En-Nacer, saisit alors l'occasion de marcher contre Maroc, et soutenu par les Arabes sofyanides sous les ordres de Djermoun-Ibn-Eïça, et par Abou-Saîd-Ibn-Ouanoudîn, chef des Hintata, il y pénétra de vive force. Pendant que ces troupes mettaient tout au sac et au pillage, El-Mamoun leva le siege de Ceuta et reprit le chemin de sa capitale ; mais, arrivé auprès de l'Omm-Rebiâ, il cessa de vivre.

Sa mort eut lieu vers le commencement de l'an 630 (octobre-novembre 1232)[1].

Quand il se fut éloigné de Ceuta, son frère, le cîd Abou-Mouça, fit sa soumission à Ibn-Houd et le mit en possession de cette ville, afin d'obtenir de lui un autre commandement[2].

RÈGNE D'ER-RECHÎD, FILS D'EL-MAMOUN.

Les partisans d'El-Mamoun cachèrent la mort de leur souverain et prêtèrent le serment de fidélité à son fils, Abd-el-Ouahed, auquel ils donnèrent, en même temps, le surnom d'Er-Rechîd *(le prudent)*. Ils pressèrent ensuite leur marche vers Maroc, et ayant rencontré Yahya-Ibn-en-Nacer, qui était venu leur livrer bataille, après avoir établi Abou-Saîd-Ibn-Ouanoudîn comme

---

[1] Il mourut auprès du Ouad-el-Abîd, branche supérieure de l'Omm-Rebiâ, dans le dernier jour de l'an 629 (17 octobre 1232). — *(Cartas.)*

[2] Abou-Mouça reçut d'Ibn-Houd le gouvernement d'Almeria et il mourut dans cette ville.

son lieutenant dans cette ville, ils tuèrent une grande partie de ses troupes et forcèrent le reste à prendre la fuite. Les habitants de la capitale, surpris par l'arrivée subite d'Er-Rechîd, ne firent qu'une faible résistance et se transportèrent ensuite au camp pour lui jurer fidélité [1]. Le cîd Abou-Mohammed-Sâd, prince qui tenait un haut rang dans l'empire et qui en avait dirigé l'administration avec une autorité absolue, accompagna son neveu Er-Rechîd dans cette expédition.

Omar-Ibn-Oucarît [2], grand cheikh des Heskoura, amena alors à Maroc les frères du nouveau souverain. Chassés de Séville par les habitants, ces princes étaient venus se fixer à Ceuta, auprès de leur oncle Abou-Mouça ; et, après l'occupation de cette forteresse par Ibn-Houd, ils étaient partis pour se rendre à la capitale en traversant le pays des Heskoura. Depuis quelque temps, Ibn-Oucarît se méfiait d'El-Mamoun [3] et n'espérait plus rentrer en grâce, quand il vit arriver ces jeunes gens chez lui et résolut de s'en faire des protecteurs. Accueilli par Er-Rechîd avec une bonté parfaite, il profita de ce retour de fortune pour cultiver l'amitié de Masoud-Ibn-Hamîdan, chef des Kholt, et pour faire sa cour au cîd Abou-Mohammed-Sàd. A la mort de celui-ci, il se trouva privé d'un ferme appui et rentra bientôt au milieu de sa tribu ; retranché dans sa montagne, il jeta le masque, se rangea du côté de Yahya, fils d'En-Nacer, et rallia au parti de ce prince les diverses tribus almohades.

En l'an 631 (1233-4), Er-Rechîd confia à son beau-père [4], Abou-'l-Ola-Idrîs, le commandement de Maroc et sortit pour

[1] La mère d'Er-Rechîd, qui était chrétienne de naissance, conduisit avec beaucoup d'habileté l'intrigue qui devait assurer le trône à son fils. Pour gagner l'appui des troupes, elle promit d'imposer une rançon sur la ville de Maroc et de leur en distribuer le montant. Selon l'auteur du *Cartas*, les habitants eurent à payer cinq cent mille pièces d'or.

[2] Variante reçue : *Aucarît*.

[3] Nous devons peut-être lire *Er-Rechîd*.

[4] Ou *gendre*. Le mot arabe *seuher* peut signifier *beau-père*, *gendre*, *beau-frère*, car il s'emploie pour désigner celui qui devient le parent d'un autre par un mariage.

combattre Yahya et les insurgés. Les ayant attaqués dans la montagne des Hezerdja, il les chassa de leurs positions et s'empara de leur camp. Yahya prit la fuite et atteignit Sidjilmessa ; mais la plupart des Almohades qui avaient embrassé sa cause firent leur soumission au vainqueur et le suivirent à la capitale. Ce fut leur chef, Abou-Othman-Saïd-Ibn-Zékérïa-el-Guedmîoui, qui leur en donna l'exemple et qui, par ses conseils, entraîna l'adhésion des plus récalcitrants. Il est vrai qu'Er-Rechîd dut prendre envers eux l'engagement de rétablir les institutions du Mehdi, condition qu'il exécuta fidèlement.

Avec eux arrivèrent Abou-Bekr-Ibn-Yâzi de Tînmelel, envoyé par Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Youçof, cheikh de cette tribu, et Mohammed Ibn-Irzîguen-el-Hintati, envoyé par Abou-Ali-Ibn-Azouz. Ces agents rapportèrent à leurs chefs l'acceptation des conditions qu'ils avaient proposées et les décidèrent à se rendre au siége du gouvernement. Mouça, frère aîné de Yahya-Ibn-en-Nacer, fit le voyage avec eux. Leur exemple fut imité par Abou-Mohammed, fils d'Abou-Zékérïa ; tous ayant renoncé à leurs intentions hostiles, en voyant le rétablissement des institutions du Mehdi.

Omar-Ibn-Oucarît travailla toutefois à entraîner dans sa révolte Masoud-Ibn-Hamîdan, chef des Kholt, avec lequel il s'était lié d'amitié et dont la puissance et la tribu nombreuse rehaussaient singulièrement l'orgueil. L'on rapporte qu'à cette époque les Kholt pouvaient mettre en campagne environ douze mille guerriers, sans compter les fantassins, les dépendants de la tribu et les troupes fournies par leurs alliés. La fidélité de Masoud se relâcha ; il s'abstint de paraître à la cour, et, après avoir appris que les principaux cheikhs almohades devaient s'y rendre, il les surprit en route et les massacra tous. De cette manière, il tâcha d'entretenir les désordres qui affligeaient l'empire. Pour l'attirer à la capitale, Er-Rechîd eut recours à un stratagème : il envoya ses troupes dans la province de Haha sous la conduite du vizir, le cîd Abou-Mohammed, et il invita alors ce chef turbulent à venir le voir. Masoud, voyant le champ libre et persuadé qu'il n'y avait rien à craindre, accourut à Maroc, ame-

nant avec lui Moaouïa, oncle d'Omar-Ibn-Oucarît. Aussitôt qu'ils arrivèrent, Moaouïa fut arrêté et mis à mort, pendant que Masoud et ses compagnons, invités à une conférence avec le khalife dans la salle d'audience, soutenaient inutilement une lutte des plus acharnées contre les gens qui devaient leur ôter la vie. Er-Rechîd accomplit ainsi son projet de vengeance et rappela du Haha le vizir et l'armée.

Quand les Kholt apprirent la mort de Masoud, ils élurent pour chef Yahya, fils de Hilal-Ibn-Hamîdan , et se mirent à faire des courses dans les provinces voisines; puis, d'après les conseils d'Omar-Ibn-Oucarît, ils rappelèrent Yahya-Ibn-en-Nacer du fond du Désert et allèrent mettre le siège devant Maroc. La garnison, commandée par Abd-es-Samed-Ibn-Iloulan sortit pour les combattre, mais Ibn-Oucarît se jeta sur elle à la tête de ses bandes, la mit en déroute et tailla en pièces les milices chrétiennes auxquelles il avait coupé la retraite.

La capitale fut réduite presqu'à la dernière extrémité par le manque de vivres, quand Er-Rechîd en sortit et traversa les montagnes habitées par les tribus almohades, pour aller s'emparer de Sidjilmessa. Yahya, fils d'En-Nacer, pressa alors le siège de Maroc et s'en rendit maître avec l'appui des Kholt et des Heskoura. Les vainqueurs s'y livrèrent à tous les excès qui peuvent se commettre en pareille occasion, et, dès ce moment, commença le declin du khalifat. Installé enfin dans Maroc, le sultan Yahya se laissa gouverner par le cîd Abou-Ibrahîm, fils d'Abou-Hafs et surnommé Abou-Haffa.

En l'an 633 (1235-6), Er-Rechîd quitta Sidjilmessa avec l'intention de reprendre Maroc, et décida Djermoun-Ibn-Eïça, chef des Sofyan, à lui fournir l'appui de cette tribu. Il venait de traverser l'Omm-Rebiâ quand il rencontra l'armée commandée par Yahya-Ibn-en-Nacer et en fit un massacre épouvantable après l'avoir mis en pleine déroute. A la suite de cette victoire, il occupa encore la capitale de l'empire.

Les Kholt écoutèrent alors les conseils d'Omar[1] Ibn-Oucarît et

---

[1] On lit *Yahya* dans les manuscrits et le texte imprimé.

abandonnèrent la cause de Yahya-Ibn-et-Nacer pour reconnaître la souveraineté d'Ibn-Houd, seigneur de l'Espagne. Afin d'obtenir l'appui de ce prince, ils lui envoyèrent une députation, et Omar-Ibn-Oucarît, qui en faisait partie, profita de cette occasion pour rester en ce pays.

Er-Rechîd sortit alors de Maroc et marcha sur Fez en chassant les Kholt devant lui, et, après avoir pris possession de cette ville, il chargea son vizir, le cîd Abou-Mohammed, d'aller percevoir les contributions du pays des Ghomara et de la province de Fazaz.

Yahya-Ibn-en-Nacer, se voyant abandonné par les Kholt, passa chez les Makiliens et se mit sous leur protection; mais, quand il rechercha leur appui, il lui fut impossible de consentir aux conditions exorbitantes qu'ils voulaient lui imposer. Un de ces Arabes, mécontent de voir ainsi repousser les prétentions de sa tribu, assassina Yahya aux environs de Tèza et envoya la tête de sa victime à Er-Rechîd. Ce monarque, qui était encore à Fez, fit porter à Maroc le triste trophée de son succès, ainsi qu'une dépêche par laquelle il enjoignit à Abou-Ali-Ibn-Abd-el-Azîz, son lieutenant dans cette ville, de mettre à mort tous les Arabes que l'on y retenait prisonniers. Cet ordre coûta la vie à Hacen-Ibn-Zeid, chef des Acem, ainsi qu'à Caïd et à Faïd [1], tous les deux fils d'Amer et cheikhs des Beni-Djaber.

En l'an 634 (1236-7), Er-Rechîd prit le chemin de sa capitale; mais, avant d'y arriver, il reçut la nouvelle qu'Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn, seigneur du Derâ, venait de s'emparer de Sidjilmessa. Il faut savoir qu'Er-Rechîd, en quittant cette ville, y avait laissé Youçof-Ibn-Ali-et-Tînmeleli en qualité de lieutenant et qu'il y avait même donné un commandement à son cousin maternel, Yahya, fils d'Arcam et petit-fils de Mohammed-Ibn-Merdenîch. Yahya ayant été tué dans son camp par un insurgé sanhadjien, son fils Arcam entreprit de venger sa mort et réussit au gré de ses désirs; mais, craignant ensuite d'être destitué, il écouta les suggestions de l'ambition et se mit en révolte. En l'an 632, pendant qu'Er-Rechîd marchait contre

[1] *Voy.* t. I, pp. 68, 69.

lui, Ibn-Ouanoudîn parvint à surprendre Sidjilmessa, ville dont il avait convoité la possession depuis longtemps. Il épargna toutefois les jours d'Arcam.

En l'an 634 (1236-7), Ibn-Oucarît obtint d'Ibn-Houd le secours d'une flotte et faillit s'emparer de Salé, forteresse dans laquelle se trouvait le cîd Abou-'l-Ola, beau-père d'Er-Rechîd.

En 635, le peuple de Séville répudia l'autorité d'Ibn-Houd et proclama la souveraineté d'Er-Rechîd. Abou-Omar[1]-Ibn-el-Djedd, l'auteur principal de ce mouvement, envoya en Afrique [quelques membres de] la famille Haddjadj[2], et cette députation se rendit à Maroc après avoir soulevé les habitants de Ceuta en faveur d'Er-Rechîd. El-Yanechti, l'officier qui y commandait, était déjà en rebellion contre Ibn-Houd, quand cette nouvelle révolution lui enleva son pouvoir usurpé. Er-Rechîd, qui se trouvait alors à Maroc, désigna comme gouverneur de Ceuta un de ces envoyés, le nommé Abou-Ali-Ibn-Khalas.

Quelques jours après leur arrivée à la capitale, Omar-Ibn-Oucarît fut conduit [en Afrique] par une députation espagnole, après avoir été arrêté à Séville sur la réquisition du cadi Abou-Abd-Allah-el-Moumenani lequel était alors chargé d'une mission auprès d'Ibn-Houd. On enferma cet homme turbulent dans la prison d'Azemmor; puis, sur l'ordre du khalife, on lui ôta la vie, après l'avoir paradé à dos de chameau devant le peuple. Son corps fut mis en croix au Ribat des Heskoura.

Après avoir congédié les députations de Séville et Ceuta, Er-Rechîd appela auprès de lui les chefs des Kholt, et, les ayant mis aux arrêts, il fit ravager les cantonnements de cette tribu par un corps d'armée et ordonna ensuite la mort des prisonniers. Ibn-Oucarît fut alors exécuté et mourut avec eux. De cette manière, le khalife abattit la puissance des Kholt.

En l'an 636 (1238-9), il reçut à foi et hommage Mohammed-

---

[1] Variante : *Amr*.

[2] Dans un autre chapitre, qui se trouvera ci-après, l'auteur parle plus longuement d'Ibn-el-Djedd. Dans la note 3, p. 201 de ce volume, nous avons dit quelques mots de la famille Haddjadj.

Ibn-Youçof-Ibn-Nasr-Ibn-el-Ahmer, qui s'était soulevé en Espagne contre Ibn-Houd.

L'année suivante, de graves désordres affligèrent le Maghreb dont les campagnes avaient été envahies par la tribu des Merîn. Les Rîah, commandés par leur cheikh, Othman-Ibn-Nasr, essuyèrent une défaite sanglante en voulant les repousser de la province d'Azghar. Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn, qui avait été rappelé de Sidjilmessa, en 635, pour recevoir d'Er-Rechîd le commandement général de Fez, de Sidjilmessa, de Ghomara et des territoires qui en dépendent, marcha contre les Mérinides et se fit battre par eux. Le même malheur lui arriva dans une seconde et une troisième expédition, mais, néanmoins, il continua à leur faire la guerre encore deux ans avant de rentrer dans la capitale.

Les Mérinides persistèrent, toutefois, à harasser le Maghreb et, pendant ces hostilités, les Beni-Hammama, une de leurs familles, obligèrent les Miknaça à leur payer tribut. Les Beni-Asker, [autre tribu merinide,] en éprouvèrent une telle jalousie qu'ils ne cessèrent de porter le ravage dans le territoire des Miknaça [à Tèza].

En 639 (1241-2), Er-Rechîd fit mourir son secrétaire [Abou-Abd-Allah]-Ibn-el-Moumenani, après avoir découvert que ce fonctionnaire entretenait une correspondance secrète avec le cîd Omar-Ibn-Abd-el-Azîz, neveu du feu sultan El-Mansour. Une lettre écrite par El-Moumenani et adressée au cîd, avait été déposée au palais par une méprise du messager était tombée entre les mains du sultan.

En 640 [9 du second Djomada] (4 décembre 1242), Er-Rechîd fut trouvé noyé, dit-on, dans une des citernes du palais. Selon un autre récit, il en fut retiré vivant, mais une fièvre le saisit à l'instant et l'emporta.

RÈGNE D'ES-SAÏD, FILS D'EL-MAMOUN.

Après la mort d'Er-Rechîd, son frère, Abou-'l-Hacen-[Ali-]Es-Saïd, fut proclamé souverain sur la proposition d'Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn. Le nouveau khalife prit le titre d'El-Mo-

taded-billah *(soutenu par la faveur de Dieu)* et choisit pour vizirs les cîds Abou-Ishac, fils du cîd Abou-Ibrahîm, et Yahya-Ibn-Attouch. Il emprisonna alors plusieurs cheikhs almohades dont il confisqua, en même temps, les biens, et, voulant s'assurer l'appui des Djochem, il attacha à son service les chefs de cette population arabe et confia même la présidence du conseil à Kanoun-Ibn-Djermoun.

A peine eut-il reçu du peuple le serment de fidélité, qu'il apprit la révolte d'Abou-Ali-Ibn-Khalas le valencien, gouverneur de Ceuta, et la défection des habitants de Séville qui avaient reconnu pour souverain l'émir hafside, Abou-Zékérïa, seigneur de l'Ifrîkïa. Bientôt après, le chef hezerdjien, Abd-Allah-Ibn-Zékérïa, se révolta à Sidjilmessa et y fit proclamer la souveraineté de ce même émir ; heureux de pouvoir ainsi se soustraire à la vengeance d'Es-Saîd qui ne voulut jamais lui pardonner certains propos qu'il avait tenus le jour de l'avènement d'Er-Rechîd.

Plus tard, mais dans la même année, Es-Saîd reçut un présent que lui envoya Yaghmoracen, seigneur de Tlemcen. Cette circonstance porta l'émir hafside, Abou-Zékérïa, à marcher sur Tlemcen et à s'en rendre maître ; mais il y rétablit Yaghmoracen bientôt après, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire des Beni-Abd-el-Ouad.

En l'an 642 (1244-5), Es-Saîd sortit de Maroc afin de rétablir l'ordre dans les provinces du Maghreb, et, après avoir dressé son camp sur le bord du Tencîft, il fit arrêter Saîd-Ibn-Zékérïa-el-Guedmîoui contre lequel on l'avait indisposé. Abou-Zeid, frère de Saîd, s'enfuit aussitôt à Sidjilmessa, emmenant avec lui Abou-Saîd-el-Aoud-er-Reteb. Le khalife confisqua les biens que les fugitifs avaient laissés à Maroc et marcha ensuite contre Sidjilmessa où il trouva que le gouverneur, Abd-Allah le hezerdjien, s'était mis en état de défense. Abou-Zeid-Ibn-Zékérïa-el-Guedmîoui [profita de cette occasion pour rentrer en grâce], il poussa les habitants à se soulever contre le hezerdjien, se rendit maître de la ville et la remit au khalife. Abd-Allah-el-Hezerdji subit la peine de mort, mais El-Aoud-er-Reteb trouva moyen de s'enfuir à Tunis.

Rentré en Maghreb, Es-Saîd ordonna la mort de Saîd-Ibn-Zékérïa, et, après avoir pris position à El-Macarmeda, ville des environs de Fez, il conclut une trève avec les Beni-Merîn. Arrivé à Maroc, il fit arrêter Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn et l'envoya prisonnier à Azemmor, ainsi que Yahya-Ibn-Mezahem et Yahya-Ibn-Attouch. Le soin de garder ces détenus fut confié à Ibn-Makcen. Peu de temps après, Ibn-Ouanoudîn effectua son évasion par un stratagème, et, s'étant rendu, de nuit, chez Kanoun-Ibn-Djermoun, il obtint de ce chef une monture et une escorte d'Arabes sofyanides, afin d'aller rejoindre son peuple, les Hintata. Es-Saîd lui écrivit alors une lettre d'excuses, et, étant parvenu à le rassurer, il lui donna l'autorisation de fixer son séjour dans Tafîout, château situé sur la montagne des Hintata, et d'y amener sa famille.

Kanoun-Ibn-Djermoun s'étant alors mis en révolte, Es-Saîd marcha contre lui, après s'être assuré l'appui des Beni-Djaber et des Kholt. En quittant Maroc, il prit pour vizir le cîd Abou-Ishac, fils du cîd Abou-Ibrahîm-Ishac et neveu d'El-Mansour, et il y laissa comme son lieutenant Abou-Zeid, frère du cîd Abou-Ishac ; au troisième frère, Abou-Hafs-Omar, il donna le gouvernement de Salé. Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack [le mérinide] ayant appris que le sultan venait de se mettre en campagne [l'an 643] [1], rassembla les Beni-Rached, les Beni-Oura et les Sofyan, afin de lui livrer bataille ; les deux armées étaient sur le point de se trouver en présence, lorsque Kanoun-Ibn-Djermoun profita de l'embarras des Almohades pour surprendre Azemmor. Le sultan marcha aussitôt contre lui et le poursuivit si vivement qu'il réussit à lui tuer un grand nombre de Sofyanides. Il s'empara aussi de toutes les richesses du chef rebelle et de ses troupeaux. Kanoun se réfugia, avec les débris de sa tribu, au milieu des Beni-Merîn, et Es-Saîd rentra dans sa capitale.

En l'an 643 (1245-6), la populace de Mequinez assassina le gouverneur que Saîd y avait installé, et les cheikhs de la ville,

---

[1] Ici, l'auteur a laissé la date en blanc, bien qu'il l'ait déjà indiquée. *Voy.* t. I, p. 62.

craignant la vengeance du khalife, y proclamèrent la souveraineté d'Abou-Zékérïa le hafside, émir de l'Ifrîkïa. Ils lui envoyèrent, en même temps, un acte d'hommage et de fidélité qu'ils firent dresser par Abou-'l-Motarref-Ibn-Omeira. En prenant cette résolution, ils avaient suivi les conseils d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, l'émir mérinide, dont ils s'étaient assurés la protection par le don d'une somme d'argent; mais ils ne tardèrent pas cependant de changer d'avis, et une députation, composée des personnages les plus distingués chez eux par leur piété, se rendit acprès d'Es-Saîd et lui fit agréer les excuses de leurs concitoyens.

En cette même année, les habitants de Séville et de Ceuta firent prévenir Abou-Zékérïa le hafside qu'ils venaient de le reconnaître pour souverain. Un navire équipé par Ibn-Khalas, qui voulut envoyer de riches présents à cet émir et dans lequel il avait fait monter son fils, sombra en sortant du port [de Ceuta].

Le 27 Ramadan 646 (13 janvier 1249)[1], le roi chrétien s'empara de Séville.

Es-Saîd ayant appris que Séville et Ceuta s'étaient déclarés pour Abou-Zékérïa et que cet émir avait conquis la ville de Tlemcen, informé aussi que Yaghmoracen venait d'embrasser le parti des Hafsides, ainsi que les habitants de Mequinez et de Sidjilmessa, résolut de marcher sur Tlemcen et d'envahir l'Ifrîkïa. Parti de Maroc dans le mois de Dou-'l-Hiddja 645 (avril 1248), il fit la rencontre de Kanoun-Ibn-Djermoun qui venait se mettre de nouveau à ses ordres, et, avec le concours de ce chef, il rallia sous ses drapeaux les Sofyan et les autres tribus djochemites. Arrivé à Tèza, il reçut une députation mérinide qui lui présenta la soumission de l'émir Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack. Il reprit alors sa marche vers Tlemcen avec un renfort mérinide. Dans le mois de Safer 646 (mai-juin 1248), il arriva à Temzezdekt où il fut tué par les Abd-el-Ouadites, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire de ce peuple. L'on dit que cette catastrophe fut amenée par la trahison des Kholt qui

---

[1] Selon les historiens chrétiens, Séville capitula le 23 novembre 1248.

s'étaient empressés de piller le camp et d'assassiner leur ancien ennemi Kanoun. L'armée almohade se rallia autour d'Abd-Allah, fils de Saîd, et rentra en Maghreb ; mais, arrivée aux environs de Tèza, elle fut mise en déroute par les Mérinides, après avoir perdu son chef, Abd-Allah, qui fut tué dans la mêlée. Quand les fuyards atteignirent Maroc, on y proclama la souveraineté d'El-Morteda.

RÈGNE D'EL-MORTEDA, NEVEU D'EL-MANSOUR.

Quand les débris de l'armée almohade rentrèrent à Maroc, après la mort d'Es-Saîd, les Almohades s'empressèrent de prêter le serment de fidélité au cîd Abou-Hafs-Omar, fils du cîd Abou-Ibrahîm-Ishac et neveu d'El-Mansour. Le nouveau souverain quitta Salé sur leur invitation, et, s'étant fait accompagner par les cheikhs des tribus arabes, il suivit le chemin de la capitale et rencontra, à Temsna, la députation des Almohades. Après avoir reçu de ces envoyés le serment de fidélité, il prit le titre d'El-Morteda *(l'agréé)* et donna à Yacoub-Ibn-Kanoun le commandement des Beni-Djaber. Il confirma aussi Yacoub-Ibn-Djermoun, oncle du précédent, dans le commandement des Arabes sofyanites, poste auquel ce chef venait d'être élevé par le choix de son peuple.

Arrivé dans la capitale, il choisit pour vizir Abou-Mohammed-Ibn-Younos et fit emprisonner les domestiques d'Es-Saîd. Le cîd Abou-Ishac qui, après la défaite des Almohades, s'était rendu à Maroc en passant par Sidjilmessa, obtint la place de vizir et acquit, sur l'esprit de son frère El-Morteda, une influence sans bornes.

Aussitôt après la mort d'Es-Saîd, les Beni-Merîn, conduits par Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, enlevèrent le Ribat de Tèza au frère d'Abou-Debbous, le cîd Abou-Ali, qui s'enfuit alors à Maroc. En 647 (1249-50), ils s'emparèrent de Fez, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire de ce peuple. La même année, Abou-'l-Cacem-el-Azéfi souleva la ville de Ceuta et en expulsa le gouverneur, Ibn-es-Chehîd, parent de l'émir Abou-

Zékérïa, seigneur de l'Ifrîkïa. Il y fit alors proclamer la souveraineté d'El-Morteda, ainsi que cela se verra exposé dans l'histoire des Hafsides et dans la notice de la famille Azéfi.

En l'an 649 (1251-2), Mouça-Ibn-Zîan-el-Oungaçni et son frère Ali, chefs mérinides, arrivèrent à la cour d'El-Morteda et le poussèrent à la guerre contre la famille d'Abd-el-Hack. Le khalife y consentit et se mit en campagne; mais, lorsqu'il fut arrivé à Aman-Imelloulîn, Yacoub-Ibn-Djermoun fit répandre le bruit que les deux partis avaient fait la paix. Cette nouvelle inspira à une portion des troupes almohades le désir de regagner ses foyers, et, comme elle décampa le lendemain, le reste de l'armée, frappé d'une terreur panique, s'enfuit sans coup férir. El-Morteda rentra dans sa capitale, et ayant appris que son vizir, Abou-Mohammed-Ibn-Younos, s'était mal conduit, il le renvoya, lui et tous ses gens, dans la montagne [des Hintata].

En 651 (1253-4), Ali-Ibn-Yedder abandonna la cour du sultan et s'enfuit dans le Sous où il leva l'étendard de la révolte. Un corps de milice qu'El-Morteda fit marcher contre lui, rentra sans avoir pu l'atteindre; aussi, la puissance du chef insurgé devint très formidable l'année suivante. Effectivement, il rallia à sa cause les Beni-Hassan ainsi que les Chebanat, et, s'étant muni de plusieurs charges d'argent, il alla mettre le siége devant Taroudant. L'approche d'une armée almohade qu'El-Morteda avait envoyée contre lui, l'obligea à décamper; mais, aussitôt que ces troupes se furent éloignées, il revint occuper la position qu'il avait abandonnée. On intercepta alors un billet adressé par lui à son parent Ibn-Younos, ainsi qu'une réponse écrite de la main de celui-ci. Cette découverte donna lieu à l'emprisonnement d'Ibn-Younos et de ses enfants et finit par lui coûter la vie.

Dans cette année, El-Morteda attira à la capitale les cheikhs de la tribu des Kholt et les fit tous mourir, à cause de leur conduite lors de la mort d'Es-Saïd. Vers la même époque, Abou-'l-Hacen-Ibn-Yalou, accompagné de Yacoub-Ibn-Djermoun, se porta vers Temsna à la tête d'un corps almohade, afin de faire l'inspection des tribus arabes; et, d'après les ordres d'El-Morteda, il chargea de fers Yacoub-Ibn-Mohammed-Ibn-Caitoun,

cheikh des Beni-Djaber, ainsi qu'Ibn-Moslem, lieutenant de celui-ci, et les envoya à Maroc.

En 653 (1255), El-Morteda sortit de sa capitale avec l'intention de reprendre sur les Beni-Merîn la ville et la province de Fez. Parvenu à Beni-Behloul, il rencontra l'ennemi sous les ordres d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, et la fortune s'étant déclarée contre les Almohades, il ramena à Maroc les débris de son armée. Depuis lors, il n'essaya plus d'inquiéter les Beni-Merîn [et borna ses efforts à la défense du territoire qui lui restait].

[Vers ce temps], El-Azéfi s'empara du gouvernement de Ceuta et Ibn-el-Amîr de celui de Tanger. Nous reparlerons ailleurs de ces événements.

En 655 (1257), El-Morteda envoya en Sous une armée almohade commandée par Abou-Mohammed-Ibn-Aznag; mais Ali-Ibn-Yedder marcha contre elle, la mit en fuite et raffermit ainsi son autorité dans cette province. La même année, Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack s'empara de Sidjilmessa et en fit prisonnier le gouverneur, Abd-el-Hack-Ibn-Azkou. Il dut cette conquête à la trahison d'un serviteur d'Ibn-Azkou, appelé Mohammed et surnommé El-Kitrani parce que son père avait fait le commerce du goudron *(kitran)* aux environs de Salé. Cet homme, étant parvenu à devancer tous ses camarades dans la faveur de son maître, commença à écouter les suggestions de l'ambition et songea à usurper le commandement. Il gagna alors la bienveillance des Arabes makiliens par des témoignages de bonté et par des services qu'il leur rendit auprès du gouverneur, et réussit à s'assurer leur coopération au projet qu'il venait de former. Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, auquel il avait secrètement promis de livrer la ville, à condition d'en être nommé le commandant, approcha alors avec ses bandes et envoya une députation auprès d'Ibn-Azkou sous prétexte de lui parler d'affaires. El-Kitrani profita de cette occasion pour se saisir de son maître et le livrer à Abou-Yahya. Celui-ci emmena son prisonnier et le laissa ensuite partir pour Maroc; mais, avant de s'éloigner de Sidjilmessa, il y installa une garnison mérinide avec El-Kitrani pour gouverneur. Après la mort d'Abou-Yahya, El-Kitrani

chassa ces troupes et proclama de nouveau, à Sidjilmessa, la souveraineté d'El-Morteda. Ce prince agréa les excuses et les conditions qu'El-Kitrani lui offrit et le laissa en possession de la ville, se réservant seulement l'autorité judiciaire. Il y envoya, en conséquence, Abou-Amr-Ibn-Haddjadj pour y remplir les fonctions de cadi et le fit accompagner par un membre de la famille royale qui devait habiter la citadelle. Celui-ci emmena avec lui quelques gardes commandés par un officier de la milice chrétienne. Ibn-Haddjadj trama alors la mort d'El-Kitrani et accomplit ce projet avec l'aide du capitaine chrétien; il remit ensuite le commandement de la ville au prince royal qui y fit aussitôt reconnaître l'autorité d'El-Morteda.

Sur ces entrefaites, la puissance des Mérinides prit un grand accroissement. Ils allèrent même dresser leurs tentes dans le territoire de Maroc[1], quand El-Morteda fit marcher contre eux une armée almohade commandée par Yahya-Ibn-Ouanoudîn. A l'approche de ces troupes, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, le chef mérinide, s'éloigna rapidement avec les siens; mais, arrivé sur le bord de l'Omm-Rebiâ, il fit volte face et entama le combat. Les Almohades, abandonnés sur le champ de bataille par leurs alliés, les Beni-Djaber, furent obligés d'opérer leur retraite. Cette rencontre eut lieu à Omm-er-Ridjlein. Ali-Ibn-Abi-Ali, cheikh des Kholt, passa aux Mérinides et les accompagna à leurs cantonnements.

Yacoub-Ibn-Djermoun, auquel El-Morteda avait donné le commandement des Sofyan, tua son neveu, Yacoub-Ibn-Kanoun[2], qui avait voulu lui disputer le pouvoir; mais, quelque temps après, il tomba lui-même sous les coups de Masoud et Ali, frères de sa victime. Son fils Abd-er-Rahman reçut alors d'El-Morteda

[1] Le texte porte *Temsna;* mais on va voir que les Mérinides, en se retirant, arrivèrent à l'Omm-Rebiâ. Ils s'étaient donc avancés au sud de cette rivière, bien au-delà de Temsna qui en est au nord. Nous verrons, dans leur histoire, qu'à cette époque ils étaient allés se montrer aux environs de Maroc.

[2] Dans le t. I, p. 62, l'auteur appelle ce personnage *Mohammed*-Ibn-Kanoun.

le commandement de la tribu. Le nouveau chef, après avoir pris pour lieutenants Youçof-Ibn-Ouarzeg et Yacoub-Ibn-Alouan, s'abandonna aux plaisirs et finit par détrousser les voyageurs et passer aux Mérinides. El-Morteda le remplaça par Abou-Zemam-Obeid-Allah, fils de Djermoun; mais il reconnut bientôt l'incapacité de ce chef et lui substitua Masoud-Ibn-Kanoun[1].

Aouadj-Ibn-Hilal, émir des Kholt, abandonna le parti des Beni-Merîn et revint faire sa soumission à El-Morteda. Admis alors au nombre des amis du khalife, il fixa son séjour à Maroc. Le bon accueil fait à Aouadj décida Abd-er-Rahman, fils de Yacoub-Ibn-Djermoun, à se rendre aussi à Maroc. El-Morteda s'empressa alors de faire arrêter à la fois Aouadj, Abd-er-Rahman et les deux lieutenants de celui-ci, et de les livrer à Ali-Ibn-Abi-Ali, [émir des Kholt,] qui leur ôta la vie. Masoud-Ibn-Kanoun conserva le commandement des Sofyan et Ismaïl-Ibn-Yacoub-Ibn-Caitoun obtint celui des Beni-Djaber.

En l'an 660 (1261-2), lorsque Yahya-Ibn-Ouanoudîn rentra à Maroc, après la bataille d'Omm-er-Ridjlein, une armée almohade, sous les ordres de Mohammed-Ibn-Ali-Azelmat, pénétra dans le Sous, mais Ali-Ibn-Yedder marcha à la rencontre de ces troupes et les mit en fuite, après en avoir tué le commandant. Le vizir Abou-Zeid-Ibn-Iguît reçut alors d'El-Morteda la conduite de la guerre contre Ibn-Yedder et partit pour le Sous à la tête d'un corps des milices, dans lequel se trouvait un capitaine chrétien nommé Don Lop[2]. Plusieurs combats se livrèrent et toujours au désavantage des Almohades dont la bravoure et la force numérique furent neutralisées par les lenteurs de Don Lop et par son insubordination. El-Morteda, auquel le vizir écrivit pour s'en plaindre, manda le chrétien à la cour et le fit guetter et assassiner[3] en route par Abou-Zeid-Ibn-Yahya-el-Guedmïoui.

---

[1] L'auteur ajoute ici *son frère (akhîhi)*; il aurait du écrire *son neveu (ibn akhîhi)*.

[2] Peut-être *Don Lopez*.

[3] Le sultan n'osait pas indisposer ses troupes chrétiennes en punissant leur chef par la voie régulière : il le fit donc assassiner.

En l'an 662 (1263-4), Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack parut devant Maroc à la tête de ses Mérinides. Pendant plusieurs jours, les Almohades leur livrèrent une suite de combats sous les murs de la ville, et, dans une de ces rencontres, Abd-Allah-Atadjoub[1], fils de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, perdit la vie. El-Morteda envoya à son père des compliments de condoléance et le disposa à faire la paix par la promesse d'un tribut qui lui serait envoyé tous les ans. Yacoub accepta l'offre et leva le siége.

RÉVOLTE D'ABOU-DEBBOUS. — PRISE DE MAROC ET MORT DE MORTEDA.

Quand les Beni-Merîn se furent éloignés de Maroc, après la mort d'Atadjoub, le cîd Abou-'l-Ola, surnommé Abou-Debbous (*l'homme à la masse d'armes*), fils du cîd Abou-Abd-Allah-Mohammed, petit-fils du cîd Abou-Hafs et arrière-petit-fils d'Abd-el-Moumen, s'enfuit de la capitale, par suite des calomnies que l'on répandait à son sujet et auxquelles El-Morteda avait ajouté foi. Aussi, un général, qui, jusqu'alors, avait commandé les armées du khalifat, abandonna son souverain, et, s'étant fait accompagner de son cousin, le cîd Abou-Mouça-Amran, fils d'Abd-Allah-Ibn-el-Khalîfa[2], il courut se mettre sous la protection de Masoud-Ibn-Gueldacen, cheikh des Heskoura. S'étant ensuite rendu à Fez, il prit envers Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack l'engagement de lui céder la moitié du territoire et des trésors de l'empire, pourvu que ce chef le soutînt dans ses projets. Après avoir reçu de lui un subside de cinq mille dinars *achrïa*[3] et le don d'un équipage royal avec une lettre de recom-

[1] *At-Adjoub*, en berbère, signifie *l'admirable.*

[2] Il faut, sans doute, lire : *fils d'Abd-Allah, fils d'Abou-Hafs, fils du khalife;* c'est-à-dire d'Abd-el-Moumen.

[3] Le dinar *achrïa* valait dix dinars ordinaires. — L'auteur du *Cartas* dit qu'Abou-Debbous reçut de Yacoub trois mille cavaliers mérinides, vingt mille dinars, des tambours et des drapeaux.

mandation pour Ali-Ibn-Abi-Ali, émir des Kholt, il alla trouver ce chef arabe, obtint l'appui de ses guerriers et se rendit dans le pays des Heskoura. S'étant alors arrêté chez son ami Masoud-Ibn-Gueldacen, il rallia à sa cause les Heskoura et les Hezerdja. Il y reçut aussi un contingent envoyé par Azouz-Ibn-Ibourk, chef des Sanhadja établis aux environs d'Azemmor, lequel venait de répudier l'autorité d'El-Morteda pour se joindre au parti de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Plusieurs membres de la famille royale vinrent aussi se mettre à sa disposition, et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'Almohades et une forte partie des milices et de la troupe chrétienne.

El-Morteda se méfiait de Masoud-Ibn-Kanoun, cheikh des Sofyan, et d'Ismaïl-Ibn-Caitoun, cheikh des Beni-Djaber, aussi les fit-il arrêter et emprisonner; puis, averti que la grande majorité de ces tribus venait d'embrasser la cause d'Abou-Debbous, il ordonna la mort d'Ismaïl-Ibn-Caitoun. Le frère d'Ismaïl se mit aussitôt en révolte ouverte et alla se joindre à Abou-Debbous. Alouch, fils de Kanoun, craignant pour son frère Masoud le même sort d'Ibn-Caitoun, envoya des troupes à la poursuite des insurgés.

Abou-'l-Ola[-Abou-Debbous] marcha alors sur Maroc, et, parvenu à Aghmat, il y rencontra un corps de troupes préposé à la garde de cette localité et commandé par le vizir Abou-Zeid-Ibn-Iguît. Il s'ensuivit un combat qui coûta au vizir beaucoup de monde et l'obligea à se retirer avec les débris de son armée. Le vainqueur poussa en avant et arriva si près de Maroc qu'Alouch, fils de Kanoun[1], courut enfoncer sa lance dans la porte appelée Bab-es-Cherïâ. Les habitants assistaient en ce moment à la prière du vendredi, et El-Morteda, qui se trouvait alors dans la ville, pensait si peu à l'approche d'Abou-Debbous qu'il avait laissé les murailles de sa capitale sans gardes et sans défenseurs. On était alors au commencement de l'année 665 (octobre 1266). Abou-Debbous, s'étant dirigé vers la porte d'Aghmat, escalada

[1] L'auteur a négligé de nous informer qu'Alouch venait de passer aux Mérinides.

le mur de ce côté et pénétra dans la ville avant que les habitants eussent connaissance de sa présence. Il marcha aussitôt vers la citadelle et y fit son entrée par le Bab-el-Toboul *(porte des tambours)*.

El-Morteda s'enfuit avec ses vizirs, Abou-Zeid-Ibn-Yalou-el-Koumi et Abou-Mouça-Ibn-Azouz-el-Hintati. Arrivé chez les Hintata et trouvant que ce peuple avait déjà envoyé sa soumission au vainqueur, il se tourna vers le pays des Guedmîoua et rencontra, en chemin, Ali-Ibn-Zegdan[1] -el-Oungaçni qui avait abandonné [les Beni-Merîn] sa tribu pour venir se joindre à lui. Jusqu'alors Ibn-Zegdan ne lui avait jamais fait le moindre acte d'hommage. El-Morteda descendit chez ce chef et partit ensuite, avec lui et les siens, pour le pays des Guedmîoua. Entré sur leur territoire, il y trouva son vizir, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman-Ibn-Abd-el-Kerîm ; mais, ne pouvant obtenir du cheikh, Ibn-Sâd-Allah, la permission de s'arrêter chez son ancien serviteur, il partit pour le Chefchaoua. Dans cette localité, il trouva plusieurs bêtes de somme dont il fit cadeau à Ali-Ibn-Zegdan, et il écrivit à son vizir, Ibn-Ouanoudîn, qui était alors campé dans le Haha, lui ordonnant d'arriver au plus vîte avec les troupes. Un ordre semblable fut porté à Ibn-Attouch dans son camp à Regraga. Ces deux officiers marchèrent aussitôt sur la capitale[2].

El-Morteda découvrit ensuite qu'Abou-Debbous cherchait à gagner Ibn-Zegdan, et il en fut tellement épouvanté qu'il courut se réfugier dans Azemmor, auprès de son gendre, le gouverneur Ibn-Attouch. A peine y fut-il arrivé, que cet homme perfide le fit arrêter et expédia un courrier avec cette nouvelle à Abou-Debbous. Celui-ci ordonna à son vizir, le cîd Abou-Mouça, d'écrire au prisonnier afin de savoir où il avait caché ses trésors. El-Morteda répondit qu'il n'avait rien mis en réserve, et, après avoir confirmé cette déclaration par un serment, il implora Abou-Debbous de respecter les liens du sang et de lui laisser la vie.

[1] Variantes : *Zekdaz*, *Zegguedan*, *Zegueddan*, etc.

[2] Au lieu de se rendre à Maroc, Ibn-Attouch rentra dans Azemmor, siége de son gouvernement.

L'usurpateur pencha d'abord vers la clémence et ordonna à son vizir, le cîd Abou-Mouça, de partir avec Masoud-Ibn-Kanoun et de lui amener son malheureux parent; puis, changeant d'avis sur les représentations de quelques membres de la famille royale, il expédia au même vizir l'ordre de le faire mourir.

Devenu ainsi le seul dépositaire de l'autorité souveraine, Abou-Debbous prit le titre d'El-Ouathec-Billah *(qui a confiance en Dieu)* et d'El-Motamed-al-Allah *(qui s'appuie sur Dieu).* Laissant alors au cîd Abou-Mouça et à son frère, le cîd Abou-Zeid, les fonctions du vizirat, il fit des distributions d'argent et s'occupa d'examiner l'administration des provinces et de supprimer les droits et impôts non autorisés par la loi.

Une froideur étant survenue entre lui et Masoud-Ibn-Gueldacen, il lui fit porter un message très-amical par Abd-el-Azîz, fils d'Attouch, et partit ensuite lui-même afin de le voir et de le rassurer. Ayant alors appris que Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack venait de camper dans le Temsna, il lui envoya un cadeau par l'entremise de Hamîdi-Ibn-Makhlouf-el-Heskouri. Yacoub reçut cette offrande avec plaisir et rentra dans son territoire après avoir ratifié un traité de paix avec l'agent du gouvernement marocain. Au moment où Ibn-Attouch portait à Abou-Debbous la soumission de Masoud-Ibn-Gueldacen, Hamîdi vint lui annoncer la retraite des Mérinides.

Abou-Debbous accorda alors le gouvernement du Haha à Abou-Mouça-Ibn-Azouz et reprit le chemin de sa capitale; mais, avant d'y arriver, on l'avertit qu'Abd-el-Azîz, fils du feu khalife, Es-Saîd, aspirait au trône et qu'Ibn-Iguît et Ibn-Gueldacen étaient entrés dans le complot. A la suite des renseignements qu'il obtint, à ce sujet, de son lieutenant, le cîd Abou-Zeid, fils d'Abou-Amran, il donna à cet officier l'ordre d'arrêter [Abd-el-Azîz] et de le faire mourir.

S'étant ensuite mis en campagne, afin de pacifier le Sous et d'en expulser Ibn-Yedder, il fit prendre les devants à son vizir Yahya-Ibn-Ouanoudîn, auquel il avait donné la commission de rallier les Guezoula, les Lamta, les Guenfîça, les Zanaga et les autres tribus de cette région. Après avoir traversé successive-

ment les stations de toutes ces tribus et reçu leurs contingents, il atteignit Taroudant qu'il trouva déserte, à l'exception de quelques maisons en dehors de la ville. De là, il partit pour faire le siége de Tîsekht, château situé sur la rivière Sous et commandé par Hamîdi, gendre et cousin d'Ali-Ibn-Yedder. C'est ce dernier qui avait enlevé Tìsekht aux Sanhaga. Hamîdi, découragé par la défaite de ses troupes et un blocus de plusieurs jours, s'adressa à Ibn-Zegdan et promit de payer à Abou-Debbous la somme de soixante-dix mille pièces d'or pour le décider à lever le siége; mais, avant la fin de cette négociation, la place fut emportée d'assaut. Hamîdi se réfugia à grand'peine dans la tente d'Ibn-Zegdan où il fut retenu prisonnier, en attendant le paiement de la somme qu'il avait offerte d'abord. Quant à Ibn-Yedder, il résista encore quelque temps dans sa forteresse avant d'envoyer sa soumission au sultan.

En l'an 665 (1266-7), à la suite de cette expédition, El-Ouathec [Abou-Debbous] rentra dans sa capitale et, sur la nouvelle que Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack avait rompu le traité de paix et marchait sur [Maroc] [1], il confia un riche cadeau à Abou-'l-Hacen-Ibn-Catral et à Ibn-Abi-Othman, ambassadeurs de Yaghmoracen à Maroc, et les chargea de porter ce témoignage d'amitié à leur maître. Ces envoyés partirent pour Tlemcen sous la conduite d'Ibn-Abi-Medioun-el-Oungaçni [2], et, après avoir pris le chemin du Désert, ils arrivèrent à Sidjilmessa et y trouvèrent Yahya, fils de Yaghmoracen. Ce prince leur donna une escorte d'Arabes makiliens qui les conduisit à leur destination. Comme Yaghmoracen était alors dans les environs de Miliana, Ibn-Catral resta à Tlemcen en attendant son retour.

[1] Yacoub déclara la guerre parce qu'El-Ouathec refusa de lui céder la moitié de ses conquêtes, ainsi que cela en avait été convenu. L'ambassadeur qu'il chargea de porter sa réclamation à la cour de Maroc, reçut du sultan cette réponse : « Va dire à Abou-Abd-er-Rahman-» Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, de se contenter de ce qu'il a maintenant. » s'il en demande davantage, j'irai le châtier avec une armée tellement » nombreuse qu'il ne pourra pas y résister. »

[2] Dans les manuscrits, ce nom est presque toujours mal orthographié par les copistes.

Quand Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack apprit qu'Abou-Debbous faisait des avances au souverain abd-el-ouadite, il se mit à la tête des Mérinides et marcha avec eux et ses contingents maghrebins contre Maroc [1]. Arrivé dans la plaine qui entoure cette capitale, il y dressa son camp, et il venait de recevoir la soumission des populations voisines, quand il vit Abou-Debbous venir à sa rencontre avec l'armée almohade. Il opéra aussitôt un mouvement de retraite afin d'attirer son adversaire vers la rivière Aghfou, et, après lui avoir livré bataille, il culbuta ses troupes et les mit en pleine déroute. Abou-Debbous s'enfuit vers Maroc, vivement poursuivi par l'ennemi, et ne pouvant lui échapper, il tomba sous ses coups. Yacoub se porta rapidement sur Maroc et y fit son entrée, dans le mois de moharrem, 668 (septembre 1269) [2].

Les cheikhs almohades, qui échappèrent à ce désastre, coururent se réfugier dans leurs montagnes, après avoir proclamé khalife un fils d'Abou-Debbous nommé Abd-el-Ouahed. Pendant cinq jours ils l'avaient traité en souverain et salué du titre d'El-Motacem-Billah (*le vertueux par la grâce de Dieu*) ; puis, ils abandonnèrent la capitale et emmenèrent ce prince avec eux [3]. — Ainsi finit ladynastie d'Abd-el-Moumen. Dieu seul est éternel !

NOTICE DES TRIBUS ALMOHADES MASMOUDIENNES QUI SE MAINTINRENT DANS L'ATLAS APRÈS LA CHUTE DE LEUR EMPIRE A MAROC. — HISTOIRE DE CES PEUPLES JUSQU'A NOS JOURS.

Quand le Mehdi invita ses compatriotes, les Masmouda du Deren *(l'Atlas)* à embrasser sa doctrine, il posa comme principe l'obligation de rejeter l'anthropomorphisme, hérésie vers laquelle

---

[1] Notre auteur aurait dû écrire : *contre Yaghmoracen et ensuite contre Maroc.*

[2] Ce fut le 9 Moharrem (8 septembre), sept jours après la victoire d'Aghfou, qu'il occupa Maroc. — *(Cartas.)*

[3] Cinq années plus tard, les derniers restes des Almohades marocains furent exterminés et leur fantôme de khalife fut mis à mort.

le peuple du Maghreb se laissait porter [disait-il], en évitant, de propos délibéré, l'emploi de l'interprétation allégorique dans l'explication des passages équivoques de la loi révélée. Il déclara aussi qu'il fallait regarder comme infidèle quiconque refuserait d'admettre ce principe; appliquant ainsi la règle qu'une tendance [vers le faux en religion] doit être considérée comme un acte d'infidélité. Pour cette raison, il nomma sa propre doctrine *la profession de l'unité de Dieu (tauhîd)* et imposa à ses sectateurs la dénomination d'Almohades *(professeurs de l'unité, Al-Mowahhedîn)*. En faisant choix de ces termes, il donnait implicitement à entendre que les croyances professées par les Almoravides menaient à l'anthropomorphisme. Il promit, en même temps, une prééminence spéciale à ceux qui embrasseraient sa cause avant qu'elle n'eût définitivement triomphé, et il déclara que le signe de ce triomphe serait la prise de Maroc. Le titre d'Almohades fut donc réservé pour ceux qui devanceraient les autres et qui auraient fait leur profession de foi antérieurement à cette époque. Les *devanciers (ahl-es-sabeca)* se composaient de huit tribus dont sept masmoudiennes, savoir : les Hergha, tribu de l'imam El-Mehdi ; les Hintata et les Tînmelel, tribus qui se réunirent aux Hergha dans l'engagement solennel de protéger le Mehdi ; les Guenfîça, les Hezerdja, les Guedmîoua [et les Ourîka]. La huitième tribu almohade était les Koumîa auxquels appartenait Abd-el-Moumen, chef des disciples du Mehdi [1]. Cette dernière peuplade embrassa le parti de l'imam

---

[1] Selon El-Merrakchi, les tribus almohades étaient : 1° les Hergha, 2° les Koumïa, 3° les Tînmelel, 4° les Hintata, 5° les Guedmîoua, 6° une partie des Zanaga, 7° une partie des Heskoura. Les guerriers de ces tribus recevaient une solde régulière tous les quatre mois. Les autres populations masmoudiennes et berbères n'étaient que leurs sujets et serfs. Les chefs et notables de ces tribus favorisées formaient la *Djemaâ (assemblée)*, grand conseil composé de cinquante membres qui avaient sous leur surveillance toute la communauté des Almohades. Outre ces tribus militaires, le gouvernement almohade avait à sa solde des corps d'Arabes, de Ghozz, de musulmans espagnols, de chrétiens espagnols et d'Almoravides. Les Ghozz étaient archers; ils vinrent en Afrique avec Caracoch et entrèrent, par degrès, au service des Almohades; ils tou-

avant la prise de Maroc, ainsi que l'avait fait Abd-el-Moumen, koumien lui-même, ce qui était pour elle un double honneur. Ce furent les tribus *devancières* qui établirent la domination almohade et qui la soutinrent jusqu'à ce qu'elles eussent épuisé leurs populations dans les expéditions entreprises par ce gouvernement et dans l'occupation des divers pays qu'il avait conquis. Plus l'une ou l'autre de ces tribus était en faveur auprès du souverain, plus elle eut à consumer ses forces et à dépenser sa vigueur. Les restes de ces peuples, qui continuèrent à habiter leurs montagnes et à se tenir au milieu de leurs précipices n'étaient, en réalité, qu'un faible débris échappé à la destruction générale. Ecrasés, après la chute de leur empire, par la domination des Zenata [Mérinides], ils se résignèrent à payer tribut au vainqueur et à se laisser inscrire au nombre des populations soumises à l'impôt; tantôt elles eurent des gouverneurs zenatiens et, tantôt, des chefs appartenant à leur propre race. Ce changement de fortune offre un grave sujet de réflexion aux esprits philosophiques.

Les Hergha. — Les Hergha, tribu de l'imam El-Mehdi, ont [à peu près] disparu après avoir été consumés dans de lointaines expéditions. Ce furent eux qui montrèrent le plus d'attachement à la cause almohade et qui s'exposèrent le plus souvent au feu

---

chaient leur solde tous les mois; leurs chefs jouissaient, en outre, de concessions ou fiefs. Sous le règne de Yacoub-el-Mansour, leur chef possédait en Espagne plusieurs villages comme fiefs et en tirait un revenu de neuf mille pièces d'or *(dinar)*.— A la page 235 de ce volume, notre auteur a déjà parlé du corps des chrétiens. Les Almoravides étaient un reste des troupes qu'Abd-el-Moumen avaient vaincues. Vers l'an 620 (1223), les troupes almohades formaient deux classes : 1° les *Djomouâ (bandes);* ceux-ci touchaient une solde régulière et tenaient garnison à Maroc; 2° les *Omoum (communautés);* ceux-ci restaient dans leurs foyers et ne venaient à la capitale que par suite d'une convocation. A la même époque, les troupes des diverses armes en garnison à Maroc formaient un corps de dix mille hommes. — Dans le *Khotba,* ou prône du vendredi, et sur les monnaies, les souverains almohades furent désignés par le titre d'*El-Kholefâ-er-Rachedîn (les khalifes qui marchent dans la voie droite).*

de la guerre. Parents du fondateur de la secte, ils le servirent avec tout le dévouement que pouvait leur inspirer le sentiment de famille. Il n'en reste maintenant qu'une misérable population sans ressources, sans consistance et sans autorité, population dont le commandement est exercé par des chefs appartenant à d'autres branches de la grande famille masmoudienne.

Les Tînmelel. — Les Tînmelel, à l'instar de leurs frères, les Hergha, se distinguèrent par leur zèle pour la cause du Mehdi et par leur empressement à protéger cet imam et à le soutenir dans ses entreprises. L'on sait qu'il fixa son séjour dans leur territoire et qu'il y fit bâtir sa maison et sa mosquée. Autant ce peuple s'était élevé, autant il est maintenant tombé : s'étant répandu au loin dans les royaumes et les provinces de l'empire, il épuisa le nombre de ses guerriers et finit par obéir à des chefs appartenant à d'autres tribus masmoudiennes.

Le tombeau du Mehdi existe encore chez eux, aussi honoré, aussi révéré que jamais ; on y récite le Coran matin et soir ; les hommes continuent à s'y rendre, et, un corps de gardiens, conservant la même organisation et suivant le même cérémonial que du temps de l'empire almohade, reçoit les aumônes des pèlerins venus des pays éloignés et les introduit dans le sanctuaire avec un ordre et une solennité qui leur inspire un profond respect.

Les Tînmelel, ainsi que les autres tribus masmoudiennes, croient fermement que la domination de leur secte renaîtra un jour pour embrasser tous les peuples de l'Orient et de l'Occident et pour remplir ainsi toute la terre. Le Mehdi le leur avait prédit, et ils ajoutent à cette promesse une foi entière.

Les Hintata. — Dans l'organisation de l'empire almohade, cette tribu prenait rang à la suite des Hergha et des Tînmelel. Sa force numérique, sa bravoure et l'autorité qu'elle exerça sur les populations masmoudiennes à cause de la haute dignité de son cheikh, Abou-Hafs-Omar-Ibn-Yahya, disciple du Mehdi, la mirent au-dessus des autres peuplades qui se rallièrent ensuite à

la même cause. Elle fonda, en Ifrîkïa, la dynastie des Hafsides, comme nous le raconterons plus loin, et, pour la soutenir, ainsi que celle de Maroc, elle dépensa le sang d'une foule de ses guerriers.

Un débris de ce peuple reste encore dans son ancien territoire et habite cette partie de la chaîne atlantique qui avoisine Maroc et à laquelle on donne le nom de *Djebel-Hintata* (*la montagne des Hintata*). Bien qu'il ne soit pas complètement indépendant, il n'est pas totalement asservi ; aussi continue-t-il à exercer une certaine influence sur les autres peuplades de la même race ; et cela d'autant plus facilement qu'il occupe une position presque inabordable d'où il domine la ville de Maroc.

Quand les Mérinides eurent subjugué les Masmouda et brisé les liens par lesquels la doctrine almohade attachait ces tribus les unes aux autres, les Aulad-Younos, principale famille des Hintata, embrassèrent le parti du peuple vainqueur, à cause du mécontentement que leur avaient inspiré les actes des derniers souverains de la famille d'Abd-el-Moumen. Par cette démarche, ils méritèrent les bonnes grâces de la dynastie mérinide, et Ali-Ibn-Mohammed[-Ibn-Younos], le chef qui les commandait sous le règne de Youçof-Ibn-Yacoub, obtint l'amitié de ce monarque. Il périt, l'an 697 (1297-8) [1], victime des trames du secrétaire Ibn-el-Milîani. Cet homme forgea une lettre au nom du sultan et l'adressa au fils de ce monarque qui commandait à Maroc, lui ordonnant de faire mourir les chefs masmoudites détenus dans cette ville. Ali-Ibn-Mohammed fut un de ceux à qui la trahison d'El-Milîani coûta la vie. Le sultan apprit cette nouvelle avec la plus vive indignation et eut encore le regret de savoir que l'auteur du crime s'était soustrait à sa vengeance. Nous parlerons encore de cette affaire dans l'histoire du sultan Youçof-Ibn-Yacoub.

Lors de l'avènement du sultan [mérinide] Abou-Saîd, les Mas-

---

[1] La date de 697 nous est fournie par le *Cartas* et par Ibn-Khaldoun lui-même, dans son histoire des Mérinides. Celle du texte arabe est fausse, ainsi que celle donnée en note comme correction.

mouda virent disparaître de chez eux les derniers restes du pouvoir souverain et se soumirent au gouvernement des Beni-Merîn. Cette dynastie leur donna alternativement pour chefs des membres de leurs grandes familles. Le sultan [que nous venons de nommer] fut à peine monté sur le trône qu'il choisit Mouça, fils d'Ali-Ibn-Mohammed, pour remplir, chez les Hintata, les fonctions de gouverneur et de collecteur de l'impôt, et, en lui expédiant les titres de cet office, il lui assigna pour résidence la ville de Maroc. Mouça remplit avec une grande habileté les devoirs de sa place et s'y établit de manière à pouvoir la transmettre en héritage à ses enfants. Par cette conduite habile, il procura à ses descendants une position dans l'empire qui leur permit de passer au rang de gouverneur de province et de vizir.

Après la mort de Mouça, son frère Mohammed reçut du sultan le commandement des Hintata et continua, toute sa vie, à jouir des avantages concédés à son prédécesseur. Il mourut, laissant plusieurs enfants que le sultan attacha à son service et dont l'un, nommé Amer-Ibn-Mohammed, obtint du même prince le gouvernement de la tribu. Quand le sultan Abou-'l-Hacen partit pour envahir l'Ifrîkïa, il emmena dans sa suite tous les grands officiers du royaume et, avec eux, Amer et les autres émirs masmoudiens. En 749 (1348), après le désastre de Cairouan, le sultan lui donna le commandement des gardes de police à Tunis, grade qui, d'après l'organisation de l'empire almohade, comportait avancement et augmentation de traitement. Jouissant, dans cette position, de toute la confiance du monarque, il en remplit les devoirs avec tant de zèle et d'intelligence que son maître n'eut plus à s'occuper des affaires de cette capitale. Abou-'l-Hacen, s'étant embarqué à Tunis avec sa famille, confia aux soins d'Amer la plus grande partie de son *harem*. Le même coup de vent qui fit échouer son navire, poussa celui d'Amer au port d'Almeria, ville forte de la péninsule espagnole. Le chef hintatien y débarqua avec ces femmes, et, lorqu'Abou-Einan, qui venait d'usurper l'autorité suprême en Maghreb au détriment de son père, le sultan Abou-'l-Hacen, les fit réclamer, il se montra

digne de la confiance que son souverain lui avait témoignée et refusa de les livrer. En 750, Abou-'l-Hacen, étant échappé du naufrage, arriva dans Alger d'où il marcha contre les Beni-Abd-el-Ouad. Ses troupes furent mises en déroute, et il prit alors le chemin du Désert pour se rendre en Maghreb. Arrivé à Sidjil-messa, il apprit qu'Abou-Einan marchait contre lui, et, voulant éviter sa rencontre, il partit pour Maroc. Après avoir rallié à sa cause les Masmouda et les Arabes Djochem, il livra bataille à son fils, Abou-Einan, auprès de l'Omm-Rebiâ. Trahi encore par la fortune, il passa dans la montagne des Hintata et trouva asile au milieu de la tribu d'Abd-el-Azîz-Ibn-Mohammed, chef qui la gouvernait en l'absence de [son frère] Amer et qui, après avoir suivi le sultan dans cette dernière expédition l'avait accompagné dans sa fuite. Les Hintata et leur chef prirent la résolution de défendre Abou-'l-Hacen jusqu'à la dernière extrêmité et se re-tranchèrent dans leur montagne pendant qu'Abou-Einan mar-chait sur Maroc à la tête des Mérinides. Abou-Einan resta quel-ques mois dans son camp, sous les murs de cette ville, pendant que les contingents fournis à son armée bloquaient la montagne, et, au bout de ce temps, Abou-'l-Hacen mourut, ainsi que nous le raconterons ailleurs. Les partisans de ce malheureux sultan placèrent son corps sur un brancard et le portèrent à Abou-Einan auquel ils se rendirent à discrétion. Loin de les punir, ce prince les combla d'honneurs, témoignant ainsi la haute satisfac-tion que lui avait causé leur devouement envers son père; il accorda même à Abd-el-Azîz le commandement des Hintata.

Amer, le frère aîné d'Abd-el-Azîz, quitta alors la ville d'Al-méria sur l'invitation d'Abou-Einan et se rendit auprès de lui avec les femmes que le feu sultan lui avait confiées. L'accueil le plus bienveillant et le plus honorable l'attendit à la cour; comblé de marques d'égards par le souverain mérinide, il obtint de nouveau le commandement de sa tribu, et, comme son frère s'é-tait démis en sa faveur, il le choisit pour lieutenant.

En l'an 754 (1353), le sultan nomma Amer au commandement de toutes les tribus masmoudiennes et le chargea de percevoir les impôts que ces peuplades devaient fournir au gouvernement.

Amer s'acquitta avec une grande habileté des devoirs que lui imposait cet emploi et mérita les remercîments du sultan par le soin et le talent avec lesquels il dirigea, à lui seul, l'administration financière des provinces marocaines.

A la mort d'Abou-Einan et à l'avènement de son fils Es-Saïd, le vizir El-Hacen-Ibn-Omar-el-Foudoudi accapara toute l'autorité. Amer, dont la haute position avait excité la jalousie de ce ministre et qui en craignait le caractère violent, quitta Maroc avec El-Motamed, autre fils d'Abou-Einan, et se réfugia dans la montagne des Hintata. Ce fut très-peu de temps avant la mort d'Abou-Einan qu'El-Motamed, encore dans l'adolescence, reçut de lui l'autorisation de gouverner Maroc sous le contrôle et la surveillance d'Amer le hintatien.

En l'an 760 (1359), lorsque le sultan Abou-Salem, oncle d'El-Motamed, monta sur le trône du Maghreb, Amer se rendit auprès de lui, à la tête d'une députation, et lui présenta Mohammed-el-Motamed. Accueilli avec une bienveillance extrême et comblé de remercîments à cause de sa fidélité, il passa quelque temps à la cour et obtint sa confirmation dans le commandement des Hintata. Appelé ensuite à faire partie de l'expédition contre Tlemcen, il amena au sultan un corps de troupes et se fixa à la cour. Peu de temps avant la mort d'Abou-Salem, il reçut l'ordre de s'en retourner à son poste. Quand Omar-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ali s'empara de l'administration du Maghreb, Amer embrassa le parti de ce vizir qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'amitié. Voulant alors reconnaître les prévenances dont ce ministre l'avait toujours comblé pendant son séjour auprès du sultan, il se chargea de maintenir l'ordre dans les provinces marocaines et d'empêcher toutes les tentatives que l'on pourrait essayer de ce côté contre la sûreté de l'empire. Son dévouement au vizir lui mérita le commandement de ces provinces et de toutes les contrées voisines jusqu'à l'Omm-Rebiâ, de sorte que le territoire de l'empire se trouva partagé entre ces deux chefs. Quelque temps après cet arrangement, Abd-el-Moumen, fils d'Abou-Ali, sultan [de Sidjilmessa], et Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, passèrent chez Amer-Ibn-Mohammed. Le premier de ces princes

y trouva une prison, mais Abou-'l-Fadl obtint du chef hintatien le gouvernement de Maroc, ainsi que nous aurons à le raconter plus tard. Une mésintelligence étant alors survenue entre Amer et le vizir, celui-ci rassembla les Mérinides et les autres troupes, afin de combattre son adversaire ; mais, à peine eut-il quitté la ville de Fez, qu'Amer se jeta dans la montagne des Hintata, son lieu de retraite ordinaire, et y emmena les deux princes. Il mit alors Abd-el-Moumen en liberté et s'en fit un drapeau dans l'espoir d'attirer les Mérinides de son côté, car il croyait qu'ils étaient mécontents de voir leurs souverains exclus des affaires par des vizirs et qu'ils verraient avec plaisir ce prince monter sur le trône. Son espoir fut trompé : les Mérinides se tinrent à l'écart, sachant qu'Abd-el-Moumen n'était qu'un instrument entre ses mains. La paix se fit enfin, et chacun des deux chefs conserva une moitié de l'empire comme auparavant. Omar rentra dans son gouvernement et Amer reprit le commandement qu'il avait exercé à Maroc et dans les provinces qui en dépendent.

Quand Abd-el-Azîz, fils du sultan Abou-'l-Hacen, ôta la vie à [son vizir] Omar-Ibn-Abd-Allah, [son neveu] Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, conçut la pensée de faire subir le même sort à son vizir Amer-Ibn-Mohammed. Celui-ci, averti du danger, partit avec ses femmes et atteignit sa maison dans la montagne des Hintata. Abou-'l-Fadl fit alors mourir son parent, Abd-el-Moumen, que l'on retenait prisonnier à Maroc. Amer fut tellement indigné de ce forfait qu'il envoya une ambassade au sultan Abd-el-Azîz. Cette mission eut pour résultat que ce monarque partit de Fez, l'an 769 (1367-8), à la tête de ses troupes, qu'il poursuivit Abou-'l-Fadl jusqu'à Tedla, le fit prisonnier et lui ôta la vie. Nous parlerons ailleurs de ces événements. Amer fut alors invité à se présenter à la cour ; mais, craignant les intentions du sultan, il resta dans sa montagne. Abd-el-Azîz, étant rentré à Fez, forma la résolution de faire attaquer ce chef et nomma Ali-Ibn-Addjana, un ancien serviteur de sa famille, au gouvernement de Maroc, lui ordonnant de le bloquer dans la montagne. Amer et ses Hintata repoussèrent le général d'Abd-el-Azîz à la

suite d'un combat dans lequel il fit prisonnier plusieurs Mérinides et quelques clients du sultan. Cette défaite piqua le monarque au vif et le décida à marcher en personne contre ce chef réfractaire. Soutenu par les Mérinides et les contingents maghrebins, il tint son adversaire cerné pendant une année entière et, en 771 (1370), il parvint à disperser les bandes hintatiennes et à envahir la montagne. Amer fut conduit prisonnier devant le sultan qui le fit mettre aux fers et amener à la capitale. La même année, au commencement du mois de Choual, Abd-el-Azîz célébra la fête de la rupture du jeûne, et, après avoir fait venir Amer en sa présence, il lui reprocha sa conduite et donna l'ordre de le traîner à la place des exécutions. Amer y fut déchiré à coups de fouet jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le sultan donna alors le commandement des Hintata, à Farès (fils d'Abd-el-Azîz et neveu d'Amer,) qui avait passé aux Mérinides un peu avant la mort de son oncle. Abou-Yahya, fils d'Amer, avait suivi le conseil de son père et fait sa soumission avant la prise de la montagne ; aussi, obtint-il du vainqueur grâce entière et la permission d'entrer au service de l'empire. Farès mourut quelque temps après.

La mort du sultan Abd-el-Azîz, événement qui eut lieu en 774 (1372), ralluma la guerre civile en Maghreb, et la province de Maroc passa sous la domination du sultan Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen-Ali et petit-fils du sultan Abou-Ali. A cette époque, Abou-Yahya, fils d'Amer, embrassa le parti de ce prince et obtint de lui le commandement des Hintata. Averti, quelque temps après, qu'on le soupçonnait d'avoir détourné, du vivant même de son père, plusieurs sommes provenant des impôts et que le sultan se disposait à lui faire rendre gorge, il se réfugia au milieu des tribus masmoudiennes de la province de Sous et y passa le reste de ses jours. Il mourut entre les années 780 (1378-9) et 790.

Les Guedmîoua. — Cette tribu prenait rang à la suite des Hintata et des Tînmelel. La montagne qu'elle habite est située

auprès de celle des Hintata. Dans le temps de la dynastie almohade, elle obéissait à la famille Sâd-Allah. Quand les Mérinides travaillèrent à subjuguer les peuples masmoudiens et à les soumettre aux impôts, Yahya, fils de Sàd-Allah, leur offrit quelque résistance dans Taferga et Tîsekht, forteresses situées dans la montagne des Guedmîoua. Bien qu'il eut été abandonné par son collègue Abd-el-Kerîm-Ibn-Eïça et par la famille de ce chef, il continua, toute sa vie, à combattre les armées qu'on envoyait contre lui. Après sa mort, en l'an 694 (1294-5), les troupes du sultan Youçof-Ibn-Yacoub détruisirent ses châteaux et domptèrent sa tribu. Abd-el-Kerîm, qui était passé aux Mérinides sous le règne de Yacoub, père de Youçof, reçut alors de celui-ci le commandement de la tribu. Plus tard, quand on arrêta les émirs masmoudiens, Abd-el-Kerîm fut mis en prison avec les autres et il y était encore quand Ibn-el-Milîani, qui avait hérité de la haine de son oncle[1] contre les Masmouda, ourdit une trame odieuse qui leur coûta la vie à tous : il forgea une lettre [ordonnant la mort des prisonniers] et l'envoya au prince Ali, fils du sultan et émir de Maroc. Abd-el-Kerîm fut une des victimes de cette machination, et, avec lui, moururent ses fils Eïça, Ali et Mansour et son neveu Abd-el-Azîz-Ibn-Mohammed. Ce forfait remplit le sultan de l'indignation la plus vive ; mais Ibn-el-Milîani échappa à sa vengeance en désertant l'armée qui assiégeait Tlemcen et en se réfugiant dans cette ville.

Sous le règne d'Abou-'l-Hacen et sous celui de son fils Abou-Einan, le commandement des Guedmîoua fut exercé par Abd-el-Hack, fils de......[2], membre de la famille Sâd-Allah. Ce chef eut à soutenir une guerre contre Amer-Ibn-Mohammed, guerre amenée par les causes ordinaires qui mettent la discorde entre tribus voisines ; savoir, la proximité de leurs territoires et le souvenir de leurs anciennes querelles. Quand Amer devint gouverneur de Maroc et commandant en chef des tribus masmoudiennes, il

---

[1] Dans l'histoire des Mérinides, on trouvera un chapitre sur Ibn-el-Milîani et son oncle.

[2] Il y a ici un blanc dans les manuscrits.

rompit la trève qu'il avait conclue avec Abd-el-Hack et l'accusa d'insubordination et de complicité avec [Abd-Allah]-es-Sekcîoui, brandon de révolte qui s'était toujours montré insoumis depuis les premiers temps de la dynastie mérinide. Il marcha contre lui, l'an 757 (1356), à la tête de son peuple et de la garnison que le sultan avait installée dans Maroc. Après qu'il eut emporté d'assaut le lieu où Abd-el-Hack s'était enfermé, il le fit mourir et contraignit les Guedmîoua à faire leur soumission.

Les autres membres de la famille Sâd-Allah se rendirent alors à Fez où ils continuèrent à demeurer jusqu'à l'époque où le sultan Abou-Salem traversa le Détroit pour s'emparer du trône qu'avait occupé son frère Abou-Einan. Quand il débarqua chez les Ghomara, Youçof, fils de Sâd-Allah, gagna ses bonnes grâces par l'empressement avec lequel il courut le joindre. Ayant consolidé son autorité par la prise de la Ville-Neuve [de Fez], il récompensa le dévouement de Youçof en lui accordant le commandement des Guedmîoua.

La ville de Maroc reçut pour gouverneur Mohammed-Ibn-Abi-'l-Ola, officier de la suite du sultan et membre d'une famille qui avait souvent commandé en Maghreb. Abou-Salem l'avait choisi pour remplir ce poste, pensant qu'il pouvait y rendre de grands services. Après la mort de ce prince, [le vizir] Omar-Ibn-Abd-Allah usurpa toute l'autorité, et, voulant s'assurer l'appui d'Amer-[Ibn-Mohammed], il lui expédia le brevet de gouverneur des provinces marocaines. Amer descendit alors à Maroc et y fit mourir Youçof-Ibn-Sâd-Allah; il destitua, en même temps, Ibn-Abi-'l-Ola et, bientôt après, il lui ôta la vie [1].

Par suite de ces événements, les Guedmîoua demeurèrent sans influence pendant quelque temps; mais plus tard, ils recouvrèrent leur importance politique par la rentrée de la famille Sâd-Allah au commandement.

---

[1] Notre auteur ajoute ici : *et l'envoya rejoindre son père Abd-el-Hack* (dans l'autre monde). Cette phrase est de trop et ne peut se rapporter ni à Youçof-Ibn-Sâd-Allah, ni à Ibn-Abi-'l-Ola dont le père se nommait Ibn-Abi-Talha.

Les Ourîka. — Les Ourîka sont voisins des Hintata. Depuis longtemps ces deux peuples s'étaient fait une guerre dans laquelle le sang coulait à flots et chaque parti remportait alternativement la victoire. Beaucoup de monde avait péri dans ces conflits quand les Hintata, profitant, enfin, de la puissance dont ils venaient d'être investis comme tribu chargée du commandement, réussirent à vaincre leurs adversaires et à les faire entrer dans la masse [des peuples tributaires].

Les Sekcîoua. — Les Sekcîoua forment la section la plus considérable de la tribu des Guenfîça laquelle est la plus grande de celles dont se compose le peuple masmoudien. Les autres sections guenfîciennes épuisèrent leurs forces pour soutenir l'autorité de l'empire almohade et perdirent ainsi tous leurs guerriers, sort analogue à celui des peuples qui, avant eux, prêtèrent appui aux dynasties sorties de leur sein; mais les Sekcîoua conservèrent toujours un haut rang parmi les populations almohades, tant par la force qu'ils tiraient de leur nombre, que par la domination qu'ils exerçaient sur les tribus voisines. Aimant les usages de la vie agreste, jamais ils n'adoptèrent les habitudes que le luxe avait introduites parmi les autres peuples almohades; jamais ils ne cédèrent, comme eux, aux séductions de l'aisance et aux douceurs de la mollesse.

La montagne qu'ils habitent forme la cîme la plus élevée de l'Atlas et leur offre un asile que des châteaux forts [1], des rochers sourcilleux et des pics élancés rendent inviolable; elle touche à la voûte céleste et cache dans un voile de nuages sa tête couronnée d'étoiles. Ses flancs servent de retraite aux orages; ses oreilles entendent les discours qui se prononcent dans le ciel;

---

[1] L'auteur emploie ici le terme *El-Ablek-el-Ferd (le gris, l'unique)*, nom du château fort dans lequel Samouel, fils d'Adîa, se maintint contre le prince ghassanide, El-Hareth-Ibn-Abi-Chammer. Tous les musulmans ayant quelque instruction connaissent l'histoire du juif Samouel qui laissa égorger son fils plutôt que de violer sa parole et livrer le dépôt que le poète Emro-el-Caïs lui avait confié. — Voy. l'*Essai* de M. C. de Perceval, t. II. pp. 319, 323.

son faîte domine l'Océan ; son dos sert d'appui au Désert du Sous, et, dans son giron reposent les autres montagnes du Deren.

Les Mérinides ayant renversé l'empire almohade, subjuguèrent les tribus masmoudiennes et les accablèrent d'impôts et de contributions. Pendant que les vaincus cédèrent à la puissance qui pesait sur eux et se résignèrent à l'obéissance, les Sekcîoua se tinrent dans leur montagne, à l'abri de toute attaque, et gardèrent une position qui les rendit formidables. Jamais ils n'entrèrent au service des Mérinides ; jamais ils ne se laissèrent commander par ce peuple, et jamais ils ne dressèrent chez eux l'étendard de cette dynastie ; repoussant toujours l'autorité de l'empire, ils lui offrirent une résistance continuelle. Quand des troupes marchaient contre eux, quand des armées s'acharnaient à les attaquer, ils s'en débarrassaient par un acte de soumission apparente et par un don volontaire. Ils payaient l'impôt à leur chef et, pour le protéger, ils gardaient les défilés de leur montagne. Quelquefois même ils marchaient, par ses ordres, contre les autres tribus de l'Atlas et contre les peuples voisins, habitants de la plaine du Sous. Dans ces expéditions, leur chef se faisait accompagner aussi par des Guenfîça et même par des levées faites chez les Hareth, tribu sofyanide, ou bien, chez les Chebanat, tribu makilienne, et chez les autres Arabes nomades qui occupaient le territoire du Sous.

Autant que nous pouvons nous le rappeler, les Sekcîoua eurent pour chef, lors de la chute [de la dynastie] d'Abd-el-Moumen, un personnage nommé Haddou-Ibn-Youçof. Ce nom de *Haddou*, dans le langage des Berbères [1], est l'équivalent d'*Abd-el-Ouahed (serviteur du Dieu unique)*. Haddou se fit une grande réputation par sa fermeté et son esprit d'indépendance. Il mourut en 680 (1281-2), sous le règne de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Son fils Omar, qui marcha sur ses traces, portait le surnom d'*Aguellîd*, mot qui, dans leur langue, signifie *sultan*. Il protégea son territoire contre les Mérinides et leur résista avec succès dans sa montagne. Attaqué par les armées de Youçof-Ibn-Yacoub et

---

[1] Le texte arabe porte *Aadjemïin*, c'est-à-dire *non-arabes*, *barbares*.

d'Abou-Saîd, frère et [troisième] successeur de Youçof, il maintint son indépendance malgré tous leurs efforts. Amateur passionné de l'étude, il s'était acquis un vaste fonds de savoir et avait formé une grande collection de livres et de recueils de poésie. Il sut par cœur les principes de la jurisprudence jusque dans leurs développements, et l'on dit qu'il put même réciter de mémoire l'ouvrage intitulé le *Modauwena*[1]. Il aimait aussi la philosophie dont il avait étudié les divers traités, et il s'était occupé avec ardeur des sciences qui en dérivent, telles que l'alchimie, la fantasmagorie et la magie blanche. Il connaissait les lois religieuses des anciens et les livres sacrés du peuple israélite; il se plaisait même à un tel point dans la société des rabbins, qu'on soupçonnait son orthodoxie et qu'on l'accusait de vouloir abandonner sa religion.

Abd-Allah, son fils et successeur, suivit la même voie et cultiva surtout la magie et l'alchimie. Quand le sultan Abou-'l-Hacen se fut dégagé des tracas que lui avait suscités son frère [Abou-Ali] Omar, et qu'il eut rétabli l'ordre dans les provinces du Maghreb, il fit attaquer Abd-Allah dans sa montagne par un corps d'armée, et après avoir ravagé les terres de ce chef en y lançant sa cavalerie, il coupa ensuite le chemin aux secours que les Arabes du Sous auraient pu lui faire passer. Il eut d'autant moins de peine dans l'exécution de cette tâche qu'il venait de soumettre ces Arabes et d'établir des gouverneurs et des garnisons chez eux. Abd-Allah-es-Sekcîoui se vit enfin contraint de faire une honorable soumission, et après avoir livré son fils comme ôtage, il conclut une paix avec le sultan, à la condition que de chaque côté l'on se ferait des cadeaux.

Lors du revers subi par Abou-'l-Hacen à Cairouan et des troubles qui éclatèrent en Maghreb aussitôt après, les cheikhs masmoudiens, voyant les provinces marocaines laissées sans chefs et sans défense, formèrent le projet de quitter leurs montagnes et de marcher sur Maroc. Un engagement solennel fut pris

[1] Ce mot signifie *enregistrés, rassemblés en recueil.* L'ouvrage ainsi nommé est un des plus anciens traités du droit malèkite.

à cet effet et l'on s'était décidé à mettre cette ville en ruines parce qu'elle servait de centre d'administration et de station à un nombreux corps d'armée. Abd-Allah-es-Sekcîoui entreprit de prendre Maroc et d'y renverser toutes les mosquées, genre d'édifices pour lequel les Masmouda avaient une grande aversion[1]. Le rétablissement de l'empire mérinide à Fez jeta la désunion parmi ces chefs et fit avorter leur projet, mais le souvenir n'en est pas encore effacé. Quand les Mérinides se rallièrent à la cause d'Abou-Einan, les chefs masmoudiens regagnèrent leurs tanières.

Ce monarque venait de terminer la guerre qu'il avait soutenue contre son père, et d'enlever le Maghreb central aux Abd-el-Ouadites, quand son frère Abou-'l-Fadl, que l'on avait déporté en Espagne, quitta la cour du roi chrétien avec l'intention de rentrer en Afrique et d'y faire valoir ses droits au trône. Débarqué sur la côte de la province de Sous par un navire que le chrétien avait mis à sa disposition, il passa chez Abd-Allah-es-Sekcîoui et y trouva un asile et un soutien. Abou-Einan rassembla aussitôt les contingents de tout le Maghreb et chargea son vizir Farès-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar de mener cette armée contre le prétendant. Farès arriva dans le territoire d'Abd-Allah l'an 754 (1353) et, afin de le tenir en respect, il bâtit, au pied de la montagne, une ville qu'il appela *El-Cahera* (*la dompteuse*). Abd-Allah, se voyant étroitement bloqué, et reconnaissant que son asile était sérieusement compromis par cette voisine incommode, chercha son salut dans la soumission et consentit à rompre ses engagements avec Abou-'l-Fadl pourvu qu'on permît à ce prince de se retirer ailleurs. Cette condition ayant été acceptée, il conclut une paix semblable à celles qu'il avait si souvent faites et décida ainsi le vizir à s'éloigner.

Sous le règne du sultan Abou-Salem, Abd-Allah-es-Sekcîoui se laissa enlever le pouvoir par son fils, Mohammed-Izem. Dans leur langage, le mot *izem* signifie *lion*. Forcé de s'éloigner, Abd-

---

[1] Comme les Masmouda avaient des mosquées chez eux, il faut supposer que cette aversion ne s'étendait qu'aux mosquées où la prière se faisait selon l'ancienne manière et sans les modifications que leur imam, Ibn-Toumert, y avait introduites.

Allah se rendit auprès d'Amer-Ibn-Mohammed-el-Hintati, grand chef des tribus masmoudites et commandant de ces peuplades au nom du sultan. A sa demande de secours il reçut une réponse favorable, mais il dut attendre un an et demi avant qu'Amer pût se rendre à la cour et obtenir l'autorisation de lui fournir un corps de troupes. Enfin, le chef hintatien rassembla une armée, et, après avoir adressé à ses administrés l'ordre de donner à Abd-Allah un appui franc et efficace, il fit partir son protégé pour El-Cahera. Abd-Allah s'établit dans cette forteresse et serra étroitement son fils; puis, ayant été averti par un ami qu'une des gorges de la montagne était mal gardée, il y pénétra à l'improviste, et, le lendemain matin, il tomba sur Izem et ses partisans. Ce fils rebelle prit la fuite et fut tué à Telacef, dans la même montagne. Abd-Allah recouvra ainsi le commandement, et s'y maintint jusqu'à l'époque où le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah prit sous sa tutelle le sultan du Maghreb et qu'Amer devint gouverneur de toutes les provinces marocaines. Alors Yahya, fils de Soleiman-Ibn-Haddou, chef qu'Abd-Allah avait fait mourir dans la première période de son administration, trouva moyen de venger la mort de son père en tuant dans un guet-apens celui qui l'avait ordonnée. Faisons observer ici que Soleiman-Ibn-Haddou était oncle d'Abd-Allah. Après avoir pris le commandement des Sekcîoua, Yahya le garda jusqu'à l'an 775 (1373-4), époque à laquelle il tomba sous les coups d'Abou-Bekr, fils d'Omar-Ibn-Haddou, qui voulut ainsi venger la mort de son frère Abd-Allah. Devenu commandant des Sekcîoua et des peuplades qui dépendaient de cette tribu, Abou-Bekr exerçait le pouvoir depuis quelques mois[1], quand un de ses parents lui déclara la guerre. Je n'ai pu apprendre ni la filiation ni les antécédents de cet individu, puisque sa révolte eut lieu l'an 776, pendant le second voyage que je fis hors du Maghreb[2]; tout ce que j'ai pu savoir revient à ceci

[1] Le texte arabe porte *âouam (années)*; mais les limites fixées par la date qui précède ce passage et par celle qui le suit, rendent cette leçon inadmissible. Il faut lire *eschor (mois)*, ou bien *aïam (jours)*.

[2] Il s'était rendu en Espagne pour la seconde fois. — Voy. l'*Introduction* du tome I, p. L.

qu'il s'appelait Abd-er-Rahman. Une personne digne de confiance m'a appris, depuis, qu'Abd-er-Rahman, ayant fait prisonnier Abou-Bekr-Ibn-Omar, lui ôta la vie et s'empara du commandement de la montagne, poste qu'il remplit encore aujourd'hui, à ce que l'on m'a dit. Nous sommes maintenant dans l'année 779 (1377-8). — J'ai appris, en l'an 788 (1386), que cet Abd-er-Rahman portait le surnom d'Abou-Zeid, et qu'il était fils de Makhlouf et petit-fils d'Omar-Aguellîd [1]. Il fut tué par Yahya, fils d'Abd-Allah-Ibn-Omar et frère d'Izem. Le meurtrier prit aussitôt le commandement de la montagne et le garde encore.

Quant aux Hîlana, aux Haha, aux Dokkala et aux peuples masmoudiens qui habitent, soit les montagnes, soit les plaines de cette contrée, et qui ne font pas partie des sept tribus dont nous venons de parler, ils forment à eux seuls une population immense.

Les Dokkala occupent le territoire qui s'étend vers le couchant, depuis le pied septentrional de la montagne qui avoisine Maroc jusqu'à l'Océan. C'est là où se trouve le *ribat* d'Asfi, poste fortifié qui porte aussi le nom des Beni-Maguer, famille dokkalienne. L'origine des Dokkala est encore un problème à résoudre : les uns les regardent comme masmoudiens et les autres comme sanhadjiens.

Immédiatement au [sud-]ouest de leur territoire, on rencontre une plaine qui se déploie obliquement entre la mer et l'Atlas et qui se prolonge jusqu'à la province de Sous. Cette région est occupée par les Haha, peuple dont la majeure partie fait son séjour au milieu de forêts d'*argan* [2] et qui y trouve un abri et un asile. Ils expriment des fruits de cet arbre une huile qui leur sert d'assaisonnement et qui est fort recherchée ; elle a bonne

---

[1] Voy. ci-dessus, p. 270.

[2] L'arganier, arbre épineux dont les noyaux fournissent une huile âcre et piquante, a été décrit par Schusboë, consul danois à Tanger, dans une savante monographie. Chénier en parle dans ses *Recherches sur les Maures*, t. III, p. 88, et Graeberg de Hemsoe, dans son *Specchio di Marocco*, pp. 114 et 115.

couleur, bonne odeur, bon gout [1] et fait partie des présents que les administrateurs de cette province envoient à la cour. Les Haha forment une des tribus les plus nombreuses de la race masmoudienne ; ils les surpassent toutes en mérite, en bravoure et en savoir, et jouissent aussi d'une grande renommée à cause de leurs connaissances en jurisprudence et de l'habileté qu'ils déploient à l'enseigner. Les hommes instruits trouvent auprès des grands de cette tribu une haute faveur, un respect profond et de fortes pensions. A l'extrêmité méridionale de leur territoire, du côté du Sous et au pied de l'Atlas, s'élève la ville de Tadnest. C'est là où l'on rencontre la plus étendue de ces forêts et où les chefs des Haha font leur séjour. Le commandement de cette tribu appartient aux Metzara [2], une de leurs familles, et est exercé par la branche des Aulad-Ibrahîm-Ibn-Saleh. Ibrahîm eut pour successeur son fils Hocein et, ensuite, son fils Mohammed. Sous le règne d'Abou-Einan, ils eurent pour chef Ibrahîm, fils de Hocein, fils d'Ibrahîm-Ibn-Saleh. L'autorité passa d'Ibrahîm à son fils Mohammed, lequel eut pour successeur son cousin Eïça-Ibn-Khaled-Ibn-Hammad. Celui-ci conserva le pouvoir jusqu'à l'occupation de Maroc, en 776 (1374), par le sultan Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Ifelloucen. Il fut tué, à cette époque, par le cheikh mérinide, Ali-Ibn-Omar-el-Ourtadjeni de la famille de Ouîghlan. Je ne sais à qui le commandement passa après Eïça [3]. Selon les renseignements qui me sont parvenus, les Haha et les Dokkala paient au gouvernement des impôts considérables.

---

[1] Cette huile ne devient bonne à manger qu'après avoir subi une espèce de cuisson.

[2] Variante : *Metrara.*

[3] A la place d'*Eïça*, les manuscrits et le texte arabe imprimé portent *Mohammed.* On peut expliquer cette erreur en supposant (ce qui, du reste, est très-probable) que l'auteur, après avoir fait la première rédaction de son ouvrage, intercala ici le passage qui commence par les mots : *Sous le règne d'Abou-Einan* et qui finit par *Ouîghlan.*

HISTOIRE DES BENI-YEDDER, ÉMIRS ALMOHADES QUI GOUVERNÈRENT LE SOUS APRÈS LA CHUTE DE LA DYNASTIE D'ABD-EL-MOUMEN. — [DESCRIPTION DE CETTE PROVINCE.]

Abou-Mohammed-Ibn-Younos, vizir almohade de la première classe, appartenait à la tribu des Hintata. Porté au vizirat par El-Morteda, il encourut la disgrâce de son maître et, en l'an 650 (1252-3), il perdit sa place. Les membres de sa famille le voyant obligé de garder les arrêts dans sa maison, à Tamslaht, s'empressèrent tous de s'enfuir, et Ali-Ibn-Yedder, un de ses parents et membre de la famille Badas, chercha un refuge dans le Sous. L'année suivante, Ali se jeta dans la révolte et, après avoir occupé Tansast, château situé à l'endroit où la rivière Sous débouche de l'Atlas, il répara cette place et la mit en état de défense. Il enleva aussi aux Sanhadja le château de Tîsekht, en releva les murailles et y installa une garnison sous les ordres de son cousin Hamdîn[1]. Il soumit ensuite les plaines du Sous et invita les Beni-Hassan, arabes nomades de la tribu de Makil, à venir le trouver. Ce peuple, qui était alors dans la région située entre le Molouïa et le Rîf, se mit aussitôt en marche pour le joindre. Avec l'aide de ses nouveaux alliés, Ibn-Yedder porta le ravage dans le Sous et en soumit aux impôts la majeure partie de la population. Il attaqua ensuite l'officier almohade qui commandait dans Taroudant et intercepta les communications à un tel point que le salut de la ville fut gravement compromis.

L'on soupçonna alors le vizir Abou-Mohammed-Ibn-Younos d'entretenir une correspondance secrète avec son parent; et ses ennemis, étant parvenus à découvrir une lettre adressée par lui au chef rebelle, la mirent entre les mains d'El-Morteda. En l'an 652 (1254), le vizir fut puni de mort par l'ordre de ce prince et Abou-Mohammed-Ibn-Asnag, nommé gouverneur de la province du Sous, se rendit à son poste avec une armée composée d'Almohades et de milices. Ali-Ibn-Yedder se fortifia dans Tîounî-

---

[1] Ci-devant, p. 256, ce nom est écrit *Hamîdi*.

ouîn, pendant que le vizir occupait Taroudant, et quand celui-ci vint enfin pour l'attaquer, il lui tua beaucoup de monde et le força à reprendre le chemin de Maroc avec les débris de son armée. En l'an 660 (1261-2), comme il persistait toujours dans sa révolte, El-Morteda envoya dans le Sous une autre armée almohade sous la conduite de Mohammed-Ibn-Ali-Azelmat; mais, ce général y essuya une défaite et perdit la vie. Le vizir Abou-Zeid-Ibn-Igguît reçut alors d'El-Morteda l'ordre de marcher contre l'insurgé. Pendant quelque temps, les deux partis éprouvèrent alternativement les vicissitudes de la guerre ; mais, enfin, le vizir s'éloigna sans avoir rien accompli.

Ibn-Yedder acquit alors une grande influence dans le Sous ; il prit à son service les Arabes Chebanat et Doui-Hassan et soumit les tribus guezouliennes, ainsi que les Lamta, les Zegguen, les Lakhès, tribus lamtiennes, et les Sanhaga. Les contributions qu'il perçut dans ses nouvelles conquêtes lui fournirent le moyen d'enrôler des soldats et d'organiser un corps de milice composé, dit-on, de mille cavaliers. Dans ses nombreuses rencontres avec les Guezoula, il remporta presque toujours la victoire, grâce à l'appui des Doui-Hassan.

En l'an 665 (1266-7), Abou-Debbous ayant pris possession de Maroc et rétabli l'ordre dans l'empire, entreprit une expédition contre le Sous. En quittant sa capitale, il envoya Yahya-Ibn-Ouanoudîn en avant, afin de lever des troupes parmi les tribus, et, après avoir pris la route de la montagne, il passa par Tamskrout et déboucha dans la plaine du Sous. Arrivé en face du pays des Beni-Badas, tribu d'Ibn-Yedder, il établit son camp à deux lieues de Tîounîouîn. De là, il marcha sur Tîzekht et, en traversant Taroudant, il put voir les traces des ravages que le rebelle y avait commis. Parvenu à Tîzekht, il campa dans le voisinage de la place et rassembla une foule de gens des diverses tribus afin d'en faire le siége. Au bout de quelques jours, le gouverneur, Hamdîn, cousin d'Ibn-Yedder, se vit réduit presqu'à la dernière extrêmité et fit avertir secrètement Ali-Ibn-Zegdan, chef mérinide au service d'Abou-Debbous, qu'il était disposé à rentrer dans l'obéissance. Le sultan, ayant eu con-

naissance de cette proposition, consentit à lui faire grâce, moyennant la remise de la forteresse; mais déjà ses troupes avaient envahi la montagne et pénétré dans la place. Hamdîn se réfugia dans la tente d'Ibn-Zegdan où il fut retenu prisonnier par l'ordre du sultan. Après cette victoire, Abou-Debbous installa un de ses parents dans le château, en qualité de gouverneur, et marcha contre Ibn-Yedder. Ce chef soutint un siége de plusieurs jours; mais, à l'aspect des catapultes mises en batterie, il reconnut l'inutilité d'une résistance plus longue et demanda à faire acte d'obeisssance. Le sultan reçut sa soumission, leva le siége et rentra dans sa capitale.

En l'an 668 (1269-70), quand les Mérinides prirent possession de Maroc, Ali-Ibn-Yedder s'empara du gouvernement de Sous et soumit Taroudant, Ifri et toutes les autres villes et places fortes de cette contrée. La sévérité qu'il déploya alors contre les Arabes nomades les mécontenta à un tel point qu'ils marchèrent contre lui, l'an 668, et lui livrèrent une bataille qui se termina par sa mort et la défaite de son armée.

Son neveu et successeur, Ali, fils d'Abd-er-Rahman-Ibn-el-Hacen-Ibn-Yedder, mourut quelque temps après, et le commandement passa à son frère Ali.

Abou-Ali, fils du sultan Abou-Saîd, ayant obtenu le gouvernement de Sidjilmessa, par suite d'une transaction avec son père, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire des Mérinides, établit son autorité dans cette ville et prit à sa solde tous les Arabes de la tribu de Makil. Encouragé, alors, par ses nouveaux alliés à entreprendre la conquête du Sous, et animé par l'espoir de saisir les trésors d'Ibn-Yedder, il partit de Sidjilmessa et força ce chef à se jeter dans les montagnes de Neguîça. Il soumit ensuite les villes du Sous, occupa Tansast, principale forteresse de son adversaire, enleva les trésors qui y étaient déposés et rentra dans sa capitale.

Plus tard, le sultan Abou-'l-Hacen s'empara du Sous et mit fin à la domination des Beni-Yedder. Il prit alors à son service Abd-er-Rahman, fils d'Ali, fils d'El-Hacen, fils de Yedder, qui était venu le trouver, et confia le gouvernement de cette pro-

vince à un membre du corps des vizirs, nommé Masoud-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Eïça-el-Irnîani. Après la mort de ce fonctionnaire, son frère Hassoun reçut du sultan la place vacante. A la suite du désastre de Cairouan et de la mort de Hassoun, les troupes du gouvernement mérinide évacuèrent le Sous et donnèrent aux Arabes Beni-Hassan et Chebanat l'occasion d'envahir cette province et de lever des contributions chez les peuplades qui y faisaient leur séjour.

Abou-Einan, devenu maître du Maghreb par la mort de son père, chargea le vizir Farès-Ibn-Ouedrar d'une expédition dans le Sous. Cet officier se mit en marche l'an 756 (1355), et, après avoir soumis toute la province, il loua les services des bandes arabes et berbères, installa des garnisons dans les grandes villes et alla reprendre les fonctions de son office. Plus tard, le rappel de ces garnisons par le vizir priva le Sous de la protection du gouvernement et le laissa exposé [aux tentatives de chaque ambitieux].

Le Sous, pays très-étendu, est situé sous la même latitude que le Belad-el-Djerîd et jouit du même climat que cette région datifère. Les contrées djeridiennes s'étendent, sans interruption, depuis l'Océan jusqu'au Nil d'Egypte, fleuve qui a sa source derrière l'équateur et qui coule vers le nord jusqu'à Alexandrie. Le Sous est situé au midi de l'Atlas et renferme une population nombreuse, des villages, des terres cultivées, des villes, des montagnes et des places fortes. Il est traversé par une rivière du même nom qui sort du vallon situé entre la montagne des Guélaoua et celle des Sekcîoua, et qui roule ses eaux jusqu'à la plaine, d'où elle se dirige vers l'occident pour se jeter dans l'Atlantique. Les bords de cette rivière sont couverts d'une suite non interrompue de champs où l'on cultive les céréales et la canne à sucre. A l'endroit où elle entre dans la plaine s'élève la ville de Taroudant.

A deux journées au sud de l'embouchure du Sous, on arrive à celle du Massa. Dans cette localité se trouve le *ribat* de Massa, si célèbre par les visites qu'y font les gens pieux et par les pratiques de dévotion auxquelles ils s'y livrent. Le vulgaire pré-

tend que c'est de là que le *Fatemide attendu* doit sortir un jour [1].

A deux journées plus loin, vers le midi et sur le bord de la mer, se trouvent les *cloîtres (zouaïa)* des Aulad-bou-Noman, et, encore quelques journées plus loin, on arrive à l'embouchure d'Es-Saguia-t-el-Hamra *(le conduit rouge)*, dernière limite [méridionale] des courses des Arabes Makil dans leurs cantonnements d'hiver.

C'est dans la montagne de Zekender, au sud du mont Guélaoui, que la rivière Sous prend sa source.

Les montagnes des Neguîça s'étendent au midi de l'Atlas jusqu'à ce qu'elles atteignent celles du Derâ. Le dernier pic de cette chaîne, du côté de l'orient s'appelle Djebel-Ibn-Hamîdi.

La rivière Noul prend sa source dans les montagnes des Neguîça et coule vers l'occident jusqu'à la mer. Elle passe au nord de la ville de Tagaost, grand entrepôt de marchandises et d'esclaves. On y tient, une fois par an et pendant un jour seulement, un marché auquel les négociants se rendent de tous côtés et qui continue à être très-renommé.

La ville d'Ifri est située au pied du Neguîça et à deux journées de Tagaost.

La province du Sous sert de lieu de parcours aux nomades de la tribu des Guezoula et de celle des Lamta. Ceux-ci se tiennent du côté de l'Atlas et les Guezoula restent dans le voisinage des sables et du Désert. Quand les Makil se partagèrent ce pays, les Chebanat en obtinrent la partie qui touche à l'Atlas et formèrent une confédération avec les Lamta, pendant que les Doui-Hassan contractèrent une alliance avec les Guezoula. Tel est encore l'état où ils se trouvent aujourd'hui.

ORIGINE ET HISTOIRE DE LA DYNASTIE ALMOHADE FONDÉE EN IFRÎKÏA PAR LES HAFSIDES.

Nous avons déjà dit que le Deren et les régions qui entourent cette chaîne de montagnes sont habités par plusieurs tribus mas-

[1] Voy. l'histoire des Fatemides dans les *Appendices* de ce volume et l'*Introduction* du t. I, p. XXVII.

moudiennes, telles que les Hintata, les Tînmelel, les Hergha, les Guenfîça, les Sekcîoua, les Guedmîoua, les Hezerdja, les Ourîka, les Hezmîra, les Regraga, les Haha, les Beni-Maghous, les Guélaoua et d'autres peuplades dont on ne saurait faire l'énumération. Avant, comme après la promulgation de l'islamisme, elles obéissaient à des chefs ou à des rois sortis de leur sein. Les Hintata, la plus nombreuse et la plus puissante des tribus masmoudiennes, furent les premiers à embrasser la cause du Mehdi, et ce fut par leurs efforts que s'établit l'autorité de cet imam et celle de son successeur, Abd-el-Moumen.

Hintat, l'aïeul des Hintata, s'appelait *Inti* en langue masmoudienne. Du temps de l'imam El-Mehdi, ce peuple eut pour chef Abou-Hafs-Omar, cheikh dont le nom, selon El-Beidec[1], était *Fazkat*[2], en langue masmoudienne. Les Hintata de nos jours disent, cependant, que Fazkat était l'aïeul d'Abou-Hafs-Omar. Quoi qu'il en soit, Abou-Hafs gouverna sa tribu avec une autorité absolue; il en fut le premier qui prêta le serment de fidélité au Mehdi, et, par son exemple, il entraîna dans la même voie Youçof-Ibn-Ouanoudîn, Abou-Yahya-Ibn-Igguît, Ibn-Yaghmor et d'autres personnages marquants. Ce fut ainsi qu'il devint un des intimes du Mehdi et membre de la bande des dix premiers disciples. Il y prenait rang immédiatement après Abd-el-Moumen qui, du reste, n'avait sur lui aucun autre avantage; aussi, continua-t-il toujours à exercer sans contrôle le haut commandement des Masmouda. Les Almohades lui donnaient le titre du *cheikh (vieillard, chef)* de même qu'ils employaient les mots *imam (chef spirituel et temporel)* et *khalîfa (lieutenant)* pour désigner respectivement le Mehdi et Abd-el-Moumen. Ces trois titres, consacrés ainsi aux personnages que nous venons de nommer, servirent à indiquer leur prééminence de rang.

Au rapport d'Ibn-Nakhîl et d'autres [historiens] almohades, la généalogie d'Abou-Hafs remontait au khalife Omar-Ibn-el-Khattab, parce qu'il était fils de Yahya, fils de Mohammed, fils

---

[1] Cet auteur nous est inconnu.

[2] Variante : *Faska.*

de Ouanoudîn, fils d'Ali, fils d'Ahmed, fils de Oualal, fils d'Idrîs, fils de Khaled, fils d'Elîça, fils d'El-Yas, fils d'Omar, fils de Ouaften, fils de Mohammed, fils de Nahîa, fils de Kâb, fils de Mohammed, fils de Salem, fils d'Abd-Allah, fils d'Omar, fils d'El-Khattab[1]. Il résulterait de ceci qu'une tige coreichide se serait entée sur la souche masmoudienne et qu'un même esprit de tribu les aurait assimilées, ainsi que cela arrive quand la généalogie d'un peuple se confond dans celle d'une autre. Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons développé le principe que nous venons d'énoncer[2].

Le Mehdi, en mourant, légua son autorité à Abd-el-Moumen; mais, comme celui-ci était placé [par sa naissance] tout-à-fait en dehors de la communauté masmoudienne et n'avait aucune autre recommandation aux yeux de ce peuple que la faveur et la préférence dont son maître l'avait honoré, l'on se garda bien de publier la mort de l'imam et la nomination de son successeur, avant de s'être assuré de l'entier dévouement de ces tribus. Abd-el-Moumen passa donc trois années à attendre le moment où il pourrait exercer ostensiblement le pouvoir qui lui était dévolu. Abou-Hafs vint alors et lui adressa ces paroles : « L'affaire du

---

[1] Abd-el-Ouahed-el-Merrakchi, historien almohade du 7e siècle de l'hégire, parle assez souvent d'Abou-Hafs, mais il ignorait que ce chef serait, un jour, regardé comme un descendant du khalife Omar. Le caractère presqu'entièrement arabe de la généalogie rapportée ici par Ibn-Khaldoun et l'intérêt qu'avait cet écrivain à ménager l'amour-propre de la famille des Hafsides portent à croire que la liste en question fut fabriquée postérieurement à l'usurpation du trône de l'Ifrîkïa par le prince hafside, Abou-Zékérïa. Nous pouvons ajouter que, dans le chapitre des *Prolégomènes* auquel notre autre auteur va renvoyer le lecteur et dont nous avons une copie sous les yeux, il combat fortement la sotte vanité de certaines grandes familles de l'Afrique qui prétendaient remonter leur origine à quelque notable de la tribu de Coreich, bien qu'elles fussent, en réalité, d'une toute autre race. Il se donne, toutefois, bien garde d'y nommer les Hafsides, mais l'allusion est assez manifeste.

[2] L'auteur a traité cette question dans ses *Prolégomènes*, ouvrage encore inédit.

» Mehdi est enfin arrangée, et nous vous reconnaissons pour chef » ainsi qu'il l'a voulu. » Il fit alors annoncer publiquement que tout le monde devait prêter le serment de fidélité à Abd-el-Moumen, et, après avoir exécuté la dernière volonté du Mehdi en assurant le commandement à celui qui en avait été le disciple favori, il décida tous les Masmouda à reconnaître l'autorité du nouveau chef.

Pendant le règne d'Abd-el-Moumen et celui de son fils Youçof, toutes les affaires importantes se réglaient d'après l'avis d'Abou-Hafs ; dans tous les dangers qui menaçaient la cause almohade, ce fut à ce chef qu'on eût recours, et, dans toutes les batailles qu'on livra au nom d'Abd-el-Moumen, ce fut à l'habileté du cheikh hintatien que l'on dut la victoire. Il commanda l'avant-garde, en l'an 537 (1142-3), lors de l'expédition dirigée contre le Maghreb central, quelque temps avant la prise de Maroc. Tous les Zenata, tels que les Beni-Ouémannou, les Beni-Abd-el-Ouad, les Beni-Ourcîfen et les Beni-Toudjîn s'étaient rassemblés à Mindas afin de résister aux Almohades, mais il les rallia à la cause de son maître, après leur avoir infligé un châtiment sévère. Quand Abd-el-Moumen occupa Maroc et que le révolté de Massa[1] se fut attiré les cœurs de la populace en infectant le pays de ses doctrines perfides, ce fut encore au cheikh Abou-Hafs que l'on donna la mission de conjurer le danger. Chargé de combattre les rebelles, il mit fin à l'insurrection et fit disparaître jusqu'aux dernières traces de ce parti égaré. Quand Abd-el-Moumen conçut le projet de sa première expédition en Ifrîkïa, ce fut à Abou-Hafs qu'il s'adressa d'abord pour avoir des conseils. A son retour de ce pays, il désigna pour successeur son fils Mohammed, et, comme les Almohades hésitaient de reconnaître ce choix, il fit venir Abou-Hafs d'Espagne afin de leur administrer le serment de fidélité. D'après l'avis de cet émir, il fit subir la peine de mort à Islati-el-Herghi, chef des récalcitrants, et il parvint alors très-facilement au but qu'il s'était proposé. En l'an 554 (1159), quand il entreprit sa seconde expédition en Ifrîkïa afin de s'em-

[1] Voy. p. 181 de ce volume.

parer d'El-Mehdïa, ce fut Abou-Hafs à qui il confia le gouvernement du Maghreb pendant son absence.

L'on rapporte que, dans les dernières injonctions d'Abd-el-Moumen à ses fils, il leur adressa ces paroles : « De tous les » disciples de l'imam El-Mehdi il n'en reste maintenant qu'[Abou-» Hafs-]Omar-Ibn-Yahya et Youçof-Ibn-Soleiman ; quant à » Omar, il est de vos amis, mais quant à Youçof, il faut vous » en débarrasser : chargez-le d'une expédition en Espagne, et » faites-en de même à l'égard de tous les Masmouda dont vous » ne serez pas contents. Quant à Ibn-Merdenîch[1], laissez-le » tranquille tant qu'il ne se mêlera pas de vos affaires et, atten-» dez, pour le frapper, que la fortune se soit déclarée contre lui. » Eloignez de l'Ifrîkïa les Arabes et transportez-les en Maghreb ; » ils vous serviront de corps de réserve si vous avez à com-» battre Ibn-Merdenîch. »

Quand Youçof[2], fils d'Abd-el-Moumen, monta sur le trône, le cheikh Abou-Hafs s'abstint de lui jurer fidélité et, par cette conduite, il donna de graves inquiétudes aux Almohades ; mais, ayant enfin reconnu le mérite du nouveau souverain à un jugement qu'il lui entendit prononcer dans une séance royale, il lui offrit l'hommage de sa fidélité, en déclarant à haute voix qu'il l'acceptait pour khalife. A la suite de cet événement, qui remplit de joie les partisans de Youçof, ce monarque prit, en l'an 563 (1167-8), le titre de Commandant des croyants *(Emîr-el-Moumenîn)*[3].

Lors de l'avènement de Youçof, les Ghomara et les Sanhadja, travaillés par l'esprit du désordre, s'étaient laissés entraîner dans la révolte, l'an 562, par Sebâ-Ibn-Menaghfad. Le cheikh Abou-Hafs reçut alors la commission de leur faire la guerre et, dans l'accomplissement de cette tâche, il se couvrit de gloire.

---

[1] Voy. p. 194 de ce volume.

[2] Dans le texte arabe, on a imprimé, par erreur, le mot *Youçof* avec un *sad*.

[3] Ceci eut lieu cinq ans après son avènement au trône. L'auteur du *Cartas* s'accorde, sur ce point, avec Ibn-Khaldoun.

Youçof lui-même marcha ensuite contre les rebelles et acheva leur soumission par le châtiment sévère qu'il leur infligea.

En l'an 564 (1168-9), Youçof prit la résolution de traverser le Détroit afin de secourir l'Espagne musulmane, sur laquelle le roi chrétien s'était rué avec acharnement, et afin de lui arracher Badajos dont l'occupation avait été le résultat d'une trahison [1]. Avant de se mettre en route, il y fit passer une armée almohade. Le cheikh Abou-Hafs, auquel il donna la conduite de cette expédition, s'établit à Cordoue, réunit sous ses ordres tous les princes de la famille d'Abd-el-Moumen qui commandaient en Espagne et délivra la ville de Badajos au moment même où elle allait succomber. Dans cette campagne, Abou-Hafs remporta plusieurs victoires éclatantes sur les infidèles. En l'an 571 (1175-6), il quitta Cordoue avec l'intention de rentrer à Maroc; mais il mourut avant d'y arriver. On l'enterra à Salé où il avait rendu le dernier soupir.

Ses enfants jouissaient de tant de considération, qu'après sa mort, ils alternaient avec les fils d'Abd-el-Moumen dans les gouvernements de l'Espagne, du Maghreb et de l'Ifrîkïa. Ce fut ainsi que [Yacoub]-el-Mansour, au commencement de son règne, confia le gouvernement de l'Ifrîkïa à Abou-Saîd-Ibn-Abi-Hafs, celui dont on connaît la transaction avec [Ibn-]Abd-el-Kerîm, le révolté d'El-Mehdïa [2]. Il choisit aussi pour vizir Abou-Yahya, fils d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed [et petit-fils d'Abou-Hafs] [3]. En 591 (1195), Abou-Yahya fit partie de l'avant-garde au combat d'El-Arca *(Alarcos)*, journée glorieuse pour les musulmans; il y déploya une bravoure qui excita l'admiration géné-

---

[1] Voy. ci-dessus, p. 198, note.

[2] Voy. pp. 97 et 219 de ce volume.

[3] Nous devons faire remarquer que l'auteur du *Cartas* désigne Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, non pas comme fils d'Abóu-Hafs, mais comme fils d'Abou-Bekr et petit-fils d'Abou-Hafs. L'historien Er-Roaïni-el-Cairouani adopte cette opinion. Ici, dans le texte arabe d'Ibn-Khaldoun, les manuscrits portent, par erreur, *Ibn-Abd-el-Ouahed;* le premier mot est de trop.

rale et il trouva le martyre sur le champ de bataille. Pour cette raison, ses descendants s'appellent encore aujourd'hui *les fils du martyr (Beni-'s-Chehîd)*. Ils habitent maintenant la ville de Tunis.

En 601 (1204-5), En-Nacer entra en Ifrîkïa sur la nouvelle qu'Ibn-Ghanîa s'était emparé de Tunis, et, après avoir repris cette ville, il alla mettre le siége devant El-Mehdïa. Voyant que les Arabes nomades avaient pris les armes pour le combattre et qu'ils s'étaient ralliés autour d'Ibn-Ghanîa afin de bloquer la ville de Cabes, il expédia contre ces brigands une armée almohade commandée par Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, fils du cheikh Abou-Hafs. En 602, ce général attaqua Ibn-Ghanîa à Tadjera, localité des environs de Cabes, et lui tua son frère Djobara et une foule de partisans. Il fit aussi un grand nombre de prisonniers et délivra de captivité le gouverneur de Tunis, le cîd Abou-Zeid, fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen. Il rejoignit ensuite En-Nacer qui pressait le siége d'El-Mehdïa et contribua, par son arrivée, à la chute de cette place forte. Ce fut là un des services qui portèrent En-Nacer à lui confier le gouvernement de l'Ifrîkïa.

ABOU-MOHAMMED, FILS DU CHEIKH ABOU-HAFS, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE L'IFRÎKÏA. — ORIGINE DE LA DYNASTIE HAFSIDE.

Ibn-Ghanîa et ses partisans venaient d'envahir l'Ifrîkïa, de s'emparer des principales villes de ce pays, d'occuper Tunis à la suite d'un siége et d'en faire prisonnier le gouverneur, le cîd Abou-Zeid, quand En-Nacer quitta le Maghreb en 601 (1204-5), comme nous l'avons déjà mentionné, et enleva au chef almoravide toutes ses conquêtes. Après avoir fait investir El-Mehdïa, où Ibn-Ghanîa avait laissé ses fils et ses trésors, il plaça le cheikh Abou-Mohammed à la tête d'une armée et l'envoya contre ce chef qui était parti, avec ses bandes, pour ravager les environs de Cabes. L'officier hafside attaqua les insurgés à Tadjera, localité des environs de Cabes, et leur enleva tout, tentes,

bagages et troupeaux. Dans cette rencontre, il tua beaucoup de monde et fit de nombreux prisonniers. Il délivra alors de leurs mains le cîd Abou-Zeid et rentra triomphant au camp qu'En-Nacer avait établi sous les murs d'El-Mehdïa. La garnison de cette place fut atterrée en voyant arriver Abou-Mohammed avec tant de butin et de captifs, et, cédant au désespoir, elle s'empressa de capituler. Cette conquête achevée, En-Nacer repartit pour Tunis où il passa une année entière. Ce fut vers le milieu de l'an 603 (commencement de 1207) qu'il se décida à quitter cette ville. Pendant le séjour qu'il y avait fait, son frère, le cîd Abou-Ishac, qu'il avait chargé de poursuivre les rebelles et de mettre un terme à leurs dévastations, soumit les pays situés derrière Tripoli, châtia les Beni-Demmer, les Matmata et les Nefouça, menaça les territoires de Sort et de Barca et s'avança jusqu'à Soueica-Ibn-Metkoud. Ibn-Ghanîa s'enfuit dans le désert de Barca et, pendant quelque temps, il ne fit plus parler de lui. Le cîd reprit alors la route de Tunis.

En-Nacer, voyant enfin son autorité établie en Ifrîkïa, étendit sur les habitants de ce pays l'abri de sa protection et fit ses préparatifs pour rentrer en Maghreb. Convaincu qu'après son départ, Ibn-Ghanîa ne manquerait pas d'y faire irruption et que cette province ne pourrait jamais recevoir de prompts secours à cause de la distance qui la séparait de Maroc, il sentit la nécessité d'y laisser un homme habile en qualité de lieutenant et de vice-roi. Son choix s'arrêta sur Abou-Mohammed, fils du cheikh Abou-Hafs, officier que la dynastie d'Abd-el-Moumen aurait difficilement négligé, vu la haute position qu'il occupait, ainsi que son père, dans l'empire des Almohades. Il s'était aussi rappelé que la cause de sa famille n'aurait jamais triomphée sans l'appui du cheikh Abou-Hafs, et que son propre père, El-Mansour, l'avait non-seulement recommandé, lui et ses frères, à la protection d'Abou-Mohammed, mais qu'il avait toujours chargé ce cheikh de présider à la prière du matin quand il se voyait lui-même empêché de remplir ce devoir. Mu par ces considérations, auxquelles d'autres circonstances venaient d'ajouter un nouveau poids, il fit prévenir Abou-Mohammed de ses intentions et eut ensuite un

entretetien avec lui afin de vaincre son hésitation et le décider à accepter la charge importante qu'il lui destinait. Dans cette conférence, Abou-Mohammed pria avec instance d'être dispensé d'une telle mission; mais, ayant ensuite reçu la visite de Youçof, fils d'En-Nacer, qui vint le solliciter de la part de son père, il se considéra tellement honoré par cette marque de condescendance qu'il donna son consentement à ce qu'on lui demandait. Il y mit, cependant, les conditions suivantes : qu'au bout de trois ans, quand il aurait rétabli l'ordre dans l'Ifrîkïa, il lui serait permis de rentrer en Maghreb; qu'il choisirait lui-même ses officiers parmi les chefs almohades et qu'il devait exercer, sans contrôle, le droit de nommer et de destituer les fonctionnaires publics. Ces conditions ayant été acceptées, on le proclama gouverneur de l'Ifrîkïa et l'on dressa, au milieu des Almohades, l'étendard de son antorité. En-Nacer partit alors pour le Maghreb, et Abou-Mohammed, qui l'avait accompagné jusqu'à Bedja, rentra à Tunis et y tint une séance solennelle en qualité de gouverneur. Cette céromonie eut lieu dans la citadelle, le samedi, 10 choual 603 (mai 1207). Il prit ainsi en main le haut commandement et choisit pour secrétaire d'état Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Nakhîl.

Peu de temps après ces événements, Ibn-Ghanîa reparut dans les environs de Tripoli, rassembla ses amis et partisans, les Arabes soleimides et hilaliens, ainsi que les Douaouida commandés par Mohammed, fils de Masoud-el-Bolt, et reprit le cours de ses brigandages. En l'an 604 (1207-8), Abou-Mohammed marcha contre lui à la tête des troupes almohades, et, soutenu par les Mirdas et les Allac, tribus soleimides de la branche des Beni-Auf qu'il avait attirés dans son parti, il s'avança jusqu'à Chebrou et livra bataille aux insurgés. Dans cette journée, les deux armées déployèrent une grande bravoure ; mais, vers le soir, les troupes d'Ibn-Ghanîa reculèrent en désordre. Un riche butin devint la proie des Almohades et de leurs alliés arabes, qui s'étaient tous précipités à la poursuite des fuyards. Ibn-Ghanîa fut blessé dans ce conflit et courut se réfugier dans le fond du Désert, sa retraite ordinaire. Abou-Mohammed rapporta à Tunis le butin

qu'il venait d'enlever et, dans une dépêche qu'il écrivit à En-Nacer pour lui annoncer cette victoire, il demanda la permission de quitter son commandement, ainsi que cela avait été convenu. Le prince lui répondit par des remercîments et lui déclara qu'étant préoccupé de la position des affaires dans le Maghreb, il ne pouvait pas lui donner un successeur, mais qu'il y penserait plus tard. Avec cet écrit, il lui envoya une somme d'argent, des chevaux et des robes pour être distribués aux plus dignes. Il y avait deux cent mille pièces d'or, mil huit cents robes, trois cents épées, cent chevaux et beaucoup d'autres objets qu'on lui avait expédié de Ceuta et de Bougie. Ce don fut accompagné de la promesse d'un autre. La lettre d'envoi portait la date de 605 (1208-9).

Abou-Mohammed resta donc à son poste et eut plusieurs rencontres avec Yahya[-Ibn-Ghanîa] le maïorcain, ainsi que nous allons le raconter.

DÉFAITE DES ALMOHADES A TÈHERT. — ABOU-MOHAMMED RÉPARE CET ÉCHEC ET REPREND LE BUTIN SUR L'ENNEMI.

Echappé de Chebrou, Ibn-Ghanîa prit le parti de se rendre au milieu des tribus zenatiennes de la province de Tlemcen, et il s'y présenta au moment même où le cîd Abou-Amran-Mouça [1], fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, était arrivé de Maroc pour y prendre le commandement. Le nouveau gouverneur venait de sortir de Tlemcen afin de rétablir l'ordre dans le pays des Zenata et faire rentrer leurs impôts et contributions quand il reçut une dépêche par laquelle le cheikh Abou-Mohammed lui annonçait qu'il s'était mis à la poursuite du chef almoravide et lui recommandait de se tenir sur ses gardes, tout en évitant de risquer un combat. Abou-Amran méprisa ce conseil et se rendit à Tèhert où il fut attaqué à l'improviste par Ibn-Ghanîa. Ses Almohades prirent la fuite, ses alliés zenatiens coururent s'enfermer dans

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent, à tort, *Ibn-Mouça*.

leurs forteresses et il succomba lui-même sur le champ de bataille. La ville de Tèhert fut mise au pillage et, depuis cette époque, elle est restée sans habitants. Les vainqueurs reprirent alors la route de l'Ifrîkïa, chargés de butin et traînant à leur suite une foule de prisonniers; mais, ayant été attaqués à....[1] par les troupes du cheikh Abou-Mohammed, ils perdirent tout ce qu'ils avaient enlevé. Beaucoup d'Almoravides périrent dans cette rencontre et le reste chercha un refuge dans la province de Tripoli. Nous dirons plus loin ce qui leur arriva.

DÈFAITE DES ARABES ET DES ALMORAVIDES A NEFOUÇA.

Après avoir essuyé une défaite à Chebrou et s'être laissé enlever Tèhert par Abou-Mohammed, Ibn-Ghanîa se réfugia dans la province de Tripoli où il parvint à rallier les débris de l'armée almoravide. L'arrivée de ses alliés arabes et la coopération des Douaouida et de leur chef, Mohammed-Ibn-Masoud, qui avaient toujours été au premier rang dans ses batailles[2], dissipèrent alors tous ses soucis. A la suite d'un conseil dans lequel on décida la reprise des hostilités, ses partisans firent serment de combattre les Almohades, sans fléchir ni reculer, et ses émissaires coururent de tous côtés pour rassembler les Arabes nomades. Une foule de guerriers appartenant à diverses tribus, telles que les Rîah, les Zoghb, les Cherîd, les Auf, les Debbab et les Nefath vinrent le rejoindre, afin d'envahir l'Ifrîkïa. Voulant prévenir leur dessein, Abou-Mohammed quitta Tunis, l'an 606 (1209-10), et marcha rapidement à leur rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains près du Mont-Nefouça et engagèrent le combat avec un acharnement extrême. Pendant que la bataille s'échauffait, Abou-Mohammed fit dresser ses tentes et

---

[1] L'auteur a laissé en blanc le nom de la localité.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *mewakifihi* à la place de *mowakefeta*. On effectue cette correction en supprimant les deux points qui couronnent la dernière lettre du mot.

pavillons[1]. Quelques fractions de la tribu d'Auf-Ibn-Soleim passèrent alors de son côté, et, par cette défection, elles jetèrent le désordre dans les rangs d'Ibn-Ghanîa. Les Almohades chargèrent alors et poursuivirent l'ennemi jusqu'à ce que les ombres de la nuit l'eurent dérobé à la mort. Un butin immense et une foule de prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Les Arabes avaient fait prendre les devants aux chameaux qui portaient leurs femmes, afin d'en faire un centre de ralliement et d'avoir sous leurs yeux les objets les plus chers à leur honneur ; mais toute cette caravane fut enlevée par les Almohades. Un nombre immense d'Almoravides, de Zenata et d'Arabes resta sur le champ de bataille, et parmi les morts on compta Abd-Allah-Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud-el-Bolt, chef des Douaouida, son cousin Haracat-Ibn-Abi-'s-Cheikh-Ibn-Açaker, chef des Corra, Djerrar-Ibn-Ouîghern[2], chef des Maghraoua, Mohammed, fils de Ghazi-Ibn-Ghanîa, et plusieurs autres personnages distingués. Pendant que Yahya-Ibn-Ghanîa opérait sa retraite, le désespoir dans l'âme, après avoir vu la ruine de sa puissance et la destruction de son armée, Abou-Mohammed ramena à Tunis ses Almohades victorieux et triomphants. Par ce succès, il raffermit sa puissance en Ifrîkïa et fit disparaître jusqu'aux dernières semences de rebellion qui avaient germé dans ce pays. Dès lors, l'impôt sa paya régulièrement, les combats devinrent plus rares et aucun échec ne fit reculer ses drapeaux.

Youçof-el-Mostancer, fils et successeur d'En-Nacer, était encore si jeune que le grand conseil des cheikhs almohades dut se charger du gouvernement de l'empire, et l'on était alors tellement préoccupé du progrès des Mérinides en Maghreb qu'il fallut laisser aux soins d'Abou-Mohammed le commandement de l'Ifrîkïa. Plein de confiance dans l'habileté de chef, qui s'était également distingué comme administrateur et comme général, on lui conserva sa place et on lui envoya régulièrement assez d'argent pour subvenir à toutes ses dépenses et à la solde de l'armée.

---

[1] Il voulut montrer son intention de ne pas reculer. V. p. 295, l. 12.

[2] Le texte arabe porte *Ouîghzen.*

Les choses continuèrent en cet état jusqu'à la mort du cheikh Abou-Mohammed.

MORT DU CHEIKH ABOU-MOHAMMED LE HAFSIDE ET NOMINATION DE SON FILS ABD-ER-RAHMAN AU GOUVERNEMENT DE L'IFRÎKÏA.

La mort du cheikh Abou-Mohammed eut lieu au commencement de l'an 618 (février-mars 1221) et remplit tous les cœurs d'une inquiétude extrême. Dans le conseil d'état [à Tunis], les avis des Almohades furent partagés à l'égard du chef qu'ils devaient choisir, les uns voulant donner le commandement à Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, fils du cheikh décédé, et les autres à Ibrahîm, cousin d'Abd-er-Rahman et fils d'Ismaîl le hafside. Après de longs débats, on finit par élire Abd-er-Rahman, il prêta serment de fidélité, et on le plaça sur le trône de son père.

Le nouveau vice-roi calma bientôt les troubles qui agitaient le royaume et fit voir qu'il était résolu à gouverner d'une main ferme. Il distribua de nombreuses gratifications, récompensa les poètes [qui avaient célébré son avènement] et choisit pour secrétaire d'état Abou-Abd-Allah, fils d'Abou-'l-Hocein. Par une dépêche adressée au souverain almohade, El-Mostancer, il rendit compte de tout ce qui s'était passé, et sortit ensuite à la tête de ses troupes afin de rétablir l'ordre dans les provinces et de mettre les frontières du royaume à l'abri de toute insulte ; mais, trois mois après sa nomination, il dut abdiquer le pouvoir, en conséquence d'une ordre envoyé par El-Mostancer. S'étant mis alors en route pour le Maghreb, il alla se présenter à la cour avec ses frères et son secrétaire Ibn-Abi-'l-Hocein.

LA SUCCESSION DES HAFSIDES EST INTERROMPUE PAR LA NOMINATION DU CÎD ABOU-'L-OLA AU GOUVERNEMENT DE L'IFRÎKÏA.— SON FILS, ABOU-ZEID, LUI SUCCÈDE.

La nouvelle de la mort d'Abou-Mohammed le hafside était parvenue à Maroc au moment même où le cîd Abou-'l-Ola venait d'arriver dans cette capitale, après s'être vu enlever le gouver-

nement de Séville. Abou-'l-Ola-Idrîs était fils de Youçof, petit-fils d'Abd-el-Moumen et frère de Yacoub-el-Mansour et d'Abd-el-Ouahed-el-Makhloué, prince qui régna plus tard. Ayant encouru la disgrâce du sultan, il n'espéra plus rentrer au pouvoir que par l'appui du vizir Ibn-Mothenna et, en effet, il obtint, par l'entremise de ce ministre, le gouvernement de l'Ifrîkïa.

Dans la dépêche envoyée à Tunis pour annoncer cette nomination, on déclara Ibrahîm, fils d'Ismaîl le hafside, gouverneur par intérim, et on rappela à la capitale les fils du cheikh Abou-Mohammed. Cette pièce fut rendue publique dans le mois de Rebiâ premier 618 (avril-mai 1221).

Le cheikh Ibrahîm, chargé alors du commandement, en qualité de lieutenant-gouverneur, prit pour vizir Ahmed-el-Mochetteb et, se laissant guider par les conseils de son entourage, il traita avec beaucoup de dureté les membres de sa propre famille. Croyant mériter la faveur du gouvernement marocain, il agit d'une manière indigne envers les fils d'Abou-Mohammed; mais, dans le mois de Dou-'l-Câda de la même année, il vit arriver le cîd Abou-'l-Ola. Ce prince s'installa aussitôt dans la citadelle et assigna pour logement à son fils Abou-Zeid le Casr-Ibn-Fakher, palais situé dans l'intérieur de la ville. Après avoir donné ses premiers soins au règlement du service public et de la marche des affaires, il fit arrêter, au bout d'un mois, Mohammed-Ibn-Nakhîl, ancien secrétaire du cheikh Abou-Mohammed. On emprisonna, en même temps, Abou-Bekr et Yahya, frères d'Ibn-Nakhîl, et on confisqua aussitôt, au profit de l'état, les trésors que tous les trois avaient amassés. Leurs bien-fonds et leurs terres furent également mis sous sequestre. Certaines paroles imprudentes et certains écrits émanés d'Ibn-Nakhîl[1] pendant

[1] Il est probable que l'historien Ibn-Nakhîl, dont l'autorité est citée plusieurs fois dans cet ouvrage, était la même personne que le secrétaire d'Abou-Mohammed le hafside. On peut même supposer que, dans son histoire, il avait essayé de rehausser la gloire et la noblesse de la famille des Hafsides, ce qui aurait attiré sur lui la colère du sultan almohade et amené la révocation de tous les descendants d'Abou-Hafs qui se trouvaient en Ifrîkïa.

qu'il était au service d'Abou-Mohammed, étaient venus à la connaissance d'El-Mostancer et avaient provoqué l'emploi de ces mesures rigoureuses. Abou-'l-Ola fit mourir Ibn-Nakhîl et Yahya, un mois après leur arrestation, et relégua Abou-Bekr dans la prison d'état, à El-Mehdïa. Ibn-Nakhîl était parvenu à s'évader du lieu où on le retenait quand il fut arrêté de nouveau et mis à mort.

En l'an 619 (1222), Abou-'l-Ola partit de Tunis, à la tête des troupes almohades, et se rendit à Cabes afin d'enlever à Ibn-Ghanìa tout espoir de posséder cette ville. S'étant alors installé dans le Casr-el-Arousïîn, il expédia vers le Désert un corps d'Almohades sous la conduite de son fils, le cîd Abou-Zeid, auquel il avait donné l'ordre de faire rentrer dans l'obéissance Derdj et Ghadams, villes de cette région, et d'y percevoir l'impôt. Un autre détachement, qu'il avait fait partir d'avance, devait tenir Ibn-Ghanîa bloqué dans Oueddan jusqu'à ce qu'Abou-Zeid pût s'y rendre, en revenant de Ghadams[1]. Les Arabes, séduits par les intrigues et l'argent d'Ibn-Ghanîa, harassèrent tellement ce corps qu'ils le forcèrent à rétrograder sur Cabes. Le cîd Abou-Zeid resta quelque temps à Ghadams pour en avoir des nouvelles et, quand il eut appris cette retraite malheureuse, il alla trouver son père et lui fit un exposé exact de tout ce qui venait de se passer. Abou-'l-Ola en fut courroucé au point de vouloir faire mourir le commandant du détachement ; mais il se vit forcé de rentrer à Tunis par suite d'une indisposition. Ayant alors appris qu'Ibn-Ghanîa venait de quitter Oueddan pour se rendre dans le Zab et que les habitants de Biskera avaient reconnu l'autorité du chef almoravide, il envoya contre lui un corps d'Almohades sous les ordres du cîd Abou-Zeid. A l'approche de ces troupes, Ibn-Ghanîa rentra dans le Désert, et Abou-Zeid, ne pouvant l'atteindre, s'en retourna et marcha sur Biskera. Pour châtier cette ville, il la livra au pillage et ne repartit pour Tunis qu'après l'avoir entièrement dévastée.

---

[1] On voit que le Oueddan, dont il est question ici, est celui qui est situé au nord de Morzouc. — Voyez l'*Index géographique* du premier volume.

Abou-'l-Ola reçut ensuite la nouvelle qu'Ibn-Ghanîa avait reparu sur la frontière de l'Ifrîkïa, suivi d'un ramassis d'Arabes et de Berbères, et fit marcher contre lui le cîd Abou-Zeid. A peine ce prince fut-il arrivé à Cairouan, qu'Ibn-Ghanîa profita de son éloignement pour se diriger contre Tunis. Abou-Zeid, soutenu par ses alliés arabes et berbères hoouarites, qui emmenaient avec eux leur familles et leurs troupeaux, se mit à la poursuite de son adversaire et l'atteignit à Medjdoul. Dans cette rencontre, qui eut lieu vers le commencement de l'an 621 (janv.-fév. 1224), les deux armées se battirent avec un grand acharnement. Pendant que les Almohades engageaient le combat, Bâra-Ibn-Hannach[1], chef des Hoouara, fit dresser ses tentes et inspira ainsi à son peuple la résolution de vaincre ou mourir. Cette journée se termina par la déroute des Almoravides, et Ibn-Ghanîa, qui perdit une foule de ses guerriers, moissonés par la mort, prit la fuite et laissa tomber son camp au pouvoir des vainqueurs. Abou-Zeid renonça à la poursuite de l'ennemi et prit le chemin de la capitale, sachant que son père, le cîd Abou-'l-Ola, y était mort depuis le mois Châban, 620 (sept. 1223). Lors de son arrivée, il expédia une dépêche à El-Mostancer pour lui faire part de cet événement et de la défaite des Almoravides. Au moment même où il redigeait cet écrit, il ignorait que le monarque almohade venait de prononcer la destitution d'Abou-'l-Ola et de nommer au gouvernement de l'Ifrîkïa Abou-Yahya-Ibn-Abi-Amran de Tinmelel, qui commandait alors à Maïorque.

Sur ces entrefaites eurent lieu la mort d'El-Mostancer et l'avènement d'Abd-el-Ouahed-el-Makhloué, fils de Youçof et petit-fils d'Abd-el-Moumen. Le nouveau souverain annula la décision prise par son prédécesseur et autorisa, par écrit, le cîd Abou-Zeid à garder le commandement.

Dès ce moment, celui-ci gouverna au gré de ses passions et tyrannisa le peuple à un tel point, qu'il devint l'objet de l'exécration

[1] Ci-devant, p. 102, notre auteur ou son copiste a écrit, par erreur, *Hannach-Ibn-Bâra*. — Voy. ci-après, p. 303 et t. I, p. 278.

générale. L'on céda d'autant plus facilement à ce sentiment, qu'Abou-Mohammed le hafside et son fils avaient su gagner tous le cœurs. Abou-Zeid fut bientôt remplacé par Abou-Mohammed II, ainsi que nous allons le raconter, et, s'étant ensuite embarqué avec ses trésors et sa famille, il partit pour la capitale [de l'empire almohade].

RÈGNE D'ABOU-MOHAMMED-ABD-ALLAH, FILS D'ABOU-MOHAMMED, FILS D'ABOU-HAFS.

La mort d'El-Makhloué et l'avènement d'El-Adel amenèrent la nomination d'Abou-Mohammed-Abd-Allah, fils d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, au gouvernement de l'Ifrîkïa. Celui de Bougie fut accordé en même temps à Yahya-Ibn-el-Attas-et-Tînmeleli, qui remplaça ainsi Ibn-Yaghmor. Le cîd Abou-Zeid reçut alors du khalife l'ordre de revenir à la cour.

Abou-Mohammed envoya, sur-le-champ, à son cousin Abou-Amran-Mouça, fils d'Ibrahîm le hafside, un écrit par lequel il l'autorisa à gouverner l'Ifrîkïa jusqu'à son arrivée.

Dans le mois de Rebiâ second 623 (avril 1226), le cîd Abou-Zeid quitta le pouvoir, et Abou-Amran se chargea de la lieutenance dont il continua à remplir les fonctions pendant à peu près huit mois. Abou-Mohammed partit enfin de Maroc pour se rendre à sa destination et, arrivé à Bougie, il envoya son frère, l'émir Abou-Zékérïa, à Tunis, afin d'amener au devant de lui la population de la capitale, classe par classe.

Dans le mois de Châban (août) de la même année, Abou-Zékérïa y fit son entrée, après avoir châtié, en chemin, la tribu des Oulhaça. Les Aulad-Cheddad, chefs de cette peuplade, s'étaient concertés pour attaquer Abou-Mohammed quand il passerait auprès de Bône, et ce fut alors qu'il confia à l'émir Abou-Zékérïa le soin d'étouffer ce mouvement et de lui amener ensuite les notables de Tunis. Abou-Zékérïa exécuta la première de ces commissions, puis, dans le mois de Ramadan (septembre), il sortit de la capitale, avec les diverses corporations, et se rendit à Setîf, au-devant de son frère.

Dans le mois de Dou-'l-Câda (novembre), Abou-Mohammed arriva à Tunis où il reçut de son lieutenant, Abou-Amran, les rênes du pouvoir, et, dans le mois de Safer 624 (janvier-février 1227), il donna le gouvernement de Castîlïa à son frère, Abou-Ibrahîm, qui venait d'arriver du Maghreb. Trois mois plus tard, il nomma son frère, Abou-Zékérïa, gouverneur de la ville et de la province de Cabes.

Il s'était déjà établi dans Tunis, quand on vint lui annoncer qu'Ibn-Ghanîa avait pénétré dans Bougie de vive force et qu'il s'était porté de là vers Tedellis, en ravageant tout sur son passage. Cette nouvelle le décida à se mettre en campagne, et, dès qu'il eut nommé ses frères à des commandements, ainsi que nous venons de le dire, il poussa rapidement jusqu'aux environs d'Obba et attaqua la tribu de Hoouara pendant qu'elle ne s'y attendait pas. Sachant que cette population se plaisait dans le brigandage, il l'abandonna à la fureur du soldat et en envoya les chefs à El-Mehdïa pour y rester prisonniers. Se remettant ensuite sur les traces d'Ibn-Ghanîa, il entra dans Bougie, où il rétablit l'ordre, et se rendit ensuite à Milîana en traversant [la ville de] Metîdja. Apprenant alors que cet aventurier avait pris la route de Sidjilmessa, il rebroussa chemin et rentra à Tunis dans le mois de Ramadan 624 (août-sept. 1227).

Depuis lors, rien ne vint le troubler dans l'exercice de son autorité, jusqu'au moment où son frère, Abou-Zékérïa, lui enleva le pouvoir. Nous aurons maintenant à parler de cet événement.

PREMIÈRE ÉPOQUE DU RÈGNE DE L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA, FONDATEUR DE LA DYNASTIE HAFSIDE.

En l'an 624 (1227), El-Adel perdit la vie à Maroc, et son frère, El-Mamoun, fut proclamé khalife en Espagne. Ce prince, qui venait de se révolter quelques jours avant la mort d'El-Adel et qui s'était alors fait reconnaître comme souverain, envoya au gouverneur hafside, Abou-Mohammed-Abd-Allah, l'ordre de lui faire prêter le serment de fidélité par tous les Almohades qui se

trouvaient dans Tunis. Abou-Mohammed repoussa cette injonction et renvoya les messagers qui la lui avaient portée. El-Mamoun s'adressa alors au gouverneur de Cabes, l'émir Abou-Zékérïa, frère d'Abou-Mohammed, et, avec la lettre qu'il lui écrivit au sujet de la conduite de celui-ci, il lui envoya le diplôme de gouverneur de l'Ifrîkïa. En conséquence de cette communication, Abou-Zékérïa gagna l'appui d'Ibn-Mekki, grand cheikh de Cabes, et administra à ses subordonnés le serment de fidélité envers El-Mamoun. A cette nouvelle, Abou-Mohammed sortit de Tunis dans le dessein de combattre son frère ; mais, arrivé à Cairouan, il dut renoncer à ce projet et abdiquer le pouvoir, par suite d'une révolte qui éclata parmi ses troupes almohades.

La députation, chargée d'annoncer à Abou-Zékérïa la déposition de son frère par l'armée, le rencontra au moment où il allait chercher l'appui de Rehab-Ibn-Mahmoud[1] et des Arabes nomades de la province de Tripoli. Ces envoyés lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité et l'escortèrent au camp almohade où Abou-Mohammed venait de renoncer au pouvoir.

L'émir Abou-Zékérïa partit ensuite pour Tunis et y fit son entrée dans le mois de Redjeb 625 (juin-juillet 1228). Son premier soin fut de reléguer son frère Abou-Mohammed dans le Casr-Ibn-Fakher et d'ordonner l'arrestation d'Abou-Amr, secrétaire d'état. Venu d'Espagne et porté au secrétariat, cet homme était parvenu à exercer une grande influence sur l'esprit de son maître et lui avait souvent conseillé de se méfier de son frère. Abou-Zékérïa assouvit sa vengeance en faisant mourir ce malheureux dans les tortures. Il embarqua alors Abou-Mohammed pour le Maghreb, se chargea de toute l'autorité et, secondé par son vizir, Meimoun-Ibn-Eïça le hintatien, il vit prospérer toutes ses entreprises.

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé offrent la leçon *Mohammed*. Notre correction est justifiée par le passage de la page 160 du t, I, où il est question de la famille des *Mahmoud*.

L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA SE REND INDÉPENDANT DE LA DYNASTIE D'ABD-EL-MOUMEN.

Quand Abou-Zékérïa eut appris la conduite extraordinaire qu'El-Mamoun tenait à Maroc ; comment il avait mis à mort beaucoup d'Almohades, surtout ceux qui appartenaient aux tribus de Hintata et de Tînmelel ; comment il avait ôté la vie à ses frères Ibrahîm et Abd-Allah[-el-Adel], celui qu'on avait détrôné ; comment il avait ouvertement blâmé le Mehdi d'avoir prétendu à l'impeccabilité, proposé de nouveaux articles de foi, permis que l'appel à la prière fut fait en langue berbère, innové, par l'introduction d'un appel à la prière du grand-matin, donné une forme carrée aux monnaies et enseigné d'autres nouveautés ; comment, enfin, ce prince avait porté atteinte à la doctrine almohade en fondant sur d'autres bases l'organisation de l'empire, en supprimant le nom du Mehdi dans le prône du vendredi, en empêchant que ce même nom fût inscrit sur les monnaies et en faisant prononcer des malédictions publiques contre cet imam ; quand Abou-Zékérïa eut connaissance de ces événements, il résolut de proclamer la déchéance d'El-Mamoun, et, profitant, pour cela, de l'arrivée de quelques fonctionnaires que ce monarque venait de nommer à des places en Ifrîkïa, il les renvoya à leur maître et fit célébrer la prière publique au nom de son neveu Yahya-Ibn-en-Nacer, qui se trouvait alors à la tête d'une insurrection dans la montagne des Heskoura. Ceci se passa en l'an 626 (1228-9). Dès qu'il eut appris que Yahya était dans l'impuissance de rien effectuer, à cause de la faiblesse de son parti, il négligea ce prince tout-à-fait et se borna à faire la prière au nom de l'imam El-Mehdi. A cette occasion, il prit le titre d'*Emir* et employa ce mot pour parapher ses lettres officielles ; puis, en l'an 634 (1236-7), il se fit publiquement reconnaître pour souverain. Alors, dans la prière du vendredi, à la suite du nom de l'imam El-Mehdi, on ajouta le sien avec la simple désignation d'*émir* sans aller jusqu'au titre d'*Emîr-el-Moumenîn (commandant des croyants)*. Les fonctionnaires de l'empire se permirent,

cependant, de le désigner ainsi, jusqu'à ce qu'un certain jour, un des poètes, attachés à la cour, lui ayant récité un éloge en vers qui commençait ainsi :

Courage ! ajoute le mot El-Moumenîn *à celui d'*émir.
Personne ne mérite ce titre mieux que toi !

il défendit à qui que ce fut de le lui donner, et tant qu'il régna, il ne voulut jamais l'adopter.

PRISE DE BOUGIE ET DE CONSTANTINE.

Après avoir répudié la souveraineté de la famille d'Abd-el-Moumen et s'être déclaré indépendant à Tunis, l'émir Abou-Zékérïa marcha contre Constantine, l'an 626 (1228-9). Il tint cette ville investie pendant quelques jours, et, par suite des propositions secrètes que lui fit Ibn-Alennas, il attaqua la place par un endroit mal gardé et y pénétra de vive force. Le prince qui y exerçait le commandement et qui était fils d'Abou-Abd-Allah-el-Hardani, fils de Youçof-el-Acheri [1], fut fait prisonnier et remplaçé par Ibn-en-Noman. Cette conquête achevée, l'émir alla s'emparer de Bougie et se saisir du gouverneur, le cîd Abou-Amran, fils aussi du cîd Abou-Abd-Allah-el-Hardani. Ces deux frères furent embarqués pour El-Mehdïa où ils devaient rester en détention et jouir d'une pension convenable; mais leurs familles furent transportées à Séville, en Espagne, sous la conduite d'Ibn-Aumaz [2]. Avec les fils d'El-Hardani, l'émir Abou-Zékérïa envoya prisonniers à El-Mehdïa Mohammed-Ibn-Djamê, le fils de celui-ci et son neveu, Djaber-Ibn-Aun-Ibn-Djamê, tous chefs de la tribu de Mirdas, branche de celle d'Auf. On y conduisit aussi Ibn-Abi-'s-Cheikh-Ibn-Acaker, chef douaouidien. Tous ces personnages furent enfermés dans la prison d'état.

Le ministre des finances à Bougie, Abou-Abd-Allah-el-Lihyani,

---

[1] Voy. p. 88, note 3.

[2] Variante : *Aumazîr*. Peut-être faut-il lire *Akmazîr*.

qui avait embrassé le parti de son frère, Abou-Zékérïa, reçut de lui, plus tard, des charges d'une grande importance, et, toutes les fois que cet émir s'éloignait de Tunis, il y remplit les fonctions de lieutenant.

En cette même année, Abou-Zékérïa confisqua les biens de son vizir Meimoun-Ibn-Mouça et l'envoya prisonnier à Cabes ; mais, plus tard, il lui permit de se retirer à Alexandrie. Abou-Yahya-Ibn-Abi-'l-Alâ-Ibn-Djamê, successeur de Meimoun dans le vizirat, conserva cette place toute sa vie. Abou-Zeid, fils de Mohammed, frère cadet d'Abou-Yahya-Ibn-Djamê, fut choisi pour le remplacer et, jusqu'à sa mort, il conserva cette haute position.

MORT D'IBN-GHANÎA. — LE SULTAN ABOU-ZÉKÉRÏA INSTALLE A BOUGIE, EN QUALITÉ DE GOUVERNEUR, SON FILS, L'ÉMIR ABOU-YAHYA-ZÉKÉRÏA.

Quand l'émir Abou-Zékérïa se fut rendu maître de l'Ifrîkîa, il prit aussitôt la résolution d'en expulser Ibn-Ghanîa. Dans l'exécution de cette tâche, il remporta plusieurs victoires mémorables et parvint à chasser le chef almoravide de la province de Tripoli et du Zab. Toujours acharné à la poursuite de son adversaire, il s'avança jusqu'à Ouergla, et ce fut alors qu'il bâtit la grande mosquée de cette ville. Voulant ensuite mettre ses états à l'abri de toute attaque, il cantonna des corps d'armée sur les frontières et y établit des gouverneurs. Pendant quelque temps, Ibn-Ghanîa, accompagné d'une petite troupe de Soleimides, d'Hilaliens et d'autres Arabes, mena une vie errante dans les lieux où on l'avait repoussé, et il y mourut l'an 631 (1233-4). Comme il ne laissa pas de fils, on cessa de penser à lui, et Dieu effaça de la terre les traces de sa révolte. Dès ce moment commença la prospérité de l'empire hafside ; l'esprit de la domination palpita dans le sein de cette dynastie, et le territoire dont elle était maîtresse prit une grande extension.

Abou-Zékérïa forma alors le projet de soumettre le Maghreb central et, en l'an 632, il quitta Tunis afin d'envahir les terri-

toires occupés par les Zenata. Arrivé à Bougie, il y séjourna quelque temps et, de là, il alla s'emparer d'Alger. Après avoir établi dans cette ville un gouverneur de son choix, il entra dans le pays des Maghraoua où il accueillit la prompte soumission de la famille Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman, et, voyant que les Beni-Toudjîn se disposaient à lui résister de vive force, il occupa la ville d'El-Bat'ha et les attaqua avec un succès complet. Leur chef, Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas, fut fait prisonnier et envoyé à Tunis.

La conquête du Maghreb effectuée, Abou-Zékérïa reprit le chemin de sa capitale et installa dans Bougie, en qualité de gouverneur, son fils, l'émir Abou-Yahya-Zékérïa. Avec ce prince, il laissa un membre de la tribu de Hintata nommé Yahya-Ibn-Saleh-Ibn-Ibrahîm, pour lui servir de vizir, et il plaça auprès de lui deux autres Hintatiens, l'un, nommé Abd-Allah-Ibn-Abi-Tehdi, en qualité de conseiller, et l'autre, Abd-el-Hack-Ibn-Yacîn, comme receveur des impôts. Plus tard, il adressa à son fils une lettre de conseils dans laquelle il traita de toutes les matières qui regardent la religion, l'état et l'administration. Ce document, émané d'une source aussi respectable, brille tellement par les pensées et le style que nous regardons comme un devoir de le reproduire[1].

CHATIMENT DES HOOUARA PAR LE SULTAN.

Depuis la conquête de l'Ifrîkïa [par les premiers musulmans], les Hoouara s'étaient fait remarquer par leur nombre et leur puissance ; mais, ayant pris part à la révolte d'Abou-Yezîd, ils avaient succombé, vaincus et accablés par les forces de l'empire fatemide. Il en survécut, cependant, quelques débris épars qui se tinrent dans l'Auras, ainsi que dans les plaines de l'Ifrîkïa

---

[1] On trouvera cette pièce plus loin, dans le chapitre qui a pour sujet la mort de l'émir Abou-Yahya-Zékérïa.

qui s'étendent derrière cette montagne[1] et qui vont aboutir à Obba, à Mermadjenna, à Sebîba et à Toborsoc.

Quand les Almohades eurent renversé le royaume des Sanhadja et que les Arabes nomades, tant hilaliens que soleimides, eurent conquis les campagnes de l'Ifrîkïa et subjugué, par leur supériorité en nombre, les habitants de ces contrées, les peuplades hoouarides dont nous venons de parler, adoptèrent les usages des vainqueurs, leur habillement, leur vie nomade et toutes leurs manières; elles renoncèrent à leur dialecte barbare pour adopter l'idiôme des Arabes et finirent par oublier totalement leur première langue. C'est là un des résultats que l'imitation du vainqueur amène chez le peuple vaincu.

Eblouis par les succès d'Abd-el-Moumen et des Almohades, les Hoouara se montrèrent disposés à l'obéissance envers cette dynastie naissante; mais, après que l'usurpation de l'émir Abou-Zékérïa eut fait passer le gouvernement [de l'Ifrîkïa] dans la famille d'Abou-Hafs, ils témoignèrent un esprit d'insubordination qui les conduisit au refus de l'impôt et aux actes de brigandage sur les grandes routes. Le sultan [Abou-Zékérïa] fut donc obligé de prendre des mesures sévères à leur égard : il quitta Tunis, l'an 636 (1238-9), sous le prétexte d'une expédition contre les habitants de l'Auras, et il envoya aux Hoouara l'ordre de lui fournir un contingent de troupes. Quand tous ces détachements furent arrivés au camp, il les fit tailler en pièces par ses Almohades et Arabes. Ceux qui échappèrent à la mort tombèrent presque tous dans l'esclavage; leurs richesses devinrent la proie du soldat; leur chef, Abou-'t-Taiîb-Bâra-Ibn-Hannach, y perdit la vie, et le petit nombre qui put se soustraire au massacre par la fuite resta dans un dénuement complet. Ce châtiment abaissa l'orgueil des Hoouara, paralysa leurs forces et les obligea à rester désormais dans l'obéissance.

---

[1] Pour se rendre raison de cette orientation, il faut se rappeler que l'auteur écrivit son histoire dans le Casr-Ibn-Selama, forteresse située à plusieurs journées O. de l'Auras.

RÉVOLTE D'EL-HERGHI A TRIPOLI.

Le cheikh almohade, Yacoub-Ibn-Youçof-Ibn-Mohammed-el-Herghi, surnommé Abou-Abd-er-Rahman, avait reçu de l'émir Abou-Zékérïa le gouvernement de la ville et de la province de Tripoli. En partant pour sa destination, il emmena avec lui un corps de troupes almohades destiné à défendre ce pays contre les Debbab, tribu arabe soleimide. S'étant établi dans le commandement de la province, il en fit rentrer les impôts et prit à sa solde les Arabes et les Berbères des environs de la ville. Lié d'amitié avec El-Djouheri [1], il éprouva de vives inquiétudes en apprenant la triste fin de ce fonctionnaire, mis à mort, l'an 639, ainsi que nous venons de le raconter [2]. Le sultan lui envoya alors l'ordre de se rendre à la cour, et voyant qu'il cherchait des prétextes pour ne pas s'y conformer, il chargea Ibn-Abi-Yacoub, frère [d'El-Herghi] d'aller le chercher. Cette démarche ne fit qu'accroître les appréhensions du gouverneur; épouvanté par la perspective du sort qui l'attendait et comptant sur l'influence que devaient lui donner les trésors qu'il avait amassés dans l'administration des impôts, il conçut le projet de se rendre indépendant. Les habitants de la ville devinèrent ses intentions et, craignant qu'il ne s'abouchât avec les Arabes, si l'on n'agissait pas sur-le-champ, ils le mirent aux arrêts ainsi que son frère et ses partisans. Ce coup-d'état fut exécuté la même nuit que l'on en avait conçu la pensée. On expédia aussitôt un courrier à la capitale pour y annoncer cette nouvelle et, bientôt après, on reçut du sultan l'ordre de faire mourir les prisonniers. Leurs têtes furent envoyées à Tunis et leurs cadavres, mis en croix, restèrent

---

[1] Il sera question de ce fonctionnaire dans le second chapitre, après celui-ci. Ici l'auteur écrit *Djouaheri*, mais la leçon adoptée dans la traduction est la bonne.

[2] Ici l'auteur commet une inadvertance, l'histoire d'El-Djouheri se trouvant plus loin. On peut supposer que ce chapitre sur El-Herghi est un de ceux qu'Ibn-Khaldoun intercala dans son ouvrage.

exposés sur les murs de Tripoli. Cette exécution obtint l'approbation générale et donna aux poètes l'occasion d'adresser au sultan des vers de félicitation.

Au nombre de ceux qui périrent avec El-Herghi se trouva Mohammed-Ibn-Abi-Amran-Ibn-Amran, fils du grand cadi de Maroc. Arrivé à Tunis sans emploi, il était allé à Tripoli où il s'était attaché au service d'El-Herghi, et, comme le bruit s'était répandu qu'il avait composé un discours pour l'inauguration de son patron, cette circonstance lui coûta la vie.

Il y avait aussi à El-Mehdïa un agent politique du gouvernement almohade, nommé Abou-Hamra [1], qui s'était distingué par sa bravoure dans les expéditions maritimes. Il avait exercé le commandement de la flotte et, par de fréquentes courses, il était parvenu à inspirer un tel effroi aux guerriers des nations infidèles qu'il avait mis les côtes du territoire musulman à l'abri de leurs attaques. La renommée venait de répandre au loin le bruit de ses exploits, quand la rumeur publique l'accusa d'avoir eu des intelligences secrètes avec El-Djouheri et El-Herghi. L'on disait aussi que le cadi d'El-Mehdïa, Abou-Zékérïa-el-Barki *(natif de Barca)*, avait eu connaissance de leurs machinations. Un mandat impérial fut donc expédié à Abou-Ali-Ibn-Abi-Mouça le hafside, lui ordonnant de faire mourir Ibn-Abi-'l-Ahmer et d'envoyer le cadi prisonnier à la capitale. Quand El-Barki y fut arrivé, le sultan soumit sa conduite à une enquête et, reconnaissant son innocence, il le fit mettre en liberté et le renvoya à El-Mehdïa.

On fit aussi mourir à Tunis un soldat que l'on soupçonnait avoir trempé dans la conspiration d'El-Herghi et fait des démarches pour soulever les milices. Comme cet homme était l'ami intime de Rehab-Ibn-Mahmoud, émir des Debbab, le sultan [voulut éviter l'éclat d'une condamnation publique et] le fit assassiner par quelques misérables appartenant à la race des Zenata. Jamais on ne rechercha les auteurs de ce crime.

Le sultan continua à poursuivre et à faire exécuter tous les

---

[1] Quelques lignes plus loin, ce nom est écrit *Ibn-Abi-'l-Ahmer*.

individus qui s'étaient mêlés dans cette conjuration, et il ne s'arrêta qu'après avoir effacé jusqu'aux derniers vestiges de trahison.

VALENCE, MURCIE ET L'ESPAGNE ORIENTALE RECONNAISSENT LA SOUVERAINETÉ D'ABOU-ZÉKÉRÏA ET LUI ENVOIENT UNE DÉPUTATION.

A l'époque où Ibn-Merdenîch-Abou-Djemîl-Zîan, fils d'Abou-Hamlat-Modafê, fils d'Abou-'l-Haddjadj, fils de Sad, enleva la ville de Valence au cîd Abou-Zeid, fils du cîd Abou-Hafs, l'influence que la dynastie d'Abd-el-Moumen avait exercée en Espagne venait de s'éteindre. Après la révolte d'Ibn-Houd contre El-Mamoun [le souverain almohade] et la guerre qui en fut la suite, Ibn-el-Ahmer s'empara d'Arjona; ensuite, de toute part, le tumulte des combats retentit dans ce malheureux pays. Le roi chrétien [Saint-Ferdinand] attaqua, de plusieurs côtés, les frontières musulmanes, et le roi d'Aragon établit le blocus autour de Valence. Pendant l'année 633 (1235-6), les musulmans eurent à soutenir sept siéges contre les chrétiens : deux à Valence, un à l'île de Xucar et Xativa, un à Jaen, un à Tavira, un à Murcie et un à Niebla. D'un autre côté, la flotte génoise menaça la ville de Ceuta. Le roi de Castille se rendit maître de Cordoue; celui d'Aragon occupa Xucar et plusieurs autres forteresses de la province de Valence. Pour faciliter le blocus de cette dernière ville, le roi d'Aragon fit élever le château d'Enessa[1] et s'éloigna ensuite, après y avoir installé une garnison. Zîan-Ibn-Merdenîch forma alors le projet d'attaquer les troupes établies dans cette place forte, et rassembla sous ses drapeaux les populations de Xativa et de Xucar, afin de marcher contre les chrétiens. Dans la rencontre qui s'ensuivit, les musulmans furent mis en déroute, la plupart d'entre eux furent blessés ou tués, et Abou-'r-Rebiâ-Ibn-Salem, le plus savant traditioniste de l'Espagne, y

[1] En arabe : *Anicha*. Cette forteresse, appelée aussi le château de Puche, était située à deux lieues de Valence. Herreras en parle aux années 1236, 1237.

trouva le martyre. Cette journée funeste présagea la chute de Valence. La cavalerie chrétienne commença alors à inquiéter la ville par des incursions sans cesse renouvelées ; puis, dans le mois de Ramadan 635 (avril-mai 1238), le roi d'Aragon vint y mettre le siége et la réduisit presque à la dernière extrêmité.

Dans l'empire de Maroc, la dynastie d'Abd-el-Moumen était sans force; mais, en Ifrîkïa, venait de s'élever un nouveau royaume, celui des Hafsides. Ibn-Merdenîch et les musulmans de l'Espagne orientale fixèrent donc leur espoir sur Abou-Zékérïa, et, croyant pouvoir ramener la fortune avec le concours de ce prince, ils lui envoyèrent un écrit par lequel ils le reconnaissaient pour leur souverain. Ibn-Merdenîch chargea son secrétaire, le jurisconsulte Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Abbar, de s'y rendre aussi et de solliciter des secours. Ce fut un jour bien solennel que celui dans lequel cette députation parut à la cour pour remplir sa mission. Dans cette brillante assemblée, Ibn-el-Abbar récita son poème dont la rime est formée par la lettre *s* [1] et dans lequel il implore le prince hafside de porter secours aux musulmans. Nous reproduisons ici cette pièce remarquable :

Que ta cavalerie, — la cavalerie de Dieu, — entre dans l'Andalousie! pour délivrer ce pays; la route est frayée devant toi [2].

Porte à l'Espagne suppliante un généreux secours; les opprimés ont toujours invoqué ton puissant secours!

Accablé par ses douleurs, ce pays rend le dernier soupir! de combien de maux ne l'a-t-on pas abreuvé depuis le matin jusqu'au soir!

Malheureuse péninsule! tes habitants succombent, en victimes, sous les coups de l'adversité, et ton bonheur d'autrefois a fini par s'anéantir.

---

[1] Dans les poëmes arabes, la rime du premier couplet se reproduit à la fin de tous les vers suivants.

[2] Il est impossible de conserver, dans une traduction, toutes les beautés de style et d'expression qui rendent cette pièce un chef-d'œuvre.

Avec chaque aurore survient une nouvelle calamité qui est pour toi un sujet de deuil, pour l'ennemi une fête.

Avec chaque soir arrive un nouveau désastre qui change la sécurité en crainte et la joie en tristesse.

Les chrétiens ont juré que le sort partagera entre eux tes trésors les plus précieux, [ces êtres] charmants que le voile [dn harem] dérobe aux regards.

En Valence et en Cordoue se passent des choses qui nous arrachent, non-seulement des soupirs, mais l'âme!

Dans plusieurs villes, l'infidélité est entrée, joyeuse et triomphante, pendant que la foi en est sortie tout éplorée.

Par suite des invasions, elles nous offrent un spectacle qui attriste la vue autant qu'il l'avait réjouie.

Que sont devenues leurs mosquées? — L'ennemi les a changées en couvents! — Et leurs lieux d'assemblée? — On y entend le son de la cloche!

Comment, hélas! rendre à l'Espagne ce qu'elle a perdu? — Ces écoles où l'on étudiait le texte sacré et dont il ne reste que des ruines!

Où sont ces maisons de campagne où la main du zéphir butinait, à volonté, sur des robes [de verdure] et des manteaux brodés [de fleurs]?

Là se trouvaient des bocages qui charmaient nos regards; mais leur fraîcheur a disparu, leur feuillage s'est desséché.

L'aspect des paysages qui les entourent produit maintenant un effet étrange: il force le voyageur à s'arrêter [pour répandre des larmes] et l'habitant du sol à s'enfuir.

Comme les infidèles y ont promptement répandu la désolation! Quelle ruine! Semblables aux sauterelles, ils envahissent nos séjours pour les ravager.

Ils ont dépouillé Valence de sa parure en insultant ses frontières, ainsi que le lion chasseur accule sa proie.

Où est la vie heureuse dont nous recueillions naguères les fruits savoureux? Où est la tige flexible [la belle à taille élancée] que nous faisions plier [vers notre sein]?

Un tyran, né pour perdre l'Espagne, en a effacé les charmes;

— *pour la ruiner, jamais il ne dort, jamais il ne sommeille.*

Les environs[1] *frisonnèrent d'horreur quand il vint les occuper et mutiler leurs monuments superbes.*

Le champ lui est resté libre, et ses mains s'étendent pour saisir [un prix] auquel, à pas furtifs, il n'avait jamais pu atteindre [autrefois].

Resté sans rival, il a vanté la doctrine de la trinité; mais si les unitaires[2] *déployaient leur étendard, il n'oserait dire une parole.*

Prince miséricordieux! renoue le câble du [navire espagnol] auquel une guerre acharnée n'a laissé ni câble, ni mouillage.

Fais revivre ce que l'ennemi y a détruit, de même que tu as remis en vie la doctrine du Mehdi.

Dans ces jours-là, tu fus le premier à courir au secours de la vérité, et, chaque nuit, tu t'éclairais à la lumière de cette loi directrice.

Tu fus alors le champion de la cause de Dieu; [on t'y voyait agir] comme l'épée tranchante et comme le nuage qui verse ses eaux [bienfaisantes].

Tu as dissipé les ténèbres répandues par la doctrine almoravide[3], *ainsi que les rayons du matin chassent la nuit obscure.*

Voici des lettres, messagers qui invoquent ton aide; car tu es le meilleur de ceux en qui l'homme réduit au désespoir puisse placer sa confiance.

Un navire, heureusement dirigé, est venu te trouver; il espère reconnaître en toi le seigneur bien-aimé, le maître intelligent.

Porté sur l'Océan et ballotté par les vagues, il a essuyé également de légères et de rudes [épreuves].

---

[1] Malgré le texte et les manuscrits, je lis *ardjaoha* au nominatif.

[2] Ou *Almohades.*

[3] Le texte dit : *les ténèbres écrites par l'incorporation;* c'est-à-dire la doctrine de l'anthropomorphisme. Voy. ci-devant pp. 257, 258

Poussé par la tempête, il a déployé ses derniers efforts, à l'instar du coursier auquel tu fais déployer [ce qui lui reste de forces] pour atteindre le bout de la carrière.

Il est venu trouver [Abou-Zékérïa-] Yahya, fils d'Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hafs, afin de baiser le sol que sa présence a sanctifié.

Ce prince auquel bien des royaumes obéissent comme seigneur spirituel et temporel; maintenant qu'ils ont revêtu la robe de sa bienveillance.

[Il est venu trouver un prince] dont chaque voyageur s'empresse de baiser la main, et vers lequel chaque malheureux accourt pour obtenir des bienfaits.

[Un prince] favorisé de Dieu, dont les flèches frapperaient les étoiles, s'il lui plaisait d'y viser, et auquel la limite du monde dirait, sans hésiter : « Me voici à ton service, » s'il lui ordonnait d'approcher.

[A lui appartient] un émirat dont le drapeau est porté par la main du destin, et un empire dont la puissance entraîne tous les obstacles[1].

Chez lui, la lumière du jour provient de l'éclat de ses dents, et la couleur foncée de ses lèvres fournit des ténèbres à la nuit[2].

On le croirait la lune, entouré, comme il l'est, d'un halo de gloire et d'une garde de lances qui étincellent [comme les étoiles].

A lui, appartiennent deux stations : la terre et les pléiades; stations auxquelles ce qui est exalté [les planètes] et ce qui est enraciné dans la terre [les montagnes] doivent céder en sublimité.

Roi favorisé de Dieu! tu seras pour l'Espagne un [signe de] majesté devant lequel les ennemis de la foi tomberont renversés.

---

[1] Le mot *el-caaça* paraît tirer sa signification du verbe dérivé *tacaaça*.

[2] Dans la poésie arabe, on dit que les dents d'une belle personne répandent une clarté comme celle du jour et que l'incarnat de ses lèvres est tellement foncé qu'il ressemble aux ténèbres de la nuit.

On regarde comme une nouvelle certaine que tu dois rendre la vie à ce pays en donnant la mort aux rois des Francs[1].

Purifie [par le sang] ton pays [l'Espagne] de la souillure que lui imprime la présence de l'ennemi; la pureté ne s'obtient qu'en lavant les souillures.

Qu'une armée invincible foule le sol espagnol, jusqu'à ce que la tête de chaque chef s'abaisse [devant toi].

Porte secours à tes serviteurs qui, au fond de l'Espagne orientale, ont les yeux remplis de larmes[2].

Ils se sont dévoués à ton service; mais leur séjour, miné par une maladie, va s'écrouler, à moins que tu n'y portes remède.

Jouis d'avance du bonheur que tu goûteras en dotant l'Andalousie de chevaux sveltes et de lances effilés.

Indique lui l'époque de la victoire qu'elle s'attend à remporter; espérons que le [dernier] jour de l'ennemi va bientôt arriver!

L'émir Abou-Zékérïa exauça cette prière et fit partir pour l'Espagne une flotte chargée de vivres, d'armes et d'argent, le tout évalué à cent mille pièces d'or. Abou-Yahya, fils de Yahya-Ibn-es-Chehîd le hafside, qui commandait cette expédition, parut devant Valence et, trouvant la ville étroitement bloquée [ainsi que nous l'avons dit], il alla débarquer ces munitions à Dénïa. Comme personne ne s'y présenta au nom d'Ibn-Merdenîch pour les recevoir, il prit le parti de tout vendre et d'en rapporter le prix. Valence souffrait alors à un tel degré par suite du blocus qu'un grand nombre des habitants mourut de faim; aussi, dans le mois de Safer 636 (sept.-oct. 1238), la gar-

[1] Littéralement : *aux rois des jaunes.* Les empereurs romains, après Vespasien, adoptèrent le surnom de *Flavius*, et les rois Goths d'Espagne en firent de même. C'est probablement pour cette raison que les musulmans donnent aux peuples chrétiens les noms de *Beni-'l-Asfer (enfant du jaune)* et *Beni-'s-Sofr (enfants des jaunes).* Ils auront pris *Flavius* pour *flavus.*

[2] Le poète ajoute ici : *qui coulent par pair et impair;* c'est-à-dire avec abondance.

nison entra en pourparlers et livra la place à Djacma (Jayme), roi d'Aragon. Ibn-Merdenîch quitta la ville lors de cette capitulation et passa dans l'île de Xucar où il fit proclamer la souveraineté d'Abou-Zékérïa. Quant à Ibn-el-Abbar, il repartit pour Tunis et entra au service du sultan.

Ibn-Merdenîch ayant été expulsé de Xucar par l'ennemi qui était venu l'y assiéger, se rendit à Denia, dans le mois de Redjeb (février-mars 1239) de la même année, et fit prêter aux habitants le serment de fidélité envers Abou-Zékérïa. Ensuite, il pratiqua des intelligences avec les habitants de Murcie qui, vers le commencement de l'année, avaient reconnu pour souverain Abou-Bekr-Azîz-Ibn-Abd-el-Mélek-Ibn-Khattab. Secondé par eux, il força les portes de la ville, dans le mois de Ramadan (avril-mai 1239), ôta la vie à ce chef, envoya à l'émir Abou-Zékérïa l'adhésion des habitants et rangea sous son obéissance l'Andalousie orientale. En 637 (1239-40), ses ambassadeurs lui rapportèrent de Tunis un acte qui le confirmait dans le gouvernement de ce pays. Il s'y maintint encore un an; mais, s'étant laissé enlever la ville de Murcie par Ibn-Houd, il dut se retirer dans la forteresse de Lecant-el-Hosoun (Luchente). En l'an 644 (1246), quand le roi de Barcelonne lui enleva cette place[1], il se rendit à Tunis.

ÉLÉVATION ET CHUTE D'EL-DJOUHERI.

Mohammed, fils de Mohammed-el-Djouheri *(le joailler)*, s'était acquis une haute réputation par les talents qu'il déploya au service d'Ibn-Agmazîr-el-Hintati, gouverneur de Ceuta et du pays des Ghomara, mais son habileté dans les affaires était encore moins grande que son ambition. Ayant obtenu une place, à Tunis, dans les bureaux du gouvernement, il rechercha toutes les occasions qui pourraient contribuer à lui gagner la faveur du souverain et à se faire donner de l'avancement. Les impôts

[1] Le château de Luchente fut pris en 1248, selon Ferreras.

fournis par les peuplades berbères qui campaient au milieu des Arabes nomades, n'étaient pas encore fixés d'une manière précise, on ne les enregistrait même pas dans les bureaux. Cette circonstance ayant amené El-Djouheri à conclure que les percepteurs et les gouverneurs des provinces en détournaient une bonne partie à leur profit, il obtint la direction de cette branche des contributions et en fit rentrer et enregistrer pour une valeur considérable. L'emploi qu'on venait de lui accorder forma une administration à part sous le nom de *bureau des nomades*[1]. La réputation qu'il sut acquérir dans l'exercice de ses nouvelles fonctions le fit remarquer par tous les fonctionnaires publics et lui attira la faveur et la confiance du souverain. La mort d'Abou-'r-Rebiâ-Ibn-el-Ghoreigher-el-Guenficeni[2], directeur général des contributions à Tunis, eut lieu vers cette époque, et El-Djouheri réussit à obtenir sa nomination à la place vacante, bien que, jusqu'alors, elle n'avait jamais été confiée qu'à l'un ou à l'autre des grands cheikhs almohades ; mais il avait tellement plu au sultan par son zèle et son habileté, que cette nomination n'éprouva aucune difficulté. Parvenu enfin à la position qu'il avait si ardemment recherchée, El-Djouheri crut faire servir son élévation au profit de son ambition : il adopta l'habillement militaire, équipa à ses frais un corps de cavalerie et, toutes les fois qu'il allait guerroyer contre les bédouins, il s'entourait des emblèmes de la royauté.

Pendant qu'il poursuivait ainsi sa carrière, Abou-Ali-Ibn-en-Nôman et Abou-Obeid-Allah-Ibn-Abi-'l-Hacen travaillaient à le perdre. Mécontents du peu d'égards qu'il leur avait témoigné, ils cherchaient à le desservir auprès du sultan, auquel ils représentèrent qu'un tel homme était fort à craindre et qu'il pourrait se mettre en révolte au moment où l'on s'y attendrait le moins. Il est vrai qu'El-Djouheri donnait beau jeu à ses ennemis par sa

---

[1] En arabe : *aml el-Omoud (administration de l'omoud)*. L'*omoud* est le bâton ou mat qui soutient la tente des nomades.

[2] Variente : *el-Guenfiti*.

forfanterie : l'on rapporte qu'un jour il dit au sultan, qui le consultait sur la manière de mettre à la raison quelques révoltés : « J'ai ici, à votre porte, mille cavaliers avec lesquels je me fais » fort d'écraser autant que vous voudriez de gens de cette es- » pèce. » Ces paroles firent une très-mauvaise impression sur l'esprit du prince ; il tourna le dos au fonctionnaire trop présomptueux et demeura parfaitement convaincu de la vérité des accusations que l'on avait dirigées contre lui.

Quand Abd-el-Hack-Ibn-Youçof-Ibn-Yacîn fut envoyé à Bougie avec [Abou-Yahya-]Zékérïa, fils du sultan, pour y remplir, auprès de cet émir, les fonctions de ministre des finances, El-Djouheri lui adressa ces paroles : « Vous devez cette nouvelle » position aux démarches que j'ai faites en votre faveur ; aussi, » vous aurez, dorénavant, à me montrer un dévouement à toute » épreuve et à vous conduire uniquement d'après les ordres que » je vous adresserai par écrit. » L'émir Zékérïa, à qui Abd-el-Hack rapporta ce discours, en fut extrêmement irrité, et il s'indigna surtout de ce qu'un homme tel qu'El-Djouheri prétendît lui enlever le droit de commandement.

Le sultan continua à recevoir d'autres dénonciations de la même nature que les précédentes et il en garda le souvenir en attendant le moment d'agir. Un délit, légalement constaté, lui procura enfin l'occasion de punir El-Djouheri et, en l'an 639 (1241-2)[1], ce ministre fut arrêté et livré à la vengeance de ses ennemis Ibn-Berân et En-Nedromi[2]. Pendant plusieurs jours, il supporta avec une fermeté extraordinaire les tortures auxquelles on le soumit ; mais, un matin, il fut trouvé mort dans sa prison. L'on rapporte qu'il s'était étranglé de sa propre main. Son cadavre, jeté dans la rue, resta exposé à toutes les insultes que ses ennemis purent imaginer.

---

[1] Le texte et les manuscrits portent 689. Cette date est fausse.

[2] Ces deux individus sont probablement les mêmes que notre auteur a désignés plus haut par les noms d'Ibn-en-Noman et d'Abou-Obeid-Allah.

PRISE DE TLEMCEN ET SOUMISSION DES BENI-ABD-EL-OUAD A LA DOMINATION HAFSIDE.

L'émir Abou-Zékérïa, après avoir soustrait l'Ifrîkïa à la domiuation de la famille d'Abd-el-Moumen, aspira au trône de l'empire almohade et à la possession de Maroc. Pour y parvenir, il chercha d'abord à se ménager des intelligences avec les Zenata dont l'appui lui parut indispensable. A plusieurs reprises, il mit en œuvre messages et sollicitations, dans l'espoir de gagner les chefs de ce peuple et, surtout, les émirs des Beni-Merîn, des Beni-Abd-el-Ouad, des Toudjîn et des Maghraoua.

A l'égard de Yaghmoracen l'abd-el-ouadite, une pareille tâche était très-difficile : ce prince, depuis sa soumission à la dynastie d'Abd-el-Moumen, n'avait jamais cessé de maintenir dans ses états l'autorité de l'empire almohade, et, animé d'un beau dévouement envers ses maîtres, il vivait en paix avec leurs amis et en guerre avec leurs ennemis. Au khalife [almohade] Er-Rechîd, il avait donné de nombreux témoignagnes de fidélité, et, jaloux de mériter la bonne opinion de ce monarque, il lui avait envoyé, à plusieurs reprises, de riches présents et des objets rares et curieux de toute espèce. Par ces démonstrations, il voulait témoigner combien l'amitié des Almohades lui était précieuse[1] et combien il la préférait à celle des Mérinides, famille qui commençait à diriger ses tentatives contre le Maghreb et l'empire fondé par Abd-el-Moumen.

Pendant que le sultan Abou-Zékérïa considérait, avec une sérieuse inquiétude, les liaisons qui attachaient ses voisins, les Abd-el-Ouadites et Yaghmoracen, au parti d'Er-Rechîd, il reçut la visite d'Abd-el-Caouï, émir des Beni-Toudjîn, qui vint, accompagné de quelques chefs maghraouiens, membres de la famille Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman [-Ibn-Mohammed], dans l'espoir d'obtenir des secours contre Yaghmoracen. Cette députation lui représenta qu'il pourrait facilement s'emparer de

[1] Je lis *teghannoman*.

Tlemcen et rallier à sa cause toutes les tribus zenatiennes; que, par l'occupation de cette ville, il aurait fait le premier pas vers la conquête de Maroc, et qu'enfin cette acquisition lui servirait d'échelle pour monter au trône qu'il ambitionnait, et de porte par laquelle il pourrait facilement envahir le Maghreb. Touché par leurs prières et leurs sollicitations, il résolut la guerre, et, après avoir convié ses Almohades, ses troupes et tous ses alliés à une expédition contre Tlemcen, il rassembla sous ses drapeaux toutes les populations bédouines appartenant aux tribus arabes de Rîah et de Soleim qui reconnaissaient son autorité. Ces nomades se précipitèrent en masse vers le lieu de réunion avec leurs femmes et leurs troupeaux, de sorte qu'en l'an 639 (1241-2), il put se mettre en marche à la tête d'une armée immense. D'après son ordre, l'émir Abd-el-Caouï-Ibn-Abd-el-Abbas et les fils de Mendîl-Ibn-Mohammed prirent les devants afin de rassembler leurs compatriotes, les guerriers de Zenata, de rallier leurs confédérés, les Arabes de la tribu de Zoghba, et de se poster sur la frontière de leur pays pour y attendre son arrivée. Il pénétra lui-même dans le désert de Zaghez, région située au sud de Tîteri et formant la limite occidentale des courses entreprises par les Rîah et les Soleim. Voyant alors que ces Arabes hésitaient à le suivre plus loin avec leurs femmes et qu'ils cherchaient mille prétextes pour s'arrêter, il dut employer de l'adresse, et même, dit-on, des ruses, afin de réveiller leur courage et de les décider à marcher. Il arriva, enfin, sous les murs de Tlemcen avec ses troupes almohades, les contingents zenatiens et ses alliés arabes. En traversant Milîana, il avait expédié à Yaghmoracen une ambassade chargée de lui exposer les motifs de cette expédition et de l'inviter à faire sa soumission. Cette démarche n'eut aucun succès, et les envoyés durent revenir sur leurs pas.

Quand l'armée almohade [hafside] eut pris position dans le voisinage de Tlemcen, Yaghmoracen sortit avec ses troupes pour lui livrer bataille. Les Abd-el-Ouadites, accablés par une grêle de flèches, abandonnèrent bientôt le terrain et coururent se réfugier derrière leurs remparts, mais les guerriers d'Abou-Zé-

kérïa s'élancèrent en avant et franchirent les murailles de la ville, malgré la résistance des défenseurs. Au moment de perdre ainsi sa capitale, Yaghmoracen rassembla sa famille, et, soutenu par une troupe d'amis et de domestiques, il se fraya un passage à travers les rangs de l'ennemi et réussit à se jeter dans le Désert. Les Almohades [hafsides] envahirent la ville de tous les côtés, la mirent au sac et au pillage, dévastant tout et massacrant les femmes et les enfants.

Le lendemain de cette journée affreuse, lorsque le tumulte de l'assaut se fut apaisé et que le feu de la guerre se fut éteint, les troupes hafsides revinrent à la raison et cessèrent leurs ravages. Alors l'émir Abou-Zékérïa chercha un homme auquel il pourrait confier le gouvernement de Tlemcen et du Maghreb central et qui, établi là, sur l'extrême frontière, aurait pour tâche d'y remplacer l'influence de la dynastie d'Abd-el-Moumen par celle du gouvernement hafside et de défendre tout ce pays en cas d'invasion. Les plus illustres d'entre ses partisans reculèrent devant une telle responsabilité ; les émirs zenatiens eux-mêmes refusèrent de s'en charger, sachant qu'ils étaient trop faibles pour tenir tête à Yaghmoracen, chef dont tous connaissaient l'audace, lion que personne n'oserait relancer dans sa tanière et auquel on ne pourrait jamais enlever sa proie.

De son côté, Yaghmoracen ne s'endormit pas : sa cavalerie venait enlever du monde jusqu'aux abords du camp hafside, ou bien, postée sur les hauteurs, elle guettait tous les mouvements de l'ennemi. Bientôt, cependant, il changea de conduite et envoya des agents auprès du sultan [Abou-Zékérïa]. Cette ambassade lui annonça que Yaghmoracen désirait faire sa soumission, contracter une alliance avec les Hafsides et les aider contre le souverain de Maroc, prince dont le cœur brûlait de venger la prise de Tlemcen et la perte de l'Ifrîkïa ; elle déclara que Yaghmoracen demandait, en retour de son amitié, l'autorisation de soutenir, à lui seul, la cause des Hafsides [dans le Maghreb]. Abou-Zékérïa agréa cette proposition, et ayant alors reçu la visite de Sot-en-Niça, mère de Yaghmoracen, qui vint, de la part de son fils, pour régler et ratifier les conditions du traité, il lui

fit l'accueil le plus honorable et la combla de cadeaux, tant dans le jour où elle arriva que dans celui où elle prit congé. Outre ces conditions [1], il accorda à Yaghmoracen la possession de certains cantons de l'Ifrîkïa et le droit d'y envoyer des percepteurs pour la recette des contributions.

Le dix-septième jour après son arrivée à Tlemcen, Abou-Zékérïa reprit le chemin de sa capitale. Il était encore en marche quand les chefs almohades commencèrent à le mettre en garde contre le caractère ambitieux de Yaghmoracen et à lui conseiller de susciter des rivaux à ce prince chez les Zenata et les émirs du Maghreb central. « Il faut humilier sa fierté, lui disaient-ils, et » mettre obstacle à ses projets ; ce serait même un acte de pru- » dence que d'autoriser ces personnages à porter un habillement » royal et des emblêmes de commandement tout-à-fait sem- » blables à ceux qu'on vient d'accorder au chef abd-el-ouadite. » Par suite de ce conseil, Abou-Zékérïa nomma Abd-el-Caouï-Ibn-Atïa le toudjinite, El-Abbas-Ibn-Mendîl le maghraouien et El-Mansour le melîkichien au commandement de territoires occupés par leurs tribus respectives. Avec les diplômes de leur nomination il leur expédia les insignes de la souveraineté pareils à ceux de leur rival, Yaghmoracen ; les autorisant à porter ces marques distinctives dans la capitale de l'empire, à la cour même, et dans les grandes réunions des chefs almohades.

Il s'empressa alors de rentrer à Tunis, le cœur tout joyeux d'avoir augmenté son royaume et atteint le but de ses désirs. Devant lui il avait maintenant la perspective du Maghreb entier soumis à sa domination et de l'autorité des enfants d'Abd-el-Moumen cédant devant la sienne. Ayant tenu une séance royale, dans laquelle plusieurs royaumes lui tendaient le cou avec soumission, ainsi que nous allons le raconter, il combla de dons les poètes qui étaient venus pour célébrer le triomphe de ses armes.

---

[1] Malgré l'autorité des manuscrits, je lis *chorétihi*.

L'ANDALOUSIE RECONNAÎT LA SOUVERAINETÉ DES HAFSIDES. — SEVILLE ET PLUSIEURS AUTRES CITÉS DE CE PAYS ENVOIÈNT AU SULTAN DE TUNIS LEURS ACTES DE FOI ET D'HOMMAGE.

A l'époque dont nous parlons, deux personnages fort considérés habitaient la ville de Séville. L'un, appelé Abou-Merouan-Ahmed-el-Badji, avait pour ancêtre le célèbre Abou-'l-Ouélîd [1], et l'autre, nommé Abou-Amr [2] -Ibn-Djedd, descendait du fameux traditioniste, Abou-Bekr-Ibn-el-Djedd [3]. Héritiers de l'illustration de leurs aïeux [4], ils jouirent de tous leurs priviléges sous les khalifes [almohades], et, distingués également par leur piété et la régularité de leurs mœurs, ils s'étaient assurés le respect et le dévouement de leurs concitoyens. Tel fut, en un mot, l'éclat de leurs vertus que les princes de la famille royale, gouverneurs de Séville, se guidaient par leurs conseils. Malheureursement, l'Espagne était devenue le théâtre des plus graves désordres depuis la mort d'El-Mostancer : les cîds [descendants d'Abd-el-Moumen] se disputaient les lambeaux de la royauté; Ibn-Houd et Zîan-Ibn-Merdenîch avaient usurpé le pouvoir suprême dans les parties orientales de cette péninsule, pendant qu'Ibn-el-Ahmer tenait en révolte la partie occidentale. En 626 (1228-9), Ibn-Houd expulsa les Almohades par les armes, et emprisonna

---

[1] Soleiman-Ibn-Khalef, surnommé Abou-'l-Ouélîd el-Badji *(natif de Béja* en Portugal), fut très-considéré comme légiste, théologien et traditioniste. Il naquit à Badajox en 403 (1013 de J.-C.) et mourut à Alméria en 474 (1081). Sa vie se trouve dans le *Biographical Dictionary* d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 593.

[2] Variante : *Omar*.

[3] Le traditioniste Abou-Bekr-Ibn-el-Djedd habitait l'Espagne et enseignait, vers la fin du sixième siècle de l'hégire (1203 de J.-C.). Comme il appartenait à la famille Djedd, une des grandes maisons de Séville, il est probable qu'il fut élevé dans cette ville. L'Abou-Amr, dont Ibn-Khaldoun parle ici et qui prit part à un mouvement qui eut lieu à Séville en l'an 635 (1237-7), était probablement fils de ce docteur.

[4] Il faut, sans doute, lire *djeddeihoma* au duel, à la place de *djeddihi*.

tous ceux de Séville, après avoir occupé cette ville. Trois années plus tard, les habitants chassèrent de chez eux Abou-'n-Nedjat-Salem, frère d'Ibn-Houd, et prêtèrent le serment de fidélité à Abou-Merouan-el-Badji. Le nouveau souverain prit le titre d'El-Motaded (*aidé de Dieu*) et choisit pour vizir Abou-Bekr-Ibn-Saheb-er-Redd. La ville de Carmona aussi reconnut la souveraineté d'El-Badji. Un peu plus tard, ce chef fut assiégé par Ibn-Houd, et, pour mieux lui résister, il contracta une alliance avec Mohammed-Ibn-el-Ahmer qui, après avoir établi sa domination dans Cordoue, s'était emparé d'Arjona et de Jaen. Les princes confédérés mirent en déroute les troupes d'Ibn-Houd et rentrèrent triomphants dans leurs états respectifs. Alors [Ibn-el-Ahmer, qui] [1] n'attendait qu'une occasion favorable pour pénétrer dans Séville, chargea son parent, Ibn-Echkîlola, de mener un corps de chrétiens et d'Arjoniens contre le camp d'El-Badji qui, après son retour à cette ville, avait fait dresser ses tentes en dehors des murailles. El-Badji et son vizir furent mis à mort par les assaillants. Cet événement arriva en l'an 631 (1233-4).

Ibn-el-Ahmer prit possession de Séville, mais, un mois ne s'était pas écoulé quand les habitants s'insurgèrent contre lui et proclamèrent de nouveau l'autorité d'Ibn-Houd, lequel leur donna encore pour gouverneur son frère Abou-Nedjat-Salem. Mohammed-Ibn-Houd mourut en 635 (1237-8), et le peuple de Séville, ayant alors reconnu la souveraineté d'Er-Rechîd, seigneur de Maroc, prirent pour commandant [Abou-Abd-Allah-]Mohammed, fils du cîd Abou-Amran. Nous avons déjà dit qu'Abou-Amran avait gouverné à Constantine [2] et que l'émir Abou-Zékerïa lui enleva

---

[1] Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Nasr, surnommé Ibn-el-Ahmer *(fils du rouge)*, appartenait à une famille arabe dont l'aïeul avait combattu sous Mahomet. Natif d'Arjona, il y établit son indépendance, s'empara de Jaen et de Xérès; puis, en l'an 635 (1237), il occupa Grenade et y fonda une dynastie qui régna jusqu'à l'an 897 (1492). — L'auteur d'une note marginale d'un de nos manuscrits suppose, avec raison, que le nom d'Ibn-el-Ahmer a été omis dans le texte par mégarde.

[2] Il était gouverneur de Bougie. Voy. ci-devant, pp. 236 et 300.

cette ville, le mit en prison et déporta ses enfants en Espagne. Mohammed, fils d'Abou-Amran, fut élevé à Séville sous les yeux de sa mère. Les habitants ayant proclamé Er-Rechîd, envoyèrent une députation à Maroc pour informer ce prince de ce qu'ils venaient de faire, et se mirent, en attendant, aux ordres de Mohammed. Cette révolution fut en grande partie l'ouvrage d'Ibn-el-Djedd. Er-Rechîd confirma la nomination d'Abou-Abd-Allah [Mohammed], et, jusqu'à sa mort, événement qui arriva en 640 (1242), il eut toujours à se louer de la fidélité que lui montrèrent les habitants de Séville.

Lors de la prise de Tlemcen par Abou-Zékérïa, les Sévilliens jugèrent le royaume du Maghreb en péril et se décidèrent à reconnaître la souveraineté de ce prince, ainsi que l'avaient fait les habitants de Valence et de Murcie, villes de l'Espagne orientale. Xerès et Tarifa suivirent cet exemple, et, en l'an 641, une députation nommée par toutes ces villes, partit pour Tunis afin d'obtenir d'Abou-Zékérïa un de ses parents pour chef. Il fit choix de son cousin, Abou-Fares, fils de Younos, fils du cheikh Abou-Hafs. Quand le nouveau gouverneur fut arrivé à Séville, Ibn-el-Djedd lui remit le commandement, mais, en 643 (1245-6), ce même Ibn-el-Djedd usurpa le pouvoir, déporta Abou-Fares à Ceuta, fit une alliance avec le roi chrétien et effaça des contrôles de l'armée les noms de tous ceux qui persistaient à faire des incursions [sur le territoire chrétien]. Ces hommes l'assassinèrent bientôt après, à l'instigation de leur capitaine Chefaf [1], lequel prit aussitôt le commandement de Séville, rappela Abou-Fares et y rétablit l'autorité d'Abou-Zékérïa.

Le roi chrétien apprit cette nouvelle avec un vif mécontentement et, rompant la trêve, il alla mettre le siége devant Séville, après s'être emparé de Carmona et de Marchéna. Les habitants de cette ville, sur son refus d'accorder la paix, en confièrent le commandement à une junte composée du caïd Chefaf, d'Ibn-Choaib, de [mon ancêtre] Yahya-Ibn-Khaldoun, de Masoud-Ibn-Khîar et d'Abou-Bekr-Choreih; mais, plus tard, ils reconnurent

---

[1] Variante : *Checaf.*

de nouveau l'autorité du cheikh Abou-Fares. Pendant deux années ils soutinrent avec fermeté les attaques de l'ennemi, bien qu'ils eussent la douleur de voir Ibn-el-Ahmer paraître [avec les siens] au service du roi chrétien et l'aider à bloquer la ville. L'émir Abou-Zékérïa tenta de leur faire passer des secours et arma quelques navires pour cet objet. Abou-'r-Rebiâ-Ibn-el-Ghoreigher le tinmelélien, auquel il donna le commandement de cette escadre, se dirigea d'abord vers Ceuta, d'après les instructions de son maître, et, ayant fait équiper les vaisseaux appartenant à cette ville, il les conduisit jusqu'au fleuve qui baigne les murs de Séville. Empêché par la flotte chrétienne de pénétrer jusqu'au port [1] [de Saint-Lucar], il repartit [pour l'Afrique]. L'ennemi, auquel Ibn-el-Ahmer avait fourni des troupes et des munitions, contraignit, enfin, les habitants de Séville à signer une capitulation, et prit possession de sa nouvelle conquête en l'an 646 (1248). Le roi chrétien donna pour chef aux traîtres qui voulaient y rester un membre de la famille d'Abd-el-Moumen appelé Abd-el-Hack-Ibn-Abi-Mohammed le baécien.

CEUTA, TANGER ET CASR-IBN-ABD-EL-KERÎM RECONNAISSENT ABOU-ZÉKÉRÏA POUR SOUVERAIN.

Après qu'El-Mamoun eut levé le siége de Ceuta, son frère Mouça [2] céda cette ville à Ibn-Houd. Les habitants se révoltèrent quelque temps après, chassèrent El-Cachetîni, le gouverneur qu'Ibn-Houd y avait installé, et se mirent aux ordres d'Ahmed-el-Yanechti-el-Mowaffec; puis, en l'an 635 (1237-8), ils suivirent l'exemple des habitants de Séville et reconnurent de nouveau l'autorité d'Er-Rechîd. Ayant alors emprisonné El-Yanechti et son fils, ils envoyèrent chercher le cîd Abou-'l-Abbas, fils du cîd Abou-Saîd et gouverneur des Ghomara, et lui

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *el-merça* ou *merçaho*.

[2] A la page 237, ce prince est nommé *Abou-Mouça*, qui est probablement la bonne leçon.

remirent le commandement de la ville. Par suite de ce changement, Er-Rechîd confia l'administration douanière de Ceuta à un natif de Séville, nommé Abou-Ali-Ibn-Khalas, qu'il avait à son service depuis quelque temps et dans lequel il croyait remarquer de grands talents administratifs. Chargé de percevoir les revenus de Ceuta, Ibn-Khalas obtint, plus tard, de son maître, le gouvernement de cette ville; et cela vers l'époque où Youçof-Ibn-el-Amîr[1] reçut du même souverain le commandement de la citadelle de Tanger et des navires de transport qui entretenaient la communication entre l'Afrique et l'Espagne.

En l'an 640, lors de la mort d'Er-Rechîd, la plupart des villes espagnoles proclamèrent la souveraineté d'Abou-Zékérïa qui, devenu tout-puissant en Ifrîkïa, venait de soumettre Tlemcen. Ibn-Khalas, ayant alors gagné beaucoup d'argent et de partisans, se tourna aussi vers cet émir et en embrassa le parti. A la nouvelle que le gouverneur de Tanger avait fait porter ses hommages au souverain de l'Ifrîkïa, les habitants du Casr-Ibn-Abd-el-Kerîm s'empressèrent d'imiter son exemple. Alors Abou-Zékérïa déclara Ibn-Khalas gouverneur de la ville et province de Ceuta. Celui-ci équipa sur-le-champ un navire appelé El-Meimoun *(le fortuné)*, y embarqua son fils El-Cacem, chargé de présents pour la cour de Tunis, et le fit accompagner par Ibrahîm-Ibn-Sehl, littérateur distingué. Le Meimoun périt corps et biens en sortant du port. Ibn-Khalas, tout accablé par ce malheur, s'adressa à l'amiral Ibn-el-Goreigher et le pria de le prendre à bord, lui et sa famille, et de le transporter à Tunis. Cet officier venait de quitter les parages de Séville et de ramener, à Ceuta, la flotte d'Abou-Zékérïa. S'étant alors embarqué avec les gens de sa maison et ses trésors, Ibn-Khalas profita de la relâche du navire au port d'Oran pour descendre à terre afin de prendre quelque repos, et, après avoir mangé des figues qu'on lui présenta, il fut saisi d'une colique qui l'emporta sur-le-champ. Ceci arriva en 646 (1248-9).

Le sultan donna alors le gouvernement de Ceuta à son propre

---

[1] Variante : *Amîn*, qui est probablement la bonne leçon.

cousin, Abou-Yahya, fils d'Abou-Yahya-Zékérïa-es-Chehîd, fils du cheikh Abou-Hafs, et l'y envoya avec Abou-Amr le sévillien, fils d'Abou-Khaled, auquel il venait d'accorder l'administration des revenus de cette place. Abou-Amr avait été l'ami de Chefaf et l'ennemi d'Ibn-el-Djedd ; aussi, quand Chefaf perdit la vie, il chercha un refuge à Tunis et ce fut là qu'il obtint d'Abou-Zékérïa cette charge importante. Depuis lors, aucun événement grave n'eut lieu à Ceuta jusqu'au moment où cette ville tomba au pouvoir d'Ibn-el-Azéfi, ainsi que nous le raconterons plus tard.

LA VILLE D'ALMERÏA RECONNAIT LA SOUVERAINETÉ D'ABOU-ZÉKÉRÏA.

En l'an 635 (1237-8), Mohammed-Ibn-Houd mourut à Almeria, et son vizir, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-er-Remîmi, s'empara du commandement. Cinq années plus tard, l'usurpateur, se voyant étroitement bloqué par Ibn-el-Ahmer, reconnut Abou-Zékérïa pour son souverain et lui envoya un acte de fidélité. Ceci eut lieu vers l'époque où l'Espagne orientale se plaça sous l'autorité du même prince. Ibn-el-Ahmer continua le blocus d'Almeria jusqu'à l'an [643 (1245-6)], quand il s'en rendit maître, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire de ce chef[1]. Er-Remîmi quitta alors la ville, avec sa famille et ses trésors, et trouva auprès d'Ibn-Khalas, à Ceuta, l'accueil le plus empressé. Il reçut un logement, en dehors de la ville, au milieu des jardins de Ben-Younoch ; mais, en retour de l'hospitalité qu'on lui accorda, il complota la perte de son bienfaiteur[2]. Voyant, ensuite, ses trames découvertes et l'amitié d'Ibn-Khalas changée en méfiance, il profita de l'arrivée de la flotte qui rentrait des parages de Séville pour s'y embarquer. Arrivé à Tunis, il obtint d'Abou-

[1] La notice des souverains de l'Espagne se trouve dans la partie inédite de l'*Histoire universelle* d'Ibn-Khaldoun.

[2] Ici, dans le texte arabe et les manuscrits, on lit *Abi-Khalas;* il faut lire *Ibn-Khalas.*

Zékérïa une position honorable et se fixa dans cette capitale. Il y mourut propriétaire de plusieurs terres et villages et d'un grand nombre de belles maisons qu'il y avait fait construire.

IBN-EL-AHMER RECONNAIT LA SOUVERAINETÉ D'ABOU-ZÉKÉRÏA.

Mohammed-Ibn-el-Ahmer se révolta dans Arjona, sa ville natale, contre l'autorité d'Ibn-Houd et parvint ensuite à s'emparer de Jaen, de Cordoue, de Séville et de l'Espagne [musulmane] occidentale. Après une longue guerre, un raccomodement s'effectua entre ces deux princes et Ibn-el-Ahmer reconnut la souveraineté de son rival. Plus tard, il se révolta de nouveau et, en l'an 636 (1238-9), à l'époque où Séville et Ceuta se déclarèrent pour Er-Rechîd [l'almohade], il envoya aussi à ce prince un acte de foi et hommage. Tant qu'Er-Rechîd vécut, Ibn-el-Ahmer lui demeura fidèle; mais, ensuite, voyant qu'Abou-Zékérïa [le hafside] était parvenu à fonder un empire en Ifrîkïa et espérait remporter de grands avantages [sur les Almohades], il fit célébrer la prière publique au nom de cet émir dans toutes les mosquées de ses états, et choisit Abou-Bekr-Ibn-Aïach, membre du corps des cheikhs à Malaga, pour porter cette nouvelle à Tunis. Abou-Zékérïa reçut cette députation avec un grand plaisir; en la congédiant, il lui remit une forte somme d'argent pour subvenir aux frais de la guerre sainte, et, jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 647 (1249), il ne cessa d'expédier des subsides à ses sujets espagnols. Ibn-el-Ahmer brisa ensuite les liens qui le retenaient dans la dépendance et parvint à fonder un royaume.

SIDJILMESSA RECONNAIT L'AUTORITÉ D'ABOU-ZÉKÉRÏA ET LA RÉPUDIE ENSUITE.

En l'an 640 (1242), lors de la mort d'Er-Rechîd et l'avènement de son frère, Es-Saîd, un cheikh almohade, nommé Abd-Allah-Ibn-Zékérïa-el-Hezerdji, gouvernait Sidjilmessa au

nom de la dynastie d'Abd-el-Moumen [1]. Es-Saîd, ayant été vivement offensé de certains propos injurieux qu'El-Hezerdji avait tenus à son égard, repoussa les excuses que cet officier lui fit parvenir et en déchira la lettre. Effrayé du danger qui le menaçait, El-Hezerdji fit porter un acte de soumission à l'émir Abou-Zékérïa, qui venait d'occuper Tlemcen, et, en récompense de cette trahison, il reçut sa confirmation comme gouverneur de la ville et province de Sidjilmessa, avec la promesse d'obtenir bientôt un envoi d'armes et de troupes, afin de pouvoir se défendre. Il venait d'y faire proclamer l'autorité d'Abou-Zékérïa, quand il vit arriver chez lui Abou-Zeid-Ibn-Ouagag [2]-el-Guedmîouï et Abou-Saîd-el-Aoud-er-Reteb, qui s'étaient enfuis de Maroc. Celui-ci continua sa route jusqu'à Tunis; mais Abou-Zeid resta avec El-Hezerdji à Sidjilmessa.

En l'an 641 (1243-4), ou en 640, selon un autre récit, le sultan Es-Saîd, dont ces deux fonctionnaires avaient abandonné le camp, marcha contre leur protecteur. Arrivé sous les murs de Sidjilmessa, il adressa une proclamation aux habitants pendant qu'Abou-Zeid-el-Guedmîouï les travaillait de son côté. Il en résulta un soulèvement du peuple qui expulsa El-Hezerdji et donna le commandement de la ville à Abou-Zeid. Le sultan reçut alors une dépêche dans laquelle cet officier lui annonça qu'il était prêt à lui remettre la ville, et il y répondit par une lettre de remercîments et l'assurance que le passé serait oublié. Quelques Arabes ayant rencontré El-Hezerdji, le conduisirent à Es-Saîd qui reprit la route de Maroc, après avoir fait mourir le traître et donné l'ordre d'en porter la tête à Sidjilmessa pour y être exposée aux regards du public. Cette ville rentra ainsi dans l'obéissance, et demeura soumise au gouvernement almohade jusqu'à l'arrivée de certains événements dont nous aurons, ailleurs, l'occasion de parler.

---

[1] Voyez, ci-devant, p. 244.

[2] Variante de la page 244 : *Zékérïa.*

LES BENI-MERÎN RECONNAISSENT LA SOUVERAINETÉ D'ABOU-ZÉKÉRÏA. LA VILLE DE MEQUINEZ SUIT LEUR EXEMPLE.

A l'époque où les Beni-Merîn et les Beni-Abd-el-Ouad adoptèrent la vie nomade, une guerre éclata entre ces deux peuples, et, pendant la longue suite d'hostilités auxquelles ils continuèrent à se livrer, chaque parti se faisait soutenir par ses alliés et confédérés. Quand la désorganisation se fut déclarée dans l'empire fondé par Abd-el-Moumen, chacune de ces tribus s'empara de la partie du Tell où elle avait l'habitude de séjourner [pendant l'été]. Les Beni-Abd-el-Ouad furent les premiers à établir leur indépendance, grâce à la distance qui les séparait de Maroc, siége du gouvernement almohade et lieu de rendez-vous pour les troupes de cet empire et pour les contingents fournis par les tribus.

Quand Abou-Zékérïa soumit la ville de Tlemcen, après avoir usurpé le trône de l'Ifrîkïa et subjugué le Maghreb central, les Beni-Abd-el-Ouad reconnurent son autorité; mais les Beni-Merîn ne montrèrent pas un semblable empressement, tant ils craignaient que ce prince ne favorisât les trahisons que ses nouveaux alliés pourraient tramer contre eux. Ils se bornèrent à prendre un ton soumis, et, tout en se tenant hors de son atteinte, ils lui firent des belles promesses d'obéissance et l'encouragèrent dans ses projets ambitieux : ils le reconnurent pour khalife légitime, lui promirent de soutenir sa cause et s'engagèrent à former l'avant-garde de son armée, quand il marcherait contre Maroc. Ils décidèrent même les tribus et villes du Maghreb qu'ils tenaient sous leurs ordres à embrasser le parti des Hafsides et à se mettre sous la protection de cette nouvelle dynastie. Leur émir, Othman-Ibn-Abd-el-Hack, et Mohammed, son frère et successeur, maintinrent, à ce sujet, une correspondance suivie avec Abou-Zékérïa et lui envoyèrent des agents politiques, à plusieurs reprises.

Pendant ces entrefaites, le khalife Er-Rechîd mourut; Tlemcen tomba au pouvoir d'Abou-Zékérïa; les tribus zenatiennes du

Maghreb central se rallièrent à la cause de ce prince, et les villes de ce pays, ainsi que celles de l'Espagne, recherchèrent l'honneur de faire partie de l'empire hafside.

Les habitants de Miknaça [Mequinez] qui, depuis quelque temps, s'étaient mis sous la protection de l'émir [mérinide], Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack, assassinèrent le gouverneur que la cour de Maroc avait établi chez eux et dont la conduite tyrannique leur était devenue insupportable. Ils firent alors avertir Abou-Yahya de ce qui venait d'arriver, et, d'après le conseil de cet émir, ils proclamèrent la souveraineté d'Abou-Zékérïa. Ce fut en l'an 643 (1245-6) qu'ils envoyèrent à ce prince la déclaration de leur soumission, acte qu'ils avaient fait dresser par leur cadi, Abou-'l-Motarref-Ibn-Omeira. Ils obtinrent alors d'Abou-Yahya la promesse de sa protection, en attendant l'arrivée des secours que le sultan de Tunis devait leur envoyer.

Quand cette nouvelle parvint à Es-Saïd [le souverain almohade], il en fut outré de colère et voulut marcher tout de suite contre Miknaça. La crainte de sa vengeance empêcha les révoltés de donner suite à leur projet, et une députation, composée de leurs docteurs les plus saints et les plus savants, obtint pour eux de ce monarque une amnistie entière. Depuis lors, cette ville ne fit plus aucun mouvement jusqu'à l'époque où Es-Saïd entreprit l'expédition qui lui coûta la vie.

L'ÉMIR ABOU-YAHYA-ZÉKÉRÏA, SUCCESSEUR DÉSIGNÉ AU TRÔNE DES HAFSIDES, MEURT A BOUGIE, SIÉGE DE SON COMMANDEMENT. — SON FRÈRE MOHAMMED EST DÉCLARÉ HÉRITIER DE L'EMPIRE.

Nous avons dit[1] qu'en l'an 633, l'émir Abou-Zékérïa-Yahya donna à son fils, Abou-Yahya-Zékérïa, le commandement de Bougie, forteresse qui avait été autrefois le siége de l'empire hammadite. Il lui accorda, en même temps, le gouvernement de

[1] Voy. p. 302.

toutes les localités qui dépendaient de cette ville, telles qu'Alger, Constantine, Bône et le Zab. Sous le poids d'une si vaste administration, le jeune prince déploya tant d'habilité, tant de savoir, de piété et de justice que, par son mérite seul, il aurait paru digne du khalifat.

Aussi, en l'an 638 (1240-1), son père le désigna comme successeur du trône, et, ayant fait appuyer l'acte de cette nomination par les signatures de tous les grands du royaume, convoqués en assemblée générale, il ordonna que le nom d'Abou-Yahya fût prononcé dans la prière publique après le sien. A cette occasion, il dicta, pour l'instruction de son fils, la lettre de conseils qui circule encore dans le public. Voici le texte de cet écrit : « Que Dieu te dirige et te conduise ! qu'il te mène dans » une voie où tu puisse mériter sa faveur et trouver le bonheur » éternel ! Dieu veuille que tes actions soient toujours dignes » d'éloges et que tes pensées restent toujours pures et ver- » tueuses. Sache que le premier devoir de celui auquel Dieu a » confié la garde de ses créatures et à qui il fera rendre compte » même des moindres choses qui leur arriveront, est de ne » rien entreprendre avant d'être assuré que son projet sera agré- » able au Tout-Puissant. Après avoir placé sa cause, sa force et » ses moyens sous la protection de Dieu, qu'il agisse, qu'il tra- » vaille, qu'il combatte pour la défense des musulmans et qu'il » soutienne une guerre sainte pour l'avantage des vrais croyants. » Mais, d'abord, qu'il mette sa confiance en Dieu et qu'il re- » nonce à tout pouvoir qui ne viendrait pas du Seigneur.

» Quand il te surviendra une affaire grave, une nouvelle fâ- » cheuse, dompte l'emportement de ton cœur, retiens ton » ardeur, pèse bien les conséquences de ce que tu veux faire et » réfléchis avant d'agir. Evite la précipitation qui dénote un » esprit faible et l'hésitation qui caractérise l'homme insouciant » et maladroit. Sache que les difficultés qui feraient reculer » même les plus habiles, peuvent être surmontées par la pa- » tience et la prudence, jointes aux conseils des militaires sages » et expérimentés ; alors il est permis de les aborder en invo- » quant l'appui et le concours de Dieu.

» Sois affable envers les soldats de tous grades, mais en les » traitant chacun selon son rang ; si tu mets les inférieurs au » niveau des chefs, tu les jetteras dans l'insolence et la pré- » somption, tout en indisposant les chefs et en portant atteinte » à leur dévouement. Si tu prodigues tes faveurs, tu les rendras » sans prix aux yeux des uns et des autres et tu semeras la dis- » corde parmi tes propres partisans. Regarde le chef de l'ar- » mée comme ton père et les subordonnés comme tes fils; » traites-les avec condescendance et bonté ; écoute leurs avis, » et, quand tu auras pris une décision, mets ta confiance en » Dieu, car Dieu aime ceux qui ont recours à son appui. Sévère » pour toi-même, tu dois repousser l'amour-propre et la con- » fiance en ton propre mérite ; tu n'écouteras point les gens » égarés qui, voulant te tromper, diront : *Tu es le premier des* » *hommes en puissance; tu les surpasses tous en libéralité, en* » *vertu et en bravoure.* Sache que cela est mensonge et décep- » tion et que Dieu exaltera celui qui s'humilie devant lui.

» Il est de ton devoir d'examiner l'état de tes sujets et de pren- » dre des renseignements sur la conduite des fonctionnaires qui » les administrent et des magistrats qui leur rendent justice ; ne » ferme les yeux ni sur leurs vertus, ni sur leurs fautes. Toutes » les fois qu'on t'invoquera contre l'oppression, fais-la dispa- » raître; punis les transgresseurs, sans distinction de rang; » châtie les crimes de tes agents, sans avoir égard ni aux liens » qui pourront les attacher à toi, ni aux services qu'ils auront » pu te rendre. Ne laisse pas à un seul individu le droit de te » présenter les pétitions de tes sujets et les plaintes des op- » primés ; ne te conduis pas à leur égard d'après sa volonté, » mais attache à ta personne des hommes probes, véridiques, » qui rechercheront la vérité et qui se feront de nouveaux titres » à la faveur de Dieu par leur empressement à te faire parvenir » les réclamations de ceux qu'il a créés. Avant de prendre une » décision, tu entendras chacun de ces agents en particulier; » car si tu te fies exclusivement[1] aux rapports et aux conseils

[1] Lisez : *ictasert.*

» d'un seul individu, tu t'exposeras à être entraîné dans la par-
» tialité par ses passions et ses préjugés, au point de sacrifier les
» intérêts du bon droit et de la vérité. Si un homme vient te
» porter plainte pendant que tu es sur la route et en voyage,
» dis-lui de s'approcher et interroge-le, afin de bien connaître
» le sujet de sa réclamation ; réponds-lui avec bonté et douceur
» pendant que tu l'écoutes ; l'attention, la commisération que tu
» lui auras montrées l'encourageront à te parler avec confiance
» et laisseront dans les esprits des grands et des petits une
» haute opinion de ta conduite comme administrateur et comme
» souverain.

» La vie et les biens de tout musulman sont choses sacrées
» pour quiconque croit en Dieu et au jour du jugement ; on ne
» peut y toucher sans être autorisé par le *Coran* et les tradi-
» tions du Prophète, et encore faut-il que le texte de la loi et la
» preuve du délit soient là pour justifier la sentence. Il en est
» autrement à l'égard de ceux qui attaquent et volent les mu-
» sulmans sur les grandes routes, des gens qui persistent dans
» l'égarement et qui portent atteinte aux vrais croyants dans
» leurs personnes et leurs biens. Pour ceux-là, il n'y a que
» l'épée, instrument qui extirpe le mal et qui guérit les cerveaux
» troublés par l'esprit du désordre. Ne pardonne jamais les
» défauts des hommes envieux, de ces gens qui, étant incapables
» d'aucun travail honnête, cherchent à ruiner la prospérité d'au-
» trui ; si tu leur pardonnes, ils se mettront à parler : puis, des
» paroles ils passeront aux actes, et c'est sur toi que retombera
» le mal dont ils se seront rendus coupables. Ici, il faut couper
» court au crime avant qu'il ne se propage : il ne faut pas
» l'attendre, mais le prévenir.

» Tu dois avoir toujours la pensée de la mort présente à l'es-
» prit ; ne te laisse pas séduire par les biens du monde, quand
» même tu croirais les tenir, et garde-toi de comparaître devant
» le Seigneur sans y être devancé par des bonnes actions, mar-
» chandise dont tu retireras grand profit en l'échangeant contre
» la bienveillance de Dieu. La résignation à sa volonté est le
» métier le plus profitable, la mine la plus riche à exploiter ; et

» l'abnégation de soi est un trésor inépuisable. Au sujet de ces
» paroles du *Coran : Et nous avons laissé sur lui* [*cette béné-*
» *diction*] *pendant les générations suivantes : Que la paix soit*
» *sur Noé dans l'univers entier*[1] ! un commentateur a dit :
« Cela signifie une bonne renommée dans le monde, parce qu'il
» y laissa l'éternel souvenir de sa conduite méritoire et de ses
» actions saintes et célèbres. » Qu'il te suffise donc, en fait des
» biens mondains, de posséder un habit pour te couvrir et un
» cheval pour te porter au secours des serviteurs de Dieu.

» Si tu gardes ces conseils sans cesse devant les yeux, j'ai
» tout espoir que Dieu laissera remporter par ta main des vic-
» toires qu'il aura rendu faciles, qu'il te soutiendra sans cesse
» et qu'il ne t'affligera que pour ton avantage. [Ainsi soit-il]
» par la bonté de Dieu, par sa puissance et par sa majesté !
» Dieu veuille que tu sois de ceux qui écoutent pour retenir et
» qui répondent à l'appel quand on les invite à suivre la bonne
» voie. Dieu est tout-puissant et digne d'être obéi. Il n'y a de
» force, ni de puissance que par le moyen de Dieu très-haut !
» Dieu nous suffit, et il est le meilleur des gardiens. »

Ce fut en suivant les conseils renfermés dans cet excellent écrit que l'émir Abou-Yahya se forma au trône et qu'il s'acquit une haute position dans l'empire ; mais, en l'an 646 (1248-9), pendant qu'il se livrait à l'étude et à la dévotion, la mort vint l'enlever aux espérances qu'il avait éveillées dans tous les cœurs. Cet événement plongea le sultan dans un chagrin profond et fournit aux poètes le sujet de plusieurs élégies qui servirent à augmenter la douleur et à entretenir la tristesse du malheureux père.

Dans une assemblée des grands officiers de l'empire, le sultan désigna comme son successeur l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, frère du prince décédé, et il leur ordonna à tous d'apposer leurs signatures à l'acte de cette nomination.

---

[1] *Coran*, sourate 37, versets 76, 77. L'auteur de cette lettre n'en cite que le premier verset.

MORT DU SULTAN ABOU-ZÉKÉRÏA. — SUITES DE CET ÉVÉNEMENT.

Le sultan Abou-Zékérïa venait de quitter Tunis et s'était dirigé vers Constantine dans l'intention d'examiner l'état de cette province. Arrivé à Baghaïa, il passa ses troupes en revue et reçut une députation des Douaouida que lui amena Mouça-Ibn-Mohammed. Ce cheikh, après s'être montré peu dispos à l'obéissance, fit maintenant sa soumission. Le sultan était encore à Baghaïa quand il tomba malade ; mais, après son retour à Constantine, il recouvra la santé et se transporta à Bône. Attaqué de nouveau par la même indisposition, qui se déclara, cette fois-ci, avec une grande intensité, il mourut en arrivant sous les murs de Bône, le 22 du mois de Djomada second 647 (2 octobre 1249) et dans la vingt-deuxième année de son règne. Il fut enterré dans la grande mosquée de Bône ; mais, en l'an 666 (1267-8), quelque temps avant le siége de Tunis par les chrétiens, on transporta son corps à Constantine. Abou-Abd-Allah-Mohammed, son fils et successeur désigné, fut aussitôt proclamé sultan.

A peine la nouvelle de cette mort se fut-elle répandue que plusieurs états, situés dans les pays lointains, cessèrent de reconnaître la souveraineté de l'empire hafside. Partout où l'autorité d'Ibn-el-Ahmer se faisait sentir, on supprima le nom de cette dynastie dans la prière publique; mais Yaghmoracen-Ibn-Zîan, seigneur du Maghreb central, lui resta fidèle et, jusqu'au siége de Tlemcen [par les Mérinides], [son fils Othman] suivit l'exemple qu'il avait donné. [Dans l'histoire des Beni-Abd-Ouad] nous expliquerons le motif de leur défection.

Ceuta était alors gouverné au nom l'émir Abou-Zékérïa par Abou-Yahya-Ibn-es-Chehîd, prince qui avait sous ses ordres Abou-Amr-Ibn-Abi-Khaled et le caïd Chefaf. Quand on apprit dans cette ville qu'Abou-Zékérïa avait cessé de vivre, une populace émeutée tua ces deux officiers et mit Ibn-es-Chehîd dans la nécessité de de s'enfuir à Tunis. Cette révolte fut en grande

partie l'ouvrage de Hadjoun-er-Rendahi[1] lequel avait agi d'après les inspirations d'Abou-'l-Cacem-el-Azéfi et d'autres notables de la ville, qui voulaient tous avoir Abou-l'-Cacem pour gouverneur. Cette révolution eut lieu en l'an 647 (1249-50), et on célébra aussitôt la prière publique à Ceuta au nom d'El-Morteda [le khalife almohade].

Tanger suivit l'exemple de Ceuta et reconnut pour chef un officier surnommé Ibn-el-Amîr[2], auquel Abou-Ali-Ibn-Khalas avait délégué le commandement. Cet Ibn-el-Amîr s'appelait Youçof; son père Mohammed, était fils d'Abd-Abd-Allah-Ibn-Ahmed-el-Hemdani[3].

Quand le caïd Rendahi et Abou-'l-Cacem-el-Azéfi se furent emparés du pouvoir à Ceuta, Ibn-el-Amîr en fit de même à Tanger; mais, au lieu de reconnaître comme eux la souveraineté des Almohades, il y fit prononcer la prière publique au nom du sultan hafside. Bientôt après, il remplaça ce nom par celui du khalife abbacide [de Baghdad], en y ajoutant le sien. Cet état de choses dura jusqu'à ce qu'il mourut assassiné par les Mérinides. Dans l'histoire de ce peuple nous donnerons les détails de cette affaire. Les fils d'Ibn-el-Amîr se rendirent à Tunis avec leur beau-père, le cadi Abou-'l-Ghanem-Abd-er-Rahman-Ibn-Youçof, un des émigrés musulmans qui avaient quitté Xativa [lors de la prise de cette ville par les Chrétiens, en 1244 de J.-C.]. Abou-'l-Ghanem s'était alors fixé à Tanger et avait contracté une alliance matrimoniale avec la famille d'Ibn-el-Amîr.

Quant au cadi Abou-'l-Cacem-el-Azéfi, il s'était fait remarquer par sa piété, ses talents, ses connaissances comme légiste et son habileté comme rédacteur d'actes et d'obligations. Aussi, sous le règne du [dernier] sultan, il avait rempli, avec éclat, les fonctions de cadi dans la métropole de l'empire.

---

[1] Variantes : *Rendadji. Zendahi*, etc.

[2] Voy., ci-devant, p. 323, note.

[3] Ahmed-el-Hemdani descendait, peut-être, de Hamed-Ibn-Hemdan, le chef aurébien qui trahit le prince idrîcide El-Haddjam.

En Sicile, les musulmans de Palerme jouissaient des mêmes droits que les chrétiens, tant dans la ville que dans les campagnes; avantage qu'ils devaient à un traité que le sultan [hafside] avait négocié en leur faveur avec le seigneur de cette île. Depuis lors, la bonne harmonie s'était maintenue entre les deux peuples, mais la mort d'Abou-Zékérïa vint tout déranger. Les chrétiens se portèrent à de graves excès contre les vrais croyans et les forcèrent à se réfugier dans les châteaux et lieux escarpés de l'île. Les fuyards prirent pour chef un aventurier appartenant à la tribu [arabe] d'Abs; mais ayant été cernés et bloqués dans leur montagne, ils firent leur soumission. Le vainqueur les déporta dans le pays situé à l'autre côté du détroit [de Messine] et les établit auprès de [Melfi,] berceau de sa puissance, au milieu d'une contrée riche et populeuse. Il passa ensuite dans l'île de Malte, et, après avoir rassemblé tous les Musulmans qui s'y trouvaient encore, il les envoya joindre leurs coreligionnaires [dans la Pouille]. Devenu ainsi maître de la Sicile et des îles voisines, le tyran en fit disparaître l'islamisme et le remplaça par les doctrines de l'infidélité.

INAUGURATION DU SULTAN ABOU-ABD-ALLAH-EL-MOSTANCER.

En l'an 647 (1249), quand l'émir Abou-Zékérïa mourut sous les murs de Bône, ainsi que nous venons de le dire, les grands officiers de l'empire et les troupes du camp s'accordèrent pour reconnaître pour chef l'émir Abou-Abd-Allah, fils du monarque défunt. Mohammed-el-Lihyani, oncle d'Abou-Abd-Allah, leur administra le serment de fidélité. Le nouveau souverain partit sur le champ pour Tunis, où il fit son entrée le 3 Redjeb de la même année (octobre 1249).

Le jour de son arrivée dans la capitale de l'empire, on lui renouvella le serment qu'il avait déjà reçu et on lui donna le titre d'*El-Mostancer-Billah* (*qui cherche la victoire avec l'aide de de Dieu*). Quelque temps après, il se fit prêter le même serment pour la troisième fois, et choisit les mots suivants pour en

composer son paraphe[1] : *El-hamdo lillahi oues-chekro lillah* (*louange à Dieu et reconnaissance à Dieu*).

S'étant chargé du poids de l'empire, il fit arrêter et conduire à El-Mehdïa l'eunuque Kafour, serviteur intime de son père et intendant du palais. D'après les ordres qu'il expédia dans toutes les provinces, les habitants s'empressèrent de lui envoyer leur déclaration de fidélité. Il prit pour vizir Abou[2]-Abd-Allah-Ibn-Abi-Mehdi, et pour cadi Abou-Zeid-et-Touzeri, précepteur de son cousin, le fils de Mohammed-et-Lihyani.

LE FILS DE MOHAMMED-EL-LIHYANI SE MET EN RÉVOLTE ET MEURT AINSI QUE SON PÈRE.

L'émir Abou-Zékérïa avait deux frères : Abou-Ibrahîm et Mohammed, surnommé *El-Lihyani*, à cause de la longueur de sa barbe (*lihya*). Bien que ce dernier jouissait de l'amitié toute particulière du sultan, la meilleure intelligence n'en régna pas moins entre les trois frères.

Abou-Abd-Allah-el-Mostancer ayant succédé à son père, Abou-Zékérïa, confia le vizirat à Mohammed-Ibn-Abi-Mehdi, personnage marquant de la tribu des Hintata. La jeunesse du nouveau souverain, qui n'avait alors qu'environ vingt ans, inspira à ce ministre l'espoir de pouvoir le diriger à son gré. Mais, pour atteindre ce but, il fallait vaincre la résistance que devait lui opposer l'entourage du sultan, troupe régulièrement organisée dans laquelle il n'y avait que des esclaves chrétiens et des musulmans espagnols appartenant à de bonnes familles. Ces serviteurs fidèles devaient leur fortune et leur position au dernier sultan et formaient un corps de milice dont le nombre en imposa

---

[1] En arabe : *alama*. Tous les écrits émanés du sultan devaient porter son paraphe.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *Aba-Abd-Allah* à la place d'*Abou-Abd-Allah*.

aux Almohades et dont les membres leur enlevaient les meilleurs emplois de l'empire.

Pour parvenir à ses fins, Ibn-Abi-Mehdi s'adressa [1] d'abord aux frères du feu sultan, et chercha à leur inspirer le regret d'avoir laissé échapper le pouvoir. N'ayant obtenu aucun encouragement de leur part, il se retourna vers le fils de Mohammed-el-Lihyani, et l'ayant décidé à le seconder, il le reconnut pour souverain et lui prêta secrètement le serment de fidélité en l'assurant que les moyens d'exécuter leur projet ne manqueraient pas. Mohammed-el-Lihyani découvrit la trahison de son fils et en informa le sultan, pendant que le cadi Abou-Zeid-et-Touzeri, fidèle aussi à son devoir, lui fit parvenir la même nouvelle.

Le vingtième jour du mois de Djomada [premier] de l'an 648 (août 1250), Ibn-Abi-Mehdi se rendit de bon matin à la porte du palais, où il devait donner audience au public en sa qualité de vizir. Ayant alors fait arrêter son collègue Abou-Zeid-Ibn-Djamê, il se rendit avec les chefs almohades à la maison où demeurait le fils d'El-Lihyani, et lui prêta le serment de fidélité. Le sultan fit aussitôt monter ses partisans à cheval et donna au caïd Dafer, son affranchi, l'ordre d'attaquer les rebelles. Ces troupes en vinrent aux mains avec les Almohades dans le *Mosalla* [2], en dehors de la ville, et les mirent en pleine déroute. Cette rencontre coûta la vie à Ibn-Abi-Mehdi et à Ibn-Ouazguelden. Dafer se dirigea ensuite vers la maison d'El-Lihyani, oncle du sultan, et le fit mourir ainsi que son fils, le même auquel les conjurés avaient engagé leur foi. Il prit alors leurs têtes pour les porter au sultan, et ayant rencontré en chemin Ibrahîm, l'autre oncle, accompagné de son fils, il leur ôta également la vie. Les maisons des Almohades furent livrées au pillageet détruites de fond en comble.

Quand la sédition fut étouffée et l'agitation apaisé, le sultan prodigua des récompenses à ses amis et partisans. Il rétablit aussi dans le vizirat Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Hocein, le même qui,

---

[1] Je lis *fedakhel,* à la troisième forme.

[2] Voy. tome I, p. 372.

à l'avènement du prince, avait dû céder devant l'ambition d'Ibn-Abi-Mehdi et quitter non-seulement sa place mais la ville. Tout rentra alors dans l'ordre.

Quelque temps après, les ennemis de Dafer complotèrent sa perte et représentèrent au sultan l'extrême illégalité de la conduite tenue par cet affranchi, qui avait ordonné la mort des oncles du souverain, bien que leur innocence fût parfaitement reconnue. Prévenu de ces intrigues, et craignant la colère de son maître, Dafer prit la fuite et chercha un refuge chez les Douaouida. Hilal, client de Dafer, qui avait le plus contribué à le desservir, obtint alors du sultan la place de caïd (*général en chef*). Dafer continua pendant quelque temps à vivre en proscrit sous la protection des Arabes.

MONUMENTS DU RÈGNE DE CE SULTAN.

Parmi les constructions vraiment royales qui s'élevèrent sous les auspices d'El-Mostancer, nous devons signaler d'abord le parc de chasse qu'il forma auprès de Benzert, en l'an 650 (1252-3). Une vaste étendue de terrain, située dans la plaine, fut entourée d'une clôture afin de procurer un séjour tranquille à de nombreux troupeaux de bêtes fauves. Quand le monarque voulait se donner le plaisir de la chasse, il entrait à cheval dans ce parc, accompagné de quelques-uns des affranchis attachés à sa personne et de plusieurs fauconniers ayant avec eux des faucons, des sacres, des chiens *slougui* [1] et des léopards. Comme la clôture empêchait le gibier de s'échapper, le sultan pouvait s'amuser toute la journée au gré de ses désirs et courir dans un parc magnifique dont le pareil n'existait pas au monde.

Voulant procurer aux dames de son harem la facilité de se

---

[1] C'est-à-dire : *des levriers*. En Écosse, le même mot est employé pour désigner le limier de la grosse espèce.

rendre du palais au jardin de Ras-et-Tabïa [1] sans être exposées aux regards du public, il fit élever une double muraille depuis le palais jusqu'au jardin. Ces murailles avaient dix coudées de hauteur, et l'intervalle qui les séparait avait aussi dix coudées et formait une voie de communication. Cette construction était bâtie avec tant de solidité qu'elle promettait de durer aussi longtemps que l'empire.

Ensuite il fit élever dans l'avant-cour de son palais le pavillon appelé *Cobba Asarak* (*coupole asarak*). Ce dernier mot appartient à la langue des Masmouda et signifie *large et vaste*. Cet édifice forme un portique large et élevé, dont la façade, tournée vers le couchant, est percée d'une grande porte à deux battants artistement travaillés en bois et d'une telle grandeur que la force réunie de plusieurs hommes est nécessaire pour les ouvrir et les fermer. Dans chacun des deux côtés qui touchent à celui de la façade s'ouvre une porte semblable à celle que nous venons de décrire. La porte principale est [ainsi] du côté de l'occident et donne sur un énorme escalier d'environ cinquante marches. Cet escalier est aussi large que le portique, et sa direction transversale est du nord au sud. Les deux autres portes s'ouvrent sur des allées qui se prolongent jusqu'au mur d'enceinte et reviennent ensuite aboutir dans la cour même. Lors de la présentation des chevaux de tribut [2], et pendant la revue des troupes, ainsi qu'aux jours de fête, le sultan se tient dans ce pavillon, assis sur son trône, en face de la grande porte d'entrée. Ce bâtiment, aussi remarquable par la beauté de son architecture que par ses vastes dimensions, offre un témoignage frappant de la grandeur du prince et de la puissance de l'empire.

Dans le voisinage de la capitale il forma un jardin auquel il donna le nom d'Abou-Fehr et que l'admiration universelle a

---

[1] Ce jardin touchait à la ville de Tunis ; mais, comme les autres monuments décrits ici, il a totalement disparu.

[2] La leçon *el-God* est la bonne. Encore aujourd'hui, les chevaux présentés au gouvernement par les tribus qui font leur soumission s'appellent *kheil-el-gada*.

rendu célèbre. On y voyait une forêt d'arbres dont une partie servait à garnir des treillages pendant que le reste croissait en pleine liberté. C'étaient des figuiers, des oliviers, des grenadiers, des dattiers, des vignes et d'autres arbres à fruit; puis, les diverses variétés d'arbrisseaux sauvages, tels que le jujubier et le tamarisc, et tout cela disposé de manière à former de chaque espèce un groupe à part. On donna à ce massif le nom d'*Es-Châra* (*le bocage*). Entre ces bosquets se déployaient des parterres, des étangs, des champs de verdure ornés de fabriques et couverts d'arbres dont les fleurs et le feuillage charmaient les regards. Le citronnier et l'oranger mêlaient leurs branches à celles du cyprès, pendant que le myrte et le jasmin souriaient au nénufar. Au milieu de ces prairies, un grand jardin servait de ceinture à un bassin tellement étendu qu'il paraissait comme une mer. L'eau y arrivait par l'ancien aqueduc; ouvrage colossal qui s'étend depuis les sources de Zaghouan jusqu'à Carthage et dont la voie passe tantôt au niveau du sol et tantôt sur d'énormes arcades à plusieurs étages, soutenus par des piles massives et dont la construction remonte à une époque très-reculée. Ce conduit part d'une région voisine du ciel, et pénètre dans le jardin sous la forme d'un mur; de sorte que les eaux, sourdissant d'abord d'une vaste bouche pour tomber dans un grand et profond bassin de forme carrée, construit de pierres et enduit de plâtre, descendent par un canal assez court jusqu'au bassin [du jardin] qu'elles remplissent de leurs flots agités. Telle est la grandeur de cette pièce d'eau que les dames du sultan trouvent moins de plaisir à se promener sur le rivage que de s'asseoir chacune dans une nacelle et de la pousser en avant, afin de remporter sur ses compagnes le prix de la vitesse. A chaque extrémité du bassin s'élève un pavillon, l'un grand, l'autre petit, soutenus, tous deux, par des colonnes de marbre blanc et revêtus de mosaïques en marbre. Les plafonds sont en bois artistement travaillé et se font admirer par leur construction solide autant que par la beauté des arabesques dont ils sont ornés. En somme, les kiosques, les portiques, les bassins de ce jardin, ses palais à plusieurs étages, ses ruisseaux qui

coulent à l'ombre des arbres, tous les soins prodigués à ce lieu enchanteur, le rendaient si cher au sultan que, pour mieux en jouir, il abandonna pour toujours les lieux de plaisir construits par ses prédécesseurs. Rien ne fut négligé, de son côté, pour augmenter les charmes d'un endroit dont la renommée devait remplir l'univers.

ABOU-ISHAC, FRÈRE DU SULTAN, S'ENFUIT CHEZ LES RÎAH.

Le sultan El-Mostancer craignait beaucoup l'ambition de son frère Abou-Ishac, et, pour se garantir contre lui, il le tenait en surveillance et le traitait avec une rigueur et une sévérité extrêmes. En l'an 651 (1253-4), il sortit avec ses troupes pour arranger quelqu'affaire qui intéressait l'état, et, pendant sa marche, Abou-Ishac réussit à s'enfuir du camp et à passer chez les Douaouida, branche de la tribu de Rîah. Les membres de cette puissante famille lui prêtèrent le serment de fidélité à Zeraïa [1], endroit situé dans les dépendances de Nigaous. Parmi les personnes qui se rallièrent ensuite à sa cause, Abou-Ishac reconnut avec plaisir un ancien serviteur de son père, l'affranchi Dafer, dont le dévouement et le rang élevé lui semblaient dignes des plus hauts égards. Les insurgés allèrent alors mettre le siége devant Biskera et reçurent dans leurs rangs Fadl-Ibn-Ali-Ibn-el-Hacen-Ibn-Mozni, l'un des cheikhs de la ville. Cet homme s'était tout d'abord prononcé en faveur d'Abou-Ishac et dut passer du côté des assiégeants parce que les autres notables de la place avaient tenu conseil pour le faire mourir. Sa défection entraîna la soumission de Biskera. Cette conquête achevée, les alliés d'Abou-Ishac partirent pour Cabes, et, pendant qu'ils tâchaient de réduire cette forteresse, ils reçurent l'appui d'une foule d'Arabes nomades qui leur arrivèrent de tous les côtés.

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent, à tort, *Rouaïa*.

Le sultan fut tellement inquiet des suites que pourrait avoir cette révolte qu'il enferma dans la citadelle tous les enfants du prince fugitif et les y retint sous bonne garde. Son vizir, Ibn-Abi-'l-Hocein, travailla, de son côté, à semer la division entre Abou-Ishac et Dafer. Pour y parvenir, il fit entendre officieusement à la sœur de ce prince, laquelle se trouvait alors dans la capitale, que son frère ferait bien de se méfier de l'affranchi. Elle ne manqua pas d'en faire avertir Abou-Ishac, et cette communication eut le résultat auquel le vizir s'attendait. Dafer ayant remarqué que le prince lui témoignait une extrême froideur, le quitta et s'en alla dans le Maghreb d'où il passa en Espagne. Les bandes qui entouraient les drapeaux d'Abou-Ishac se dispersèrent aussitôt, et ce prince fut obligé de s'enfuir à Tlemcen. De là, il se rendit en Espagne et se présenta à la cour de Mohammed-Ibn-el-Ahmer. Accueilli avec de grands honneurs par ce monarque, ancien ami de son père, il obtint de lui une pension considérable et eut ensuite l'occasion de prendre part à la guerre sainte et de se distinguer dans plusieurs rencontres avec les infidèles. Le sultan El-Mostancer ne cessa, jusqu'à sa mort, d'envoyer à Ibn-el-Ahmer des cadeaux et des députations almohades, afin de conserver sa bienveillance et l'empêcher de seconder les projets du fugitif, sur lequel, du reste, il obtenait des renseignements par la même occasion. Plus loin, nous raconterons comment Abou-Ishac parvint au trône de l'Ifrîkïa.

Après la mort d'El-Mostancer, Dafer quitta l'Espagne et alla débarquer à Bougie, d'où il envoya ses fils auprès d'El-Ouathec [le nouveau khalife], afin d'obtenir sa grâce et l'autorisation de partir pour la Mecque. Le vizir [Ibn-el-Habbeber] qui, à cette époque, gouvernait en maître l'empire hafside, craignait tant l'influence de cet affranchi qu'il écrivit au gouverneur de Bougie, le cheikh almohade Abou-Hilal-Aïad-el-Hintati, lui ordonnant de le faire assassiner, plutôt que de le laisser partir pour l'Orient. Dafer fut tué et ce crime demeura impuni. Ses fils trouvèrent un refuge chez les Beni-Toudjîn et reparurent, plus tard, dans le cortége d'Abou-Ishac, quand ce prince revint en Afrique pour monter sur le trône.

HISTOIRE ET CHUTE DES BENI-'N-NÔMAN. — EXPÉDITION DU SULTAN DANS LE ZAB.

Les fils de Nôman appartenaient à la tribu des Hintata où ils tenaient le rang de cheikhs et de chefs de peuplade. Sous le règne de l'émir Abou-Zékérïa, ils figuraient au premier rang parmi les fonctionnaires de l'empire, et, lors de l'avènement d'El-Mostancer, ils avaient obtenu en don le gouvernement de Constantine, ville qu'ils firent administrer par un de leurs parents. L'aîné de ces chefs se nommait Abou-Ali; les deux autres s'appelaient Meimoun et Abd-el-Ouahed. Comme ils avaient trempé dans la conspiration [du fils] d'El-Lihyani, le sultan les fit tous arrêter en l'an 651 (1253-4), aussitôt qu'il eut raffermi son autorité et rétabli l'ordre dans ses états. Abou-Ali fut déporté à Alexandrie, Meimoun fut mis à mort, et, avec eux, disparut toute l'influence de leur famille.

Quelque temps après, un nommé Abou-Himara suscita une révolte dans le Zab. Le sultan partit aussitôt de Tunis pour châtier les rebelles, et ayant fait essuyer à leurs bandes une défaite sanglante, il ôta la vie à leur chef, que l'on était parvenu à faire prisonnier. La tête de cet aventurier fut portée à Tunis et exposée aux regards du peuple. El-Mostancer se rendit ensuite à Maggara et en arrêta les notables, qui appartenaient tous aux tribus de Mirdas et de Debbab, branches de la grande tribu de Soleim. Parmi eux se trouvèrent Rehab-Ibn-Mahmoud et son fils. Il les envoya à El-Mehdïa pour y être mis au cachot, et, après ce coup de main, il rentra à Tunis chargé de butin.

LA MECQUE RECONNAÎT LA SOUVERAINETÉ DES HAFSIDES.

Le seigneur et gouverneur de la Mecque appartenait à la plus noble famille du monde, à celle des chérifs descendants d'El-Hacen, fils de Fatema [fille de Mahomet]. Il se nommait Abou-Nemi; son frère s'appelait Idrîs. Depuis l'époque où Salah-ed-

Dîn *(Saladin)*-Youçof, fils d'Aïoub le kourd, eut rétabli l'autorité spirituelle des khalifes abbacides en Egypte, en Syrie et en Hidjaz [1], les chérifs de la Mecque avaient continué à reconnaître la souveraineté de cette famille. Le droit de commander les pèlerins et d'administrer la ville demeura, toutefois, entre les mains de [Salah-ed-Dîn] qui le transmit à ses descendants, desquels il passa à leurs affranchis, ainsi que cela se voit encore de nos jours. Il s'éleva bientôt de vives contestations entre ces affranchis et les chérifs, et la lutte durait encore quand les Tatars vinrent renverser le khalifat de Baghdad et que la dynastie hafside s'éleva en Afrique, forte des vœux et de l'appui des peuples.

Il se trouvait alors domicilié à la Mecque un soufi [ou docteur ascétique] qui s'appelait Abou-Mohammed[-Abd-el-Hack]-Ibn-Sebâïn. Cet individu, ayant quitté Murcie, sa ville natale, s'était d'abord rendu à Tunis, et, comme il était profondément versé dans la connaissance de la loi et des sciences intellectuelles, il avait affiché la prétention de s'être dompté au point de pouvoir marcher droit dans la voie du soufisme. Il professait même une partie des doctrines extravagantes que l'on apprend dans cette école, et il enseignait ouvertement que rien n'existe excepté Dieu, principe dont nous avons parlé dans notre chapitre sur les soufis exagérés [2]. Il prétendait même s'être acquis la faculté de régir selon sa volonté [3] toutes les diverses espèces d'êtres [et

---

[1] Avant la conquête de l'Egypte par Saladin et la chute des Fatemides, laquelle en fut la conséquence, ce pays, ainsi que la Syrie et la partie de l'Arabie qui s'appelle *le Hidjaz* et qui renferme la ville de la Mecque, reconnaissaient l'autorité spirituelle et temporelle des khalifes fatemides.

[2] Ce chapitre se trouve dans les *Prolégomènes*. — Le tome XII du recueil des *Notices et Extraits, etc.*, renferme une notice des *Vies des Soufis* de Djamê, dans laquelle M. de Sacy donne une savante exposition des doctrines du soufisme. Il y a inséré le texte et la traduction du chapitre auquel Ibn-Khaldoun renvoie le lecteur.

[3] Il faut corriger le texte arabe et lire *tesarrof* à la place de *tesauwof*. Voy. *Notices et Extraits*, t. XII, pp. 303, 304, ainsi que le texte arabe, p. 297, lignes 6 et 8.

opérer des miracles]. Par suite de ces opinions, il se vit attaqué dans ses croyances religieuses et accusé de professer une doctrine impie et contraire aux bonnes mœurs; il finit même par encourir la réprobation d'Abou-Bekr-Ibn-Khalîl-es-Sekouni, ancien chef des théologiens de Séville et alors chef de ceux de Tunis. Comme celui-ci avait déclaré qu'on devait poursuivre Ibn-Sebâïn comme criminel, les muftis et les traditionnistes s'acharnèrent contre le novateur dont ils repoussèrent les prétentions extravagantes. Craignant que ses adversaires trouvassent assez de preuves pour le faire condamner, cet homme passa en Orient et se fixa à la Mecque. Réfugié là, dans l'asile inviolable du temple, il se lia d'amitié avec le chérif, seigneur de la ville, et l'encouragea dans la résolution qu'il avait formée de reconnaître la souveraineté d'El-Mostancer, sultan de l'Ifrîkïa. Voulant capter la bienveillance de ce monarque et trouver le moyen de se venger à son tour, il composa et traça de sa propre main la lettre par laquelle les chérifs de la Mecque acceptaient ce prince pour souverain [1].

Quand le sultan reçut cet écrit, il convoqua tous les dignitaires de l'empire ainsi que le peuple, afin de leur en donner lecture. Le cadi Abou-'l-Berra, prédicateur de la cour, prit ensuite la parole et, à la suite d'un long discours sur l'admirable style de la lettre, il signala l'excellent effet qu'elle devait produire dans le monde en faisant connaître le nouvel éclat que la gloire du sultan et de son royaume venait de recevoir par l'empressement des habitants de la Ville Sainte à reconnaître son autorité. Il termina son discours par une prière pour la prospé-

[1] Dans le texte arabe, cette lettre remplit onze pages. Elle se compose d'allusions coraniques, scolastiques, métaphysiques, cabalistiques, mystiques, historiques et grammaticales, entremêlées de jeux de mots intraduisibles et de jeux d'esprit presqu'insaisissables. Bien que nous ayons compris la plus grande partie de ces graves futilités, nous n'avons pas essayé de les traduire, puisqu'il faudrait, en outre, un long commentaire pour les rendre intelligibles. La reconnaissance d'El-Mostancer par les habitants de la Mecque est le seul fait qui y est énoncé. L'auteur, Ibn-Sebâin, mourut en 669 (1270).

rité du monarque et renvoya l'assemblée. Ce fut là un des plus beaux jours de l'empire.

LES BENI-MERÎN ET LE ROI DES NOIRS ENVOIENT DES AMBASSADES AU SULTAN HAFSIDE.

Quand les Beni-Merìn eurent fait leur soumission à l'émir Abou-Zékérïa et reconnu la souveraineté des Hafsides, ils décidèrent les habitants de Miknaça *(Mequinez)*, de Tèza, d'El-Casr et des autres localités qui leur étaient tributaires à expédier au sultan des adresses de félicitation et de dévouement. Après l'avènement d'El-Mostancer au trône de Tunis et la proclamation d'El-Morteda comme souverain de Maroc, une guerre prolongée, dont nous avons déjà parlé[1] et dont nous rapporterons ailleurs les détails, eut lieu entre les Mérinides et les Almohades marocains.

En l'an 652 (1254), l'émir Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack, envoya au sultan hafside une députation de cheikhs mérinides chargée de lui présenter les hommages et la soumission des habitants de Fez. L'arrivée de cette ambassade produisit une sensation profonde dans tout l'empire, et le sultan lui-même en témoigna sa haute satisfaction par l'accueil bienveillant qu'il fit aux envoyés et par les présents dont il les combla au moment de leur départ.

Après la mort d'Abou-Yahya, son frère et successeur, Yacoub, expédia au sultan une nouvelle députation avec de riches cadeaux. Cette mission eut pour but d'obtenir l'appui d'El-Mostancer contre le sultan almohade, El-Morteda, et de lui donner l'assurance que son autorité serait établie dans Maroc aussitôt que les Mérinides deviendraient maîtres de cette ville. Plusieurs autres députations mérinides parurent successivement à la cour du sultan jusqu'à l'époque où Maroc succomba.

En l'an 655, le sultan El-Mostancer reçut un riche cadeau de

---

[1] Voy., ci-devant, p. 250 et suivantes.

la part d'un roi des Noirs, souverain de Kanem et seigneur de Bornou, ville située sur le méridien de Tripoli. Parmi les offrandes que cette députation nègre lui remit, se trouva une giraffe, animal dont les caractères extérieurs sont des plus disparates. Les habitants de Tunis coururent en foule pour la voir, de sorte que la plaine regorgeait de monde, et ils ressentirent un étonnement profond à l'aspect d'un quadrupède dont la forme si étrange rappelait, à la fois, les marques distinctives de plusieurs animaux de diverses espèces.

En l'an 658 (1260), le prince Don-Henri, qui s'était brouillé avec son frère, le roi de Castille, vint à Tunis. Le sultan le combla d'égards et de dons ; il l'établit à sa cour de la manière la plus magnifique et lui prodigua ces marques de considération que l'on réserve pour les souverains et les personnages du plus haut rang[1].

Cette suite d'ambassades contribua beaucoup à étendre la renommée et l'influence de l'empire.

MORT D'IBN-EL-ABBAR.

Abou-Abd-Allah-Ibn-Abbar, homme d'un vaste savoir et membre du corps des cheikhs de Valence, était profondément versé dans la connaissance de la *sonna*[2] et de la langue arabe; il avait, de plus, obtenu une grande réputation comme rédacteur de lettres [officielles] et comme poete. A Valence, il avait servi, en qualité de secrétaire, le cîd Abou-Abd-Allah, fils d'Abou-Hafs, fils d'Abd-el-Moumen ; et, plus tard, il remplit les mêmes fonctions auprès du cîd Abou-Zeid, fils du précédent. Il l'accompagna même chez les chrétiens ; mais, quand il le vit

---

[1] En l'an 1259, l'infant Don Henri prit les armes contre son frère Alphonse x, roi de Castille. Il essuya une défaite et, ne pouvant trouver un asile en Espagne, il se retira auprès du roi de Tunis qu'il servit pendant sept ans. — (*Ferreras*, t. IV, pp. 235, 256.)

[2] Voy. t. I, p. 82, note.

embrasser la religion de ce peuple, il aima mieux le quitter que suivre un tel exemple[1]. Ensuite, il devint secrétaire de Zîan-Ibn-Merdenîch, et, à l'époque où le roi [d'Aragon, Don Jayme] vint assiéger Valence, il partit avec la députation qui devait présenter à l'émir Abou-Zékérïa le document par lequel Zîan et les habitants de cette ville reconnaissaient la souveraineté de l'empire hafside. Ayant été alors présenté au sultan, il lui récita le poème si bien connu[2] dans lequel il implore l'appui de ce monarque contre l'ennemi. Abou-Zékérïa y répondit par l'envoi de plusieurs navires chargés de vivres, d'argent et d'objets d'habillement.

Voyant que la ville de Valence allait succomber, Ibn-el-Abbar repartit avec sa famille pour Tunis où il comptait être bien reçu. Accueilli avec faveur par le sultan et nommé écrivain de l'*alama*, il fut chargé de tracer le paraphe impérial en tête de toutes les lettres et écrits émanant du souverain.

Quelque temps après, le même prince, qui préférait l'écriture de l'Orient à celle de l'Occident, résolut de confier cet emploi à Abou-'l-Abbas-el-Ghassani, qui écrivait parfaitement bien le paraphe en caractères orientaux. Ibn-el-Abbar ressentit une vive indignation, quand on vint lui annoncer que le sultan, tout en lui laissant la rédaction des pièces officielles, exigeait que la place du paraphe y fût laissée en blanc, afin d'être remplie par une autre main ; et, sans avoir égard à cet ordre, il profita de sa position comme seul rédacteur autorisé, pour tracer cette marque comme auparavant. Aux remontrances qu'on lui adressa à ce sujet, il répondit par des paroles de colère et, perdant toute retenue, il jeta sa plume et prononça le vers suivant, dont il faisait l'application à lui-même :

Recherche l'honneur, fût-il dans l'enfer ;
Fuis le déshonneur, fût-il dans le ciel.

Le sultan, auquel on eu eut soin de raconter cette scène, fit donner

[1] Herreras place la conversion de ce prince en l'an 1230.
[2] Voy., ci-devant, p. 307.

l'ordre à Ibn-el-Abbar de rester chez lui aux arrêts ; mais, plus tard, ayant reçu une pièce de vers intitulée *les secrétaires pardonnés* (*Eïtab-el-Kottab*), dans laquelle cet écrivain cita les noms de tous les secrétaires des temps anciens qui avaient été réprimandés et pardonnés, il voulut bien oublier le passé et réintégrer l'auteur dans la place qu'il avait perdue. L'intercession d'El-Mostancer auprès de son père, contribua beaucoup au rappel du poète.

Après la mort d'Abou-Zékérïa, son successeur El-Mostancer fit à Ibn-el-Abbar l'honneur de l'inscrire sur la liste des Andalousiens et Tunisiens qui formaient sa société intime. Dans ces réunions, le littérateur espagnol montra un caractère peu facile et un amour-propre qui passait toutes les bornes : quand on discutait une question de littérature, il oubliait les égards dus au sultan pour le plaisir de le reprendre à chaque instant et de traiter ses opinions avec mépris. Cette conduite imprudente et les éloges outrés qu'il donnait, à tout propos, au pays et au gouvernement de l'Espagne finirent par indisposer El-Mostancer et faire réussir les intrigues d'Ibn-Abi-'l-Hocein, qui cherchait à le perdre.

Depuis longtemps ce vizir nourissait une haine profonde contre lui à cause d'une circonstance que nous devons raconter ici. Quand Ibn-el-Abbar débarqua à Benzert, en venant de Valence, il écrivit à ce ministre afin de lui donner connaissance du but de sa mission, et sur le dos de la lettre, il mit ces mots en forme d'adresse : *Au fils de feu Abou-'l-Hocein.* On lui fit aussitôt observer qu'il venait de se tromper, puisqu'Abou-Hocein vivait encore ; mais il y répondit en ricanant : « C'est un personnage » bien obscure que son père, vu que le public ignore s'il est » vivant ou mort ! » Cette parole fut rapportée à Ibn-Abi-'l-Hocein qui en fut vivement blessé et qui, dès-lors, ne cessa de travailler contre l'auteur jusqu'à ce qu'il décida le sultan à le reléguer dans [1] Bougie.

Quelque temps après, Ibn-el-Abbar rentra en grâce, et ayant

---

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *ila* à la place de *min*.

été admis dans la société du sultan comme auparavant, il reprit son habitude de lancer des sarcasmes contre son patron. Un soir qu'il y était question du jour de la naissance d'El-Ouathec [fils du sultan], le père, auquel on s'adressa pour le savoir, répondit qu'il n'en avait aucun souvenir. Ibn-el-Abbar saisit aussitôt l'occasion de vexer le sultan [en se montrant plus savant que lui]; il fit connaître non-seulement la date de cet événement mais aussi l'horoscope qu'il en avait tiré. Ce trait fut d'autant plus mal-adroit que, depuis quelque temps, ses ennemis l'avaient dépeint comme un homme qui se mêlait d'astrologie, afin d'attirer quelque malheur sur l'empire. Le sultan céda enfin à ses soupçons et le fit arrêter sur le champ. Tous les écrits que l'on put découvrir dans la maison du prisonnier furent apportés au palais, et parmi ces pièces se trouva dit-on, une feuille de papier sur laquelle était inscrit un poème qui commençait ainsi :

A Tunis domine un sot tyran,
Qu'à tort on intitule khalife.

Le sultan fut tellement courroucé à la lecture de ce morceau, qu'il en fit mettre l'auteur à la torture et achever à coups de lance. Ceci se passa vers le milieu de Moharrem 658 (janvier 1260). Le cadavre de ce malheureux, ses livres, ses poésies et ses recueils de notes écrites sous la dictée de ses professeurs furent brûlés ensemble sur le même bûcher.

NOTICE D'EL-LULÎANI. — SA MORT.

Abou-'l-Abbas-el-Lulîani naquit à El-Mehdïa, ville dont son père était gouverneur, mais sa famille habitait un village voisin, appelé Lulîana. S'étant appliqué à l'étude du texte coranique et à la transcription de livres, il devint très-habile dans les sciences philologiques, et, après avoir étudié la jurisprudence [musulmane] sous un natif de Barca nommé Abou-Zékérïa, il se livra à l'examen des doctrines enseignées par les [anciens] philosophes. Obligé d'accepter une place de collecteur d'impôts afin d'avoir

de quoi vivre, il s'exposa à être accusé de malversation, et ne put se tirer d'affaire qu'en payant une forte amende. Cet échec ne nuisit pas à son avancement, et il finit par devenir l'associé [et banquier] de tous les fonctionnaires que le gouvernement employait dans l'administration des provinces. Une grande habilité dans la conduite des affaires et un talent particulier de faire valoir l'argent lui avaient procuré cette position. Il travailla ensuite à décréditer ses associés afin de s'emparer de leurs places; mais, comme la plupart d'entre eux étaient les créatures d'Ibn-Abi-'l-Hocein, il s'attira l'inimitié de ce ministre. Les affranchis du sultan et les intimes du palais furent endoctrinés par Ibn-'l-Hocein et se mirent à indisposer leur maître contre El-Lulîani auquel ils attribuaient l'intention de soulever la ville d'El-Mehdïa. Ces insinuations avaient déjà produit un certain effet, quand le sultan dit un jour à Abou-'l-Abbas-el-Ghassani qui était venu le voir : « Donne-moi un hémistiche pour appareiller celui-ci :

C'est aujourd'hui un jour de pluie;

El-Ghassani répondit sur le champ :

Faisons que le mal s'enfuie.

Le sultan comprit l'allusion et lui dit de continuer. Alors El-Ghassani prononça ces lignes :

Il y a neuf ans, cette année-ci,
Qu'eut lieu l'affaire de Djouheri [1],
Et elle reparaît aujourd'hui.

Par ces paroles il voulait porter le sultan à des mesures extrêmes contre El-Lulîani, et il y réussit. On arrêta ce fonctionnaire ainsi que son ennemi déclaré Ibn-el-Attar, autre employé du gouvernement, et on confia leur interrogatoire à Abou-Zeid-Ibn-Yaghmor. Cet agent leur arracha de fortes sommes d'argent par l'emploi de la torture ; mais il s'acharna surtout contre El-Lulîani.

---

[1] Voy., ci-devant, pag. 312.

Tant que cette enquête dura, El-Lulîani continua à se rendre régulièrement à son bureau. Alors on fit répandre le bruit qu'il allait s'enfuir en Sicile, et sur l'aveu d'un de ses affidés, on décida sa mort. Livré à Hilal, chef du corps des affranchis européens, il mourut sous la bastonnade. Son cadavre fut exposé aux insultes de la populace qui finit par en détacher la tête. Les parents et amis de ce malheureux furent enveloppés dans la proscription et périrent tous par l'ordre du sultan.

ABOU-ALI-EL-MILÎANI EST CHASSÉ DE MILÎANA PAR L'ÉMIR ABOU-HAFS.

Après la prise de Tlemcen par Abou-Zékérïa et la soumission de Yahgmoracen, tout le Maghreb central, depuis la province de Tlemcen inclusivement jusqu'à Bougie, obéissait à la domination hafside. A peine, cependant, l'autorité du sultan eut-elle cessé de s'y faire sentir que les tribus d'origine zenatienne, populations fières et puissantes, commencèrent encore à se faire la guerre. Or, le sultan, en partageant les territoires du Maghreb centre ces nomades, avait donné Milîana aux Beni-Ourcîfan, peuplade maghraouienne. A cette époque le jurisconsulte et traditionniste Abou-'l-Abbas-el-Milîani, homme aussi distingué par le savoir que par ses mœurs et sa piété, se trouvait dans cette ville. Les docteurs les plus habiles venaient de tous les côtés pour entendre ses leçons, et le conseil administratif de Milîana l'avait choisi pour son président. Abou-Ali, son fils, était d'un caractère tout différent : rempli d'ambition, sans posséder une seule bonne qualité pour le lui faire pardonner, il se laissa entraîner par la fougue de la jeunesse et conçut l'espoir de se rendre indépendant. Cela lui semblait d'autant plus facile qu'il voyait l'autorité hafside en Maghreb s'affaiblir de jour en jour et la guerre se prolonger entre les Maghraoua et Yaghmoracen, leur voisin et adversaire déclaré. Cet état de choses le décida à répudier la souveraineté des Hafsides et à se faire proclamer seigneur de Milîana.

Le sultan, ayant appris la nouvelle de cette insurrection, plaça son frère, l'émir Abou-Hafs, à la tête d'une division de troupes composée des divers corps de la milice, et lui donna pour collègues l'émir Abou-Zeid-Ibn-Djamê et Don Henri, frère du roi Alphonse[1]. Cette armée quitta Tunis l'an 659 (1261), et, à la suite d'une marche très-rapide, elle arriva sous les murs de Milîana, y mit le siége et l'emporta d'assaut. Abou-Ali réussit à s'évader et à trouver un asile chez les Beni-Yacoub, fraction de la tribu d'Attaf, l'une des grandes branches de la tribu des Zoghba. Ses protecteurs le firent passer dans le Maghreb-el-Acsa où il resta pendant quelque temps. Plus loin, nous aurons encore l'occasion de parler de lui[2].

Après avoir fait son entrée dans Milîana et rétabli l'ordre dans les pays voisins, Abou-Hafs donna le commandement de la ville à [Mohammed-]Ibn-Mendîl, émir des Maghraoua. Cet officier y maintint l'influence des hafsides, et, de même que les autres chefs de sa tribu, auxquels le sultan avait accordé des commandements, il se conduisit en serviteur dévoué.

Abou-Hafs repartit alors pour Tunis et, pendant qu'il était en marche, reçut de son père le brevet de sa nomination au gouvernement de Bougie. Le plaisir d'être auprès du sultan l'emporta sur l'ambition, et, à force d'instances, cet émir parvint à s'y faire remplacer par le cheikh Abou-Hilal-Eïad-Ibn-Saîd-el-Hintati. Rentré dans la capitale en l'an 661 (1262-3), il monta, longtemps après, sur le trône. Le lendemain de son arrivée, il eut la douleur de perdre son frère germain, Abou-Bekr-Ibn-Abi-Zékérïa. La famille royale et le public furent vivement affligés de ce malheur, et le sultan lui-même présida aux obsèques du défunt.

---

[1] Voy., ci-devant, p. 347.

[2] Ici l'auteur renvoie au chapitre sur les Aulad-Mendîl, qui se trouve dans le troisième volume de cette traduction. Il parle encore d'Abou-Ali dans le chapitre sur El-Milîani qui se trouve, ci-après, dans l'histoire des Mérinides, règne du sultan Abou-Yacoub-Youçof.

EVASION D'ABOU-'L-CACEM-IBN-ABI-ZEID ET SA RÉVOLTE CHEZ LES RÎAH.

Abou-'l-Cacem[1], fils d'Abou-Zeid, fils du cheikh Abou-Mohammed, vivait dans la famille de son cousin, le khalife, et recevait de lui une pension pour son entretien. Son père Abou-Zeid fut celui qui exerça le commandement [de l'Ifrîkïa] après la mort du cheikh Abou-Mohammed et qui rentra ensuite en Maghreb. Abou-'l-Cacem vint [en Ifrîkïa] avec l'émir Abou-Zékérïa auquel son père, en mourant, l'avait confié. Il ne le quitta plus jusqu'au moment de sa révolte, action à laquelle il s'était laissé porter en conséquence d'un bruit qui venait de circuler et dont il craignait les suites. Voici de quoi il s'agissait : le sultan avait fait frapper des monnaies de cuivre, semblables aux *folous* de l'Orient et dont la valeur intrinsèque égalait celle qu'elles representaient. En ceci, il avait eu pour but de rendre un service au public en lui donnant une monnaie dont l'emploi devait faciliter les achats et les ventes[2]. Il s'y était décidé surtout en voyant les monnaies d'argent s'altérer de plus en plus par la cupidité des changeurs et des fondeurs juifs. Ces pièces de cuivre s'appelaient *handous*[3]. Bientôt, les malfaiteurs se mirent à en frapper des quantités n'ayant pas le poids requis ; aussi finirent-elles par devenir tout-à-fait mauvaises. Ce fut en vain que le sultan condamna à mort plusieurs des coupables ; rien ne put arrêter le mal. A la fin, le peuple ne voulut plus recevoir la nouvelle monnaie et en demanda la suppression ; des paroles on

---

[1] Dans plusieurs endroits de cet ouvrage, on trouve *Cacem* et *El-Cacem* à la place d'*Abou-'l-Cacem*.

[2] Jusqu'alors, on se servait dans le petit commerce de coupures de monnaies d'argent, ainsi que cela se faisait chez plusieurs autres peuples musulmans. — Dans le texte arabe, il faut lire *bi-açouakihom* à la place de *bi-açrafiha*.

[3] Selon Es-Cherîchi, dans son commentaire sur les *Séances* d'El-Harîri, les *handous* étaient des coupures de dirhems *(monnaies d'argent)*.

passa aux actes de violence, et, d'après un de ces bruits que les gens de la basse classe aiment à répandre, le meneur de la sédition aurait été [Abou-]'l-Cacem, fils d'Abou-Zeid. Le sultan supprima les monnaies de cuivre et donna une amnistie aux révoltés ; mais il conserva toujours une opinion peu favorable de la conduite qu'avait tenue son cousin. Celui-ci, ayant eu connaissance de ce qui se passait [dans l'esprit du sultan], céda aux inspirations de la crainte et, en l'an 661 (1262-3), il s'enfuit de la capitale. Arrivé chez les Rîah, il alla trouver leur émir, Chibl-Ibn-Mouça-Ibn-Mohammed, chef des Douaouida, et se fit prêter par lui le serment de fidélité. Le sultan fut bientôt informé de cette démonstration hostile et prit la résolution de se mettre en campagne. Abou-'l-Cacem ne put surmonter l'appréhension du danger, et, voyant une agitation extraordinaire se répandre parmi les Arabes de la tribu qui l'avait accueilli, il craignit d'être trahi et prit le parti de s'éloigner. Parvenu à Tlemcen, il passa, de là, en Espagne où il trouva son cousin, l'émir Abou-Ishac[1], [fils d'Abou-Zékérïa,] qui s'était expatrié comme lui. Alors il se livra aux désordres les plus honteux et fit parade de ses vices au point d'encourir la réprobation formelle du gouvernement. Il rentra donc en Maghreb et séjourna pendant quelque temps à Tînmelel, puis se rendit à Tlemcen où il finit ses jours. Quant à l'émir Abou-Ishac, il resta auprès d'Ibn-el-Ahmer, [sultan de l'Andalousie,] jusqu'au moment où il se mit en évidence de la manière que nous raconterons plus loin.

LE SULTAN SE REND A EL-MECÎLA.

Quand le sultan apprit qu'[Abou-'l-]Cacem venait de passer en Maghreb, après avoir séduit la tribu des Rîah et lancé leurs guerriers sur les contrées voisines, il quitta Tunis, l'an 664 (1265-6), à la tête des troupes almohades et des divers corps de milice. Son but était de rétablir la tranquillité du pays et d'effa-

[1] Voy., ci-devant, p. 342.

cer jusqu'aux vestiges des derniers troubles, après avoir fait rentrer les Arabes dans le devoir.

En parcourant ainsi les provinces de son empire, il envahit le territoire occupé par les Rîah et força Chibl-Ibn-Mouça et les Douaouida de se jeter dans le Désert. Parvenu à El-Mecîla, ville située sur la frontière de la région qu'il venait de soumettre, il reçut la visite de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, émir des Beni-Toudjîn, qui s'était empressé de venir lui renouveler l'assurance de sa fidélité. Ce chef fut accueilli avec tous les égards dus à son rang et comblé de dons et d'honneurs. Sans compter les chevaux de main, les selles brodées en or, les brides ornées de pierreries, les grandes tentes de lin garnies de leurs cordes en coton, les bêtes de somme, les armes, l'argent et autres objets, Ibn-Abd-el-Caouï reçut en fief la ville de Maggara et le village d'Aoumach, dans le Zab. Il s'en retourna alors chez lui, et le sultan reprit le chemin de Tunis, l'âme remplie d'un profond ressentiment contre les Rîah. Bientôt après, il tourna contre eux l'arme de sa politique, ainsi que nous allons bientôt le raconter.

En l'an 665 (1266-7) et le lendemain de sa rentrée à la capitale, il perdit son affranchi Hilal, surnommé *El-Caïd (le général)*, qui mourut après avoir joui d'une grande considération à la cour. Hilal s'était montré digne de sa haute fortune : esclave du feu sultan et faisant partie de l'héritage recueilli par El-Mostancer, il s'était distingué par sa bravoure et sa générosité, par sa bonté et ses prévenances envers les savants et par son empressement à obliger tout le monde. Il fonda plusieurs établissements de bienfaisance qui servent à immortaliser son nom. Le sultan fut profondément affligé de la mort de ce fidèle serviteur.

LE SULTAN FAIT MOURIR LES CHEIKHS DES DOUAOUIDA.

Chibl-Ibn-Mouça et sa tribu, les Douaouida, s'étaient plusieurs fois compromis par les méfaits les plus graves : ils se plaisaient dans la révolte, et, quand un prince quelconque de la famille royale allait se réfugier chez eux, ils ne manquaient jamais de le

proclamer chef de l'empire. C'est ainsi qu'ils avaient agi envers l'émir Abou-Ishac, comme on l'a déjà vu, et, ensuite, envers Abou-'l-Cacem, fils d'Abou-Zeid.

Le sultan se décida, enfin, à châtier ces fauteurs de troubles, et, en l'an 664 (1265-6), il pénétra chez eux et occupa leurs pays. Les insurgés passèrent dans le Désert et, de cette retraite éloignée, ils envoyèrent au gouvernement hafside l'assurance, peu sincère, de leur soumission. Le sultan en parut très-satisfait; mais il dissimula ses véritables sentiments et partit pour Tunis. Abou-Hilal-Eïad, cheikh almohade et gouverneur de Bougie, reçut alors l'ordre d'employer ses efforts afin d'inspirer de la confiance aux chefs réfractaires et de les décider à se rendre en députation auprès du sultan; mais il lui fut expressément recommandé de ne prendre aucun engagement avec eux. Secondé par ses alliés, les Kaoub soleimides, les Debbab et plusieurs fractions de la grande tribu de Hilal, le sultan quitta Tunis, l'an 666 (1267-8), à la tête des troupes almohades et de ses corps de milice. Les Beni-Açaker-Ibn-Soltan, frères des Beni-Masoud-Ibn-Soltan, étant venus au-devant de lui, il nomma Mehdi-Ibn-Açaker chef des Douaouida et de toutes les autres branches de la tribu de Rîah. Les Beni-Masoud-Ibn-Soltan s'enfuirent dans le Désert et, lorsque le sultan, qui s'était mis à leur poursuite, alla camper à Nigaous, ils occupèrent les défilés qui conduisent dans le Zab. Sur ces entrefaites, leurs envoyés avaient continué à se rendre auprès d'Abou-Hilal, dans l'espoir de faire agréer, par sa médiation, le même simulacre de soumission qu'ils avaient toujours montré envers l'empire. Ce fonctionnaire leur conseilla d'expédier une députation au sultan, et il vit avec plaisir sa proposition accueillie et son but atteint. Dans le nombre de ces envoyés se trouvèrent Chibl-Ibn-Mouça, émir de la tribu, son frère Yahya, leurs cousins[1], Sebâ-Ibn-Yahya-Ibn-Doreid, le fils de Sebâ, Talha-Ibn-Mei-

[1] On lit, de plus, dans le texte et dans les manuscrits : *enfants de Zeid-Ibn-Masoud*. A la place de *Zeid*, il faut mettre *Doreid*. — Voyez t. I, p. 74.

moun-Ibn-Doreid, Haddad-Ibn-Moulahem-Ibn-Khanfer-Ibn-Masoud et un frère de Haddad. Aussitôt que le sultan vit ces chefs paraître devant lui, il les fit arrêter ainsi qu'un cheikh des Kerfa nommé Doreid-Ibn-Tazîr. A l'instant même, leurs bagages furent livrés au pillage, leurs têtes tranchées et leurs cadavres dressés sur des pieux. Cette exécution eut lieu à Zeraïa, à l'endroit même où ils avaient proclamé la souveraineté d'Abou-'l-Cacem [et d'Abou-Ishac]. Par l'ordre du sultan, on porta les têtes de ces chefs à Biskera pour y être exposées.

Après ce coup de vigueur, le sultan se porta rapidement vers les défilés du Zab où les tribus réfractaires avaient fait halte et, au point du jour, il tomba sur leur camp. Elles prirent aussitôt la fuite, laissant leurs bagages, leurs bêtes de somme et leurs tentes comme une proie à l'armée et à la tribu de Sedouîkich qui était venue prendre part à cette expédition. Les fuyards furent vivement poursuivis; mais ils réussirent à emmener leurs femmes et leurs enfants à dos de chameaux et à traverser le Cheddi, fleuve qui passe au midi du Zab.

Le Cheddi prend sa source dans le Mont-Rached, au midi du Maghreb central, et se dirige vers l'Orient, en longeant le Zab, jusqu'à ce qu'il se jette dans la sibkha de Nefzaoua, pays qui fait partie du Belad-el-Djerîd.

Quand ils eurent passé la rivière, ils entrèrent dans un désert où l'on meurt de soif et dans une région appelée El-Hammada *(l'échauffée)* dont le sol brûlant est couvert de pierres noires. Alors les troupes cessèrent la poursuite et le sultan rentra chez lui, vainqueur et triomphant. Un succès aussi éclatant lui attira les louanges et les félicitations des poètes.

Les débris des Douaouida se réfugièrent auprès des princes zenatiens : les fils de Yahya-Ibn-Doreid furent accueillis par Yaghmoracen-Ibn-Zîan, et les Beni-Mohammed-Ibn-Masoud, par Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Ces chefs leur remplirent les mains d'argent, les piquets de chevaux et les campements de chameaux ; de sorte que les émigrés purent rentrer, plus tard, dans leur pays et enlever au sultan la ville de Ouargla et les bourgades du Rîgh. De là, ils marchèrent sur le Zab et, parvenus à

la frontière de cette province, ils mirent en déroute les troupes qu'Ibn-Attou, le gouverneur installé à Maggara, avait conduites au-devant d'eux pour arrêter leurs progrès. Ils poursuivirent cet officier jusqu'à Cataoua où ils le tuèrent, et, à la suite de cette victoire, ils soumirent le Zab, l'Auras et le Hodna. Ils obligèrent même le gouvernement hafside à leur concéder ces régions à titre de fiefs et ils finirent par les posséder en toute propriété.

LE ROI DE FRANCE [SAINT-LOUIS] ARRIVE A LA TÊTE DES PEUPLES CHRÉTIENS ET MET LE SIÉGE DEVANT TUNIS.

Le peuple appelé *Franc*, et nommé *Français* par le vulgaire, tire son nom de *France*, un de leurs empires. Leur origine remonte à Yafeth, fils de Noé. Ils habitent le bord septentrional de la mer romaine occidentale, depuis la Péninsule espagnole jusqu'au canal de Constantinople. A l'est, ils ont pour voisins les Grecs, et, à l'ouest, les Galiciens [1]. Ils embrassèrent le christianisme, ainsi que les Roum *(Romains)*, et ce fut de ceux-ci qu'ils apprirent les principes de leur religion. Pendant que la puissance des Romains déclinait, celle des Francs ne cessait de s'accroître. Réunis aux Romains, ils traversèrent la mer et s'établirent dans toutes les grandes villes de l'Afrique, telles que Sbaitla, Djeloula, Carthage, Mernac, Baghaïa et Lambèse. Ayant subjugué les Berbères qui s'y trouvaient, ils obligèrent ce peuple à suivre leur religion et le tinrent dans une snjétion complète. L'islamisme vint alors se manifester par des victoires, et les Arabes enlevèrent aux chrétiens toutes les villes de l'Afrique et de la côte orientale de la Méditerranée, ainsi que les îles de Crète, Malte, Sicile et Maïorque. Les ayant contraints à rentrer dans leur pays, les Arabes traversèrent le détroit de Tanger et vainquirent les Goths, les Galiciens et les Biscayens. Devenus maîtres de la Péninsule espagnole, ils passèrent la frontière,

[1] Les anciens géographes arabes font étendre la Galice à travers le nord de l'Espagne, depuis le cap Finistère jusqu'à la Méditerranée.

franchirent les défilés et les cols, et ayant débouché dans les plaines de la France, ils soumirent ces régions et y répandirent la dévastation. Ensuite, d'autres bandes continuèrent à y pénétrer, se conformant ainsi aux ordres des Oméïades d'Espagne.

Les Aghlébites, à l'instar de leurs prédécesseurs dans le gouvernement de l'Afrique, avaient l'habitude d'envoyer des armées et des flottes musulmanes contre les Francs. Ils leur enlevèrent ainsi la possession des îles de la Méditerranée, et ils allèrent les attaquer même dans le sein de leur pays. Dès lors, le désir de la vengeance et l'espoir de recouvrer ce qu'ils avaient perdu ne cessèrent d'animer les Francs. De tous ces peuples, les Grecs étaient les plus voisins des côtes de la Syrie et les plus ardents à reprendre ces contrées. La puissance des Grecs s'étant ensuite affaiblie, tant à Constantinople qu'à Rome, celle du royaume des Francs devint formidable. Ceci eut lieu bientôt après la chute du khalifat de l'Orient[1]. Alors, les Francs aspirèrent à conquérir les citadelles et les fortereses de la Syrie.

Dans une expédition qu'ils dirigèrent contre ce pays, ils en occupèrent la plus grande partie; et, s'étant emparés de Jérusalem, ils y bâtirent la grande église qui remplaça la mosquée d'El-Acsa. A plusieurs reprises, ils attaquèrent[2] l'Egypte et le Caire; mais, enfin, vers le milieu du VIe siècle de l'hégire, Dieu donna à l'Islamisme un bouclier puissant dans la personne de Salah-el-Dîn *(Saladin)* Ibn-Aïoub-el-Kordi, et permit aux torrents du châtiment céleste de déborder sur les infidèles. Salah-el-Dîn déploya une grande vigueur dans cette guerre : il enleva aux Francs les places qu'ils avaient conquises, purifia la mosquée El-Acsa des souillures laissées par les fausses doctrines de l'infidélité, et ayant soutenu la guerre sainte jusqu'à l'heure de sa mort, il remplit ainsi le meilleur des devoirs.

Dans le VIIe siècle, pendant le règne d'El-Mélek-es-Saleh, souverain de l'Egypte et de la Syrie, les Francs arrivèrent de

---

[1] Le khalifat de Baghdad fut renversé par les Tartars, en 1258 de J.-C.

[2] Il faut lire *nazelou*, à la troisième forme.

nouveau dans le premier de ces pays. L'émir Abou-Zékérïa régnait alors à Tunis. Ils campèrent auprès de Damiette, et s'en étant rendus maîtres, ils envahirent successivement les villages de l'Egypte. Sur ces entrefaites, El-Mélek-es-Saleh mourut, et son fils El-Moaddem lui succéda. Les musulmans profitèrent alors de la crue du Nil pour ouvrir les écluses, rompre les digues et enfermer l'armée ennemie. Une foule d'infidèles y perdit la vie, et leur sultan [St-Louis] fut pris sur le champ de bataille et amené devant le sultan d'Egypte. On l'emprisonna à Alexandrie; mais, plus tard, le sultan lui accorda la liberté, moyennant la reddition de Damiette et l'engagement de ne plus faire la guerre aux musulmans.

Peu de temps après, le chef des Francs rompit le traité et se décida à mener une expédition contre Tunis. L'on dit qu'il motiva sa conduite sur le fait suivant : des marchands de son pays avaient prêté de l'argent à Lulîani[1]. Après la catastrophe qui ferma la carrière de ce fonctionnaire, les marchands réclamèrent du sultan le remboursement de la somme prêtée, et qui se montait à trois cent mille dinars[2]. Comme ils ne produisirent aucune pièce à l'appui de leur demande, le sultan repoussa leurs prétentions. Alors, ils allèrent s'en plaindre à leur roi. Ce prince prit parti pour eux et se laissa pousser à entreprendre une expédition contre Tunis, « ville, disaient-ils, très-facile à prendre, vu la famine et la grande mortalité qui la désolent. »

Alors le Français, roi des Francs, Louis, fils de Louis, et surnommé dans leur langage *Réda-Frans*, c'est-à-dire : *Roi de France*, envoya chez tous les rois chrétiens, pour les inviter à faire partie de cette expédition. Il transmit aussi un message au pape, personnage que les chrétiens regardent comme le vicaire du Messie, et ce dignitaire encouragea tous les autres rois à seconder les efforts du roi de France. Il lui permit même d'enlever aux églises l'argent dont il pourrait avoir besoin[3]. Ces nouvelles

---

[1] Voy., ci-devant, p. 350.

[2] Près de trois millions de francs.

[3] Ce fait est confirmé par les historiens de Saint-Louis.

s'étant répandues dans toute la Chrétienté, plusieurs de leurs princes répondirent à l'appel. Dans le nombre se trouvèrent le prince d'Angleterre *(Edouard, fils de Henri III)*[1], le prince d'Ecosse *(Jean de Bailleul)*, le prince *(duc)* de Luxembourg[2] et le roi de Barcelone, Réd Ragon *(roi d'Aragon)*[3]. C'est Ibn-el-Athir[4] qui nous fournit ces détails.

Ces préparatifs répandirent l'inquiétude par toutes les frontières de l'Islamisme, et *(El-Mostancer)*, le sultan de Tunis, fit amasser des vivres dans les provinces de son empire, afin d'approvisionner les ports de mer. D'après ses ordres, on répara les murailles des villes, on forma des dépôts de grains et on empêcha les marchands chrétiens de pénétrer dans le territoire musulman. Il envoya aussi des ambassadeurs auprès du roi des Français, afin de connaître ses intentions et de lui proposer des conditions de paix assez avantageuses pour arrêter son ardeur guerrière. Pour appuyer leurs négociations, ces envoyés, dit-on, emportèrent avec eux une somme de quatre-vingt mille pièces d'or. Le roi accepta l'argent et leur déclara ensuite que l'expédition serait dirigée contre leur pays. Quand ils redemandèrent l'argent, le roi répondit qu'il ne l'avait pas reçu[5]. Pendant qu'ils

---

[1] Édouard arriva avec les croisés d'Écosse et d'Angleterre, peu de jours après la signature de la paix.

[2] Les manuscrits portent *Lourek* ou *Tourk*, altération du mot *Lousembourk* que les copistes ont mal lu.

[3] Jacques, roi d'Aragon, prit la croix; mais le mauvais temps empêcha sa flotte se de rendre à Tunis.

[4] Ibn-el-Athîr est l'auteur des *Annales de l'Islamisme*, grand ouvrage en plusieurs volumes, renfermant les détails les plus précieux sur tout ce qui se rapporte aux dynasties musulmanes. Les chapitres qui traitent des croisades sont de la plus haute importance. A la suite de ma mission littéraire à Constantinople, en 1846, je fus assez heureux de pouvoir rapporter au ministère de l'instruction publique la liste des manuscrits orientaux qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de cette ville, et un exemplaire très-ancien de l'ouvrage d'Ibn-el-Athîr. C'en est peut-être le seul complet qui existe. Il est maintenant déposé dans la Bibliothèque impériale de Paris.

[5] Ibn-Khaldoun rapporte cette anecdote comme un *on dit*, preuve, de sa part, qu'il avait de la peine à y croire.

étaient avec lui, il arriva un ambassadeur envoyé par le souverain d'Egypte. On le présenta au roi des Français, qui l'invita à s'asseoir. L'ambassadeur refusa, et, debout comme il l'était, il récita les vers suivants, d'Ibn-Matrouh, poète du sultan d'Egypte[1] :

« Va dire au Français ces paroles d'un moniteur sincère :

» Que Dieu te rétribue d'avoir fait mourir tant de chrétiens,
» adorateurs du Messie !

» Tu vins en Egypte, espérant la subjuguer ; tu pensais alors,
» ô tambour bruyant ! que le son de nos trompettes ne serait
» que du vent.

» Le destin te poussa vers une catastrophe qui rendit la terre
» trop étroite pour cacher ton désespoir ;

» Et, par ta mauvaise politique, il te fallut déposer tous tes
» compagnons dans le sein du tombeau.

» De soixante-dix mille qu'ils étaient, on n'en voyait plus que
» des morts et des prisonniers criblés de blessures.

» C'est Dieu qui t'inspira un pareil projet, afin de délivrer le
» Messie de vos importunités.

» Si le pape y donna son approbation, — et souvent les con-
» seils d'un ami portent malheur,

» Garde-le pour être ton oracle ! il sera pour toi un meilleur
» devin que Chick ou Satîh[2].

» Annonce aux Français, s'ils se décident à y retourner pour
» venger leur affront ou commettre des actes indignes,

» Que la maison de Locman est encore prête ; que les chaînes
» et le *taouachi* Sabîh s'y trouvent encore ! »

La *maison de Locman* était le nom d'un endroit, à Alexandrie, dans lequel on emprisonna le roi de France, et Sabîh était la personne chargée de le garder. Le mot *taouachi* est employé par les habitants de l'Egypte dans le sens d'*eunuque*.

---

[1] Cette anecdote est racontée par plusieurs historiens musulmans ; mais, présentée de la manière qu'Ibn-Khaldoun la rapporte, elle est indigne de foi.

[2] Deux devins qui prédirent, dit-on, la naissance de Mahomet.

La récitation de ce morceau ne servit qu'à accroître l'arrogance du roi : il ne donna aucune satisfaction aux ambassadeurs et leur déclara même son intention de rompre le traité et d'attaquer Tunis, parce qu'il venait de reconnaître que le gouvernement de cet état avait plusieurs fois violé ses engagements.

Le même jour, les ambassadeurs des diverses nations reçurent leur congé, et ceux du sultan de Tunis partirent pour informer leur maître de la position des choses.

Le roi, ayant rassemblé ses troupes, s'embarqua avec elles et mit à la voile le dernier jour de Dou'l-Câda 668[1]. Il rallia le reste de la flotte en Sicile, dit-on, ou en Sardaigne[2]. En partant de là, il indiqua pour rendez-vous la rade de Tunis.

Le sultan, de son côté, ordonna à ses sujets de se préparer pour recevoir l'ennemi, et de prendre position dans tous les endroits de leur voisinage où un débarquement pourrait s'effectuer. Les galères qu'il envoya à la découverte ne rapportèrent aucune nouvelle, et plusieurs jours s'étaient écoulés quand la flotte ennemie se montra[3] et vint mouiller au port de Carthage. Le sultan réunit aussitôt plusieurs hommes d'expérience, tant almohades qu'andalousiens, et délibéra avec eux sur la question de savoir s'il serait mieux de laisser l'ennemi effectuer son débarquement ou de s'y opposer. Les uns émirent l'avis qu'il fallait l'en empêcher; qu'alors, après avoir épuisé ses vivres et son eau, il se verrait dans la nécessité de mettre à la voile et de s'en aller. Les autres repoussèrent cet avis, par la considération que ce serait éloigner l'ennemi d'un mouillage voisin d'une grande capitale, ayant une forte garnison et bien approvisionnée, et lui permettre d'aller surprendre et occuper quelqu'autre ville

---

[1] Cette date répond 22 juillet 1270; mais il est certain que la flotte de Saint-Louis mit à la voile le 4 juillet de cette année.

[2] Ce fut en Sardaigne, dans la rade de Cagliari, que la flotte jeta l'ancre.

[3] Dans le texte arabe, il faut lire *aïnoho feraraho (son aspect fut l'indication de son caractère)*. Expression proverbiale qui se trouve indiquée dans les dictionnaires sous la racine *ferr*.

de la côte, d'où on aurait de la peine à le chasser. Le sultan approuva ce dernier avis et laissa opérer le débarquement. L'ennemi put ainsi prendre terre sur la côte de Carthage, tandis que le rivage de Radès [à l'autre côté du lac de Tunis] était bien gardé : on y comptait plus de quatre mille cavaliers, tant du corps des Maures-Espagnols *(émigrés)* que des volontaires, et tous sous les ordres de Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein, premier ministre de l'empire.

Mon père m'a raconté qu'il avait appris du sien que le nombre des chrétiens débarqués, tant officiers que soldats, dépassait six mille cavaliers et trente mille fantassins. Leur flotte se composait de trois cents navires, les uns grands, les autres petits. Il y avait sept grands princes, dont nous pouvons nommer les suivants : le roi Français, Carl *(Charles d'Anjou)*, seigneur de la Sicile et des Iles [1], la chrétienne appelée Réna *(la reine)*, qui était la femme du roi [2], et le seigneur de la Grande-Terre [3].

La plupart de nos historiens s'imaginent que ces princes étaient souverains indépendants, à l'époque où ils se réunirent pour attaquer Tunis ; mais c'est là une erreur : il n'y avait qu'un seul roi, celui de la France. Il est vrai que ses frères et ses nobles comptaient tous pour rois, à cause de leur grande puissance.

Ainsi que nous l'avons dit, les troupes chrétiennes débarquèrent auprès de l'ancienne ville de Carthage, dont les murailles étaient encore debout, et campèrent dans l'intérieur de l'enceinte. On ferma les brèches des murailles avec des planches de bois ; on y rétablit les créneaux et on entoura le tout d'un fossé profond.

---

[1] Charles arriva à Carthage après la mort de son frère.

[2] Le grand-père de notre auteur s'est trompé : la reine Marguerite, femme de Saint-Louis, resta en France. C'est probablement Isabelle, reine de Navarre et fille de Saint-Louis, dont il est question ici.

[3] En arabe *El-Berr-el-Kebîr*. Le géographe Abou-'l-Fedâ emploie ce mot pour désigner le Midi de la France. Ce serait donc le comte de Poitiers et de Toulouse, frère de Saint-Louis, que notre historien aura voulu désigner.

Le sultan eut alors à regretter son imprévoyance, d'abord, en laissant subsister les murs de Carthage ; puis, en permettant à l'ennemi de débarquer.

Pendant l'espace de six mois [1], le roi français et ses troupes ne cessèrent de harceler la ville de Tunis : la flotte leur apportait de la Sicile et du continent *(européen)* des renforts, des armes et des vivres.

Une troupe d'Arabes, conduits par quelques musulmans [de la ville], ayant passé le lac [de Tunis] par un endroit guéable, parvint à tromper la vigilance de l'ennemi et à lui enlever quelque butin. Les Français s'en étant aperçus, firent garder le lac par des galères remplies d'archers, de sorte que le passage du gué devint impossible.

Des officiers, envoyés par le sultan dans toutes les provinces de l'empire, lui amenèrent de nombreux renforts. Abou-Hilal, gouverneur de Bougie, arriva à la tête d'une armée composée d'Arabes nomades et de Berbères appartenant aux tribus de Sedouîkich, d'Oulhaça et de Hoouara. Les rois zenatiens du Maghreb expédièrent des troupes au secours de Tunis, et Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï y envoya son fils Zîan [2] avec les guerriers de la tribu des Toudjîn.

Le sultan sortit alors de la ville, et ayant dressé son camp, il plaça ses troupes soldées et ses volontaires sous les ordres de sept chefs almohades, dont voici les noms : Ismaïl-Ibn-Abi-Gueldacen, Eïça-Ibn-Daououd, Yahya-Ibn-Abi-Bekr, Yahya-Ibn-Saleh, Abou-Hilal-Eïad, seigneur de Bougie, Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein et Mohammed-Ibn-Obbou. Le commandement en chef fut déféré à Yahya-Ibn-Saleh et à Yahya-Ibn-Abi-Bekr. Le nombre des musulmans assemblés sous les armes dépassait

---

[1] Notre auteur se trompe ; le roi débarqua à Carthage le 18 juillet; il y mourut le 25 août, et la paix fut conclue le 31 octobre. Les hostilités avaient donc duré trois mois et treize jours.

[2] Le traité de paix dont il sera question, ci-après, p. 368, fut négocié par Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï lui-même, preuve qu'il s'était aussi rendu à Tunis. Dans le chapitre sur les Beni-Toudjîn, t. IV de cet ouvrage, notre auteur le dit positivement.

tout calcul : légistes, dévots, marabouts, tous accoururent pour assister en personne à la guerre sainte. Le sultan se tenait constamment assis dans son pavillon, entouré de ses intimes et favoris, savoir : le cheikh Abou-Saïd, surnommé El-Aoud-er-Reteb, Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein, Abou-'l-Cacem-Ibn-el-Berra, cadi du tribunal impérial, et le frère d'Alphonse, [roi de Castille] [1].

Les hostilités continuèrent sans aucune interruption, et, vers le milieu du mois de Moharrem 669 (commencement de septembre 1270), une rencontre eut lieu entre les troupes de Carl et celles de Yahya-Ibn-Saleh. Dans ce combat qui se livra à moitié distance entre les deux camps, chaque parti perdit beaucoup de monde. Une autre fois, à l'entrée de la nuit, on envahit le camp [du sultan]; mais les musulmans combattirent en braves et parvinrent à repousser les chrétiens, après leur avoir tué plus de cinq cents hommes. Au point du jour, on reconnut que les tentes étaient encore debout comme auparavant. Le sultan donna alors l'ordre de ceindre le camp d'un fossé, et, comme les mains manquaient pour un pareil travail, le cheikh Abou-Saïd lui-même prit une pelle et se mêla aux ouvriers.

Les musulmans de Tunis furent enfin réduits aux abois ; ils s'abandonnaient aux pensées les plus douloureuses, et le sultan commençait à croire qu'il serait nécessaire d'évacuer la ville et d'aller se fixer à Cairouan. Telle fut la position des choses quand Dieu frappa l'ennemi, et le lendemain apprit au monde que le roi des Français ne vivait plus. Les uns disent que sa mort fut naturelle ; les autres, qu'il avait été atteint d'un coup de flèche tiré au hasard, dans un combat; d'autres encore assurent que ce fut une fièvre qui l'emporta. Enfin, un récit

---

[2] Nous devons faire observer qu'Ibn-Kaldoun paraît avoir confondu deux frères, Henri et Frédéric, qui s'étaient tous deux réfugiés auprès du sultan. Henri quitta Tunis quelques années avant l'expédition de Saint-Louis et fut fait prisonnier par Charles d'Anjou, en l'an 1268, à la bataille de Tagliacozzo. Frédéric rentra en Espagne beaucoup plus tard. Pendant son séjour en Afrique, il prit part à plusieurs expéditions militaires commandées par les généraux du sultan.

peu probable attribue sa mort à une épée dont la poignée était empoisonnée, et que le sultan lui aurait fait porter par Soleiman-Ibn-Djeram-ed-Delladji.

Les chrétiens se réunirent alors autour du fils de leur roi. Ce prince était surnommé *Damiette*, d'après le lieu de sa naissance[1]. Ils lui prêtèrent le serment de fidélité et se disposèrent à reprendre la mer. Comme le commandement était dévolu à la reine[2], cette princesse fit déclarer au sultan El-Mostancer qu'elle consentirait à s'éloigner avec ses troupes, pourvu qu'il lui remboursât les frais de l'expédition. Le sultan, sachant que les Arabes allaient le quitter pour se rendre dans leurs quartiers d'hiver, accepta la proposition; et, dans le mois de Rebiâ premier 669 (oct.-nov. 1270), il envoya les chefs du corps des légistes auprès de la reine, afin de dresser le traité de paix[3]. Ce fut le cadi Ibn-Zeitoun qui rédigea cet acte et fixa la durée de la trève à quinze ans. Avec lui, se trouvèrent Abou-'l-Hacen-Ali-Ibn-Abi-Amer, Ahmed-Ibn-el-Ghammaz et Zîan-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, émir des Beni-Toudjîn. Carl, seigneur de la Sicile, fit aussi un traité spécial par lequel il s'engagea, comme roi de cet île, à demeurer en paix avec Tunis.

Les chrétiens mirent alors à la voile et furent assaillis par une tempête qui fit sombrer une partie de leur flotte et faillit en détruire le reste[4].

Le sultan exigea de ses sujets le remboursement des sommes

---

[1] Ceci est une erreur : Jean Tristan, duc de Nevers, le prince qui naquit à Damiette pendant la captivité du roi, mourut en Afrique, peu de temps avant son père. Ce fut Philippe le Hardi, fils aîné de Saint-Louis, qui prit le commandement de l'armée.

[2] Encore une erreur : nous avons déjà dit que la reine était restée en France.

[3] Un double de ce traité de paix, en date du 5 Rebiâ second 669 (22 novembre 1270), se trouve aux archives nationales. M. de Sacy en a publié le texte avec une traduction dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. IX.

[4] Ceci est confirmé par le récit des anciens historiens français.

qu'il venait de payer à l'ennemi. Il avait donné, dit-on, dix charges (*de mulet*) d'argent[1]. Le peuple lui remboursa cette somme avec empressement.

Les chrétiens laissèrent après eux, à Carthage, quatre-vingt-dix catapultes (*mendjenîc*).

Le sultan fit annoncer au souverain du Maghreb et aux autres princes du pays comment il avait sauvé les musulmans et conclu un traité de paix. Ensuite, il donna l'ordre de ruiner Carthage et d'en renverser les édifices jusqu'aux fondations, de sorte que l'emplacement de cette ville fut changée en désert et n'offrit pas même les traces d'une ruine.

Les Français repassèrent dans leur pays, et ce fut ainsi qu'ils laissèrent tomber leur puissance et leur domination. Depuis lors, leur décadence ne s'arrêta plus ; leurs princes se partagèrent les provinces de l'empire ; le seigneur de la Sicile se déclara indépendant, et son exemple fut suivi par le seigneur de Naples, de Gênes et de Sardaigne. L'ancienne famille de leurs rois existe encore, mais elle est sans puissance et dans le dernier degré de la faiblesse.

MORT DU PREMIER MINISTRE IBN-ABI-'L-HOCEIN ET D'ABOU-SAÎD-EL-AOUD-ER-RETEB.

Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein appartenait à la famille des Beni-Saîd, seigneurs d'un château fort situé aux environs de Grenade et appelé El-Calâ *(le Château)*. Sous la domination des Almohades, les Beni-Saîd remplirent de hauts commandements tant en Afrique qu'en Espagne. Abou-'l-Hacen-Saîd, grand-père du ministre, avait été directeur des contributions à Cairouan, mais il fut destitué et mourut à Bône, l'an 604 (1207-8), pendant qu'il se rendait en Maghreb. Mohammed, qui avait été élevé sous les yeux de son aïeul, revint alors à Tunis et entra au service d'Abou-Zeid, fils du cheikh Abou-

[1] D'après le texte du traité, le sultan s'engagea à payer 210,000 onces d'or, dont la moitié comptant.

Mohammed-Ibn-Abi-Hafs, gouverneur de l'Ifrîkïa. Quand Abou-Zeid prit le commandement de l'état, après la mort de son père, il se laissa diriger et gouverner par Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein. Le cîd Abou-'l-Ola[1] étant ensuite venu de Maroc pour régir la province d'Ifrîkïa, Abou-Zeid partit pour cette capitale et Ibn-Abi-'l-Hocein rentra à Tunis. Lors de l'avènement d'Abou-Zékérïa, Ibn-Abi-'l-Hocein, toujours heureux auprès des princes, parvint à exercer une grande influence sur l'esprit de cet émir et, quand l'autorité passa entre les mains d'El-Mostancer, il continua encore quelque temps à jouir de sa haute fortune. Lors de l'affaire d'[Ibn-]El-Lihyani, les courtisans et les intimes du palais, tous ennemis d'Ibn-Abi-'l-Hocein, se déchaînèrent contre lui et répandirent le bruit qu'il était en correspondance avec Abou-'l-Cacem[2], fils de son ancien maître, Abou-Zeid. Le sultan ajouta foi à ces accusations et disgrâcia le favori trop puissant. Par son ordre, Ibn-Abi-'l-Hocein dut rester chez lui aux arrêts ; mais, au bout de neuf mois de détention, il recouvra la liberté, rentra dans les bonnes grâces du sultan et reprit la haute direction des affaires, après avoir tiré vengeance de ses ennemis. Il garda le pouvoir jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 671 (1272-3).

Saîd-Ibn-Youçof-Ibn-Abi-'l-Hocein[3], cousin du précédent, avait acquis une grande influence à la cour et gagné[4] beaucoup d'argent en remplissant les fonctions d'administrateur général des impôts de la capitale.

Le ministre Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Hocein se distingua par la variété de ses talents : savant philologue, bon poète et habile écrivain dans le haut style épistolaire, il composa plu-

---

[1] On lit *Abou-Ali* dans le texte imprimé et les manuscrits ; erreur que nous avons corrigée dans la traduction.

[2] Voy., ci-devant, p. 354.

[3] Les manuscrits et le texte imprimé portent, à tort, *El-Hacen*.

[4] A la place d'*afna (dépenser)*, il faut, sans doute, lire *ictina (gagner)*. Ces deux mots, écrits en caractères arabes, ne diffèrent que par un trait et le déplacement d'un point.

sieurs ouvrages dont l'un, intitulé *El-Kholasa (la quintessence)*, offre une rédaction du *Mohkam* d'Ibn-Cîda [1]; les articles s'y trouvent disposés par ordre [alphabétique], à l'instar du *Sahah*, dictionnaire célèbre composé par El-Djouheri. Comme administrateur, il montra un esprit vif, un caractère ferme, beaucoup de dignité et un zèle extraordinaire pour les intérêts de son maître. Et-Tidjani [2] et d'autres écrivains nous ont transmis quelques-uns de ses poèmes, dont un des mieux connus est celui dans lequel l'émir Abou-Zékérïa est censé adresser la parole à Einan-Ibn-Djaber, en lui reprochant sa rebellion [3] et son alliance avec Ibn-Ghanîa. Les vers de cette pièce se terminent par la lettre *r*; et dans un autre poème, qu'il composa auparavant, la rime se forme par la lettre *d*. Il vivait encore quand son fils Saîd, qui était parvenu à une haute position dans l'état, mourut prématurément.

Trois années après la mort d'Ibn-Abi-Hocein eut lieu celle du cheikh Abou-Saîd-Othman-Ibn-Mohammed-el-Hintati, surnommé *El-Aoud-er-Reteb* (*bois vert*), et dont la famille était connue en Maghreb sous le nom des Beni-Abi-Zeid. A cette maison appartenait aussi Abd-el-Azîz, surnommé *Saheb-el-Achghal* [4]. Abou-Saîd s'enfuit du Maghreb sous le règne d'Es-Saîd à cause des désagréments qu'il y avait éprouvés, et arriva dans Sidjilmessa en l'an 641 [5] (1243-4). Abd-Allah-el-Hezerdji, qui venait d'y usurper le commandement en proclamant la souveraineté d'Abou-Zékérïa, l'envoya à Tunis. Abou-Zékérïa accueillit le ré-

---

[1] Abou-'l-Hacen-Ali-Ibn-Cîda, natif de Murcie, en Espagne, et auteur d'un ouvrage philologique très-volumineux, intitulé *El-Mohkam (le bien-établi)*, et de plusieurs autres écrits, mourut à Denia, en l'an 458 (1066). — (Ibn-Khallikan, vol. II, p. 272.)

[2] Voy. t. I, p. 136, note 1.

[3] Voy. t. I, p. 140.

[4] Ces mots signifient *maître des affaires;* ils formaient le titre par lequel on désignait, en Afrique, le ministre des finances.

[5] Ci-devant, p. 244, notre auteur recule ce fait d'une année.

fugié avec bonté, l'inscrivit sur la liste des cheikhs almohades et l'admit dans sa société intime. Après la chute de la famille Nôman[1], Abou-Saîd gagna l'esprit d'El-Mostancer au point de le diriger à son gré et de gouverner l'empire. Son influence se maintint jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 673 (1274-5). Il laissa une excellente réputation et fut vivement regretté de tout le monde.

RÉVOLTE ET PRISE D'ALGER.

Les habitants d'Alger s'étant aperçus que l'autorité du sultan hafside avait cessé de se faire sentir chez les Zénata et les autres peuples du Maghreb central, secouèrent le joug de l'empire afin d'établir leur indépendance. En l'an 669 (1270-1), le sultan envoya une armée contre Alger et, deux années plus tard, il donna l'ordre à Abou-Hilal-Eïad, gouverneur de Bougie, de s'y rendre à la tête des troupes almohades. Pendant l'espace d'un an, ce général assiégea la ville sans aucun succès, et, ayant alors repris la route de Bougie, il mourut au camp, à Beni-Oura[2], en l'an 673 (1274-5). Le sultan s'étant décidé à renouveler ses tentatives, y envoya une autre armée, l'année suivante, et y expédia sa flotte en même temps. Les troupes tunisiennes avaient pour chef El-Hacen-Ibn-Yacîn. D'après les ordres du sultan, le gouverneur de Bougie y fit marcher un corps de troupes sous les ordres d'Abou-'l-Abbas-Ibn-Abi-'l-Alam. La ville se trouva bientôt étroitement bloquée par terre et par mer; puis, ayant été emportée d'assaut, elle vit massacrer ses habitants, piller ses maisons, déshonorer ses mères de famille et violer ses vierges. Les cheikhs [qui formaient le gouvernement] d'Alger furent chargés de chaînes et conduits à la citadelle de Tunis, où ils restèrent prisonniers jusqu'à la mort du sultan. El-Ouathec monta alors sur le trône et ordonna leur mise en liberté.

---

[1] Voy., ci-devant, p. 343.

[2] L'exacte position de cette localité nous est inconnue.

MORT DU SULTAN EL-MOSTANCER. — SON CARACTÈRE.

Après la réduction d'Alger, El-Mostancer sortit de Tunis pour se livrer au plaisir de la chasse et visiter les provinces de son empire; mais, dans cette tournée, il fut atteint d'une maladie qui le força à rentrer dans sa capitale. Son indisposition prit bientôt un caractère alarmant, et le bruit de sa mort commençait à se répandre quand, au jour du Sacrifice de l'an 675 (16 mai 1277), il sortit du palais, appuyé sur les bras de deux serviteurs et pouvant à peine mettre un pied devant l'autre. S'étant alors placé dans une tribune, il rallia toutes ses forces afin de recevoir les hommages de ses sujets; mais, épuisé par cet effort, il rentra chez lui et mourut la même nuit.

De tous les princes de la famille d'Abou-Hafs, El-Mostancer fut celui dont l'autorité et la renommée eurent la plus grande étendue. Pendant un règne d'une durée peu commune, il avait vu les provinces de l'Espagne et de l'Afrique lui tendre une main suppliante et briguer son appui. Sa cour fut toujours remplie de personnages éminents qui s'y étaient rendus du vivant de son père. On y rencontrait, surtout, une foule d'andalousiens, les uns poètes distingués, les autres écrivains éloquents, savants illustres, princes magnanimes, guerriers intrépides, qui étaient tous venus s'abriter à l'ombre de sa puissance.

Faisons observer que le khalifat de l'Orient et celui de l'Occident venaient de succomber et que la voix de la puissance impériale ne se faisait plus entendre qu'à sa cour. L'empire chrétien avait englouti les métropoles de l'Andalousie orientale et occidentale : en 633 (1236), le roi [de Castille] s'était emparé de Cordoue; en 636 (1238), Valence succomba, et, en 646 (1248), eut lieu la chute de Séville. En Orient, la ville de Baghdad, siége du khalifat des Arabes et capitale de l'islamisme, fut prise par les Tartars l'an 656 (1258), et, en Occident, douze années plus tard, les Mérinides enlevèrent le pouvoir à la famille d'Abd-el-Moumen et occupèrent Maroc, siége du khalifat almohade. Tous ces événements eurent lieu sous son règne ou sous celui de son père.

A cette même époque, l'empire hafside se trouvait dans l'état le plus florissant : puissance étendue, bien-être général, revenus abondants, population nombreuse, patriotisme, forces militaires, tout contribuait à en rehausser la splendeur et à diriger vers El-Mostancer les regards des peuples voisins, qui tous espéraient trouver en lui un soutien et un vengeur. Pendant que les opprimés accouraient en foule pour implorer sa protection, la gloire et la majesté brillaient autour de lui, et la renommée portait au loin le bruit de ses exploits. Sous lui, la prospérité de Tunis fut portée au plus haut degré et les habitants jouirent d'une aisance sans exemple. On y rechercha le luxe dans les habillements, les équipages, les maisons, les meubles et les tentes; l'on rivalisa d'efforts pour rebâtir, restaurer et améliorer; on avait même atteint à la dernière limite de la perfection quand on entra dans une nouvelle époque, celle de la décadence.

YAHYA-EL-OUATHEC, SURNOMMÉ EL-MAKHLOUÉ [LE DÉPOSÉ], EST PROCLAMÉ SOUVERAIN.

La nuit même de la mort d'El-Mostancer, les Almohades et tous les corps constitués se rendirent auprès de son fils Yahya et lui prêtèrent le serment de fidélité. Le lendemain, jour de l'inauguration solennelle, il prit le titre d'*El-Ouathec (qui se fie à Dieu)*. Le nouveau souverain commença son règne par supprimer une foule d'abus et vider les prisons ; il accorda des gratifications aux troupes et aux employés du gouvernement ; il fit restaurer les mosquées et abolit plusieurs impôts qui pesaient sur le peuple. Il combla aussi de récompenses les poètes qui s'étaient empressés à célébrer ses louanges. Par son ordre, on mit en liberté Eïça-Ibn-Dawoud et on le rétablit dans la place qu'il avait remplie avant sa détention [1]. Le droit d'administrer le

---

[1] On a vu, ci-devant, p. 366, qu'Eïça-Ibn-Dawoud était un des sept chefs almohades qui commandaient l'armée musulmane, lors de la descente de Saint-Louis.

serment de fidélité et de conduire les affaires de l'empire avait été accordé à Saîd-Ibn-Youçof-Ibn-Abi-Hocein, en considération des fonctions importantes qu'il remplissait déjà et de la haute place qu'il occupait dans l'opinion publique. Nous allons raconter de quelle manière eurent lieu la chute de ce ministre et son remplacement par Ibn-el-Habbeber [1].

DISGRACE D'IBN-ABI-'L-HOCEIN [2]. — IBN-EL-HABBEBER EST NOMMÉ PREMIER MINISTRE.

Abou-'l-Hacen-Yahya-Ibn-Abd-el-Mélek-el-Ghafeki, surnommé Ibn-el-Habbeber, était natif de la province de Murcie, en Andalousie. Il vint en Afrique avec les émigrés qui abandonnèrent l'Espagne orientale lors de la conquête de cette région par les chrétiens. Bien qu'il ne possédait qu'un seul talent, celui de l'écriture, il se fit donner un emploi dans l'administration des provinces et il monta alors de grade en grade jusqu'à ce qu'il entrât comme secrétaire au service d'Ibn-Abi-'l-Hocein. Porté ensuite par son patron à la présidence du conseil d'état, il parvint à y exercer une influence sans bornes. Dans cette position, il entretint des rapports secrets avec El-Ouathec, fils du sultan, et se ménagea ainsi des titres à la faveur de ce prince. Lors de l'avènement d'El-Ouathec, il en devint le conseiller intime et le secrétaire d'état [3]. Contrarié, ensuite, et vexé par l'opposition d'Ibn-Abi-'l-Hocein, qui voyait avec peine ses anciens bienfaits méconnus, il chercha à indisposer le sultan contre lui et tenta la cupidité du monarque par la perspective des richesses amassées par ce ministre. Il y réussit trop bien : en l'an 676 (1277-8), dans le sixième mois du règne d'El-Ouathec, Saîd-Ibn-

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *oua lam yezel* à la place d'*oua la yezel*.

[2] Il ne faut pas confondre ce personnage avec son cousin et homonyme dont notre auteur vient de donner une notice biographique.

[3] En arabe : *écrivain de l'alalama*. Voy. p. 336.

Abi-'l-Hocein fut arrêté et conduit à la citadelle, pendant qu'Ibn-Yacîn, Ibn-Seïad-er-Ridjala et d'autres officiers s'emparèrent de son mobilier. L'administration des finances fut confiée à un affranchi d'origine chrétienne nommé Modafê, et Abou-Zeid-Ibn-Abi-'l-Alam reçut l'ordre d'opérer la confiscation des biens du prisonnier. Par l'emploi de la torture, ce chef almohade arracha de fortes sommes à l'inculpé, et il ne cessa de le mettre à la question jusqu'à ce que ce malheureux eut déclaré n'avoir plus rien. Il lui fit prêter serment à cet effet et, ensuite, par une nouvelle application de la bastonnade, il le contraignit à avouer qu'il avait encore quelques sommes en dépôt chez des individus qu'il nomma. Quand la rentrée de cet argent fut effectuée, un des esclaves d'Ibn-Abi-'l-Hocein déclara que dans la maison de son maître il y avait encore un trésor caché. On alla y faire des fouilles et on découvrit six cent mille pièces d'or. Alors, on n'ajouta plus aucune foi aux paroles du prisonnier et on l'accabla de tourments jusqu'à ce qu'il mourut. Cela eut lieu dans le mois de Dou-'l-Hiddja 676 (avril-mai 1278). On ignore ce que devint le corps du supplicié.

Ibn-el-Habbeber se trouvant ainsi seul directeur du gouvernement et maître de l'esprit du sultan, nomma son propre frère, Abou-'l-Ola[-Idrîs], administrateur des impôts de la province de Bougie[1], et encourut la haine des cheikhs almohades et des courtisans par son orgueil, son esprit despotique et la hauteur avec laquelle il accueillit leurs hommages. Par sa persévérance à suivre cette voie dangereuse, il s'attira des malheurs qui retombèrent sur l'empire.

ABOU-ISHAC ARRIVE D'ESPAGNE ET SE FAIT PROCLAMER SULTAN PAR LES HABITANTS DE BOUGIE.

En l'an 660 (1261-2), le sultan El-Mostancer ôta le gouvernement de Bougie à son frère, l'émir Abou-Hafs, et confia cette

[1] Malgré l'autorité des manuscrits et du texte imprimé, il faut lire : *oualian ala achghal Bedjaïa.* Voy. le chapitre suivant.

charge importante à Abou-Hilal-Eïad-Ibn-Saîd-el-Hintati. Cet officier resta en fonctions jusqu'à sa mort, évènement qui eut lieu à Beni-Oura, en l'an 673. Son fils Mohammed-Ibn-Abi-Hilal lui succéda dans ce commandement et y fit preuve d'une haute capacité. Lors de la mort d'El-Mostancer et l'avènement d'El-Ouathec, Mohammed envoya au nouveau sultan l'assurance de son dévouement et lui fit porter, par une députation, les hommages [1] du peuple de Bougie. Quelque temps après, l'administration des revenus fournis par cette province fut confiée à [Abou-'l-Ola] Idrîs par son frère, Ibn-el-Habbeber. Ce fonctionnaire ramassa beaucoup d'argent dans cet emploi et imposa ses volontés au conseil municipal de la ville. Le gouverneur lui-même fut indigné de la conduite despotique d'Abou-'l-Ola et, sachant que ce même individu travaillait à le perdre, il tint conseil avec ses officiers [2] et suborna [3] quelques-uns de ses affidés afin de prévenir le danger. Le premier jour du mois de Dou-'l-Câda 667, Abou-'l-Ola alla, comme d'ordinaire, tenir une séance à la porte du palais quand il fut tué par les conjurés. Sa tête fut séparée du corps et livrée aux insultes de la populace.

Au moment où cet événement se passa, l'émir Abou-Ishac venait d'arriver à Tlemcen. Ayant appris la mort de son frère El-Mostancer, il s'était décidé à passer en Afrique afin de faire valoir ses droits au trône. Il hésita d'abord quelque temps [avant de quitter l'Espagne], mais, ayant enfin traversé la mer, il prit la route de Tlemcen et trouva auprès de Yaghmoracen-Ibn-Zîan l'accueil le plus distingué.

Après l'assassinat d'Abou-'l-Ola, les habitants de Bougie et leur gouverneur virent que le seul moyen d'échapper à la vengeance du sultan était de reconnaître la souveraineté d'Abou-Ishac et de le faire prier, par une députation, de venir prendre possession de la ville. Le prince répondit à leurs vœux et fit son

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *bi-bîatihim*.

[2] Lisez : *el-mela* à la place d'*el-melek*, dans le texte arabe.

[3] Le mot *dakhel* se trouve dans les manuscrits, mais il faut lire *dâkhel*, à la troisième forme.

entrée à Bougie vers la fin de Dou-'l-Câda de la même année. Les Almohades et les notables de Bougie lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité. Le nouveau sultan choisit pour ministre Mohammed-Ibn-Abi-Hilal et marcha sur Constantine, ville où se trouvait Abd-el-Azîz, fils d'Eïça-Ibn-Dawoud ; mais la résistance qu'il y rencontra fut si vigoureuse qu'il prit le parti de s'en éloigner.

L'ÉMIR ABOU-HAFS EMBRASSE LE PARTI DU SULTAN ABOU-ISHAC. — ABDICATION D'EL-OUATHEC.

Quand El-Ouathec et son vizir Ibn-el-Habbeber apprirent l'entrée du sultan Abou-Ishac à Bougie, ils envoyèrent contre lui un corps de troupes commandé par Abou-Hafs, oncle d'El-Ouathec, auquel on avait adjoint Abou-Zeid-Ibn-Djamê en qualité de lieutenant. Pendant que cette armée se rendait de Tunis à Bédja[1], où elle dressa son camp, El-Ouathec donna le gouvernement de Constantine à Abd-el-Azîz-Ibn-Eïça-Ibn-Dawoud parce qu'il était gendre[2] d'Ibn-el-Habbeber. Cet officier étant parvenu à sa destination, défendit la ville contre Abou-Ishac, ainsi que nous venons de le dire. Ibn-el-Habbeber s'étant alors imaginé qu'Abou-Hafs avait l'intention de se révolter, chercha à semer la division dans l'armée aux ordres de cet émir, et, d'après ses conseils, El-Ouathec écrivit à Abou-Hafs et à Ibn-Djamê, recommandant à chacun d'eux de se défaire de l'autre. Les deux officiers se firent mutuellement part de l'ordre qu'ils venaient de recevoir, et, s'étant aussitôt accordés sur la nécessité de reconnaître la souveraineté de l'émir Abou-Yahya, ils envoyèrent leur adhésion à ce prince. El-Ouathec apprit cette nouvelle à Tunis et, voyant que la ville était restée sans garnison et lui-même sans amis, il sentit l'impossibilité de garder le

[1] Dans le texte arabe, on a imprimé, par mégarde, *Bedjaïa*, au lieu de *Badja*.

[2] Ou *beau-père;* le mot arabe porte les deux significations.

pouvoir et convoqua les grands dignitaires de l'empire, afin d'abdiquer en faveur de son cousin, le sultan Abou-Ishac. Ceci se passa le 1er du mois de Rebiâ premier de l'an 678 (13 juillet 1279). Quittant alors le palais impérial, qui était situé dans la citadelle, il alla se loger dans la maison nommée Dar-el-Acouri. En perdant ainsi le trône, il perdit toute sa considération.

LE SULTAN ABOU-ISHAC OCCUPE LA CAPITALE.

Quand le sultan Abou-Ishac reçut la dépêche que son frère l'émir Abou-Hafs et Ibn-Djamê lui avaient expédiée de Bédja, il se hâta d'aller les joindre, et ayant ensuite appris l'abdication de son neveu El-Ouathec, il se porta en avant, accompagné de tout son monde. Les habitants de Tunis, classés par corps et métiers, s'empressèrent d'aller au-devant de lui pour témoigner leur obéissance, et, vers le milieu du mois de Rebiâ second, il fit son entrée dans la capitale de l'empire. Mohammed-Ibn-Abi-Hilal remplit auprès de lui les fonctions de premier ministre; celles de grand chambellan furent confiées à Abou-'l-Cacem-Ibn-es-Cheikh, ancien secrétaire d'Ibn-Abi-'l-Hocein, et celles de ministre des finances à Abou-Bekr[-Mohammed], fils d'El-Hacen-Ibn-Khaldoun. Ce personnage était venu de Séville avec son père, El-Hacen, pour faire valoir leurs droits à la bienveillance de l'émir Abou-Zékérïa. En effet, ce fut de [leur proche parent] Ibn-el-Mohteceb que ce prince reçut en cadeau la belle esclave qui donna le jour à ses fils et que l'on nommait [pour cette raison] *Omm-el-Khalaïf (la mère des khalïfes)*. Abou-Zékérïa leur fit une très-honorable position[1]. Plus tard, El-

[1] Dans l'errata de l'édition arabe, nous avons proposé une correction et nous l'avons adoptée dans la traduction. Même avec ce changement, le passage ne serait guères intelligible sans le secours de deux citations de l'Autobiographie que nous reproduisons ici : « Nos ancêtres de » Séville s'étaient attachés à la cause des Almohades, et, quand l'émir » Abou-Zékérïa, fils d'Abd-el-Ouahed le hafside, gouverna l'Ifrîkïa, un » de nos aïeux maternels, nommé Ibn-el-Mohteceb, lui fit cadeau

Hacen partit pour l'Orient où il mourut; mais son fils resta à Tunis. A peine l'émir Abou-Ishac eut-il fait son entrée dans la capitale, qu'il nomma Abou-Bekr au ministère des finances, charge qui, jusqu'alors, avait été remplie par des Almohades. Fadl-Ibn-Ali-Ibn-Mozni obtint le gouvernement du Zab, autre poste où l'on avait toujours auparavant installé un chef almohade, et il dut cette faveur à la reconnaissance du sultan dont il avait été le compagnon d'exil en Espagne. Son frère Abd-el-Ouahed-Ibn-Mozni fut nommé gouverneur de Castîlïa.

Après ces nominations, le sultan fit arrêter Ibn-el-Habbeber et le livra à Mouça-Ibn-Mohammed-Ibn-Yacîn, pour être mis à la question jusqu'à ce qu'il eut dégorgé toutes ses richesses. On trouva [au cou du prisonnier], où l'on porte ordinairement des amulettes, plusieurs sceaux et talismans de diverses formes au moyen desquels, dit-on, il avait fasciné l'esprit de son souverain. Ces objets lui portèrent malheur : il fut soumis aux mêmes genres de torture que sa victime, Saîd-Ibn-Abi-Hocein, avait subis; comme lui, il fit serment d'avoir déclaré toutes ses richesses, et, comme lui, il mourut dans les tourments. Cette exécution eut lieu dans le mois de Djomada premier de cette année (sept-oct. 1279). *Dieu ne lésera [qui que ce soit], pas [même] pour le poids d'un atome*[1].

En l'an 678[2], quand le sultan se fut bien raffermi sur le trône, il fit arrêter et mourir Mohammed-Ibn-Abi-Hilal qu'il regardait comme un homme dangereux, toujours porté vers l'intrigue et la trahison.

» d'une jeune esclave galicienne dont il fit sa concubine. Il eut d'elle
» plusieurs enfants et elle reçut, pour cette raison, le titre d'*Omm-el-*
» *Khalaîf*. » — « Notre aïeul, Ibn-el-Mohteceb, émigra en Afrique et
» fut traité avec une haute distinction par Abou-Zékérïa. Il vécut dé-
» sormais à l'ombre tutélaire de l'empire hafside, jouissant des faveurs
» du prince qui lui avait assigné un traitement et accordé plusieurs
» fiefs. »

[1] *Coran,* sourate IV, verset 44.

[2] Le texte de l'auteur porte 676.

EL-OUATHEC ET SES ENFANTS SONT MIS A MORT.

El-Ouathec resta quelques jours seulement dans la maison où il s'était retiré après avoir abdiqué le pouvoir et où il avait emmené de ses jeunes enfants [1] El-Fadl, Et-Taher et Et-Taïïb. Le sultan Abou-Ishac, ayant entendu dire qu'il espérait soulever le peuple et qu'il avait pratiqué des intelligences avec quelques officiers de la milice chrétienne, fut très-inquiet de l'influence qu'on lui attribuait encore et donna l'ordre de le mettre en prison ainsi que ses enfants. On les enferma dans la même chambre de la citadelle où, sous le règne d'El-Mostancer, on avait détenu les enfants d'Abou-Ishac. Dans la nuit qui suivit cette arrestation, ils furent tous égorgés par des émissaires du nouveau souverain. Ceci se passa dans le mois de Safer 679 (juin 1280). S'étant assuré le pouvoir de cette manière, Abou-Ishac confia un commandement à son fils.

L'ÉMIR ABOU-FARES, FILS DU SULTAN ABOU-ISHAC, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE BOUGIE.

Abou-Ishac avait cinq fils : Abou-Fares-Abd-el-Azîz, Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, Abou-Zékérïa-Yahya, Khaled et Omar. Quand leur père s'enfuit chez les Rîah, El-Mostancer les fit enfermer dans un appartement du palais, pour y être élevés sous ses yeux, et il pourvut abondamment à tous leurs besoins. Rendus à la liberté, lors de l'avènement de leur père, ils virent leur fortune grandir avec la sienne et leur bonheur s'épanouir à l'ombre de sa puissance. Entourés de grandeurs, ils ne pensèrent qu'à récompenser tous ceux qui leur avaient rendu des services, et ils obtinrent de l'indulgence [2] du sultan les moyens de satisfaire leurs sentiments généreux.

---

[1] El-Fadl, l'aîné de ces frères, n'était pas un jeune enfant; deux années plus tard, il souleva les tribus, lui ou le prétendant qui le représentait, et s'empara du trône.

[2] Il faut corriger le texte arabe et lire *thielhom* à la place de *dhillhom*.

Abou-Fares, l'aîné de tous, se fit d'autant plus remarquer que son père l'avait formellement désigné comme héritier du trône. Au nombre de ceux qui avaient mérité sa reconnaissance et son amitié se trouvèrent deux frères, Ahmed et Abou-'l-Hocein, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Seïd-en-Nas-el-Yameri et membres d'une des premières familles de Séville. Leur père savait par cœur et enseignait les traditions relatives au Prophète ; comme legiste il suivait les opinions de Dawoud [1] et, à l'exemple des docteurs de cette école, il se tenait strictement à la lettre de la loi.

De toutes les villes de l'Espagne, Séville fut celle qui entretenait les rapports les plus suivis avec l'émir hafside Abou-Zékérïa et avec ses descendants ; conséquence naturelle de la souveraineté que ce prince avait exercée dans l'Andalousie occidentale. Aussi, quand le roi chrétien s'acharna sur ce pays dont il enlevait les forteresses, dévastait les campagnes et menaçait les grandes villes, les chefs des principales familles musulmanes et les savants les plus illustres de l'Espagne passèrent dans les deux Maghrebs, et surtout en Ifrîkïa, afin de se rendre à Tunis, siége du puissant empire des Hafsides. Le traditionniste Abou-Bekr-Ibn-Seïd-en-Nas, prévoyant que la désorganisation des états musulmans d'Espagne et l'imprévoyance des habitants devaient amener une grande catastrophe, prit la résolution d'émigrer à Tunis où il avait eu autrefois des relations avec les khalifes hafsides. Accueilli honorablement par le sultan [El-Mostancer], il devint professeur de jurisprudence dans le collége situé auprès des *Bains du Bel-Air (Hammam-el-Houa)* et fondé par Omm-el-Khalaïf, mère du sultan.

Ahmed et Abou-'l-Hocein furent élevés dans le palais, aux frais du gouvernement, en considération des services que leur

[1] Abou-Soleiman-Dawoud, fondateur de l'école des *Daherites*, c'est-à-dire *extérieuristes*, qui négligeaient l'esprit de la loi pour s'en tenir à la lettre, naquit à Koufa en l'an 202 (817-8). Il fit ses études à Baghdad ; il y enseigna ses doctrines et il y mourut en 270 (884). — On trouvera une notice de ce docteur dans ma traduction anglaise du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 501.

père Abou-Bekr avait rendus à la famille royale ; mais, au lieu de cultiver les sciences, ils recherchèrent les biens de ce monde et ambitionnaient de hautes positions dans l'administration de l'État. S'étant adressés aux fils d'Abou-Ishac, qui étaient alors détenus dans le palais, ils gagnèrent leur confiance et furent admis à leur service ; aussi, quand Abou-Fares fut déclaré héritier du trône avec le rang de vizir, Ahmed se vit comblé d'honneurs par le jeune prince, dont il devint aussi le chambellan. Abou-'l-Hocein, de son côté, parvint à un aussi haut degré de faveur que son frère. Une si brillante fortune excita l'envie des courtisans ; on chercha à jeter de l'inquiétude dans l'esprit du sultan et à l'indisposer contre son fils qui, disait-on, conspirait avec Ahmed-Ibn-Séïd-en-Nas dans le but de s'emparer de l'empire. Le principal meneur de cette cabale fut Abd-el-Ouehhab-Ibn-Caïd-el-Kelaï, l'un des secrétaires d'État et chargé alors d'écrire le paraphe impérial. Le sultan ajouta foi à ces dénonciations et, dans le mois de rebiâ second, 679 (août 1280)[1], il envoya chercher Ahmed et le fit tuer à coups de sabre. Le cadavre fut jeté dans un souterrain. Quand l'émir Abou-Fares apprit cette nouvelle, il revêtit des habits de deuil, monta à cheval et se rendit au palais. Le sultan essaya de dissiper la douleur de son fils en lui déclarant qu'il avait découvert la perfidie d'Ibn-Seïd-en-Nas et ses complôts contre l'État. En même temps il enleva de se propres mains l'habillement noir dont le prince s'était couvert.

Abou-'l-Hocein fut assez heureux pour échapper à la mort : après s'être caché pendant quelques jours, il avait été arrêté ainsi que plusieurs autres serviteurs et intimes d'Abou-Fares ; mais, au bout d'un certain temps, il fut remis en liberté. Dans la suite de cette histoire nous aurons encore à parler de lui.

Le sultan fit tout ce qui lui était possible pour rassurer l'esprit de son fils et, voulant effacer jusqu'aux dernières traces du mécontentement qui pouvaient rester dans le cœur du jeune prince,

---

[1] Ici et plus loin, notre auteur a mis, par mégarde, la date de 669.

il le nomma souverain absolu de la ville et province de Bougie. Abou-Fares partit pour sa destination, emmenant avec lui, en qualité de chambellan, mon aieul Mohammed, fils du ministre des finances, Abou-Bekr-Ibn-Hacen-Ibn-Khaldoun. Ce fut au sultan que mon parent dut sa nomination. Abou-Fares quitta Tunis, l'an 679, et alla prendre possession de son gouvernement.

REVOLTE D'IBN-OUEZÎR A CONSTANTINE. — SA MORT. — [DESCENTE DES CHRÉTIENS A COLLO.]

Abou-Bekr-Ibn-Mouça-Ibn-Eïça, surnommé Ibn-Ouezîr, appartenait à une bonne famille almohade de la tribu de Koumïa. Sous le règne d'El-Mostancer, il avait été au service d'Ibn-Gueldacen, cheikh almohade et successeur d'Ibn-en-Nôman dans le gouvernement de Constantine. Demeuré à Constantine comme lieutenant de son patron qui s'était rendu à Tunis, il remplit les devoirs de cette place avec autant d'habileté que de fermeté. Désigné ensuite par le sultan au gouvernement de cette ville, il occupa ce poste assez longtemps. Quand l'agitation produite par la mort d'El-Mostancer se fut calmée, le sultan El-Ouathec confirma cette nomination, et son successeur, Abou-Ishac, en fit autant. Avide des grandeurs, ce fonctionnaire se laissa emporter par l'ambition, et, sachant que Constantine était la place la plus forte de la province, il conçut la pensée de s'y maintenir comme chef indépendant. Les habitants de la ville furent bientôt accablés par ses exactions, et ils exposèrent leur situation au sultan Abou-Ishac en le priant de leur porter secours; mais, ce prince, ayant remarqué dans la conduite du gouverneur, Ibn-Ouezîr, certains traits qui annonçait un esprit peu dispos à l'obéissance, se garda bien de répondre à leurs sollicitations. Comme Ibn-Ouezîr écrivit aussi pour se disculper des actes dont on l'accusait, le sultan jugea convenable de cacher son mécontentement et de fermer les yeux sur ce qui se passait.

En l'an 679 (1280-1), l'émir Abou-Fares passa auprès de

Constantine pour se rendre à Bougie, siége de son gouvernement. Ibn-Ouezîr évita d'aller à sa rencontre et lui fit porter ses excuses les plus humbles par une députation composée des dévots de la ville. Cette démarche eut le succès qu'il désirait; le prince s'en montra satisfait et continua sa route.

Quand Abou-Fares fut arrivé à Bougie, Ibn-Ouezîr crut avoir trouvé le moment opportun pour usurper le pouvoir, et il demanda par écrit au roi d'Aragon l'envoi d'un corps de troupes chrétiennes qui s'établirait à Constantine et ferait des incursions sur le territoire du sultan. On dit même que, moyennant ce secours, il s'engagea à servir les intérêts du roi en agent dévoué. Le monarque chrétien accueillit cette proposition et annonça l'envoi d'une flotte.

Vers la fin de l'an 680 (mars-avril 1282), Ibn-Ouezîr leva le masque et se fit proclamer souverain à Constantine. L'émir Abou-Fares partit aussitôt de Bougie à la tête de son armée, et, ayant rallié autour de lui une foule de guerriers arabes et de cavaliers fournis par les tribus, il alla camper à Mîla. Là il reçut une députation de cheikhs de Constantine chargés, par l'usurpateur, de lui présenter des souhaits, bien peu sincères, d'amitié et de réconciliation. Le prince refusa de les écouter et marcha sur Constantine où il arriva dans la matinée du premier jour du mois de Rebîa 681 (9 juin 1282). Ayant alors rassemblé des ouvriers, il commença le siége et dressa ses catapultes, pendant que ses archers occupaient des positions plus rapprochées de la ville. L'attaque avait duré à peu près un jour, quand un détachement sous les ordres de Mohammed, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Khaldoun, escalada les murs et pénétra dans la place. Ibn-Ouezîr soutint l'assaut avec une bravoure extrême, mais, ayant eu la retraite coupée, il mourut ainsi que son frère et tous ses partisans. Leurs têtes furent plantées sur les murailles de la ville. Abou-Fares y fit alors son entrée et parcourut les rues afin de rétablir l'ordre et rassurer les esprits. Il fit ensuite réparer les murailles et les ponts. S'étant installé dans le palais, il expédia un courrier à la capitale pour annoncer cette victoire à son père.

La flotte chrétienne arriva au port de Collo, lieu de rendez-

vous qu'Ibn-Ouezîr lui avait assigné, mais cette entreprise n'eut aucun résultat [1].

Trois jours après la réduction de Constantine, Abou-Fares repartit pour Bougie où il arriva vers la fin du mois de Rebiâ.

LES FILS DU SULTAN MÈNENT DES EXPÉDITIONS DANS LES PROVINCES.

L'affection que le sultan portait à ses fils, jointe à son désir de les habituer à l'exercice de pouvoir, le décida à leur donner une haute position dans l'état. Au mois de Redjeb 681 (octobre-novembre 1282) il confia à son fils Abou-Zékérïa le commandement d'un corps d'armée, composé de troupes almohades et de milices. Le jeune prince partit alors pour Cafsa afin d'examiner l'état des provinces méridionales de l'empire et d'en faire rentrer les impôts. Cette tâche accomplie, il revint à Tunis dans le mois de Ramadan (décembre) de la même année. Son frère, Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, reçut ensuite le commandement d'une colonne et passa dans le pays des Hoouara afin d'y prélever les impôts, contributions, droits et amendes. Abd-el-Ouehhab-Ibn-Caïd-el-Kelaï accompagna cette expédition afin d'en diriger les opérations et servir d'intermédiaire entre le

---

[1] En l'an 1282, le roi Pierre d'Aragon se trouvait, avec sa flotte, à Collo où il s'était rendu sur l'invitation de *Bolboquer (Abou-Bekr-Ibn-Ouezir)*, afin de faire la guerre à *Mirabusac (l'émir Abou-Ishac)*, quand il apprit la nouvelle des Vêpres siciliennes. Il partit aussitôt pour Palerme où il se fit couronner roi de Sicile. Pour l'histoire de cette expédition africaine, on peut consulter : 1° l'*Histoire de Catalogne*, par Bernard d'Esclot, texte catalan, publié par M. Buchon ; *Chroniques étrangères ;* Paris, 1840. Chap. 77 à 89. — 2° *Chroniques de Ramon Muntaner*, version française, par M. Buchon, chap. 44 à 85.— 3° Sabæ Malaspinæ *hist. Siciliæ*, apud Gregorio, Biblioth. Script. qui res in Sicilâ gestas sub Aragon. imperio retulere. Panormi, 1791, in-fol. t. II, p. 361 à 1099. — Je dois ces indications à l'obligeance de M. Amari, le savant historien des Vêpres siciliennes, ouvrage dont on peut aussi consulter l'édition de Florence, 1851. — Parmi les appendices de ce volume, nous espérons pouvoir donner quelques extraits de Malaspina.

prince et les gens du pays. Arrivés à Cairouan, ils apprirent qu'un prétendant au trône avait paru chez les Debbab de la province de Tripoli. Le prince expédia un courrier à son père pour lui annoncer cette nouvelle et continua sa marche, mais, voyant le progrès rapide que faisait la cause du prétendant, il reprit le chemin de Tunis.

LE SULTAN ALLIE SA FAMILLE A CELLE D'OTHMAN-IBN-YAGHMORACEN.

Quand Abou-Ishac quitta l'Espagne pour chercher un trône, il alla descendre chez Yaghmoracen-Ibn-Zîan, à Tlemcen. Cet émir avait fait de grands préparatifs pour le recevoir, et quand il le vit arriver, entouré des cavaliers abd-el-ouadites qu'il avait envoyés à sa rencontre, il le reconnut pour souverain légitime de l'empire hafside. Se conformant alors à son usage invariable envers le chef de cette dynastie, il lui prêta le serment de fidélité et prit l'engagement de lui servir de lieutenant et de le soutenir contre tous ses ennemis. Il demanda ensuite pour son fils Othman l'insigne honneur d'obtenir la main d'une des filles de son hôte, princesses élevées à l'ombre de la tente impériale. Le sultan accueillit cette demande avec faveur et partit pour conquérir sa capitale.

Il venait d'établir son autorité dans tout le royaume des Hafsides quand Abou-Amer-Ibrahîm, fils de Yaghmoracen, arriva avec plusieurs autres chefs abd-el-ouadites, et lui représenta qu'il venait de la part de son père pour faire dresser l'acte de mariage. Le sultan les reçut avec une bonté extrême et agréa leur demande. Ils passèrent quelques jours à Tunis et se distinguèrent ensuite par leur bravoure dans plusieurs rencontres avec les troupes du prétendant; puis, en l'an 681, ils repartirent tous, comblés de faveurs et charmés de pouvoir emmener la princesse dans leur caravane[1]. Arrivée à Tlemcen, cette jeune per-

[1] Dans le texte arabe, lisez *bi-dhaïnetihim*.

sonne épousa Othman et devint la perle de leur palais, l'illustration de leur maison et un sujet de gloire pour eux et pour leur nation[1].

APPARITION DU PRÉTENDANT IBN-ABI-OMARA. — SES AVENTURES EXTRAORDINAIRES.

Ahmed-Ibn-Merzouc-Ibn-Abi-Omara appartenait à une famille d'El-Mecîla qui était allé s'établir à Bougie. Il passa ses premières années dans cette dernière ville et prit, en grandissant, une figure assez distingué. Esprit inculte et sans instruction, il dut exercer le métier de tailleur pour avoir de quoi vivre. Malgré l'infériorité de sa position sociale, il nourrissait l'espoir de monter sur un trône, destin qu'il prétendait lui avoir été annoncé par les devins les plus habiles et dont la certitude lui paraissait assuré par la géomancie, art qu'il savait pratiquer lui-même[2]. Ayant quitté sa ville natale, il passa dans le désert de Sidjilmessa et se présenta aux Arabes makiliens comme un descendant du Prophète, comme ce fatemide dont l'apparition est attendue par les gens grossiers et ignorants[3]. Il les assurait même que, par sa connaissance du grand-œuvre, il pouvait convertir toute espèce de minéral en or. Ces Arabes l'entourèrent avec empressement et, pendant quelque temps, il fut le sujet de tous leurs entretiens.

Talha-Ibn-Modaffer, cheikh des Amarna[4], l'une des branches de la tribu de Makil, m'a raconté qu'il avait vu cet aventurier arriver chez les Makil et tomber ensuite dans l'abandon et le mépris, quand on s'aperçut qu'il ne pouvait justifier ses grandes prétentions.

---

[1] Dans l'histoire des Beni-Abd-el-Ouad, t. III de cette traduction, l'auteur parle encore de ce mariage. Abou-Zîan-Mohammed, fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen et de la princesse hafside, succéda au trône lors de la mort de son père.

[2] Pour *bi-khatt*, lisez *yakhatt*.

[3] Voy. l'Appendice, n° II.

[4] Dans le texte arabe, on a imprimé, par erreur, *Amarïa*.

Ibn-Abi-Omara se mit alors à courir les pays et, étant passé dans la province de Tripoli, il s'arrêta chez les Debbab. Ce fut là qu'il fit la rencontre d'un affranchi d'El-Ouathec appelé El-Feta-Nacîr *(le garçon Nacîr)*, et surnommé Noubi (*le Nubien*). Cet homme, frappé de l'aspect d'Ibn-Abi-Omara, qui ressemblait beaucoup à El-Fadl, fils d'El-Ouathec, se mit à pleurer et à lui embrasser les pieds. L'autre lui demanda pourquoi il agissait ainsi, et, sur sa réponse, il lui dit : « Soutiens-moi dans » mes prétentions et tu me verras tirer vengeance de celui qui » tua vos jeunes princes. » Nacîr courut aussitôt chez les chefs arabes en poussant des cris de joie et leur annonça qu'il venait de trouver le fils de son ancien maître. Ayant réussi à leur en imposer, il les trompa complètement en leur faisant répéter par Ibn-Abi-Omara une leçon qu'il lui avait apprise et qui se rapportait à certaines conversations qui eurent lieu entre ces Arabes et El-Ouathec. Parfaitement convaincus alors que c'était le prince El-Fadl, ils lui prêtèrent le serment de fidélité [1].

Morghem-Ibn-Saber-Ibn-Asker, émir des Debbab, entreprit de faire valoir les droits de ce prétendant, rassembla ses Arabes, et alla mettre le siége devant Tripoli, ville où commandait Mohammed-Ibn-Eïça-el-Hintati, surnommé populairement *Onk-el-Fidda* (*cou d'argent*). Ne pouvant s'en emparer, les insurgés allèrent à Zenzour et tombèrent sur les Medjrîs, population hoouarite qui demeurait dans le voisinage de cette ville. Ils parcoururent alors toute cette partie du pays et prélevèrent l'impôt chez les Lemaïa, les Zouaza [2] et les Zouagha. Quant aux Nefouça, aux Gharîan et aux Maggher, tribus hoouarites, le prétendant les frappa d'une contribution extraordinaire. Il marcha ensuite sur Cabes où il reçut, en Redjeb 681 (oct. 1282), les hommages empressés d'Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, qui lui prêta le serment de fidélité « afin, disait-il, d'acquitter les » obligations que je dois à vos aïeux, » mais, en réalité, pour frayer le chemin à l'indépendance qu'il ambitionnait pour lui-

---

[1] Dans le texte arabe, lisez *bîatéhom*.

[2] Les manuscrits et le texte arabe imprimé portent *Zouara*.

même. Ce chef le fit alors reconnaître comme khalife par tous ses subordonnés et lui procura les services des Kaoub, tribu soleimide qui obéissait alors aux Beni-Chîha et qui se trouvait sous les ordres d'Abd-er-Rahman, membre de cette famille.

Le prétendant, ayant ensuite reçu l'adhésion des habitants de Djerba, d'El-Hamma et des villages du territoire des Nefzaoua, marcha sur Touzer et soumit cette ville ainsi que la province de Castîlïa. Alors il remonta à Cafsa où il reçut aussi le serment de fidélité. La puissance et la renommée qu'il venait de conquérir décidèrent enfin le sultan Abou-Ishac à expédier une armée de Tunis pour le combattre.

LE SULTAN EST TRAHI PAR SES TROUPES ET S'ÉLOIGNE DE LA CAPITALE.

La cause du prétendant avait fait un grand progrès dans la province de Tripoli et la plupart des villes s'étaient déclarées pour lui, quand le sultan plaça son fils, l'émir Abou-Zékérïa, à la tête d'une armée et l'envoya contre les insurgés. Arrivé à Cairouan, le jeune prince y leva des contributions dont il s'appropria une bonne partie. Ensuite, il se remit en marche et, parvenu à Camouda [1], il apprit que le prétendant venait d'occuper la ville de Cafsa. Cette nouvelle s'étant répandue dans le camp, amena la dispersion de toute l'armée, et Abou-Zékérïa rentra à Tunis le dernier jour de Ramadan de l'an 681 (janvier 1283).

Le prétendant, qui était sorti de Cafsa pour se mettre à la poursuite d'Abou-Zékérïa, occupa Cairouan et s'y fit reconnaître comme sultan. L'exemple donné par cette ville entraîna dans la même voie El-Mehdïa, Sfax et Souça.

Alors une grande agitation se déclara dans Tunis, et, vers le milieu du mois de Choual (janvier), le sultan fit dresser ses tentes en dehors de la ville, après avoir ordonné une levée en

---

[1] Le texte arabe offre la leçon *Temmouda*.

masse. Quand il eut ainsi rassemblé une armée nombreuse, il la conduisit au camp, dans la province d'El-Mohammedïa[1], où il séjourna quelque temps afin d'équiper et organiser ses nouvelles troupes. L'approche d'Ibn-Abi-Omara, qui s'avançait de Cairouan pour leur livrer bataille, décida les divers corps de la milice, et les cheikhs almohades eux-mêmes à passer de son côté. Cette défection fut motivée par leur croyance aux droits légitimes du prétendant, par l'affection qu'ils portaient aux descendants d'El-Mostancer, khalife qui les avait gouvernés si longtemps, et par l'horreur que leur avait inspirée la conduite du sultan envers El-Ouathec et ses enfants. Mouça-Ibn-Yacîn, grand officier de l'empire, passa ensuite à l'ennemi qui avançait toujours et entraîna avec lui la plus grande partie des troupes almohades. Il ne resta plus alors au sultan que de s'enfuir à Bougie, car tous les liens de sa puissance venaient de se briser.

LE SULTAN ABOU-ISHAC S'ENFUIT A BOUGIE ET LE PRÉTENDANT FAIT SON ENTRÉE A TUNIS.

Le dernier jour du mois de Choual 681 (31 janvier 1283), le sultan Abou-Ishac, se voyant abandonné par ses troupes, monta à cheval et partit pour Bougie avec les gens de sa maison et quelques soldats de la milice. En passant par Tunis, il fit une courte halte afin d'y prendre sa famille et, ensuite, il continua sa route. Dans ce voyage, il eut beaucoup à souffrir : le froid était devenu excessif, les vivres se procuraient difficilement, la pluie et la neige tombaient sans s'arrêter. Pour ne pas être entièrement dépouillé par les tribus dont il traversait les territoires il dut leur céder une grande partie de ses trésors. Arrivé sous les murs de Constantine, il trouva les portes fermées ; mais le gouverneur, Abd-Allah-Ibn-Youkîan[2]-el-Herghi, tout en lui

[1] Dans le texte arabe, on a imprimé, par erreur, *El-Mehdïa.*

[2] Variantes : *Aufnan*, *Bouknan*, *Bou-Fian.* Cette dernière leçon est probablement la bonne.

refusant l'entrée de la ville, lui fit porter des vivres[1]. De là, il se dirigea sur Bougie où nous le retrouverons bientôt.

Après le départ du sultan, le prétendant fit son entrée à Tunis. Il prit alors pour vizir Mouça-Ibn-Yacîn, et donna la place de chambellan à Abou-'l-Cacem-Ahmed-Ibn-es-Cheikh. Ensuite, il ordonna l'arrestation du ministre des finances, Abou-Bekr-Ibn-el-Hacen-Ibn-Khaldoun, et après lui avoir confisqué ses biens et arraché toutes ses richesses par l'emploi de la torture, il le fit étrangler. La perception des revenus, devenue vacante de cette manière, fut confiée à Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, seigneur de Cabes.

Le prétendant, après avoir pris les titres et emblèmes de la souveraineté, distribua les grands emplois de l'empire à ses courtisans et s'occupa d'une expédition contre Bougie.

L'ÉMIR ABOU-FARES USURPE LE POUVOIR SOUVERAIN A BOUGIE AUSSITÔT APRÈS L'ARRIVÉE DE SON PÈRE.

Le sultan Abou-Ishac, chassé de sa capitale et dépouillé du prestige de la royauté, arriva à Bougie dans le mois de Dou-'l-Câda 681 (février 1283). Repoussé du palais par son fils, l'émir Abou-Fares, il dut aller s'installer dans le jardin appelé Raud-er-Refiâ, et, cédant aux injonctions de ce fils ingrat, il abdiqua le pouvoir en la présence des officiers almohades et des cheikhs de Bougie. Abou-Fares lui assigna alors pour logement le château de l'Etoile, prit lui-même l'autorité suprême avec le surnom d'*El-Motamed-ala-'llah* (*qui s'appuie sur Dieu*), et reçut des habitants de la ville le serment de fidélité. Cette usurpation s'accomplit le dernier jour de Dou-'l-Câda 681 (2 mars 1283). S'étant ensuite adressé à ses alliés, les Rîah et les Sedouîkich, il les appela aux armes, laissa son frère,

---

[1] Le texte arabe peut signifier aussi : *quelques-uns des villages lui présentèrent des vivres.*

l'émir Abou-Zékérïa, à Bougie en qualité de lieutenant, et marcha contre le prétendant, emmenant avec lui ses autres frères et son oncle, l'émir Abou-Hafs.

MORT D'ABOU-FARES ET DE SES FRÈRES. — MORT D'ABOU-ISHAC ET FUITE D'ABOU-ZÉKÉRÏA A TLEMCEN.

Quand le prétendant eut appris l'usurpation d'Abou-Fares et ses préparatifs hostiles, il fit emprisonner tous les membres de la famille hafside [qui se trouvaient à Tunis], après avoir eu d'abord l'intention de les faire mourir. Dans le mois de Safer 682 (mai 1283), il quitta la capitale avec les troupes almohades et les divers corps de la milice. Le trois de Rebiâ premier (1er juin), il rencontra l'armée d'Abou-Fares à Mermadjenna et, à la suite d'un combat qui dura toute la journée, il la mit en pleine déroute. Abou-Fares lui-même fut lâchement abandonné par ses alliés et mourut les armes à la main. Son camp tomba au pouvoir des vainqueurs, et ses frères furent faits prisonniers et massacrés de sang-froid. L'un, Abd-el-Ouahed, mourut de la main du prétendant; les autres, Omar et Khaled, ainsi que Mohammed, fils d'Abd-el-Ouahed, périrent également. Leurs têtes furent envoyées à Tunis et plantées sur les murailles de la ville, après avoir été portées sur des piques à travers les rues. L'émir Abou-Hafs, oncle d'Abou-Fares, parvint à s'échapper, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Quand la nouvelle de ce désastre fut connue à Bougie, une vive agitation s'y déclara, et le tumulte devint extrême. Le cadi de la ville, Abou-Mohammed-Abd-el-Monem-Ibn-Atîc-el-Djezaïri, convoqua les habitants afin de conférer avec eux sur la situation des affaires, mais on s'émeuta contre lui et on massacra son fils qui avait osé leur adresser une réprimande. Abou-Mohammed, embarqué de force, fut renvoyé à Alger, sa ville natale, et le sultan Abou-Ishac partit pour Tlemcen avec son fils, l'émir Abou-Zékérïa. Le peuple prit alors pour chef Mo-

hammed-Ibn-Israghîn[1] et le chargea de commander au nom du prétendant. Cet homme se mit anssitôt à la poursuite du sultan et l'arrêta dans la montagne des Beni-Ghobrîn[2], tribu zouaouienne ; mais l'émir Abou-Zékérïa réussit à atteindre Tlemcen. Abou-Ishac fut emprisonné à Bougie en attendant des ordres de Tunis, et le prétendant ayant envoyé Mohammed, fils d'Eïça-Ibn-Dawoud, pour le faire mourir, il fut exécuté vers la fin du mois de Rebiâ premier 682 (fin de juin 1283).

L'ÉMIR ABOU-HAFS REPARAIT ET SE FAIT PROCLAMER SULTAN. — SUITES DE CET ÉVÉNEMENT.

L'émir Abou-Hafs, qui avait assisté à la bataille de Mermadjenna, ainsi que nous l'avons dit, eut le bonheur d'échapper au sort qui frappa ses neveux. Il se sauva à pied de ce lieu fatal et se dirigea vers Calat-Sinan, forteresse appartenant aux Hoouara et située dans le voisinage du champ de bataille. Dans sa fuite, il fut rejoint par trois fidèles serviteurs de la famille hafside, Abou-'l-Hocein, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Séïd-en-Nas, Mohammed, fils d'El-Cacem-Ibn-Idrîs-el-Fazazi, et Mohammed, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Khaldoun et grand'-père de l'auteur de ce livre. Comme le prince était accablé de fatigue, ils le portèrent alternativement sur leurs dos jusqu'à Calat-Sinan, et là ils trouvèrent un asile. Cette évasion fut si extraordinaire qu'elle devint le sujet de toutes les conversations.

Bientôt le prétendant indisposa les Arabes par l'extrême sévérité des mesures qu'il employa à leur égard. Le jour même de sa rentrée [à Tunis], il fit mourir et mettre en croix trois Arabes accusés d'actes de brigandage, et, d'après les conseils d'Abd-el-Hack-Ibn-Tafraguîn, grand officier almohade, il résolut de se

---

[1] Variante : *Asraïn.*

[2] Le pays des Beni-Ghobrîn ou Robri est à quatre lieues S. S. O. de Zeffoun et à onze ou douze lieues O. de Bougie, en ligne droite.

débarrasser de tous et les fit tuer partout où on pouvait les rencontrer. Quatre-vingts cheikhs des Beni-Allac furent jetés dans ses prisons ; toutes les populations arabes furent en butte à sa tyrannie et attendirent impatiemment le moment de la vengeance. Elles se mirent à la recherche d'un prince de la famille hafside, afin de l'opposer à l'usurpateur ; et, ayant appris que l'émir Abou-Hafs se trouvait à Calat-Sinan, elles allèrent le voir et le proclamer sultan. Ce fut dans le mois de Rebiâ [premier] de l'an 683 (mai-juin 1284) qu'elles lui prêtèrent le serment de fidélité et lui fournirent des tentes et des armes. Leur émir, Abou-'l-Leil-Ibn-Ahmed, se mit à la tête du mouvement.

Cette nouvelle inspira au prétendant l'idée que les grands officiers de l'empire voulaient le trahir. Emporté par ses soupçons, il fit arrêter Abou-Amran-Ibn-Yacîn, premier ministre de l'empire, Abou-'l-Hacen-Ibn-Yacîn, Ibn-Ouanoudîn et El-Hocein-Ibn-Abd-er-Rahman, chef zenatien. Après avoir fait mettre tous ces prisonniers à la question, il ordonna leur mort et la confiscation de leurs biens. Ces exécutions remplirent de tristesse tout le monde et contribuèrent à ébranler la fortune du faux khalife.

ABOU-HAFS S'EMPARE DU ROYAUME. — PRISE ET MORT DU PRÉTENDANT.

L'apparition d'Abou-Hafs et la reconnaissance de sa souveraineté par les Arabes excitèrent une profonde sensation dans la capitale et lui attirèrent une foule de partisans. Le prétendant, après avoir fait tomber sa colère sur les grands fonctionnaires de l'empire et suscité contre lui-même la haine du peuple entier, sortit de Tunis pour combattre ce nouvel adversaire; mais il dut y rentrer en toute hâte à cause de l'insubordination de ses troupes. Les provinces se déclarèrent alors pour le sultan Abou-Hafs, et, bientôt, ce prince lui-même vint camper à Sîdjoum, près de la capitale. L'armée du prétendant était postée sous les murailles de la ville et résistait vigoureusement pendant quelques jours ; mais, à chaque instant, le mystère qui entoura l'origine

de cet homme s'éclaircissait davantage, et, enfin, la fausseté de ses prétentions devint tellement évidente que tous ses partisans finirent par le renier et l'abandonner. Forcé de quitter le camp, il courut se cacher dans Tunis, et le sultan y fit son entrée, au mois de Rebiâ second 683 (juin-juillet 1284). Sa présence purifia le trône impérial et dissipa les souillures de l'usurpation.

Le prétendant chercha vainement à se confondre avec la foule afin de s'échapper inaperçu : quelques jours après l'arrivée du sultan, on découvrit que ce misérable s'était réfugié dans la maison d'un homme du peuple, appelé Abou-'l-Cacem-el-Carmadi. A l'instant même, la maison fut abattue et l'imposteur traîné devant le sultan. Accablé d'invectives par ce prince et interrogé en la présence des grands de l'empire, il avoua son imposture et fut mis à mort après avoir subi toutes les tortures que des hommes sans miséricorde étaient capables d'infliger. Son cadavre fut traîné dans les rues et sa tête plantée sur une perche. Ce fut Abd-Allah-Ibn-Yaghmor qui présida à l'exécution de cet imposteur dont les aventures offrent un si étrange exemple des vicissitudes de la fortune.

Le sultan Abou-Hafs, devenu maître de l'empire, prit le titre d'El-Mostancer-Billah[1]. Partout l'on se hâta de reconnaître son autorité; les villes les plus éloignées, Tripoli, Tlemcen et les lieux intermédiaires, lui envoyèrent des adresses d'hommage et de fidélité. Au cheikh Abou-Abd-Allah-el-Fezazi il donna le ministère de la guerre, avec le commandement en chef et le gouvernement des populations qui habitaient les plaines de l'empire; et, pour récompenser les Arabes qui lui avaient prêté un appui si efficace, il leur concéda de grands territoires et les revenus de plusieurs localités. Ici il s'écarta de la ligne de politique suivie par ses prédécesseurs; jamais ces khalifes n'avaient accordé de fiefs aux Arabes, pour ne pas ouvrir la voie à l'affaiblissement de leur propre autorité. Abou-Ishac continua à jouir du

---

[1] Ce titre avait déjà été porté par son frère Abou-Abd-Allah, second souverain de la dynastie hafside. — Voy. ci-devant, p. 335.

repos et à vivre tranquille au sein de sa capitale jusqu'à l'arrivée des événements dont nous allons faire l'histoire.

LES ENNEMIS DE L'ISLAMISME S'EMPARENT DES ÎLES DE DJERBA ET MAÏORQUE. — ILS ASSIÈGENT EL-MEHDIA ET HARCÈLENT LES CÔTES DE L'EMPIRE.

Un des plus graves événements qui eurent lieu sous le règne du sultan Abou-Ishac fut la conquête des îles de la Méditerranée par les ennemis de la foi musulmane. Dans le mois de Redjeb 683 (septembre-octobre 1284), leurs navires vinrent s'emparer de Djerba, île qui était alors gouvernée par Mohammed-Ibn-Semmoun[1], cheikh de la secte hérétique des Ouehbites[2], et par Yakhlof-Ibn-Amghar, cheikh des Nekkara, autre secte hérétique. Une flotte composée, dit-on, de soixante-dix corvettes et galères, et commandée par El-Merakia *(le marquis Roger de Loria)*, gouverneur de la Sicile et lieutenant d'El-Fedrîk *(Frédéric)*[3] fils d'El-Rîdakoun *(roi d'Aragon et)* prince de Barcelone, étant venu bloquer l'île à plusieurs reprises, réussit enfin à s'en emparer. L'ennemi y mit tout au pillage et l'on dit qu'il emmena en captivité huit mille personnes, après avoir jeté les petits enfants dans les puits. La perte de Djerba fut un coup bien douloureux pour les musulmans.

L'ennemi bâtit alors dans l'île et sur le bord de la mer un château qu'il remplit d'hommes, de vivres et d'armes. On soumit les habitants à un impôt annuel de cent mille pièces d'or. Pendant un temps considérable rien ne se changea dans l'état de Djerba et, vers la fin du septième siècle, à l'époque où le marquis mourut[4], les chrétiens y commandaient encore. Ce fut

---

[1] Ailleurs, le nom de chef est écrit *Semoumen.*

[2] Voy. t. I, pag. 387, note.

[3] Frédéric, troisième fils de Pierre III d'Aragon, ne commandait pas encore à cette époque. Il fut couronné à Palerme en l'an 1296.

[4] L'amiral de Loria mourut en janvier 1305, ce qui répond à Djomada second 704 de l'année musulmane.

dans les dernières semaines de l'an 740[1] (juin 1340) que Dieu fit rentrer cette île sous la domination musulmane, ainsi que l'on verra dans un des chapitres suivants.

En l'an 685 (1286-7), l'ennemi s'empara de Maïorque[2]. Une flotte, portant vingt mille soldats et commandée par le roi de Barcelone, parut devant l'île et, comme leurs chefs se donnaient pour négociants, ils obtinrent du gouverneur, Abou-Omar-Ibn-Hakem, la permission de renouveler leur approvisionnement d'eau. Une fois débarqués, ils commencèrent les hostilités et combattirent les musulmans pendant trois jours. Dans ce conflit, ils eurent plusieurs milliers d'hommes mis hors de combat, et leur roi, qui, jusqu'alors, s'était tenu à l'écart avec ses grands officiers, prit lui-même le commandement de l'armée et marcha au secours de ses gens qui battaient en retraite. Les musulmans furent mis en déroute et allèrent s'enfermer dans leur forteresse; mais Ibn-Hakem, ayant obtenu de l'ennemi la permission de se rendre à Ceuta avec sa famille, plaça les habitants dans la nécessité de se rendre à discrétion. On les transporta tous en Minorque, île voisine de la leur. Les trésors et les approvisionnements renfermés dans la forteresse tombèrent entre les mains des chrétiens.

En l'an 686, les chrétiens battirent en brèche et prirent d'assaut la forteresse de Mersa-el-Kharez *(la Calle)*. Ils y mirent le feu, après l'avoir pillé et emmené les habitants en captivité. Avant de rentrer chez eux, ils se montrèrent devant le port de Tunis.

Dans la même année, ou dans l'an 689 (1290), la flotte chrétienne arriva devant El-Mehdïa avec des troupes et même de la cavalerie. L'ennemi attaqua les remparts trois fois sans pouvoir

---

[1] Dans l'histoire du règne d'Abou-Yahya-Abou-Bekr le hafside, notre auteur a consacré un chapitre à Djerba, et là il dit que la reprise de cette île par les musulmans eut lieu en 738.

[2] L'auteur aurait dû écrire *Yabiça (Iviça)*, île qui, en effet, fut enlevée aux musulmans cette année-là. Maïorque avait été conquise en 1232, cinquante-cinq ans auparavant.

les emporter et, ensuite, il opéra sa retraite en apprenant que les habitants d'El-Edjem marchaient au secours de la ville assiégée. Quelques navires de cette flotte tombèrent entre les mains des musulmans et les autres s'éloignèrent sans avoir rien effectué. Ici la faveur divine fut complète.

L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA OCCUPE BOUGIE, ALGER ET CONSTANTINE.

L'émir Abou-Zékérïa, fils du sultan Abou-Ishac, avait acquis par sa bonne conduite, par la noblesse de son caractère et par sa prédilection pour la société des hommes instruits, tant de titres au commandement qu'on prévoyait facilement le haut rang auquel il atteindrait un jour. Ce fut lui qui fonda, à Tunis, le collége situé en face de son ancien logement, le Dar-el-Acouri. Echappé au sort dont son père avait été la victime à Bougie, il alla descendre chez son beau-frère, Othman-Ibn-Yaghmoracen, à Tlemcen. Bientôt après son arrivée dans cette ville, il fut rejoint par Abou-'l-Hocein, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Séïd-en-Nas. Cet ancien serviteur de la famille hafside s'était échappé de la catastrophe de Mermadjenna; puis, ayant remarqué qu'Abou-Hafs, le compagnon de sa fuite, commençait à lui préférer El-Fezazi, après s'être fait proclamer sultan par les Arabes, il quitta le service de ce prince et alla trouver Abou-Zékérïa. Ayant alors décidé celui-ci à viser au trône des Hafsides, il s'adressa à quelques négociants de Bougie qui se trouvaient à Tlemcen et obtint d'eux une somme d'argent qui lui permit de fournir à son maître un équipage royal, d'enrôler des troupes et de lui gagner de nombreux partisans.

Leur projet ne tarda pas à être divulgué, et Othman-Ibn-Yaghmoracen, aussi fidèle au sultan Abou-Hafs que ses aïeux l'avaient été aux autres khalifes établis à Tunis, chercha, mais en vain, à y mettre obstacle. L'émir Abou-Zékérïa sortit de Tlemcen sous prétexte d'aller à la chasse, divertissement auquel il s'était livré avec passion pendant son séjour dans cette ville,

et alla trouver Dawoud-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf, émir des Beni-Yacoub et de toutes les branches des Beni-Amer, tribu zoghbienne. Othman-Ibn-Yaghmoracen fit réclamer le fugitif; mais Dawoud, fidèle aux droits de l'hospitalité, se mit à la tête de ses gens et conduisit son protégé jusqu'à la frontière du territoire occupé par les Zoghba. Ayant alors obtenu l'appui d'Atïa-Ibn-Soleiman-Ibn-Sebâ, chef douaouidien chez lequel ils s'étaient rendus, ils partirent tous pour la province de Constantine.

Les Arabes et les Sedouïkich reconnurent alors l'émir Abou-Zékérïa pour sultan, et, en l'an 683 (1284-5), ils se présentèrent avec lui sous les murs de Constantine, où Ibn-Youkîan, chef almohade, remplissait les fonctions de gouverneur. Abou-'l-Hacen-Ibn-Tofeil, directeur des impôts, entra alors en communication avec Abou-Zékérïa et lui livra la ville moyennant certains avantages qu'il stipula pour lui-même et pour son beau-père Ibn-Youkîan[1]. Le prince hafside y fit aussitôt proclamer sa souveraineté et marcha ensuite sur Bougie. En 684, il prit possession de cette forteresse dont les habitants, depuis longtemps en proie aux factions, désiraient ardemment son arrivée. Quelques personnes rapportent qu'il occupa Bougie avant Constantine, et cela est plus exact d'après ce que j'ai entendu dire à nos professeurs. Les villes d'Alger et Tedellis lui envoyèrent alors leur soumission.

Maître de ces places fortes et de toute la frontière occidentale de l'empire, l'émir Abou-Zékéïra se donna le surnom d'*El-Montakheb-li-Ihyaï-dîn-Illah* (*choisi pour ranimer la religion de Dieu*), mais, pour ne pas manquer tout à fait aux égards dus à son oncle, le khalife, il s'abstint de prendre le titre d'*Emir-el-Moumenîn* (*commandant des croyants*). Sachant que Tunis, siége du khalifat hafside, renfermait tous les grands dignitaires almohades, il sentit la nécessité de ménager l'amour-propre d'une classe d'hommes qui était la seule à posséder encore quelqu'autorité dans la nation.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut insérer le mot *sihr* (avec un *sad*) après *min il-âmil*.

S'étant établi à Bougie, il éleva Abou-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas aux fonctions de grand chambellan, et se forma, dans la partie occidentale du royaume de Tunis, un empire qu'il transmit à ses descendants. Nous verrons plus tard s'effectuer la réunion des deux états par l'avènement de sa postérité au trône de Tunis.

L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA ENVAHIT LA PROVINCE DE TRIPOLI. — OTHMAN-IBN-YAGHMORACEN PROFITE DE SON ABSENCE POUR ASSIÉGER BOUGIE.

L'émir Abou-Zékérïa, après avoir enlevé au gouvernement de Tunis toute la partie occidentale de l'empire, se mit en campagne, l'an 685 (1286), et marcha sur la capitale. Dans cette entreprise, il fut secondé par Abd-Allah, fils de Rehab-Ibn-Mahmoud et l'un des chefs des Debbab. Repoussé des environs de Tunis par El-Fazazi, il se porta devant Cabes et y mit le siége. Dans l'attaque de cette place, il déploya une grande bravoure et, un jour, après avoir tué et fait prisonnier beaucoup de monde, il mit ses adversaires en déroute, détruisit le faubourg de la ville, brûla les maisons de campagne et les dattiers des bocages voisins. De là, il se dirigea vers Mesrata, et, parvenu à El-Abiad, il reçut la soumission des Djouari, des Mehamîd, des Al-Salem et des Arabes de Barca. Il était à Mesrata, quand on vint lui annoncer qu'Othman-Ibn-Yaghmoracen se préparait à mettre le siége devant Bougie. Ce prince, vivement offensé du procédé d'Abou-Zékérïa en quittant Tlemcen sans permission et de la conduite de Dawoud-Ibn-Attaf, qui avait refusé de lui livrer le fugitif, renouvella le serment de fidélité envers le souverain de Tunis et lui en fit porter l'acte authentique par Ali-Ibn-Mohammed-el-Khoraçani. Il obtint ensuite quelques avantages sur les Toudjîn et les Maghraoua; puis, ayant cédé aux sollicitations du gouvernement tunisien, auquel Abou-Zékérïa avait ôté tous les moyens d'action, tant en lui enlevant des provinces entières qu'en allant l'attaquer dans la capitale de l'empire, il s'engagea à délivrer le sultan de la présence de son

ennemi en allant lui-même faire le siége de Bougie. Il partit, l'an 686 (1287), pour conquérir cette ville, mais, arrivé aux environs de la place, il y trouva une vigoureuse résistance, et n'en remporta d'autre avantage que celui d'avoir vu, à distance, la forteresse dont il espérait s'emparer.

La même année, il reprit la route de sa capitale.

LES VILLES DU DJERÎD COMMENCENT A ÉTABLIR LEUR INDÉPENDANCE.

Les Seddada et les Kennouma, deux familles qui habitaient les environs de Takîous, eurent ensemble un conflit dans lequel un fils du cheikh des Seddada perdit la vie. Les parents du jeune homme firent serment de le venger en tuant le cheikh des Kennouma. Celui-ci, averti du danger, se retira auprès de Mohammed-Ibn-Yahya-Ibn-Abi-Bekr-et-Tînmeléli, gouverneur de Touzer, chef-lieu du Djerîd. Cet officier almohade n'hésita pas de lui vendre sa protection et d'écrire à la capitale pour annoncer que les Seddada étaient en pleine révolte. Alors, il fit ordonner aux habitants de Nefta et de Takîous de marcher contre cette peuplade et il sortit lui-même avec les troupes de Touzer pour l'attaquer[1] dans le village où elle faisait sa demeure. Les malheureux Seddada, ayant vainement cherché à fléchir sa colère en lui offrant des ôtages et de l'argent, obtinrent l'appui des Nefzaoua et lui livrèrent bataille. Dans cette rencontre, Et-Tînmeleli eut tant de monde mis hors de combat qu'il dut rentrer à Touzer. Ceci se passa en l'an 686 (1287). Une nouvelle expédition qu'il dirigea contre les insurgés leur procura un nouveau triomphe, et ils purent négocier avec lui un traité de paix qui leur assura le droit de s'administrer eux-mêmes et de fournir des gouverneurs aux populations nefzaouiennes. En retour de ces avantages, ils consentirent à payer régulièrement l'impôt ordinaire.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *oua ghazahom.*

OTHMAN, FILS D'ABOU-DEBBOUS, PARAÎT DANS LA PROVINCE DE TRIPOLI.

Le sultan Abou-Debbous, dernier khalife de la famille d'Abd-el-Moumen qui régna à Maroc, fut tué en l'an 668 (1269). Ses enfants se dispersèrent en divers pays, et l'un d'entre eux, le prince Othman, passa dans l'Espagne orientale pour solliciter la protection du roi chrétien qui régnait à Barcelone. Il y trouva un bon accueil et s'y rencontra avec les fils de son oncle, le cîd Abou-Zeid-el-Montecer qui avait cherché, comme lui, un asile dans ce pays. Ces princes y jouissaient d'une haute considération à cause de la conversion de leur père au christianisme; aussi, ils s'empressèrent non-seulement de partager leur fortune avec le nouveau venu, mais encore d'obtenir pour lui, de la bonté du roi, une position honorable.

Morghem-Ibn-Saber-Ibn-Asker, cheikh des Djouari, tribu debbabienne, se trouvait alors dans cette ville. En l'an 682 (1283-4), il avait été fait prisonnier, aux environs de Tripoli, par les Siciliens, ennemis de l'islamisme, et fut vendu par eux aux gens de Barcelone. Le roi chrétien l'acheta ensuite et le retint captif auprès de lui.

Othman, qui espérait faire valoir ses droits au trône des Almohades, se tenait toujours prêt à passer dans une des provinces situées sur les frontières de l'empire, plus particulièrement la province de Tripoli, sachant qu'une telle localité serait mal gardée et qu'une démonstration faite de ce côté aurait plus de chances de succès que partout ailleurs. Profitant de la haute faveur que le roi lui témoignait, il obtint la liberté de Morghem, et celui-ci prit l'engagement de seconder le prince dans sa tentative. Le roi leur fournit plusieurs navires remplis de troupes et de vivres, mais à la condition d'être remboursé plus tard, des frais de l'expédition[1].

---

[1] Bartholomeus de Neocastro parle de la capture et de la libération de *Marganus* ou *Margam*. Voy. *Hist. Sicil.* apud Gregorio et Muratori, cap. 85, 91, 93, 113. Voy. aussi, dans les mêmes collections, l'*Historia Sicula* de Nicolas Specialis, l. II, chap. 16.

En l'an 688 (1289), les deux aventuriers débarquèrent dans la province de Tripoli, et Morghem rassembla aussitôt les guerriers de sa tribu afin de leur faire reconnaître la souveraineté du fils d'Abou-Debbous. Soutenu par ces Arabes et par les troupes chrétiennes de la flotte, Othman mit le siége devant Tripoli et, pendant trois jours, il y fit beaucoup de dégâts. Les chrétiens se rembarquèrent alors et allèrent mouiller vis-à-vis de la ville, pendant que Morghem et le fils d'Abou-Debbous se mirent à parcourir le pays, après avoir laissé un corps de troupes au camp pour continuer le siége. Dans cette course, les deux chefs prélevèrent assez d'impôts et de contributions pour solder les frais de l'expédition, selon le traité. Les chrétiens s'en retournèrent chez eux après avoir reçu l'argent, et le prince resta au milieu de ses alliés arabes. Il fit ensuite plusieurs autres courses dans la province de Tripoli, et, sur l'invitation d'Ibn-Mekki, il se disposa à passer dans le Zab. En faisant cette démarche, Ibn-Mekki avait l'espoir de s'ériger en souverain indépendant, à l'instar du prince almohade[1]. La mort d'Ibn-Abi-Debbous, qui eut lieu à Djerba, fit manquer l'entreprise.

MORT D'ABOU-'L-HOCEIN-IBN-SÉÏD-EN-NAS, PREMIER MINISTRE DU GOUVERNEMENT DE BOUGIE. — IL EST REMPLACÉ PAR IBN-ABI-DJEBBI.

Nous avons déjà fait connaître les antécédents d'Abou-'l-Hocein-Ibn-Seïd-en-Nas et mentionné pourquoi il était allé trouver l'émir Abou-Zékérïa à Tlemcen[2]. Il servit ce prince avec dévouement et, quand son maître eut enlevé à l'empire hafside les provinces de la frontière occidentale et rendu Bougie un second Tunis, il obtint de lui les fonctions de grand chambellan et l'administration de l'état. Ce prince lui accorda aussi les hauts

---

[1] La bonne leçon du texte arabe est celle qui est indiquée en note.
[2] Voy. p. 399 de ce volume.

priviléges dont Ibn-Abi-l-Hocein avait joui sous El-Mostancer[1], car il s'était fait une règle de suivre tous les usages et d'adopter tous les projets que ce sultan avait légués au gouvernement hafside. Nous pouvons même dire que l'autorité de ce chambellan-ci fut bien plus grande que celle de son homonyme, vu qu'on ne rencontrait pas à Bougie de ces puissants chefs almohades qui, à Tunis, avaient si bien su courber l'ambition et entraver les démarches du ministre d'El-Mostancer. Devenu seul dépositaire du pouvoir, le chambellan d'Abou-Zékérïa déploya un grand zèle pour les intérêts de son maître. Nommant à tous les emplois, destituant, décidant, faisant tout à sa volonté, il devint l'homme le plus considéré du royaume. Les rênes du pouvoir restèrent entre ses mains jusqu'à l'heure de sa mort, événement qui eut lieu en 690 (1291). Jusqu'à la fin de ses jours, il avait conservé le pouvoir et mérité la confiance de son souverain.

L'émir Abou-Zékérïa prit alors pour chambellan Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Djebbi, personnage dont j'ignore les antécédents, à l'exception du seul fait qu'ayant quitté l'Andalousie, lors de la grande émigration[2], il s'était présenté à la cour et avait obtenu un emploi dans l'administration des provinces. Plus tard, il entra au service d'Abou-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas, en qualité d'écrivain et, favorisé par la confiance de son patron, il s'éleva aux plus hauts emplois et obtint l'autorisation de donner pleine carrière à sa volonté dans la conduite des affaires publiques. Ayant ensuite reçu les rênes du pouvoir de la main d'Ibn-Séïd-en-Nas, il conduisit l'état en homme qui voulait montrer son zèle et son habileté. Aussi, tous les regards se portèrent vers lui, les courtisans recherchèrent sa faveur et le sultan lui-même se plut à reconnaître les grands talents de son serviteur. A la mort du chambellan, il le remplaça, avec l'autorisation du prince, et il conserva cet emploi jusqu'à la fin du règne de l'émir Abou-'l-Bacâ, fils d'Abou-Zékérïa. Nous aurons encore, plus tard, l'occasion de parler de lui.

---

[1] Voy. p. 369 de ce volume.

[2] En l'an 1248, lors de la conquête de Séville par les chrétiens.

ABOU-ZÉKÉRÏA FAIT RECONNAÎTRE SON AUTORITÉ DANS LA PROVINCE DU ZAB ET INCORPORE BISKERA DANS SES ÉTATS.

Le lecteur a vu[1] que le sultan Abou-Ishac avait donné le gouvernement du Zab à Fadl-Ibn-Ali-Ibn-Mozni, un des notables de Biskera. Ce chef y maintint l'autorité de l'empire hafside, mais à la mort du souverain dont il tenait sa nomination, il fut assassiné par une troupe de ces bandits arabes qui habitent les villages du Zab. Ils commirent ce crime à l'instigation de quelques ennemis de leur victime. El-Fadl fut tué en l'an 683 (1284-5). Les mêmes brigands espéraient alors se rendre maîtres de la ville, mais les cheikhs de la famille Romman les en expulsèrent et prirent le pouvoir entre leurs mains. Cette junte maintint à Biskera le même régime qu'auparavant en y faisant proclamer l'autorité de l'émir Abou-Hafs, souverain de Tunis, et, comme les membres dont elle se composait craignaient la vengeance de Mansour, fils de Fadl-Ibn-Mozni, qui s'était rendu à la capitale lors de la mort de son père, ils le firent représenter au sultan comme un homme excessivement dangereux. Mansour fut jeté en prison par l'ordre de ce prince et il y resta pendant sept ans. Parvenu enfin à s'évader, il passa chez les Kerfa, tribu arabe hilalienne qui commandait à cette époque aux peuplades de l'Auras. S'étant arrêté chez les Chebba [Chebbeba], fraction de cette tribu, il obtint d'eux des habits et une monture afin de pouvoir continuer sa route. Arrivé à Bougie, l'an 692 (1293), il alla au palais et représenta au sultan [l'émir Abou-Zékérïa] combien la conquête du Zab lui serait facile. Il gagna, en même temps, l'appui du chambellan, Ibn-Abi-Djebbi, par le don d'une quantité d'objets précieux de diverses espèces et par la promesse qu'une fois maître du Zab, il y ferait reconnaître l'autorité d'Abou-Zékérïa et lui enverrait les impôts fournis par ce pays. Cette offre parut telle-

---

[1] Page 380 de ce volume.

ment séduisante que le chambellan en nomma l'auteur gouverneur du Zab et plaça un corps de troupes à sa disposition. Mansour partit alors pour mettre le siége devant Biskera. La ville lui résista et les cheikhs, membres de la famille Romman, se voyant vivement pressés par leur adversaire et sachant qu'à une telle distance de Tunis, ils ne pouvaient guère s'attendre à être secourus, proclamèrent eux-mêmes la souveraineté d'Abou-Zékérïa et lui envoyèrent une députation avec l'assurance écrite de leur obéissance. De cette manière, ils crurent se soustraire à la vengeance de Mansour-Ibn-Mozni. Le sultan agréa leurs hommages et congédia les membres de la députation en leur déclarant que le commandant de ses troupes gouvernerait leur ville et qu'Ibn-Mozni n'aurait qu'à s'occuper de la perception des impôts. Quand ces envoyés furent de retour, on alla au-devant du commandant et d'Ibn-Mozni pour leur faire acte de soumission et les introduire dans la ville. Le système d'administration imaginé par le sultan se maintint à Biskera jusqu'à l'époque où Mansour se mit encore en avant, ainsi que nous le dirons dans l'histoire de sa famille.

Jusqu'à nos jours le Zab est demeuré fidèle à la dynastie fondée par Abou-Zékérïa, dont un des fils s'empara de la capitale, ainsi que l'on verra plus loin.

MORT D'EL-FAZAZI, CHEIKH DES ALMOHADES, ET DU GRAND CHAMBELLAN ABOU-'L-CACEM-IBN-ES-CHEIKH, MINISTRE DU GOUVERNEMENT DE TUNIS.

Abou-Abd-Allah-el-Fazazi, cheikh almohade et favori du sultan Abou-Hafs, avait reçu de son maître le commandement en chef de l'armée et s'était conduit de la manière la plus satisfaisante dans les expéditions militaires qu'il entreprit, soit pour maintenir l'ordre dans les provinces, soit pour combattre les ennemis de l'état. Des pays étendus soumis, des rebelles vaincus ou repoussés au loin et de fortes contributions arrachées à des tribus récalcitrantes, ces services éclatants étaient le meil-

leur témoignage du zèle et de l'habileté de cet officier. Dans le Djerîd, surtout, il eut l'occasion de montrer la supériorité de ses talents par l'adresse avec laquelle il se conduisit envers les chefs de ce pays. Ce fut lui qui, sur la dénonciation des cheikhs de Touzer, mit à la question Ahmed-Ibn-Yemloul et l'arrêta court dans la carrière de l'ambition[1]. Il mourut l'an 693 (1293-4), à deux journées de Tunis, pendant qu'il conduisait une nouvelle expédition dans le Djerîd.

L'année suivante vit la mort du chambellan Abou-'l-Cacem-Ibn-es-Cheikh. Ce personnage ayant émigré de Dénia à Bougie, en l'an 626 (1228-9)[2], se présenta à Mohammed-Ibn-Yacîn, administrateur de cette dernière ville, et obtint auprès de lui la place de secrétaire. Quand son patron, dont il avait su gagner la confiance, fut rappelé à la capitale, il fit le voyage avec lui. Le sultan cherchait alors un secrétaire sur lequel il pourrait déverser le poids des affaires, et comme Ibn-Yacîn lui fit l'éloge le plus brillant de son protégé, il consentit à le prendre à l'essai. Cette épreuve ne fut pas favorable à Ibn-es-Cheikh dont elle amena le renvoi; mais le sultan ayant enfin pu reconnaître les talents de cet homme, l'admit définitivement à son service. Ibn-Abi-'l-Hocein fut chargé d'enseigner au nouveau secrétaire les devoirs de sa place et de l'initier par la pratique, dans la marche et dans les détails de l'administration ; aussi, Ibn-es-Cheikh fut-il bientôt en état d'apporter un grand soulagement au souverain dans l'expédition des affaires. La mort d'Ibn-Abi-'l-Hocein laissa vacantes plusieurs places dont l'une était la surintendance de la maison royale, aucune dépense ne pouvant s'y faire sans sa signature. Cette charge fut confiée à Ibn-es-Cheikh avec l'avertissement que le cumul ne lui serait pas permis. El-Ouathec étant monté sur le trône, se laissa diriger par Ibn-el-Habbeber, il conserva toutefois Ibn-es-Cheikh comme surintendant et l'ad-

---

[1] Voy. l'histoire des Beni-Yemloul, dans le troisième volume.

[2] En cette année, Mohammed-Ibn-Houd, soutenu par les chrétiens, avait enlevé Dénia et Murcie aux Almohades.

mit au nombre de ses intimes. Abou-Ishac, étant devenu sultan, le garda aussi à son service, mais en lui donnant pour collègue Abou-Bekr-Ibn-Khaldoun, directeur général des contributions. Sous le règne de ce monarque, la place de premier ministre fut successivement remplie par ses fils, les princes Abou-Fares, Abou-Zékérïa et Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed. Quand le prétendant eut réussi dans son imposture et obtenu possession du trône, il distingua particulièrement Ibn-es-Cheikh, et, au visa des comptes que ce fonctionnaire exerçait depuis si longtemps, il ajouta le droit d'inscrire le paraphe impérial en tête des pièces officielles. Quand Abou-Hafs fit mourir le prétendant et recouvra le royaume de ses pères, Ibn-es-Cheikh craignit que la faveur dont il avait joui sous l'usurpateur ne lui attirât la colère du sultan et, pour cette raison, il employa auprès de lui l'intercession des hommes dévots avec lesquels il s'était déjà lié par la pratique de la piété et des bonnes œuvres. Le prince accueillit leur prière, sans même dissimuler le besoin qn'il avait d'un serviteur aussi utile. Dès lors, au visa des comptes du palais, Ihn-es-Cheikh réunit les fonctions de grand chambellan : mais le droit d'écrire le paraphe fut donné à une autre personne [1] de la cour. Ibn-es-Cheikh mourut, en place, l'an 694 (1294-5). Dès lors, chacune de ces trois charges donna à celui qui la remplissait le titre de chambellan. Quant à l'administration de l'état et le commandement de l'armée, ces fonctions importantes furent réservées aux cheikhs almohades ; mais, dans la suite, plusieurs grands changements eurent lieu, ainsi que le lecteur verra plus loin, et l'on remplaça sans difficulté un almohade par une personne qui ne l'était pas, et *vice-versa.*

La place de chambellan, laissée vacante par la mort d'Ibn-es-Cheikh fut donnée à Abou-Abd-Allah-es-Chakhchi, officier de la milice. Ce fonctionnaire conserva son emploi jusqu'à la chute de l'empire [devant les armes des Mérinides].

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *ghaïrihi.*

MORT DU SULTAN ABOU-HAFS.

Le sultan Abou-Hafs jouit d'un règne tranquille et prospère jusqu'au terme de ses jours. Vers le commencement du mois de Dou-'l-Hiddja 694 (octobre 1295), il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Bientôt, il se trouva gravement indisposé, et pensa avec inquiétude au sort futur de ses sujets et à la lourde responsabilité qu'il avait encourue en se chargeant des intérêts d'un peuple entier. Le douze du même mois, il désigna comme successeur au khalifat son fils Abd-Allah ; mais ce choix déplut au corps des Almohades, parce que le prince était encore impubère et parce qu'il n'avait occupé jusqu'alors aucune position dans l'état. Le sultan, ayant appris ce qu'ils se disaient entr'eux, en éprouva un extrême mécontentement, et, ne voulant pas se régler d'après leur avis, il alla prendre conseil d'Abou-Mohammed-el-Merdjani, saint personnage dont le caractère lui avait inspiré la plus haute estime.

Quand El-Ouathec fut mis à mort avec ses enfants, une de ses concubines, qui était alors enceinte, se réfugia dans le couvent d'Abou-Mohammed et donna le jour à un fils dans la chambre même de son protecteur. Il nomma l'enfant Mohammed et, sept jours après sa naissance, il lui rasa la tête selon la coutume et tua un mouton afin de le faire manger aux pauvres avec une *acîda,* ou potage, de froment. Depuis ce jour, l'enfant continua à porter le surnom d'Abou-Acîda. Quand on n'eut plus de motifs pour cacher l'existence de ce prince, on le fit entrer au palais pour y être élevé au sein de sa famille. Devenu grand, il conserva encore pour Abou-Mohammed un profond attachement, et le cheikh, de son côté, lui garda une vive affection.

Le sultan Abou-Hafs, l'ayant alors consulté sur le choix d'un successeur, en lui exposant que les Almohades ne voulaient pas de son fils, reçut le conseil de transmettre le pouvoir à Mohammed, fils d'El-Ouathec. Cet avis lui parut si bon qu'il convoqua les grands officiers de l'empire et les cheikhs almohades afin de leur faire reconnaître le prince Mohammed comme successeur au

trône. Cette formalité accomplie, le sultan mourut vers la fin de Dou-'l-Hiddja 694 (commencement de novembre 1295).

INAUGURATION DU SULTAN ABOU-ACÎDA.

Quand le sultan Abou-Hafs eut cessé de vivre, les grands officiers almohades, les membres de la famille royale, l'armée et le peuple se portèrent à la citadelle et prêtèrent le serment de fidélité à l'héritier du trône, Abou-Abd-Allah-Abou-Acîda, fils du sultan El-Ouathec. Cette cérémonie eut lieu le 24 du mois de Dou-'l-Hiddja 694 (commencement de novembre 1295). L'avènement de ce prince causa une vive satisfaction à tout le monde. Il adopta le surnom d'El-Mostancer-Billah[1] et commença son règne par faire mourir Abd-Allah, fils du sultan Abou-Hafs, parce que cet enfant aurait pu, par sa haute naissance, lui devenir un rival dangereux. Il prit pour vizir Mohammed-Ibn-Irzîguen[2] cheikh almohade, et conserva Mohammed-es-Chakhchi comme chambellan. L'administration de l'état, le commandement de l'armée et la présidence du corps des Almohades passèrent à Abou-Yahya-Zêkérïa, fils d'Ahmed et petit-fils de ce Mohammed-el-Lihyani, qui, à l'époque où son fils visait au trône, avait été mis à mort par le sultan El-Mostancer. Abou-Yahya remplit avec zèle les devoirs de sa charge, bien qu'il y eut pour coadjuteur et rival l'ancien chef du corps des Almohades, Abd-el-Hack-Ibn-Soleiman ; mais la catastrophe qui termina les jours de ce fonctionnaire le rendit directeur absolu des affaires de l'empire. Quant à Es-Chakhchi, il conserva le rang de chambellan et eut pour lieutenant [Abou-'l-Hacen-]Mohammed-Ibn-Ibrahîm-Ibn-el-Debbagh. Parlons de ce personnage.

Ibrahîm, père d'Abou-'l-Hacen, était venu de Séville à Tunis, lors de l'émigration de 646 (1248-9)[3]. Abou-'l-Hacen naquit à

---

[1] Voilà la troisième fois que ce titre fut pris par un sultan hafside. Voy. ci-devant, p. 396.

[2] Le texte arabe des manuscrits et de l'édition imprimée porte *Berirziguen*.

[3] Lors de la prise de cette ville par les chrétiens.

Tunis et y passa sa jeunesse. Il étudia les principes de l'administration publique et de la comptabilité sous deux frères d'une grande habileté dans cette partie, Abou-'l-Hakem-Ibn-Modjahed et Abou-'l-Hacen-Ibn-Modjahed. Ayant épousé la fille de ce dernier, il fut nommé *amîn* du bureau des provinces *(receveur général des impôts)*. Plus tard, il devint secrétaire d'Abou-Abd-Allah-el-Fazazi, et, voyant ce ministre ambitieux traiter le sultan avec peu de considération[1], il chargea le chambellan Ibn-es-Cheikh de lui faire connaître régulièrement les volontés du prince afin d'influencer d'avance l'esprit d'El-Fazazi et de le faire agir en conformité avec la volonté royale. Par cette conduite habile, il gagna la faveur d'Abou-Hafs. Comme il avait déjà rendu plusieurs services à Abou-Acîda, ce prince, devenu sultan, le prit pour secrétaire et cela avec d'autant plus d'empressement que son chambellan Es-Chakhchi ne lui paraissait pas avoir les talents qu'exige un tel emploi. Plus tard, en 695 (1295-6), il fut nommé par le sultan écrivain du paraphe impérial ; ensuite, il devint lieutenant d'Es-Chakhchi ; puis, en 697, lors de la mort de ce fonctionnaire, il fut nommé à la place de chambellan, position la plus élevée à laquelle il pouvait aspirer. En effet, l'administration de l'état et de la guerre était réservée au cheikh des Almohades.

DISGRACE D'ABD-EL-HACK-IBN-SOLEIMAN. — SORT DE SES FILS.

Abou-Mohammed-Abd-el-Hack-Ibn-Soleiman, chef des Almohades sous le règne d'Abou-Hafs, appartenait à une famille tînmelélienne qui, lors de l'établissement de l'empire hafside, s'était fixée à Toborsok. De même que ses aïeux, il avait tenu le rang de chef de tribu, et, quand ce sultan monta sur le trône, il devint chef de tous les Almohades de la capitale. Serviteur dévoué de son souverain, il le conseilla, avec instance, de choisir pour successeur le prince Abd-Allah, et combattit avec

[1] Dans le texte arabe, lisez *mostasâban*.

force les préventions que les Almohades témoignèrent contre cette nomination. Abou-Acîda lui en sut mauvais gré et, en 695 (1295-6), quand il eut pris le haut commandement et fait mourir son concurrent, Abd-Allah, fils du sultan Abou-Hafs, il donna l'ordre de faire arrêter Abd-el-Hack. Ce ministre passa le reste de ses jours en prison et y mourut assassiné vers la fin du septième siècle.

Lors de sa chute, ses fils, Mohammed et Abd-Allah, prirent la fuite. Celui-ci alla se mettre au service de l'émir Abou-Zékérïa et, plus tard, il accompagna à Tunis le sultan Abou-'l-Baca-Khaled, fils de ce prince. Mohammed, l'autre frère, se réfugia auprès de Youçof-Ibn-Yacoub, chef des Beni-Merîn, qui faisait alors le siége de Tlemcen. Accueilli d'une manière fort honorable par ce monarque, il resta quelque temps avec lui avant de reprendre le chemin de son pays. Il était encore en route, quand il renonça à ce projet pour s'adonner aux pratiques de la haute piété et, ayant alors pris le froc des soufis, il se lia avec les dévots et fit le pèlerinage de la Mecque. Jusqu'à un âge fort avancé, il continua à jouir de la considération générale, et, comme on s'était persuadé que toutes ses prières seraient agréées par la divinité, une foule de monde s'attachait toujours à ses pas dans l'espoir d'obtenir, par sa médiation, la faveur de Dieu. Les khalifes hafsides lui accordèrent une autre marque de distinction en le chargeant de plusieurs missions d'amitié auprès des princes zenatiens. Dans un de ces voyages, il prit part à la guerre sainte en assistant au siége de Gibraltar par le sultan [mérinide] Abou-'l-Hacen. Ce fut ainsi qu'il passa sa vie. Il mourut de la peste vers le milieu du huitième siècle.

ABOU-ACÎDA ENVOIE UNE AMBASSADE A YOUÇOF-IBN-YACOUB, SULTAN DES BENI-MERÏN.

Le sultan Abou-Acîda étant ainsi parvenu à raffermir sa puissance, conçut le projet d'une expédition contre les provinces occidentales de l'empire, afin d'enlever à Abou-Zékérïa la partie

du royaume dont ce prince s'était rendu maître. [Les circonstances lui étaient favorables :] l'officier almohade de la famille Akmazîr, qui gouvernait Alger au nom de l'émir Abou-Zékérïa, venait de mourir; les habitants s'étaient mis en révolte et Ibn-Allan, un de leurs cheikhs, y avait pris le commandement. D'un autre côté, Othman-Ibn-Yaghmoracen, à la tête des Beni-Abd-el-Ouad, venait de soumettre les Toudjîn, les Maghraoua et les Melîkich ; or, ce prince, à l'instar de son père, s'était montré partisan très-dévoué du souverain de Tunis. Abou-Acîda prit donc la résolution d'exécuter son projet, et ayant quitté la capitale, l'an 695 (1295-6), il pénétra dans la province de Constantine dont les populations agricoles et nomades s'enfuirent à son approche. Parvenu à Mîla, il reprit le chemin de Tunis où il arriva dans le mois de Ramadan (juillet 1296) de la même année.

L'émir Abou-Zékérïa, se voyant menacé dans son royaume de Bougie, chercha d'abord à rétablir la tranquillité sur la frontière occidentale de ses états, afin de n'avoir plus d'embarras de ce côté-là quand il aurait à repousser les tentatives hostiles du sultan de Tunis. Cette considération le porta à renouer les liens d'amitié qui l'avaient attaché à son parent Othman-Ibn-Yaghmoracen. Aussi, comme ce prince lui avait fait demander des secours contre le sultan mérinide, Youçof-Ibn-Yacoub, qui le tenait étroitement bloqué dans Tlemcen, il lui envoya un corps de troupes almohades. Cette armée eut une rencontre avec les Mérinides aux environs de Tedellis et perdit tant de monde qu'elle dut reculer en désordre et rentrer à Bougie. Youçof-Ibn-Yacoub mit alors son frère, Abou-Yahya, à la tête d'une armée mérinide et l'envoya avec Othman-Ibn-Sebâ contre cette ville. Ce chef arabe venait d'abandonner Abou-Zékérïa et, après avoir obtenu des Mérinides l'accueil le plus flatteur, il avait poussé leur sultan à diriger une expédition contre le royaume de celui qu'il avait trahi. On commença par bloquer la ville, ensuite on décampa pour aller dévaster et subjuguer le territoire de Tagrart[1]

---

[1] Voy. l'index géographique du t. I, au mot *Taourîrt* n° II.

et le pays des Sedouîkich. Après cette course, la colonne mérinide alla rejoindre le sultan sous les murs de Tlemcen.

Quand Abou-Acîda eut appris qu'Abou-Zékérïa avait envoyé des secours à Othman-Ibn-Yaghmoracen, il dépêcha un ambassadeur à Youçof-Ibn-Yacoub pour le décider à entreprendre une campagne contre la ville et la province de Bougie. Ce fut Abou-Abd-Allah-Ibn-Akmazîr, chef des Almohades, qui se chargea de cette tâche et commença ainsi sa carrière diplomatique. Dans une seconde mission qui lui fut confiée en l'an 703 (1303-4), il eut pour collègue le vizir de l'empire, Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen. Ils présentèrent au sultan un cadeau magnifique, dans lequel on remarqua particulièrement une selle, une épée et des éperons, le tout en or et garni de ce qu'il y avait de plus beau en fait de rubis et de perles. Ils rapportèrent en retour une riche offrande, dont un des articles consistait en trois cents mulets. Dès lors, ce ne fut qu'une suite d'ambassades, de lettres, d'envois de cadeaux et de témoignages d'amitié entre les deux cours. Dans toute cette correspondance, Youçof-Ibn-Yacoub ne parlait d'affaires qu'incidemment, quand il écrivait au sultan de Tunis, mais, dans ses lettres au chef des Almohades, Abou-Yahya-Ibn-el-Lihyani, il abordait chaque question politique et la traitait à fond. Les Mérinides continuèrent leurs expéditions contre Bougie jusqu'à la mort de Youçof-Ibn-Yacoub.

MORT DE HEDDADJ, CHEF DES KAOUB. — CETTE TRIBU SE RÉVOLTE ET PROCLAME [IBN-]ABI-DEBBOUS. — RÉVOLTE A TUNIS.

Les Kaoub avaient joui de la faveur et des bienfaits de l'empire depuis l'époque où ils s'étaient ralliés à la cause de l'émir Abou-Hafs. Devenus riches, nombreux et puissants, ils se livraient aux plus grands excès et, par une longue suite de brigandages sur les grandes routes et de vols dans les jardins et les champs cultivés, ils s'étaient attiré l'exécration générale. En l'an 705 (1305-6), leur chef, Heddadj-Ibn-Abîd, se montra dans Tunis où sa présence excita une vive agitation, et la populace était déjà disposée à lui faire un mauvais parti quand il entra dans la

mosquée pour assister à la prière. Aussitôt, on lui chercha querelle sous le prétexte qu'il avait pénétré dans l'édifice sacré sans se déchausser. A ce reproche, il se borna à répondre : « Je porte mes bottes même à la cour du sultan. » Quand la prière fut terminée, le peuple indigné le massacra et traîna son cadavre dans les rues de la ville.

Cet événement ne servit qu'à exciter davantage les Kaoub dans leur carrière de rapine et de brigandage. Leur cheikh, Ahmed-Ibn-Abi-'l-Leil, fit chercher Othman-Ibn-Abi-Debbous dans la province de Tripoli et, l'ayant proclamé sultan, il marcha avec lui contre la capitale. Ils en avaient commencé le siége, quand le vizir, Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen, sortit à la tête de l'armée et les mit en déroute. Ce ministre parcourut ensuite les campagnes avec ses troupes afin d'étouffer la révolte des Arabes. Ibn-Abi-'l-Leil offrit alors de faire sa soumission et, ayant renvoyé le fils d'Abou-Debbous à l'endroit où il l'avait pris, il alla trouver le vizir et amena avec lui Soleiman-Ibn-Djamê, personnage éminent de la tribu des Hoouara. On les arrêta sur-le-champ pour les envoyer à Tunis, et ils restèrent dans la prison de cette ville jusqu'à l'an 708, quand Ahmed-Ibn-Abi-'l-Leil y mourut. Mohammed-Ibn-Abi-'l-Leil prit le commandement de la tribu lors de l'arrestation de son frère Ahmed, et il choisit pour lieutenants ses neveux, Hamza et Moulahem, tous les deux fils d'Omar. En l'an 707, le vizir se mit en campagne une seconde fois et, après avoir attiré Moulahem dans une conférence, il le fit arrêter et conduire à Tunis pour y être détenu avec son oncle, Ahmed. Hamza se mit alors en révolte et y entraîna toute la tribu. Leurs brigandages devinrent alors si intolérables que le peuple s'en plaignit hautement : des cris de vengeance retentirent dans les rues de la capitale et un attroupement, qui marchait sur la citadelle, en ayant trouvé la porte fermée, se mit à y lancer des pierres. La mort du chambellan, Ibn-ed-Debbagh, auquel les révoltés attribuèrent tous leurs maux, fut réclamée comme le seul moyen de calmer leur indignation. L'officier auquel cette demande fut adressée [demanda l'autorisation de] les passer au fil de l'épée ; mais le sultan s'y opposa et voulut

l'emploi d'autres moyens pour calmer l'émeute. On y parvint en prodiguant des cajoleries et des promesses; puis, on coupa le mal par la racine en châtiant les meneurs de l'insurrection. Ceci se passa dans le mois de Ramadan 708 (février-mars 1309). Quant aux Arabes, ils continuèrent à suivre leur carrière d'insolence jusqu'à la mort du sultan.

RÉVOLTE D'ALGER. — IBN-ALLAN Y USURPE LE COMMANDEMENT.

Nous avons déjà parlé de la révolte qui eut lieu à Alger, sous le règne du sultan El-Mostancer, et raconté la prise de cette ville par l'armée almohade[1]. Nous avons dit aussi que les cheikhs d'Alger furent conduits à Tunis et qu'ils y restèrent prisonniers jusqu'à la mort du sultan. Quand l'émir Abou-Zékérïa, second souverain hafside de ce nom, s'empara de Bougie et de Constantine, boulevards de l'empire du côté de l'occident, Alger avait pour gouverneur un cheikh almohade nommé Ibn-Akmazîr. Cet officier reconnut l'autorité d'Abou-Zékérïa, avec le consentement du conseil des cheikhs, et chargea une députation de lui porter leurs hommages. En retour de ce service, il reçut sa confirmation dans le gouvernement de la ville, place qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à un âge très-avancé, lors de l'expédition des Mérinides contre Bougie. A cette époque, Ibn-Allan, un des cheikhs d'Alger, jouissait de toute la confiance d'Ibn-Akmazîr et faisait exécuter ses ordres. Par l'influence que lui donnait cette position, il était parvenu à traiter en maître les habitants de la ville et à épouser, dit-on, une des filles du gouverneur. La mort de son patron lui inspira le projet d'usurper le commandement, et la nuit même où cet événement eut lieu, il appela chez lui toutes les personnes dont il craignait l'opposition et leur fit trancher la tête. Le lendemain, de bon matin, il prit le titre de seigneur d'Alger. L'émir Abou-Zékérïa était trop préoccupé des attaques que les Mérinides dirigeaient contre Bougie, pour faire

[1] Voy., ci-devant, p. 372.

attention à cette révolte, et la ville d'Alger continua à repousser l'autorité des Almohades jusqu'au jour où elle passa sous la domination des Beni-Abd-el-Ouad.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA, SOUVERAIN DE BOUGIE. — SON FILS ABOU-'L-BACA-KHALED Y EST PROCLAMÉ SOUVERAIN.

Pour enlever au royaume de Tunis les villes de la frontière occidentale et former ainsi un second empire hafside, l'émir Abou-Zékérïa avait dû montrer une vigilance, une prévoyance et une fermeté d'âme dont on ne trouve plus d'exemple. Depuis lors et jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu vers la fin du septième siècle, il s'occupa sans relâche à parcourir ses provinces, à tout examiner de ses propres yeux et à faire disparaître les obstacles qui s'opposaient encore à la prospérité du pays.

En l'an 698 (1298-9), il désigna pour lui succéder son fils, l'émir Abou-'l-Baca-Khaled, et l'établit à Constantine en qualité de gouverneur. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le chambellan, Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Djebbi, réunit les cheikhs almohades et les divers corps de l'armée afin de leur faire prêter le serment de fidélité envers Abou-'l-Baca, et, en même temps, il expédia un courrier à ce prince pour le rappeler à Bougie.

Le nouveau souverain reçut, en arrivant, les hommages solennels de tous ses sujets et conserva Ibn-Abi-Djebbi comme chambellan; mais il confia le vizirat à Yahya-Ibn-Abi-el-Alam. Aux Sanhadja, il donna pour chef un de leurs parents nommé Abou-Abd-er-Rahman-Yacoub-Ibn-Khalouf et surnommé El-Mizouar. Le commandement des Almohades fut accordé à Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Zékérïa, membre de la famille hafside.

MISSION ET MORT DU CADI EL-GHOBRÎNI.

Nous avons dit que les Mérinides avaient tourné leurs armes contre Bougie sur l'invitation du souverain de Tunis. Pour mettre un terme aux hostilités qui duraient encore, le sultan

Abou-'l-Baca se décida, en montant sur le trône, à nouer des rapports d'amitié avec le sultan tunisien. Il choisit pour remplir cette mission Abou-Zékérïa le hafside, doyen des membres de la famille royale qui se trouvaient à Bougie, et il le fit accompagner à la capitale par le cadi Abou-'l-Abbas-el-Ghobrîni, premier notable de la ville et grand conseiller du corps municipal. Ces deux envoyés revinrent à Bougie après avoir accompli leur mission ; mais, pendant leur absence, les courtisans avaient réussi à indisposer le sultan contre El-Ghobrîni ; ils firent même répandre le bruit que ce cadi avait concerté un projet avec le sultan de Tunis afin de renverser l'autorité du souverain de Bougie. Dafer, grand officier de la cour, fut le principal agent dans cette intrigue : il récapitula au sultan les délits du cadi et lui donna à entendre que la trahison des Beni-Ghobrîn envers le sultan Abou-Ishac avait été ourdie par ce même personnage[1]. Le sultan ajouta foi à ces accusations et ressentit une telle méfiance pour El-Ghobrîni qu'en l'an 704 (1304-5), il le fit mettre en arrestation. Dans le cours de la même année, il céda aux instances de son entourage et permit à El-Mansour le turc de se rendre à la prison et de lui ôter la vie.

MISSION ET DISGRACE DU CHAMBELLAN IBN-ABI-DJEBBI.

Lors de l'avènement du sultan Abou-'l-Baca, les troupes mérinides avaient envahi le territoire de Bougie à plusieurs reprises et s'étaient même emparé d'une partie considérable de ce pays. Cet état de choses inquiéta beaucoup Ibn-Abi-Djebbi qui, en sa qualité de chambellan, gouvernait l'empire. Sachant combien la présence de l'ennemi nuisait à sa propre autorité tout en compromettant les intérêts de l'empire, il crut pouvoir mettre un terme à la guerre en négociant un traité d'alliance avec le souverain de Tunis. On sait que les Mérinides n'avaient attaqué Bougie que sur l'invitation de ce prince. Plein de confiance dans le

[1] Voy. p. 394 de ce volume.

crédit dont il jouissait auprès de son sultan, il ne craignit pas de le quitter et de se rendre à la capitale pour traiter cette grave affaire. En l'an 705 (1305-6), il quitta Bougie et trouva à Tunis un accueil digne de son mérite et du haut rang de celui dont il tenait ses pouvoirs. Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani, chef des Almohades et ministre de l'empire, le logea chez lui, le combla d'égards et lui accorda la faveur qu'il désirait tant obtenir.

L'absence du chambellan avait laissé le champ libre à l'intrigue : les courtisans s'étaient empressés d'offrir leurs conseils à l'émir Abou-'l-Baca et de lui dépeindre Ibn-Abi-Djebbi comme un homme très-dangereux. Yacoub-Ibn-Ghamr l'emporta sur les autres par l'acharnement de ses délations et il trouva un bon second dans [Abou-Mohammed-]Abd-Allah-er-Rokhami, secrétaire et confident du chambellan. En agissant de cette façon, Er-Rokhami voulait se venger de la froideur qu'Ibn-Abi-Djebbi lui avait témoignée par suite des calomnies de son proche parent, Ibn-Tofeïl [1]. Cet homme avait encouru la haine de tout le monde par sa fierté et par son insolence, et [par suite de son mauvais naturel] il avait travaillé à desservir Er-Rokhami. Les deux courtisans représentèrent au sultan que son ministre complotait avec le souverain de Tunis, auquel il voulait livrer Bougie et Constantine ; ils lui firent aussi observer qu'Ali-Ibn-el-Amîr, le gouverneur actuel de Constantine, tenait sa nomination du chambellan dont il était le gendre. Le sultan se laissa enfin pousser à la méfiance, de sorte qu'au retour d'Ibn-Abi-Djebbi, il l'accueillit très-froidement. Dès lors, le souverain et son ministre se tinrent en garde l'un contre l'autre, jusqu'à ce que celui-ci demanda l'autorisation de se rendre à la Mecque. Parti de Bougie pour accomplir le pèlerinage, Ibn-Abi-Djebbi s'arrêta pendant quelque temps au milieu des tribus qui fréquentaient les campagnes de Constantine et de Bougie ; ensuite, il se rendit à Tunis et resta dans cette ville jusqu'à la mort du sultan Abou-Acîda et l'inauguration d'Abou-Bekr-es-Chehîd. Lors de la prise

[1] Voy. p. 400 de ce volume.

de Tunis par Abou-'l-Baca, il profita de ce moment de confusion pour s'échapper et prendre la route de l'Orient. Quand il eut accompli le pèlerinage, il traversa l'Ifrîkïa, atteignit Tlemcen et poussa[1] le sultan Abou-Hammou à une expédition contre Bougie.

ABOU-ABD-ER-RAHMAN-IBN-GHAMR EST NOMMÉ CHAMBELLAN. — SES ANTÉCÉDENTS.

Yacoub-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Mohammed-Ibn-Ghamr-es-Selmi portait le surnom d'Abou-Abd-er-Rahman. Les gens de sa maison m'ont assuré que son aïeul Mohammed avait été cadi de Xativa et qu'il vint à Tunis lors de l'émigration des musulmans espagnols qui fuyaient la domination chrétienne[2]. Sous le règne d'Abou-Acîda, il habita le faubourg septentrional de la ville. Ses fils Abou-Bekr et Mohammed allèrent à Constantine où ils furent très-bien reçus par Ibn-Youkîan, le cheikh almohade[3] qui gouvernait cette forteresse au nom de l'émir Abou-Zékérïa second. Abou-Bekr obtint alors la direction de la douane de Collo et sut mériter par sa bonne conduite la bienveillance de son patron. Comme il allait très-souvent à Bougie pour des affaires du service, il fit connaissance avec l'eunuque Merdjan, affranchi de l'émir Abou-'l-Baca-Khaled et officier du palais. Par l'entremise de cet ami, il trouva l'occasion de rendre plusieurs services à l'émir Abou-'l-Baça et à la mère de ce prince. Ayant ainsi gagné leurs bonnes graces, il jouit d'une haute faveur à la cour et obtint pour son fils Yacoub la main d'une de ces belles servantes que l'on éléve dans les palais des rois. A l'ombre

---

[1] Dans l'arabe, il faut lire *oua-aghra.*

[2] En l'an 1248, lors de la prise de Séville.

[3] En lisant l'histoire des Hafsides, on doit se rappeler que cette dynastie avait conservé la religion et l'organisation politique de l'ancien empire almohade. Pour plus de clarté, le traducteur a, quelquefois, substitué, dans les chapitres suivants, le mot *hafside* à celui d'*almohade*.

d'un si haut patronage la fortune de Yacoub ne cessa de grandir, et, comme sa famille avait cultivé l'amitié du *haddj* Fadl, intendant du palais et favori du sultan, il entra au service de cet officier et ne le quitta plus. El-Haddj-Fadl faisait de fréquents voyages en Espagne pour y acheter de belles étoffes de soie, et il se rendait quelquefois à Tunis afin d'y chercher de riches effets d'habillement. Lors de son dernier voyage en Andalousie, il emmena avec lui [son fils et] Ibn-Ghamr, et à peine débarqué, il cessa de vivre. Alors le sultan, au lieu d'adresser ses lettres au fils de Fadl, les envoya directement à Ibn-Ghamr en lui ordonnant de terminer promptement les achats et de revenir. A son retour, Ibn-Ghamr fut interrogé par le sultan, ainsi que le fils d'El-Haddj-Fadl, au sujet de leurs opérations, et comme le premier était doué d'une meilleure mémoire que son compagnon de voyage, il répondit mieux au prince et mérita, par son zèle et son activité l'honneur d'entrer au service de l'état. Favorisé par son maître, il monta d'un emploi à un autre et, après avoir rempli les fonctions de perceveur d'impôts, il obtint la place de ministre des finances. Cette position l'exposa à la jalousie d'Ibn-Abi-Djebbi et d'Abd-Allah-er-Rokkami qui virent en lui un rival dangereux, et, en conséquence de leurs calomnies, le sultan le fit déporter en Espagne. Quand Abou-'l-Baca monta sur le trône, Ibn-Ghamr fit valoir les anciens services rendus à ce prince et obtint son rappel à la cour. S'étant alors embarqué avec Ali et Hocein, fils d'Er-Rendahi [1], il entra au port de Bougie pendant l'absence d'Ibn-Abi-Djebbi et reçut du sultan un très-bon accueil. Aussitôt arrivé, il travailla avec Merdjan pour renverser ce chambellan et parvint à ses fins ainsi que nous venons de le ranconter. La place qui vaqua ainsi lui fut donnée par le sultan, et l'administration des finances fut confiée à Er-Rokhami. Comme ce dernier s'était mis au courant des fonctions de chambellan pendant qu'il

[1] Notre auteur a déjà parlé de Hadjboun-er-Rendahi ; voy. p. 334 de ce volume. Dans l'histoire des Mérinides, il fait encore mention de ce caïd.

était au service d'Ibn-Abi-Djebbi, il devint le lieutenant d'Ibn-Ghamr et chercha ensuite à le supplanter. Pour se venger de ce mauvais procédé, Ibn-Ghamr fit découvrir au sultan certains projets de trahison qu'Er-Rokhami nourrisait en secret. Cette révélation entraîna la chute du vice-chambellan[1] qui fut déporté en Maïorque [chez les chrétiens] après avoir subi la torture et la confiscation de ses biens. Plus tard, le sultan merinide, Youçof-Ibn-Yacoub, disgracia Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen et racheta Er-Rokhami pour en faire son ministre des finances, ainsi que nous le raconterons ailleurs[2] ; mais la mort de ce souverain frustra les espérances du proscrit qui, depuis lors, ne quitta plus Tlemcen, et mourut dans cette ville. Yacoub-Ibn-Ghamr, ayant conservé la place de chambellan, la remplit avec tant d'habilité que le sultan lui confia l'administration de l'état. Les fonctionnaires de tous grades furent soumis à son contrôle, et rien ne se décida dans le conseil d'état sans son approbation. Le premier individu qui succomba sous les coups de sa puissance fut son ancien protecteur Merdjan : il réussit à indisposer le sultan contre lui ; puis, il le fit arrêter et jeter à la mer pour servir de nourriture aux poissons. N'ayant plus alors de rival à craindre, il conserva l'entière direction des affaires jusqu'au jour où Abou-'l-Baca s'empara de Tunis.

IBN-EL-AMÎR PROCLAME ABOU-ACÎDA A CONSTANTINE. — PRISE DE LA VILLE PAR ABOU-'L-BACA ET MORT DU CHEF RÉVOLTÉ.

Nous aurons à raconter, dans l'histoire des Mérinides, comment Youçof-Ibn-el-Amîr[3] el-Hemdani fut tué à Tanger par les

---

[1] La disgrâce d'El-Rokhani eut lieu quelque temps après la révolte d'Ibn-el-Amîr à Constantine. Voy., ci-après, p. 425.

[2] Dans l'histoire de Youçof-Ibn-Yacoub, on cherche vainement le passage auquel l'auteur renvoie ici son lecteur.

[3] Variante : *Amîn.*

[petit-] fils d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack. Ses enfants passèrent à Tunis afin d'obtenir du sultan El-Mostancer la juste récompense du zèle que leur famille avait déployé en faveur de la dynastie hafside, depuis le temps où Abou-Ali-Ibn-Khalas gouvernait à Ceuta jusqu'au moment où El-Azéfi usurpa le commandement de cette ville. On trouvera dans notre chapitre sur El-Azéfi les détails de ces événements [1]. Accueillis à Tunis de la manière la plus bienveillante, ils reçurent du gouvernement des pensions et des grâces qui suffirent pour leur procurer tous les agréments de la vie. L'aîné de ces frères s'y fit bientôt remarquer par sa hauteur et son insolence ; et, plus d'une fois, il aurait attiré sur sa famille la sévérité du gouvernement, si l'indulgence du sultan n'eût pas emporté sur le mécontentement général. Leurs enfants furent élevés dans l'opulence, et l'un d'entre eux, Abou-'l-Hacen-Ali, se retira à Bougie lors des troubles et changements qui suivirent la mort du sultan [El-Mostancer]. Pendant son séjour dans cette ville, il gagna l'amitié d'Ibn-Abi-Djebbi et, pour s'attacher à lui par les liens les plus solides, il en épousa la fille. Cet homme d'état ayant obtenu de l'émir Abou-Zékérïa la place de chambellan, n'épargna aucune démarche pour faire admettre son gendre au partage de la puissance et des honneurs. Le succès répondit à ses efforts, et Abou-'l-Hacen-Ibn-el-Amîr monta rapidement aux plus hauts emplois jusqu'à se faire nommer gouverneur de Constantine et chambellan du prince Abou-Bekr[-Abou-Yahya] [2], fils de l'émir Abou-Zékérïa. Dans cette position, il montra beaucoup de talent et de prudence ; mais, voyant que la chute de son beau-père l'exposait aussi à la vengeance du sultan, il fit proclamer à Constantine l'autorité du souverain de Tunis. Avec l'acte d'hommage qu'il

---

[1] Voy. aussi p 334 de ce volume.

[2] Le onzième souverain hafside se nommait *Abou-Bekr* et portait le surnom d'*Abou-Yahya*. Dans cette traduction, les deux appellations sont constamment employées ensemble pour éviter la confusion à laquelle une étrange fantaisie de notre historien peut donner lieu : dans le premier volume du texte arabe, il appelle presque toujours ce sultan *Abou-Bekr* et, dans le second, il le nomme *Abou-Yahya*.

expédia à cette capitale et auquel les habitants de la ville avaient donné leur adhésion, il envoya une lettre dans laquelle il demanda des renforts et la présence d'un réprésentant du sultan En l'an 704 (1304-5), Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-Ahmed-Ibn-Mohammed-el-Lihyani, chef des Almohades et premier ministre de l'empire, arriva à Constantine et ratifia, au nom de son maître, l'acte de soumission.

Le sultan Abou-'l-Baca, ayant appris cette nouvelle, quitta Bougie vers la fin de l'année et marcha sur Constantine. Pendant quelques jours il fit inutilement le siége de la place et il se disposait même à s'en éloigner, quand un nommé Ibn-Mouza, un des favoris d'Ibn-el-Amîr ouvrit une correspondance secrète avec Abou-'l-Hacen-Ibn-Othman, cheikh almohade [au service du prince de Bougie]. Cet officier, qui était posté en face du Bab-el-Ouadi [porte qui domine la rivière,] fit marcher ses gens à l'assaut et escalada les murailles, grâce à la connivence d'Ibn-Mouza. Au bruit des armes, le sultan monta à cheval, conduisit son armée jusqu'à la porte de la ville, qui lui fut ouverte par ses partisans. Les Gonfodi[1], les Badìs et les [autres] notables s'empressèrent de sortir au devant de lui ; mais la ville fut emporté d'assaut, et Abou-Mohammed-er-Rokhami[2] courut avec la garde du sultan vers le palais Ibn-el-Amìr, se voyant abandonné de tout le monde, alla se barricader dans une chambre sur le toit de cet édifice, avec l'intention de vendre chèrement sa vie, mais, séduit par les promesses d'Er-Rokhami, il consentit enfin à sortir de sa retraite. On le fit aussitôt monter à rebours sur une mauvaise rosse et on le conduisit ainsi devant le sultan. Il fut mis à mort sur-le-champ, et son cadavre, attaché à un pieu, resta exposé aux yeux du public, pour lui servir de leçon et d'exemple.

---

[1] Variantes : *Ghonfol*, *Gongodi*, *Confodi*. Cette dernière est la bonne leçon.

[2] Cet Abou-Mohammed-er-Rokhami est la même personne que l'Abd-Allah-er-Rokhami des pp. 120, 122.

EXPÉDITION DU SULTAN ABOU-'L-BACA CONTRE ALGER.

Nous avons déjà parlé de la révolte d'Alger contre l'autorité de l'émir Abou-Zékérïa et raconté comment Ibn-Allan y usurpa le commandement. Quand le sultan Abou-'l-Baca eut rétabli l'ordre dans ses états, après être monté sur le trône de Bougie, il pensa que la mort de Youçof-Ibn-Yacoub et l'abandon du siége de Tlemcen par les Mérinides lui avaient procuré une bonne occasion de marcher contre Alger. En l'an 706 (1306-7) ou 707, il se mit en campagne et, arrivé dans la Metîdja, il reçut la soumission de Mansour-Ibn-Mohammed, chef des Melîkich. Toute la tribu suivit l'exemple de son cheikh. Il prit, en même temps, sous sa protection Rached-Ibn-Mohammed-Ibn-Thabet, émir des Maghraoua, qui s'était enfui devant les Beni-Abd-el-Ouad. Ayant alors rassemblé toutes les tribus des environs, il marcha sur Alger; mais la résistance qu'il y rencontra fut si vigoureuse qu'au bout de quelques jours, il reprit le chemin de sa capitale. Les Melîkich lui demeurèrent fidèles et ne cessèrent de harceler la ville d'Alger jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir des Beni-Abd-el-Ouad. Dans l'histoire des Beni-Zîan, nous reparlerons de cet événement. Rached-Ibn-Mohammed accompagna Abou-'l-Baca à Bougie où il resta au service et sous la protection de ce prince; mais il fut enfin tué par Abd-er-Rahman-Ibn-Khalouf, ainsi que le lecteur le verra ailleurs.

LA PAIX S'ÉTABLIT ENTRE LES SOUVERAINS DE TUNIS ET DE BOUGIE.

La prise de Constantine et la mort d'Ibn-el-Amîr ayant laissé au sultan Abou-'l-Baca la liberté de tourner ses armes ailleurs, le gouvernement de Tunis éprouva un vif regret d'avoir tardé à faire la paix avec lui. La mort du [sultan mérinide] Youçof-Ibn-Yacoub, qui eut lieu vers la même époque, trompa aussi l'espoir des Tunisiens en les privant du seul allié qui fut capable de

tenir le prince de Bougie en échec, et les disposa à souhaiter une suspension d'armes. Leurs envoyés se rendirent à Bougie et négocièrent un traité de paix dont un des articles, dicté par le sultan Abou-'l-Baca lui-même, portait que celui des deux monarques qui survivrait à l'autre hériterait du trône vacant et serait reconnu comme sultan. La ratification de ce traité se fit d'abord à Bougie en présence des grands officiers et des cheikhs almohades et, ensuite, à Tunis avec la même formalité. Bien que les deux parties eussent déclaré solennellement qu'elles acceptaient cet acte comme valide et qu'elles en rempliraient toutes les conditions, les Tunisiens refusèrent de s'y conformer lors de la mort du sultan Abou-Acîda.

ABOU-YAHYA-EL-LIHYANI, GRAND CHEIKH DE L'EMPIRE, MÈNE UNE EXPÉDITION CONTRE DJERBA ET PART ENSUITE POUR LA MECQUE.

Quand la paix fut établie entre les deux empires, le premier soin du ministre tunisien, Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani, fut de tourner son attention vers le salut de son âme et de chercher dans son esprit le moyen d'échapper aux liens qui le retenaient dans la vie publique. Il attendait avec impatience le retour de l'ambassade que les émirs de l'Egypte avaient envoyée au sultan Youçof-Ibn-Yacoub et qui, après être débarquée à El-Mehdïa, s'était dirigée vers le Maghreb. Il comptait se joindre à cette caravane lorsqu'elle serait en route pour l'Egypte, pays d'où il pourrait facilement atteindre la Mecque. Comme ces envoyés tardaient de venir, il résolut de partir sans les attendre davantage, et, pour mieux cacher son dessein, il imagina de faire une expédition contre l'île de Djerba afin d'en expulser les chrétiens, et, ensuite, contre le Djerîd, pour faire rentrer ce pays dans l'ordre. Après avoir pris l'avis du sultan sur le but ostensible de cette expédition, il partit de Tunis dans le mois de Djomada 706 (fin de 1306), avec l'autorisation de ce monarque, et se porta rapidement du côté de Djerba. Ayant alors traversé le gué par lequel on pénètre dans cette île, il attaqua les

chrétiens qui se tenaient dans El-Cachetîl. Cette forteresse avait été bâtie par eux en 688 (1289), lors de la conquête, pour servir de retraite à leur garnison. Pendant que ses agents parcouraient l'île pour y prélever l'impôt, il tint le château étroitement bloqué; mais, ayant épuisé ses vivres et reconnu l'impossibilité de réduire la place autrement que par un blocus très-prolongé, il décampa au bout de deux mois et rentra à Cabes. S'étant alors dirigé vers le Djerîd, il fit halte à Touzer et, secondé par Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Yemloul, cheikh de cette ville, il parvint à faire rentrer les impôts de toute la province. Cette besogne terminée, il reprit le chemin de Cabes où il descendit chez Abd-el-Mélek-Ibn-Othman-Ibn-Mekki. Alors, il fit connaître son intention de partir pour la Mecque et renvoya l'armée à Tunis [1].

Il eut pour successeur dans la place de chef des Almohades Abou-Yacoub-Ibn-Izdouten. Pour éviter l'air malsain de Cabes, il alla habiter une des montagnes voisines, en attendant le passage de la première caravane qui se dirigerait vers la Mecque. Il était alors malade et, lorsqu'il eut recouvré la santé, il se rendit à Tripoli où il séjourna un an et demi. Ce fut alors seulement, c'est-à-dire vers la fin de l'an 708 (mai 1309), que l'ambassade du gouvernement turc[-mamelouk] arriva du Maghreb-el-Acsa. Il partit avec elle et, après avoir accompli le pèlerinage, il rentra à Tunis et monta sur le trône des Hafsides. Plus loin, on trouvera l'histoire de cet événement.

En l'an 708, après l'évacuation de Djerba par les troupes musulmanes, la garnison d'El-Cachetîl reçut un renfort que lui amena Frédéric, fils du roi et seigneur de la Sicile [2]. Les sectaires nekkariens de l'île s'opposèrent au progrès de l'ennemi et combattirent sous les ordres d'Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Hacen,

---

[1] On trouvera beaucoup de détails sur l'expédition d'Ibn-el-Libyani et sur l'état de la province de Tunis, dans le voyage d'Et-Tidjani dont M. A. Rousseau a fait paraître la traduction dans le *Journal asiatique* de 1852, 1853. — Voy., sur Et-Tidjani, notre premier volume, p. 436, note.

[2] Il s'agit ici de Frédéric, fils de Pierre d'Aragon.

cheikh almohade, secondé par Ibn-Aumghar et ses gens, natifs de Djerba. Dieu accorda la victoire aux musulmans.

Depuis la chute de l'empire sanhadjite, cette île fut continuellement exposée aux attaques de l'ennemi; quelquefois aussi, la guerre civile éclatait entre les deux sectes hérétiques qui y demeuraient, et, alors l'une ou l'autre de ces factions se réunissait aux chrétiens. Cet état de choses dura assez longtemps; mais, entre les années 740 et 750 [1], sous le règne de notre seigneur Abou-Yahya-Abou-Bekr, Djerba fut enlevée aux chrétiens, ainsi qu'on le verra dans l'histoire de ce prince.

MORT DU SULTAN ABOU-ACÎDA ET INAUGURATION D'ABOU-BEKR-ES-CHEHÎD.

Dans le mois de Rebiâ second 709 (septembre 1309), le sultan cessa de vivre, après avoir joui d'un règne long et prospère. Il mourut dans son lit, emporté par une maladie hydropique dont il souffrait depuis longtemps. Comme il ne laissa point d'enfants, les almohades placèrent sur le trône un descendant de l'émir Abou-Zékérïa, aïeul de la famille royale. Ce prince, qui se nommait Abou-Bekr [2]-Abd-er-Rahman, vivait alors dans le palais. Son père, Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa, est celui dont nous avons mentionné la mort dans le chapitre qui traite de la prise de Milîana par son frère germain Abou-Hafs [3]. Cet événement eut lieu sous le règne du sultan El-Mostancer. Les enfants d'Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa, furent élevés dans le palais, à l'ombre tutelaire de la souveraineté, et son petit-fils, Abou-Bekr-Abd-er-Rahman, grandit au milieu des soins et des faveurs dont le sultan Abou-Acîda s'était plu à l'entourer. Lors de la mort d'Abou-Acîda, [le chef arabe] Hamza-Ibn-Omar

---

[1] Notre auteur indique ailleurs que la conquête de Djerba eut lieu en 738.

[2] Ici et ailleurs, les manuscrits portent : Abou-Bekr-*Ibn*-Abd-er-Rahman.

[3] Voy., ci-devant, p. 353.

qui avait perdu tout espoir de faire remettre en liberté son frère [Moulahem], s'était rallié au parti d'Abou-'l-Baca, sultan de Bougie, et n'avait cessé de pousser ce prince à s'emparer du royaume de Tunis ; aussi, quand Abou-Ali-Ibn-Kethîr [1] vint leur annoncer la vacance du trône, le sultan fit tous ses préparatifs et marcha sur la capitale. Cette démonstration inspira beaucoup d'inquiétude aux Almohades et les décida à proclamer la souveraineté de l'émir Abou-Bekr [2] [-Abd-er-Rahman], prince que l'on désigne ordinairement par le surnom d'Es-Chehîd *(le martyr)*, parce qu'il fut mis à mort dix-sept jours après son avènement au trône. Le nouveau souverain conserva Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen comme vizir, mais il destitua le chambellan, Mohammed-Ibn-ed-Debbagh, en le menacant de sa vengeance à cause du peu d'égards que ce fonctionnaire lui avait témoignés sous le règne du feu sultan. Dès lors, Ibn-ed-Debbagh ne cessa de travailler contre lui.

LE SULTAN ABOU-'L-BACA-KHALED OCCUPE LA CAPITALE ET DEVIENT LE SEUL REPRÉSENTANT DE LA SOUVERAINETÉ HAFSIDE.

Abou-'l-Baca se trouvait à Bougie, capitale de ses états, quand il apprit la maladie du sultan Abou-Acîda, et, craignant que les gens de Tunis ne fussent tentés à rompre le traité qui assurait au dernier survivant des deux souverains le droit de succéder à l'autre, il résolut de se rapprocher de Tunis afin de veiller à ses intérêts et faire de valoir ses prétentions au trône. Cette démarche lui fut vivement conseillée par Hamza-Ibn-Omar, chef arabe qui avait abandonné le parti des Tunisiens. Ayant quitté Bougie sous le prétexte de faire une expédition contre Alger, où Ibn-Allan commandait encore en maître, il prit la route de Casr-Djaber, et, en y arrivant, il reçut la nouvelle

---

[1] Tome I, p. 146.

[2] Dans le texte des manuscrits, on trouve ici *Zékérïa* à la place de *Bekr*, et, quelques lignes plus haut, on y lit *Kebîr* à la place de *Kethîr*.

qu'Abou-Acîda venait de mourir et que les Almohades avaient proclamé souverain le prince Abou-Bekr-Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa. Indigné de la mauvaise foi du gouvernement tunisien, il pressa sa marche et rallia sous ses drapeaux toutes les tribus commandées par les Aulad-Abi-'l-Leil. Quant aux Aulad-Mohelhel, rivaux de ceux-ci, il allèrent joindre le sultan de Tunis.

Le ministre Abou-Yacoub-Ibn-Izdouten et le vizir Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen prirent alors le commandement des troupes tunisiennes, avec la résolution de mourir pour la défense de leur maître. Devant la charge de l'armée d'Abou-'l-Baca, celle de Tunis recula en désordre et abandonna son camp ; Ibn-Irziguen fut frappé à mort, et les Arabes Mohelhel prirent la fuite pour se jeter dans le Désert. Pendant l'agitation que la rentrée des fuyards avait excitée dans la ville, le sultan Abou-Bekr-Abd-er-Rahman alla se poster en dehors des remparts ; mais, voyant ses troupes passer du côté d'Abou-'l-Baca, il prit la fuite et se réfugia dans une maison de campagne. Tiré bientôt de sa retraite, il fut conduit devant Abou-'l-Baca et emprisonné dans une tente par l'ordre de ce prince. Les cheikhs almohades, les hommes de loi et tous les autres notables de la ville sortirent alors au devant du vainqueur et lui prêtèrent le serment de fidélité. L'émir Abou-Bekr fut mis à mort, et, depuis lors, on l'a toujours désigné par le surnom d'Es-Chehîd *(le martyr)*. Il fut tué par son cousin Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Zékérïa, cheikh almohade.

Le lendemain, Abou-'l-Baca fit son entrée dans la capitale et, devenu maître du khalifat, il prit le titre d'*En-Nacer li-dîn Illah el Mansour (le champion de la religion de Dieu, le victorieux)*, auquel il ajouta plus tard le surnom d'*El-Motewekkel (qui se confie à Dieu)*. Abou-Yacoub-Ibn-Izdouten garda sa position et fut déclaré chef des Almohades, mais il dut partager les fonctions de cet office avec Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Abi-'l-Alam, chef des Almohades de Bougie. Abou-Abd-er-Rahman-Yacoub-Ibn-Ghamr continua à servir le sultan en qualité de chambellan. La perception des impôts fut confiée à Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni.

IBN-MOZNI PROCLAME LA SOUVERAINETÉ DE YAHYA-IBN-KHALED.

Yahya-Ibn-Khaled, petit-fils du sultan Abou-Ishac, vivait à la cour d'Abou-'l-Baca ; mais, étant tombé en disgrâce à cause de sa conduite imprudente, il crut éviter la colère du sultan en se réfugiant auprès de Mansour-Ibn-[Fadl-Ibn-]Mozni, [à Biskera]. Mansour, étant alors en mauvaise intelligence avec Ibn-Ghamr, consentit à soutenir les prétentions de son hôte et à lui servir de ministre ; puis, ayant rassemblé ses Arabes, il alla faire des courses sur le territoire de Constantine, ville qui était alors gouvernée par Ibn-Tofeil. Une foule de vagabonds se mirent alors aux ordres de Yahya et captèrent sa confiance au point d'obtenir de lui la promesse qu'aussitôt maître du trône, il les débarasserait de Mansour. Celui-ci ayant découvert les mauvaises intentions du prince et des gens qui l'entouraient, cessa de le soutenir et rentra dans Biskera. Les bandes de Yahya se dispersèrent, et Mansour, ayant fait sa soumission, reprit sa place à côté du chambellan [Ibn-Ghamr] et des favoris du sultan.

Yahya se rendit à Tlemcen pour y chercher des secours et descendit chez le sultan Abou-Zîan-Mohammed, fils d'Othman et petit-fils de Yaghmoracen. Quelques jours après son arrivée, Abou-Zîan mourut et son frère, Abou-Hammou, monta sur le trône. Avec les troupes fournies par ce prince, Yahya-Ibn-Khaled alla assiéger Constantine, mais il y trouva une résistance qui déjoua tous ses efforts. S'étant ensuite rendu à Biskera, sur l'invitation d'Ibn-Mozni, il se fixa chez cet émir qui lui assigna une forte pension et une garde pour le surveiller. [Plus tard,] Ibn-el-Lihyani, sultan de Tunis, envoya un riche cadeau à Ibn-Mozni dans le but de s'assurer les bonnes dispositions d'un chef qui, à chaque instant, pouvait lui susciter un rival. Il lui concéda même plusieurs villages aux environs de Tunis, lesquels appartiennent encore à la famille Mozni. Yahya-Ibn-Khaled passa le reste de ses jours en détention chez Ibn-Mozni et mourut en l'an 721 (1321).

LE CHAMBELLAN IBN-GHAMR PROCLAME LA SOUVERAINETÉ D'ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR A CONSTANTINE.

Au moment de partir pour Tunis, le sultan Abou-'l-Baca confia le gouvernement de Bougie à Abd-er-Rahman-Ibn-Yacoub[1]-Ibn-Khalouf, surnommé El-Mizouar, en lui conservant aussi le commandement des Sanhadja. En ceci, il se conforma à l'usage établi par ses prédécesseurs qui laissaient toujours le père d'Abd-er-Rahman à Bougie comme leur lieutenant, chaque fois qu'ils se mettaient en campagne. Abd-er-Rahman, qui était alors à Constantine, où le sultan l'avait envoyé pour remplir les fonctions de chambellan auprès de l'émir Abou-Yahya-Abou-Bekr, quitta aussitôt cette ville et se rendit à Bougie.

Abou-'l-Baca, après avoir établi le siége de son autorité à Tunis, s'abandonna aux plaisirs et se laissa emporter par son caractère violent et sanguinaire. Adouan-Ibn-Mehdi, personnage marquant de la tribu des Sedouîkîch, fut mis à mort par son ordre et le même sort atteignit Daar-Ibn-Djerîr[2] de la tribu des Athbedj. Les grands officiers de l'empire, effrayés pour eux-mêmes, se communiquèrent leurs appréhensions, et deux d'entre eux, le chambellan [Abou-Abd-er-Rahman-]Ibn-Ghamr et son collègue Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni, gouverneur du Zab, concertèrent un plan pour se soustraire au pouvoir du sultan.

Pour effectuer leur projet, il fallut commencer par donner quelque sujet de mécontentement à Rached-Ibn-Mohammed, émir maghraouien [afin de l'éloigner de la cour]. Ce chef s'était attaché au service des princes de Bougie depuis la conquête de son pays par les Beni-Abd-el-Ouad, et, comme on le traitait avec les plus grands égards, il les accompagnait dans leurs expéditions militaires et, à la tête des Maghraouiens qui s'étaient attachés à sa fortune, il avait presque toujours eu l'occasion d'y soutenir tout le poids de la guerre. Quand le sultan se rendit à Tunis, il le suivit en qualité d'émir des Zénata.

---

[1] Ailleurs, ce nom est écrit *Abou-Abd-er-Rahman-Yacoub.*

[2] Variante : *Hariz.*

Un de ses gens, ayant été cité devant le tribunal du chambellan sur la plainte d'un domestique du palais, fut puni de mort, séance tenante, par l'ordre de ce fonctionnaire. Rached fut tellement indigné de ce manque d'égards qu'il fit ployer ses tentes à l'instant même et s'en alla. Ce fut ainsi que le chambellan s'y prit pour faire réussir son projet. Le résultat fut tel qu'il l'avait espéré : le sultan, sachant que Rached était intimement lié avec Abd-er-Rahman-Ibn-Khalouf, conçut des inquiétudes pour la sûreté de la ville et de la province de Bougie. Le chambellan, qu'il consulta à ce sujet, fut d'avis d'y dépêcher Mansour-Ibn-Mozni, et celui-ci, de son côté, proposa le chambellan pour cette mission. Pendant plusieurs jours, ils se renvoyèrent mutuellement la tâche que le sultan voulait leur confier, jusqu'à ce qu'enfin ce prince prit le parti de les y envoyer tous les deux. Le chambellan obtint alors qu'Abou-Yahya-Abou-Bekr, frère du sultan, fût nommé gouverneur de Constantine et qu'il eût lui-même pour lieutenant, à Tunis, son propre cousin, Ali-Ibn-Ghamr. Ayant alors quitté la capitale, il se rendit à Constantine, pendant que Mansour-Ibn-Mozni s'en alla chez lui, dans le Zab. Plus loin, nous parlerons de la révolte de celui-ci.

Ibn-Ghamr, étant entré au service du prince Abou-Yahya-Abou-Bekr, en qualité de chambellan, lui proposa de se révolter contre le sultan, son frère. Quelques indices de leurs intentions éveillèrent les soupçons d'Abou-'l-Baca et lui donnèrent tant d'inquiétudes que le vice-chambellan, Ali-Ibn-Ghamr, s'en aperçut et courut se réfugier dans Constantine. Alors, le sultan plaça son affranchi, Dafer-el-Kebîr, à la tête d'une armée et l'envoya contre cette ville. Nous raconterons plus loin comment ce général s'arrêta à Bédja et ce qui lui arriva.

Quant à Ibn-Ghamr, le chambellan, il se mit en révolte ouverte, et, ayant fait appeler notre seigneur, le prince Abou-Yahya-Abou-Bekr, il le présenta au peuple et le fit proclamer souverain. Ceci se passa en l'an 711 (1311-2). Le nouveau sultan prit le titre d'*El-Motewekkel (qui met sa confiance en Dieu)* et dressa son camp en dehors de la ville de Constantine. Il y était encore, quand on vint lui annoncer qu'Ibn-Khalouf s'était déclaré contre lui.

LE SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR S'EMPARE DE BOUGIE. — MACHINATION QUI AMÈNE LA MORT D'IBN-KHALOUF.

Yacoub-Ibn-el-Khalouf, surnommé Abou-Abd-er-Rahman, était chef de cette population sanhadjienne qui formait la milice du sultan et qui habitait la province de Bougie. Il jouissait d'une grande considération à la cour et s'était distingué par l'importance de ses services militaires. En l'an 703 (1303-4), quand l'armée mérinide, sous les ordres d'Abou-Yahya, fils de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, vint prendre position contre Bougie, il lui livra plusieurs combats qui établirent sa réputation comme vaillant capitaine. L'émir Abou-Zékérïa et son fils le laissèrent à Bougie comme leur lieutenant toutes les fois qu'ils allèrent à la guerre. On le désignait ordinairement par le titre d'*El-Mizouar*[1]. Quand il mourut, son fils, Abd-er-Rahman, hérita de son autorité, et, en l'an 709, lors de l'expédition du sultan Abou-'l-Baca contre Tunis, il resta à Bougie comme lieutenant de ce prince. C'était un homme opiniâtre, ambitieux, fier de sa puissance, de sa tribu et de sa haute position à la cour.

Abou-Abd-el-Rahman-Ibn-Ghamr ayant proclamé la souveraineté d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, invita Ibn-Khalouf à faire reconnaître l'autorité du nouveau sultan par les habitants de la province de Bougie. Malgré les instances les plus pressantes, ce chef resta fidèle au sultan de Tunis, car il voyait avec une jalousie extrême la haute position à laquelle Ibn-Ghamr venait d'atteindre. Bien plus, il rassembla un corps de troupes, fit arrêter le ministre des finances, Abd-el-Ouahed, fils du cadi Abou-'l-Abbas-el-Ghomari, et le directeur de la douane, Mohammed-Ibn-Yahya-el-Caloun, créature d'Ibn-Ghamr.

El-Caloun était natif d'Alméria, et, lors du passage d'Ibn-

---

[1] Le *mizouar*, ou *huissier en chef*, se tenait à la porte du palais ; il introduisait les visiteurs, infligeait aux condamnés les punitions ordonnées par le sultan et gardait, dans des prisons à lui, les gens dont son maître avait autorisé l'arrestation.

Ghamr par cette ville[1], il avait eu occasion de lui rendre des services importants. Celui-ci, étant parvenu au ministère à Bougie, reçut la visite de son hôte andalousien et lui témoigna sa reconnaissance en l'admettant dans son intimité et en l'introduisant dans la carrière des emplois. Ce fut ainsi qu'El-Caloun passa par l'administration des impôts à la direction générale de la douane.

Ibn-el-Khalouf, ayant rassemblé des troupes et emprisonné ces deux fonctionnaires, fit proclamer [son intention de soutenir] la cause du sultan Abou-'l-Baca. Bientôt après, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr quitta sa position dans le voisinage de Constantine et, à la suite d'une marche très-rapide, il occupa la colline qui domine Bougie. Un combat s'ensuivit et dura toute la journée. Le lendemain, Ibn-el-Khalouf entra en négociation avec le sultan et demanda [comme prix de sa soumission] la destitution d'Ibn-Ghamr. Une condition aussi importante donna lieu à plusieurs messages entre les deux partis et, pendant cette correspondance, le vizir [de Constantine], Abou-Zékérïa-Ibn-Abi-'l-Alam, qui était gendre d'Ibn-el-Khalouf, travailla avec ardeur pour l'amener à un arrangement. Quand ce ministre vint annoncer que la condition proposée ne serait pas acceptée, Ibn-el-Khalouf l'empêcha de s'en retourner auprès du sultan et le retint prisonnier dans son hôtel.

Le désordre se mit alors dans le camp d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, dont l'armée craignait de se mesurer avec les Sanhadja et leurs alliés, les Maghraoua, gens de cœur et de courage, aussi nombreux que braves. Le sultan lui-même s'enfuit en abandonnant le camp au pillage ; ses équipages furent pris et le ramassis de gens qui l'avaient accompagné furent tous dévalisés. Rentré à Constantine avec les débris de son armée, il s'y vit bientôt attaqué par les troupes qu'Ibn-el-Khalouf avait envoyées à sa poursuite et qui venaient d'emporter d'assaut la ville de Mîla ; mais, au bout de quelques jours, les assiégeants reprirent la route de Bougie.

[1] Voy. p. 422 de ce volume.

Les affaires du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr avaient pris une très-mauvaise touruure et l'on s'attendait à voir Dafer arriver de Bédja avec son corps d'armée, quand la nouvelle se répandit qu'Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani était revenu de l'Orient et, qu'ayant vu la confusion qui régnait en Ifrîkïa, il avait pris le titre de sultan aussitôt après son arrivée à Tripoli. De tous côtés, les Arabes accoururent pour entrer à son service, et Abou-Yahya-Abou-Bekr jugea qu'il serait de bonne politique de soutenir ce prétendant et de créer ainsi un embarras de plus au gouvernement tunisien. Pour accomplir ce projet et tendre, en même temps, un piége à Ibn-el-Khalouf, il se concerta secrètement avec le chambellan[1] Ibn-Ghamr et l'envoya auprès d'Ibn-el-Lihyani.

Comme il fallut cacher cette mission à la connaissance du public, le chambellan feignit d'abandonner la cause de son maître, et, étant arrivé chez Ibn-el-Lihyani, il l'engagea fortement à marcher sur Tunis, ville dont il lui représentait la conquête comme très-facile.

Après le départ d'Ibn-Ghamr, le sultan livra au pillage les maisons du prétendu transfuge, il en fit maltraiter les domestiques et donna la place de chambellan à un de ses favoris, Hacen-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Thabet[2], commandant de toutes les fractions de la tribu de Ketama, et chef des Beni-Telîlan, peuplade établie dans la montagne qui se voit en face de Constantine. Après avoir confié le gouvernement de cette ville à Abd-Allah-Ibn-Thabet, frère du nouveau chambellan, il se mit en marche pour Bougie, l'an 712 (1312-3). Comme il avait eu soin de faire répandre le bruit qu'Ibn-Ghamr s'était enfui secrètement pour éviter la juste colère de son souverain et qu'il poussait Ibn-el-Lihyani à marcher sur Tunis, Ibn-

---

[1] Dans le texte arabe, on lit : *le fils (Ibn)* d'Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr. Ce mot *Ibn* doit évidemment être supprimé.

[2] On voit, par cette indication généalogique, que le blanc de la p. 297 du premier volume doit être rempli par le mot *Ibrahîm*.

el-Khalouf demeura convaincu que le sultan Abou-'l-Baca-Khaled était un homme perdu, et il chercha aussitôt à obtenir du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr la place de chambellan. S'étant donc procuré un sauf-conduit par l'entremise d'Othman-Ibn-Chibl, d'Othman-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya, chef des Douaouida, et du saint personnage, Yacoub-el-Melari, qui demeurait près de Constantine, il quitta Bougie précipitamment et alla chercher le sultan dans le Ferdjîoua, contrée appartenant aux Sedouîkich. Il y trouva un excellent accueil et, vers minuit, il reçut l'invitation de passer, avec quelques-uns de ses affranchis européens, dans la tente du sultan. Par l'ordre de ce prince, on leur fit boire du vin et, quand Ibn-el-Khalouf fut entré en ivresse, on chercha à l'irriter par de mauvaises plaisanteries. Il leur répondit par des injures grossières et tomba sur-le-champ percé de leurs poignards. Son cadavre fut traîné à travers le camp et jeté derrière une tente ; tous ses gens furent faits prisonniers, à l'exception de son secrétaire, Abd-Allah-Ibn-Hilal, qui réussit à s'échapper et à gagner le Maghreb. Le sultan partit à l'instant même et s'empara de Bougie par surprise. Devenu ainsi maître du royaume que son père avait fondé dans l'Ifrîkïa occidentale, il y resta pour attendre le retour de son chambellan, Ibn-Ghamr.

MORT DU SULTAN ABOU-'L-BACA. — ABOU-YAHYA-IBN-EL-LIHYANI S'EMPARE DE TUNIS.

Le sultan Abou-'l-Baca-Khaled, ayant vu son autorité gravement compromise par l'inauguration du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, avait donné le commandement d'une armée à l'affranchi Dafer-el-Kebîr, avec la commission de marcher sur Constantine. Dafer était allé se poster à Bédja en attendant les dernières instructions de son maître, quand Abou-Yahya-Zékérïa, fils d'Ahmed, fils de Mohammed-el-Lihyani, fils d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, fils du cheikh Abou-Hafs, profita de la confusion qui régnait dans l'empire pour se faire proclamer sultan à Tripoli.

Le chambellan Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr se rendit auprès d'Abou-Yahya-Zékérïa et lui présenta un riche cadeau de la part du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, avec la promesse d'une coopération active. Cette communication fortifia Abou-Yahya-Zékérïa dans la résolution qu'il venait de prendre et lui donna l'espoir d'un prompt succès. Les Aulad-Abi-'l-Leil, chefs des Kaoub, et plusieurs autres cheikhs vinrent alors lui prêter le serment de fidélité et l'encourager à marcher sur la capitale. Il se mit donc en campagne et ordonna à son premier ministre, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Mohammed-el-Mezdouri, de se porter en avant, à la tête des Aulad-Abi-'l-Leil, et de pousser jusqu'à Tunis.

Dafer, ayant alors reçu de son sultan l'ordre de lui ramener l'armée, s'empressa de quitter Bédja ; mais, avant d'arriver à la capitale, il eut avec l'ennemi une rencontre qui lui valut une défaite et la perte de sa liberté. Dans la matinée du 8 de Djomada [second] 711 (octobre 1311), les troupes victorieuses d'Abou-Yahya-Zékérïa parurent sous les murs de la capitale ; une révolte éclata aussitôt dans la ville ; le premier ministre, Abou-Zékérïa le hafside, y perdit la vie, et le cadi, Abou-Ishac-Ibn-Abd-er-Refiâ, homme de beaucoup d'influence et d'une grande énergie, alla trouver le sultan Abou-'l-Baca pour l'exhorter à marcher au combat. Le prince s'en excusa en prétextant une indisposition, puis, il déclara, en présence de témoins, qu'il abdiquait le pouvoir et dégageait ses sujets de leur serment de fidélité. El-Mezdouri pénétra alors dans la citadelle et se rendit maître de la personne du monarque déchu.

Au second jour du mois de Redjeb (14 novembre), le sultan Abou-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani fit son entrée dans Tunis, après avoir reçu les hommages de toutes les classes de la population. En prenant possession du trône, il donna la place de chambellan à son secrétaire Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Yacoub et confia l'administration des finances à Mohammed-Ibn-Yacoub, cousin du précédent.

Les Beni-Yacoub, famille native de Xativa, avaient fourni à l'Espagne plusieurs légistes et cadis distingués, et l'un de leurs

membres, Abou-'l-Cacem-Abd-er-Rahman-Ibn-Yacoub, était venu à Tunis lors de l'émigration [1]. Il y arriva en même temps qu'Ibn-el-Amîr, le gouverneur de Tanger, dont nous avons déjà eu occasion de parler [2]. Après avoir, d'abord, exercé les fonctions de cadi dans les provinces, il fut nommé cadi de la capitale par le sultan El-Mostancer, et le servit aussi comme ambassadeur auprès du gouvernement égyptien. Yahya-Ibn-Ali et ses frères, Abd-el-Ouahed et Mohammed, formaient la branche des Beni-Yacoub appelée les Beni-Ali. Depuis le règne du sultan Abou-Hafs, les Beni-Ali avaient toujours rempli de hauts emplois dans l'administration. Abd-el-Ouahed fut percepteur d'impôts dans le Djerîd et mourut à Touzer en 702 (1302-3). Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani, étant chef du corps des Almohades, eut pour secrétaire Abou-Zékérïa-Yahya, frère du précédent. Il le prit même en amitié et, à l'époque où il partit pour le pèlerinage, il l'emmena avec lui. Devenu khalife, il lui témoigna sa haute bienveillance en le nommant chambellan.

Quant à Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr, il négocia avec le nouveau sultan un traité de paix et prit envers lui les engagements les plus satisfaisants. Ali-Ibn-Ghamr s'attacha à la fortune de son cousin et fut comblé d'honneurs, de dons et de pensions. Nous aurons encore l'occasion de parler de lui.

[ABOU-ABD-ER-RAHMAN-]IBN-GHAMR SE REND A BOUGIE AUPRÈS DU SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR. — CHUTE D'IBN-THABET ET DE DAFER-EL-KEBÎR.

Ibn-Ghamr, s'étant rendu de Tunis à Bougie, reprit sa place de chambellan. Le jour même de son arrivée, Abd-Allah-Ibn-Hilal, secrétaire d'Ibn-Khalouf, effectua son évasion et se rendit à Tlemcen. Devenu encore ministre d'Abou-Yahya-Abou-Bekr et

[1] Nous avons déjà indiqué la date de cet événement, p. 421.

[2] Voy., ci-devant, pp. 323, 334.

régent de l'empire, Ibn-Ghamr travailla pour obtenir la destitution de Hacen-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Thabet, mais il ne put, d'abord, y parvenir. Profitant enfin de l'absence de ce chef, qui était sorti pour prélever l'impôt dans les provinces, il représenta au sultan le danger qu'il y aurait à laisser le gouvernement de Constantine entre les mains d'un homme qui avait toujours, dans les montagnes voisines, un lieu de retraite assuré. Conseils et calomnies, rien ne fut négligé par lui auprès d'un prince dont il avait toute la confiance, et il réussit enfin à faire accueillir son avis.

En l'an 713 (1313-4), le sultan quitta Bougie à la tête de son armée, afin d'examiner l'état des affaires à Constantine. Arrivé dans le Ferdjîoua, il rencontra les frères Abd-Allah-Ibn-Thabet et Hacen le chambellan [1] et leur ôta la vie ainsi que leurs richesses. Quelques personnes racontent cette affaire autrement : quand Hacen-Ibn-Thabet, disent-ils, partit pour faire sa tournée dans les provinces du gouvernement de Constantine, le sultan le fit suivre par plusieurs de ses affranchis, porteurs d'ordres à l'adresse d'Abd-el-Kerîm-Ibn-Mendîl et d'autres chefs de la tribu de Sedouîkich. Ceux-ci, l'ayant rencontré à Ouadi-'l-Coten, s'empressèrent de le tuer, sans que le sultan eût assisté à sa mort.

Dafer-el-Kebîr, vaincu et fait prisonnier par les Arabes, obtint d'eux sa liberté et alla trouver le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Ce prince, à l'instar de son frère, Abou-'l-Baca, lui accorda son amitié et le nomma gouverneur de Constantine, en remplacement d'Ibn-Thabet. Comme il était dépourvu d'instruction, le sultan lui donna pour secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz. Après avoir commandé dans cette ville pendant quelque temps, Dafer reçut l'ordre d'aller à Bougie ; mais, bientôt après son arrivé, il fut embarqué de force et transporté en Espagne. Ce fut encore là un coup d'Ibn-Ghamr qui, toujours attentif à conserver son influence, avait indisposé le sultan contre lui.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut, sans doute, supprimer le mot *Ibn*.

SIÉGE DE BOUGIE PAR LES BENI-ABD-EL-OUAD.

En l'an 710 (1310-1), le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'étant retiré précipitamment des environs de Bougie, chargea son affranchi, Saîd-Ibn-Yakhlof, de se rendre à Tlemcen et négocier un traité d'alliance avec Abou-Hammou-Mouça, qui venait de vaincre les Zenata du Maghreb central et d'enlever toutes les villes de ce pays à la domination mérinide. La mort du sultan mérinide, Youçof-Ibn-Yacoub, [qui fut assassiné] sous les murs de Tlemcen, avait permis à Abou-Hammou de reprendre cette province, de soumettre les pays des Maghraoua et des Toudjîn, d'arracher la ville d'Alger à la domination d'Ibn-Allan et celle de Tedellis à Ibn-Khalouf [gouverneur de Bougie]. Ce traité d'alliance devait engager les parties contractantes à se soutenir mutuellement et à tourner leurs armes contre Ibn-Khalouf. Une proposition de cette nature fut d'autant plus agréable à Abou-Hammou qu'il espérait pouvoir en profiter pour se rendre maître de Bougie. Ayant appris, quelque temps après, qu'Ibn-Khalouf venait d'être tué et que cette ville était tombée au pouvoir du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il éleva des réclamations sous le prétexte que, d'après le traité d'alliance, Bougie devait lui appartenir. Sur ces entrefaites, les Sanhadja, indignés de l'assassinat de leur chef, allèrent lui offrir leur concours dans une expédition contre la forteresse qu'il convoitait tant. Après eux, se présenta Othman-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya dont la fierté ne pouvait soutenir l'atteinte que le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr avait portée à sa considération et à son honneur en violant le sauf-conduit donné à Ibn-Khalouf. Il y avait encore au camp l'ex-chambellan Ibn-Abi-Djebbi qui venait d'accomplir le pèlerinage de la Mecque et qui s'était attaché au sultan Abou-Hammou. D'après les conseils de tous ces chefs, le souverain de Tlemcen organisa une expédition contre Bougie et en confia le commandement à ses cousins, Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Yaghmoracen, Masoud-Ibn-Abi-Amer-Ibrahîm et à son affranchi Moçameh. Cette colonne partit de Chelif, ville où Abou-Hammou faisait

alors sa résidence, et marcha rapidement vers sa destination. Après avoir traversé le Djebel-ez-Zan et perdu Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Djebbi, qui avait reçu l'ordre de les accompagner et qui mourut au passage de cette montagne, les troupes abd-el-ouadites commencèrent le siége de Bougie ; mais, au lieu de continuer, elles quittèrent leurs positions afin d'aller ravager les contrées situées à l'est de cette ville. Pendant leur marche, elles mirent tout à feu et à sang, et, ayant pénétré, l'an 713 (1313), dans la montagne des Beni-Thabet, elles y répandirent la ruine et la mort. Le corps d'armée préposé à la défense de cette région leur mit, enfin, tant de monde hors de combat et remporta sur elles tant d'avantages, qu'il les força à la retraite. Ce fut alors que les Abd-el-Ouadites construisirent et approvisionnèrent leur forteresse à Zeffoun. Quand ils furent de retour de cette expédition, le sultan fit de vifs reproches à Mohammed-Ibn-Youçof et à Moçameh, et, en punition de leur négligence et incapacité[1], il leur ôta leurs commandements.

En l'an 714 (1314-5), le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] revint de Constantine et envoya un corps d'armée contre la forteresse que les Beni-Abd-el-Ouad avaient bâtie à Zeffoun. Ces troupes, étant soutenues par la flotte qui fut expédiée de Bougie pour le même objet, s'emparèrent de la place et la ruinèrent de fond en comble, après en avoir enlevé tous les approvisionnements. L'année suivante, une armée abd-el-ouadite, commandée par Masoud-Ibn-Abi-Amer-Ibrahîm, cousin du sultan Abou-Hammou, vint attaquer la ville de Bougie. Pendant le siége, le bruit se répandit que Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Yaghmoracen [prince de la famille royale de Tlemcen] s'était mis en révolte et, qu'ayant obtenu l'appui des Beni-Toudjîn, il s'était emparé du camp d'Abou-Hammou à la suite d'un combat qui avait amené la déroute des Abd-el-Ouadites. Masoud abandonna aussitôt ses positions et s'éloigna de la ville. Bientôt après, le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] reçut de Mohammed-

[1] Littéralement : il leur attacha le collier de la négligence et de l'incapacité. — Il faut lire *oua tauwacahoma*.

Ibn-Youçof la promesse de faire cause commune avec lui et de le reconnaître pour souverain. Par suite de cette communication, Mohammed-Ibn-el-Haddj, un des serviteurs du sultan, porta au prince abd-el-ouadite les emblèmes de commandement avec un riche cadeau et l'assurance d'obtenir un secours efficace et la concession de tous les domaines que Yaghmoracen avait autrefois reçus du gouvernement de l'Ifrîkïa. Le sultan ayant ainsi suscité à la cour de Tlemcen assez d'embarras pour l'empêcher d'attaquer Bougie, sortit avec ses troupes afin d'examiner l'état de ses provinces.

IBN-GHAMR ÉTABLIT SA DOMINATION A BOUGIE.

Le chambellan Ibn-Ghamr continuait depuis longtemps à gouverner l'esprit du sultan ; il réglait toutes les volontés de ce prince ; il contrôlait ses ordres et, par des insinuations perfides, il obtenait de lui la mort ou le bannissement de plusieurs courtisans. Le sultan commença enfin à se lasser d'une telle servitude, et, en l'an 713, il poussa secrètement quelques habitants de Constantine à tuer, en guet-apens, ce puissant ministre. Un plan fut adopté pour y parvenir; mais, avant de recevoir son accomplissement, il fut découvert par Ibn-Ghamr qui en fit punir les auteurs par divers genres de supplices. Dans la même année, le sultan revint à Bougie, afin de relever le courage des habitants toujours exposés aux dangers d'un siége [1], et, jusqu'au moment d'atteindre l'âge viril, il continua à subir la domination de son chambellan. A cette époque, il laissa percer la violence de son caractère, et, dans une partie de débauche, il tua de sa propre main Mohammed-Ibn-Fadl, sans même avoir prévenu le ministre de son intention. Le lendemain, de bonne heure, Ibn-Ghamr se rendit à la porte du palais pour y donner audience comme d'habitude et il vit, étendu au milieu du chemin, le corps d'Ibn-Fadl, tout habillé et couvert de sang. Ayant appris

[1] Dans le texte arabe, lisez : *hiçariha*.

ce qui venait de se passer, il reconnut avec inquiétude que le sultan commençait à montrer de l'énergie et à agir en maître. Craignant alors pour lui-même et sachant que les intrigues des courtisans et les calomnies des intimes du palais devaient avoir dorénavant des suites redoutables, il chercha un prétexte pour décider le sultan à s'éloigner de Bougie, afin de pouvoir y commander lui-même sans opposition. Il l'encouragea donc à tenter la conquête de l'Ifrîkïa, et, ayant organisé une armée et réuni tout ce qu'il fallait en fait de tentes, de machines de guerre et de serviteurs, il se chargea de la solde des troupes et les mit à la disposition du prince, en l'invitant à marcher contre [Abou-Yahya-]Ibn-el-Lihyani et à lui enlever ce pays. En l'an 715 (1315-6), Abou-Yahya-Abou-Bekr prit le commandement de cette armée et se rendit à Constantine, d'où il fit une irruption dans le territoire des Hoouara et en expulsa le commandant militaire, Dafer, et les autres affranchis hafsides au service de cet officier. Ayant levé l'impôt dans toute cette région, il reprit le chemin de Constantine et y fit son entrée en l'an 716. Pendant ce temps, Ibn-Ghamr gouvernait la ville de Bougie en maître absolu et la défendait contre les Zenata [abd-el-ouadites], et comme le sultan avait accepté Mohammed-Ibn-Calaoun comme vice-chambellan [1], il se vit au comble de ses vœux et possesseur de l'indépendance qu'il avait tant souhaité. Nous le reverrons plus tard.

LE SULTAN ABOU-YAHYA-EL-LIHYANI SE REND A CABES ET ABDIQUE.

Le sultan Abou-Yahya-Ibn-el-Lihyani étant alors très-avancé en âge, reconnut, par son expérience des affaires politiques, qu'il ne pourrait supporter plus longtemps le poids du khalifat. Il venait d'apprécier les droits légitimes des descendants de l'émir Abou-Zékérïa l'ancien au trône de l'Ifrîkïa et la puissance du nouvel empire fondé par l'émir Abou-Yahya-Abou-Bekr

[1] Pour *hidjabetihi*, il faut probablement lire *hidjabeti*.

dans les provinces de l'occident. Il avait même remarqué combien l'autorité de ce prince s'était augmentée par le nombre des peuples qui avaient embrassé sa cause et par l'importance des personnages qui étaient entrés dans les cadres de son armée. On y comptait plusieurs princes de souche zenatienne, les plus braves guerriers d'entre les Toudjîn, les Maghraoua, les Beni-Abd-el-Ouad et les Beni-Merîn, hommes qui, par leur proche parenté avec les familles régnantes ou par le haut rang qu'ils tenaient dans leurs propres tribus, avaient encouru la jalousie de leurs souverains ou de leurs chefs et qui étaient venus à diverses époques chercher un refuge auprès du souverain de Bougie. Il y avait encore dans cette armée des natifs des pays subjugués : des Maghraoua, des Toudjîn et des Melîkich.

Devenu formidable aux autres rois, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr se mit en marche, l'an 716 (1316-7), pour envahir l'Ifrikïa, et il recueillit l'impôt dans tout le pays des Hoouara, ainsi que nous venons de le dire. Le sultan Ibn-el-Lihyani s'attendait même à se voir attaquer dans Tunis, car la majeure partie de l'Ifrîkïa avait cessé de lui appartenir, et il ne conservait plus d'espoir que dans l'appui de ses alliés arabes. Ce fut pour cette raison qu'il partagea son autorité avec Hamza-Ibn-Omar-Ibn-Abi-'l-Leil[1], qu'il lui accorda le commandement absolu de toutes les populations arabes, et qu'il lui prodigua même les trésors de l'empire. Comme cette conduite n'avait servi qu'à accroître l'insolence des Arabes et leur insubordination, il se décida à renoncer au khalifat et à sortir du pays; mais il songea d'abord à emballer son argent et ses trésors; ensuite, il fit vendre tous les meubles, tapis, vases et autres objets précieux qui se trouvaient dans les garde-meubles de la couronne et jusqu'aux livres de la bibliothèque que l'émir Abou-Zékérïa l'ancien avait formée. Ces volumes, tous manuscrits originaux ou bien exemplaires choisis avec grand soin, furent distribués aux libraires pour être mis en vente dans les magasins. On

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire : *Hamza-Ibn-Omar-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'l-Leil.*

prétend que, par tous ces moyens, il ramassa plus de vingt quintaux d'or et assez de grosses perles et de rubis pour en remplir deux sacs.

Vers le commencement de l'an 717 (mars-avril 1317), il fit publier son intention de visiter les provinces, et, après avoir établi des garnisons dans Tunis, Bédja et El-Hammamat, il laissa à la capitale, comme lieutenant, Abou-'l-Hacen-Ibn-Ouanoudîn, et se rendit à Cabes. De là, il envoya ses percepteurs dans les provinces voisines pour y prélever l'impôt, et il continua à y demeurer jusqu'à l'avènement de son fils au trône de Tunis.

LE SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR MARCHE SUR TUNIS ET RENTRE A CONSTANTINE.

En l'an 716, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr revint à Constantine, après avoir envahi le pays des Hoouara, et organisa une nouvelle expédition contre Tunis. Il leva des troupes, distribua de l'argent, répara son matériel de guerre et passa en revue les contingents fournis par les Zenata, les Arabes et les Sedouîkich. Le chambellan Mohammed-Ibn-el-Caloun fut désigné pour commander à Constantine, et Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni, gouverneur du Zab, fut envoyé à Bougie pour obtenir du chambellan, Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr, des secours d'argent afin de pourvoir au donatif et à la solde des troupes. Ibn-Ghamr ayant remarqué dans Ibn-Mozni un grand talent pour la conduite des affaires et pour trouver de l'argent, lui avait déjà confié l'administration de l'Auras, du Hodna, du pays des Sedouîkich, du pays des Aïad et de toutes les autres [1] provinces de l'empire ; lui laissant ainsi l'administration générale des impôts et lui accordant de plus le contrôle des recettes et dépenses de tous les agents du fisc. Ibn-Mozni revint auprès du sultan, porteur de l'argent fourni par Ibn-Ghamr et de sa propre nomination au grade de vice-chambellan.

---

[1] Dans l'arabe, lisez *ouaçaïr*.

Dans le mois de Djomada [premier] 717 (juillet-août 1317) le sultan quitta Constantine à la tête de son armée. Pendant sa marche, il accueillit les députations des tribus arabes, et, arrivé à Bédja, il trouva que la garnison avait évacué la place pour rentrer à Tunis. Abou-'l-Hacen-Ibn-Ouanoudîn, lieutenant du sultan Ibn-el-Lihyani, fit aussitôt prévenir son maître de l'approche du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr et lui déclara qu'il devait absolument venir et repousser l'ennemi. Le sultan s'en excusa, mais il mit à la disposition des envoyés l'argent qu'il avait par devant lui et leur donna l'autorisation de lever autant de troupes qu'ils voudraient. [Rentrés à Tunis], ils commencèrent à monter un corps de cavalerie, à enrôler des fantassins et à organiser une administration militaire. Ils firent aussi remettre en liberté le prince Mohammed-Abou-Darba *(le balafré)*, fils d'Ibn-el-Lihyani[1]. La nouvelle s'étant alors répandue tout-à-coup que le sultan de Constantine était en vue de Bédja, [toute cette armée] sortit de Tunis [pour le combattre], et Moulahem-Ibn-Omar-Ibn-Abi-'l-Leil passa à l'ennemi. Il y avait longtemps que ce chef attendait une occasion semblable, étant très-mécontent du gouvernement tunisien et de la préférence que son frère, Hamza, avait trouvée auprès d'Ibn-el-Lihyani. Ayant rencontré le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr en-deça de Bédja, il se mit à ses ordres et l'encouragea à marcher en avant. Dans le mois de Châban (octobre) le sultan arriva en vue de Tunis et campa dans le Raud-es-Senadjera *(prairie des Sindjar)*, un des parcs royaux. Les notables de la ville hésitèrent toutefois à lui prêter le serment de fidélité, ne sachant pas la tournure que prendrait la tentative d'Abou-Darba et de ses partisans.

Voici comment les choses se passèrent : Quand le sultan de Constantine quitta Bédja pour se porter en avant, Hamza-Ibn-Omar courut à Tunis et trouva les amis et partisans d'Ibn-el-Lihyani sur le point d'abandonner la ville. Il leur conseilla de proclamer Abou-Darba, afin de contenir le peuple, et de marcher

---

[1] L'auteur ne dit pas pour quelle raison Abou-Yahya avait fait emprisonner son fils.

ensuite contre l'ennemi. Il parvint aussi à obtenir de son frère Moulahem la promesse de jeter le désordre[1] dans l'armée [d'Abou-Yahya-Abou-Bekr]. Ce monarque avait passé sept jours au Raud-es-Senadjera sans pouvoir faire reconnaître son autorité dans Tunis, et ayant alors appris que Moulahem devait le trahir, il décampa précipitamment et prit la route de Constantine.

Moulahem le quitta alors pour rentrer dans son pays, et Mansour-Ibn-Mozni se rendit à Bougie pour remplir une mission auprès d'Ibn-Ghamr. Vers le milieu de Châban, Abou-Darba rentra à Tunis avec ses Almohades et fut proclamé khalife, sous le titre d'*El-Mostancer* [IV]. Après avoir décidé les Tunisiens à entourer leurs faubourgs d'une muraille d'enceinte, il fit entreprendre ce travail malgré les exigences des Arabes qui lui demandaient des sommes exorbitantes pour l'avoir soutenu. Bientôt après, notre seigneur le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] y entreprit une seconde expédition.

LE SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR PREND POSSESSION DE LA CAPITALE. — DÉFAITE D'ABOU-DARBA ET FUITE DE SON PÈRE EN ORIENT.

Avant de s'éloigner de Tunis pour rentrer à Constantine, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr fit partir pour Bougie son caïd Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas. L'arrivée de cet officier causa tant d'inquiétude à Ibn-Ghamr qu'il prétendit ne point le connaître et refusa de le recevoir. Une conduite aussi suspecte n'échappa pas à l'observation du sultan, mais il dut fermer les yeux là-dessus et se contenter de demander des renforts. Alors Ibn-Ghamr se montra empressé à obéir ; il réunit des troupes, des tentes, des machines de guerre, et bientôt il expédia au sultan sept corps d'armée, commandés chacun par un grand dignitaire de l'empire. Ces chefs étaient Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas, Mo-

[1] Lisez *Yordjif* dans le texte arabe.

hammed-Ibn-el-Hakîm[1], Dafer-es-Sinan et Akhoua, affranchis de l'émir Abou-Zékérïa II, Mohammed-el-Medìouni, Mohammed-el-Medjerci et Mohammed-el-Botouï[2]. Il lui envoya aussi un des plus brillants guerriers de la race zenatienne, Abd-el-Hack-Ibn-Othman le mérinide. Ce chef avait quitté l'Espagne pour se rendre auprès d'Ibn-Ghamr, ainsi que nous le raconterons [dans un des derniers chapitres du quatrième volume]. Un autre chef que le gouverneur de Bougie envoya au sultan fut Abou-Rechîd-Ibn-Mohammed-Ibn-Youçof, de la famille des Abd-el-Ouad. Tous ces officiers se mirent en marche avec leurs gens et serviteurs et joignirent le sultan à Constantine.

Abou-Yahya-Abou-Bekr ayant obtenu des renseignements très-exacts sur la position des affaires en Ifrîkïa, résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre Tunis, et, après avoir pris pour chambellan Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Caloun et pour vice-chambellan Abou-'l-Hacen-Ibn-Omar, il quitta le camp près de Constantine et se mit en marche dans le mois de Safer 718 (avril 1318). A Laribus, il opéra sa jonction avec les troupes fournies par les Hoouara et commandées par Soleiman-Ibn-Djamê. Elles lui apprirent qu'Abou-Darba s'était enfui de Bédja où il avait eu l'intention d'attendre et de livrer bataille. Le sultan leva son camp à l'instant même et poussa rapidement en avant. Moulahem-Ibn-Omar le rencontra en route et lui fit encore agréer sa soumission. L'armée continua toujours la poursuite d'Abou-Darba et arriva bientôt sous les murs de Cairouan dont le gouverneur et les cheikhs vinrent jurer fidélité au sultan. Alors on cessa de courir après l'ennemi et l'on prit le chemin de Tunis.

Mohammed-Ibn-el-Fallac, l'officier auquel Abou-Darba avait confié la défense de la capitale, fit sortir ses archers dans la plaine et y livra un combat qui dura une heure; la ville fut alors emportée d'assaut, les faubourgs mis au pillage et il y perdit la vie. Dans le mois de Rebiâ [premier ?] de cette année [mai-

---

[1] Les manuscrits portent, à tort, *El-Hakem.*

[2] Dans le texte arabe, on lit *El-Botouni.*

juin 1318], le sultan entra à Tunis où il resta assez de temps pour recevoir de toute la population [le serment de fidélité]. Il donna le commandement de la *chorta (cavalerie de police)* à Meimoun-Ibn-Abi-Zeid et le chargea de gouverner la ville pendant son absence. S'étant alors mis à la poursite d'Abou-Darba, il l'atteignit à Messouh, dans le pays des Hoouara, et lui tua beaucoup de monde. Dans cette journée on compta parmi les morts Abou-Abd-Allah-Ibn-es-Chehîd, cheikh almohade et membre de la famille royale, Abou-Abd-Allah-Ibn-Yacîn, autre cheikh almohade et Abou-'l-Fadl-el-Bédjaï [1], l'un des secrétaires d'état. Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Yaghmor, premier ministre de l'empire, fut fait prisonnier et conduit devant le sultan qui lui accorda non-seulement la vie mais de grandes marques de considération. Quelque temps après, il fut rétabli dans son ministère. Dans le mois de Redjeb (septembre), le sultan rentra à Tunis.

Revenons au sultan Abou-Yahya [2]-el-Lihyani. En 717 (1317), quand ce prince fut averti que le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] marchait sur Tunis pour la seconde fois et que les Almohades et les Arabes avaient proclamé Abou-Darba, il quitta Cabes et se rendit dans la province de Tripoli. Ensuite il reçut la nouvelle de la retraite du sultan, ce qui le décida à se fixer dans cette ville. Il établit le siége de son gouvernement dans le Tarma, édifice qu'il avait fait bâtir contre la muraille de la ville, du côté de la mer, et il envoya ses percepteurs dans les pays voisins pour y recueillir l'impôt. Abou-Abd-Allah-Ibn-Yacoub, parent de son chambellan, et Hedjrès-Ibn-Morghem, chef des Djouari debbabiens, furent chargés de soumettre les montagnes de Tripoli. Ils réduisirent les forts de cette région et se firent payer l'impôt dans toutes les contrées qui s'étendent de là jusqu'à Barca, et Ibn-Yacoub prit au service du sultan les Al-Soleiman et les Al-Salem, arabes de la tribu de Debbab. Il revint ensuite auprès de son maître. Ce prince, ayant alors appris que

---

[1] Variantes : *Et-Tidjani*, *Et-Tidjami*.

[2] Les manuscrits portent, à tort, *Abou-Eïça*.

l'armée de son fils Abou-Darba avait essuyé une déroute totale, fournit des sommes considérables à son chambellan Abou-Zékérïa-Ibn-Yacoub et à son vizir Abou-Abd-Allah-Ibn-Yacîn, en les chargeant d'aller lever des troupes chez les Arabes. Tout cet argent fut distribué aux Allac et aux Debbab.

Abou-Darba s'était encore mis en marche pour atteindre Cairouan, quand le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr quitta Tunis, le 29 Châban 718 (fin d'octobre 1318) et se mit à sa poursuite. Ses troupes évacuèrent à la hâte la ville qu'elles venaient d'occuper; puis, s'étant encouragées à combattre, elles mirent leurs chameaux aux entraves, bien résolues, disaient-elles, à mourir plutôt que de fuir; mais, quand l'armée du sultan commença à déboucher par le col de Faddj-en-Naam, toute cette cohue se dispersa et prit la fuite en abandonnant ses chameaux. Pendant la déroute, les troupes du sultan tuèrent un grand nombre de fuyards et firent un butin immense. Abou-Darba et les débris de son armée coururent s'enfermer dans El-Mehdïa, ville qui reconnaissait l'autorité de son père, Ibn-el-Lihyani.

Quand la nouvelle de cette défaite fut portée à Tripoli, de graves désordres éclatèrent dans le camp et mirent Abou-Yahya-Ibn-el-Lihyani dans la nécessité de demander aux Chrétiens[1] l'envoi d'un navire pour le transporter à Alexandrie. Ils lui en expédièrent six dans lesquels il s'embarqua avec sa famille, ses enfants et son chambellan Abou-Zékérïa-Ibn-Yacoub. Son parent et gendre, Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Amran, resta à Tripoli pour lui servir de lieutenant. Quelque temps après, cet officier passa chez les Kaoub, sur leur invitation, et fit avec eux plusieurs incursions sur le territoire du sultan, ainsi que nous aurons à le raconter plus loin.

Débarqué à Alexandrie, Ibn-el-Lihyani fut accueilli avec de grands égards par Mohammed-Ibn-Calaoun, sultan de race turque qui régnait alors sur l'Egypte et la Syrie. Il mourut dans

---

[1] Probablement aux chrétiens qui tenaient garnison dans l'île de Djerba.

ce pays, l'an 728 (1327-8), comblé de faveurs, d'honneurs et de fiefs.

Après la défaite d'Abou-Darba à Feddj-en-Naam, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr s'en retourna à Tunis où il fit son entrée dans le mois de Choual de cette année (nov.-déc. 1318). Toutes les provinces de l'Ifrîkïa, ses villes et ses places fortes, à l'exception d'El-Mehdïa et de Tripoli, reconnurent l'autorité du vainqueur.

MORT D'IBN-GHAMR A BOUGIE [1].

Le chambellan Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr devint maître absolu de Bougie, en l'an 715 (1315-6), lorsque le sultan, après avoir quitté cette ville pour ne plus y rentrer, transporta sa cour à Constantine. Deux années plus tard, ce prince, étant de retour de sa seconde expédition contre Tunis, envoya Mansour-Ibn-Fadl[-Ibn-Mozni] auprès d'Ibn-Ghamr et le fit accompagner par le caïd Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'ancien chambellan Abou-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas. Ils eurent pour mission de disposer les palais de Bougie pour la prochaine arrivée de leur maître. Ibn-Ghamr les renvoya sans vouloir les recevoir, mais il sut conserver les bonnes grâces du souverain en lui expédiant, avec le plus grand empressement, tous les secours qu'il avait demandés. Ce fut à cette occasion que le sultan le nomma gouverneur de Bougie et de Constantine. Ibn-Ghamr se trouva ainsi seigneur de la ville et de la province de Bougie; ne rendant aucun autre hommage au sultan que celui de conserver son nom dans la prière publique et sur les monnaies.

Quand le sultan eut établi son autorité à Tunis, [Ali-Ibn-] Mohammed-Ibn-Ghamr se rendit, par son ordre, auprès d'Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr, et celui-ci donna à l'envoyé [2], qui était son cousin, le commandement de Constantine. Mo-

---

[1] Dans le texte arabe, Ibn-Khaldoun fait suivre ce titre par un autre qui appartient, en réalité, au second chapitre qui vient après celui-ci.

[2] Dans le texte arabe, il faut insérer le mot *lého* après *el-hadjeb*.

hammed alla s'y établir et Abd-er-Rahman continua à défendre Bougie contre les attaques des Zenata. Retraçons l'histoire de ces expéditions.

Abou-Hammou-[Mouça], seigneur de Tlemcen, ayant vaincu Mohammed-Ibn-Youçof et repris sur lui les pays des Maghraoua et des Toudjîn, envoya une armée contre Bougie et fit bâtir sur la rivière, à deux journées de la ville, le fort de Tegger [1] pour servir de station à son armée pendant le blocus de la place. En l'an 718, après la mort de ce prince, son fils et successeur, Abou-Tachefîn, donna quelque répit à Bougie, et le sultan put en profiter pour s'emparer de Tunis. Quelque temps après, Abou-Tachefîn quitta Tlemcen pour rétablir l'ordre dans ses états, et il réussit à tuer Mohammed-Ibn-Youçof qui s'était réfugié dans le Ouancherîch. On verra les détails de cet événement dans l'histoire des Beni-Abd-el-Ouad. A la suite de cette victoire il marcha sur Bougie et arriva en vue de la place l'an 719, mais, après avoir reconnu qu'elle était beaucoup plus forte qu'il ne l'avait pensé et qu'elle renfermait une garnison nombreuse, il reprit le chemin de Tlemcen.

La même année, dans le mois de Choual, Ibn-Ghamr tomba malade et fit appeler son cousin, Ali-Ibn-Mohammed-Ibn-Ghamr, qui commandait à Constantine, afin de lui remettre le gouvernement de Bougie en attendant les ordres du sultan. Quelques jours plus tard (novembre-décembre 1319), il mourut dans son lit.

Le sultan conçut alors de vives inquiétudes au sujet de cette forteresse, et y envoya en toute hâte Ibn-Séïd-en-Nas accompagné de l'intendant du palais. Celui-ci eut pour mission de s'emparer de l'héritage et des trésors laissés par Ibn-Ghamr. Il réussit à tout découvrir et à rapporter au sultan une quantité énorme d'effets et d'argent. Ali-Ibn-Ghamr l'accompagna à Tunis et reçut de la bienveillance du sultan un emploi qui comblait

---

[1] En arabe, *Calât-Tegger* ; ailleurs, le nom de ce fort est écrit *Hisn-Bekr*. *Tegger* paraît être une des nombreuses formes du mot *Tagrarert (station)*. — *Bekr* est le mot *Tegger* ponctué d'une autre manière.

ses espérances. Il continua à séjourner dans la capitale jusqu'à l'époque où il prit part à la révolte d'Ibn[-Abi-]Amran. Plus tard, il fit sa soumission, mais le sultan ne lui pardonna jamais ses liaisons avec un rebelle et le fit assassiner par les affranchis Nedjah et Hilal. Ils le surprirent au moment où il sortait de son jardin et le blessèrent si gravement qu'il en mourut.

L'ÉMIR ABOU-ABD-ALLAH EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE CONSTANTINE. — SON FRÈRE, L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA, OBTIENT LE GOUVERNEMENT DE BOUGIE ET REÇOIT IBN-EL-CALOUN POUR CHAMBELLAN.

Après la mort d'Ibn-Ghamr, le sultan réfléchit sérieusement sur la situation de Bougie qui était presque toujours bloquée et insultée par les Beni-Abd-el-Ouad. Il prit enfin la résolution d'augmenter les garnisons de ses forteresses occidentales et d'y établir ses fils pour mieux les défendre. L'émir Abou-Abd-Allah reçut, en conséquence, le gouvernement de Constantine, et son frère, Abou-Zékérïa, fut nommé gouverneur de Bougie. Comme ces princes étaient encore très-jeunes, le sultan leur donna pour chambellan et directeur Ibn-el-Caloun et plaça aux ordres de ce ministre un corps de troupes, en lui ordonnant de se tenir dans Bougie, ville toujours exposée aux attaques de l'ennemi. Au commencement de l'an 720 (fév.-mars 1320), les princes quittèrent Tunis avec une brillante escorte.

La place de chambellan auprès du sultan était ainsi devenue vacante, mais il n'y eut pas de nomination par égard pour Ibn-el-Caloun; seulement, la direction des affaires publiques fut confiée à Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abd-el-Azîz-el-Kordi, qui reçut à cette occasion le titre d'El-Mizouar. Il était chef de la *Dakhla* [serviteurs attachés à la personne] du sultan. Le ministère des finances passa au secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz. Nous raconterons plus loin les antécédents de ces deux hommes.

Ibn-el-Caloun partit ainsi pour Bougie, revêtu d'une charge également haute et honorable.

IBN-EL-CALOUN ÉTANT RAPPELÉ A TUNIS, EST REMPLACÉ A BOUGIE PAR IBN-SÉÏD-EN-NAS ET A CONSTANTINE PAR DAFER-EL-KEBIR.

En partant pour Bougie, Abou-Abd-Allah[-Mohammed]-Ibn-Yahya-Ibn-el-Caloun laissa le champ libre à ses ennemis et fournit aux courtisans l'occasion de travailler l'esprit du sultan et l'indisposer contre lui. Ce furent le Mizouar, Ibn-Abd-el-Azîz et Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz, ministre des finances, qui dirigèrent ces intrigues et qui réussirent, par l'acharnement de leurs délations, à éveiller les soupçons du souverain. Ebranlé par leurs représentations, le sultan donna l'ordre au gouverneur de Bédja, Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas, de se rendre à Bougie et d'en prendre le commandement. L'acte portant cette nomination fut écrit de la main du prince. Mohammed-Ibn-el-Caloun revint à la capitale par suite d'une lettre de rappel et trouva qu'un grand changement s'était opéré dans les sentiments du sultan en ce qui le concernait. Ibn-Séïd-en-Nas se chargea alors de veiller à la défense de Bougie, et il ne cessa de remplir les fonctions de chambellan auprès de l'émir de cette ville jusqu'au moment où le sultan le rappela à Tunis pour lui confier la place de chambellan à la capitale. Plus tard, nous aurons encore à parler de lui.

Ibn-el-Caloun s'était rendu à Tunis en passant par Constantine et, ayant alors conçu le projet de s'en emparer et de s'y fortifier, il eut une conférence, à ce sujet, avec les cheikhs de la ville. Sur leur refus de le seconder, il les fit conduire à la capitale où il espérait effectuer leur ruine. Le sultan ayant été instruit de cette tentative, dissimula son ressentiment et ajouta aux fonctions qu'exerçait Ibn-Séïd-en-Nas, en le nommant chambellan de l'émir de Constantine. Les mêmes cheikhs cherchèrent à le detourner de sa résolution en lui représentant qu'Ibn-el-Amîr [l'ancien gouverneur de Constantine qui s'était insurgé] était parent[1] d'Ibn-Séïd-en-Nas; ils lui rappelèrent aussi la

[1] Le texte arabe porte *parent et neveu*, ce qui n'est pas exact. Peut-être le verbe que nous avons rendu par *en lui représentant*, doit-il se rendre par les mots *en lui faisant accroire*.

révolte d'Ibn-Séïd-en-Nas, père de celui-ci [1]. Le sultan se décida alors à donner cet emploi à Dafer-el-Kebîr qui venait d'arriver du Maghreb.

Cet officier, affranchi de l'émir Abou-Zékérïa, s'était distigué par ses bons services sous le règne du sultan Abou-'l-Baca. Quand ce prince se vit menacé par son frère, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, Dafer alla se poster à Bédja avec l'armée, et quand El-Mezdouri marcha contre Tunis avec les Arabes de l'avant-garde d'Ibn-el-Lihyani, il se porta au-devant d'eux et leur livra bataille. Nous avons déjà mentionné qu'il essuya une défaite et tomba au pouvoir de l'ennemi. S'étant ensuite rendu auprès du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il fut réintégré dans la haute position qu'il avait déjà occupée. En l'an 713, après la mort d'Ibn-Thabet, il obtint le gouvernement de Constantine, mais ensuite, comme il donnait de l'ombrage à Ibn-Ghamr, il fut rappelé par le sultan et déporté en Espagne. Plus tard il repassa en Maghreb et s'établit auprès du sultan [mérinide] Abou-Saïd; puis, ayant appris la mort d'Ibn-Ghamr, il revint à Tunis où le sultan lui fit bon accueil. Ce fut justement alors que le chambellan Ibn-el-Caloun arriva de Bougie; aussi le sultan fixa son choix sur Dafer pour remplir les fonctions de chambellan auprès de l'émir Abou-Abd-Allah à Constantine.

Dafer se rendit à sa destination et remplaça par des gens à lui tous les Tunisiens employés dans la haute administration de la province. Parmi ceux qu'il renvoya on remarqua Abou-'l-Abbas-Ibn-Yacin, secrétaire de l'émir Abou-Abd-Allah, et Abou-Zékérïa-Ibn-ed-Debbagh, ministre des finances. Ces deux fonctionnaires étaient venus à Constantine dans la suite de l'émir.

IBN-ABI-AMRAN PREND LES ARMES. — IBN-EL-CALOUN S'ENFUIT AUPRÈS DE LUI.

Mohammed-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Abi-Amran descendait d'Abou-Amran-Mouça, fils d'Ibrahîm, et petit-fils du cheikh Abou-Hafs,

---

[1] Voy. p. 383 de ce volume.

qui avait gouverné l'Ifrîkïa comme lieutenant de son cousin Abou-Mohammed-Abd-Allah, fils du cheikh Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed. Cette nomination lui fut adressée de Maroc par Abou-Mohammed à l'époque où il reçut le sien. Mouça y exerça le commandement pendant huit mois, jusqu'à l'arrivée de son cousin, ce qui eut lieu vers la fin de l'an 623 (1226). Il passa le reste de sa vie au service du gouvernement tunisien, et ses enfants furent élevés dans le palais des Hafsides. Son descendant, Abou-Bekr, père du Mohammed-Ibn-Abi-Amran dont nous allons parler, jouissait d'une haute considération à la cour, et son fils épousa la fille d'Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani, lequel consentit à ce mariage, en considération de la parenté qui unissait déjà les deux familles. Le sultan, en quittant Tunis, laissa Ibn-Abi-Amran comme son lieutenant, et quand il s'embarqua pour Alexandrie, il le chargea du commandement de Tripoli.

Ce fut vers cette époque qu'Abou-Darba s'enferma dans El-Mehdïa après la défaite de ses troupes. Assiégé ensuite par le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il conclut avec lui un traité de paix et obtint la levée du blocus.

Quant à Hamza-Ibn-Omar, il persévéra dans sa révolte contre le sultan et lui donna beaucoup de tracas par ses incursions dans l'Ifrîkïa. Ayant alors réuni à ses bandes une foule d'Arabes nomades, il invita Ibn-Abi-Amran à quitter Tripoli et à venir le joindre; ensuite, il marcha sur Tunis avec l'intention d'y attaquer le sultan avant qu'il pût faire ses préparatifs de guerre.

Dans le mois de Ramadan 721 (septembre-octobre 1321), le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr sortit de Tunis et se rendit à Constantine avec Moulahem-Ibn-Omar. Comme les délations des courtisans lui avaient inspiré les sentiments les plus défavorables à l'égard de Mohammed-Ibn-el-Caloun, celui-ci s'en aperçut, et d'après les conseils de son ami et confident, Moëzz-Ibn-Motaên-el-Fezari, vizir (ou lieutenant) de Hamza[1]-Ibn-Omar, il résolut d'embrasser la cause d'Ibn-Abi-Amran. Quand le sultan quitta Tunis

[1] Dans le texte arabe, lisez *ouezir Hamza.*

à l'approche des rebelles, Ibn-el-Caloun resta dans la ville, et le lendemain, il monta à cheval et y fit proclamer ce prince comme khalife. Deux jours après le départ du sultan, Ibn-Abi-Amran prit possession de la capitale et il y resta jusqu'au commencement de l'année suivante.

Le sultan étant arrivé à Constantine, s'occupa de rassembler et d'organiser une armée, et, dans le mois de Safer 722 (février-mars 1322), il se mit en campagne. Ibn-Abi-Amran marcha à sa rencontre avec Hamza-Ibn-Omar et ses alliés arabes. Deux batailles livrées à Er-Redjla[1] permirent au sultan de châtier ses adversaires : Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Bekr, cheikh des Almohades, y perdit la vie, et l'avant-garde, commandée par Mohammed-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni et d'autres chefs, fut entièrement écrasée. Le nombre des morts et des prisonniers fut immense. Ayant ainsi remporté une victoire dont on ne vit jamais la pareille, le sultan ordonna l'arrestation de Moulahem-Ibn-Omar.

MOULAHEM-IBN-OMAR ET SES COMPAGNONS, CHEFS DES KAOUB, SONT MIS A MORT.

La victoire que le sultan venait de remporter contraria beaucoup les espérances de Moulahem-Ibn-Omar et donna lieu, chez les compagnons de ce chef, à des propos qui annonçaient de mauvais desseins. Bientôt le sultan apprit qu'une conspiration se tramait contre lui et que les auteurs du complot étaient Moulahem, son fils Mansour, ses pupilles Zâdan et Mâdan, tous les deux fils d'Abd-Allah-Ibn-Ahmed-Ibn-Kâb, et Soleiman-Ibn-Djamê, l'un des cheikhs des Hoouara. Le secret lui fut divulgué par leur cousin, Aun-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ahmed, auquel ils avaient fait des ouvertures sans pouvoir ébranler sa fidélité. Les conjurés s'étant rendus chez le sultan, furent arrêtés par son ordre et conduits à Tunis. Dans le mois de Djomada (juin-juillet) de la même année, il y revint lui-même et se fit prêter de nouveau le serment de fidélité.

---

[1] La position de cette localité nous est inconnue.

Les Arabes qui avaient suivi ses traces, vinrent camper à quelque distance de la ville et exigèrent la mise en liberté de Moulahem et de ses compagnons. Cette demande eut pour réponse la mort des prisonniers et l'envoi de leurs cadavres à Hamza-Ibn-Omar. Pénétré de douleur à ce spectacle, le chef arabe convoqua toutes les fractions de sa tribu et leur fit jurer de venger l'assassinat de leurs cheikhs. Il se mit alors en marche, accompagné d'Ibn-Abi-Amran et se dirigea sur Tunis où il espérait surprendre le sultan. Ce prince venait de congédier son armée et se livrer au repos, quand on vint lui annoncer l'approche de l'ennemi. Il quitta aussitôt la capitale, où il n'avait passé que quarante jours, et s'enfuit à Constantine. Ibn-Abi-Amran prit possession de Tunis et y resta six mois. Pendant cet intervalle, le sultan parvint à rassembler et organiser une armée, de sorte qu'il fut bientôt en mesure de se mettre en campagne. Ibn-Abi-Amran, accompagné des Arabes sous les ordres de Hamza, vint à sa rencontre et livra une bataille dans laquelle ses troupes furent encore mises en pleine déroute. Il prit la fuite et le sultan rentra à Tunis dans le mois de Safer 723 (fév.-mars 1323).

BATAILLE DE RAGHÎS, ENTRE LE SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR ET ABOU-DARBA, FILS D'IBN-EL-LIHYANI. — BATAILLE D'ES-CHICCA, ENTRE LE SULTAN ET IBN-ABI-AMRAN.

Hamza-Ibn-Omar ayant été chassé de Tunis à plusieurs reprises, renvoya son compagnon, Ibn-Abi-Amran, à son gouvernement de Tripoli, comme ne pouvant plus lui être utile. Ensuite, il fit des propositions à Abou-Darba, qui se tenait toujours dans El-Mehdïa, et le décida à se rendre avec lui auprès du sultan des Beni-Abd-el-Ouad afin de solliciter l'appui d'une armée zenatienne. Arrivés à Tlemcen, ils se présentèrent devant Abou-Tachefîn et l'engagèrent à s'emparer de Bougie, en lui promettant d'empêcher cette ville d'être secourue et de tenir en échec le souverain de Tunis au moyen de courses et d'expéditions qu'ils dirigeraient contre lui. Le sultan abd-el-ouadite agréa cette pro-

position et mit en campagne une armée de plusieurs milliers d'hommes, sous les ordres de Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, commandant de la forteresse de Temzezdekt et chef de la maison militaire.

Le sultan de Tunis ayant appris que cette colonne venait de quitter Tlemcen et s'avançait à grandes journées, sortit de sa capitale et marcha au-devant d'elle. Il était déjà parvenu à Raghîs, endroit situé entre Bone et Constantine, quand l'armée zenato-arabe parut sur les hauteurs voisines. A cette vue, le désordre se mit parmi ses troupes, et celles des deux aîles lachèrent pied; mais le centre tint ferme et combattit avec tant de bravoure que l'ennemi fut repoussé et mis en fuite. Cette bataille eut lieu dans le mois de Châban 723 (août 1323). Le butin fut très-considérable; un grand nombre de femmes zenatiennes tombèrent entre les mains des vainqueurs et ne durent leur liberté qu'à la générosité du sultan. Mouça-Ibn-Ali reprit la route de Tlemcen accompagné d'Abou-Darba et suivi par les débris de leur armée.

Quelques jours après leur retraite, le sultan se dirigea vers sa capitale, mais, avant d'y arriver, on vint le prévenir qu'Ibn-Abi-Amran avait rassemblé une foule d'Arabes et se tenait aux environs de Cairouan. Il se détourna aussitôt de sa route pour se porter du côté de Chicca, et, après avoir trouvé et châtié les insurgés, il reprit sa marche et entra à Tunis, en Choual 724 (septembre-octobre 1324). Quand il eut licencié son armée, les nommés Soheim et Amer-ben-bou-Ali-Ibn-Kethîr allèrent en avertir Hamza; et ce chef, accompagné d'Ibrahîm, fils d'Abou-Bekr-es-Chehîd[1], marcha avec ses bandes contre la capitale. Le sultan envoya chercher les troupes qui se tenaient à Bédja sous les ordres de l'affranchi Abd-Allah-el-Akel, et sans attendre leur arrivée, sortit le même jour à la tête des premières compagnies de la milice qui se trouvaient sous sa main et se dirigea vers Chadla. Le lendemain matin il fut attaqué dans le voisinage de cet endroit par les Arabes. Pendant le combat, qui se maintint

---

[1] Voy. p. 129 de ce volume.

avec un grand acharnement, les troupes d'Abd-Allah-el-Akel arrivèrent. La victoire fut vivement disputée, mais, à la fin, les Arabes prirent la fuite et se dispersèrent de tous côtés, en abandonnant leurs femmes aux vainqueurs. Après cet exploit le sultan rentra à Tunis.

HAMZA, ACCOMPAGNÉ D'IBN-ES-CHEHÎD, RECOMMENCE SES COURSES ET S'EMPARE DE LA CAPITALE.

Après la défaite des Beni-Abd-el-Ouad et la fuite de Hamza-Ibn-Omar, Abou Darba s'en alla à Tlemcen et mourut dans cette ville. Hamza continua à guerroyer contre le sultan avec peu de succès, et, voyant les Kaoub poussés au désespoir par la sévérité du vainqueur et prêts à recourir aux armes pour se venger, il partit pour Tlemcen afin d'obtenir l'appui du sultan Abou-Tachefìn. Dans ce voyage il eut pour compagnons son ancien rival Taleb-Ibn-Mohelhel, l'ex-chambellan, Ibn-el-Caloun, et Mohammed-Ibn-Meskîn, chef des Beni-Hakîm, fraction de la tribu soleimide appelée Aulad-el-Cos. Le sultan agréa sa prière et le renvoya en Ifrîkïa avec un corps de cavalerie qu'il leva pour cet objet et dont il confia le commandement à Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi. Il lui fournit aussi un prétendant au trône de Tunis dans la personne d'Ibrahîm-Ibn-es-Chehìd, le hafside. Es-Chehìd *(le martyr)*, père de ce prince, s'appelait Abou-Bekr-Ibn-Abi-l'-Khattab-Abd-er-Rahman ; il fut proclamé sultan après la mort d'Abou-Acìda et tué par Abou-'l-Baca. Ibrahîm était passé chez les Arabes, et après le combat de Raghîs, il avait déjà consenti à se mettre en avant comme sultan. Nous avons mentionné [dans le chapitre qui précède celui-ci] que ses partisans furent attaqués et mis en fuite par les troupes du sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr]. Il s'enfuit alors à Tlemcen où cette députation vint le chercher. Abou-Tachefìn le présenta à elle en le déclarant sultan de Tunis, et en lui donnant pour premier ministre Mohammed-Ibn-Yahya-Ibn-el-Caloun. Ils partirent alors pour l'Ifrîkïa avec l'armée de Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi.

Dans le mois de Dou-'l-Câda 724 (octobre-novembre 1324), le sultan quitta Tunis pour leur livrer bataille. Arrivé à Constantine, il continua ses préparatifs militaires, mais, avant d'avoir tout terminé, il fut surpris par les Abd-el-ouadites et bloqué dans la ville. Pendant que Mouça-el-Kordi l'y tint enfermé, Ibrahîm poussa en avant avec Hamza, et, dans le mois de Redjeb 725 (juin-juillet 1325), ils occupèrent Tunis. Maître de la capitale, Ibrahîm donna le gouvernement de Bédja à Mohammed-Ibn-Davoud, chef almohade.

Bientôt une nouvelle révolution faillit avoir lieu : dans une des nuits de Ramadan (août-sept.), quelques partisans du sultan qui s'étaient cachés dans la ville et parmi lesquels se trouvaient Youçof-Ibn-Amer-Ibn-Othman, neveu d'Abd-el-Hack-Ibn-Othman le mérinide, El-Caïd-Belat, officier du corps des Turcs à la solde de l'empire et stationné à la capitale, et Ibn-Djessar, chef du corps des chérîfs *(descendants de Mohammed)*, se rassemblèrent en criant : « Vive le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr ! » et entourèrent la citadelle. N'ayant pas pu s'en emparer, ils coururent à la maison de Kichli, commandant du corps turc et ami d'Ibn-el-Caloun. Pendant qu'ils étaient à combattre ceux qui la défendaient, le jour vint les surprendre, et, ayant été attaqués à leur tour, ils prirent la fuite et la plupart d'entre eux perdirent la vie.

Après le départ d'Ibrahîm-Ibn-es-Chehîd, le général abd-el-ouadite continua à bloquer Constantine ; mais, le quinzième jour du siége, il décampa et prit la route de Tlemcen. Le sultan sortit alors de la ville, et, après avoir rassemblé et organisé une armée, il marcha sur Tunis. Ibn-es-Chehîd et Ibn-el-Caloun s'étant empressés d'abandonner la ville, il y fit son entrée en Choual 725 (septembre-octobre 1325).

SIÉGE DE BOUGIE ET CONSTRUCTION DE TEMZEZDEKT. — DÉFAITE DES TROUPES DU SULTAN.

Depuis qu'Abou-Tachefîn eut raffermi son autorité et trouvé sa liberté d'action, il avait continué à harceler la ville de Bougie

par de fréquentes expéditions et des siéges très-prolongés. De son côté, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr y envoyait ses meilleurs officiers et ses vizirs les plus habiles, afin que la conservation de cette place importante fût toujours garantie par la présence des hommes de mérite et de courage. Il y faisait passer de l'argent, des armes et des troupes, en recommandant aux habitants de tenir ferme, de supporter leurs maux avec patience et de compter sur sa constante sollicitude. Chaque fois qu'Abou-Tachefîn voyait le sultan s'apprêter à marcher au secours de la ville ou se disposer à attaquer les troupes qui la tenait étroitement bloquée, il lui suscitait un adversaire afin de déjouer son projet et de ralentir son ardeur. De tous ces agents de désordre, Hamza-Ibn-Omar était le plus actif; il poussait les Arabes à la révolte, rassemblait des bandes pour les lancer contre la capitale, et mettait en avant quelque membre de la famille des Hafsides, en lui faisant convoiter le bien d'autrui, la dignité du khalifat. Telle fut son habitude pendant toute cette époque.

En 725 (1324-5), quand Abou-Tachefîn envoya Ibn-es-Chehîd en Ifrîkïa avec un corps d'armée commandé par Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, Hamza et ses partisans marchèrent avec eux. Le siége de Constantine déjà entrepris et abandonné, fut recommencé en l'an 728 (1327-8). Le général abd-el-ouadite ayant porté le ravage dans les alentours de cette place, passa encore une fois dans la vallée de Bougie et bâtit une nouvelle ville à Tîklat. Cet endroit est situé à une journée de marche de Bougie, au débouché du chemin qui mène de l'Occident en Orient [1]. Comme Bougie se trouve sur l'embranchement de cette route qui mène à la mer, ils choisirent cette localité pour l'emplacement de leur ville. Ayant réuni un grand nombre de bras et assigné à chaque corps de l'armée une partie du travail, il parvint à terminer sa tâche dans l'espace de quarante jours. Cette ville reçut le nom de de Temzezdekt afin de rappeler le souvenir de l'ancienne cita-

---

[1] La route suivie par les Abd-el-Ouadites passait par Tedellis (Dellys) et Zaffoun, forteresses où ils tenaient des garnisons, et par la montagne appelée Djebel-ez-Zan.

delle abd-el-ouadite, située sur la montagne vis-à-vis d'Oudjda, et dans laquelle Yaghmoracen s'était défendu contre Es-Saîd qui, comme on le sait, mourut pendant le siége. On approvisionna la place et on y établit une garnison de cavalerie, d'infanterie et de contingents des tribus [voisines], afin d'intercepter les communications avec Bougie.

Le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] conçut de graves inquiétudes en voyant occuper cette position et ordonna à ses généraux, à ses gouverneurs de province, à ses affranchis et à ses serviteurs de conduire leurs troupes au secours de Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas, commandant de Bougie, et de mettre en ruine la nouvelle ville, dussent-ils y périr tous. En conséquence de cet ordre, Dafer-el-Kebîr se mit en marche de Constantine, Abd-Allah-el-Akel partit du pays des Hoouara, Dafer-es-Sinan sortit de Bône, et ils arrivèrent à Bougie en l'an 727 (1327). Mouça-Ibn-Ali fut averti de leur approche et appela à son secours les détachements abd-el-ouadites qui se trouvaient dans les contrées derrière sa position. Les troupes venues au secours de Bougie sortirent sous le drapeau d'Ibn-Séïd-en-Nas et marchèrent contre le camp à Tîklat, mais elles furent trahies par la fortune et durent reprendre le chemin de la ville, après avoir perdu beaucoup de monde. Dafer-el-Kebîr fut tué dans cette bataille. Comme Ibn-Séïd-en-Nas s'était concerté secrètement avec Mouça-Ibn-Ali[1] [-el-Kordi] à l'effet de se ménager réciproquement aux dépens des intérêts de leurs maîtres, il se méfia de ses auxiliaires et leur ferma les portes de la ville; aussi ces troupes partirent le lendemain pour leurs provinces respectives.

Le sultan donna alors le commandement de Constantine à Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz. Cet officier fut rappelé au bout de quelques jours pour assister Mohammed-el-Mizouar-Ibn-Abd-el-Azîz dans les fonctions de chambellan. En effet, celui-ci n'avait pas les talents nécessaires pour remplir une pareille charge. L'affranchi Dafer-es-Sinan fut nommé chambellan de l'émir Abou-Abd-Allah, fils du sultan et gouverneur de Constantine.

---

[1] Les manuscrits portent *Eïça* à la place d'*Ali*.

Dafer garda cette place jusqu'à ce que l'édifice de sa fortune fût renversé.

MORT DU CHAMBELLAN EL-MIZOUAR. — IL EST REMPLACÉ PAR IBN-SÉÏD-EN-NAS. — MORT D'IBN-EL-CALOUN.

Les antécédents d'[Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abd-el-Azîz-el-Kordi] [1], surnommé El-Mizouar, me sont peu connus; tout ce que j'en sais se réduit aux faits suivants : il avait pour aïeul un de ces chefs kurds qui vinrent en Maghreb, après avoir été chassés de Chehrezour [2], leur lieu natal, lors de la prise de Baghdad, en l'an 656 (1258). Quelques-uns d'entre eux se fixèrent à Tunis; d'autres s'établirent à Maroc sous la protection du sultan El-Morteda, d'autres encore se rendirent au milieu des tribus mérinides, et le reste alla demeurer chez les Beni-Abd-el-Ouad, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire de ce dernier peuple. Parmi ceux qui restèrent à Tunis, se trouva l'ancêtre du sujet de cette notice. Mohammed-Ibn-Abd-el-Azîz fut élevé à la cour de l'émir Abou-Zékérïa second, seigneur de Bougie et de Constantine. Ayant été le compagnon d'enfance des fils de ce prince, il grandit sous un haut patronage, et se rendit, plus tard, à Tunis dans la suite de l'émir Abou-Yahya-Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa. A cette époque, il faisait partie de la société intime du prince et commandait le corps des domestiques appelé la *Dakhla (gens de l'intérieur)*. Ce fut pour cette raison qu'il porta le titre d'El-Mizouar *(l'introducteur)*. Sa haute intelligence, la dignité de ses manières et sa piété profonde lui avaient assuré une grande considération à la cour. Dénoncé par lui, en l'an 721, le chambellan Ibn-el-Caloun prit la fuite et alla

---

[1] A la place des noms que nous avons mis entre parenthèses, les manuscrits et le texte imprimé portent *Mohammed-Ibn-el-Caloun*, leçon inadmissible.

[2] On trouvera dans le chapitre du troisième volume qui contient la notice de Mouça-Ibn-Ali, des renseignements sur les Kurds qui passèrent en Afrique après la chute du khalifat de Baghdad.

trouver Ibn-Abi-Amran. Nommé chambellan, en remplacement du transfuge, El-Mizouar, qui n'était qu'un guerrier plein d'audace et de courage, se fit aider dans ses nouvelles fonctions par le secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz, n'ayant pas les connaissances requises pour remplir une telle position. Il resta en place jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu dans le mois de Châban 727 (juin-juil. 1327).

Le sultan avait offert la place de chambellan à mon grand-père, Mohammed-Ibn-Khaldoun, sans pouvoir le décider à l'accepter. Bien que le prince l'eût invité à revenir sur sa détermination, mon parent persista dans son refus; car, depuis plusieurs années, il s'était adonné à la dévotion et n'aspirait qu'à jouir d'une vie tranquille, loin des grandeurs. Il conseilla toutefois au sultan de choisir Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas, gouverneur de Bougie, en lui faisant observer que les ancêtres de ce personnage avaient été longtemps au service de ceux du souverain; qu'il possédait une nombreuse clientèle et qu'il avait toujours déployé une grande énergie dans les affaires dont on l'avait chargé. Je tiens ces renseignements de feu mon père.

Un de mes amis, Mohammed-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, m'a fourni sur le même sujet les détails suivants : « Le jour même de la mort » d'El-Mizouar, me dit-il, j'allai prévenir votre grand-père que » le sultan l'attendait au camp de Bédja. On l'introduisit dans la » tente royale où il resta quelque temps, et, à sa sortie, il apprit » que la nouvelle de sa nomination s'était répandue parmi les » courtisans. Il démentit ce bruit et, le même jour, la place de » chambellan fut confiée provisoirement au secrétaire Abou-'l- » Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz. Le sultan fit alors chercher le fils du » chambellan de son père, et, dans le mois de Moharrem 728 » (nov.-déc. 1327), Mohammed, fils d'Abou-'l-Hocein-Ibn-Séïd- » en-Nas, arriva à la cour et reçut sa nomination. » A cette faveur fut ajoutée celle d'un diplôme confirmatif de l'acte en vertu duquel il exerçait déjà le gouvernement de Bougie et les fonctions de chambellan auprès du prince royal établi dans cette ville. Ibn-Séïd-en-Nas se fit remplacer à Bougie par Mohammed-

Ibn-Ferhoun, une de ses créatures, et par son secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-el-Merîd [1].

Sur ces entrefaites, les troupes zenatiennes continuèrent à parcourir le territoire de Bougie et à resserrer la ville au moyen de forts qu'elles élevèrent sur les hauteurs voisines. Presqu'aussitôt après l'arrivée d'Ibn-Séïd-en-Nas, l'ancien chambellan, Ibn-el-Caloun, se présenta à la cour, ayant obtenu sa grâce par suite des démarches que son hôte, Ali-Ibn-Ahmed, chef des Douaouida, venait de faire en sa faveur. Il espérait même obtenir sa réintégration dans la place de chambellan. Reprenons l'histoire de ce personnage.

Laissé à Tunis par le sultan [en l'an 721], il embrassa le parti d'Ibn-Abi-Amran; ensuite, il voulut passer en Espagne, mais le retour imprévu du sultan l'empêcha d'exécuter ce dessein. Pour échapper au danger, il s'éloigna avec Ibn-Abi-Amran et assista aux expéditions que ce prince dirigea contre la capitale. Plus tard, il se rendit à Tlemcen et, rentré de nouveau en Ifrîkïa avec Ibn-es-Chehîd, il y commit des actes de brigandage épouvantables. Quand la fortune se déclara contre Ibn-es-Chehîd, il chercha un asile parmi les Douaouida et fixa son séjour à Tolga, ville du Zab, où il demeura quelque temps sous la protection d'Ali-Ibn-Ahmed, chef de ce peuple. A la fin, il reçut le pardon de ses trahisons, grâce aux démarches de son hôte, dont le frère, Mouça-Ibn-Ahmed, le ramena à Tunis. Il espérait même obtenir la place de chambellan, mais Ibn-Séïd-en-Nas y était déjà installé. Dans une audience que le sultan lui accorda, il promit de faire oublier le passé par un dévouement désormais inaltérable, et, ayant obtenu sa nomination au gouvernement de Cafsa, il partit pour cette ville avec Bechîr et Fareh, affranchis d'origine européenne qui étaient au service du sultan. Ibn-Séïd-en-Nas avait déjà expédié aux cheikhs de Cafsa l'ordre d'arrêter l'escorte d'Ibn-el-Caloun; voulant ainsi procurer aux deux affranchis l'occasion de lui ôter la vie. Quand cette troupe fut venu camper à la porte de la ville, Kichli, officier qui en faisait partie

[1] Variante : *Mezîd.*

et qui appartenait au corps turc à la solde de l'empire, y pénétra et fut tué dans la rue. Depuis la nomination d'Ibn-el-Caloun à la place de chambellan, Kichli lui avait toujours prêté l'appui de son amitié et de l'influence que lui donnait le commandement du corps turc. La mort de ce chef ayant excité dans la ville une agitation dont le bruit se faisait entendre jusqu'au camp, Ibn-el-Caloun sortit de sa tente tout effrayé, et, dans le même instant, il tomba sous les poignards des deux affranchis

EL-FADL, FILS DU SULTAN [ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR], EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE BÔNE.

Lors de son avènement au trône, le sultan donna le gouvernement de Bône à Mesrour, un de ses affranchis européens. Le caractère dur de cet officier et sa passion pour la guerre l'entraînèrent aux actes de violence et d'oppression. S'étant mis en campagne pour attaquer les Oulhaça, il fut tué [1] dans un combat avec cette tribu qui avait couru aux armes pour défendre ses troupeaux. Quand le sultan apprit cette nouvelle, il ordonna à son fils, Abou-'l-Abbas-el-Fadl, d'aller prendre le commandement de Bône, et il lui adjoignit comme chambellan et chef militaire l'affranchi européen, Dafer-es-Sinan. Le jeune prince se conduisit de la manière la plus satisfaisante dans le poste que son père lui avait confié. Nous aurons encore à parler de lui.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-FARES, FRÈRE DU SULTAN. — BATAILLE D'ER-RÎAS.

Quand le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr vint s'établir à Tunis, il amena avec lui ses trois frères, Mohammed, [Abou-Fares-]Abd-el-Azîz et Abd-er-Rahman. Ce dernier mourut [peu

[1] Malgré l'autorité des manuscrits, il faut insérer les mots *oua cotila* dans le texte arabe.

de temps après]; mais les deux autres continuèrent à jouir de la haute faveur dont leur frère les avait entourés et des honneurs que sa bonté leur avait départis. L'émir Abou-Fares était, cependant, rempli d'ambition et n'attendait qu'une occasion favorable afin de s'emparer du trône.

Or, à l'époque dont nous allons parler, il se trouvait à la cour un guerrier de la famille royale des Beni-Merîn, nommé Abd-el-Hack-Ibn-Othman-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack. Ce prince ayant quitté l'Espagne, alla trouver Ibn-Ghamr à Bougie, en l'an 718, et, à la mort de ce fonctionnaire, il se rendit à la capitale. Le sultan lui fit l'accueil le plus grâcieux et accorda des pensions et des fiefs tant à lui qu'aux gens de sa suite. Il lui permit même d'entretenir à son service une troupe de cavalerie et un corps d'infanterie. Dans les expéditions militaires et dans les cérémonies publiques, le sultan croyait ajouter à l'éclat du trône en y faisant paraître un prince qui tenait dans la nation mérinide un rang des plus élevés et qui avait été même proclamé souverain par ses compatriotes. Abd-el-Hack était dur, hautain et jaloux de sa dignité. Un jour, ayant voulu s'entretenir avec le chambellan Ibn-Séïd-en-Nas, il alla le visiter de bonne heure, mais l'huissier[1] vint lui faire les excuses de son maître qui ne pouvait pas le recevoir. Ce manque d'égards l'offensa si vivement qu'il passa, le même jour, chez l'émir Abou-Fares, l'encouragea dans ses projets de révolte et l'emmena avec lui hors de la ville. Ceci se passa dans le mois de Rebiâ de l'an 729 (janv.-fév. 1329).

Ayant trouvé en chemin un camp arabe, ils en reçurent du chef de la tribu l'invitation de s'y arrêter. Abou-Fares accepta, mais Abd-el-Hack continua sa route et atteignit Tlemcen. Le sultan apprit cet événement par courrier, et, sans perdre un instant, il fit partir son serviteur et caïd, Mohammed-Ibn-el-Hakîm, à la tête d'un détachement de l'armée et de la brigade chrétienne. Au point du jour on arriva chez la tribu, et ayant cerné la tente où Abou-Fares se tenait, on le somma à se rendre. Il s'y refusa et fit une vigoureuse résistance jusqu'à ce qu'il

---

[1] En arabe, *aadin*, participe actif du verbe.

mourut criblé de coups de lance. Son corps fut porté à Tunis pour y être enterré.

Quant à Abd'el-Hack, il trouva chez Abou-Tachefîn un excellent accueil, et, sachant combien ce prince ambitionnait la conquête de l'empire hafside, il ne manqua pas de l'encourager dans cet espoir. Bientôt après, Hamza-Ibn-Omar et d'autres grands personnages de la tribu de Soleim, vinrent, selon leur habitude, solliciter des secours, et Abou-Tachefîn consentit à leur en fournir pourvu qu'ils reconnussent pour leur souverain Mohammed-Ibn-Abi-Amran. Reprenons l'histoire de ce personnage.

Le sultan Ibn-el-Lihyani avait laissé Ibn-Abi-Amran à Tripoli en qualité de gouverneur. En l'an 721, après la défaite d'Abou-Darba et la ruine de son parti, les Arabes mirent Ibn-Abi-Amran à leur tête et allèrent s'emparer de la capitale, mais, huit mois plus tard, ils se virent forcés de l'évacuer en conséquence de l'approche du sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr]. Leur protégé s'en retourna à Tripoli, d'où il fut ensuite expulsé par les habitants, en l'an 724 (1324). Accueilli encore par les Arabes, il fit avec eux plusieurs incursions dans les territoires du sultan ; mais chacune de ces tentatives fut suivie d'une défaite. Ensuite il se fixa à Tlemcen, sous la protection d'Abou-Tachefîn qui le traita avec beaucoup d'égards et lui fit une pension. En l'an 729 arriva la députation dont nous venons de parler, et le sultan abd-el-ouadite mit alors le prince réfugié en avant, comme prétendant au trône de l'Ifrîkïa. Il fournit à ces chefs un corps de troupes zenatiennes commandé par Yahya-Ibn-Mouça, un de ses intimes et ancien serviteur de son père. Abd-el-Hack-Ibn-Othman les accompagna, suivi de ses fils, ses parents, ses affranchis et ses domestiques, tous gens habitués aux combats et aux dangers. Pendant qu'ils marchaient sur Tunis, le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] sortit pour leur livrer bataille. Vers la fin de l'année 729, les deux armées se rencontrèrent à Rîas, dans le pays des Hoouara. Après un combat acharné, les troupes du sultan furent mises en pleine déroute ; ce prince lui-même fut entouré par l'ennemi et ne put s'en dégager qu'à grand'peine,

tant il fut affaibli par une blessure reçue dans la mêlée. Parmi le grand nombre d'officiers et de domestiques qu'il laissa morts sur le champ de bataille, on cita particulièrement Mohammed-el-Medîouni. Son camp fut livré au pillage, et ses fils, Ahmed et Omar, tombèrent entre les mains des vainqueurs. On emmena ces princes à Tlemcen où ils restèrent pendant quelque temps; mais Abou-Tachefîn ayant conçu le désir de mettre un terme aux hostilités, les renvoya à leur père avec un ambassadeur portant des propositions de paix. Les premières avances à un racommodement furent ainsi faites par le souverain de Tlemcen, mais elles n'amenèrent aucun résultat.

Après cette bataille, Ibn-Abi-Amran marcha sur Tunis et en prit possession dans le mois de Safer 730 (nov.-déc. 1329); mais il y resta sans autorité et se vit exclu de l'exercice du pouvoir par Yahya-Ibn-Mouça, le général abd-el-ouadite. Quand cet officier s'en retourna auprès de son souverain, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr quitta Constantine à la tête des nouvelles levées qu'il venait d'organiser en corps d'armée, et prit la route de Tunis. Par cette démonstration il força Ibn-Abi-Amran à prendre la fuite. et, dans le mois de Redjeb de la même année (avril-mai 1330), il rentra dans sa capitale.

UNE AMBASSADE HAFSIDE SE REND A LA COUR MÉRINIDE POUR LA POUSSER A LA GUERRE CONTRE LES BENI-ABD-EL-OUAD. — ALLIANCE MATRIMONIALE ENTRE LES DEUX DYNASTIES.

Après la bataille de Rîas, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr se réfugia dans la ville de Bône d'où il se rendit à Bougie par mer. Réduit à la dernière extrémité par les attaques incessantes des Beni-Abd-el-Ouad, par leurs incursions dans ses états et par leur persistance à vouloir réduire la ville de Bougie, il résolut d'envoyer une ambassade au sultan [mérinide] Abou-Saîd, roi de Maghreb, afin de rappeler au souvenir de ce prince la bonne harmonie qui avait régné autrefois entre leurs familles, et les nombreux motifs de haine et de vengeance qui devaient animer

les Beni-Merîn contre les Beni-Abd-el-Ouad. Pour se mettre à l'abri de l'inimitié que ceux-ci lui avaient vouée, il ne vit d'autre ressource que de leur attirer l'hostilité du gouvernement mérinide. Il choisit pour cette mission son fils, l'émir Abou-Zékérïa, auquel il donna pour conseiller et orateur d'ambassade, le cheikh almohade, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Les deux envoyés s'embarquèrent à Bougie et allèrent descendre au port de Ghassaça. Leur arrivée produisit une grande sensation dans le Maghreb, et le souverain de ce pays s'empressa de leur accorder la réception la plus honorable et l'hospitalité la plus magnifique. Il consentit aussi à faire la guerre aux Beni-Abd-el-Ouad moyennant la coopération des Hafsides, et il convint avec ces envoyés qu'à un jour fixe, il se trouverait avec son armée sous les murs de Tlemcen et que leur sultan s'y trouverait aussi avec la sienne.

Déjà, en l'an 721 (1321), Abou-Saîd avait envoyé Yahya-er-Rendahi, commandant de la flotte de Ceuta, auprès du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr avec la mission de lui proposer un prince mérinide pour gendre ; mais, à cette époque, le souverain hafside était tellement occupé par la révolte d'Ibn-Abi-Amran qu'il lui fut impossible de prendre cette demande en considération. Plus tard, ce projet fut repris, et Abou-Saîd désigna Ibrahîm-Ibn-Abi-Hatem-el-Azéfi comme son représentant auprès du sultan hafside. Cet agent diplomatique partit avec les membres de l'ambassade et arriva à Tunis vers la fin de l'an 730 (sept.-oct. 1330). Ce fut justement à l'époque où Abou-Yahya-Abou-Bekr venait de venger sa défaite et de chasser ses ennemis de la capitale que cette ambassade revint combler son bonheur et lui annoncer que le sultan du Maghreb allait marcher contre Tlemcen. Ibrahîm-el-Azéfi lui demanda alors la main d'une de ses filles pour l'émir Abou-'l-Hacen, fils du sultan Abou-Saîd, et obtint celle de Fatema, sœur germaine d'Abou-Zékérïa, du même émir qui s'était rendu auprès du souverain mérinide en qualité d'ambassadeur. En 731, on embarqua la princesse sous la conduite d'Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, cheikh almohade, et du saint ascétique Mohammed-Ibn-Soleiman. Elle fut reçue en Maghreb avec

de grands honneurs et les plus vives démonstrations de tendresse et d'affection. Les fiançailles, les fêtes, la procession et le festin de noces furent dignes de la grandeur des deux empires et produisirent un effet dont le souvenir dure encore.

LE SULTAN ABOU-YAHYA-ABOU-BEKR PART POUR LE MAGHREB. — RETRAITE DES ABD-EL-OUADITES ET DESTRUCTION DE TEMZEZDEKT.

En l'an 731 (1331), à la suite des événements que nous venons de raconter, eut lieu la mort d'Abou-Saîd, sultan du Maghreb, et l'avènement de [son fils] Abou-'l-Hacen. Le nouveau souverain fit inviter Abou-Tachefîn à mettre un terme aux hostilités qui désolaient le pays des [Hafsides-]Almohades, et, ayant reçu de ce prince un refus très-insolent, il se mit en campagne, l'an 732, afin de le châtier et de secourir ses alliés. Pendant qu'il pressait sa marche à travers les contrées qui le séparaient de Tlemcen, l'armée abd-el-ouadite quitta les environs de Bougie pour rejoindre son sultan. Abou-'l-Hacen se détourna alors de Tlemcen et poussa en avant afin de reconnaître la position des choses à Bougie et de paralyser les efforts du corps d'armée qui maintenait le blocus de cette place-forte. D'après son ordre, un détachement, commandé par Mohammed-el-Botouï, s'embarqua à Oran pour la ville assiégée. Ce renfort y fut reçu avec les honneurs militaires et obtint du gouvernement hafside la solde et les rations.

Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr ayant été invité par le sultan Abou-'l-Hacen à se mettreen campagne et à prendre part au siége de Tlemcen, ainsi que cela avait été convenu avec l'émir Abou-Zékérïa, commença à réorganiser son armée et à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Pendant l'espace d'un mois Abou-'l-Hacen l'attendit à Teçala, et la saison des pluies était tout-à-fait passée quand il reçut la nouvelle que son frère, Abou-Ali, seigneur de Sidjilmessa, venait d'envahir le Derâ, au mépris de son serment de fidélité, et qu'il avait fait mourir le gouverneur de cette province. Après s'être fait donner

le gouvernement de Sidjilmessa par son père, ce prince avait fait un traité avec Abou-'l-Hacen, traité dans lequel il prit l'engagement de ne pas attaquer le Derâ et de se contenter de la province qu'il possédait déjà. La nouvelle de cette révolte obligea le sultan à rentrer en Maghreb pour y rétablir l'ordre.

Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr partit enfin de Tunis, à la tête d'une armée nombreuse et parfaitement équipée. Arrivé à Bougie, il chargea son avant-garde d'expulser les Abd-el-ouadites des forts dont ils avaient cerné la ville; puis il mena toute son armée contre Temzezdekt. La garnison évacua la place à son approche et permit aux troupes hafsides de la ruiner de fond en comble. Les trésors et les armes que l'on y avait amassés devinrent la proie du vainqueur. De là le sultan marcha sur El-Mecîla, ville tout aussi réfractaire que Temzezdekt, et sejour ordinaire de la famille des Seba-Ibn-Yahya, chefs des Douaouida.

Le commandement des Douaouida se partageait alors entre Soleiman, fils d'Ali-Ibn-Sebâ, Yahya, frère de Soleiman, Othman-Ibn-Sebâ, leur oncle, et Saîd, fils d'Othman. Ces chefs avaient entraîné la tribu entière dans le parti du souverain de Tlemcen et donné toutes les facilités au passage des troupes qui venaient occuper ou dévaster les provinces de l'empire hafside. Pour les récompenser de ce service, Abou-Tachefîn avait ajouté à leurs possessions la ville d'El-Mecîla et les montagnes de Metennan, de Ouannougha et d'Aïad.

Quand le sultan hafside eut dispersé l'armée abd-el-ouadite, détruit les forts qui incommodaient Bougie et rendu à cette ville les provinces qu'elle avait perdues, il se dirigea vers le pays des Douaouida. Son intention était de reprendre les districts qu'on lui avait enlevés et d'y rétablir son autorité. Le projet de cette expédition avait été hautement approuvé par Ali-Ibn-Ahmed, chef des Aulad-Mohammed, famille rivale et ennemie des Aulad-Sebâ, sur lesquels elle avait à venger la mort de plusieurs de ses membres. Arrivé à El-Mecîla, il en abattit les murailles et y porta la dévastation. Il était encore dans cette ville, quand on vint lui annoncer qu'Abd-el-Ouahed, fils du sultan Abou-Yahya-el-Lihyani, marchait sur Tunis.

Abd-el-Ouahed revint de l'Orient en 729, après la mort de son père, et fixa son séjour au milieu des Debbab où il reçut d'Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, principal cheikh de Cabes, le serment de fidélité. Le bruit de cet événement se répandit rapidement, et Hamza-Ibn-Omar, voyant l'Ifrîkïa dégarnie de troupes, alla trouver le prince et lui offrit ses services. Il s'avança alors jusqu'aux portes de Tunis avec ses gens et y dressa son camp pendant qu'Abd-el-Ouahed, accompagné de son chambellan Ibn-Mekki, alla s'établir dans la ville. Quinze jours plus tard, on vit paraître l'avant-garde du sultan commandée par Mohammed-el-Botouï. Abd-el-Ouahed et ses partisans prirent aussitôt la fuite et laissèrent cet officier occuper la ville. Le sultan lui-même y fit son entrée dans les premiers jours de Choual 732 (commencement de juillet 1332).

CHUTE DU CHAMBELLAN MOHAMMED-IBN-SÉÏD-EN-NAS. — IL EST REMPLACÉ PAR IBN-ABD-EL-AZÎZ ET IBN-EL-HAKÎM.

Nous avons déjà parlé de l'origine d'Ibn-Séïd-en-Nas et mentionné que son père, Abou-'l-Hocein, avait été chambellan de l'émir Abou-Zékérïa, seigneur de Bougie[1]. Abou-'l-Hocein mourut en l'an 690 (1291), laissant son fils Mohammed sous la protection du sultan. Elevé dans le palais avec les enfants du souverain, ce jeune homme grandit au sein de la famille royale, et, comme ceux qui occupaient, pendant sa jeunesse, la place de chambellan, tels qu'Ibn-Abi-Djebbi et Er-Rokhami, avaient été les protégés de son père, il obtint d'eux les plus grands égards et même la préséance sur eux-mêmes.

Ce fut sous l'administration du chambellan Ibn-Ghamr que Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas atteignit l'âge qui inspire aux hommes le désir de se distinguer. Ibn-Ghamr avait beaucoup d'estime pour lui et, ayant reçu du sultan [Abou-Yahya-Abou-

[1] Voy., ci-devant, p. 404.

Bekr], qui allait partir pour Constantine, l'autorisation d'indiquer les chambellans, vizirs et généraux qui devaient prendre part à l'expédition de Tunis, ainsi que l'ordre de lui fournir les troupes et les approvisionnements nécessaires pour cet objet, il fit partir Ibn-Seïd-en-Nas en qualité de commandant de division. Après la mort d'Ibn-Ghamr et la destitution d'Ibn-el-Caloun, Ibn-Séïd-en-Nas, qui était frère de lait du sultan, profita de la faveur dont il jouissait pour se faire donner le gouvernement de Bougie. Dans cette position élevée, il administra sa province avec une autorité absolue, sans même prendre les ordres du sultan ; il défendit la ville contre les Abd-el-Ouadites et, pendant la durée de ces hostilités, il déploya une bravoure qui augmenta sa renommée.

A cette époque, il prit avec Mouça-Ibn-Ali, chef des assiégeants, l'engagement de se ménager mutuellement et de sacrifier à leur propre avantage les intérêts de leurs souverains respectifs. L'affaire fut découverte et Mouça-Ibn-Ali encourut la disgrâce d'Abou-Tachefîn, mais Ibn-Séïd-en-Nas trouva plus d'indulgence : le sultan ferma les yeux sur sa conduite et, en 727, il le rappela à Tunis et le prit pour chambellan. En partant pour la capitale, Ibn-Séïd-en-Nas laissa à Bougie, en qualité de lieutenants, Mohammed-Ibn-Ferhoun et Ahmed-Ibn-el-Merîd, en leur confiant la défense de la ville et la tutelle de l'émir Abou-Zékérïa, fils du sultan.

Quand il arriva à Tunis, il obtint un logement dans le palais et prit l'entière direction des affaires de l'empire. Profitant alors du vaste champ qui s'était ouvert devant lui, il donna pleine carrière[1] à son esprit de domination ; le sultan lui-même dut subir les volontés de son serviteur, sans avoir d'autre satisfaction que de prendre note de chaque trait d'insolence qui échappait au ministre, afin d'en avoir raison plus tard. Au surplus, la jalousie des courtisans ne dormait pas : on l'accusait d'avoir

---

[1] Pour avoir la bonne leçon *tiël*, il faut ajouter un point à la lettre *ba* du mot *tebel*, dans le texte imprimé.

entretenu une correspondance secrète avec l'ennemi et laissé grandir la puissance des Abd-el-Ouadites, afin de pouvoir maintenir l'influence qu'il exerçait sur l'esprit du souverain.

Tant qu'il s'était occupé à défendre et à gouverner Bougie sans le concours de son maître, on l'avait laissé faire; mais, après la démonstration opérée de ce côté par le sultan Abou-'l-Hacen et la retraite des assiégeants, quand le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr s'y fut porté pour renverser la forteresse de Temzezdekt, les gens qui entouraient le prince renouvelèrent, avec succès, leurs accusations contre le trop puissant chambellan. Dans le mois de Rebià de l'an 733 (fin de 1332), le sultan étant de retour à Tunis, sortit enfin de son apathie et fit arrêter Ibn-Séïd-en-Nas dont la domination lui était devenue insuportable. Pour arracher au prisonnier les trésors qu'il avait amassés on lui fit subir divers genres de tortures; mais il n'en lâcha pas la moindre parcelle, et, pendant ses souffrances, il ne cessa d'implorer la miséricorde du sultan en lui rappelant qu'ils avaient sucé le même lait, qu'ils avaient été élevés ensemble, et que son père avait rendu de loyaux services à l'empire. Irrité enfin par l'intensité de la douleur, il se répandit en injures contre le monarque, et au milieu de ces invectives, on l'assomma de coups de bâton. Son corps fut traîné hors de la ville et jeté au feu. Telle fut la fin de sa puissance; elle disparut comme si elle n'avait jamais existé. Dieu conduit toute chose au terme prescrit!

Le secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz obtint alors la place de chambellan. Il avait quitté le Hamma [de Matmata] lors de la reconnaissance d'Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani par Ibn-Mekki, et, étant venu joindre le sultan qui marchait contre Temzezdekt, il resta auprès de lui et l'accompagna ensuite à Tunis. Après l'arrestation d'Ibn-Séïd-en-Nas, il fut revêtu des fonctions de chambellan, et comme la faiblesse de sa santé l'empêchait de prendre part aux opérations militaires, le sultan confia à son favori[1], Mohammed-Ibn-el-Hakîm, l'administration de la guerre

[1] Littéralement : *à sa créature et chef de ses intimes.*

et le gouvernement de tout ce qui était en dehors de la capitale.

Ibn-el-Hakîm était fils d'Ali-Ibn-Mohammed-Ibn-Hamza-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Ahmed-el-Lakhmi. Sa famille tenait par des liens de parenté à celle des Azéfi, princes de Ceuta ; son aïeul, Abou-'l-Abbas-Ahmed, homme très-célèbre par le savoir et la piété, ayant été père d'Abou-'l-Cacem-el-Azéfi, le même qui établit son indépendance à Ceuta après la chute des Almohades [du Maghreb].

L'origine de la famille d'Ibn-el-Hakîm m'a été racontée par Mohammed-Ibn-Yahya-Ibn-Abi-Taleb, dernier des Azéfides qui commanda à Ceuta, par Hocein-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Taleb, cousin du précédent, et par d'autres personnes dignes de foi qui tenaient leurs renseignements d'Ibrahîm-Ibn-Abi-Hatem, autre cousin des précédents. Voici ce qu'ils racontent : Abou-'l-Cacem-el-Azéfi avait un frère nommé Ibrahîm, homme perdu de réputation, qui s'était rendu coupable de meurtre à Ceuta. Ayant appris qu'Abou-'l-Cacem avait juré de le faire punir, il prit la fuite et passa en Orient; ce fut de lui que descendit Mohammed-Ibn-el-Hakîm.

Voici ce que d'autres personnes m'ont communiqué au sujet de cette famille : Ibrahim [frère d'Abou-'l-Cacem] eut un fils nommé Mohammed, duquel naquit un fils appelé Hamza, lequel engendra Ali. Ali s'étant adonné à l'étude, embrassa la carrière de la médecine et se fixa dans la province de Bougie. Abou-Zékérïa, le sultan qui y gouvernait alors, ayant été attaqué d'une maladie chronique dont il ne put se débarrasser, appela chez lui plusieurs médecins. Ali-Ibn-Hamza, qui était du nombre, devina la nature de l'indisposition et la guérit par un traitement habile. Ce service le rendit cher au sultan, qui l'admit dès-lors dans le nombre de ses intimes. Jouissant à la cour d'une considération que personne n'aurait pu lui disputer, il y fut désigné par le titre d'*El-Hakîm (le médecin)*. Cette circonstance procura à son fils le surnom d'Ibn-el-Hakîm *(fils du médecin)*. Ali-Ibn-Hamza épousa une demoiselle d'une des premières familles de Constantine, et sa femme fut admise dans la société des dames de la famille royale.

Son fils Mohammed naquit dans le palais et fut élevé au même

sein que l'émir Abou-Yahya-Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa. Il passa les premières années de sa vie sous les yeux du sultan et ce fut aux soins de ce prince qu'il dut l'avantage d'une excellente éducation. Parvenu à l'âge viril, il gagna la faveur de Yacoub-Ibn-Ghamr, et, protégé par ce ministre, il obtint une position qui, en lui ouvrant la carrière des hauts commandements, le fit entrer au nombre des amis et favoris du prince. Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, voulant envahir l'Ifrîkïa, confia à Ibn-el-Hakîm le commandement d'une division de l'armée.

Après la mort d'Ibn-Ghamr, Ibn-el-Hakîm fut nommé au gouvernement de Bédja, en remplacement d'Ibn-Séïd-en-Nas, promu à celui de Bougie. Son aptitude aux affaires se fit bien reconnaître à la manière dont il administra la province de Bédja, une des plus importantes de l'empire.

Quand le sultan consulta ses intimes sur les moyens à prendre afin de renverser le pouvoir d'Ibn-Seïd-en-Nas, ce fut Ibn-el-Hakîm qui se chargea d'arrêter ce fontionnaire. Pour accomplir ce coup de main, il se cacha avec une bande des intimes dans un cabinet du jardin de Ras-et-Tabîa, et fit dire à Ibn-Séïd-en-Nas que le sultan desirait lui parler. Au moment où le chambellan passa auprès du cabinet, ils se jetèrent sur lui, et l'ayant garrotté, ils le traînèrent à la tour de la citadelle que l'on tenait toujours disposée pour le châtiment [1] de grands personnages. Ce fut Ibn-el-Hakîm qui présida à l'interrogatoire du prisonnier et qui le fit mourir dans les tortures.

Il reçut alors du sultan le commandement en chef des troupes, l'administration de l'état et le gouvernement de tout l'empire, hormis la capitale. Le sécrétariat des commandements et le visa des mandats du trésor furent confiés à Ibn-Abd-el-Aziz. Ces deux fonctionnaires se partagèrent ainsi tout le poids de l'administration; mais, de même que l'épée l'emporte sur la plume,

---

[1] Littéralement : *pour le redressement* ou *correction*. Dans le texte arabe il y a une transposition de lettres ; la vraie leçon est *lithicaf*.

de même le ministre d'état, chef de l'armée[1], l'emporta sur le secrétaire. Ibn-el-Hakîm s'acquitta parfaitement des devoirs que sa nouvelle position lui imposa.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *er-riaçataïn*, à la place d'*er-raïçaïn*, ou bien supprimer ce dernier mot.

FIN DU TOME SECOND.

APPENDICES.

I.

(*Extrait de l'Encyclopédie d'En-Noweiri* [1].)

ORIGINE ET GÉNÉALOGIE DES ZIRIDES [2].

Le premier de cette famille qui exerça l'autorité suprême fut Abou-'l-Fotouh (*le père des victoires*) Bologguîn-Youçof, fils de Zîri. Menad, père de Zîri, était fils de Menkouch, fils de Zenag [Sanhadj], fils de Zeid le petit, fils de Ouachfak, fils de Zîcouch (?), fils d'Ouzghafi, fils de Seri, fils d'Outleki, fils de Soleiman, fils d'El-Hareth, fils d'Adi le petit, surnommé El-Mothenna, fils d'El-Misouer, fils de Yahsob, fils de Malek, fils de Zeid le grand, [fils d'El-Gouth le petit,] fils de Sâd-Abd-Allah, fils d'Auf, fils d'Adi, fils de Malek, fils de Zeid, fils de Cheddad, fils de Zerâ. Celui-ci, nommé aussi Himyer, était fils de Seba le petit, fils de Kâb, fils de Zeîd, fils de Sehl, fils d'Amr, fils de

---

[1] Voy. t. I, p. 313.

[2] Dans les chapitres que nous donnons ici, En-Noweiri expose l'origine des Zîrides d'après Ibn-Cheddad, historien qui appartenait à cette famille et qui cherchait toujours à en relever l'importance. Dans l'exécution de sa tâche, il n'a pas hésité de confondre les faits et les personnes, de sacrifier la vérité de l'histoire, d'altérer les dates et d'imaginer une généalogie qui pût rattacher son aïeul Zîri aux Himyerites, ancienne et illustre dynastie des Arabes antéislamiques. Nous avons, toutefois, reproduit les premiers chapitres de ce roman parce qu'ils renferment quelques détails qui paraissent être vrais et quelques faits auxquels d'autres historiens ont fait allusion.

Caïs, fils de Moaouïa, fils de Djochem, fils d'Abd-Chems, fils de Ouathel, [fils de Haidan,] fils d'El-Ghauth, fils de Coten, fils d'Auf, fils d'Arîb, fils de Zoheir, fils d'Aïmen, fils d'El-Homeiça, fils d'Amr, fils de *Himyer*-el-Arendjedj, fils de Seba[1], fils de Yechdjob, fils de Yarob, fils de Kahtan, fils d'Aber (*Heber*), lequel est le même personnage que Houd[2].

Telle est la généalogie donnée par Ezz-ed-Dîn-Abou-Mohammed-Abd-el-Azîz, fils de Cheddad, fils d'El-Moëzz, fils de Badîs, dans son ouvrage historique intitulé *El-Djemê ou El-Baïan fi Akhbar il-Maghreb ou el-Cairouan*, (*Recueil et Elucidation, touchant l'histoire du Maghreb et de Cairouan.*)

Ce fut en l'honneur de cette famille qu'un poète composa les vers suivants :

Possesseurs d'un royaume et d'une couronne qui fut justement fière d'emprunter l'éclat de leur gloire,

Ces princes jetèrent les fondations de la digue de Mareb[3], *ouvrage colossal qui n'aurait cependant pas suffi à contenir le torrent de leur générosité.*

---

[1] Pour rattacher la famille des Zîrides à la souche de Himyer-Ibn-Seba l'ancien, la personne qui composa cette généalogie intercala entre les noms purement berbères qui forment la véritable liste ancêtrale de cette maison et le nom de Himyer, fils de Seba le petit, une série d'aïeux imaginaires, portant tous des noms arabes. En remontant de Seba le petit jusqu'à Himyer l'ancien, ce d'Hozier musulman a commis plusieurs bévues, ainsi que l'on peut facilement reconnaître à l'inspection du tableau I des généalogies arabes que M. Caussin de Perceval a donné dans son *Essai sur l'Histoire des Arabes*. La prétendue généalogie des Zîrides est reproduite dans le *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikan, texte arabe, vol. I, p. 143 de l'édition de cet ouvrage publiée, à Paris, par M. de Slane. Elle se retrouve aussi dans le *Kharîda*, espèce d'anthologie et biographie poétique que composa le célèbre Eimad-ed-Dîn, secrétaire-rédacteur du sultan Saladin. Voy. manusc. de la Bib. imp., n° 1375, ancien fonds, fol. 59, *recto*.

[2] Voy. l'*Essai* de M. de Perceval, t. I, p. 14.

[3] La digue du Mareb fut construite par Locman, un descendant de Himyer l'ancien, fils de Seba. Voy., à ce sujet, l'*Essai* de M. C. de Perceval.

Par un droit incontesté, cette famille posséda l'angle de la maison de Dieu; elle présida, sans rivale, aux cérémonies du pèlerinage[1].

A elle appartenait la langue sublime dans laquelle furent révélés Ha-Mîm *et* Ta-Hé [2].

C'est à eux qu'appartient l'honneur des journées de Beder, d'En-Nadîr et de Kheibar [3]; — *et quel homme que celui qui invoqua leur appui à Honein* [4] *!*

L'historien dit [5] : le premier de cette famille qui arriva en Maghreb fut El-Mothenna, fils d'El-Misouer. Cet homme ayant vu les Abyssins s'emparer du Yemen et détrôner la dynastie des Himyerites [6], se rendit à Chihr [7] où il trouva un devin habile. Celui-ci, qui appartenait aussi par la naissance à la famille

---

[1] Les Khozâa, tribu descendant de Kehlan, frère de Himyer l'ancien, possédèrent, pendant un temps considérable, l'intendance de la Câba ou temple de la Mecque, et les Beni-Soufa, une de leurs familles, y présida aux cérémonies du pèlerinage. — Voy. l'*Essai* de M. C. de Perceval, t. I, p. 220.

[2] Sept sourates du Coran commencent par un mot cabalistique formé des deux lettres *ha* (h) et *mîm* (m). Une sourate, la 20e, porte en tête les lettres *ta* (t) et *hé* (h).

[3] Mahomet, soutenu par les Aous et les Khazredj, descendants de Kehlan, remporta la victoire dans ces trois expéditions.

[4] Ce fut El-Abbas, oncle de Mahomet, qui rallia les Aous et les Khazredj à la bataille de Honein. — Voy. l'*Essai* déjà cité, t. III, p. 250.

[5] C'est probablement Ibn-Cheddad dont En-Noweiri cite ici les paroles.

[6] Selon l'auteur de l'*Essai*, les Abyssins conquirent une partie du Yémen dans le IVe siècle de nôtre ère et se rendirent maîtres de toute cette province en l'an de J.-C. 525, après avoir renversé la dynastie des rois himyerites.

[7] Es-Chihr, village situé dans l'Arabie heureuse, entre Aden et Zafar, donna son nom à une province dont Zafar devint, plus tard, la capitale. — Consultez sur la ville et la province de Chihr la *Géographie d'Aboulfeda*, traduite par M. Reinaud, t. I, pp. 111 et 121, et les notes de ce savant orientaliste.

déchue, le salua et lui demanda le motif qui l'y avait amené. El-Mothenna répondit que les Abyssins venaient d'enlever l'empire à la maison de Himyer. Alors le devin lui adressa ces paroles : « Va fixer ta demeure dans le pays du Maghreb ; il » arrivera à tes enfants de grandes choses. Plusieurs d'entre » eux règneront ; ils se succèderont dans le commandement et » leur dynastie subsistera longtemps. » Encouragé par cette prédiction, El-Mothenna partit pour le Maghreb. Là il fit part à ses fils des paroles du devin et ceux-ci les transmirent à leurs enfants. A l'époque où Menad, fils de Menkouch, vint au monde, ils nourrissaient encore l'espoir que leur famille régnerait un jour. Menad acquit, en grandissant, une force extraordinaire, et eut beaucoup de richesses et d'enfants. Son hospitalité envers les voyageurs fut si grande que partout on s'entretenait de lui et que sa renommée fut portée au loin. Une mosquée qu'il avait fait construire fut le lieu où tous les voyageurs allaient descendre. Il s'y rendait lui-même régulièrement pour faire la prière, et, chaque fois qu'il y voyait un étranger, il le saluait, l'amenait chez lui et le traitait avec de grands égards ; puis, lors du départ de son hôte, il lui donnait des vivres, des vêtements et de l'argent. Telle fut son habitude quand, un certain jour, on vint lui annoncer qu'un voyageur était arrivé à la mosquée et qu'il se disait venir du pèlerinage. Comme c'était alors l'heure de la prière qui se fait après midi, Menad se rendit à la mosquée et, quand il eut acquitté les devoirs de la religion, il salua l'étranger et lui demanda qui il était et d'où il venait. « Je suis natif du Maghreb, » répondit le voyageur ; je suis allé faire le pèlerinage, mais, à » mon retour, j'ai été attaqué par des brigands, dépouillé et » séparé de mes compagnons de voyage. Arrivé en Ifrîkïa, j'entendis parler de l'hospitalité de Menad, et, pour cette raison, » je viens lui demander des secours afin de pouvoir continuer » ma route et revoir ma famille. » — « Tu la reverras, lui » répondit Menad, sois de bon courage. » L'ayant alors conduit chez lui, il lui fit servir une collation, et l'ayant ensuite laissé seul, en lui disant de se reposer, il alla égorger un mouton et préparer un grand repas. Quand le voyageur eut achevé de

manger, il examina attentivement l'omoplate du mouton, le tournant, le retournant, et jetant sur Menad des regards étonnés : « Pourquoi me regardes-tu ? lui dit Menad ; pourquoi examiner cet os de mouton ?—Ce n'est rien ; lui répondit l'étranger.— Par Allah ! il faut que tu me le dise. — As-tu une femme enceinte? — Oui, dit Menad. — En as-tu déjà eu des enfants ? — Non, mais j'en ai eu d'autres femmes. —Fais les mois voir.» Après les avoir bien examinés il demanda à Menad s'il en avait d'autres. — Je n'ai que ceux-là, répondit Menad. — « Puisqu'il en est » ainsi, aie grand soin de ta femme qui est enceinte, car, par » Allah ! elle donnera le jour à un enfant qui deviendra maître » de tout le Maghreb et dont les fils régneront après lui. — » Par Allah ! s'écria Menad, nous n'avons jamais cessé d'espérer » qu'il naîtrait dans notre famille un enfant tel que tu me l'an- » nonces ; c'est une tradition que nous tenons de nos aïeux, mais » nous ignorions de quelle branche il sortirait. Tu nous ap- » prends donc une chose à laquelle nous nous attendions depuis » longtemps. »

Ensuite, dit l'historien, Menad traita son hôte avec de grands égards jusqu'à ce qu'il se remit en route.

HISTOIRE DE ZÎRI, FILS DE MENAD.

L'historien dit : la femme de Menad accoucha d'un fils qui reçut de son père le nom de Zîri. Jamais on ne vit un si bel enfant ; il surpassa même en beauté ses frères dont les formes et les traits étaient si parfaits que, dans le Maghreb, on disait proverbialement d'un bel homme : *On le prendrait pour un fils de Menad.* Parvenu à l'âge de dix ans, Zîri paraissait en avoir vingt, à cause de sa haute taille et de sa vigueur. Les autres enfants de l'endroit avaient l'habitude de se rassembler autour de lui et de le nommer leur sultan. Ils se mettaient à cheval sur des bâtons pour représenter deux troupes en ordre de bataille, et Zîri les faisait combattre ensemble ; puis, il les conduisit chez sa mère pour qu'elle leur donnât à manger. Pendant ces repas, il se tenait debout derrière eux, sans rien prendre.

Quand il fut parvenu à l'âge viril, il profita de l'influence qu'il exerçait sur tous ceux qui l'entouraient pour rassembler plusieurs de ses parents et d'autres personnes d'une bravoure reconnue. A la tête de cette bande, il fit des incursions dans le pays des Zenata, tuant, pillant, enlevant des captifs et du butin qu'il distribua toujours à ses compagnons sans rien réserver pour lui-même. Les autres familles sanhadjiennes virent d'un œil jaloux les exploits de Zîri, parce qu'elles avaient espéré que l'enfant annoncé par le devin naîtrait d'elles, et, convaincues enfin que ce chef était le personnage auquel la prédiction se rapportait, elles se réunirent pour l'écraser. A la suite d'une longue guerre, Zîri demeura vainqueur; il tua une foule d'ennemis, réduisit en servitude beaucoup d'autres et rentra dans sa montagne [à Tîteri] chargé de butin.

A la nouvelle de ces événements, les Zenata formèrent une coalition contre Zîri, et écrivirent aux fractions de la tribu de Sanhadja qui lui résistaient encore pour les engager à faire cause commune avec eux. Zîri fut averti de ces menées, et, partant à l'improviste, il entra dans le territoire des Maghîla [1], tomba sur les Zenata pendant la nuit, leur tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers et rapporta à son lieu de retraite, dans la montagne de Tîteri, une quantité de têtes et de butin. Avec les chevaux pris sur l'ennemi il forma un corps de trois cents cavaliers. Sa renommée remplit bientôt tout le Maghreb; l'accroissement de son pouvoir inspira de vives appréhensions aux habitants de ce pays, et les populations, remplies de crainte, s'attendaient à le voir, d'un moment à l'autre, fondre sur leurs territoires. Tous les esprits insoumis, partisans du désordre, allèrent grossir le nombre de ses troupes, et, voyant enfin que le lieu où il s'était établi ne pouvait plus les contenir, ils l'engagèrent à chercher un autre local où ils seraient plus à leur aise. En conséquence de ces représentations, il se transporta

---

[1] Les Maghîla habitaient les plaines du bas Chelif, depuis la mer jusqu'à Mazouna.

sur le lieu où il bâtit, plus tard, la ville d'Achîr. Cet endroit était alors inhabité, mais il renfermait plusieurs sources d'eau.

FONDATION D'ACHÎR.

Zîri, ayant examiné cette position, dit à ses compagnons : « Voici l'endroit qui vous convient pour résidence », et il se décida à y bâtir une ville. Ceci se passa en l'an 324 (935-6), sous le règne du khalife fatemide El-Caïm, fils d'El-Mehdi. Il fit alors venir d'El-Mecîla, de Hamza et de Tobna un grand nombre de charpentiers et de maçons, et il se fit envoyer par El-Caïm un architecte qui surpassait en habileté tous ceux de l'Ifrîkïa. Il obtint aussi du même prince une grande quantité de fer et d'autres matériaux. S'étant alors mis à l'œuvre, il acheva la construction de sa ville.

Pendant la domination des Aghlebides, les Zenata avaient opprimé les habitants de ce pays, et leur tyrannie n'avait cessé de s'accroître sous les règnes d'El-Mehdi et de son fils El-Caïm. Aussi, quand celui-ci eut appris que Zîri pensait à fonder une ville, il rendit grâces à Dieu en déclarant que le voisinage des Arabes lui serait plus avantageux que celui des Berbères[1]. Il aida même de tous ses moyens à l'accomplissement de cette entreprise.

Zîri se rendit ensuite à Tobna, à El-Mecîla et à Hamza pour en transporter les principaux habitants à Achîr ; de sorte qu'il peupla sa nouvelle capitale et en fit une forteresse inexpugnable. On ne pouvait approcher de cette ville que du côté de l'orient, et, là, dix hommes auraient suffi pour la défendre. Située, d'ailleurs, sur une montagne escarpée, elle n'avait pas besoin de muraille ; elle était arrosée par deux sources abondantes d'ex-

---

[1] Si cette parole n'est pas de l'invention d'Ibn-Cheddad, elle prouve que, déjà à cette époque, on croyait que la famille de Zîri était de race arabe.

cellente eau, et comme elle se remplit bientôt de légistes, de savants et de marchands, elle devint très-fameuse [1].

---

[1] NOTE SUR LA MONTAGNE DE TÎTERI, APPELÉE AUSSI EL-KEF-EL-AKHDAR (LE ROCHER VERT). — Le 1er et le 2 juillet 1850, je longeais le pied méridional de cette montagne rocheuse qui se présente à pic, au Sud, dans une direction Est-Ouest, entre Djebel-ben-Hedjeraïd et Djebel-Kerbouchia. Elle est presque partout impraticable sur cette face, sauf vers l'Est, à El-Bab, où des piétons peuvent passer, et aussi à Tenit-ben-Hedjeraïd. A cette exposition du Midi, le Kef apparaît comme une gigantesque muraille composée d'énormes assises de pierres taillées.

Ben-Yahya, chef de l'aghalik du Sud-Est, me raconta, à cette époque, qu'on trouvait sur le Kef-el-Akhdar une ville ruinée dont les restes sont appelés Menza-bent-es-Soltan ; et, en outre, sur la même montagne, une ruine isolée dans le col appelé *Fedj-el-Metkelma.*

Je ne doutai pas, dès cette époque, que ces vestiges fussent ceux de la ville d'Achir tant et si vainement cherchée ; mais, engagé alors dans l'accomplissement d'une mission spéciale qui ne me permettait pas d'entreprendre des recherches incidentes, je dus, à cause de la difficulté d'aborder ces ruines par le Sud, en remettre l'exploration à une autre fois.

Ce fut seulement au mois d'août 1852 que je pus réaliser mon projet. Je m'engageai alors dans l'Atlas par la gorge de l'Oued-el-Djemâa et je gagnai le *bordj* de Mahi-ed-Din ou *Zaouït-bou-Maali*, par la montagne des Beni-Zerman. De la porte de la maison des hôtes qui dépend de ce bordj, j'avais le *Kef-el-Akhdar* devant moi, au plein Sud, le Dira au Sud-Est, et le Ouan-Noura à l'Est-Sud-Est.

Le lendemain, 24 août, j'allai coucher chez le caïd des Oulad-Soltan, et le 25, dans la matinée, j'étais au pied du *Kef-el-Akhdar*.

Cet immense rocher a la forme d'un *lam* ل, qui serait couché en long de l'Est à l'Ouest, et dont le côté convexe regarderait l'Occident ; on pourrait encore le comparer à un hameçon ou crochet. L'espace compris entre la grande et la petite branche du *lam* est ce que les Arabes appellent *kheneg* ou *défilé*. Du fond de cet étranglement sort un ruisseau appelé *Oued-Khorza*, ou rivière du défilé, une des branches supérieures de l'Isser. On cotoie, pendant près d'une heure, sur des couches de grès, la rive gauche de cet *Oued*, avant d'atteindre le fond de l'impasse étroite et abrupte formée par la concavité du *lam*. Là, sur un rocher qui surplombe, sont les ruines d'une forteresse qui domine, à la fois, deux sentiers : celui de gauche, et le plus difficile, conduit aux ruines appelées *Menza-bent-es-Soltan* ; l'autre mène chez les Oulad-Sidi-Mohammed, qui sont établis sur le seul terrain cultivable qu'on

A cette époque, les habitants n'employaient ni or, ni argent dans leurs ventes et achats ; mais ils échangeaient des chameaux,

---

rencontre dans cette montagne rocheuse, en dehors des rives de l'Oued-Khorza.

L'ascension est des plus pénibles pour arriver aux ruines de la citadelle d'Achir, car tout porte à croire que la célèbre ville de ce nom était, en effet, située à cet endroit, au moins dans le principe. Après plus d'une heure d'efforts, où les mains doivent plus d'une fois venir au secours des pieds, sur ces strates fort inclinées d'un grès assez glissant, on arrive à un petit plateau rocheux où sont les ruines arabes d'une vaste fortification en pierres, d'une espèce de Casba. Elles dominent à peu près à pic le plateau doucement incliné auquel conduit le deuxième sentier dont il a été question précédemment. Sur ce dernier plateau, on aperçoit des cultures, *deux sources* et des gourbis habités par des familles de marabout des Rebaïa, des Oulad-Sidi-Mohammed, dits *Ahl-el-Kef*, ou gens du Rocher.

Tout porte à croire que le plateau rocheux où se voient les ruines d'une Casba a été l'emplacement primitif d'Achîr et que le deuxième plateau en plan incliné, qui s'étend au-dessous et au Nord, a été le siége du nouvel Achîr dont parle Nouaïri, et qui fut fondé parce qu'il devenait impossible de récevoir dans le premier toute la population qui se présentait. L'étude des localités rend parfaitement compte de ces diverses circonstances.

Je ferai remarquer que le plateau d'Achîr avait conservé sous le pouvoir turc son importance stratégique au point de vue de la révolte. Quand les Oulad-Alan voulaient se soustraire à la nécessité de payer l'impôt, ils se réfugiaient dans cette partie du Kef-el-Akhdar où l'on ne pouvait pas les forcer. La tactique employée par les Hossaïn, tribu turbulente dont Ibn-Khaldoun fait souvent mention, s'était conservée traditionnellement dans le pays.

Le Kef-el-Akhdar appartient, le côté occidental, aux Oulad-Alan, et, le côté oriental, aux Beni-Sliman.

Le nom de *Titeri tach,* que cette montagne portait sous les Turcs, signifie *Rocher de Titeri.* Le nom de *montagne de Titeri* n'appartient, à proprement parler, qu'à la partie occidentale du Kef-el-Akhdar, celle qui est aux Oulad-Alan et aux Rebaïa.— Le mot *Achîr*, en berbère *Yechîr*, signifie *griffe* et s'applique à de fortes positions militaires qui sont comme la *griffe* dont le vainqueur menace sans cesse le vaincu. C'est une appellation assez commune en Algérie. El-Idrîci place, avec raison, l'Achîr de Zîri *(Achîr-Zîri)* à une journée à l'Est du pays des Beni-Modjeber, ou *Moudjebeur* مجبر , où l'on vient d'installer le zmala des spahis, entre Csar-Bokhari et le confluent du Chelif et du Oued-Hokeum. — (*Note communiquée par M. Berbrugger.*)

des bœufs et des moutons contre les objets dont ils avaient besoin. Cet état de choses décida Zîri à battre monnaie. Il fit alors à ses troupes des dons considérables et leur affecta une solde régulière, de sorte que les pièces d'or et d'argent abondaient dans le public. Les peuplades nomades qui fréquentaient les environs consentirent à travailler la terre, et, comme Zîri les protégea contre les Zenata, il entretint ainsi l'inimitié qui régna entre ceux-ci et les Sanhadja.

Ayant confié le commandement d'Achîr à son frère, Makcen-Ibn-Menad, il partit pour le Maghreb et se présenta devant Djeraoua. Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, chef qui gouvernait dans cette ville au nom du prince oméïade, Abd-er-Rahman-[en-Nacer-] Ibn-Mohammed, souverain de Cordoue, vint au-devant de lui avec un riche cadeau, composé de belles esclaves et d'autres objets; puis, il lui adressa ces paroles : « Monseigneur ! j'ai » consenti à gouverner au nom des Oméïades dans le seul but » de me faire respecter des Zenata; et, puisque Dieu a amené » cette rencontre en vous conduisant ici, je me déclare votre » allié et votre serviteur dévoué. D'ailleurs, vous êtes mon » voisin et nous savons que l'épée du voisin est plus à » redouter que celle de l'homme qui demeure au loin ! » Zîri l'accueillit avec bienveillance et lui dit : « Si jamais un danger » te menace, écris-moi et j'enverrai mes troupes à ton se» cours. »

Dans la suite, Mouça se plaignit à Zîri de la tribu de Ghomara : « C'est, disait-il, une race impie qui profane les choses les plus » sacrées. Il vient de s'élever chez elle un faux prophète qui y » enseigne une doctrine abominable. » Zîri marcha donc avec lui contre les Ghomara et fit prisonnier l'homme qui se donnait pour prophète. Ce malheureux fut conduit à Achîr et interrogé par une commission de jurisconsultes : « Si tu es prophète, lui » dirent-ils, montre-nous la preuve de ta mission. » — « Mon » nom, répondit-il, est écrit dans le Coran. » — « Et quel est » ton nom? » — « Je m'appelle *Ha-mîm;* mon père se nommait » *Menn-Allahi* (*don de Dieu*) et nous lisons dans le Coran : » *Ha-mîm* (*est*) la révélation du livre de la part de Dieu

» *(min-Allahi)*, le puissant, le sage[1]. » Ces docteurs le déclarèrent digne de mort et le livrèrent au bourreau[2].

Une étroite amitié, dit notre historien, régna entre Zîri et [le khalife fatemide] El-Caïm. Elle eut pour cause la conduite de Zîri pendant que la ville d'El-Mehdïa fut bloquée par Abou-Yezîd. Ayant alors reçu d'El-Caïm une lettre dans laquelle ce prince lui exposa que les habitants souffraient toutes les horreurs de la disette, il y expédia cent charges de blé, escortées par deux cents cavaliers sanhadjiens et cinq cents esclaves nègres. Ce convoi pénétra dans El-Mehdïa, et El-Caïm en témoigna sa gratitude à Zîri en lui expédiant un cadeau dont la richesse surpassa toute idée et qui se composa, entr'autres choses, d'étoffes magnifiques, de chevaux de race et de selles ornées de pierreries.

---

[1] *Coran*, sourate, XL, verset 1.

[2] Comparez ceci avec le récit d'Ibn-Khaldoun, p. 143 de ce volume.

FIN DE L'EXTRAIT.

II.

HISTOIRE DES FATEMIDES.

Par Ibn-Khaldoun.

INTRODUCTION.

L'établissement de la dynastie des Fatemides fut le premier triomphe des Ismaïliens, l'une des nombreuses sectes hérétiques qui naquirent de bonne heure dans le sein de l'islamisme. *Chïïtes*, ou *partisans*, de la famille d'Ali, ils avaient pris les armes pour faire valoir le principe de l'hérédité du khalifat dans la descendance du gendre de Mahomet. Les chapitres suivants, renfermant une esquisse de l'histoire des quatre premiers khalifes fatemides, sont tirés de la partie encore inédite du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun et offrent de bons renseignements; mais, pour être lus avec avantage, ils exigent une certaine connaissance de la nature du khalifat et du caractère des sectes chïïtes. La notice que nous donnons ici, et dont nous avons emprunté les matériaux aux *Prolégomènes* de notre auteur et à d'autres ouvrages, fournira au lecteur les indications dont il pourra sentir le besoin.

DU KHALIFAT ET DES SECTES CHÏÎTES.

Les empires, dit Ibn-Khaldoun dans ses Prolégomènes, naissent de la nécessité où se trouvent les hommes de vivre en société. Il y a trois espèces d'empires : le despotisme (*molk*), le gouvernement réglé par des lois (*sïaça*), et le khalifat (*khilafa*). Dans le premier, le peuple travaille pour accomplir les projets et satisfaire les caprices d'un seul individu ; dans le second, il agit d'après certaines prescriptions établies par la raison humaine en vue des intérêts matériels seulement ; dans le troisième, il obéit à une loi promulguée par un législateur ayant une mission divine, loi par laquelle le bonheur des hommes est assuré dans la vie future ainsi que l'accessoire de ce bonheur, leur bien-être dans ce monde-ci. Le droit de faire exécuter la loi révélée appartient au législateur et ensuite à ses successeurs ou *khalifes*.

Le mot *khalifat* signifie *lieutenance ;* le khalife est lieutenant du législateur, revêtu de l'autorité spirituelle et temporelle ; son devoir est de maintenir la religion et de l'employer pour gouverner le monde. Son titre est *khalife du Prophète de Dieu* ; celui de *khalife* ou lieutenant *de Dieu* ayant été rejeté par Abou-Bekr et ne pouvant soutenir l'examen de la raison : en effet, *lieutenance* suppose l'absence du chef ; or, Dieu est présent partout et à tout instant.

Le titre d'*Émîr-el-Moumenîn (commandant des croyants)* appartient exclusivement au khalife. L'usage en fut introduit lors de l'avènement d'Omar : à l'exemple de son prédécesseur, Abou-Bekr, qui avait adopté le titre de *khalife du Prophète de Dieu*, Omar voulut d'abord prendre celui de *khalife du khalife du Prophète de Dieu*, mais, trouvant que cette formule renfermait une répétion incommode, répétition qui, avec l'avènement de chaque nouveau khalife, devrait s'augmenter par l'addition du même terme, il choisit pour lui et pour ses successeurs le titre d'*Emîr-el-Moumenîn*.

Le khalifat s'appelle aussi *imamat* et le khalife *imam (modèle, directeur, président)* ; car, de même que l'*imam* ordinaire dirige, pendant la prière, les mouvements des assistants par les siens, de même le *grand imam* ou *khalife* dirige la conduite de tous les vrais croyants.

Dans les premiers temps de l'islamisme, le khalifat était électif ; mais, après la mort d'Ali, gendre et quatrième successeur de Mahomet, les Oméïades de l'Orient usurpèrent cette dignité et la rendirent héréditaire dans leur famille. Ils conservèrent l'autorité depuis l'an 41 (661 de J.-C.) jusqu'à l'an 132 (750), quand elle leur fut enlevée par les Abbacides. Cette maison régna de 132 à 656 (1258), époque de la prise de Baghdad par les Tartars. Après cette catastrophe, un membre de la famille abbacide se réfugia en Egypte, pays qui était alors gouverné par la dynastie des Mamlouks bahrites, et y fut proclamé khalife. Lui et ses descendants conservèrent ce titre sans jamais pouvoir exercer la moindre autorité. En l'an 923 (1517), lors de la conquête de l'Egypte par le sultan ottoman, Selim I, les prérogatives du khalifat furent cédées au vainqueur et à ses héritiers par El-Motéwekkel, le vingt-unième khalife de la seconde lignée des Abbacides.

Selon Ibn-Khaldoun, qui rapporte l'opinion des anciens docteurs musulmans, il faut, pour être éligible au khalifat, réunir en soi cinq conditions :

1° Le savoir *(ilm)*;

2° La justice *(adala)*;

3° Les moyens d'action suffisants *(kifaïa)* pour exécuter ses décisions,

4° L'usage des cinq sens et des quatre membres du corps *(selama-t-el-hawass oua-'l-âdaï)*;

5° La parenté *(neceb)* avec les Coreich, tribu de Mahomet.

Cette dernière condition cessa d'être obligatoire quand les Coreich ne furent plus assez nombreux ni assez forts pour soutenir leurs khalifes.

Les docteurs hanefites déclarent que le khalife doit réunir les conditions suivantes :

1° L'islamisme ;

2° L'état d'homme libre ;

3° Le sexe masculin ;

4° L'état de la raison ;

5° L'âge de la majorité.

Dans les premiers siècles, l'unité du khalifat fut regardée comme un des principes essentiels de cette institution ; mais, lorsque la grande étendue de l'empire eut affaibli l'autorité souveraine, et l'eut empêchée de se faire sentir dans les provinces éloignées, les chefs qui s'emparèrent du pouvoir adoptèrent souvent le titre et les attributs du khalifat. Dans l'Occident, les derniers souverains oméïades, les Idrîcides, les Fatemides et les Almohades fournirent des exemples de cette usurpation. Il est vrai qu'une mesure aussi irrégulière paraissait être justifiée par l'intérêt du bien public, et elle avait même en sa faveur l'approbation de deux grands docteurs de l'islamisme, l'Ostad Abou-Ishac-el-Isferaïni[1] et l'Imam-el-Haremein, Abou-'l-Mâali-'l-Djoweini[2]. Il en est résulté que le titre de *sultan,* donné généralement aux princes qui exercent le pouvoir temporel, est quelques fois devenu synonyme de celui de khalife.

L'*imam* ou *khalife* devait-il être choisi par le corps des musulmans ou désigné par son prédécesseur ? Telle fut la question qui donna lieu aux guerres de succession et à la formation des sectes chîïtes.

Le mot *chiâ* signifie *compagnons*, *partisans*, *sectaires*; il est employé pour désigner les partisans d'Ali et de ses enfants. Les chîïtes, bien que formant plusieurs sectes, s'accordaient à déclarer :

---

[1] Docteur chafite mort, en Perse, l'an 418 (1027 de J.-C.).

[2] Ce docteur chafite, natif de la ville de Neïçapour, en Perse, mourut l'an 478 (1085).

1° Que l'*imamat* ne devait pas être électif ;

2° Que l'*imam* était impeccable ;

3° Que le premier *imam* fut désigné par le Prophète ;

4° Qu'Ali fut la personne choisie pour cet office.

A l'appui de ces principes ils citaient certains versets du *Coran* et certaines traditions relatives au Prophète ; mais leurs adversaires prétendaient qu'ils avaient donné à ces versets une fausse interprétation et qu'ils avaient allégué des traditions dont les unes étaient fausses et les autres nullement concluantes.

Les principales sectes chîïtes sont les *Zeidïa*, les *Keiçanïa*, les *Ithna-Acherïa*, les *Ismaîlïa* et les *Gholat*.

Les *Zeidïa*, partisans de Zeid, fils d'Ali, fils d'El-Hocein, fils d'Ali et de Fatema, déclaraient que l'*imamat* passa d'Ali aux enfants qu'il eut de Fatema, fille de Mahomet. Cette secte forma deux branches dont l'une eut pour principe que l'imam devait être désigné par son prédécesseur, et l'autre, que l'*imamat* était électif, mais sans pouvoir sortir de la descendance de Fatema. Les deux partis s'accordaient à enseigner que l'*imam* devait être savant, indifférent aux biens mondains, libéral, courageux, prompt à faire valoir ses droits par la force des armes.

Cette dernière condition fut la cause de plusieurs révoltes sous le khalifat des Oméïades et sous celui des Abbacides. Voici la liste des imams zeidiens :

Ali, fils d'Abou-Taleb,

El-Hacen, fils d'Ali,

El-Hocein, fils d'Ali,

Ali-Zein-el-Abedîn, fils d'El-Hocein,

Zeid, fils d'Ali, fils d'El-Hocein et fondateur de la secte. Il prit les armes à Koufa et fut vaincu et tué par les *Keiçanïa*.

Yahya, fils de Zeid, fut tué à Djouzdjan, après avoir légué l'imamat à

Mohammed, fils d'Abd-Allah, fils de Hacen, fils d'El-Hacen, petit-fils de Mahomet. Ce personnage, surnommé *En-Nefs-ez-Zekïa* (*l'âme pure*), prit le titre d'*El-Mehdi*, se révolta dans le Hidjaz et fut tué par les troupes d'El-Mansour, le khalife abbacide.

Ibrahîm, frère et successeur du précédent, se révolta à Basra et fut défait et tué par les troupes d'El-Mansour.

Mohammed, fils d'El-Cacem, fils d'Ali, fils d'Ali, fils d'Omar, frère de Zeid, fils d'Ali, leva l'étendard de la révolte à Talecan, fut vaincu et fait prisonnier par les tronpes du khalife El-Motacem.

Le Zendji, descendant d'Eïça, fils de Zeid, se souleva à Basra.

Idrîs, frère de Mohammed-Ibn-Abd-Allah et descendant d'El-Hacen, petit-fils de Mahomet, s'empara du Maghreb-el-Acsa et y fonda une dynastie.

El-Hacen-Ibn-Zeid, descendant du même El-Hacen, fonda un royaume dans le Taberistan.

El-Atrouch, autre descendant d'Ali, s'établit dans le Deilem.

Comme Zeid, fils d'Ali et fondateur de cette secte, avait fini par admettre la validité de l'imamat des *deux cheikhs*, Abou-Bekr et Omar, plusieurs de ses partisans répudièrent son autorité et obtinrent, pour cette raison, le sobriquet de Rafedites (*récusants*). Dans la suite on appliqua cette dénomination à toutes les sectes chîïtes. Zeid reconnaissait bien le mérite supérieur d'Ali, mais il persista néanmoins dans son opinion au sujet des *deux cheikhs*, « car, disait-il, on doit accepter le *préféré* quand même il s'en trouverait un *préférable*. »

Les *Keiçanïa* enseignaient que l'imamat passa des enfants de Fatema à un autre fils d'Ali, nommé Mohammed-Ibn-el-Hanefïa, parce qu'il avait pour mère une femme de la tribu de Hanîfa. Keiçan était client d'Ibn-el-Hanefïa. Une branche des Keiçanïa eut pour principe fondamental que l'imamat fut transmis par Ibn-el-Hanefïa à son fils, Abou-Hachem, lequel délégua son autorité à Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd-Allah, fils d'El-Abbas, oncle de Mahomet. De Mohammed l'imamat passa à son fils, Ibrahîm, surnommé pour cette raison, l'*imam*, et celui-ci légua ses pouvoirs à son frère Abd-Allah-es-Saffah, fondateur de la dynastie des Abbacides. On voit ici la raison qui décida Ibn-Khaldoun à compter les Abbacides au nombre des Chîïtes. Comme El-Abbas était petit-fils de Hachem, on donna à cette fraction de secte le nom de *Hachemites*.

Les *Imamïa (imamiens)* formaient deux sectes : les *Ithna-acherïa* et les *Ismaîlïa*. Les *Ithna-acherïa*, ou *Duodécemains*, comptent jusqu'à *douze* imams et s'*arrêtent* sur le dernier qu'ils prétendent être toujours vivant, mais invisible. On les appelle aussi *Ouakefïa* ou *Mouwakkefîn*, c'est-à-dire les gens *qui s'arrêtent* ou *qui arrêtent*. Voici la liste de leurs imams :

1° Ali, fils d'Abou-Taleb,
2° El-Hacen, fils d'Ali,
3° El-Hocein, fils d'Ali,
4° Ali-Zein-el-Abedîn, fils d'El-Hocein,
5° Mohammed-el-Baker, fils de Zein-el-Abedîn,
6° Djâfer-es-Sadek, fils d'El-Baker,
7° Mouça-el-Kadem, fils de Djâfer,
8° Ali-er-Rida, fils de Mouça,
9° Mohammed-et-Téki, fils d'Er-Rida,
10° Ali-el-Hadi, fils d'Et-Téki,
11° Hacen el-Askeri, fils d'El-Hadi,
12° Mohammed-el-Mehdi, l'attendu (*el-Montader*), fils d'El-Askeri.

Ce douzième imam n'avait que douze ans quand il entra dans un souterrain et n'en sortit plus. Selon les duodécemains, secte dont les doctrines prédominent encore en Perse, il reparaîtra lors de la fin des temps, pour remplir la terre de sa justice. Cet imam est le *Mehdi* ou *dirigé* que Mahomet a prédit et dont l'arrivée est toujours *attendue*.

Les *Ismaîlïa* ou *Ismaîliens* reconnaissent les six premiers imams de la liste précédente. Leur septième imam est Ismaîl, fils de Djâfer-es-Sadek; il fut désigné par son père comme successeur à l'imamat, mais il mourut avant lui. Leur huitième imam, Mohammed le caché (*El-Mektoum*), fils d'Ismaîl, fut le premier de leurs imams cachés, personnages qui ne se montraient jamais et qui se bornaient à transmettre leurs ordres au monde par la bouche de *daïs*, c'est-à-dire *inviteurs*. Cette classe d'hommes étaient les émissaires, agents politiques et missionnaires de l'imam. Djâfer-el-Mosaddec, fils du précédent, fut leur

second imam caché ; Mohammed-el-Habîb, fils de Djâfer, en fut le troisième et dernier. Obeid-Allah-el-Mehdi, fils d'El-Habîb, et leur onzième imam, se manifesta en Afrique, où il fonda la dynastie fatemide. El-Hacen-Ibn-Sabbah, un autre imam des Ismaîliens, fonda, en Irac, la dynastie des Assassins (*Hachîchïa*).

La doctrine de l'imam *caché* (*mektoum*, *baten*) procura aux Ismaîliens le nom de *Batenïa* (*Baténiens*). On les appelait aussi *Molheda* (*impies*), parce que leurs doctrines secrètes conduisaient à l'athéisme par l'infidélité.

L'incarnation de Dieu dans la personne de l'imam, la métempsychose, ou transmigration de l'âme de l'*imam* dans le corps de son successeur, les autres opinions, plus ou mois extravagantes, au sujet de l'excellence de ce personnage, ont mérité à plusieurs de ces sectes le nom de *Gholat* (*extravagantes*).

Dans l'*Exposé de la religion des Druzes*, par M. de Sacy, on trouvera une longue notice sur les chîïtes et sur leurs doctrines secrètes. L'histoire des douze imams de la secte des Duodécemains est racontée par M. Reinaud dans ses *Monuments arabes persans et turcs*, tom. I, page 329 et suiv.

§ Ier. — CROYANCES DES DUODÉCEMAINS [1].

Cette secte enseignait que l'imamat passa de Djâfer-es-Sadec à son fils Mouça-el-Kadem. Les révoltes suscitées par les *daïs* du nouvel imam obligèrent [le khalife] Haroun-er-Rechîd à le faire conduire de Médine à Baghdad pour y rester prisonnier, sous la garde de [Sindi-]Ibn-Chahek [2]. Mouça mourut en l'an 183 (799-800), empoisonné, dit-on, par des dattes que lui offrit Yahya-Ibn-Khaled [le barmekide, vizir d'Er-Rechîd]. Après lui, disent les partisans de cette famille, l'imamat dévolut à son fils,

[1] Les chapitres qui suivent sont tirés de la partie inédite de l'*Histoire universelle* d'Ibn-Khaldoun.

[2] Cet officier était prévôt de la maréchaussée (*saheb-es-chorta*) à Baghdad. — (Ibn-Khallikan, t. I, p. 318 de ma traduction.)

Ali-er-Rida (*l'agréé*); un des membres les plus respectés de la famille de Hachem [grand-père de Mahomet]. Er-Rida vivait dans l'intimité El-Mamoun, et en l'an 201 (816-7), il fut désigné par ce khalife comme héritier du trône, afin de mettre un terme aux révoltes que les *daïs* du parti chîïte excitaient de tout côté. El-Mamoun était alors en Khoraçan, d'où il ne rentra en Irac qu'après la mort de son frère El-Amîn [1]. Les partisans des Abbacides se recrièrent contre la nomination d'Er-Rida, et proclamèrent à Baghdad, le khalifat d'Ibrahîm-Ibn-el-Mehdi, oncle d'El-Mamoun. Celui-ci partit alors pour l'Irac, accompagné d'Ali-er-Rida, mais avant d'y arriver, il perdit son protégé : Ali mourut en chemin, l'an 203 (818-9), et fut enterré à Tous [2]. Quelques personnes disent qu'il fut empoisonné par El-Mamoun.

D'Er-Rida l'imamat passa à son fils Mohammed. El-Mamoun lui témoigna beaucoup de considération et lui donna sa fille en mariage, l'an 305. Mohammed mourut en 220 (835), et fut enterré dans le cimetière des Coreich [près de Baghdad]. Selon les Duodécemains, il eut pour successeur son fils Ali, surnommé El-Hadi (*le directeur*) et El-Djouad (*le noble*). Celui-ci mourut en 254 (868) et fut enterré à Koum [en Perse]. Ibn-Saîd (*voyez* tome I, p. 9, n. 1) dit que le khalife El-Motezz le fit empoisonner.

L'imamat passa d'Ali à son fils El-Hacen, auquel on donna le surnom d'El-Askeri parce qu'il naquit à El-Asker, ville qui porte aussi le nom de Serr-man-raa (*Samarra*). Lors de la mort de son père, il y fut retenu prisonnier, et il y mourut en 260 (873-4). Son corps fut déposé dans le mausolée qui renfermait celui de son père. Sa femme, qu'il laissa enceinte, donna le jour

---

[1] Ibn-Khaldoun aurait dû écrire : *après le détrônement d'Ibrahîm, fils d'El-Mehdî*, ce qui eut lieu en l'an 203 (818). Ce fut en 196 (811-2) qu'El-Amîn fut tué, à Baghdad, après avoir usurpé le trône.

[2] Tous était alors la capitale de la province de Khoraçan. Le *Mechhed*, ou tombeau, de l'imam Er-Rida en est éloigné de deux lieues. Les Chîïtes regardent ce temple comme plus vénérable que celui de la Mecque.— (Voy. *Monuments arabes*, *persans et turcs*, par M. Reinaud, t. I, p. 373.)

à un fils que l'on nomma Mohammed et que l'on retint prisonnier. Selon les rapports [des chîïtes], il entra, avec sa mère, dans la citerne (*serdab*) de la maison paternelle et ne reparut plus. Les chîïtes le regardent comme successeur de son père dans l'imamat, et ils lui donnent le titres d'*El-Mehdi* (*le dirigé*) et d'*El-Hoddja* (*l'argument, la preuve*). Ils croient qu'il vit encore et s'attendent à le voir reparaître un jour. Comme il était le douzième successeur d'Ali, ses partisans ont reçu le titre de *Duodécemains*. On en trouve à Médine, à El-Karkh [faubourg de Baghdad], à Es-Cham (*Damas*), à El-Hilla, et en Irac. La citerne dans laquelle il disparut est à El-Hilla, et nous avons entendu dire qu'encore aujourd'hui, les gens de cette secte y amènent chaque soir une monture toute caparaçonnée, et, qu'après la prière, ils prononcent à basse voix, les paroles suivantes : « Sors, ô imam, et » viens à nous ! Les hommes sont dans l'attente ; tous les êtres » demeurent interdits ; l'injustice remplit le monde ; la vérité en » a disparu. Sors et viens à nous ! Nous reconnaissons la grande » miséricorde de Dieu dans le souvenir qu'il nous a laissé de » toi [1]. » Ils répètent cette invocation jusqu'au moment où les étoiles commencent à paraître ; puis, ils se retirent pour recommencer le lendemain. Egarés par l'esprit de secte, ils ont la folie d'attendre le retour au monde d'une personne morte depuis des siècles.

§ II. — CROYANCES DES ISMAÏLIENS.

Les Ismaïliens comptent pour imam, après Djâfer-es-Sadec, son fils Ismaîl. Abou-Djâfer-el-Mansour [le khalife abbacide] l'ayant fait chercher, reçut du gouverneur de Médine une attestation portant qu'il avait cessé de vivre. Bien qu'Ismaîl mourut avant son père, ses partisans prétendent que l'imamat dévolut à

---

[1] L'on assure qu'encore aujourd'hui on tient un beau cheval toujours sellé et bridé dans les écuries du roi de Perse, afin que l'*imam attendu* ait une monture toute prête quand il fera sa seconde apparition.

lui et à ses enfants par le fait d'avoir été désigné par son père comme héritier de cette dignité; ils citent même à l'appui de leur opinion ce qui se passa quand Moïse désigna Aaron [comme grand-prêtre; la prêtrise resta dans la postérité d'Aaron] bien qn'il mourut avant son frère. Selon ces sectaires, la transmission de l'imamat ne peut pas rétrograder, car Dieu ne peut pas commencer une chose qui existe déjà. Ils disent aussi que Mohammed, fils d'Ismaîl, était le septième et dernier des *imams visibles* et le premier des *imams cachés*. Par le mot *cachés* ils veulent dire *qui se dérobent* [aux recherches de leurs ennemis] et qui manifestent leur autorité au moyen de *daïs* (*missionnaires, émissaires*). Selon eux, il y eut trois imams cachés, et la terre ne sera jamais sans posséder un imam, soit visible, soit caché, et descendu de l'un ou de l'autre de ces trois; aussi doit-il y avoir des personnes autorisées de proclamer les droits de l'imam. Ils comptent leurs imams par groupes de sept, nombre qui est celui des cieux et celui des planètes, et ils comptent les *nakîbs* (*lieutenants des imams*) par douze; reprochant aux chîïtes imamiens d'appliquer aux imams le nombre qui ne convient qu'aux *nakîbs*. Ils regardent Mohammed-*el-Mektoum* (*le caché*), fils d'Ismaîl, comme le premier des imams cachés: son fils Djâfer-el-Mosaddec est pour eux le second imam caché, et, Mohammed-*el-Habîb* (*le bien-aimé*), fils de celui-ci, est le troisième. Après Mohammed, ils font entrer en compte son fils, Obeid-Allah-*el-Mehdi* (*le dirigé*), fondateur de la dynastie [fatemide] en Ifrîkïa et en Maghreb, prince dont l'autorité fut établie chez les Ketama par Abou-Abd-Allah-*es-Chîî*.

Ces Ismaïliens sont le peuple qu'on appelle *Carmats*. Ils fondèrent, à Bahrein [en Arabie], une dynastie représentée par Abou-Saîd-el-Djennabi et ses descendants.

Un de leurs *daïs*, nommé Abou-'l-Cacem-el-Hocein-Ibn-Ferroukh-*Ibn-Haucheb*-el-Koufi, surnommé El-Mansour, travailla dans le Yémen en faveur de Mohammed-el-Habîb et puis, en faveur d'Obeid-Allah-[el-Mehdi], fils de celui-ci. Il avait d'abord été duodécemain; puis, ayant reconnu l'impuissance de ce parti, il adopta les opinions des Ismaïliens. Mohammed-el-Habîb

l'envoya en Yémen comme missionnaire (*daï*), sur la nouvelle que Mohammed-Ibn-Yâfor, roi de Sanâ, avait abdiqué le trône pour mener une vie de pénitence et de dévotion. Arrivé en ce pays, Ibn-Haucheb trouva, dans la ville d'Aden-Laa, des chîïtes appelés les Beni-Mouça, et obtint l'appui de leur chef, Ali-Ibn-el-Fadl le Yémenite. Mohammed lui annonça ensuite par écrit qu'il venait d'accorder à Obeid-Allah-[el-Mehdi] l'héritage de l'imamat, et il l'autorisa, en même temps, à faire valoir les droits de ce prince par les armes. Pour se conformer à cet ordre, Ibn-Haucheb propagea la doctrine ismaïlienne dans le Yémen, et, ayant rassemblé des troupes, il s'empara de plusieurs villes et se fixa dans Sanâ, d'où il chassa [la famille régnante] les Beni-Yâfor. De là il répandit ses *daïs* dans les provinces du Yémen, de Yémana, de Bahrein, du Sind, de l'Inde, de l'Egypte et du Maghreb. Ces missionnaires travaillèrent à gagner des prosélytes pour la cause du *membre agréé de la famille de Mahomet* (*er-Rida min al Mohammed*); mais ils ne firent connaître l'identité de ce personnage et [du fils] de Mohammed-el-Habîb, qu'après avoir vu rétablir l'autorité de leur maître dans le Yémen.

Abou-Abd-Allah-es-Chîï, émissaire de celui-ci, se rendit chez les Ketama. Arrivé en Ifrîkïa, il y trouva un grand nombre de Baténiens, secte dont les doctrines avaient été introduites dans ce pays par les *daïs* de Djâfer-es-Sadec. Ces croyances s'étaient propagées chez les tribus berbères et surtout chez les Ketama. Aussi, commença-t-il, ce *daï* du Mehdi, à enseigner ces principes, à les répandre et à les faire fructifier, de sorte qu'il put enfin accomplir sa tâche et proclamer la souveraineté d'Obeid-Allah.

§ III. — COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE OBEIDITE.

Obeid-Allah-el-Mehdi, premier souverain de cette dynastie, était fils de Mohammed-el-Habîb, fils de Djâfer-el-Mosaddec, fils de Mohammed-el-Mektoum, fils de Djâfer-es-Sadec. Telle est la filiation de ses aïeux, selon les historiens du Maghreb : telle est aussi la manière que le généalogiste Mohammed-Ibn-Asâd-el-Djouali expose l'origine de ce prince, dans son ouvrage sur la

famille des Mohenna, émirs de Médine. Parlant des Habîb, branche du Mohenna, il dit : « Au nombre des descendants » d'Ismaïl l'imam, on compte les Habîb, enfants de Mohammed, » fils de Djâfer, fils de Mohammed, fils d'Ismaïl ; de cette famille » est la souche d'une dynastie de khalifes, sur lesquels soit le » salut ! » On voit, par ce passage, qu'El-Djouali regardait les Fatemides-obeidites comme descendants de Mohammed-el-Habîb.

On ne doit tenir aucun compte des attaques dirigées contre cette généalogie par les gens de Cairouan [1] et d'autres lieux ; on ne doit, non plus, faire aucun cas de la déclaration dressée à Baghdad, sous le khalifat d'El-Cader, écrit dans lequel on contestait les titres des Obeidites à une origine aussi illustre et auquel on décida plusieurs docteurs très-éminents à souscrire leurs noms. [Tout cela ne peut avoir aucune autorité] puisque la lettre par laquelle El-Motaded invita [Ziadet-Allah]-Ibn-el-Aghleb, seigneur de Cairouan, et [Elîça-]Ibn-Midrar, prince de Sidjilmessa, à se saisir d'Obeid-Allah, qui venait de passer dans le Maghreb, est en elle-même une preuve qui confirme les prétentions des Obeidites [Fatemides] [2]. D'ailleurs, les poésies du *cherîf* Er-Rida sont positives à cet égard [3], et il ne faut pas

---

[1] On a déjà vu, t. I, p. 32, et t. II, p. 20, que sous le règne d'El-Moëzz le zîride, la population de Cairouan répudia la doctrine et l'autorité des Fatemides pour reconnaître la suprématie des Abbacides.

[2] La description topographique du Caire, par El-Macrîzi, renferme un chapitre qui rend plus clairement la pensée d'Ibn-Khaldoun. L'auteur égyptien prétend que si El-Motaded eût considéré Obeid-Allah comme un imposteur, il ne se serait pas donné tant de peine pour le faire arrêter. On peut voir la traduction de tout ce passage d'El-Macrîzi dans les *Druzes* de M. de Sacy, t. I, p. CCL, et dans la *Chrestomathie* du même orientaliste, t. II, p. 90 de la deuxième édition. Il faudrait des raisonnements plus concluants que ceux d'El-Macrîzi pour justifier les prétentions des Obéidites.

[3] Il ne faut pas confondre le Cherîf Mohammed-er-Rida, mort en 406 de l'hégire, avec son parent, l'imam Ali-er-Rida. Ibn-el-Athîr nous apprend qu'on n'osa pas insérer ces poëmes dans le recueil des pièces composées par le Cherîf, et il en cite un passage dans lequel ce poëte reconnaît, d'une manière positive, que les Fatemides de l'Egypte appartenaient à la famille d'Ali, gendre de Mahomet.

oublier que les individus dont les signatures furent apposées à la déclaration dressée à Baghdad, n'y témoignèrent que par ouï-dire, et l'on sait ce que cela vaut. Nous pouvons ajouter que la généalogie des Fatemides avait déjà subi, à Baghdad, depuis cent ans, les attaques des Abbacides, et que l'opinion publique s'y était formée sur celle de la cour. Aussi, un témoignage d'ouï-dire, témoignage purement négatif, fut tout ce qu'on put opposer à cette généalogie, et cela à une époque où l'état seul des choses offrait la preuve la plus évidente du contraire, puisqu'on reconnaissait l'autorité des Fatemides en plusieurs endroits et même à la Mecque et à Médine. Quant à ceux qui font descendre cette famille d'un juif ou d'un chrétien, qui lui assignent Meimoun-el-Caddah ou tel autre pour aïeul, nous dirons que cela seul suffit pour prouver la perversité et l'infamie de ces gens-là [1].

Les Obeidites [ou Fatemides] s'acquirent des partisans en Orient, dans le Yémen et en Ifrîkïa. La première manifestation faite en Afrique par cette famille fut l'arrivée des missionnaires El-Holouani et Abou-Sofyan. Djâfer-es-Sadec les y avait envoyés, disant que le Maghreb était un sol inculte qu'ils devaient défricher en attendant la venue de l'hommé chargé de l'ensemencer. L'un de ces agents s'établit à Mermadjenna et l'autre à *Souc-Djemar* [2], localités du pays des Ketama. Dès-lors, l'appel [en faveur de l'imam] se fit entendre dans toute cette contrée.

---

[1] Voy., à ce sujet, l'article d'El-Macrîzi dans la *Chrestomathie* de M. de Sacy, t. II, p. 88 et suiv., ainsi que le chapitre sur l'origine des Fatemides que cet illustre orientaliste a inséré dans son *Histoire des Druzes*. Il est à regretter que, dans ce même chapitre, les noms de tribus et de localités ne soient pas toujours exacts; on y lit, par exemple, *Modmadjinna*, à la place de *Mermadjenna*; *Beni-Soleiman*, à la place de *Beni-Sekyan*; *Bacarma*, pour *Belezma*; *Bandjas*, pour *Tidjes*; *Elaris*, pour *Laribus*; *Maskanaya*, pour *Meskiana*, etc. Ces fautes proviennent de l'incorrection des manuscrits dont M. de Sacy s'était servi.

[2] Le manuscrit d'En-Noweiri porte *Souc-Himar*. Il faut probablement changer la position d'un point et lire *Souf-Djemar*. Le premier mot de ce nom composé signifie *rivière* en langue berbère, le second est arabe et signifie *gravier*. C'est l'équivalent de *Ouadi-'r-Reml* (*rivière de sable*), le *Oued-Rommel* qui coule au pied de la ville de

Mohammed-el-Habîb se tenait à Selemïa, dans le territoire d'Emesse et y recevait les visites de ses partisans chaque fois qu'ils se rendaient en pèlerinage au tombeau d'El-Hocein [le troisième imam]. Mohammed-Ibn-el-Fadl, étant arrivé d'Aden-Laa, pour avoir une entrevue avec lui, fut renvoyé en Yémen avec Rostem-Ibn-el-Hocein-Ibn-Haucheb [1], afin d'y faire ouvertement un appel au peuple et de lui annoncer que le Mehdi allait paraître. En l'an 268 (881-2), les voyageurs partirent d'El-Cadicïa et, étant arrivés à Aden-Laa, vers l'époque où Mohammed-Ibn-Yâfor avait abdiqué le pouvoir, ils s'arrêtèrent chez les Beni-Mouça, partisans de leur imam, et proclamèrent le *Mehdi de la famille de Mahomet*. Ibn-Haucheb se rendit maître de presque tout le Yémen, et, après avoir pris le surnom d'El-Mansour (*le victorieux*), il construisit une forteresse sur la montagne de Laa et enleva Sanâ aux Beni-Yâfor. La mission dont il s'était chargé fut couronnée de succès, et ses émissaires se répandirent dans le Yèmen, Yémana, Bahrein, le Sind, l'Inde, l'Egypte et le Maghreb.

Un autre missionnaire de Mohammed-el-Habîb se nommait Abou-Abd-Allah-el-Hocein-Ibn-Mohammed-Ibn-Zékérïa [2]. On le désignait aussi par le titre d'*El-Mohteceb* (*magistrat de police*), parce qu'il avait remplit les fonctions de cette office à Basra. Quelques personnes disent que ce fut Abou-'l-Abbas-el-Mektoum, frère d'Abou-Abd-Allah, auquel on donnait ce titre. Abou-Abd-Allah s'était acquis le titre d'*El-Moallem* (*le précepteur*), parce qu'il avait d'abord enseigné les doctrines des Imamiens [duodécemains]. Mohammed-el-Habîb, auquel il s'attacha, reconnut en lui un homme fait pour le seconder, et l'envoya en Yémen afin de prendre les instructions d'Ibn-Haucheb et d'aller

---

Constantine. L'on sait, du reste, que Léon l'Africain donne à la rivière de Constantine le nom de *Sufgemare (Souf-Djemar)*.

[1] Ci-devant, p. 505, ce personnage est nommé Abou-'l-Cacem-el-Hocein.

[2] Les historiens donnent ordinairement à ce personnage le nom d'Abou-Abd-Allah-es-Chïï.

ensuite établir une mission chez les Ketama. Abou-Abd-Allah étudia avec assiduité sous Ibn-Haucheb, et, après avoir assisté aux séances [1] de ce maître et appris tout ce qu'il devait savoir, il se rendit à la Mecque avec les pèlerins du Yémen. Dans cette ville il rencontra plusieurs notables de la tribu de Ketama et se fit donner de nouvelles instructions par El-Holouani et Ibn-Bekkar. Parmi les Ketamiens qni étaient venus en caravane pour assister au pèlerinage, il fit la connaissance de Mouça-Ibn-Horeth, chef des Sekyan, branche de la tribu de Djemîla [ou Djîmela], Masoud-Ibn-Eïça-Ibn-Mellal, de la tribu de Messalta, Mouça-Ibn-Tekad et Abou-'l-Cacem-el-Ourfeddjoumi, confédéré des Ketama. Après avoir gagné leur amitié, il se mit à les entretenir des doctrines professées par les Chîïtes et, comme il montra une piété extrême et une grande abnégation de soi-même, il fit sur leurs esprits une profonde impression. Les fréquentes visites qu'il rendit à ces chefs, dans leur camp, furent aussi agréables pour lui que pour eux. Quand ils se disposèrent à partir pour leur pays, ils l'invitèrent à les y accompagner ; mais lui, qui tenait à cacher ses véritables projets, n'y donna son consentement qu'après avoir pris d'eux des renseignements sur leur peuple, leurs tribus, leur pays et le prince qui y gouvernait. Ils lui apprirent alors qu'ils n'obéissaient au sultan que par complaisance ; déclaration qui lui fit espérer un succès facile. Parvenus en Maghreb, ils évitèrent de passer par Cairouan et se dirigèrent, par le chemin du Désert, vers Soumana [2], ville où ils trouvèrent Mohammed - Ibn-Hamdoun-Ibn - Semmak , andalousien qui était allé s'y fixer, après avoir fait la connaissance et reçu les instructions d'El-Holouani. Cet émissaire accueillit Abou-Abd-Allah chez lui, et, à la suite d'un entretien qu'ils eurent

---

[1] Ces *midjlès* ou *séances*, étaient des réunions qui avaient lieu à certains jours, et où le *daï* suprême lisait aux initiés des écrits ou sermons qui avaient d'abord reçu l'approbation de l'imam, et dans lesquels les doctrines particulières de la secte étaient enseignées et développées. — (*Note* de M. de Sacy ; *Druzes*, t. I, p. CCLXXIV de l'Introduction.)

[2] Peut-être *Soumata*, village du Djerîd tunisien. Un manuscrit d'En-Noweiri porte effectivement cette leçon.

ensemble, il découvrit que son hôte était le missionnaire qu'on attendait. Les voyageurs s'étant alors remis en route accompagnés d'Ibn-Hamdoun, arrivèrent dans le pays des Ketama, en l'an 280 (893) [1]. Ils s'arrêtèrent à Ikdjan, ville située dans le territoire des Beni-Sekyan, branche de la tribu de Djemîla [2]. Mouça-Ibn-Horeith, chef de l'endroit, leur assigna un logement à Feddj-el-Akhyar *(le ravin des gens de bien)* [3], se conformant ainsi à une déclaration faite par le Mehdi et dont il eut connaissance. Cet imam avait annoncé qu'il serait lui-même obligé d'abandonner son pays, qu'il aurait pour défenseurs *les gens de bien* de son époque [4] et que leur nom serait un dérivé de la racine du verbe *ketem* *(cacher)* [5]. Une foule de Ketamiens se joignit à Abou-Abd-Allah ; leurs docteurs eurent des conférences avec lui et devinrent ses amis dévoués. Alors il leur déclara que l'imamat appartenait à un membre de la famille [de Mahomet], et il les invita à soutenir la cause de l'*agréé (er-rida)*. Les Ketamiens, en grand nombre, embrassèrent les doctrines du missionnaire, auquel ils donnèrent les noms d'*Abou-Abd-Allah-es-Chîi* et d'*El-Machreki* (*l'oriental*).

L'émir de l'Ifrîkïa, Ibrahîm-Ibn-Ahmed l'aghlebide, apprit les manœuvres d'Abou-Abd-Allah et lui envoya une lettre menaçante, à laquelle il reçut une réponse conçue en des termes outrageants [6]. Alors ses préfets, tels que Mouça-Ibn-Aïach, gouverneur d'El-Mecîla, Ali-Ibn-Hafs-Ibn-Asloudja, gouverneur

---

[1] Le manuscrit d'Ibn-Khaldoun porte 288 ; je suis l'autorité d'Ibn-el-Athîr, d'En-Noweiri et de l'auteur du *Baïan ;* mais je dois faire observer qu'El-Macrîzi donne la même date que notre auteur.

[2] La tribu de Djîmela ou Djemîla a donné son nom aux ruines romaines qui se voient à six lieues E. N. E. de Setîf.

[3] Cette localité doit être cherchée entre Djemîla, Setîf et Mîla.

[4] Le texte arabe porte : « que le Mehdi aurait une *hégire* et que les gens de bien seraient ses *ansars.* » C'est-à-dire : que son sort serait analogue à celui de Mahomet qui émigra (*hedjer*) de la Mecque et trouva des défenseurs *(ansar)* à Médine.

[5] Les Arabes font dériver le mot *Ketama* de *Kitman*, nom d'action du verbe *ketem*.

[6] Ces deux pièces sont rapportées par En-Noweiri.

de Setîf, et Haï-Ibn-Temîm, gouverneur de Belezma, portèrent la guerre chez les Ketama, dont les cheikhs craignaient extrêmement le pouvoir du souverain aghlebide. Quatre de ces chefs, Feth-Ibn-Yahya-el-Amîr le messaltien, Mehdi-Ibn-Abi-Kenaoua [1] le lehîcien, Carh-Ibn-Hairan l'addjanien et Temil-Ibn-Fahl le latanien se réunirent alors en conseil et prirent la résolution d'exiger de Baïan-Ibn-Saclab, chef des Beni-Sektan [Sekyan], l'extradition d'Abou-Abd-Allah, lequel se trouvait encore à mont Ikdjan ; ils lui annoncèrent aussi que son refus aurait les suites les plus fâcheuses. Plusieurs légistes auxquels Baïan soumit cette demande, déclarèrent qu'il fallait livrer cet agent de désordre ; mais la tribu de Djîmela prit la défense de son hôte et chassa ceux qui lui voulaient du mal. Les mêmes chefs renouvelèrent leurs démarches auprès de Baïan-Ibn-Saclab et parvinrent à s'en faire écouter ; mais Abou-Abd-Allah et ses partisans s'aperçurent du danger et se réfugièrent auprès d'El-Hacen-Ibn-Haroun. Ce chef les reçut à Tazrout [2], ville appartenant à sa tribu, les Ghasman. Les familles ketamiennes qui avaient prêté le serment de fidélité au missionnaire, ayant alors appris que les Ghasman s'étaient déclarés pour lui, s'empressèrent d'aller les joindre, de sorte que l'autorité de cet aventurier prit un grand accroissement.

Quelque temps après, Mahmoud-Ibn-Haroun chercha à enlever le commandement des Ghasman à son frère El-Hacen, et, pour mieux y parvenir, il se concerta avec son ami, Mehdi-Ibn-Abi-Kenaoua, afin de ruiner l'influence d'Abou-Abd-Allah. Une guerre eut donc lieu entre les Lehîça et les Ghasman et Abou-Abd-Allah, qui, jusqu'alors, s'était tenu caché, chargea El-Hacen de combattre pour lui. Mehdi fut tué par son frère Abou-Medîni, lequel prit alors le commandement des Lehîça et passa avec eux du côté d'Abou-Abd-Allah. Le reste des Ketama se rassembla pour combattre le chîïte et pour l'assiéger dans Tazrout. Sehel-Ibn-Foucach se rendit alors auprès de son beau-père Fahl-

[1] Variante : *Kenaza.*

[2] Tazrout est situé à deux ou trois lieues au sud-ouest de Mîla.

Ibn-Nouh, chef des Latana, afin de le décider à quitter le parti des coalisés et à faire la paix. Cette démarche n'eut aucun succès, et Abou-Abd-Allah, qui l'avait provoquée, marcha contre ses adversaires et les mit en fuite. Arouba-Ibn-Youçof-el-Melouchi se distingua par sa bravoure dans cette journée dont les suites furent très-importantes : tous les Ghasman, les Lehîça et même les tribus de Belezma se rangèrent sous le drapeau du vainqueur. Les Addjana vinrent aussi se joindre à lui, sous la conduite de Makînoun-Ibn-Debara et Abou-Zaki-Temmam-Ibn-Moarek. Feredj-Ibn-Kheiran, chef des Addjana, Youçof-Ibn-Mahmoud et Fahl-Ibn-Nouh, chefs des Latana, parvinrent à se réfugier dans Mîla. Feth-Ibn-Yahya rassembla tous les membres de sa tribu, les Messalta, qui reconnaissaient encore son autorité et se prépara au combat ; mais ses troupes furent mises en déroute par celles d'Abou-Abd-Allah, et les fuyards, qui s'étaient jetés dans Setîf, embrassèrent la cause du vainqueur. Feth-Ibn-Yahya, leur ancien chef, fut remplacé par Haroun-Ibn-Yahya, membre de la même tribu, et obligé de se réfugier chez les Addjîça. Un nouveau corps de troupes qu'il parvint à rassembler s'enferma avec lui dans une des places fortes de ce pays, mais leur asile fut bientôt assiégé et pris. Abou-Abd-Allah ayant alors réuni sous ses drapeaux les Addjîça, les Zouaoua et toutes les fractions de la grande tribu des Ketama, revint à Tazrout d'où il répandit ses émissaires dans tout le pays.

Pendant que les populations de la province faisaient leur soumission, les unes de bon gré, les autres contraintes par la force des armes, Feth-Ibn-Yahya se rendit à Tunis afin de porter l'émir aghlebide, Ibrahîm-Ibn-Ahmed, à se mettre en campagne. Le Chîïte s'empara alors de Mîla par la trahison d'un des habitants, et, en ayant tué le gouverneur, Mouça-Ibn-Aïach, il le remplaça par Abou-Youçof-Makînoun-Ibn-Debara-el-Addjani. Ibrahîm, fils de Mouça-Ibn-Aïach, parvint à joindre Abou-'l-Abbas l'aghlebide, fils d'Ibrahîm, qui se trouvait alors à Tunis, son père étant parti pour la Sicile. Abou-'l-Abbas avait déjà vu arriver Feth-Ibn-Yahya-el-Messalti, et lui avait promis des secours ; aussi fit-il partir sur-le-champ ces deux chefs, accom-

pagnés d'un corps de troupes sous les ordres de son fils Abou-'l-Khawal[1]. Cette expédition quitta Tunis en l'an 289 (902) et soumit les Ketama ; ensuite elle se dirigea sur Tazrout et mit en fuite les troupes qu'Abou-Abd-Allah avait concentrées auprès de la ville de Melouça[2]. Le Chîïte abandonna aussitôt la forteresse de Tazrout et courut s'enfermer dans Ikdjan. Abou-'l-Khawal marcha contre lui, après avoir démantelé Tazrout ; mais, à mesure qu'il s'avançait dans le territoire des Ketama, les difficultés s'augmentèrent et le découragement se mit alors parmi ses troupes. Ibrahîm, fils de Mouça-Ibn-Aïach, ayant été envoyé à la découverte du côté de Mîla, vit son détachement mis en déroute par les insurgés et eut beaucoup de peine à leur échapper et à rentrer au camp. La position d'Abou-'l-Khawal empira tellement qu'il évacua le pays des Ketama.

Abou-Abd-Allah établit alors sa demeure à Ikdjan, où il fonda une ville qu'il appela *Dar-el-Hidjra* (*maison de la retraite*), et, comme son pouvoir était devenu trop grand pour être méconnu, il rallia à sa cause une foule de tribus. Quelque temps après, El-Hacen-Ibn-Haroun cessa de vivre, et Abou-'l-Khawal, qui avait été placé par son père, Abou-'l-Abbas, à la tête d'une seconde expédition, envahit de nouveau le pays des Ketama. Cette tentative n'eut point de succès, et le prince aghlebide dut rétrograder vers une position d'où il pourrait mieux s'opposer au progrès de l'ennemi. Sur ces entrefaites eurent lieu la mort d'Ibrahîm-Ibn-Ahmed l'aghlebide et l'assassinat de son fils Abou-'l-Abbas. Zîadet-Allah prit alors le commandement de l'état et fit mourir Abou-'l-Khawal qu'il avait rappelé à Tunis. S'étant ensuite transporté à Raccada, il se plongea dans la débauche, pendant que l'autorité du Chîïte grandissait tous les jours et que les armées de cet aventurier envahissaient le territoire de l'em-

---

[1] En-Noweiri écrit ce nom *El-Ahouel* dans son histoire des Aghlebides (voy. t. I de notre ouvrage, p. 440); mais, dans son histoire des Fatemides, il emploie la même orthographe qu'Ibn-Khaldoun.

[2] La position de cette ville est inconnue. On peut supposer qu'elle n'était pas loin de Tazrout, du côté du sud.

pire. Ce fut vers cette époque qu'Abou-Abd-Allah annonça la prochaine apparition du Mehdi, et sa parole ne tarda pas à s'accomplir.

§ IV. — LE MEHDI ARRIVE EN MAGHREB ET EST EMPRISONNÉ A SIDJILMESSA. — IL RECOUVRE LA LIBERTÉ ET S'EMPARE DU POUVOIR.

Mohammed-el-Habîb étant près de mourir, légua l'imamat à son fils Obeid-Allah, et lui adressa ces paroles : « C'est toi qui » es le Mehdi ; après ma mort tu dois te réfugier dans un pays » lointain où tu auras à subir de rudes épreuves. » Quand la nouvelle de cet événement parvint aux missionnaires qui se trouvaient en Ifrîkïa et en Yémen, Abou-Abd-Allah chargea quelques Ketamiens d'aller annoncer au Mehdi le triomphe que Dieu leur avait accordé et de l'informer que l'on désirait sa présence en Ifrîkïa. Le bruit de l'apparition du Mehdi s'étant répandu partout, le khalife abbacide, El-Moktefi, ordonna des perquisitions pour le découvrir. Obeid-Allah s'enfuit alors de la Syrie et passa en Irac, d'où il se rendit en Egypte avec son fils Abou-'l-Cacem, qui était encore très-jeune, et avec quelques amis dévoués, accompagnés de leurs serviteurs. Il s'était d'abord proposé d'aller en Yémen; mais, ayant appris qu'Ali-Ibn-el-Fadl, le successeur d'Ibn-Haucheb, s'était très-mal conduit dans ce pays, il renonça à son projet et résolut d'aller trouver Abou-Abd-Allah dans le Maghreb. En quittant le Vieux-Caire, il se dirigea sur Alexandrie, d'où il se remit en route avec ses amis déguisés eu marchands. Eïça-en-Noucheri, gouverneur du Caire, avait déjà reçu une dépêche d'El-Moktefi, renfermant le signalement du fugitif et l'ordre d'aposter des agents partout, afin de l'arrêter. Il parvint effectivement à découvrir les voyageurs, mais ne pouvant constater leur identité malgré le soin qu'il avait mis à les interroger, il jugea convenable de les relâcher. El-Mehdi partit sur-le-champ et marcha à grandes journées jusqu'à Tripoli. Il avait emporté dans son sac de voyage plusieurs

livres de *Melahem* [1] qu'il tenait de ses ancêtres ; mais, pendant la route, ces volumes lui furent dérobés. L'on dit que son fils Abou-'l-Cacem se les fit rendre à Barca, lors de son expédition contre l'Egypte. Arrivé à Tripoli, il s'y arrêta et laissa partir les marchands qui composaient la caravane. Il envoya toutefois avec eux Abou-'l-Abbas, frère d'Abou-Abd-Allah-es-Chîï, auquel il avait donné l'ordre d'aller joindre ce missionnaire dans le pays des Ketama. Abou-'l-Abbas voulut s'y rendre, en passant par Cairouan ; mais, comme Zîadet-Allah l'aghlebide était déjà prévenu des mouvements du Mehdi et faisait subir à tous les voyageurs un interrogatoire sévère, il fut arrêté et questionné comme les autres. Ne pouvant rien tirer de lui, Zîadet-Allah le fit mettre en prison et envoya au gouverneur de Tripoli l'ordre de se saisir du Mehdi. Celui-ci échappa au danger et, passant près de Constantine, où il n'osa pas entrer, il continua sa route jusqu'à Sidjilmessa [2]. Elîçâ-Ibn-Midrar, souverain de cette ville, l'accueillit avec distinction ; mais, ayant ensuite appris par une lettre de Zîadet-Allah ou du Khalife El-Moktefi, selon un autre récit, que son hôte était le Mehdi dont les émissaires se donnaient tant de mouvement dans le pays des Ketama, il le fit mettre en prison.

La mort d'Abou-'l-Khawal qui, pendant quelque temps, avait tenu Abou-Abd-Allah en échec, permit à cet habile missionnaire de rallier tous les Ketama et de mettre le siége devant Setîf. Ali-Ibn-Djâfer-Ibn-Asloudja, gouverneur de cette ville, et son frère Abou-Habîb, y perdirent la vie ; mais Dawoud-Ibn-Habatha, personnage éminent de la tribu de Lehîça, lequel s'y était ré-

---

[1] On donne le nom de *Melahem* à de certains ouvrages dans lesquels on a rassemblé des prédictions touchant les révolutions des empires et autres graves événements. Consultez, à ce sujet, la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. II, p. 298 et suiv.

[2] Il évita de se rendre auprès de son missionnaire, Abou-Abd-Allah-es-Chîï, pour ne pas compromettre les jours d'Abou-'l-Abbas ; car Zîadet-Allah aurait alors acquis la certitude que celui-ci était effectivement l'une des personnes qu'il cherchait. — (*Ibn-el-Athîr.*)

fugié avec plusieurs autres chefs ketamiens, prit le commandement des assiégés. La place finit par capituler et fut ruinée de fond en comble par l'ordre d'Abou-Abd-Allah. Zîadet-Allah envoya alors une nouvelle expédition contre les Ketama. Cette armée, forte de de quarante mille hommes et commandée par Ibn-Hobaïch, membre de la famille des Aghleb, s'avança jusqu'à Constantine, et, s'y étant arrêtée, elle laissa aux Ketama le temps de se retrancher dans leurs montagnes. Ibn-Hobaïch alla ensuite leur livrer bataille près de la ville de Belezma, mais il essuya une défaite et dut rentrer à Cairouan après s'être réfugié dans la ville de Baghaïa.

Quelques Ketamiens, auxquels le Chîï avait donné l'ordre de porter au Mehdi la nouvelle de cette victoire, s'y prirent avec tant d'adresse qu'ils purent accomplir leur mission sans être découverts. Le Chîï marcha ensuite sur Tobna, en tua le gouverneur, Feth-Ibn-Yahya-el-Messalti, et obtint la possession de cette place après avoir accordé une amnistie aux habitants. De là il alla emporter d'assaut la ville de Belezma, mais il perdit en même temps celle de Dar-Melouwel ; une colonne de troupes que Zîadet-Allah avait envoyée contre lui sous les ordres de Haroun-et-Tobni, gouverneur de Baghaïa, étant venu ruiner cette place et en exterminer les habitants. Arouba-Ibn-Youçof, un des officiers du Chîï, essuya alors une défaite dans une rencontre avec Haroun, et mourut sur le champ de bataille. Bientôt après, Youçof-el-Ghassani, un autre général du Chîï, reçut à capitulation la ville de Tîdjist et permit à la garnison de se retirer dans Cairouan.

Pendant que les populations [de l'Ifrîkïa] souhaitaient le triomphe d'Abou-Abd-Allah à cause de sa clémence envers les vaincus et de son respect pour les traités, Zîadet-Allah recevait à toute heure les nouvelles les plus fâcheuses et vidait son trésor afin d'organiser une nouvelle armée et de réparer ses places-fortes. En l'an 295 (907-8), il se mit lui-même en campagne et marcha jusqu'à Laribus ; mais, n'osant pas risquer un combat, il écouta les conseils de son entourage, ramena ses troupes à Cairouan et chargea son parent, Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb, d'en

prendre le commandement et de se bien défendre dans cette forteresse. Le Chîï s'avança alors contre Baghaïa, qui capitula aussitôt, le gouverneur s'étant enfui à son approche, et de là il expédia un détachement qui prit Mermadjenna d'assaut et en tua le commandant. Encouragé par ce succès, il lança ses colonnes sur l'Ifrîkïa et dirigea plusieurs expéditions contre les Nefza et les autres Berbères. Les habitants de Tîfech lui firent leur soumission, et ayant ainsi mérité leur grâce, ils reçurent comme gouverneur Souab-Ibn-Abi-'l-Cacem-es-Sektaï ; mais Ibrahîm-Ibn-Abî-'l-Aghleb vint bientôt les faire rentrer sous la domination aghlebide. Le Chîïte rassembla alors une nombreuse armée et marcha sur Baghaïa d'où il alla s'emparer de Meskiana et de Tebessa. Il se dirigea ensuite vers El-Casrein, dans la province de Camouda, reçut les habitants de cette ville à composition et marcha sur Raccada. Pour détourner le danger qui menaçait Zîadet-Allah, danger d'autant plus grand que la garnison de cette place était peu nombreuse, Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb alla livrer bataille au Chîï et le contraignit à se réfugier dans Ikdjan. Étant alors rentré à Laribus, il donna à son adversaire l'occasion de mettre le siége devant Constantine. Les habitants de cette ville capitulèrent pour avoir la vie sauve et ceux de Cassa [1] imitèrent leur exemple. Le vainqueur se porta alors jusqu'à Baghaïa pour y laisser une garnison sous les ordres d'Abou-Mekdoula de la tribu de Djîmela, puis, il reprit la route d'Ikdjan. Ayant ensuite appris qu'Ibn-Abi-'l-Aghleb voulait profiter de son éloignement pour attaquer Baghaïa, il plaça un corps de de douze mille hommes sous les ordres de trois de ses officiers, Abou-'l-Medîni-Ibn-Ferroukh-el-Lehîci, Arouba-Ibn-Youçof-el-Melouchi et Redja-Ibn-Abi-Conna, en les chargeant d'aller couvrir la ville. Ces généraux repoussèrent Ibn-Abi-'l-Aghleb jusqu'au défilé d'El-Arar [2], où ils cessèrent la poursuite.

En l'an 296 (908-9) Abou-Abd-Allah le Chîï marcha sur La-

---

[1] Encore une ville dont la position est inconnue.

[2] Il y a un endroit de ce nom sur la route de Constantine à Batna.

ribus à la tête de deux cent mille hommes [1], et, ayant combattu Ibn-el-Aghleb pendant plusieurs jours, il le força à évacuer le camp où il s'était retranché et à prendre la route de Cairouan. Laribus fut livré à la fureur du soldat et le vainqueur s'était déjà avancé jusqu'à Camouda quand Zîadet-Allah quitta Raccada en toute hâte pour se rendre en Orient. Les palais de Raccada furent aussitôt mis au pillage, et les habitants de la ville coururent se refugier, les uns dans Cairouan et les autres dans Souça. Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb étant arrivé sur ces entrefaites à Cairouan, se rendit à la maison du gouvernement, convoqua les notables et les invita à le reconnaître comme souverain. Il leur demanda aussi des secours d'argent; mais, voyant qu'ils lui faisaient des difficultés et que la populace commençait à s'émeuter contre lui, il prit la fuite et courut rejoindre Zîadet-Allah.

Abou-Abd-Allah ayant appris le départ des Aghlebides, quitta Sebîba, où il se trouvait alors, et marcha sur Raccada. Son avant-garde, sous les ordres d'Arouba-Ibn-Youçof et de Hacen-Ibn-Abi Khanzîr, entra dans la place en proclamant une amnistie générale, et, en effet, un accueil plein de bienveillance fut accordé par le Chîï aux habitants de cette ville et à ceux de Cairouan. Dans le mois de Redjeb 296 (avril 909), Abou-Abd-Allah fit son entrée à Raccada, et, descendu au palais, il donna l'ordre de retirer son frère, Abou-'l-Abbas, de la prison où on le retenait. Par une amnistie qu'il fit alors proclamer, il ramena tous les fuyards qui avaient abandonné Cairouan [2]. Ensuite, il envoya de nouveaux gouverneurs dans les provinces de l'empire et parvint à en expulser les malfaiteurs qui y entretenait le désordre. Il partagea les maisons de la ville entre ses Ketamiens, fit réunir et mettre sous bonne garde les trésors et les armes que Zîadet-Allah y avait laissés et prit sous sa protection toutes les jeunes esclaves que ce prince n'avait pu emmener. Quand

---

[1] Ce chiffre est évidemment exagéré.

[2] Ibn-Khaldoun aurait dû ajouter que, peu de temps après la prise de Raccada, le Chîï occupa Cairouan.

les prédicateurs vinrent lui demander quel était le souverain au nom duquel ils devaient faire la prière, il ne leur désigna personne; mais, d'après ses ordres, on frappa des monnaies portant, sur une des faces, les mots *Hoddja-'t-Allah (la preuve de Dieu)*, et, sur l'autre, *tefarrac adâ Ollah (que les ennemis de Dieu soient dispersés)*. Sur les armes, il fit inscrire les mots *fi sebîl Illah* (*dans la voie de Dieu*), et il marqua les chevaux des mots *el-molk lillah* (*le royaume appartient à Dieu*). Il partit alors pour Sidjilmessa, afin de délivrer Obeid-Allah; mais, avant de se mettre en marche, il désigna son frère pour gouverner l'Ifrîkïa pendant son absence et il plaça auprès de lui le chef addjanien, Abou-Zaki-Temmam-Ibn-Temîm. Aussitôt qu'il se fut mis en campagne, une agitation extrême se répandit par tout le Maghreb : les Zenata s'étant empressés d'abandonner le pays qu'il devait traverser et d'offrir leur soumission. Elîçâ-Ibn-Midrar, souverain de Sidjilmessa, auquel il envoya une députation dans l'espoir de l'amener à un accommodement, en fit mourir tous les membres et sortit de sa ville pour livrer bataille. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, celle d'Elîçâ recula dans le plus grand désordre et il prit lui-même la fuite, suivi d'un petit nombre d'amis. Le lendemain, les habitants de Sidjilmessa allèrent au-devant du Chîï et l'accompagnèrent jusqu'à la prison où le Mehdi et son fils étaient enfermés. Les en ayant fait sortir, il prêta hommage au Mehdi et les fit monter à cheval; puis, il marcha à pied devant eux, ainsi que tous les chefs de tribu, et les conduisit ainsi au camp, en versant des larmes de joie. « Le voici, s'écria-t-il, le voici, votre seigneur! » Elîçâ tomba entre les mains des personnes envoyées à sa poursuite et fut mis à mort par l'ordre du chîïte.

Après avoir passé quarante jours à Sidjilmessa, les vainqueurs reprirent le chemin de l'Ifrîkïa, et le Chîï, en passant par Ikdjan, remit au Mehdi tous les trésors déposés dans cette ville. Ils arrivèrent à Raccada dans le mois de Rebiâ, 297 (déc. 909), et les habitants de Cairouan s'y rendirent aussi pour prêter le serment de fidélité au Mehdi. Ce prince étant ainsi parvenu au pouvoir, envoya des agents dans toutes les parties de l'empire

pour sommer les populations à reconnaître son autorité. Le petit nombre qui se refusa à cette invitation fut passé au fil de l'épée. Les principaux personnages parmi les Ketama reçurent en récompense de leurs services, des sommes d'argent, de belles esclaves et des commandements importants. Les bureaux du gouvernement s'organisèrent, les impôts commencèrent à rentrer régulièrement et, dans toutes les villes, s'installèrent des gouverneurs et d'autres fonctionnaires. Makînoun-Ibn-Debara-el-Addjani fut nommé au gouvernement de Tripoli, et El-Hacen-Ibn-Ahmed Ibn-Abi-Khanzîr à celui de la Sicile.

Débarqué à Mazera le 10 de Dou-'l-Hiddja 297 (août 910), Ibn-Abi-Khanzîr confia à son frère le gouvernement de Girgente et à Ishac-Ibn-el-Minhel l'office de cadi. En l'an 298, il traversa la mer et, débarqué sur le bord septentrional [du détroit de Messine], il établit son camp dans la Calabre, province du pays des Francs. Après y avoir répandu la dévastation, il revint en Sicile; mais, par ses actes tyranniques, il indisposa tellement les habitants [musulmans] de cette île qu'ils se jetèrent sur lui et le mirent en prison. El-Mehdi accueillit favorablement la lettre de justification qu'ils lui adressèrent et, ayant agréé leurs excuses, il remplaça Ibn-Abi-Khanzîr par Ali-Ibn-Omar-el-Beloui. Le nouveau gouverneur arriva à sa destination vers la fin de l'année 299.

§ V.— MORT D'ABOU-ABD-ALLAH-ES-CHÎÏ ET DE SON FRÈRE.

Obeid-Allah le Mehdi, se voyant maître de l'Ifrîkïa, résista à l'influence que les deux frères Abou-Abd-Allah-es-Chîï et Abou-'l-Abbas voulaient exercer sur son esprit; il ne leur permit même pas de se mêler de ses affaires. Par cette preuve de fermeté, il les blessa si profondément qu'Abou-'l-Abbas ne put dissimuler son mécontentement, malgré les conseils de son frère, et que celui-ci finit par en faire de même. Le Mehdi n'en voulut d'abord rien croire, et Abou-Abd-Allah lui ayant ensuite adressé des remontrances au sujet de sa trop grande familiarité avec le

peuple, conduite nuisible, disait-il, au respect dû à la souveraineté, il lui répondit avec beaucoup de douceur et de modération. Frappé, cependant, du morne silence avec lequel son ancien serviteur accueillit ses paroles, il sentit éveiller ses soupçons, et, dès ce moment, il resta aussi mal disposé pour Abou-Abd-Allah que celui-ci l'était pour lui. Abou-Abd-Allah se mit alors à semer les germes de mécontentement parmi les Ketama et à les exciter contre le Mehdi « qui, disait-il, s'était approprié les trésors d'Ikdjan sans leur en avoir accordé la moindre partie, et qui pourrait bien être ni l'imam impeccable, ni la personne pour laquelle ils avaient tant travaillé à soutenir les droits.» Cette déclaration troubla la confiance des Ketama, de sorte qu'ils chargèrent leur grand cheikh d'exposer au Mehdi les doutes qu'ils avaient conçus et de lui demander un miracle en preuve du caractère sacré qu'il s'attribuait. Le Mehdi y répondit en faisant mourir l'envoyé et, par cet acte, il fortifia tellement leurs soupçons qu'ils prirent la résolution de l'assassiner. Abou-Zaki-Temmam et plusieurs autres grands personnages de la tribu de Ketama entrèrent dans le complot. Pour déjouer cette conjuration, le Mehdi eut recours à la ruse : chacun de ces chefs reçut sa nomination au gouvernement d'une ville, et Abou-Zaki eut l'ordre d'aller prendre le commandement à Tripoli. Makînoun, le commandant de cette forteresse, avait déjà reçu ses instructions et, aussitôt qu'Abou-Zaki y fut arrivé, il lui ôta la vie. Ibn-el-Cadîm, qui avait autrefois servi Zîadet-Allah et que l'on soupçonnait d'avoir trempé dans le complot, fut aussi mis à mort et toutes les richesses qu'il tenait de son ancien maître passèrent entre les mains du Mehdi. Voulant alors se défaire d'Abou-Abd-Allah et d'Abou-'l-Abbas, ce prince autorisa les frères Arouba-Ibn-Youçof et Hobacha-Ibn-Youçof de les faire mourir. Dans le mois de Djomada 298 (janvier 911), ils rencontrèrent, auprès du château, les deux hommes qui devaient être leurs victimes; Arouba se jeta sur eux et quand le Chîï lui cria de s'arrêter, il répondit : « Celui à qui tu nous a ordonné d'obéir nous commande de te » tuer. » On dit que le Mehdi lui-même présida à l'enterrement

du Chîï et qu'il invoqua sur lui la miséricorde divine, déclarant, en même temps, que ce malheureux s'était laissé égarer par les conseils de son frère, Abou-'l-Abbas. Comme la mort de ces deux missionnaires excita une révolte parmi leurs partisans, le Mehdi monta à cheval et réussit à calmer les esprits. Une lutte sanglante, qui éclata ensuite entre les Ketamiens et les habitants de Cairouan, fut calmée de même par le Mehdi qui se rendit au milieu d'eux à cheval. A cette occasion, l'ordre fut donné aux missionnaires de ne plus faire des prosélytes parmi les gens de la basse classe et de mettre à mort plusieurs membres de la famille aghlebide qui étaient rentrés à Raccada après la fuite de Zìadet-Allah [1].

§ VI. — SUITE DE L'HISTOIRE DU MEHDI.

Le Mehdi désigna son fils, Abou-'l-Cacem-Nizar, comme successeur au trône, après s'être débarrassé du Chîï, et il accorda le gouvernement de Barca et des contrées qui en dépendent à Hobacha-Ibn-Youçof. Ambeça, frère de Hobacha, reçut le gouvernement du Maghreb et alla s'installer à Baghaïa. La ville de Tèhert, dont le Mehdi s'empara ensuite, fut placée sous le commandement de Dowas-Ibn-Soulat-el-Lehici. Plusieurs tribus ketamiennes ayant pris les armes pour venger la mort du Chîï, mirent à leur tête un enfant auquel ils donnèrent le titre de Mehdi ; ils prétendirent même qu'il était prophète et que le Chîï

---

[1] Pour d'autres détails sur la chute des Aghlebides et les exploits d'Abou-Abd-Allah-es-Chîï, voy. le chapitre sur l'origine de la dynastie des Fatimis, dans l'*Histoire des Druzes*, de M. de Sacy, t. I, p. CCXLVII et suiv. ; ainsi que *The Establishment of the fatemite Dynasty in Africa*, par M. J. Nicholson, *Tubingue*, 1840 ; traduit sur le manuscrit arabe de la bibliothèque de Gotha, n° 261. Il faudrait aussi consulter le texte arabe du *Baïan*, ouvrage dont le savant éditeur, M. Dozy, devrait bien nous donnner la traduction. — Pour l'histoire des Arabes de la Sicile, on a un long chapitre d'En-Noweiri, traduit en français, par J.-J.-A. Caussin. Cette traduction aurait besoin d'être revue et corrigée à l'aide du texte arabe.

vivait encore. Abou-'l-Cacem, fils du Mehdi, marcha contre eux, les tailla en pièces, tua l'enfant et revint auprès de son père dont il venait ainsi d'exécuter les ordres.

En l'an 300 (912-3), le peuple de Tripoli se révolta et chassa son gouverneur, Makînoun. Abou-'l-Cacem partit pour le châtier, d'après les ordres de son père, et, à la suite d'un long siége, il s'empara de la ville, passa au fil de l'épée une partie des habitants et frappa les survivants d'une contribution de trois cent mille pièces d'or.

L'année suivante, le Mehdi plaça ce même prince à la tête d'un corps de troupes ketamiennes et l'envoya contre la ville d'Alexandrie, en Egypte, pendant qu'une flotte de deux cents navires, parfaitement approvisionnée et commandée par Hobacha-Ibn-Youçof, partit pour la même destination. Abou-'l-Cacem soumit d'abord le pays de Barca et se rendit ensuite maître d'Alexandrie et de la province d'El-Faiyoum ; mais, à la suite de plusieurs combats qu'il eut à soutenir contre les troupes que le khalife El-Moctader y avait envoyées de Baghdad, sous la conduite de ses généraux, Tikîn et Mounès l'eunuque, il se vit forcé d'évacuer l'Egypte et de rentrer en Maghreb. Hobacha arriva avec sa flotte à Alexandrie, en l'an 202, et prit possession de la ville. Il marcha ensuite sur le Vieux-Caire ; mais, ayant perdu sept mille hommes dans le dernier des nombreux combats que Mounès lui livra, il s'empressa de repartir pour le Maghreb où il fut mis à mort par l'ordre du Mehdi. Cet acte de sévérité porta Arouba, frère de Hobacha, à lever l'étendard de la révolte et à rassembler une nombreuse armée composée de Ketamiens et d'autres peuples berbères. Ghaleb, affranchi du Mehdi, marcha contre les insurgés et les dispersa, après leur avoir tué beaucoup de monde. Dans cette bataille, Arouba et ses cousins perdirent la vie.

En l'an 304 (916-7), les habitants de la Sicile arrêtèrent leur gouverneur, Ali-Ibn-Amr, et choisirent pour chef Ahmed-Ibn-Corhob. Comme cet officier n'eut rien de plus pressé que de proclamer, dans cette île, la souveraineté du khalife abbacide El-Moctader, le Mehdi donna à El-Hacen-Ibn-Abi-Khanzîr le

commandement d'une flotte et l'envoya contre les rebelles. Cette flotte fut dispersée par celle d'Ibn-Corhob, et son chef périt dans le conflit. Quelque temps après, les Siciliens rétablirent l'ancien ordre de choses et envoyèrent Ibn-Corhob prisonnier en Ifrîkïa, où le Mehdi le fit immoler sur le tombeau d'Ibn-Abi-Khanzîr. Un nouveau gouvernenr, nommé Ali-Ibn-Mouça-Ibn-Ahmed, leur arriva alors de la part du Mehdi, amenant avec lui un corps de troupes ketamiennes.

La perspective du danger auquel l'empire serait exposé dans le cas où les Kharedjites [de l'Ifrîkïa] prendraient les armes, décida le Mehdi à fonder, sur le bord de la mer, une ville qui pût servir d'asile aux membres de sa famille. L'on rapporte, à ce sujet, qu'il prononça les paroles suivantes : « Je bâtirai cette » ville pour que les Fatemides puissent s'y réfugier pendant » une courte durée de temps. Il me semble les y voir, ainsi que » l'endroit, en dehors des murailles, où l'*homme à l'âne*[1] viendra » s'arrêter. » Il se rendit lui-même sur la côte afin de choisir un emplacement pour sa nouvelle capitale, et, après avoir visité Tunis et Carthage, il vint à une péninsule ayant la forme d'une main avec le poignet : ce fut là qu'il fonda la ville qui devait être le siége du gouvernement. Une forte muraille, garnie de portes en fer, l'entourait de tous les côtés, et chaque battant de porte pesait cent quintaux. On commença les travaux vers la fin de l'an 303 (juin 916). Quand les murailles furent élevées, le Mehdi y monta et lança une flèche du côté de l'occident. Faisant alors remarquer le lieu où elle tomba, il dit : « Voilà l'endroit » auquel parviendra l'*homme à l'âne* », voulant ainsi désigner Abou-Yezîd. Il fit tailler dans la colline un arsenal qui pouvait contenir cent galères (*chîni);* des citernes et des silos y furent creusés par son ordre ; des maisons et des palais s'y élevèrent et tout ce travail fut achevé en l'an 306 (918-9). Après avoir mené à terme cette entreprise, il s'écria : « Je suis maintenant » tranquille sur le sort des Fatemides ! »

---

[1] Il sera question de ce personnage plus loin.

L'année suivante, son fils, Abou-'l-Cacem mena une seconde expédition en Egypte. S'étant encore emparé d'Alexandrie, il se rendit maître de Djîza, d'Ochmounein et d'une partie considérable du Saïd [le Haute-Egypte]. Une lettre par laquelle il somma les habitants de la Mecque de faire leur soumission, demeura sans réponse, et bientôt il eut à combattre les troupes que l'eunuque Mounès, général d'El-Moctader, amena [de la Syrie] contre lui. Une suite de revers, la peste et le manque de vivres, réduisirent tellement son armée qu'il lui fallut opérer une prompte retraite en Ifrîkïa. Une flotte de quatre-vingts vaisseaux commandée par l'eunuque Soleiman et par Yacoub-el-Ketami, officiers d'une grande bravoure, se dirigeait d'El-Mehdïa à Alexandrie pour secourir Abou-'l-Cacem, quand elle fut rencontrée et brûlée, auprès de Rosette, par une escadre de vingt-cinq vaisseaux envoyée de Tarsus pour la combattre. Soleiman et Yacoub tombèrent au pouvoir de l'ennemi : le premier mourut en captivité, mais Yacoub parvint à s'échapper de la prison de Baghdad et à rentrer en Ifrîkïa.

En l'an 308 (920-1), le Mehdi envoya en Maghreb Messala-Ibn-Habbous accompagné de plusieurs chefs miknaciens. Messala attaqua le prince idricide, Yahya-Ibn-Omar-Ibn-Idrîs-Ibn-Idrîs, qui régnait à Fez, et le força à reconnaître la souveraineté du Mehdi. Ayant alors confié le gouvernement du Maghreb à Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, un des principaux chefs des Miknaça, il reprit le chemin de l'Ifrîkïa. L'année suivante, Messala envahit le Maghreb une seconde fois et le soumit en entier; puis, cédant aux invitations de son voisin, Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, il attaqua Yahya-Ibn-Idrîs, seigneur de Fez, le fit prisonnier, en ajouta les états à ceux de Mouça et mit fin à la puissance des Idrîcides dans le Maghreb. Ces princes, chassés du royaume de leurs pères, se réfugièrent dans le Rîf et la province de Ghomara, où ils fondèrent un nouvel empire, comme nous le raconterons ailleurs en parlant de la tribu des Ghomara[1]. Les Beni-Hammoud, ces descendants d'Ali qui s'emparèrent de Cordoue

[1] Voy. p. 145 de ce volume et t. I, p. 266.

[l'an 407-1016], lors de la chute des Oméïades espagnols, appartenaient aussi à la famille d'Idrîs. Messala tourna ensuite ses armes contre Sidjilmessa et installa son cousin dans cette ville, après en avoir tué le prince midraride qui y exerçait la souveraineté et qui avait repoussé la domination des Fatemides [1]. Il se mit à la poursuite des Zenata et leur livra plusieurs combats dans diverses parties du Maghreb, mais il tomba enfin sur le champ de bataille, frappé à mort par Mohammed-Ibn-Khazer, de la tribu des Maghraoua [2].

La perte de cet habile capitaine irrita vivement le souverain fatemide et le décida à envoyer contre les Maghraoua une nouvelle armée de Ketamiens. Mohammed-Ibn-Khazer mit ce corps en déroute, et, par l'éclat de sa victoire, il ébranla le Maghreb entier. Aussi, en l'an 315 (927-8), le Mehdi dut-il y dépêcher son fils Abou-'l-Cacem à la tête d'une colonne à laquelle les Ketama et les autres tribus partisans des Fatemides avaient envoyé leurs contingents. Ce prince refoula Ibn-Khazer dans le Désert, envahit les territoires des Mezata, des Matmata, des Hoouara et des autres peuples qui professaient les doctrines des Eibadites et des Sofrites. Passant ensuite auprès de Tèhert, capitale du Maghreb central, il s'avança toujours, pénétra dans le Rîf et s'empara de Nekour, ville maritime de cette région. Ensuite, il marcha sur Djeraoua, où il assiégea le prince idricide, El-Hacen-Ibn-Abi-'l-Aïch. Après avoir soumis les provinces du Maghreb, il effectua sa retraite sans opposition. En passant par l'endroit où s'élève maintenant la ville d'El-Mecîla, il y trouva les Beni-Kemlan, tribu hoouaride, et, comme il les croyait mal disposés pour le gouvernement de l'Ifrîkïa, il les transporta dans la plaine de Cairouan. Bientôt après, Dieu permit que cette tribu embrassât la cause d'Abou-Yezîd, *l'homme à l'âne*. Au moment

---

[1] Voy. t. I, p. 261.

[2] En l'an 313 (925-6), une flotte musulmane, sous les ordres de Salem-Ibn-Rached, quitta la Sicile, d'après les instructions du Mehdi, et fit une descente sur la côte de la Lombardie. Ensuite, elle alla débarquer des troupes dans la Calabre où elles portèrent la dévastation.

d'éloigner les Beni-Kemlan de leur pays, il y posa les fondations d'une ville qu'il nomma El-Mohammedïa et que l'on appelle maintenant El-Mecîla.

Ali-Ibn-Hamdoun-el-Andeloci, l'un des protégés de la cour des Fatemides, eut l'ordre de terminer la construction de cette place, et, quand il l'eut fortifiée et approvisionnée, il en reçut le commandement avec le titre de gouverneur du Zab. On verra plus loin qu'El-Mecîla fut très-utile au souverain fatemide, El-Mansour, par la résistance qu'elle offrit à Abou-Yezîd.

Ces événements furent suivis par la révolte de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, gouverneur de Fez et du Maghreb, qui abandonna le parti des Fatemides pour celui des Oméïades d'Espagne. Le Mehdi envoya contre lui Ahmed-Ibn-Isliten le Miknacien, un de ses principaux généraux. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Messoun, et la défaite des Miknaça força leur chef, Ibn-Abi-'l-Afïa, à sortir du Maghreb et à se réfugier dans le Désert. Ibn-Isliten s'en retourna aussitôt qu'il eut rétabli l'ordre dans le pays insurgé.

§ VII. — MORT DU MEHDI, OBEID-ALLAH, ET AVÉNEMENT DE SON FILS ABOU-'L-CACEM.

Obeid-Allah le Mehdi mourut dans le mois de Rebiâ premier 322 (février-mars 934) et dans la vingt-quatrième année de son khalifat. Il eut pour successeur son fils, Abou-'l-Cacem-Mohammed, surnommé *El-Caïm biamr Illah* (*qui maintient l'ordre de Dieu*), et appelé par quelques personnes Abou-Nizar. Le nouveau khalife ressentit un si vif chagrin de la mort de son père que, depuis cet événement, il ne monta plus à cheval, dit-on, excepté à deux occasions. Sous son règne eurent lieu plusieurs révoltes, dont celle d'Ibn-Talout le Coreichide. Cet aventurier souleva la province de Tripoli en se donnant pour le fils du Mehdi; il se présenta même devant Tripoli pour en faire le siége, mais, ayant laissé découvrir son imposture, il fut tué par les Berbères.

Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, encouragé par la mort du Mehdi, rentra dans le territoire du Maghreb, s'empara de toute cette région et donna le gouvernement de Fez à Ahmed-Ibn-Bekr-Ibn-Sehl-el-Djodami. Il s'occupait à assiéger les Idrîcides, princes du Rîf et de Ghomara, quand Meiçour l'eunuque arriva de Cairouan, à la tête d'une armée, enleva Fez à El-Djodami, se mit à la poursuite d'Ibn-Abi-'l-Afïa, lequel lui livra plusieurs combats dans un desquels il perdit son fils El-Bouri. Les Idrîcides du Rîf réunirent leurs forces à celles de Meiçour et l'aidèrent à à chasser du pays leur ennemi commun.

En l'an 324 (935-6), Meiçour reprit la route de Cairouan, après avoir accordé les états d'Ibn-Abi-'l-Afïa et les contrées voisines à El-Cacem-Ibn-Mohammed-Ibn-Idrîs, surnommé Kennoun, qui était alors chef de la famille des Idrîcides. Ce prince devint ainsi seigneur de tout le Maghreb, excepté Fez, et y fit reconnaître la souveraineté des Fatemides. Une flotte nombreuse, commandée par Yacoub-Ibn-Ishac, fut alors expédiée par Abou-'l-Cacem contre les côtes du pays des Francs. Cette armée répandit la dévastation dans ces contrées, enleva beaucoup de prisonniers, assiégea la ville de Gênes et s'en empara par une faveur spéciale de Dieu. Elle passa ensuite auprès de Sardaigne, île appartenant aux Francs, et y tua beaucoup de monde [1]; puis elle se dirigea vers les côtes de la Syrie et brûla les navires qui se trouvaient dans le port de Cæsarée [2].

---

[1] Voici en quels termes Ibn-el-Athîr rend compte de cette expédition : « En l'an 323, El-Caïm fit partir une flotte de l'Afrique pour attaquer le pays des Francs. Ses troupes s'emparèrent de la ville de Gênes et opérèrent ensuite une descente en Sardaigne où elles attaquèrent les habitants et brûlèrent un grand nombre de navires. Ensuite, la flotte alla incendier les navires qui se trouvaient dans les parages de la Calabre, et elle en revint saine et sauve. »

[2] Cette ville, située sur la côte de la Syrie, à douze lieues S. S. O. de St-Jean-d'Acre, appartenait alors à Ikhchîd-Ibn-Tordj, souverain de l'Egypte. — A la place de *Cœsarée (Caisarïa)*, le manuscrit porte *Carkicïa*, nom d'une ville située sur l'Euphrate.

Abou-'l-Cacem envoya ensuite son affranchi Zeidan contre l'Egypte. Cet officier se rendit maître d'Alexandrie ; mais il dut s'en éloigner et rentrer en Maghreb pour éviter une rencontre avec les troupes qu'El-Ikhchîd [souverain de ce pays] expédia contre lui du Vieux-Caire.

§ VIII. — HISTOIRE D'ABOU-YEZÎD LE KHAREDJITE.

Abou-Yezîd-Makhled était fils de Keidad, natif de Castîlïa. Il naquit dans le Soudan, où son père avait l'habitude de se rendre pour faire le commerce, et il passa sa jeunesse à Touzer, où il apprit le Coran et fréquenta les Nekkarïa, secte kharedjite que l'on désigne aussi par le nom de Sofrite. Séduit par leurs doctrines, il en devint le prosélyte ; puis, il alla tenir une école d'enfants à Tèhert. Quand le Chîïte marcha sur Sidjilmessa pour délivrer le Mehdi, Abou-Yezîd se retira à Takîous et y passa son temps à enseigner. Entraîné par le fanatisme, il déclara infidèles les personnes qui professaient la religion [orthodoxe] ; décidant que, par ce fait même, elles avaient encouru la peine de mort et la confiscation de leurs biens. Il posa aussi en principe l'obligation de se révolter contre le sultan.

En l'an 316 (928-9), il se mit à faire la police des mœurs et travailla à supprimer les abus qui portaient scandale à la religion. De cette manière il gagna tant de partisans qu'à la mort du Mehdi, il se vit assez fort pour lever l'étendard de la révolte. Ayant pris un âne pour monture et adopté le titre de *Cheikh des vrais croyants*, il se montra aux environs de l'Auras dont il somma les populations d'embrasser la cause d'En-Nacer, le prince oméïade qui régnait en Espagne. Secondé par une foule de Berbères appartenant à diverses tribus, il défit le gouverneur de Baghaïa qui était sorti pour l'attaquer, et alla de suite mettre le siége devant cette ville. N'ayant pu réussir dans cette tentative, il décampa et fit passer un écrit aux Beni-Ouacîn, tribu berbère de la province de Castîlïa, leur ordonnant de faire le siége de Touzer. On obéit à cette injonction, de sorte qu'en l'an

333 (944-5), Touzer fut complètement bloquée. Il reçut ensuite à composition les villes de Tebessa et de Mermadjenna. Ayant pris pour monture un âne gris dont un homme de Mermadjenna lui avait fait cadeau, il fut dès-lors appelé l'*Homme à l'âne*. Son habillement consistait en une chemise de laine, assez courte et à manches étroites. Ayant dispersé l'armée ketamienne établie près de Laribus, il pilla cette ville, la livra aux flammes et massacra toutes les personnes qui s'étaient réfugiées dans la grande mosquée. Un détachement de ses troupes s'empara de Sbîba et en tua le gouverneur.

Quand El-Caïm eut connaissance de cette révolte, il se borna à dire : « Sans aucun doute, cet homme s'avancera jusqu'au *mosalla* d'El-Mehdïa. » Il expédia alors des troupes à Cairouan et à Raccada ; il chargea Meiçour, l'eunuque, d'aller combattre le rebelle et dépêcha vers Bédja un corps d'armée sous les ordres de son affranchi Bochra. Abou-Yézîd attaqua celui-ci, l'obligea à se jeter dans Tunis, et mit le feu à Bédja après l'avoir livré au pillage. Les hommes et les enfants furent massacrés par son ordre, et les femmes réduites en esclavage. Se voyant soutenu par de nombreuses tribus berbères, il adopta l'usage des tentes, des drapeaux et de tout l'appareil de la guerre. Une armée que Bochra fit partir de Tunis pour le combattre fut mise en déroute ; Bochra lui-même s'enfuit de cette ville, et les habitants délaissés firent leur soumission au vainqueur et reçurent de lui un nouveau gouverneur. El-Caïm ayant alors appris qu'Abou-Yézîd marchait sur Cairouan, ordonna à Bochra d'aller le combattre et lui recommanda de se faire précéder par des éclaireurs. Le chef insurgé avait pris la même précaution, mais son armée fut mise en déroute, laissant les corps de quatre mille cavaliers sur le champ de bataille. Les prisonniers faits dans cette journée furent emmenés à El-Mehdïa et mis à mort.

Abou-Yézîd vint encore attaquer les troupes ketamiennes, en refoula l'avant-garde dans Cairouan, et, soutenu par une armée de cent mille hommes, cerna la ville de Raccada. Khalîl-Ibn-Ishac, gouverneur de la place, s'était attendu à voir Meiçour arriver quand l'ennemi fit son apparition, et, bien qu'il se trouvât

sans espoir de secours, il céda aux instances des habitants et tenta de faire lever le siége. Ses troupes marchèrent au combat, mais elles furent repoussées dans la ville et la laissèrent enlever d'assaut. Tout y fut livré au feu et au pillage. Dans le mois de Safer 333 (sept.-oct. 944), Cairouan fut prise et pillée par Aïoub-ez-Zouîli, l'un des chefs des insurgés, et Khalîl, le gouverneur, auquel on avait promis la vie sauve, fut mis à mort par l'ordre d'Abou-Yézîd. Les cheikhs de la ville allèrent implorer la merci du conquérant et obtinrent leur grâce et la cessation du pillage. Meiçour partit enfin pour attaquer les rebelles, et ayant su, par une lettre d'El-Caïm, que les Beni-Kemlan, tribu qui l'accompagnait, entretenaient une correspondance avec l'ennemi, il les chassa de son camp. Abou-Yezîd, auxquel cette peuplade vint aussitôt se rallier, marcha contre les troupes de son adversaire et les força à prendre la fuite. Les Beni-Kemlan tuèrent Meiçour et portèrent sa tête en triomphe à travers les rues de Cairouan.

Pendant qu'Abou-Yezîd faisait annoncer partout la nouvelle de cette victoire, El-Caïm se disposait à soutenir un siége [dans El-Mehdïa], et faisait entourer la ville d'un retranchement. Abou-Yezîd passa soixante-dix jours dans le camp de Meiçour, afin de laisser à ses détachements le temps de parcourir les contrées voisines et d'y faire du butin. Un de ces corps prit d'assaut la ville de Souça [1], et les autres portèrent la devastation dans toutes les parties de l'Ifrîkïa. Un petit nombre de malheureux, échappés à ce grand désastre, arriva dans Cairouan, sans habits ni chaussures; le reste étant mort de faim et de soif. El-Caïm appela alors à son secours les chefs des Ketama et d'autres tribus berbères, et il pria Zîri-Ibn-Menad, prince des Sanhadja, de lui amener des renforts. Ces chefs étaient encore à faire leurs préparatifs pour se mettre en marche quand Abou-Yezîd, ayant deviné leur intention, alla prendre position à cinq parasangs (*lieues*) d'El-Mehdïa. Les Ketama ayant su qu'il avait dis-

[1] Comme on lit plus loin qu'Abou-Yezîd assiégea la ville de Souça après sa tentative contre El-Mehdïa, il faut supposer que la première de ces forteresses avait été évacuée par lui et réoccupée par les Fatemides.

persé ses troupes dans les environs pour y porter le ravage, résolurent de l'attaquer à l'improviste. On était alors vers la fin de Djomada premier (19 janvier 945). Abou-Yezîd envoya à leur rencontre son fils El-Fadl qui venait de lui amener des renforts de Cairouan, et il le suivit de près avec le reste de l'armée. Les Ketamiens avaient déjà mis les troupes d'El-Fadl en pleine déroute, quand ils virent arriver l'armée d'Abou-Yezîd. A cet aspect ils prirent la fuite sans attendre le combat et se réfugièrent dans El-Mehdïa. Abou-Yezîd s'avança jusqu'à la porte de la ville [de Zouîla] et recula ensuite, afin d'en commencer l'attaque quelques jours plus tard. Arrivé alors au bord du retranchement, il en chassa le corps de nègres qui le défendait et, longeant la muraille, il suivit [le bord de] la mer et entra dans le *mosalla* qui était à une portée de flèche d'El-Mehdïa. Les Berbères qui attaquaient la ville du côté opposé venaient de reculer devant une sortie faite par les Ketama; Zîri-Ibn-Menad allait arriver, aussi, Abou-Yezîd résolut-il de passer devant la porte d'El-Mehdïa afin de tourner Zîri et les Ketamiens. Les habitants de Zouîla l'ayant reconnu, coururent aux armes pour le repousser et le mirent dans un péril d'où il eut de la peine à se tirer. Il regagna enfin son ancienne position et y trouva ses soldats aux prises avec le corps de nègres[1]. Son arrivée redoubla le courage de ses partisans et amena la retraite de leurs adversaires. Il s'éloigna alors à une petite distance de la ville et se fortifia dans un camp retranché. Une foule immense de Berbères lui étant arrivée du pays des Nefouça, du Zab et du fond du Maghreb, il serra la ville de près, et, vers la fin du mois de Djomada [2e], il livra un assaut avec tant d'acharnement qu'il faillit y perdre la vie. D'après son ordre écrit, le gouverneur de Cairouan lui envoya toutes ses troupes disponibles. Vers la fin de Redjeb

---

[1] La ville d'El-Mehdïa occupait l'extrêmité d'une péninsule; le faubourg de Zouîla en était situé à l'occident, sur la terre ferme, et touchait des deux côtés à la mer; entre la ville et le faubourg, se trouvait un terrain découvert, large d'une ou deux portées de flèche, et, près d'une extrêmité de ce terrain, se voyait un local qu'on avait disposé pour servir de *mosalla*. (Voy. t. I, p. 372.)

(19 mars 945), lors de l'arrivée de ce renfort, il renouvella l'attaque, mais il dut se retirer après un combat qui lui coûta beaucoup de monde ainsi qu'aux Fatemides. Dans les derniers jours du mois de Choual (milieu de juin), il livra un quatrième assaut qui manqua comme les autres. Etant alors rentré dans son camp, il bloqua la ville si étroitement que les habitants finirent par s'enfuir de tous les côtés, après avoir mangé leurs chevaux et même des cadavres. Resté seul avec ses soldats, El-Caïm fit ouvrir les dépôts de blé que le Mehdi avait eu la précaution de former, et il en distribua le contenu aux troupes de la garnison. Une armée ketamienne qui s'était rassemblée à Constantine fut dispersée, vers cette époque, par un corps d'Ourfeddjouma qu'Abou-Yezîd avait envoyé contre elle. Comme de toutes parts les Berbères accoururent pour se ranger sous ses drapeaux, il se trouva en mesure de [faire] bloquer la ville de Souça ; mais la conduite immorale que, depuis quelque temps, il affichait publiquement, finit par scandaliser ses alliés. Cédant à l'indignation et à la jalousie mutuelle qui les animaient, les tribus berbères refusèrent de lui obéir plus longtemps et s'en allèrent chacune chez elle. Cette contrariété l'obligea à rentrer dans Caironan, où il arriva l'an 334 (945-6). Tout ce qu'il avait laissé dans son camp tomba entre les mains de la garnison d'El-Mehdïa.

Les excès auxquels les Berbères se livrèrent dans les villes et dans les campagnes de l'Ifrîkïa devinrent à la fin si intolérables que les habitants de Cairouan prirent les armes contre eux et reconnurent de nouveau l'autorité d'El-Caïm. Aïoub, fis d'Abou-Yezid, répara cet échec en attaquant, de nuit, le camp d'Ali-Ibn-Hamdoun qui venait d'El-Mecîla [au secours des Fatemides], et en dispersant les troupes de cet officier. Il marcha ensuite sur Tunis, mais il eut à livrer plusieurs combats aux troupes qu'El-Caïm expédia contre lui, et, à la suite d'une dernière défaite, il se dirigea sur Cairouan. Ceci se passa en l'an 334. Son père l'envoya alors contre Ali-Ibn-Hamdoun qui s'était retiré dans El-Mecîla. L'on se battit à plusieurs reprises avec des alternatives de succès et de revers, mais Aïoub réussit enfin à prendre la ville en

se ménageant des intelligences parmi les habitants. Ibn-Hamdoun s'enfuit dans le pays des Ketama, rassembla les guerriers de cette grande tribu et alla camper à Constantine. De là il expédia une partie de ses troupes contre les Hoouara, mais, au moment où cette tribu subissait le châtiment de ses méfaits, elle reçut le secours que lui envoya Abou-Yezîd. Ce renfort ne put cependant pas empêcher Ibn-Hamdoun d'enlever aux Hoouara les villes de Tîdjest et de Baghaïa. Dans le mois de Djomada second de la même année (janv.-févr. 946), Abou-Yezîd se rendit à Souça pour y assiéger la garnison qu'El-Caïm y avait installée.

§ IX. — MORT D'EL-CAÏM ET AVÈNEMENT DE SON FILS EL-MANSOUR.

Abou-'l-Cacem-el-Caïm-Mohammed, fils d'Obeid-Allah, mourut en l'an 334 (946) [à El-Mehdïa], pendant le siége de Souça par Abou-Yezîd. Avant de rendre le dernier soupir, il désigna comme héritier du trône son fils Ismaîl. Ce prince, auquel on donna le surnom d'El-Mansour (*le victorieux*), tint secrète la mort de son père afin d'empêcher Abou-Yezîd de tirer profit d'un événement aussi grave. Tant que le siége dura il s'abstint de prendre le titre de khalife, il empêcha de changer les inscriptions des monnaies et des drapeaux, et il ne permit pas que la prière publique fût célébrée en son nom. Ces changements n'eurent lieu qu'après la chute d'Abou-Yezîd.

§ X. — SUITE DE L'HISTOIRE D'ABOU-YEZÎD. — SA MORT.

Abou-Yezîd avait réduit la ville de Souça à la dernière extrémité quand El-Caïm mourut. Le premier soin d'Ismaîl-el-Mansour fut d'équiper la flotte qui stationnait à El-Mehdïa, et de l'envoyer à Souça pour y déposer des vivres, des troupes et des

approvisionnements de guerre. Rechîc, secrétaire d'état, et Yacoub-Ibn-Ishac eurent le commandement de cette expédition. Aussitôt après leur départ, El-Mansour se mit en campagne; mais, cédant aux instances de ses officiers, il revint sur ses pas. La garnison de Souça, aidée par les troupes que la flotte y avait débarquées, fit une sortie contre Abou-Yezîd, tailla en pièces ses troupes, livra leur camp au feu et au pillage. Les fuyards cherchèrent à se réfugier dans Cairouan, mais les habitants leur fermèrent la porte de la ville. Abou-Yezîd se dirigea alors vers Sbîba, emmenant avec lui le gouverneur qu'il avait installé dans Cairouan et que les habitants venaient d'expulser. Ceci se passa dans le mois de Choual 334 (mai-juin 946).

Après le départ de ce chef, El-Mansour arriva dans Cairouan et accorda une amnistie aux habitants; il respecta même les femmes et les enfants d'Abou-Yezîd qui y étaient restés, et il leur accorda des pensions pour leur entretien. Une division de son armée sortit alors pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, mais elle fut attaquée et mise en déroute par un détachement qu'Abou-Yezîd avait mis en campagne pour découvrir ce qui s'y passait. Ayant de nouveau raffermi son autorité par cette victoire, Abou-Yezîd rassembla assez de troupes pour faire le siége de Cairouan. El-Mansour retrancha son armée et attendit l'assaut : dès le premier jour, la fortune se déclara pour lui, dans le second, il attaqua l'ennemi avec avantage et conserva sa position jusqu'à ce qu'il eut rallié les secours qui lui arrivaient d'El-Mehdïa et de Souça. Découragé par cette vigoureuse résistance, Abou-Yezîd s'éloigna, vers la fin du mois de Dou-'l-Hiddja; puis, au bout de quelque temps, il revint à la charge. Dans les combats qui s'ensuivirent, les revers balançaient les succès; mais enfin, El-Mehdïa et Souça se virent encore sérieusement menacées par les troupes de cet aventurier. Pour le décider à la retraite, El-Mansour lui rendit ses femmes et ses enfants, auxquels il donna de riches cadeaux; il s'attendait alors à quelque répit, puisqu'Abou-Yezîd lui avait promis, sous foi de serment, qu'il décamperait; mais au 5 Moharrem 335 (août 946), il s'en vit attaquer de nouveau. Bien que, dans les pre-

miers jours, la fortune ne le favorisât guère, il réussit, le 15 du même mois, à prendre sa revanche.

Ayant placé les Berbères à l'aîle droite de son armée et les Ketama à l'aîle gauche, il se tint lui-même au centre avec ses propres troupes. Abou-Yezîd commença la bataille par une charge contre l'aîle droite, et, après l'avoir culbutée, il essaya d'enfoncer le centre. Comme El-Mansour demeura inébranlable, le combat se soutint avec acharnement; enfin, l'armée du prince fatemide chargea comme un seul homme, renversa les rangs des insurgés, s'empara de leurs bagages et tua tant de monde que le nombre des têtes apportées à Cairouan et livrées aux enfants de la ville pour leur servir de jouets, montait à dix mille. Abou-Yezîd s'enfuit du champ de bataille et tâcha de se réfugier dans Baghaïa, mais les habitants refusèrent de lui ouvrir les portes. Il tenta alors d'y mettre le siége, mais l'approche d'El-Mansour l'obligea à décamper. Ce prince était parti de Cairouan dans le mois de Rebiâ premier [octobre 946], après y avoir laissé comme lieutenant Merah l'esclavon, et bientôt après, il parut devant Baghaïa. Chaque fois que son adversaire se dirigeait vers une forteresse, il l'y avait déjà dévancé, et arrivé à Tobna, il reçut une communication importante de Mohammed-Ibn-el-Kheir, seigneur du Maghreb central et partisan d'Abou-Yezîd. Ce chef, qui commandait aux Maghraoua, sollicita et obtint d'El-Mansour sa grâce pleine et entière à la condition d'aider à la poursuite des rebelles. Abou-Yezîd se trouvait chez les Beni-Berzal, tribu qui professait les doctrines des Nekkarïa, quand l'approche d'El-Mansour fut annoncée. Il passa dans le Désert et reparut bientôt après dans le pays des Ghomert. Là encore il se rencontra avec El-Mansour, et, ne pouvant soutenir la charge impétueuse que ce prince dirigea contre lui, il s'enfuit vers le Salat. Poursuivi à travers les précipices et les défilés de cette montagne, il se jetta encore dans le Désert, et El-Mansour, sachant que son adversaire ne pouvait atteindre le Soudan à cause des solitudes affreuses qu'il lui aurait fallu traverser, rentra chez les Ghomert pour l'y attendre, pendant que les bandes de Khazer marchaient sur la piste des fuyards. Arrivé dans le pays des

Sanhadja, au milieu des Ghomert, El-Mansour fut accueilli avec de grands honneurs par le chef sanhadjien, Zîri-Ibn-Menad. Une maladie l'ayant contraint à s'arrêter dans cette contrée, Abou-Yezîd profita d'une si favorable occasion et vint mettre le siége devant El-Mecîla. Au 1er Redjeb 335 (fin de janvier 947), El-Mansour se trouva assez bien portant pour aller au secours de cette ville et refouler l'ennemi dans le Désert. Abou-Yezîd voulut alors se rendre dans le Soudan, mais les Beni-Kemlan refusèrent de l'y accompagner, et il se trouva obligé de se jeter avec eux dans les montagnes des Kîana et des Adjîça. Le 10 du mois de Châban (6 mars), il se vit bloqué dans ses retranchements et en sortit pour repousser les assaillants; mais, ayant essuyé un nouveau revers, il prit la fuite pendant que ses partisans et même ses fils mettaient bas les armes. Poursuivi par quelques cavaliers, il fut atteint d'un coup de lance qui le jeta au bas de de son cheval. Ses amis vinrent à son secours et une mêlée s'ensuivit dans laquelle plus de dix mille hommes perdirent la vie. Parvenu encore à s'échapper, il occupa une position tellement escarpée qu'aucun moyen de retraite ne lui resta. El-Mansour, qui n'avait cessé de le poursuivre depuis le commencement de Ramadan (fin de mars), l'attaqua vivement, mit ses partisans en déroute, s'empara de leurs bagages et les força à se réfugier sur les cîmes de la montagne. Ils s'y défendirent encore en lançant des pierres sur leurs adversaires, et bientôt, les combattants se trouvèrent tellement rapprochés qu'ils purent se battre corps à corps. La nuit vint mettre fin à ce conflit sanglant et Abou-Yezîd s'enferma dans le château de Kîana. Tous les Hoouara qui l'avaient accompagné jusqu'à ce moment, prirent le parti de faire leur soumission. El-Mansour attaqua le château à plusieurs reprises et parvint à y mettre le feu. De tous les côtés on massacra les compagnons d'Abou-Yezîd qui tâchaient de s'échapper, et, pendant ce temps, les enfants de ce chef intrépide se tenaient dans le château. A l'entrée de la nuit, El-Mansour fit mettre le feu aux broussailles, afin de mieux découvrir les personnes qui chercheraient à s'évader; mais, au point du jour, les amis d'Abou-Yezîd firent une sortie et frayèrent un passage à leur

chef à travers les rangs des assiégeants. Les troupes d'El-Mansour les eurent bientôt atteints, et Abou-Yezîd, affaibli par sa blessure, glissa des bras des trois hommes qui l'emportaient et tomba dans un précipice. Il en fut retiré vivant et déposé aux pieds d'El-Mansour, qui se prosterna pour remercier Dieu. Dès ce moment Abou-Yezîd resta en détention auprès du prince fatemide, et vers la fin de Moharrem 336 (août 947), il mourut de ses blessures. Son cadavre fut écorché et sa peau, remplie de paille, fut placée dans une cage pour servir de jouet à deux singes qu'on avait dressés à ce métier. El-Mansour prit alors la route de Cairouan pour se rendre à El-Mehdïa[1].

Fadl, fis d'Abou-Yezîd, alla trouver Mâbed-Ibn-Khazer et marcha avec lui contre Tobna et Biskera ; mais ils durent se jeter dans les montagnes de Kîana pour échapper à la poursuite d'El-Mansour. Chafê et Caïcer, affranchis de ce monarque, conduisirent une armée contre eux, et Zîri-Ibn-Menad assista à cette expédition avec sa tribu, les Sanhadja. Les deux rebelles finirent par prendre la fuite, leurs partisans se dispersèrent et El-Mansour rentra enfin à Cairouan.

§ XI. — SUITE DE L'HISTOIRE D'EL-MANSOUR.

Dans le mois de Safer 336 (août-sept. 947), El-Mansour marcha contre Hamîd-Ibn-Isliten, gouverneur du Maghreb, qui, ayant cessé de reconnaître l'autorité des Fatemides, venait de mettre le siége devant Tehert après avoir proclamé dans cette province la souveraineté des Oméïades espagnols. Arrivé à Souc-Hamza, il y fit halte pour rallier les Sanhadja de Zîri-Ibn-Menad. Des renforts lui étant arrivés de tous les côtés, il alla délivrer Téhert. Hamîd courut s'embarquer à Ténès et se rendit à Cordoue, auprès d'En-Nacer, le souverain oméïade.

Pendant son séjour à Tèhert, El-Mansour nomma Yala-Ibn-Mohammed l'ifrénide au gouvernement de cette ville et accorda à

---

[1] Dans le tome III, se trouve encore un chapitre sur Abou-Yezîd.

Zîri-Ibn-Menad le commandement général des Sanhadja et de toute la région occupée par ce peuple. Ensuite, il tourna ses armes contre les Louata, et, les ayant refoulés dans le Désert, il occupa une position qui dominait la vallée du Mînas. Là, se voyaient trois montagnes dont chacune était couronnée d'un château en pierres de taille, et, sur la face d'un de ces édifices, on remarqua une large pierre portant une inscription. El-Mansour la fit interpréter et apprit que le sens était celui-ci : *Je suis Soleiman le Serdéghos. Les habitants de cette ville s'étant révoltés, le roi m'envoya contre eux et Dieu m'aida à les vaincre* [1]. C'est Ibn-er-Rakîk qui, dans son histoire, rapporte cette circonstance.

Après avoir revêtu Zîri-Ibn-Menad des hautes fonctions dont nous venons de parler, El-Mansour partit pour Cairouan, où il arriva dans le mois de Djomada 336 (décembre 947). Averti alors que Fadl, fils d'Abou-Yezîd, venait de reparaître dans le Mont-Auras, il marcha aussitôt contre lui et, l'ayant pousuivi à travers le Zab jusqu'au Désert, il reprit la route de Cairouan pour se rendre à El-Mehdïa. Fald profita de son éloignement pour venir assiéger Baghaïa, mais il fut assassiné par un nommé Batît, et sa tête fut envoyée à El-Mansour.

En l'an 339 (950-1), El-Mansour donna le gouvernement de la Sicile à El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn Abi-'l-Kelbi qui remplaça ainsi Khalîl-Ibn-Ishac. El-Hacen s'y rendit indépendant et transmit l'autorité à ses enfants, ainsi que je le raconterai ailleurs [2].

El-Mansour ayant appris que le roi des Francs [3] se préparait à faire la guerre aux musulmans, expédia une flotte sous la conduite de son affranchi Fareh, pour observer les mouvements de l'ennemi. Il envoya aussi l'ordre à El-Hacen-Ibn-Ali, gouverneur de la Sicile, de seconder ce général. Les deux chefs débarquèrent en Calabre et pénétrèrent dans le pays des Francs. Red-

---

[1] Voy. t. I, p. 234.

[2] Voy pp. 165 et suiv. de l'extrait d'Ibn-Khaldoun publié par M. Noël des Vergers sous le titre d'*Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites, etc.*

[3] C'est-à-dire l'officier qui gouvernait la Calabre au nom de l'empereur grec, Constantin VII.

djar [1], roi de ce peuple, vint les combattre et essuya une défaite sanglante. Cette bataille eut lieu en l'an 340 (951-2). Deux années plus tard, Fareh revint à El-Mehdïa, chargé de butin.

Mâbed-Ibn-Khazer avait persévéré dans la révolte depuis l'époque où il embrassa le parti de Fadl, fils d'Abou-Yezîd. Poursuivi sans relâche par les partisans du gouvernement fatemide, il fut fait prisonnier à la suite d'un combat et conduit avec son fils devant El-Mansour. On les promena à travers les rues d'El-Mansourïa, puis, on leur ôta la vie. Ceci eut lieu en l'an 341 (952-3).

§ XII. — MORT D'EL-MANSOUR ET AVÈNEMENT DE SON FILS EL-MOEZZ.

El-Mansour mourut le huitième jour du mois de Ramadan 341 (fin de janvier 953), après avoir rempli les fonctions de khalife pendant sept années. Il venait de s'exposer à la neige et à la pluie, de sorte qu'il en fut transi de froid, et, dans cet état, il était entré au bain, contre l'avis de son médecin, Ishac-Ibn-Soleiman-el-Israîli [2]. Par cette imprudence il éteignit la chaleur naturelle du corps et s'attira uue insomnie dont il mourut. Son fils Mâdd lui succéda et reçut le titre d'*El-Moëzz li-dîn Illah* (*qui exalte la religion de Dieu*).

En l'an 342, El-Moëzz pénétra avec une armée dans l'Auras, parcourut cette montagne en tous les sens et accueillit la soumis-

---

[1] *Reddjar* est le nom donné par les historiens arabes à Roger I et à Roger II, rois de Sicile. Il est à peine nécessaire de relever l'étrange anachronisme de notre auteur.

[2] La vie de ce médecin célèbre a été donnée par le biographe Ibn-Abi-Osaïbïa. Elle se trouve traduite dans l'*Abd Allatif* de M. de Sacy, p. 43. Ibn-Abi-Osaïbïa dit qu'Israîli mourut vers l'an 320, mais l'anecdote racontée par Ibn-Khaldoun démontre que cet événement n'a pu avoir lieu qu'après l'an 341. Dans ma traduction d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 220, cette même anecdote est reproduite.

sion des Beni-Kemlan et des Melîla, tribus hoouariennes. Il agréa aussi la soumission de Mohammed-Ibn-Khazer qui, depuis la mort de son frère Mâbed, n'avait cessé de solliciter sa grâce. Laissant alors le commandement des troupes à son affranchi Caïcer, gouverneur de Baghaïa, il rentra à Cairouan. Caïcer travailla à soumettre les contrées voisines et, ayant gagné par sa douceur les cœurs des Berbères et rallié les populations qui avaient émigré, il conduisit leurs chefs à Cairouan. El-Moëzz leur accorda à tous de riches cadeaux et une réception honorable. Mohammed-Ibn-Khazer le maghraouien y arriva ensuite, et, touché de l'accueil plein de bienveillance que lui fit El-Moëzz, il ne le quitta plus et mourut à Cairouan, en l'an 348 (959-60).

En l'an 343 (954-5), El-Moëzz rappela d'Achîr Zîri-Ibn-Menad, émir des Sanhadja, et, lui ayant fait un riche présent, il le renvoya dans son gouvernement. L'année suivante il envoya à El-Hacen-Ibn-Ali, gouverneur de la Sicile, l'ordre d'opérer une descente sur la côte d'Espagne. Cet officier ravagea le territoire d'Almeria et rapporta en Sicile un butin considérable et beaucoup de prisonniers. En-Nacer, le souverain espagnol, confia aussitôt à son affranchi Ghaleb le commandement d'une flotte et l'envoya sur les côtes de l'Ifrîkïa. N'y pouvant effectuer un débarquement à cause de la résistance que lui opposèrent les troupes d'El-Moëzz, Ghaleb remit à la voile; mais, étant revenu dans les mêmes parages l'année suivante avec une flotte de soixante-dix navires, il incendia Mersa-'l-Kharez, dévasta les environs de Souça et ravagea le territoire de Tabarca.

El-Moëzz parvint toutefois à étendre son autorité en Ifrîkïa et en Maghreb : le nombre de ses sujets s'accrut tous les jours, et la région qui s'étend depuis Ifgan, ville située à trois journées de marche au-delà de Tèhert, jusqu'à Er-Rammada, endroit situé en-deça de la frontière égyptienne, le reconnut pour maître. Tèhert et Ifgan avaient pour gouverneur Yala-Ibn-Mohammed l'ifrenide; Achîr et ses dépendances obéissaient à Zîri-Ibn-Menad le sanhadjien; El-Mecîla et les contrées voisines étaient sous le commandement de Djafer-Ibn-Ali-el-Andeloci; Baghaïa reconnaissait l'autorité de Caïcer l'esclavon; Fez celle d'Ahmed-

Ibn-Bekr-Ibn-Abi-Sehl-el-Djodami, et Sidjilmessa celle de Mohamed-Ibn-Ouaçoul le miknacien.

En l'an 347 (958-9), El-Moëzz apprit que Yala-Ibn-Mohammed l'ifrénide entretenait une correspondance avec les Oméïades espagnols et que le Maghreb-el-Acsa venait de repousser la domination des Fatemides. Cette nouvelle le décida à y envoyer une armée sous la conduite de son vizir, le *kateb* (*secrétaire*) Djouher l'esclavon [1]. Zîri-Ibn-Menad, gouverneur d'Achîr, et Djafer-Ibn-Ali, seigneur d'El-Mecîla, accompagnèrent cette expédition, ainsi que Yala-Ibn-Mohammed, seigneur du Maghreb central. Quand cette armée passait par Ifgan, une rixe éclata parmi les troupes de l'arrière-garde, et Djouher, à qui on vint annoncer que les Ifrénides pillaient les bagages, ordonna l'arrestation de Yala qui fut aussitôt tué à coups de sabre par les Ketamiens. Ifgan fut saccagée, et Yeddou, fils de Yala, fut mis en arrestation. Djouher marcha ensuite sur Fez avec l'intention d'y assiéger Ahmed-Ibn-Bekr-el-Djodami, mais la résistance que cette ville lui opposa le décida à suspendre l'attaque et à décamper. Il prit alors la route de Sidjilmessa où Mohammed-Ibn-el-Feth-Ibn-Ouaçoul gouvernait sous le titre d'*Emîr-el-Moumenîn* (*commandant des croyants*), après avoir fait graver son nom sur les monnaies ainsi que l'inscription suivante : *tacaddecet ezzet Allah* (*que la gloire de Dieu soit vénérée*). Ce prince, averti de l'approche de l'ennemi, avait pris la fuite, mais il fut fait prisonnier et livré à Djouher. L'armée fatemide se rendit ensuite jusqu'au bord de l'Océan [atlantique], soumettant tous les pays qu'elle traversait, et, revenu sous les murs de Fez, elle l'emporta d'assaut. Zîri-Ibn-Menad eut l'honneur de cette conquête, ayant escaladé la place pendant la nuit. Fez succomba en l'an 348 (959-60). Le gouverneur, Ahmed-Ibn-Bekr, tomba entre les mains des vainqueurs et fut remplacé par un serviteur de Djouher ; tous les préfets que

---

[1] Variante : *le sicilien.* — Ibn-Khallikan a donné une notice sur Djouher dans son dictionnaire biographique ; voy. vol. I, p. 340 de ma traduction de cet ouvrage. On trouvera dans le même volume une notice de Zîri et une autre de Djâfer-Ibn-Ali.

les Oméïades avaient établis dans le Maghreb en furent expulsés par ce général. A la suite de cette victoire, Djouher reprit la route de l'Ifrîkïa, et, ayant incorporé la ville de Tèhert dans la province gouvernée par Zîri-Ibn-Menad, il fit son entrée à Cairouan accompagné de ce chef ainsi que des Fatemides (*Idrîcides*) du Maghreb, et traînant à sa suite Ahmed-Ibn-Bekr et Mohammed-Ibn-Ouaçoul enfermés dans des cages. Le jour de son arrivée à El-Mansourïa fut une véritable fête.

Pendant quelque temps, Caïcer et Modaffer, affranchis d'El-Mansour, se partageaient toute l'autorité en Maghreb ; le premier ayant sous la main les provinces orientales de ce pays et le second, les provinces occidentales ; mais, en l'an 349 (960-1) ils furent arrêtés et mis à mort par l'ordre de leur souverain.

L'année suivante, les Chrétiens s'emparèrent de Crète, île habitée par les descendants des musulmans espagnols qu'El-Hakem-Ibn-Hicham [l'oméïade] avait déportés en Egypte à cause de la part qu'ils avaient prise à la révolte du faubourg (*er-rebed*) de Cordoue [1]. Arrivés à Alexandrie, ces proscrits s'emparèrent de la ville ; assiégés ensuite par Abd-Allah-Ibn-Taher, gouverneur de l'Egypte, ils capitulèrent à la condition d'être envoyés en Créte où leur émir, Abou-Hafs[-Omar-Ibn-Choaïb]-el-Bellouti, parvint, dans la suite, à se rendre indépendant. Les descendants de ce chef y régnaient encore quand les Chrétiens arrivèrent avec une flotte de sept cents navires, conquirent toute l'île, tuèrent une partie des habitants et réduisirent le reste en esclavage [2]. Jusqu'à nos jours Crète est demeurée au pouvoir des infidèles.

En l'an 351 [Ahmed, fils d'El-Hacen-Ibn-Ali-el-Kelbi], seigneur de la Sicile, obtint possession de Taormine, forteresse dont la garnison [grecque] se rendit à discrétion après un siége

---

[1] Le *rébed*, ou *faubourg* de Cordoue, fut détruit par El-Hakem, l'an 202 (818), parce que les habitants s'étaient mis en révolte. Pour les détails de cet événement, voy. la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 362.

[2] Romain II occupait alors le trône de Constantinople ; ce fut son général Nicéphore Phocas qui acheva cette conquête.

de neuf mois. Il donna à sa nouvelle conquête le nom d'El-Moëzzïa, en l'honneur d'El-Moëzz, seigneur de l'Ifrîkïa, et il y établit une population musulmane. Il mit ensuite le siége devant Rametta, autre forteresse de ce pays. Les habitants demandèrent des secours à leur souverain, seigneur de Constantinople, et ce prince leur envoya des troupes par mer et par terre. Ibn-el-Hacen, de son côté, sollicita des renforts d'El-Moëzz, et bientôt un corps de troupes, commandé par El-Hacen, fils de ce monarque, arriva au port de Messine. Ayant alors réuni toutes ses forces, le gouverneur de la Sicile en envoya une partie contre Rametta, dont le blocus avait déjà été formé par El-Hacen-Ibn-Ammar, et il marcha avec le reste contre les Grecs, bien résolu de vaincre ou de mourir. Attaquant l'ennemi avec impétuosité, il en tua le commandant et plusieurs patrices, mit en déroute les bandes chrétiennes et les culbuta dans un ravin profond. Après s'être emparé de leur camp et de leurs bagages, il serra Rametta de si près que la garnison ne put plus se procurer de vivres et laissa enlever la place d'assaut. Les débris de l'armée grecque s'embarquèrent et mirent à la voile, mais ils ne purent échapper à la flotte d'Ahmed-Ibn-el-Hacen. Plusieurs de leurs navires furent incendiés ou pris par les musulmans, dont quelques-uns se jetèrent à l'eau pour les aborder à la nage. Ahmed envoya alors des troupes contre les villes qui étaient encore occupées par les Grecs, et, en ayant fait piller et dévaster les environs, il contraignit les habitants à payer la capitation. Cette campagne, appelée l'*Expédition du Détroit*, eut lieu en l'an 354 (965).

§ XIII. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE.

La mort de Kafour l'ikhchîdite, gouverneur de l'Egypte [1], causa une grande perturbation dans ce pays; la disette et l'esprit

---

[1] Pour la vie de Kafour, voy. le second volume de la traduction d'Ibn-Khallikan.

de révolte vinrent y accroître le désordre, et le gouvernement de Baghdad, dont on aurait pu espérer le secours, était alors trop préoccupé de la guerre qui avait éclaté entre Bakhtyar, fils de Moëzz-ed-Dola et son voisin, Adod-ed-Dola [1], pour faire attention à cette malheureuse province.

Averti de cet état de choses, El-Moëzz le fatemide résolut d'envahir l'Egypte, et, ayant envoyé Djouher le *kateb* chez les Ketama pour lever des troupes, il fit prévenir les administrateurs de la province de Barca qu'ils auraient à creuser des puits sur la route qui mène en Orient. Ceci se passa en 355 (966). Deux années plus tard, Djouher revint du Maghreb dont il avait soumis les peuples et perçu l'impôt. Il prit alors le commandement de l'armée qui devait marcher contre l'Egypte, et après avoir reçu la visite d'El-Moëzz qui vint lui faire ses adieux et passer quelques jours au camp, il se dirigea vers ce pays [2]. A la nouvelle de son approche, les troupes égyptiennes se débandèrent, et, vers le milieu du mois de Châban 358 (juillet 969), les Fatemides firent leur entrée au Vieux-Caire. D'après les ordres de Djouher, on fit la *khotba* (*prône*) au nom d'El-Moëzz dans la grande mosquée nommée El-Djamê-el-Atîc [3], et l'on proclama la souveraineté des Alides (*Fatemides*) dans toutes les parties de ce pays. Dans le mois de Djomada [premier] de l'an 359 (mars-avril 970), il se rendit à la mosquée d'Ibn-Touloun pour y célébrer la prière, et il fit insérer dans l'*'adan* (*appel à la prière*) les mots suivants : *Haï ala khaïr il-aml* (*accourez à l'excellente œuvre*). Ce fut alors que, pour la première fois en Egypte, on employa cette formule chîïte dans l'*adan*. Djouher envoya ensuite de riches cadeaux à El-Moëzz et une députation composée des grands officiers de l'empire ikhchîdite.

---

[1] Voy. traduction d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 250, et vol. II, p. 481. Voy. aussi la chronique d'Abou-'l-Feda.

[2] Voy. la traduction d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 340.

[3] Cette mosquée fut bâtie par Amr-Ibn-el-Aci, premier conquérant musulman de l'Egypte.

Tous ces personnages furent emprisonnés à El-Mehdïa par l'ordre d'El-Moëzz, mais les cadis et légistes qui étaient venus avec eux reçurent un accueil très-honorable et obtinrent l'autorisation de s'en retourner chez eux. Djouher commença alors la construction de la nouvelle ville du Caire (*El-Cahera*), et, dans ses dépêches, il invita El-Moëzz, de la manière la plus pressante, à se rendre en Egypte.

§ XIV. — PRISE DE DAMAS.

Lors de la conquête de l'Egypte, tous les descendants de Tordj [l'ikhchîdite] furent arrêtés, mais un de ces prisonniers, El-Hacen, fils d'Abd-Allah et petit-fils de Tordj, parvint à s'évader et à se jeter dans Ramla [en Palestine] où il obtint l'appui de plusieurs chefs militaires. Djouher eut à peine établi son autorité en Egypte qu'il dut expédier contre lui un corps d'armée sous la conduite de Djâfer-Ibn-Felah le ketamien[1]. Ce général livra plusieurs combats au prince ikhchîdite et, l'ayant enfin fait prisonnier avec les principaux chefs de l'insurrection, il les envoya tous à Djouher qui les fit conduire en Ifrîkïa pour être présentés à El-Moëzz. Djâfer prit ensuite d'assaut et dévasta la ville de Ramla, mais il amnistia ceux des habitants qui avaient échappé au massacre. S'en étant fait payer l'impôt[2], il marcha sur Tiberias, et, trouvant qu'Ibn-Melhem [le gouverneur de cette ville], y avait fait proclamer la souveraineté d'El-Moëzz, il passa outre et alla prendre d'assaut la ville de Damas. Dans le mois de Moharrem 359 (nov.-déc. 969), il y fit prononcer la *khotba* au nom d'El-Moëzz; mais, le vendredi suivant, un

---

[1] Traduction d'*Ibn-Khallikan*, vol. I, p. 327.

[2] Ici l'auteur emploie le mot *kharadj* et avec raison. La Syrie et tous les autres pays enlevés aux chrétiens par les musulmans étaient soumis au kharadj, impôt bien autrement lourd que l'*achor* ou *dîme*.

cherîf nommé Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Yala-el-Hachemi, qui jouissait d'une grande influence dans la ville, souleva la populace, se revêtit de la livrée noire [des Abbacides] et prononça la *khotba* au nom d'El-Motiâ, khalife de Baghdad. Plusieurs rencontres eurent lieu entre les deux parties, et les troupes fatemides avaient déjà fait essuyer de grandes pertes à leurs adversaires, quand le cherîf abandonna ses partisans et s'enfuit à la faveur des ténèbres. Les habitants de Damas, se voyant abandonnés par leur chef, ne surent plus que faire, quand le chérîf El-Djâferi, qu'ils avaient déjà envoyé pour traiter avec Ibn-Felah, revint chez eux et rassura les esprits. Il fit valoir surtout les bonnes dispositions du général fatemide qui se disait prêt à leur accorder la paix s'ils lui permettaient de parcourir les divers quartiers de la ville. Comme il leur donna l'assurance qu'aussitôt après cette promenade, il rentrerait dans son camp, on lui ouvrit les portes. Les troupes maghrebines commencèrent aussitôt l'œuvre de la dévastation, mais les habitants indignés coururent aux armes, leur tuèrent beaucoup de monde et dressèrent des barricades. Le cherîf parvint enfin à désarmer la colère d'Ibn-Felah et à obtenir la paix. Vers le milieu du mois de Dou-'l-Hiddja 359 (oct. 970), le chef des soldats de la police au service d'Ibn-Felah entra dans la ville et y rétablit la tranquillité. Plusieurs jeunes gens [qui avaient pris part à l'insurrection] subirent la peine de mort et d'autres furent mis en prison. Dans le mois de Moharrem 360 (nov. 970), le cherîf Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Yala fut fait prisonnier et conduit en Egypte. Djâfer-Ibn-Felah obtint ainsi possession de la ville de Damas.

Quelque temps auparavant, c'est-à-dire en l'an 358, Abou-Djâfer le zenatien leva, en Ifrîkïa, l'étendard de la revolte et rassembla autour de lui une foule de Berbères et de Nekkarites. El-Moëzz marche en personne contre le rebelle, qui, se voyant abandonné par ses troupes, chercha une retraite dans les montagnes. Le prince fatemide, qui venait d'arriver à Baghaïa, reprit alors le chemin de sa capitale après avoir expédié Bologguîn, fils de Zîri, à la poursuite du fuyard. Pendant quelques mois, on n'entendit plus parler de cet aventurier, mais, l'année suivante,

il se présenta devant El-Moëzz et obtint sa grâce ainsi qu'une pension pour son entretien.

Ce fut à la suite de cette affaire qu'El-Moëzz reçut les dépêches par lesquelles Djouher l'invitait à passer en Egypte, pays qui venait de reconnaître l'autorité des Fatemides, ainsi que la Syrie. Cette nouvelle lui causa un si vif plaisir qu'il laissa éclater sa satisfaction aux yeux du public. Les poètes s'empressèrent alors à célébrer la gloire d'un prince aussi fortuné.

Vers cette époque les Carmats, sous la conduite de leur roi El-Asem, marchèrent contre Damas, mais Djâfer-Ibn-Felah leur fit éprouver une défaite sanglante. En l'an 361 (971-2), El-Asem revint encore et s'empara de la ville, après avoir mis en déroute les troupes fatemides et tué leur chef Djâfer. De là il se dirigea sur l'Egypte, et Djouher se hâta d'en écrire à El-Moëzz.

§ XV. — EL-MOEZZ PASSE EN EGYPTE ET S'ÉTABLIT DANS LE CAIRE.

Alarmé par les progrès des Carmats, El-Moëzz se décida à partir pour l'Egypte, mais, avant de se mettre en route, il s'occupa du Maghreb, pays dont la tranquillité venait d'être sérieusement menacée : Mohammed-Ibn-el-Hacen-Ibn-Khazer le maghraouien, soutenu par une foule de Zenata et d'autres Berbères, y ayant acquis une influence qui pouvait devenir dangereuse pour l'Ifrîkïa. D'après ses ordres, Bologguîn, fils de Zîri-Ibn-Menad, pénétra dans le territoire occupé par le chef rebelle, et, à la suite d'un combat acharné, il parvint à disperser les insurgés. Dix-sept émirs de la tribu de Zenata restèrent sur le champ de bataille ; le nombre des prisonniers fut immense, et Mohammed-Ibn-Khazer se tua de sa propre épée. Cette rencontre eut lieu en l'an 360 (970-1), El-Moëzz apprit avec une joie extrême la nouvelle de cette victoire et, ayant donné audience à tous ses sujets afin de recevoir leurs félicitations, il appela Bologguîn à Cairouan et l'y établit comme lieutenant-gouverneur de l'Ifrîkïa

et du Maghreb. A cette occasion il lui donna le nom de Youçof et le surnom d'Abou-'l-Fotouh (*père des victoires*). Il ne voulut cependant pas lui accorder aucune autorité sur la Sicile et il confia le gouvernement de Tripoli à Abd-Allah-Ibn-Yakhlof le ketamien. La perception de l'impôt des biens meubles (*djebaïa-t-el-amoual*) fut donnée à Zîadet-Allah-Ibn-el-Cadîm [1], et celle de l'impôt territorial (*kharadj*), à Abd-el-Djébbar-el-Khoraçani et à Hocein-Ibn-Khalef-el-Marsedi. Ceux-ci furent placés sous le contrôle de Bologguîn. Vers la fin de Choual 361 (août 972), El-Moëzz établit son camp en dehors d'El-Mansourïa, et, s'étant porté à Sardènïa, il y passa quatre mois afin de réunir ses troupes et d'organiser l'administration de l'empire. Ayant appelé auprès de lui les membres de sa famille et les gouverneurs des provinces, il partit pour l'Egypte, emportant les trésors de l'empire et le mobilier du palais. Bologguîn, qui l'accompagna jusqu'à une petite distance, reçut alors son congé et revint au siége du gouvernement.

Pendant qu'El-Moëzz marchait sur Tripoli, une partie des populations se retira dans les montagnes de Nefouça, pour se mettre hors d'atteinte. Arrivé à Barca, en Redjeb 362 (avril-mai 973), il perdit son poète favori, Mohammed-Ibn-Hani-el-Andeloci [2], qui fut trouvé assassiné au bord de la mer. Dans le mois de Châban (mai-juin), il fit son entrée à Alexandrie et reçut de la manière la plus grâcieuse les notables du Vieux-Caire (Misr).

---

[1] « El-Moëzz, ayant confié à Youçof-Bologguîn le gouvernement de » l'Ifrîkïa, nomma Abou-Moder-Zîadet-Allah-Ibn-Obeid-Allah-Ibn-el- » Cadîm directeur général de tous les bureaux établis dans les pro- » vinces de l'empire (pour la perception de l'impôt). — (En-Noweiri; man. n° 702, fol. 29, *recto*) — Ibn-Haucal avait connu ce Zîadet-Allah; voy., dans le *Journal asiatique* de 1842, sa description de l'Afrique, n° CXLI.

[2] La vie de ce poète andalousien, que ces sontemporains plaçaient au niveau d'El-Moténebbi, le plus illustre des poètes de l'Orient, se trouve dans ma traduction d'Ibn-Khallikan, vol. III, p. 125.

Le 5 du mois de Ramadan (10 juin), il entra au Nouveau-Caire (*El-Cahera*), ville qui devint le lieu de sa demeure et qui fut habitée par ses successeurs jusqu'à la chute de sa dynastie [1].

---

[1] Pour d'autres détails, voy. la *Vie d'El-Moëzz*, par M. Quatremère. — La dynastie fatemide fut renversée par Saladin.

III.

HISTOIRE DES BENI-HAMDOUN, CONTEMPORAINS DE LA DYNASTIE FATEMIDE ET PRINCES D'EL-MECILA ET DU ZAB.

Le chef de cette famille se nommait Ali-Ibn-Hamdoun [1]-Ibn-Semmak-Ibn-Masoud-Ibn-Mansour-el-Djodami et portait le surnom d'Ibn-el-Andeloci *(fils de l'Espagnol)*. Avant l'époque où les missionnaires fatemides commencèrent leurs démarches, pendant qu'Obeid-Allah et Abou-'l-Cacem étaient encore en Orient, il s'attacha au service de ces princes. Parti de Tripoli par leur ordre, il se rendit auprès d'Abou-Abd-Allah-es-Chîï et reçut de lui l'accueil le plus honorable. Ayant ensuite rejoint ses maîtres, il ne les quitta plus, même pendant leur emprisonnement à Sidjilmessa ; aussi, lors de l'établissement de leur autorité en Afrique, il dut à leur reconnaissance une position très-élevée dans l'empire. En l'an 315 (927), Abou-Cacem étant revenu de son expédition en Maghreb, chargea Ibn-Hamdoun de surveiller la construction de la ville d'El-Mecîla. Quand ce travail fut terminé, Abou-'l-Cacem y établit son protégé en qualité de gouverneur de la province du Zab. El-Mecîla reçut alors le nom d'El-Mohammedïa. Pendant que ce prince assiégeait Abou-Yezîd dans la montagne de Kîana, la ville d'El-Mecîla lui servit de dépôt d'approvisionnement. Ali-Ibn-Hamdoun garda le gouvernement du Zab jusqu'à la fin de ses jours. Djâfer et Yahya, fils d'Ali-Ibn-Hamdoun, furent élevés à la cour d'Abou-'l-Cacem, et la mère de Djâfer allaita El-Mâdd [le même prince qui porta, plus tard, le surnom d']El-Moëzz. Lors des troubles qui agitèrent l'Ifrîkïa par suite de la révolte d'Abou-Yezîd, El-Caïm

---

[1] Ibn-Khallikan écrit ce nom *Hamdan*, et notre auteur lui-même emploie le mot *hamdani* pour désigner la famille de ces chefs.

appela à son secours tous les partisans qu'il possédait dans les diverses provinces de l'empire, et il manda par écrit à [Ali-] Ibn-Hamdoun de lever des troupes parmi les tribus berbères et de les lui amener. En conséquence de cet ordre, Ibn-Hamdoun réunit une armée considérable et prit la route d'El-Mehdïa. S'étant d'abord dirigé vers Constantine, il rallia autour de son drapeau toutes les peuplades dont il traversait les territoires, et il se rendit aux environs de Bédja, en passant par Sicca-Veneria. Aïoub, fils d'Abou-Yezîd, qui occupait Bédja avec un corps nombreux de Nekkariens et de Berbères, marcha à la rencontre de ce chef et réussit, par une attaque de nuit, à le surprendre dans son camp. Ibn-Hamdoun s'enfuit et trouva la mort en tombant dans un précipice. Cet événement eut lieu en l'an 334 (945-6).

Quand la révolte d'Abou-Yezîd fut étouffée, El-Mansour donna à Djâfer, fils d'Ali-Ibn-Hamdoun, le gouvernement d'El-Mecîla et du Zab. Yahya reçut l'autorisation de s'y établir avec son frère, et ce fut ainsi le commencement de la dynastie hamdanide. Ces deux princes y élevèrent des châteaux et des maisons de plaisance, tout en étendant leur autorité sur les régions environnantes. Leur cour devint le rendez-vous des savants, et parmi les poètes qui vinrent célébrer leurs louanges, on remarqua Abou-'l-Cacem-Ibn-Hani, natif d'Espagne, dont les pièces composées en l'honneur des Hamdanides sont encore citées avec éloge[1].

La jalousie et l'ambition suscitèrent une vive inimitié entre Djâfer-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun et Zîri-Ibn-Menad. L'expédition que celui-ci entreprit dans le Maghreb lui fournit l'occasion de nuire à son rival, et, tout en châtiant les Zenata, il gratifia sa haine en desservant Djâfer auprès du khalife [fatemide]. Il est vrai que Djâfer avait tenu une conduite peu franche; s'étant montré favorable aux Zenata et à Mohammed-Ibn-Khazroun,

[1] Le recueil des poésies d'Ibn-Hani se trouve dans la Bibliothèque impériale. On y remarque plusieurs poèmes composés en l'honneur des princes hamdanides.

émir des Maghraoua. En l'an 360 (970-1), El-Moëzz se décida à prendre le Caire pour sa résidence et manda à la cour Djâfer-Ibn-Ali, dans l'intention, à ce que l'on prétend, de lui donner le gouvernement de l'Ifrîkïa, et d'accorder le gouvernement du Maghreb à Zîri et à Bologguîn, fils de Zîri. Comme Djâfer ne s'empressa pas d'obéir, El-Moëzz ordonna à Djâfer l'esclavon d'aller le chercher. Cette démarche excita la méfiance de Djâfer-Ibn-Ali qui partit aussitôt avec ses troupes pour se joindre aux Zenata. Ayant ainsi rompu les liens qui l'attachaient au khalife El-Moëzz et aux Sanhadja, il rallia les Zenata autour de lui et les décida à répudier l'autorité des Fatemides pour reconnaître celle d'El-Hakem-el-Mostancer [le khalife oméïade d'Espagne]. A cette occasion Zîri se hâta de l'attaquer, espérant le prendre au dépourvu, mais la fortune ne le seconda pas, et, pendant que ses troupes abandonnaient le champ de bataille, son cheval s'abattit sous lui et le laissa au pouvoir de l'ennemi. Les Zenata lui coupèrent la tête, et Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun partit pour l'Espagne avec plusieurs notables zenatiens, afin de présenter ce trophée à El-Mostancer, souverain de Cordoue. Cette députation informa le prince oméïade qu'on venait de proclamer son autorité en Afrique et que son appui leur était indispensable. Il en accueillit les membres avec une grande bienveillance, les combla de dons et fit exposer la tête de Zîri au marché de Cordoue. Yahya-Ibn-Ali fut élevé au faîte des honneurs et reçut une place à côté du trône.

Djâfer-Ibn-Ali s'aperçut bientôt que les Zenata convoitaient ses trésors, et, ne pouvant compter sur la protection de leurs chefs qui étaient eux-mêmes mal disposés les uns pour les autres, il s'embarqua secrètement avec les gens de sa maison, ses esclaves et ses trésors, passa le Détroit et se rendit à Cordoue. Les personnes les plus considérables de la population zenatienne l'accompagnèrent afin de cimenter leur alliance avec le souverain oméïade et de prendre l'engagement de soutenir sa cause. La reception honorable qui les y attendit combla toutes leurs espérances ; ils repartirent, pleins de dévouement et bien résolus de surpasser les Idrîcides et les Beni-Ifren par le zèle qu'ils déploieraient dans

le Maghreb en faveur de la dynastie oméïade. Djâfer et Yahya, fils d'Ali-Ibn-Hamdoun, restèrent à la cour de Cordoue, et malgré leur soumission de fraîche date, ils se virent inscrits sur la liste des vizirs et gratifiés de fortes pensions. Quelque temps après, leur oubli des égards dus au khalife leur attira une leçon qui les rendit plus prudents : appelés au palais, ils y furent emprisonnés pendant plusieurs jours.

L'indisposition d'El-Mostancer, qui venait d'être atteint d'une paralysie d'un côté du corps, affaiblit à un tel degré l'influence du gouvernement oméïade en Maghreb, que les ministres espagnols jugèrent nécessaire de renforcer les garnisons des villes frontières. Djâfer-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun fut chargé par le grand chambellan El-Mashafi d'aller prendre le commandement des provinces africaines en remplacement de Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Hachem, rappelé en Espagne. De cette manière on opposa aux Zenata un chef capable de les contenir. Yahya, frère de Djâfer, reçut aussi un commandement dans le Maghreb. Ces deux chefs partirent pour leur destination, après avoir été revêtus de robes d'honneur, et ils emportèrent une forte somme d'argent et quantité de belles pelisses qu'ils devaient distribuer aux princes de ce pays. En l'an 365 (975-6), Djâfer arriva en Maghreb où il parvint à faire reconnaître son autorité et à réunir sous ses ordres les chefs des Beni-Ifren, des Maghraoua, des Miknaça et d'autres branches de la grande famille zenatienne.

Quand Hicham succéda au khalifat, après la mort d'El-Hakem-el-Mostancer, son visir, El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, établit dans la ville de Ceuta une forte garnison composée de troupes impériales et y installa plusieurs fonctionnaires, tant civils que militaires, tous choisis parmi ses propres créatures. Le reste du pays fut confié à la garde des princes zenatiens dont on s'assura le dévouement par des dons d'argent et des robes d'honneur. Chaque fois qu'ils se rendaient à la cour, on les comblait de prévenances et on accordait à ceux qui en faisaient la demande la faveur d'être inscrits sur la liste des militaires soldés par l'état. Pendant qu'El-Mansour travaillait à régulariser l'administration de l'empire et à étendre l'influence du gouvernement

omëïade, une mésintelligence éclata entre les frères Hamdoun, et Yahya s'établit, avec presque tous les partisans de sa famille dans la ville de Basra dont il s'était emparé. Quelque temps après, son frère Djâfer entreprit contre les Berghouata une expédition qui fut assez malheureuse, et ensuite il reçut de Mohammed-[el-Mansour]-Ibn-Abi-Amer, qui venait d'obtenir la régence du royaume, l'invitation de passer en Espagne afin de lui prêter appui, tant il comptait sur ses bons et fidèles services. Djâfer, qui se rappela le traitement qu'El-Hakem-el-Mostancer lui avait fait subir, eut d'abord quelque hésitation avant de se conformer aux vœux d'El-Mansour; mais enfin, il remit à son frère Yahya le gouvernement du Maghreb et partit pour l'Espagne. El-Mansour l'accueillit avec une haute distinction et, en l'an 369 (979-80], lors de l'envahissement du Maghreb par Bologguîn, il l'envoya à Ceuta en le chargeant de défendre les provinces africaines. Lui-même, se rendit de Cordoue à Algesiras, afin d'être plus près du théâtre de la guerre. Djâfer traversa le Détroit et, grâce à une centaine de charges d'or que le vizir avait mises à sa disposition, il réunit sous ses ordres les principaux chefs zenatiens et mit Bologguîn dans la nécessité de s'éloigner. Plus tard, El-Mansour devint jaloux de son lieutenant, et une nuit, à la suite d'une partie de débauche, il le congédia après avoir aposté des assassins pour le tuer. Djâfer se rendait du palais à sa maison quand il succomba sous leurs coups.

Yahya, frère de Djâfer, passa en Egypte et trouva auprès d'El-Azîz-Nizar[le khalife fatemide] un accueil plein de bienveillance. Il y demeura un temps considérable, rendit de grands services au gouvernement égyptien dans plusieurs circonstances graves, et lorsque Felfoul-Ibn-Khazroun sollicita le secours d'El-Hakem [le fatemide] afin d'enlever Tripoli aux [Zîrides] sanhadjiens, il partit à la tête d'un corps d'armée pour appuyer les opérations de ce chef. Arrivé à Barca, il eut avec les Beni-Corra, tribu hilalienne, une rencontre dans laquelle ses troupes furent mises en pleine déroute. Alors il rentra en Egypte où il continua jusqu'à sa mort.

IV.

ORIGINE ET CHUTE DE LA DYNASTIE DES IDRICIDES. — RÉTABLISSEMENT DE LEUR AUTORITÉ DANS PLUSIEURS ENDROITS DU MAGHREB.

Dans le mois de Dou-'l-Câda, 169 (mai, 786), Hocein, fils d'Ali, fils de Hacen III, fils de Hacen II, fils de Hacen-es-Sibt[1], se révolta contre le khalife El-Hadi. Il prit les armes à la Mecque et réunit autour de lui plusieurs membres de sa famille, parmi lesquels se trouvèrent ses oncles Idrîs et Yahya. Il fut tué à Fekhh, endroit situé à trois milles de la Mecque, dans un conflit avec les troupes du khalife, commandées par Mohammed-Ibn-Soleiman-Ibn-Ali. Un grand nombre de ses parents resta sur le champ de bataille ; ses partisans prirent la fuite et beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers. Yahya, fils d'Idrîs, se sauva dans la province de Deilem, où il se révolta plus tard, et son père réussit à atteindre l'Egypte. La direction de la poste aux chevaux établie en ce pays appartenait alors à Ouahed-el-Meskîn, affranchi de Saleh, fils du feu [khalife] El-Mansour. Ce fonctionnaire, partisan secret de la famille d'Ali, ne vit rien de plus méritoire que de fournir des chevaux à Idrîs et de l'aider ainsi à s'enfuir vers le Maghreb. En l'an 172 (788-9), Idrîs, accompagné de son affranchi Rached, atteignit Oulîli, dans le Maghreb-el-Acsa, et se mit sous la protection d'Ishac-Ibn-Mohammed-Ibn-Homeid, grand émir de la tribu Auréba. Bientôt après, il annonça onvertement ses prétentions au khalifat et rallia à sa cause les Zouagha, les Louata, les Sedrata, les Ghaïatha, les Nefza, les Miknaça, les Ghomara et toutes les autres peuplades

---

[1] Le mot *sibt* signifie *petit-fils, né de la fille.* Le petit-fils né du fils s'appelle *hafid.* Le Hacen dont il s'agit ici était fils de Fatema, fille de Mahomet et femme d'Ali.

berbères qui habitaient le Maghreb. Le jour où ses nouveaux partisans furent réunis autour de ses drapeaux pour le soutenir et lui prêter le serment de fidélité, il leur tint le discours suivant : « Louange à Dieu ! que sa bénédiction soit sur son Prophète ! » O hommes, n'abaissez pas la tête devant un autre que nous ; car » vous ne trouverez chez personne des droits plus clairs que les » nôtres. » Son frère Soleiman, dont nous parlerons plus tard, vint ensuite se fixer dans le pays des Zenata, tantôt à Tlemcen et tantôt aux environs de cette ville.

Quand Idrîs eut établi sa domination dans le Maghreb, il marcha contre les Berbères de ce pays qui professaient soit le magisme [idolâtrie], soit le judaïsme, soit la religion chrétienne. Telles étaient les tribus de Fendelaoua, de Behloula, de Medîouna et les peuplades du territoire de Fazaz. S'étant alors emparé de Temsna, de la ville de Chella et de Tedla, il obligea les habitants, dont la majeure partie était juive ou chrétienne, d'embrasser l'islamisme bon gré mal gré. Après avoir ruiné leurs places fortes, il marcha sur Tlemcen l'an 173 (789-90). Mohammed-Ibn-Khazer-Ibn-Soulat, chef de cette ville dont la population se composait d'Ifrénides et de Maghraouiens, vint au devant de lui et obtint, par une prompte soumission, la sécurité pour lui-même et pour les Zenata. Devenu maître de Tlemcen, Idrîs y posa les fondations de la grande mosquée et fit construire une chaire sur laquelle on inscrivit son nom. De nos jours, cette inscription se voit encore sur la face de la chaire.

Idrîs était de retour à Oulîli, quand [le khalife Haroun-] Er-Rechîd envoya en Afrique Soleiman-Ibn-Horeiz, surnommé Es-Chemmakh. Cet émissaire, affranchi d'El-Mehdi, père d'Er-Rechîd, avait reçu de celui-ci la commission d'assassiner Idrîs, et il arriva porteur d'une lettre adressée par le khalife à Ibn-el-Aghleb. Ayant obtenu de ce gouverneur les moyens de continuer sa route, il alla voir Idrîs et se présenta comme déserteur de la cause des Abbacides et comme pratiquant la médecine. L'imam Idrîs l'admit dans son intimité, et s'étant un jour plaint d'un mal de dents, il reçut de son protégé une brosse à dents dont

l'emploi, dit-on, lui fut fatal [1]. Il fut enterré à Oulîli en l'an 175 (791-2). Es-Chemmakh prit la fuite, et Rached se mit sur ses traces, à ce que l'on raconte, et l'atteignit sur le bord du Molouïa. Chacun d'eux porta à son adversaire un coup de sabre, et Es-Chemmakh, bien qu'il en eut la main tranchée, parvint à s'échapper en traversant le fleuve.

Après la mort d'Idrîs, les Auréba et les autres tribus berbères reconnurent pour souverain l'enfant qui devait bientôt naître de sa concubine Kenza. Ils l'élevèrent avec le plus grand soin et, en l'an 188 (804), ils lui jurèrent fidélité dans la mosquée d'Oulîli. Ce prince, que l'on appela Idrîs-el-Asgher (*Idrîs le jeune* ou *Idrîs II*), avait alors onze ans et se trouvait sous la tutelle d'Abou-Khaled-Yezîd-Ibn-el-Yas-el-Abdi ; car Ibn-el-Aghleb était parvenu, deux années auparavant, à faire assassiner Rached. Quand Idrîs eut atteint l'âge de la majorité, on lui renouvella le serment de fidélité, et, ayant ainsi établi de nouveau l'autorité de la dynastie, on lui soumit toutes les villes du Maghreb. Idrîs avait pour vizir un membre de la tribu [arabe] d'Azd appelé Mosab-Ibn-Omeir et surnommé El-Meldjoum (*le bridé*) à cause d'une cicatrice qu'un coup de sabre lui avait laissée sur le nez. Plus de cinq cents guerriers appartenant à divers tribus arabes établies en Maghreb et en Espagne se mirent aux ordres d'Idrîs II, lui formèrent un corps de serviteurs dévoués et méritèrent toute sa confiance à l'exclusion des Berbères. L'appui de cette troupe contribua beaucoup à l'agrandissement de son autorité.

En l'an 192 (807-8), Idrîs fit mourir Ishac-Ibn-Mahmoud, chef des Auréba, ayant découvert qu'il entretenait des intelligences avec Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb.

La ville d'Oulîli ne pouvant plus suffire au nombre toujours croissant des troupes et d'autres serviteurs de l'empire, Idrîs chercha un emplacement pour y fonder une nouvelle capitale.

---

[1] Idrîs fut empoisonné par Es-Chemmakh ; mais de quelle manière, on l'ignore.

Le sol sur lequel devait s'élever la ville de Fez appartenait alors aux Beni-Borghos et aux Beni-'l-Khair, tribus zouaghiennes. Parmi les Beni-Borghos se trouvèrent des mages, des juifs et des chrétiens; les mages avaient même un temple du feu à Chibouba [1], endroit qui fait partie de la ville de Fez. Ces deux peuplades durent embrasser l'islamisme et en faire profession entre les mains d'Idrîs. Comme elles se livraient à des guerres intestines, leur nouveau maître chargea son secrétaire, Abou-'l-Hacen-Abd-el-Mélek-el-Khazredji, de mettre un terme à ces désordres. Arrivé à [l'emplacement de] Fez, Idrîs fit dresser ses tentes à l'endroit nommé Guerouaoua [2], et, en l'an 192 (807-8), il commença la construction de la ville, en traçant les fondations du quartier des Andalousiens (*Adoua-t-el-Andelos*). L'année suivante il bâtit le quartier des Cairouanides (*Adoua-t-el-Caraouîïn*) et y fixa son séjour. Il posa les fondations du Djamê-es-Chorefa (*mosquée des chérifs*). Le quartier des Cairouanides s'étendait depuis Bab-es-Silsela (*porte de la chaîne*) jusqu'à l'étang nommé Ghadîr-Hamza et à l'endroit appelé El-Djorf (*la berge*).

Ayant raffermi son autorité comme khalife, il confia aux Auréba, soutiens de sa cause, les dignités les plus élevées de l'empire, et, en l'an 197 (812-3), il marcha contre les Masmouda et les réduisit à la soumission, après avoir occupé leurs villes.

En l'an 199, il entreprit une expédition contre Tlemcen, et s'en étant rendu maître, il fit comme son père et reçut de Mohammed-Ibn-Khazer le serment d'obéissance. Pendant les trois années qu'il passa dans cette ville, il en fit rebâtir la mosquée et restaurer la chaire.

Après avoir soumis les Berbères et les Zenata, Idrîs se trouva assez puissant pour supprimer le Kharedjisme [3] [dans ses états] et enlever aux Abbacides tout le pays qui s'étend depuis le

---

[1] Variante du *Cartas* imprimé : *Chîlouma.*

[2] Variante du *Cartas* : *Guedouara.*

[3] Voy. t. I, p. 203.

Sous-el-Acsa jusqu'au Chelif. Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb eut recours à la corruption, afin de protéger ses frontières, et, étant parvenu à gagner Behloul-Ibn-Abd-el-Ouahed, chef des Matghara, il le décida à repousser l'autorité d'Idrîs, à reconnaître la souveraineté de Haroun-er-Rechîd et à se rendre à Cairouan. Cette défection confirma les doutes qu'Idrîs entretenait au sujet de la fidélité des Berbères et le porta à demander la paix et à désarmer l'animosité qu'Ibrahîm lui témoignait. Bientôt les Aghlebides ne purent plus opposer une résistance efficace aux progrès des Idrîcides, et ils s'en excusèrent auprès des khalifes abbacides en leur représentant Idrîs comme un homme peu capable et en attaquant sa généalogie par des objections plus faibles que des toiles d'araignée.

En l'an 213 (828-9), Idrîs mourut, et son fils Mohammed le remplaça dans la souveraineté. D'après les conseils de sa grand'mère Kenza, ce jeune prince se décida à admettre ses frères au partage du royaume paternel : à El-Cacem il céda les villes de Tanger, Basra, Ceuta, Tetouan et Hadjer-en-Nesr avec leurs dépendances et leurs tribus ; à Omar il donna Tîkîças et Tergha avec le commandement des tribus sanhajiennes et ghomarites établies dans le territoire qui sépare ces deux villes ; il accorda à Dawoud le pays des Hoouara [1], Teçoul, Tèza et le gouvernement des tribus miknaciennes et ghaïathides qui occupaient la région intermédiaire; il remit à Abd-Allah Aghmat, Anfîs, les montagnes habitées par les Masmouda, le pays des Lamta et le reste du Sous-el-Acsa; il livra à Yahya les villes d'Azîla et d'El-Araïch avec leurs dépendances et le pays des Ouergha ; il nomma Eiça au gouvernement des villes de Chella, Salé, Azemmor, Temsna et des tribus voisines ; enfin, il remit à Hamza la ville et les dépendances d'Oulîli. Ses autres frères, étant encore en bas âge, restèrent sous sa tutelle et sous celle de sa grand'mère. Tlemcen devint l'apanage du fils de Soleiman-Ibn-Abd-Allah [frère d'Idrîs I].

[1] Dans le Maghreb, les Hoouara occupaient le pays situé entre le Mîna et le Habra.

Quelque temps après ce partage des états idrîcides, Eïça se mit en revolte à Azemmor dans l'espoir d'ôter le trône à son frère Mohammed. Celui-ci invita El-Cacem à marcher contre le rebelle et, sur son refus, il confia cette mission à son frère Omar. Eïça succomba, et Omar obtint de Mohammed l'autorisation de s'approprier les états du vaincu. Il reçut alors de Mohammed l'ordre de marcher contre El-Cacem dont la désobéissance méritait d'être punie ; et, par suite d'une nouvelle victoire, il en occupa les états avec la permission de son chef. De cette manière, il se vit maître de tout le Rîf maritime depuis Tîkîças jusqu'au pays des Ghomara ; de là, jusqu'à Ceuta, de Ceuta à Tanger, et puis toute la région qui borde la grande mer, ainsi qu'Azîla, Salé, Azemmor et le pays des Temsna. El-Cacem se jeta alors dans la dévotion et bâtit un hermitage (*ribat*) sur la côte, près d'Azîla, dans lequel il resta jusqu'à sa mort. Omar continua à servir son frère Mohammed avec dévouement et, en l'an 220 (835), pendant que celui-ci régnait encore, il mourut à Fedj-el-Férès, dans le pays des Sanhadja [1] et fut enterré à Fez. Cet Omar fut l'ancêtre des Hammoudites, famille qui succéda, en Espagne, à celle des Oméïades. Ses états passèrent à son fils Ali, d'après l'ordre de l'émir Mohammed.

Mohammed [fils d'Idrîs II] mourut en l'an 221 (836), sept mois après la mort de son frère Omar. Dans sa dernière maladie il désigna pour successeur son fils Ali, qui était alors âgé de neuf ans. Les Auréba et autres Berbères, amis et serviteurs de la dynastie, s'empressèrent de prêter serment au jeune prince et de maintenir ses droits pendant sa minorité. Il mourut en l'an 234 (848-9), après un règne prospère de treize ans.

Yahya, autre fils de Mohammed et successeur désigné d'Ali, se chargea de l'autorité suprême. Pendant son règne, le terri-

---

[1] Dans la table géographique du Ier volume, nous avons indiqué deux régions du Maghreb-el-Acsa qui portaient le nom de *pays des Sanhadja*. Celle dont il est question ici était située au nord de Fez, dans le pays des Ghomara.

toire et la puissance de l'empire prirent un grand accroissement. De beaux monuments attestent encore l'excellence de l'administration de Yahya : à ses soins éclairés Fez dut la construction de ses bains, de ses faubourgs et de ses caravansérails ; aussi était-elle devenue une ville très-florissante dans laquelle refluaient jusqu'aux habitants des villes éloignées.

Au nombre des personnes qui vinrent alors s'établir à Fez, on cite une femme de Cairouan nommée Omm-el-Benîn (*mère des fils*), fille de Mohammed-el-Fihri (*de la tribu arabe de Coreich*). Selon Ibn-Abi-Zerâ[1], elle s'appelait Fatema et appartenait à une tribu berbère, les Hoouara. Cette femme, ayant hérité de grandes richesses, à la mort de ses proches, résolut de dépenser sa fortune en œuvres de bienfaisance, et fonda la grande mosquée du quartier des Cairouanides. Ce fut en l'an 245 (859) qu'elle fit poser les fondements de cet édifice dans un champ inculte dont Idrîs lui avait fait la concession. Dans la cour de la mosquée, elle fit creuser un puits pour l'usage du public : on dirait même que la sollicitude des souverains de Fez pour le bien-être du peuple leur avait été inspirée par la conduite d'Omm-el-Benîn. La mosquée d'Idrìs étant devenue trop petite pour le nombre toujours croissant des fidèles, on fit par la suite célébrer l'office du vendredi dans celle du quartier des Cairouanides. En l'an 345 (956-7), environ un siècle après l'érection de cet édifice, Ahmed-Ibn-Saîd-Ibn-Bekr en fit construire le minaret, comme on le voit par une inscription gravée sur pierre et placée au coin oriental de la tour. El-Mansour-Ibn-Abi-Amer fit aggrandir cette mosquée et bâtir un aqueduc pour fournir de l'eau à une fontaine située auprès de la porte d'El-Hofat. Les derniers souverains almoravides firent aussi des additions [à cette mosquée], et leur exemple fut suivi par les souverains almohades et mérinides ; tous ont continué à l'embellir, à l'entretenir avec un soin particulier, comme on le peut voir dans les ouvrages qui retracent l'histoire du Maghreb.

---

[1] Voy. p. 65, note 3 de ce volume.

Yahya mourut l'an...... [1], et eut pour successeur son fils Yahya. Le nouveau souverain s'abandonna à son mauvais naturel et osa porter atteinte à l'honneur des femmes. Par un de ces méfaits il donna un si grand scandale [2] que le peuple l'expulsa du quartier des Cairouanides. Il alla se cacher dans le quartier des Andalousiens où il mourut de chagrin dans la même nuit. Cette révolte fut suscitée par Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Sehl-el-Djodami, et elle eut pour résultat l'enlèvement de l'empire aux descendants de Mohammed-Ibn-Idrîs.

La nouvelle de la mort de Yahya fut portée à son cousin Ali-Ibn-Omar, souverain du Rîf : de pressantes invitations lui arrivèrent en même temps de la part des grands officiers de l'empire, tant arabes que berbères, ainsi que des affranchis et clients de la maison royale. Cédant à leurs instances, Ali se rendit à Fez, reçut d'eux le serment de fidélité et réunit sous son autorité toutes les provinces du Maghreb.

Quelque temps après cet événement, un partisan des doctrines hérétiques des Sofrites, nommé Abd-er-Rezzac, leva l'étendard de la révolte dans les montagnes de Medîouna, d'où il marcha sur Fez et s'empara du quartier des Andalousiens. Ali-Ibn-Omar s'enfuit chez les Auréba ; mais, le peuple du quartier des Cairouanides résista vigoureusement au rebelle, après avoir proclamé Yahya, surnommé Es-Saram [3], fils d'El-Cacem, fils d'Idrîs. Ce prince vint à leur secours avec une armée, livra plusieurs batailles à Abd-er-Rezzac, et parvint à l'expulser du quartier des Cairouanides. Il donna le commandement de cette partie de la ville à Thâleba-Ibn-Mohareb-Ibn-Abd-Allah, natif du faubourg (*rebed*) de Cordoue et descendant du célèbre émir Mohelleb-Ibn-Abi-Sofra [4]. Thâleba eut pour successeur son fils

---

[1] Nous avons cherché inutilement la date de la mort de Yahya dans le *Cartas* et dans le *Meçalek* d'El-Bekri.

[2] Il pénétra dans une salle de bain et fit violence à une juive.

[3] Variante : *El-Adam*.

[4] Voy. t. I, p. 386, note 1.

Abboud, lequel transmit l'autorité à son fils Mohareb-Ibn-Abboud. [Yahya-Ibn-el-Cacem] continua à gouverner [le Maghreb] jusqu'à l'an 292 (904-5), quand il fut tué dans un combat avec Er-Rebiâ-Ibn-Soleiman [général de Yahya-Ibn-Idrîs].

Il eut pour successeur Yahya-Ibn-Idrîs-Ibn-Omar [1], seigneur du Rîf et neveu d'Ali-Ibn-Omar. L'autorité du nouveau souverain s'étendit sur tous les états idrîciens, et son nom fut proclamé du haut de toutes les chaires du Maghreb. Il fut le prince le plus puissant de cette famille, et, par ses connaissances dans la loi et les traditions, il s'acquit une haute distinction.

Pendant les changements dont nous venons de parler, les Fatemides étaient parvenus à fonder un royaume en Ifrîkïa, à s'emparer de Cairouan et à bâtir El-Mehdïa. En l'an 305 (917-8) [2], ils conçurent l'espoir de conquérir le Maghreb, et donnèrent à Messala-Ibn-Habbous, chef des Miknaça et gouverneur de Tèhert, l'ordre d'entamer les hostilités contre les Idrîcides. Messala pénétra dans ce pays à la tête d'une nombreuse armée composée de troupes miknaciennes et ketamiennes. Yahya-Ibn-Idrîs marcha contre lui avec ses bandes arabes, son corps d'affranchis, les guerriers de la tribu d'Auréba et toutes les autres peuplades berbères qui s'étaient attachés à l'empire des Idrîcides. Dans la rencontre qui eut lieu, la fortune se déclara contre lui; ses partisans furent mis en déroute, et bientôt après, il fut assiégé dans Fez par Messala. Réduit ainsi à la dernière extrêmité, il consentit à payer une contribution de guerre et à gouverner Fez au nom d'Obeid-Allah le fatemide. Les autres provinces du Maghreb furent données par le vainqueur à son cousin Mouça-Ibn-'l-Afïa, émir des Miknaça et seigneur de Teçoul et de Teza. Nous parlerons de ces événements dans l'histoire des Miknaça [3].

Une inimitié profonde régnait entre Ibn-Abi-'l-Afïa et Yahya-Ibn-Idrîs; aussi, en l'an 309 (921-2), le premier de ces chefs

---

[1] Ci-devant, p. 526, ce personnage est désigné, à tort, comme fils d'Omar et petit-fils d'Idrîs.

[2] Ailleurs, cette expédition est placée dans l'année 308.

[3] Voy. t. I, p. 266.

profita de la seconde expédition des Fatemides en Maghreb pour indisposer Messala contre le prince de Fez. Il en résulta l'arrestation de Yahya, la saisie de ses trésors et son bannissement dans la ville d'Azîla. Rîhan le ketamien reçut de Messala le gouvernement de Fez. Plus tard, Yahya essaya de passer en Ifrîkïa, mais il fut arrêté et retenu en prison pendant deux ans par Ibn-Abi-'l-Afïa. Quand il recouvra la liberté, il partit pour El-Mehdïa où il arriva l'an 331 (942-3), et il mourut dans cette ville pendant qu'Abou-Yezîd la tenait assiégée. Ibn-Abi-'l-Afïa obtint de cette manière le gouvernement du Maghreb.

En l'an 313 (925-6) [1], El-Hacen surnommé El-Haddjam [2] et fils de Mohammed-Ibn-el-Cacem-Ibn-Idrîs, expulsa Rîhan le ketamien de la ville de Fez. Il marcha ensuite contre Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa et lui livra plusieurs batailles, dans une desquelles Minhal, fils de Mouça, et plus de deux mille guerriers [miknaciens] perdirent la vie. A peine fut-il entré à Fez, que, par une trahison insigne, Hamed-Ibn-Hamdan l'aurébien le jeta dans les fers et livra la ville à Mouça. Comme celui-ci exigea que le prisonnier lui fût remis, Hamed trouva des prétextes pour s'y refuser, et, ensuite, il le fit évader sous un déguisement. El-Haddjam, rendu ainsi à la liberté, essaya de se laisser descendre du haut de la muraille de la ville, à l'aide d'une corde, mais il fit une chute dont il mourut la même nuit. Hamed-Ibn-Hamdan s'enfuit à El-Mehdïa. Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa tua ensuite Abd-Allah, fils de Thâleba-Ibn-Mohareb, ainsi que Mohammed et Youçof, fils de ce même Abd-Allah. Ayant enfin renversé la puissance des Idrîcides, il devint maître de tout le Maghreb.

Après la mort d'El-Haddjam, ses frères se retirèrent dans le Rîf et, s'étant établis à Basra, ils reconnurent pour chef leur frère aîné, Ibrahîm-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Cacem. Ce fut alors, en l'an 317 (929), qu'Ibrahîm bâtit le château de Hadjer-en-Nesr pour servir de lieu de retraite à sa famille. Vers la même époque, les fils d'Omer-Ibn-Idrîs occupèrent le pays des Gho-

---

[1] Variante du *Meçalek* : 316 ; du *Cartas* : 310.

[2] Voy. t. I, p. 267.

mara, depuis Tîkîças jusqu'à Ceuta et à Tanger. En l'an 319 (931), En-Nacer, le souverain oméïade d'Espagne, entreprit de réduire le Maghreb et obligea Abou-'l-Aïch, fils d'Idrîs-Ibn-Omar, à lui livrer la ville de Ceuta. Après la mort d'[Ibrahîm-Ibn-Mohammed], ses frères reconnurent pour chef El-Cacem-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Cacem, surnommé El-Kennoun et frère d'Ibrahîm et d'El-Haddjam. Ce prince abandonna le parti d'Ibn-Abi-'l-Afïa [qui avait consacré ses services aux Oméïades] et embrassa la cause des Fatemides. Après sa mort, l'autorité passa à ses enfants qui continuèrent à trouver l'appui des Ghomara et des autres tribus amies de la famille.

Les khalifes oméïades ayant alors étendu leur autorité sur le Maghreb, enlevèrent aux Zenata la possession des campagnes de cette province; ensuite, les Beni-Ifren occupèrent la ville de Fez et l'abandonnèrent aux Maghraoua. Pendant ce temps, les Idrîcides étaient parvenus à établir un nouvel empire dans le Rîf avec le concours des Ghomara.

Les descendants de Mohammed et ceux d'Omar possédaient Basra, Hadjer-en-Nesr, Ceuta et Azîla quand ils en furent dépossédés par les Oméïades et déportés en Espagne. Quelque temps après, on les envoya à Alexandrie, d'où, plus tard, El-Azîz, le khalife fatemide, autorisa El-Hacen-Ibn-Kennoun de partir pour le Maghreb afin de reconquérir le royaume idrîcide. Dans cette expédition, El-Hacen fut défait par [les troupes d']El-Mansour[-Ibn-Abi-Amer] et perdit la vie. Avec lui finit la dynastie des Idrîcides du Maghreb et la puissance de la tribu d'Aureba.

Les Idrîcides réfugiés dans les montagnes des Ghomara, succédèrent à l'autorité des Oméïades d'Espagne. Quand les contingents berbères passèrent en Espagne pour soutenir El-Mostaïn [dans ses prétentions au khalifat], les Hammoudites, famille descendue d'Idrîs, y accompagnèrent les bandes ghomariennes et parvinrent à y fonder un royaume.

Quant à Soleiman, frère d'Idrîs I, il se réfugia dans le Maghreb, qui obéissait alors aux Abbacides, et arrivé dans le territoire de Tèhert après la mort de son frère, il tâcha d'y

faire reconnaître son autorité. Les Berbères résistèrent à ses tentatives, et les Aghlebides essayèrent de le faire arrêter, preuve évidente de la noblesse de son origine. Parvenu à Tlemcen, il s'en rendit maître et soumit à ses ordres les Zenata et toutes les tribus berbères de cette localité.

Son fils Mohammed-Ibn-Soleiman lui succéda, et les enfants de celui-ci se partagèrent les provinces du Maghreb central après sa mort. Le gouvernement de Tlemcen échoua alors à Ahmed, fils de Mohammed, et passa ensuite à Mohammed, fils de celui-ci. El-Cacem, fils de Mohammed, succéda au pouvoir. Je crois que c'est à ce Cacem que les Beni-Abd-el-Ouad veulent faire remonter leur origine et non pas à El-Cacem, fils d'Idrîs. Eïça, fils de Mohammed, reçut en partage Archgoul et s'attacha aux Fatemides. Son frère Idrîs obtint la possession de Djeraoua et eut pour successeur son fils Abou-'l-Aïch-Eïça lequel transmit l'autorité à son fils El-Hacen-Ibn-Abi-'l-Aïch. Ibrahîm, fils de celui-ci, succéda au pouvoir et, après lui, régnèrent successivement ses fils Yahya, Ibrahîm et Idrîs. Ce dernier, obtint la possession d'Archgoul, et, à l'instar de son frère Yahya, il s'attacha au parti d'Abd-er-Rahman-en-Nacer [le khalife oméïade d'Espagne]. Par cette conduite, il s'attira le mécontentement des Fatemides et, en 323 (935), il fut arrêté par leur général, Meiçour. Ibn-Abi-'l-Afïa, ayant abandonné le parti des Fatemides pour se rallier aux Oméïades, assiégea El-Hacen-Ibn-Abi-'l-Aïch dans la ville de Djeraoua et la lui enleva. El-Hacen se rendit alors auprès de son cousin, Idrîs, fils d'Ibrahîm, seigneur d'Archgoul. El-Bouri, fils de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, vint alors prendre Archgoul et en envoya les habitants à En-Nacer, lequel les établit à Cordoue. Ténès échut à Ibrahîm, fils de Mohammed, et passa ensuite sous la domination de Mohammed, fils de ce même Ibrahîm. Mohammed eut pour successeur son fils Yahya et, ensuite, Ali, fils de Yahya. Ali fut vaincu, en l'an 342 (953-4), par Zîri-Ibn-Menad et se réfugia auprès d'El-Kheir-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer [le maghraouien]. El-Kheir fit passer en Espagne Hamza et Yahya, fils d'Ali, et En-Nacer les accueillit très-honorablement. Plus tard, Yahya re-

vint en Afrique dans le dessein de reprendre Ténès, mais cette tentative demeura sans succès. L'Ibrahîm, fils de Mohammed, dont nous venons de parler, eut encore d'autres descendants, savoir, Ahmed, fils d'Eïça, fils d'Ibrahîm, seigneur de Souc-Ibrahîm, et Mohammed, fils de Soleiman, fils d'Ibrahîm, un des chefs du Maghreb central.

Parmi les descendants de Mohammed, fils de Soleiman, on signale Itowich, fils de Hanatech (?), fils d'El-Hacen, fils de Mohammed, fils de Soleiman, et Hammoud, fils d'Ali, fils de Mohammed, fils de Soleiman.

Ibn-Hazm dit que les membres de la famille Idrîs étaient extrêmement nombreux en Maghreb et qu'ils avaient fondé plusieurs royaumes; mais, ajoute-t-il, toute leur puissance a disparu et il ne reste plus un seul de ces chefs. Le même écrivain fait observer que Hamza, celui dont le lieu de la province de Bougie appelé Souc-Hamza porte le nom, appartenait [non pas à la famille des Idrîcides, mais] à la tribu [arabe] des Soleim. Djouher [le général d'El-Moëzz] transporta les enfants de Hamza [l'Idrîcide] à Cairouan, mais plusieurs membres de cette famille continuèrent à vivre dispersés dans les montagnes et parmi les Berbères du Maghreb.

V.

Extraits du grand ouvrage historique d'Ibn-el-Athîr, intitulé KAMEL ET-TEWARÎKH.

---

§ Ier. — LE MEHDI DES ALMOHADES A TÎNMELEL.

Le Mehdi établit sa demeure à Tînmelel et bâtit, en dehors de la ville, une mosquée dans laquelle il se rendait tous les jours, avec le peuple, pour célébrer la prière. Craignant les mauvaises dispositions des habitants, il ordonna à ses partisans d'acheter des armes et de les tuer tous pendant qu'ils seraient à prier dans la mosquée. S'étant ainsi débarrassé de ses adversaires, il entra dans Tînmelel, massacra beaucoup de monde, réduisit les femmes en esclavage et livra la ville au pillage. Douze mille personnes y perdirent la vie. Ayant alors partagé entre ses compagnons les terres et les maisons des morts, il entoura Tînmelel d'une muraille et bâtit un château fort sur la cîme d'un haut rocher. La montagne de Tînmelel était presque inabordable et renfermait beaucoup de champs cultivés, d'arbres et d'eaux courantes.

Le Mehdi remarqua que la plupart des enfants de Tînmelel avaient le teint rose et les yeux bleus, tandis que leurs pères étaient ordinairement très-basanés. Cela tenait à ce qu'une troupe de mamlouks [esclaves] chrétiens, ayant presque tous le teint très-clair, pénétrait, chaque année, dans la montagne afin d'y percevoir le tribut du sultan, émir des musulmans, et à ce

qu'ils s'installaient alors dans les maisons des habitants, après en avoir expulsé les maîtres. Le Mehdi ayant demandé aux pères pourquoi leurs enfants étaient blonds tandis qu'eux-mêmes étaient bruns, ils lui racontèrent la conduite des mamlouks, et, comme il leur reprocha leur lâcheté en souffrant une pareille indignité, ils lui firent cette réponse : « Comment pouvons-nous » l'éviter ; nous ne sommes pas les plus forts. » — Il leur dit : « La prochaine fois que ces gens viendront ici, laissez-les s'ins- » taller chez vous, et, alors, que chacun de vous tue son hôte. » Vous n'avez rien à craindre des conséquences, car votre mon- » tagne est imprenable. » Ils suivirent ce conseil et massacrèrent les mamlouks ; puis, craignant la vengeance de l'Emir des musulmans, ils se retranchèrent dans leur montagne, à la grande satisfaction du Mehdi, et soutinrent un long blocus contre les troupes almoravides. La disette devint enfin si grande que les compagnons du Mehdi n'eurent plus de pain et durent se contenter, chaque jour, d'un plat de bouillie que leur maître faisait apprêter et dont chaque individu prenait autant qu'il pouvait saisir, en une seule fois, avec la main. Comme les principaux habitants finirent par vouloir un raccomodement avec l'Emir des musulmans, le Mehdi dut prendre des mesures contre eux, et, en l'an 519 (1125-6), il eut recours aux services d'un de ses affidés, Abou-Abd-Allah-el-Ouancherîchi, personnage dont il faisait grand cas. Cet individu avait étudié secrètement le Coran et la jurisprudence sous la direction de son maître; mais, en public, il eut l'air d'un ignorant, et, pour mieux tromper son monde, il avait pris les dehors d'un idiot, la bouche ruisselante de bave. Ibn-Toumert s'étant concerté avec lui, se rendit un jour à la mosquée, avant l'aurore, afin d'y faire la prière, et, ayant remarqué auprès du *mihrâb* un homme bien habillé et parfumé, il lui demanda qui il était. L'autre répondit : « Abou-Abd-Allah-el-Ouancherîchi. » Quand la prière fut terminée, Ibn-Toumert fit signe aux assistants d'approcher et leur dit : « Voici un homme qui prétend être Abou-Abd-Allah du » mont Ouancherîch ; voyez si c'est bien lui. » Comme le jour commençait à se montrer, ils purent facilement reconnaître que

c'était effectivement celui qu'ils avaient cru un pauvre idiot. Alors Ibn-Toumert montra un feint étonnement et demanda à cet homme ce qui lui était arrivé. El-Ouancherîchi répondit : « Cette nuit, un ange venu du ciel m'a lavé le cœur et m'a en» seigné le Coran, les traditions, le *Mouatta* [ouvrage de juris» prudence composé par l'imam Malek] et autres livres. » Questionné sur ce qu'il avait appris, il récita, d'une très-belle voix, tous les passages du Coran que son maître lui demandait; il montra, de même, une parfaite connaissance du *Mouatta* et de plusieurs traités qui ont pour sujet le droit et la théologie dogmatique. Cette scène remplit les assistants d'admiration. Alors El-Ouancherîchi leur dit : « Dieu très-haut m'a communiqué » une lumière par laquelle je saurai distinguer les hommes » prédestinés au paradis d'avec les réprouvés, gens voués à » l'enfer. Il vous ordonne de faire mourir ceux-ci, et pour » prouver la vérité de mes paroles, il a fait descendre plusieurs » anges dans le puits qui est à tel endroit, afin qu'ils portent » témoignage de ma véracité. » Aussitôt tout le monde se rendit au puits, en versant des larmes de componction, et Ibn-Toumert, s'étant placé auprès de la margelle, fit une prière et prononça ces paroles : « Anges de Dieu ! Abou-Abd-Allah-el» Ouancherîchi dit-il la vérité? » Alors des individus qu'il avait fait secrètement cacher dans le puits, répondirent : « Oui, il est » véridique! » Ayant reçu ce témoignage, il se tourna vers le peuple et leur dit : « Ce puits est pur et saint, car les anges y » sont descendus ; aussi, ferions-nous bien de le combler pour » empêcher qu'il soit souillé par des ordures. » Tous s'empressèrent d'y jeter des pierres et de la terre, et bientôt, ils l'eurent complètement rempli. Alors Ibn-Toumert fit proclamer dans la montagne que tous les habitants eussent à se rassembler auprès du puits, afin de subir un triage. Quand tout le monde fut réuni, El-Ouancherîchi plaça successivement à sa gauche tous les hommes dont il se méfiait et il ordonna aux autres de se mettre à sa droite. Cette opération achevée, il indiqua les gens de gauche, en disant : « Voilà les réprouvés ! » Aussitôt, les élus se jetèrent sur ces malheureux et les lancèrent dans un préci-

pice. De cette façon, Ibn-Toumert raffermit complètement son autorité et se débarrassa de sept mille individus qui lui avaient donné ombrage. Tel est le récit que m'ont fait plusieurs Maghrebins d'un grand mérite ; mais d'autres m'ont raconté le même événement d'une manière différent. Selon eux, Ibn-Toumert remarqua qu'il y avait un grand nombre de malfaiteurs et de gens pervers parmi les habitants de la montagne. Il fit, en conséquence, venir les cheikhs de tribu et leur dit : « Vous ne saurez » maintenir votre religion dans sa pureté et sa force sans obliger » le peuple à pratiquer le bien et à éviter le mal. Vous devez » aussi expulser de chez vous les gens pervers. Recherchez donc » tous les malfaiteurs qui pourront se trouver au milieu de » vous, et infligez-leur des amendes. S'ils vous écoutent, lais» sez-les tranquilles ; si non, écrivez leurs noms sur un papier » et faites-le moi parvenir. » Il leur demanda ensuite une seconde série de listes, et puis une troisième. Quand il eut toutes ces pièces sous la main, il prit note des noms qui s'y trouvaient répétés et mit cette nouvelle liste entre les mains d'El-Ouancherîchi, surnommé El-Bechîr. Ayant alors convoqué une assemblée générale de toute la population, il ordonna à El-Ouancherîchi de passer les tribus en revue et de placer à sa gauche tous les individus dont les noms se trouvaient sur la liste. Quand cette opération fut terminée, Ibn-Toumert fit lier ces misérables et donna aux gens de chaque tribu l'ordre d'ôter la vie à ceux qui appartenaient à cette tribu. Ce fut là ce qu'on appela *le jour du triage*.

§ II. — PRISE DE MAROC PAR ABD-EL-MOUMEN.

Après s'être emparé de Fez et des lieux voisins, Abd-el-Moumen se mit en route pour Maroc, capitale de l'empire almoravide et l'une des plus grandes cités du monde. Ishac, fils de Youçof, fils de Tachefîn, souverain qui y régnait alors, était à peine sorti de l'enfance. En l'an 541 (1146-7), Abd-el-Moumen prit position à l'Occident de la ville et dressa ses tentes

sur une colline où il fit aussitôt bâtir des maisons pour s'y loger avec son armée. Il construisit aussi une mosquée et une tour très-élevée afin de pouvoir contempler les combats qui allaient se livrer. Pendant onze mois ses troupes eurent à repousser les fréquentes sorties des Almoravides et leur livrèrent plusieurs combats acharnés. Les vivres commencèrent enfin à manquer chez les assiégés et la famine ne tarda pas à s'y déclarer. Un certain jour, pendant qu'Abd-el-Moumen était assis sur le haut de son observatoire, la garnison fit une sortie et repoussa les Almohades jusque dans leur camp. Déjà elle en avait renversé une partie des remparts, et une foule d'individus étaient accourus de la ville pour prendre part au pillage, quand un roulement de tambour se fit entendre et un corps de troupes que le souverain almohade avait fait placer en embuscade, prit les assaillants en flanc et en fit un massacre affreux. Le reste s'enfuit vers la ville avec tant de précipitation qu'un monde énorme fut écrasé en essayant de passer par les portes. Comme le souverain almoravide était trop jeune pour s'occuper d'affaires, les grands cheikhs de la nation avaient pris en main l'administration de l'empire. L'un de ces chefs, nommé Abd-Allah-Ibn-Abi-Bekr, sortit alors de la ville pour faire sa soumisssion et obtenir d'Abd-el-Moumen grâce et protection pour sa famille. Ce fut lui qui indiqua aux assiégeants les parties faibles des fortifications. Pendant que des catapultes, portées sur des tours, répandaient la destruction dans la ville, la famine décimait les habitants. Plus de cent mille individus de la basse classe avaient déjà succombé et leurs cadavres pourrissaient sur place, quand un corps de troupes européennes (*Frendj*) que le gouvernement almoravide avait pris à son service, se dégoûta des fatigues d'un si long siége et livra une des portes de la ville à Abd-el-Moumen pour obtenir sa grâce. Ce fut par cette porte, appelée Bab-Aghmat, que les Almohades firent irruption, l'épée en main. La ville fut prise de vive force ; tout ce qui s'y trouvait fut massacré ; l'émir Ishac et ses chefs almoravides furent arrachés du palais et traînés devant le vainqueur. Pendant qu'on décapitait ses officiers, Ishac versait des larmes d'effroi et priait Abd-el-Moumen

de le laisser vivre. Sîr-Ibn-el-Haddj, émir d'une grande bravoure qui se trouvait à côté de lui, les mains liées derrière le dos, fut tellement indigné de ces marques de lâcheté qu'il cracha à la figure du prince et lui dit : « Est-ce que tu pleures pour » maman et papa ! allons ! sois ferme ! conduis-toi en homme ! » Quant à celui-là [Abd-el-Moumen], c'est un impie et un » infidèle. » A peine eut-il prononcé ces mots que les Almohades se jetèrent sur lui et l'assommèrent à coups de bâton. Malgré son extrême jeunesse l'émir Ishac eut la tête tranchée. Ceci se passa en l'an 542 (1147-8). Pendant sept jours les Almohades s'occupèrent à massacrer et à piller ; alors Abd-el-Moumen fit proclamer une amnistie et sauva de la fureur des troupes masmoudiennes ceux des habitants qui s'étaient tenus cachés jusqu'alors. « Ce sont des artisans, disait-il, des boutiquiers qui nous seront » utiles. » Le vainqueur choisit Maroc pour le siége de son empire, et après en avoir fait enlever les morts, il construisit dans la citadelle une grande mosquée d'une beauté et d'une solidité remarquables. Par son ordre on abattit la mosquée fondée par Youçof-Ibn-Tachefîn. Celui-ci avait fort mal agi envers [son ancien allié] Mohammed-Ibn-Abbad [roi de Séville ; après l'avoir détrôné] il l'emprisonna, comme on le sait, et le traita d'une manière indigne. Ce fut, sans doute, à cause de ce méfait que Dieu livra la postérité de ce monarque à un homme qui devait en tirer vengeance outre mesure. Ainsi vont les choses humaines ; fi donc du monde ! fi de lui ! Béni soit le souverain dont le royaume ne finira jamais ! Prions Dieu de couronner nos œuvres par le bonheur éternel et de faire que notre plus beau jour soit celui où nous comparaîtrons devant lui !

§ III. — PRISE DE DJERBA PAR LES SICILIENS.

En l'an 529 (1134-5), la flotte de Roger [II, roi de Sicile,] s'empara de Djerba, île dont les habitants se livraient à la piraterie, sans même respecter les navires appartenant aux sujets du sultan zîride.

§ IV. — LES SICILIENS ATTAQUENT LA VILLE DE TRIPOLI ET DÉTRUISENT CELLE DE DJÎDJEL.

En l'an 537 (1143), une flotte, partie de Sicile, vint mettre le siége devant Tripoli, ville dont les habitants s'étaient toujours refusés de reconnaître l'autorité de l'émir El-Hacen [fils d'Ali, sultan zîride] et qui avaient confié à des cheikhs de la famille Matrouh le soin de les gouverner. Le roi de Sicile, voyant cet état de choses, y expédia des troupes par mer ; elles y arrivèrent le 9 de Dou-'l-Hiddja (26 juin), et ayant pris position contre la place, elles commencèrent les hostilités, attachèrent des crochets à la muraille et y firent une brèche. Le lendemain, une foule d'Arabes vint au secours des habitants qui, se trouvant ainsi bien appuyés, sortirent contre l'ennemi et le mirent en pleine déroute. Un grand nombre des Francs fut tué et le reste se réfugia à bord de la flotte, après avoir abandonné ses armes, ses bagages et ses montures. Rentrés en Sicile, les Francs renouvelèrent leurs armes, firent de nouveaux préparatifs et partirent encore pour l'Afrique. Ils se présentèrent, cette fois-ci, devant Djîdjel dont les habitants s'enfuirent vers les campagnes et les montagnes voisines. Les Francs étant entrés dans la ville, la détruisirent complètement et mirent le feu au château de plaisance que l'émir Yahya-Ibn-el-Azîz s'était fait bâtir. Après cet exploit, ils s'en retournèrent chez eux.

§ V. — PRISE DE TRIPOLI PAR LES FRANCS.

Le 3 Moharrem 541 (16 juin 1146), une flotte immense, expédiée par Roger, roi de Sicile, parut devant Tripoli et débarqua des troupes. Les habitants, se voyant investis par terre et par mer, sortirent pour combattre l'ennemi. Les hostilités avaient duré trois jours, quand les Francs entendirent un grand tumulte dans la ville et, s'étant alors aperçus que la muraille était dégarnie, ils s'empressèrent d'y placer leurs échelles et de péné-

trer dans la place. Le bruit qui avait frappé leurs oreilles provenait d'un conflit qui avait lieu entre deux factions qui déchiraient la ville. Peu de jours avant l'arrivée des Francs, la dissension commença, et l'un des partis chassa la famille Matrouh et livra le commandement à un almoravide qui venait d'arriver avec une suite nombreuse et qui avait l'intention de se rendre en pèlerinage à la Mecque. Lorsque les Francs parurent, l'autre parti ramena la famille Matrouh et, pendant le désordre qui s'ensuivit, la ville fut prise d'assaut. Un grand nombre des habitants fut passé au fil de l'épée, leurs femmes furent prises et leurs biens livrés au pillage. Tous ceux qui pouvaient s'évader cherchèrent un asile parmi les populations berbères et arabes; mais, une amnistie générale proclamée par les vainqueurs, eut pour résultat la rentrée des fuyards. Les Francs passèrent six mois à restaurer les murailles de la ville et à les entourer d'un fossé que l'on y voit encore. Ces travaux terminés, ils s'en retournèrent dans leur pays, emmenant avec eux plusieurs ôtages, au nombre desquels se trouvèrent le chef almoravide et les membres de la famille Matrouh. Plus tard, on rendit les ôtages à l'exception des Matrouh; voulant s'assurer ainsi la fidélité de l'un d'entre eux auquel on venait de confier le commandement de la ville. L'ordre se rétablit dans Tripoli; les Siciliens et les Roum (*Italiens*) y firent de fréquents voyages, la population s'accrut rapidement et parvint à une grande prospérité.

§ VI. — CONQUÊTE DES AUTRES VILLES DE L'IFRÎKÏA PAR LES FRANCS.

An 543 (1148-9). Quelque temps avant l'année dont nous donnons ici la date, eut lieu la mort de Rached, seigneur de Cabes. Il laissa deux fils dont l'aîné se nommait Mâmer et le cadet Mohammed. Son affranchi Youçof conçut alors le projet de s'emparer du pouvoir, et ayant expulsé Mâmer, il prit le commandement de la ville et gouverna au nom de Mohammed, prince trop jeune pour s'occuper d'affaires. Maître de toute l'autorité,

il déshonora, dit-on, le harem de son ancien maître. L'une de ces femmes, appartenait à la tribu des Beni-Corra, et ses frères, sur la plainte qu'elle leur fit parvenir, vinrent à Cabes pour l'emmener chez eux. Comme Youçof refusa de la livrer, ils partirent avec Mâmer, fils de Rached, et dénoncèrent la conduite de l'usurpateur à El-Hacen [fils d'Ali], souverain de l'Ifrîkïa. Celui-ci écrivit à Youçof une lettre de reproche, et, n'ayant pas reçu de réponse, il équipa une armée pour se venger. Youçof ayant eu connaissance de ces préparatifs, fit avertir Roger le franc, seigneur de la Sicile, qu'il était prêt à le reconnaître pour souverain, à la condition de rester en possession de Cabes et d'y gouverner comme lieutenant de ce prince, ainsi que faisait Ibn-Matrouh à Tripoli. Peu de temps après, il reçut de Roger les pelisses d'honneur et la patente de sa nomination. Quand El-Hacen apprit que Youçof avait pris la livrée de Roger et fait lire au peuple assemblé le diplôme de sa nomination, il partit aussitôt à la tête de son armée et mit le siége devant Cabes. Les habitants se soulevèrent contre Youçof, parce qu'il avait osé reconnaître l'autorité des Francs, et livrèrent la ville à El-Hacen. Youçof se défendit quelque temps dans la citadelle, mais il ne put empêcher cet asile d'être emporté d'assaut. Étant tombé entre les mains de Mâmer-Ibn-Rached et des Beni-Corra, il eut à subir mille tourments : on lui coupa même les parties génitales et on les lui mit dans la bouche. Mâmer remplaça alors son frère dans le gouvernement de la ville, et les Beni-Corra emmenèrent leur sœur. Le fils de Youçof s'enfuit [en Sicile], avec son oncle paternel Eïça, et pria Roger de tirer vengeance d'El-Hacen. Le prince chrétien écouta leur plainte et, plein d'indignation, il résolut de rompre la trêve qu'il avait faite avec le sultan ziride, trêve qui ne devait expirer que deux années plus tard. D'ailleurs, l'Ifrîkïa était alors en proie à la famine et il savait qu'une occasion aussi favorable pour faire la conquête de ce pays ne se présenterait plus. La disette avait commencé en l'an 537 (1142-3) ; toute l'Afrique septentrionale en souffrit horriblement et, surtout, en l'an 542. A cette époque beaucoup de monde quitta les campagnes et les villes pour se réfugier en

Sicile ; une foule de malheureux mourut de faim, et on en vint à manger de la chair humaine. Roger s'empressa, en conséquence, de mettre en mer environ cent cinquante galères, remplies d'hommes et d'armes. Arrivée à Cossura, île située entre El-Mehdïa et la Sicile, cette flotte s'empara d'un navire qui venait d'El-Mehdïa. On conduisit l'équipage devant George, commandant de l'expédition, et on interrogea les prisonniers sur l'état de l'Afrique. Comme il y avait parmi eux un homme porteur d'une cage de pigeons messagers, on le força d'écrire la note suivante : *Arrivés à Cossura, nous y avons trouvé quelques navires siciliens, dont les équipages nous ont assuré que la flotte maudite vient de faire voile pour les îles de Constantinople.* On lâcha ensuite un des pigeons avec ce billet attaché au cou. L'émir El-Hacen reçut bientôt cette communication et en éprouva une vive satisfaction. George, voulant se montrer inopinément devant El-Mehdïa et cerner la place avant que les habitants eussent le temps de s'en éloigner, régla la marche de sa flotte de manière à pouvoir y arriver au point du jour, mais il essuya un vent contraire et fut obligé de faire marcher ses vaisseaux à la rame. Dans la matinée du 2 Safer (22 juin), les musulmans virent approcher l'ennemi, et George, ayant reconnu que son coup était manqué, écrivit en ces termes à l'émir El-Hacen : « Nous sommes venus pour venger Mohammed, fils » de Rached, et pour le rétablir dans le gouvernement de Cabes. » Vous n'avez rien à craindre de nous, vu que notre traité de » paix n'est pas encore prêt à expirer. Il faut cependant nous » fournir un corps de troupes pour cette expédition. » El-Hacen convoqua aussitôt les jurisconsultes et les notables afin de les consulter, et, dans cette réunion, il leur tint le discours suivant : « Vous me conseillez de combattre l'ennemi, car, dites-vous, » notre ville est assez forte pour lui résister. Sachez qu'il pourra » débarquer des troupes et nous bloquer par terre et par mer ; » en ce cas, nous ne pourrions soutenir un long siége, car il nous » reste à peine un mois de vivres. Il me demande un corps d'armée pour attaquer Cabes ; chose à laquelle je ne saurais con- » sentir, puisqu'il n'est pas permis d'aider des infidèles contre

» des vrais croyants. Si je lui refuse ma coopération, il s'em-
» pressera de rompre le traité de paix afin de nous investir, car
» il sait bien que nous ne pouvons pas lui résister. Mon avis est
» donc d'évacuer la ville et d'emmener nos familles avec nous.
» Hâtons-nous et partons de suite. » Ils suivirent ce conseil, à l'instant même, et partirent avec leurs familles et leurs effets les plus faciles à transporter. Le reste des habitants se réfugia dans les maisons des chrétiens et dans les églises. Pendant près de deux tiers de la journée, la flotte se tint au large à cause du vent qui lui était contraire; mais, vers le soir, elle aborda et la ville fut prise sans coup férir. Georges se rendit au palais où il trouva toute chose à sa place; El-Hacen n'ayant emporté que les objets les plus légers; aussi, les chambres renfermant les trésors des rois zirides restaient encore pleines de richesses, et d'objets rares et précieux. Il y fit mettre les scellés et s'empara de plusieurs concubines qu'El-Hacen avait laissées derrière lui. Quelques officiers de l'armée musulmane restèrent encore dans la ville, ayant eu la précaution de se faire envoyer d'avance des lettres de protection pour eux et leurs familles. Le pillage de la ville dura deux heures, mais George y mit un terme et fit proclamer une amnistie générale. Ceux des habitants qui s'étaient cachés sortirent alors de leurs retraites et l'ordre s'y rétablit. Le lendemain, le chef chrétien fit venir les Arabes des environs et leur donna des sommes considérables. Quelques soldats de la milice qui n'avaient pas quitté la ville, sortirent à la recherche des habitants qui s'étaient enfuis et leur portèrent des lettres de grâce. Ils emmenèrent aussi des montures pour les femmes et les enfants. Ces malheureux furent ainsi arrachés à une mort certaine et eurent le bonheur de retrouver intactes les choses précieuses qu'ils avaient cachées chez eux. Une semaine s'était à peine écoulée que la plus grande partie de la population se retrouva dans la ville. Quand tout ce monde fut rentré, George expédia un détachement de sa flotte contre Sfax et un autre contre Souça. Ali, fils de l'émir El-Hacen et gouverneur de cette dernière ville, l'avait déjà quitté en apprenant la chute d'El-Mehdïa. Son intention était d'aller joindre son père. Les habitants, le voyant

s'en aller, suivirent son exemple, de sorte que les Francs purent occuper la ville sans éprouver de résistance. Souça fut pris le 12 du mois de Safer (2 juillet). La ville de Sfax avait une forte population arabe; aussi elle ne succomba pas sans combat. Quand l'ennemi s'approcha dans le dessein de s'en emparer, les habitants sortirent pour lui livrer bataille. Les Francs simulèrent une retraite, et, quand ils eurent attiré leurs adversaires loin de la ville, ils se retournèrent contre eux et les mirent en pleine déroute. Une partie des musulmans réussit à rentrer dans Sfax, et le reste se jeta dans les déserts qui l'avoisinent. Les Francs s'emparèrent de la place après avoir livré un assaut qui leur coûta beaucoup de monde. Le vainqueur ayant ensuite fait proclamer une amnistie, ramena les fuyards, leur rendit leurs femmes et leurs enfants et les traita avec autant de douceur qu'il avait montré envers ceux de Souça et d'El-Mehdïa. La prise de Sfax eut lieu le 23 du mois de Safer. Quelque temps après, on reçut des lettres du roi Roger, adressées à tous les habitants de l'Ifrîkïa et renfermant les plus belles promesses avec l'assurance de sa haute protection. George ayant rétabli l'ordre dans les villes conquises, conduisit sa flotte contre le château-fort appelé Iclîbïa [l'ancienne Clypea]. A son approche les Arabes se jetèrent dans la place et la défendirent si vigoureusement que les Francs durent se rembarquer et faire voile pour El-Mehdïa, après avoir perdu un grand nombre de soldats. Malgré cet échec, l'ennemi se trouva maître de tout le pays qui s'étend depuis Tripoli jusqu'aux environs de Tunis, et depuis la mer jusqu'au voisinage de Cairouan.

§ VII. — GUERRE ENTRE LE SEIGNEUR DE LA SICILE ET LE ROI DES ROUM.

En l'an 544 (1149-50), une guerre éclata entre Roger, seigneur de la Sicile, et le roi de Constantinople. Elle dura deux années et empêcha ces princes de rien entreprendre, pendant ce temps, contre les musulmans. Sans cet événement, Roger se

serait emparé de toute l'Ifrîkïa. Il y eut plusieurs combats entre les deux partis, et, dans chaque rencontre, la victoire se déclara pour Roger. Les choses en vinrent au point que la flotte de celui-ci pénétra dans le port de Constantinople d'où elle enleva plusieurs galères et un bon nombre de prisonniers. Les Francs lancèrent même des flèches dans les fenêtres du palais impérial. Ce fut George, vizir du seigneur de la Sicile, qui fit éprouver cet échec aux Grecs, ainsi qu'il en avait déjà fait éprouver aux musulmans de l'Afrique.

§ VIII. — PRISE DE BOUGIE PAR ABD-EL-MOUMEN.

En l'an 546 (1151-2), Abd-el-Moumen se transporta de Maroc à Ceuta où il se mit à équiper une flotte et à écrire aux troupes cantonnées dans le voisinage qu'elles devaient se tenir prêtes à marcher sur la première réquisition. Tout le monde croyait qu'il voulait passer en Espagne, mais sa véritable intention était de marcher contre Bougie. Après avoir fait intercepter toute communication avec le Maghreb central, tant par terre que par mer, il quitta Ceuta dans le mois de Safer 547 (mai-juin 1152), et se diriger à grandes journées vers l'Orient, en ralliant toutes les troupes qui se trouvaient sur son passage. Le peuple de Bougie ne s'aperçut de rien jusqu'au moment où son territoire se trouva envahi. Son roi, Yahya-Ibn-el-Azîz, ne s'occupait que de chasse et d'amusements frivoles, laissant l'entière direction des affaires à Meimoun-Ibn-Hamdoun. Celui-ci rassembla l'armée et marcha de Bougie à la rencontre d'Abd-el-Moumen; mais, quand il trouva en face de lui l'avant-garde des Almohades, forte de vingt mille cavaliers, il se vit abandonné par ses troupes qui prirent la fuite sans coup férir. Cette avant-garde s'empara alors de Bougie et Abd-el-Moumen y arriva deux jours plus tard. Demeuré sans défenseurs, dont les uns s'étaient sauvés dans les terres et les autres s'étaient embarqués, Yahya courut s'enfermer dans Cosantîna-t-el-Houa *(Constantine l'aérienne)*. Ses frères, El-Hareth et Abd-Allah,

se réfugièrent en Sicile. Abd-el-Moumen fit alors son entrée à Bougie et occupa tous les états de Yahya-Ibn-el-Azîz, sans éprouver la moindre résistance. Le prince détrôné fit sa soumission, lui qui avaient montré publiquement une joie extrême quand les Francs se furent emparés des états d'El-Hacen-Ibn-Ali, auquel il s'était même plu à reprocher ses fautes. Il ne se doutait guères qu'un sort semblable devait bientôt lui arriver. Le vainqueur l'envoya en Maghreb et lui accorda une forte pension pour son entretien. Quant à El-Hacen-Ibn-Ali, il quitta El-Djezaïr-beni-Mez-Ghanna [Alger, où on le retenait en surveillance avec ses fils] et alla trouver Abd-el-Moumen qui l'attacha à sa personne et lui assigna un haut rang à sa cour. Lors de la prise de Bougie, Abd-el-Moumen l'y installa, en recommandant au gouverneur de se laisser guider par les conseils et l'expérience de ce prince.

§ IX. — PRISE DE BÔNE PAR LES FRANCS.

En l'an 547 (1152-3), la flotte de Roger, commandée par son *feta (page, serviteur)*, Philippe de Mehdïa, vint assiéger Bône. Secondé par les Arabes, cet officier s'empara de la ville, dans le mois de Redjeb, et réduisit les habitants en esclavage. Au bout de dix jours, il repartit pour El-Mehdïa, emmenant avec lui une partie des prisonniers seulement, car il avait permis aux uléma et aux gens dévots de se retirer dans les villages voisins avec leurs familles et leurs richesses. S'étant ensuite rendu en Sicile, il fut emprisonné par Roger à cause de l'indulgence qu'il avait montrée envers les musulmans de Bône. On dit que ce Philippe, ainsi que tous les autres pages de Roger, étaient musulmans par le cœur. Convaincu de n'avoir pas jeûné aux mêmes époques que le roi et d'être attaché aux doctrines de l'islamisme, Philippe fut brûlé vif, dans le mois de Ramadan, par suite d'une condamnation prononcée contre lui dans une assemblée d'évêques, de prêtres et de chevaliers convoquée par Roger. Ce fut là la première atteinte portée aux croyances des musulmans de la Sicile.

Dieu ne la laissa pas impunie : bientôt après, c'est-à-dire dans la première dizaine du mois de Dou-'l-Hiddja de la même année [commencement de mars 1153], Roger mourut d'une esquinancie, âgé près de quatre-vingts ans. [Il mourut en 1154, âgé de cinquante-neuf ans]. Son règne avait duré environ soixante ans. [L'auteur confond les deux Rogers]. Il eut pour successeur son fils Guilielm, prince d'un caractère tyrannique et sombre, qui prit pour vizir le nommé Maio-el-Barani [natif de Bari]. Son administration était si mauvaise que les forteresses de la Sicile et de la Calabre se mirent en révolte contre lui.

§ X. — L'IFRÎKÏA ET LES ÎLES VOISINES S'INSURGENT CONTRE LES FRANCS.

Plusieurs forteresses de la Sicile venaient de se révolter contre Guilielm, à cause de sa tyrannie, et les peuples soumis à son autorité commençaient à espérer une prochaine délivrance quand les habitants des îles de Djerba et de Kerkinna, ainsi que les populations de l'Ifrîkïa, se soulevèrent contre lui. Le premier musulman qui donna le signal de la révolte fut Omar-Ibn-Abi-'l-Hacen-el-Ghariani[1], gouverneur de la ville de Sfax. Roger avait d'abord offert le commandement de Sfax au père de celui-ci, homme d'une grande sainteté de mœurs, et, comme il refusa de l'accepter, en prétextant son incapacité et la faiblesse de l'âge, il l'emmena en Sicile pour servir d'ôtage, après avoir donné le gouvernement de la ville au fils. En partant pour sa destination, Abou-'l-Hacen dit à son fils Omar : « Je suis vieux » et j'approche du terme de la vie ; profite donc de la première » occasion pour t'insurger, et n'aie point égard à la puissance » de l'ennemi. Ne t'inquiète pas non plus de moi ; agis comme » si j'étais déjà mort. » Quand l'occasion se présenta, Omar

---

1 C'est-à-dire : natif du Gharian, montagne située au sud de Tripoli. Dans l'*Histoire des Berbères*, ce surnom est écrit *Feriani.*

rassembla les habitants, en posta une partie sur les remparts et ordonna aux autres d'envahir les logements des chrétiens et de n'épargner personne. Ils lui firent observer que son père était prisonnier et qu'ils craignaient pour la vie de ce vieillard. « Allez, leur répondit Omar, j'obéis à ses ordres ; d'ailleurs, si » nous tuons quelques milliers de ces gens-là, nous l'aurons » bien vengé. » Le lendemain, avant le lever du soleil, les Francs furent exterminés. Cet événement se passa en l'an 551 (1156). L'exemple d'Omar fut imité par Abou-Mohammed-Ibn-Matrouh à Tripoli, et, ensuite, par Mohammed-Ibn-Rechîd à Cabes. Bientôt après, l'armée d'Abd-el-Moumen vint arracher le reste de l'Ifrîkïa aux chrétiens, à l'exception d'El-Mehdïa et de Souça. Les habitants de Zouîla, faubourg situé à une petite course de cheval d'El-Mehdïa, suivirent les conseils qu'Omar leur fit parvenir et massacrèrent les chrétiens; puis, ayant obtenu la coopération des Arabes du dehors, ils empêchèrent les vivres d'entrer dans El-Mehdïa. A la réception de ces nouvelles, Guilielm fit venir Abou-'l-Hacen et lui intima l'ordre d'écrire à son fils pour le faire rentrer dans le devoir. Le vieillard lui répondit : « Celui qui a osé exécuter un tel coup ne se laissera pas » mettre à la raison par une simple lettre. » Un messager que ce prince envoya à Omar pour le ramener par des menaces, se présenta devant la ville sans pouvoir s'y faire admettre. Le lendemain, il vit les habitants sortir avec un corbillard et se rendre au cimetière comme pour enterrer un mort. Quand ils furent rentrés en ville, il reçut d'Omar le message suivant : « Je viens de faire les funérailles de mon père et de recevoir les » condoléances de mes concitoyens; fais maintenant de lui ce » que tu voudras ! » Guilielm, ayant entendu le récit de son messager, donna l'ordre de saisir le père d'Omar et de le mettre en croix. Jusqu'à son dernier soupir, cette victime du tyran ne cessa de célébrer la gloire de Dieu. El-Mehdïa fut tellement resserré par les habitants de Zouîla, soutenus par les gens de Sfax et d'autres localités, que les vivres commencèrent à y devenir rares, mais le seigneur de la Sicile y envoya vingt navires chargés de renforts, d'armes et d'approvisionnements. Le jour

suivant, la garnison tenta une sortie et attaqua les insurgés. Dès le commencement de l'action, les Arabes, séduits par l'argent des chrétiens, abandonnèrent leurs positions ; les troupes venues de Sfax s'enfuirent par mer, et le peuple de Zouîla resta seul pour soutenir le combat. La plupart de ses guerriers moururent les armes à la main; le reste se dispersa et quelques-uns d'entre eux allèrent trouver Abd-el-Moumen. Les vieillards, les femmes et les enfants de Zouîla se sauvèrent par la fuite, sans pouvoir rien emporter. Rentrés dans El-Mehdïa, les Francs massacrèrent tout ce qui se trouvait de femmes et d'enfants [appartenant aux musulmans] ; ils mirent aussi leurs propriétés au pillage.

§ XI. — ABD-EL-MOUMEN ENLÈVE EL-MEHDÏA ET TOUTE L'IFRÎKÏA AUX FRANCS.

Après la prise de Zouîla et la fuite des habitants, une bande de ces malheureux se rendit à Maroc pour implorer le secours d'Abd-el-Moumen. Introduits auprès de ce monarque, ils lui racontèrent les malheurs qui étaient arrivés aux musulmans de l'Ifrîkïa et le prièrent de leur venir en aide. « Parmi les rois de » l'islamisme, lui dirent-ils, vous êtes le seul à qui nous puis- » sions avoir recours, le seul qui ait les moyens de dissiper les » maux dont nous sommes accablés. » Profondément touché de cet appel, il versa des larmes et, après quelques instants de réflexion, il déclara que son appui ne leur manquerait pas, mais qu'ils auraient à attendre quelque temps. Ayant alors donné l'ordre de préparer des logements pour ces nouveaux hôtes, il leur fit cadeau de deux mille pièces d'or et les congédia honorablement. Aussitôt après, il fit préparer des outres à eau, construire des citernes et apprêter tout ce dont une armée peut avoir besoin en marche. Aux gouverneurs de ses provinces orientales, possessions qui s'étendaient jusqu'auprès de Tunis, il écrivit d'emmagasiner toutes les récoltes en laissant le grain dans l'épi, et de creuser des puits sur toutes les routes. Conformément à ces instructions, ils rassemblèrent les produits de la terre pendant trois ans et en

formèrent de grands tas qu'ils recouvrirent ensuite d'argile. Dans le mois de Safer 554 (mars 1159), Abd-el-Moumen quitta Maroc et prit la route de l'Ifrîkïa. Dans l'armée qu'il avait réunie on comptait cent mille combattants et à peu près le même nombre de goujats et de valets. Telle fut sa prévoyance pour l'approvisionnement des troupes que toute cette foule traversa des champs de blé sans en détruire un seul épi. A chaque halte, l'armée entière faisait la prière derrière un seul imam et prononça, comme d'une seule voix, le cri d'*Allah ekber* (*Dieu est très-grand*). Personne de toute cette multitude ne négligea en aucune circonstance de remplir ce devoir. El-Hacen-Ibn-Ali le sanhadjien, ex-roi d'El-Mehdïa, marcha en tête de l'avant-garde. Le vingt-quatre du mois de Djomada second (14 juillet), l'armée arriva près de Tunis, et la flotte, composée de soixante-dix vaisseaux, tant galères (*chîni*) que transports (*terîda*) et pinasses (*chelendi*), y parut vers la même époque. Quand la ville fut investie, on somma les habitants de se rendre, et, sur leur refus, on commença l'attaque avec une vigueur extrême. Dix-sept de leurs notables, ayant à leur tête Ahmed-Ibn-Khoraçan, seigneur de la ville, sortirent alors au-devant d'Abd-el-Moumen et demandèrent grâce pour eux-mêmes et pour leurs concitoyens. En récompense de l'empressement que mirent ces personnages à faire acte de soumission, le monarque leur accorda sa protection avec l'assurance que leurs familles et leurs biens seraient respectés; quant aux autres habitants, il promit de les épargner, eux et leurs familles, à la condition d'être mis en possession de la moitié de leurs richesses et de voir toute la famille d'Ibn-Khoraçan éloignée de la place. Il posta alors des gardes aux portes, pour empêcher ses soldats d'y pénétrer, et il y fit entrer des commissaires chargés de recevoir la moitié des biens des habitants. Les juifs et les chrétiens, qui se trouvaient dans la ville, eurent le choix de l'islamisme ou de la mort; une partie se fit musulman et le reste fut exécuté. Au bout de trois jours, Abd-el-Moumen leva son camp, établi au pied des remparts, et prit la route d'El-Mehdïa. Sa flotte s'y dirigea aussi, en suivant parallèlement la marche de l'armée, et, le 12 du mois de Redjeb,

elles y arrivèrent toutes les deux. Il y avait alors dans cette forteresse plusieurs princes francs, fils de rois, et un grand nombre de chevaliers d'une bravoure éprouvée. Comme ils avaient évacué Zouîla, faubourg peu éloigné de la ville, l'armée musulmane s'y installa, de sorte que, dans l'espace d'une heure, cette place reçut une nouvelle population composée de soldats et des valets du camp. Une portion des troupes, ne pouvant y trouver des logements, s'établit dans les environs. Une foule innombrable de Sanhadjiens et d'habitants des villes voisines vint se joindre aux assiégeants. Pendant quelques jours, on attaqua El-Mehdïa de vive force, sans pouvoir faire aucune impression sur des fortifications aussi solides ; d'ailleurs, l'armée n'avait pas assez d'espace pour combattre, vu que la ville occupait l'extrêmité d'une péninsule, semblable à une main et un poignet, qui s'avançait dans la mer. Comme les Francs faisaient sortir leurs plus braves guerriers pour attaquer les flancs de l'armée musulmane et se replier ensuite en toute hâte, Abd-el-Moumen fit construire une muraille à l'occident de la ville et à travers la péninsule, afin d'empêcher cette manœuvre. En même temps, sa flotte entoura la forteresse du côté de la mer. S'étant lui-même embarqué dans une galère, en se faisant accompagner par El-Hacen-Ibn-Ali, il fit le tour de la place et reconnut l'impossibilité de s'en emparer que par un blocus prolongé. « Comment, dit-il à El-Hacen, as-tu pu abandonner une telle forteresse? » Celui-ci lui répondit : « A cause du manque de » vivres et d'hommes sur lesquels je pouvais compter. » Alors il donna l'ordre de ne plus combattre et de faire une grande provision de grains ; aussi, en très peu de temps, il s'éleva au milieu du camp deux tas de blé et d'orge tellement grands que les étrangers, en y arrivant, les prenaient pour des collines. Le siége durait encore, quand il reçut la soumission de Sfax, de Tripoli, des montagnes des Nefouça et des bourgades de l'Ifrîkïa. Quant à Cabes, il le prit d'assaut. Son fils, Abou-Mohammed-Abd-Allah, partit avec un détachement et réduisit plusieurs localités. Les habitants de Cafsa, voyant les grandes forces dont Abd-el-Moumen disposait, lui firent porter leurs hommages.

Yahya, fils de Temîm-Ibn-el-Moëzz, gouverneur de Cafsa, fut le chef de cette députation. Quand Abd-el-Moumen fut informé par son chambellan que les notables de Cafsa étaient à sa porte, il répondit : « Tu te trompes ; ce ne peut pas être les gens de » Cafsa. » Et quand l'autre lui en réitera l'assurance, il s'écria : « Comment cela peut-il se faire ? Notre Mehdi n'a-t-il pas pré- » dit que nos amis abattraient les arbres et les murailles de » Cafsa ? » Il accepta toutefois la soumission de cette ville et s'abstint de l'attaquer, Dieu ayant voulu que cette prophétie ne fût accomplie que plus tard. Au vingt-trois du mois de Châban 554 (10 septembre 1159), on vit paraître devant El-Mehdïa la flotte sicilienne composée de cent cinquante galères et de plusieurs bâtiments de transport. Elle venait de l'île d'Iviça dont elle emmenait prisonnière toute la population, et d'où elle était partie à la suite d'un message que le seigneur de la Sicile lui avait expédié. Arrivée près de la ville, elle cargua ses voiles et tenta de pénétrer dans le port en se servant de ses rames. La flotte d'Abd-el-Moumen se mit aussitôt en mouvement ; toute l'armée monta à cheval et prit position sur le bord de la mer. A cet aspect les cœurs des Francs furent glacés de terreur. L'action commença et, pendant tout le temps qu'elle dura, Abd-el-Moumen se tint le front prosterné vers la terre, en versant des larmes et en implorant Dieu de soutenir les musulmans. A la fin, la flotte de l'ennemi remit à la voile, vivement poursuivie par celle d'Abd-el-Moumen, et, dans sa fuite, elle se laissa enlever sept galères. Les navires musulmans étant de retour, Abd-el-Moumen distribua aux équipages de fortes gratifications. Bien que la garnison d'El-Mehdïa eût perdu tout espoir d'être secourue, elle tint ferme encore six mois. Vers la fin de Dou-'l-Hiddja de l'année susdite (janvier 1160), dix chevaliers chrétiens sortirent de la place et demandèrent à la rendre pourvu que la garnison eût l'autorisation de repartir pour la Sicile en emportant ses effets. A cette époque les Francs avaient épuisé leurs vivres et commençaient à manger leurs chevaux. Abd-el-Moumen refusa de traiter à moins que les assiégés se fissent musulmans. Cette proposition fut repoussée, et, à la suite de plusieurs démarches

et d'humbles sollicitations, les Francs obtinrent leur première demande. Le vainqueur leur fournit des navires pour les emmener dans leur pays; mais, à cause du mauvais temps, plusieurs de ces bâtiments sombrèrent en mer, et un petit nombre seulement des infidèles arriva en Sicile. Abd-el-Moumen avait consenti à épargner la garnison d'El-Mehdïa, en conséquence des menaces du seigneur de la Sicile, lequel avait dit : « Si l'on tue » nos camarades d'El-Mehdïa, je ferai passer au fil de l'épée les » musulmans de la Sicile ; je confisquerai leurs biens et je pren- » drai leurs femmes et leurs enfants. » Dieu se chargea alors de faire mourir les Francs. Ils avaient gardé El-Mehdïa pendant douze ans. Abd-el-Moumen y fit son entrée dans la matinée du 10 Moharrem 555 (22 janvier 1160). Il y passa vingt jours à en réparer les fortifications et à y installer une garnison avec des approvisionnements. En partant, il y laissa un de ses officiers comme gouverneur, et plaça auprès de lui, en qualité de conseiller, El-Hacen-Ibn-Ali, l'ancien seigneur de la place. A ce prince il concéda des terres et des maisons d'un grand rapport, et il en traita les fils avec la même générosité. Le premier du mois de Safer, il reprit la route du Maghreb.

Dans le mois de Choual 572 (avril 1177), Ali-Ibn-el-Moëzz, seigneur de Cafsa, répudia l'autorité de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, et se déclara indépendant. En l'an 575, Youçof vint mettre le siége devant Cafsa et le maintint pendant trois mois. Il abattit les arbres des environs et ôta enfin aux insurgés tout espoir de salut. Ibn-el-Moëzz se transporta alors secrètement à la tente de Youçof pour lui demander grâce de la vie et une amnistie pour les habitants de la ville. Le prince accueillit sa prière, et, après avoir pris possession de Cafsa, au commencement de l'an 576 (juin 1180), il envoya Ibn-el-Moëzz en Maghreb.

FIN DES APPENDICES DU TOME SECOND.

LISTE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

APPENDICE N° I.

EN-NOWEIRI.

APPENDICE N° II.

IBN-KHALDOUN.

APPENDICE N° III.

IBN-KHALDOUN.

APPENDICE N° IV.

IBN-KHALDOUN.

APPENDICE N° V.

IBN-EL-ATHÎR.

INDEX DES NOMS

QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

FIN DE L'INDEX DU TOME SECOND.

ERRATA.

				A la place de :	*Lisez*
Page	34,	ligne	16,	Emran	Amran.
—	38,	—	27,	Georges	George.
—	71,	—	17,	Zeinab	Zeineb.
—	*Id.*	—	25,	*Id.*	*Id.*
—	72,	—	20,	*Id.*	*Id.*
—	*Id.*	—	32,	*Id.*	*Id.*
—	88,	—	34,	*Ei-Acheri*	*El-Acheri.*
—	122,	—	15,	-az-	-ez-
—	185,	—	19,	en-Arebi	el-Arebi.
—	197,	—	33,	Monaghfad	Menaghfad.
—	202.	—	12,	Abou-Emran	Abou - Amran.
—	206,	—	25,	Medjahed	Modjahed.
—	208,	—	26,	Emran	Amran.
—	212,	—	18,	le hafside	Ibn-Hafs.
—	232,	—	27,	Moccadem	Mocaddem.
—	279,	—	19,	région datifère	région *dactilyfère*
—	334,	—	1,	Hadjoun	Hadjboun.
—	*Id.*	—	10,	*dele*	Abd-
—	352,	—	12,	Yahgmoracen	Yaghmoracen.
—	364,	—	33,	*ferar aho*	*feraroho.*
—	369,	—	24,	*(le château)*	*(Alcala la Real).*
—	396,	—	24,	Fezazi	Fazazi.
—	400,	—	35,	*min il*	*min el.*
—	406,	—	9,	El-Fadl	Fadl.
—	439,	—	29,	Abou-Zékérïa	Abou-Yahya-Zékérïa.
—	452,	—	13,	Faddj	Feddj.
—	463,	—	9,	Davoud	Dawoud.
—	524,	—	33,	Amr	Omar.
—	540,	—	18,	Fald	Fadl.





